Supplément des *Langues Modernes*
de Janvier-Février-Mars 1918

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Pour l'année 1918 (volume XVI)

N.-B. — Les pages 1 à 76 correspondent à janvier-février-mars ; 77-144 à avril-mai-juin ; 145-240 à juillet-août-septembre ; 241-320 à octobre-novembre-décembre.

Articles pédagogiques, littéraires et divers

Réunions du Comité

Traductions et Poèmes

Comptes rendus bibliographiques

Lectures

Documents

Nécrologie

Divers

CAHORS & ALENÇON, IMPRIMERIES COUESLANT. — 21.254

Seizième année. — N° 1 Janvier-Février-Mars 1918

Les Langues Modernes

L'Assemblée Générale du 13 décembre 1917 a décidé que par suite de la crise du papier et de l'augmentation des frais d'impression, Les Langues Modernes *ne paraîtraient plus que quatre fois par an jusqu'à la fin de la guerre.*

AU CHAMP D'HONNEUR

LE LIVRE D'OR

VINGTIÈME PAGE

CITATIONS

Godart (Adrien), professeur aux Lycées Condorcet, Louis-le-Grand et Henri IV, officier interprète de 1re classe :

« A rendu, depuis le début de la campagne, les services les plus appréciés, d'abord dans un Etat-Major de division, où, jusqu'à la fin de la bataille de Verdun, il a pris part à toutes les affaires : combat de Moy, bataille de la Marne, bataille de l'Aisne, combats de Vailly et Soupir (nov. 14), bataille de Verdun (Mort-Homme, avril et mai 1916) ; ensuite, dans un Etat-Major de corps d'armée, d'Armée et de Groupe d'Armées, où, grâce à ses éminentes qualités, il s'est acquitté, au mieux, des diverses fonctions qui lui ont été attribuées. » (Ordre de l'Etat-Major du Groupe des Armées du Centre).

Michel, professeur d'allemand au Lycée de Nancy, interprète de 2e classe :

« A donné, depuis le début de la campagne, les preuves du dévouement le plus inlassable, joignant à une com-

pétence professionnelle hors ligne les meilleures qualités de sang-froid. S'est distingué, en toutes circonstances, en recueillant, dans des conditions souvent dangereuses, les renseignements les plus précieux sur le terrain même des engagements, notamment le 8 mars 1917, au cours d'un coup de main exécuté par sa division. » (Ordre du corps d'armée).

Bertrand, professeur d'allemand au lycée de Carcassonne, sous-lieutenant au 210e régiment d'infanterie :

« Officier de renseignements remarquable par son habileté et son courage. S'est signalé en organisant, pendant les mois de septembre et octobre 1917, le service d'observation dans un secteur difficile et a fourni des renseignements précieux et très exacts. » (Ordre de la division).

PROMOTION

Roudil, professeur d'allemand au Lycée Buffon, est nommé interprète de 1re classe. E.M.A.

Aux professeurs de langues vivantes actuellement aux armées

CHERS AMIS.

Voici plus de trois années que vous êtes partis. Au cours d'une heure d'oisiveté plus d'un parmi vous sans doute pense à ses classes et se demande en quel état il les retrouvera. Rassurez-vous : l'arrière universitaire travaille. Au désarroi de la première heure a succédé l'organisation. On avait dû au début de la guerre diminuer le nombre des classes de langues vivantes : l'horaire normal est aujourd'hui rétabli presque partout. Les plus âgés de vos collègues ont renoncé à prendre un repos bien gagné et sont restés à leur poste. Vos suppléants, hommes et femmes, font de leur mieux.

Notre enseignement enregistre des conquêtes importantes :

Une épreuve orale à la seconde partie du baccalauréat. De ce fait les classes de Mathématiques et de Philosophie sont transformées : plus d'élèves amateurs, plus de passants comme autrefois, mais un auditoire régulier et studieux ;

une composition écrite au concours d'admission à l'Ecole Polytechnique et comme conséquence une heure de langues vivantes de plus en Mathématiques spéciales ;

dans la division supérieure scientifique un programme, qui substitue à l'enseignement un peu trop verbal de jadis un enseignement d'idées.

Quant à vos élèves, ils s'intéressent plus que jamais à l'étude des langues étrangères ; en troisième A, en

seconde et en première AC beaucoup manifestent le désir d'apprendre une langue complémentaire. Plus que jamais aussi ils veulent connaître les pays dont ils étudient la langue. Notre enseignement a tiré des conclusions des événements qui se sont déroulés depuis 1914. Il s'est imprégné de l'esprit de guerre. Vos élèves savent avec précision ce que représente l'Entente en face de la coalition des puissances centrales.

A votre retour vous leur apporterez une leçon qu'ils écouteront avec ferveur, la leçon de votre expérience. Grâce à la connaissance des langues étrangères, vous êtes entrés en contact plus étroit avec nos alliés que n'ont pu le faire la plupart de vos camarades. Quant aux Allemands, un grand nombre d'entre vous les connaissaient déjà : mais pour avoir vu de près les horreurs qu'ils ont commises, pour les avoir interrogés au moment où, prisonniers, ils passaient à l'arrière, vous avez mieux démêlé les traits essentiels de la race éternellement ennemie. Vous savez comment doit être faite la maison des Français pour qu'on y puisse respirer et comment il faudra la fortifier pour la mettre à l'abri d'une nouvelle attaque.

C'est cela qu'en rentrant vous direz à vos élèves, en même temps que le devoir qui leur incombera, à eux les jeunes. Vous leur montrerez au prix de quelle activité vigilante ils conserveront intact le patrimoine que vous leur avez sauvé. Universitaires soldats de France, je prédis un bon succès à votre leçon de réouverture.

Maurice Potel,

Inspecteur Général de l'Instruction Publique.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
du 13 décembre 1917

L'Assemblée générale de notre Association a eu lieu cette année le jeudi 13 décembre, à deux heures, dans le parloir du Lycée Montaigne, notre siège social, sous la présidence de M. Henri Dupré.

Après avoir déclaré la séance ouverte M. Dupré prononça l'allocution d'usage ; puis le Secrétaire général et la Trésorière donnèrent lecture de leurs rapports qui furent approuvés sans observation, ainsi que le projet de budget.

Allocution du Président

Comme les années précédentes, depuis l'ouverture des hostilités, l'activité de votre Bureau s'est exercée sur le terrain militaire et sur le terrain universitaire.

Sur le terrain militaire, notre but constant a été d'améliorer, dans la mesure de nos moyens d'action, le service des interprètes et de signaler à la haute administration les graves inconvénients résultant de choix peu judicieux. Le 14 juin, nous adressions une lettre à M. le Ministre de l'Instruction Publique pour attirer son attention sur la nécessité de recruter les interprètes militaires de la façon la plus efficace possible au moment où les Américains s'apprêtent à seconder les efforts de notre armée et de l'armée britannique pour chasser l'envahisseur de notre territoire. Nous demandions qu'un pourcentage fixé aux deux tiers fût établi pour les universitaires et que les nominations extra-universitaires fussent régulières et le résultat d'un concours. L'idée du pourcentage fut écartée par l'autorité militaire ; mais, en même temps, nous recevions l'assurance que les diplômes universitaires constituent des titres auxquels il est toujours attaché la plus grande importance

et qui sont pris en très sérieuse considération pour les nominations et promotions. Nous n'ignorons pas que des nominations déconcertantes se produisent et se produiront encore ; toutefois, les assurances que nous avons reçues du Général Foch indiquent que les erreurs dans le choix des interprètes ne sont plus systématiques. Une atmosphère plus favorable ou, si vous le préférez, moins défavorable à la cause des universitaires s'est peu à peu créée. Nous avons des lettres de collègues mobilisés qui attestent la véracité de mon assertion. Il est grandement désirable que l'armée américaine soit pourvue de bons interprètes et de bons instructeurs. Nous n'avons cessé de travailler dans ce dessein. Quelques-uns de nos collègues devenus officiers, décorés de la Croix de Guerre, seraient à leur place auprès des Américains ; mais il semble que leur vaillance même soit un obstacle à leur passage dans l'armée de nos nouveaux alliés. Leurs chefs de corps les gardent précieusement, jalousement. Nous n'y pouvons rien.

Tout récemment, nous apprenions que la Commission de l'armée avait voté, sur la proposition de M. le député Honnorat, une résolution relative à l'institution d'un enseignement réciproque des langues des pays alliés, dans les armées alliées. N'ayant en vue que le bon fonctionnement d'un service reconnu utile, nous avons écrit à M. le Ministre pour lui exprimer le vœu que cet enseignement fût, en principe, réservé aux militaires pourvus de titres, tels certificats primaire et secondaire, licence, agrégation. En même temps, par lettre du 25 novembre, nous demandions à M. Honnorat d'appuyer notre vœu : « Le vœu dont vous vous êtes fait l'interprète, me répondit-il, est des plus rationnels et si quelqu'un souhaite qu'on s'en inspire, c'est bien moi. Je ne manquerai pas d'insister auprès du Ministre de l'Instruction Publique pour qu'il en saisisse l'administration de la Guerre. Je ne manquerai pas de faire part à celle-ci de l'intérêt qu'il présente. » Espérons que notre double démarche ne sera pas sans effet. Elle est encore trop récente pour que nous soyons fixés sur son efficacité.

Si maintenant nous nous tournons du côté universitaire, nous avons à enregistrer l'institution d'une épreuve de langues vivantes à la seconde partie du baccalauréat, ce qui mettra nos élèves dans l'obligation de poursuivre leurs études jusqu'au terme de leur carrière scolaire. Je n'insis-

terai pas sur les énormes avantages de cette mesure sans laquelle le fruit de nos travaux au cours de plusieurs années était singulièrement compromis. Le Bureau n'a pas l'immodestie de s'attribuer le mérite de son adoption par le Conseil Supérieur. Il l'a favorisée. Il a secondé les efforts soutenus de maint de nos collègues. Il est heureux de rendre tout particulièrement hommage à M. Hovelaque, à M. Potel, Inspecteurs généraux de l'Université, à M. P. Schlienger, notre dévoué représentant au Conseil supérieur qui nous ont doté de ce présent.

La question de la réforme de l'enseignement féminin nous a occupés une bonne partie de l'année qui s'achève. D'accord avec M. Douady, dont la collaboration nous a été précieuse, nous sommes intervenus auprès de la Commission extraparlementaire pour lui signaler les points défectueux sur laquelle elle était chargée de se prononcer, du moins en ce qui concerne la cause des langues vivantes. Nous étions prêts à employer les grands moyens. Nous avions commencé à monter l'appareil d'une pétition destinée à défendre les intérêts dont nous avons la garde, quand le projet soumis à l'examen de la Commission extraparlementaire a été retiré et la Commission extraparlementaire elle-même disloquée pour un temps indéterminé La réforme de l'Enseignement féminin est une question trop grave et trop complexe pour que le Bureau soit seul chargé de l'étudier ; elle pèse d'un poids trop lourd sur les épaules des seuls membres du Bureau ; aussi avons-nous pensé qu'il était expédient de constituer une Commission composée de dames dont le rôle sera de l'examiner d'une façon aussi complète que possible. Il est nécessaire que nous soyons prêts le jour où la question renaîtra de ses cendres encore chaudes.

Il y a quelques jours, nous avons fait auprès de M. le Ministre du Commerce une démarche pour que soit rétablie une épreuve de langues vivantes à l'examen d'entrée des écoles d'Arts et Métiers. Reçus par M. Ténot, Directeur technique, nous avons trouvé l'accueil le plus bienveillant à l'égard de notre cause. M. Ténot pense comme nous que nos futurs ingénieurs doivent moins que jamais ignorer ce qui se passe à l'étranger. La suppression de l'épreuve de langues vivantes à l'entrée des écoles d'Arts et Métiers s'explique par la pénurie du personnel enseignant en maint endroit et la nécessité de rendre égales

pour tous les candidats les chances d'admission à ces écoles. Elle est toute temporaire et, dès que les circonstances le permettront, l'épreuve de langues vivantes sera rétablie et peut-être même renforcée.

Nous nous sommes trouvés, au cours de l'année scolaire, en présence de cas individuels intéressants. Nous nous sommes faits les avocats de nos collègues auprès des autorités universitaires et M. Simonnot, notre Vice-Président, n'a pas négligé une seule occasion de témoigner son inlassable sollicitude, particulièrement aux membres de l'Enseignement primaire.

Soucieux des intérêts matériels comme des intérêts moraux de nos collègues, nous sommes intervenus auprès de M. Godard, Directeur administratif des services de l'enseignement primaire de la Ville de Paris en faveur des professeurs des cours complémentaires et commerciaux. Nous avons sollicité pour eux une indemnité de vie chère. Nous serons très heureux si notre demande secondée par leurs propres efforts et justifiée par le caractère modeste de leur situation est, un jour prochain, couronnée de succès. La situation de ces professeurs n'est pas seulement modeste, elle est précaire, car ils ne sont pas titularisés. Peu avant la guerre, nous avions entamé des négociations avec l'autorité municipale pour qu'un statut régulier leur fût accordé. Les événements en ont suspendu le cours. M. Paulian, Inspecteur général des cours complémentaires et commerciaux qui, par son expérience et son activité, nous avait puissamment aidé dans notre action, est aux Armées depuis le mois d'août 1914. Ces négociations seront reprises en temps opportun pour que nos collègues de la Ville de Paris voient leur situation s'améliorer dans la stabilité et par l'assurance d'une retraite bien gagnée. J'apprends qu'à la suite de notre démarche auprès de M. Godard, quelques dames fonctionnaires de la Ville de Paris sont disposées à se joindre à notre groupement professionnel. Elles y seront les bienvenues. Elles trouveront au sein de notre Association aide et, le cas échéant, protection.

Mes chers collègues, tel est le bilan de notre effort pendant l'année 1917.

Au moment où, interprète de l'esprit des statuts, je quitte le Comité, j'éprouve le besoin de remercier ceux qui, pendant quatre ans, m'ont, par leur bienveillance ou leur courtoisie, facilité l'exercice de mon mandat présidentiel.

Ma reconnaissance va droit aux membres du Bureau qui m'ont donné des marques incessantes de leur amical dévoûment : aux membres du Comité dans lesquels j'ai toujours vu plutôt des collaborateurs que des censeurs ; à M. Guillaume, Inspecteur général de l'Université ; à MM. Sabatié, Pourchet, Tarsot, Vigier, chefs de Bureau au Ministère de l'Instruction Publique, auprès desquels j'ai toujours eu plaisir à plaider la cause de collègues vraiment dignes d'intérêt et qui ont bien voulu prêter une oreille attentive à mes requêtes ; à M. le Proviseur Robineau qui nous offre, dans ce parloir, une aimable hospitalité et aurait été tout prêt à nous donner une salle où nous aurions pu fonder un cercle, si, à cause de l'extraordinaire prospérité du Lycée Montaigne, tous les coins et recoins n'en étaient pas utilisés ; à M. Rancès dont j'ai souvent mis l'obligeance et l'expérience à contribution ; à M. Meneau, tout récemment encore attaché au Ministère de la Guerre et qu'il m'eût fallu inventer s'il n'avait existé ; à M. Beaujeu, à M. Varenne, officier interprète de première classe, à M. Lugan, professeur au Lycée de Marseille et lieutenant d'infanterie aux avis desquels j'ai plus d'une fois eu recours ; à M. Roux et à M. Monguillon qui m'ont été d'un grand secours dans certaines questions relatives à l'enseignement primaire. Peut-être direz-vous, mes chers collègues, que je débite un palmarès... En payant mon tribut de gratitude à ceux qui, pendant ces quatre dernières années, m'ont rendu la charge de Président moins lourde, je remplis un fort agréable devoir... et je m'assure une nuit de paisible sommeil.

Je tiens également, en votre nom, à envoyer notre affectueux souvenir aux associations sœurs de la nôtre, à la *Modern Language Association* d'Angleterre, à la *Modern Language Association* d'Amérique ; nous avons eu l'occasion d'échanger avec leurs distingués représentants, Mr Bridge et Mr Douglas Bruce, des messages empreints d'une cordialité rendue plus chaude que jamais par la communauté de nos aspirations, de nos buts patriotiques, de nos espérances.

Je n'ai garde d'oublier la *Vereniging van Leraren in Levende Talen* de Hollande, dont l'ex-trésorier, M. Gallas, est un ami de notre pays. Enfin, j'adresse à l'*Association des Langues Méridionales,* notre fraternel salut et à son Président mobilisé, M. Dibie, l'expression de notre fidèle amitié.

Notre Assemblée générale revêt, cette année encore, un caractère de simplicité commandé par les circonstances. Le Bureau n'a pas cru devoir inviter nos amis de l'étranger pour les faire assister à une réunion purement administrative. Les temps ne nous ont pas paru propices à l'organisation d'un banquet sur lequel le souvenir de collègues à jamais disparus ou momentanément absents jetterait un voile de tristesse. Nous nous réservons de recevoir, comme il convient, les représentants des Associations sœurs, le jour où le Ciel des Alliés s'illuminera définitivement du rayonnement de la victoire. Ce jour viendra. Attendons-nous toutefois à traverser encore des périodes angoissantes. Mais gardons l'espoir, que dis-je, la certitude du triomphe final. La meilleure façon de nous montrer dignes de ceux qui se battent, souffrent et meurent pour nous, c'est de ne pas fléchir dans notre ardent désir de voir la cause de la justice vengée, les foyers de nos compatriotes du Nord et de l'Est restaurés et protégés contre les horreurs d'une agression nouvelle ; c'est d'accepter sans murmure, sans récriminations, les privations, les sacrifices dont nous sommes menacés ; c'est de lutter contre le découragement de ceux qui accueillent, sans contrôle, les rumeurs déprimantes d'origine suspecte et n'ont pas même l'excuse d'avoir été soumis à de réelles épreuves. Ne semble-t-il pas que la force de résistance soit trop souvent en raison inverse des dangers courus, des souffrances endurées ? Que d'aucuns se laissent fasciner par les qualités d'ordre et de méthode particulières aux Allemands, par l'excellence de leurs procédés de fabrication, par le soin, la patience, la ténacité qu'ils apportent dans leurs entreprises commerciales et industrielles, en un mot par leur génie organisateur. Ces qualités sont dignes d'estime, voire même d'admiration ; n'oublions pas toutefois qu'elles s'associent à des instincts froidement cruels, systématiquement barbares ; n'oublions pas qu'elles ont été constamment tournées vers la préparation d'une œuvre de mort. L'ensemble de ces qualités constitue une certaine forme de civilisation, mais non la civilisation qui est d'essence purement morale. Les crimes allemands sont de monstrueux anachronismes en un temps où l'humanité cherche à atteindre un idéal toujours plus élevé de raffinement intellectuel et de beauté morale. Que d'aucuns s'attendrissent au spectacle du sang allemand répandu ! Nous répudions « les spéculations décevantes et les em-

brassements prématurés ». La plupart de ceux qui préconisent ces embrassements prématurés seraient les premiers, à moins de renoncer à leur personnalité, à gémir et, ne pouvant se révolter, à suffoquer de colère sous la férule prussienne. Admirons la discipline patriotique des Allemands, mais rappelons-nous que les causes qui, en août 1914, ont groupé toutes les forces de la France en un faisceau compact, subsistent toujours et que la prescription n'a pas atteint ce que nous considérions tous, à juste titre, comme des crimes exécrables, il y a trois ans.

Unis de cœur, saluons pieusement ceux des nôtres qui ont succombé dans la bataille pour le triomphe de la France. Chérissons leur mémoire et entourons-la de notre respect. Quoi que nous fassions, nous serons toujours en reste avec eux. En votre nom, j'adresse des félicitations émues à ceux qui se sont distingués dans l'accomplissement de leur devoir militaire et ont obtenu Croix de guerre ou Croix de la Légion d'Honneur. Puissions-nous les retrouver tous au jour du grand retour !

Nous avons la joie de revoir aujourd'hui, ici même, notre collègue, M. Koszul. Je me fais d'autant plus volontiers l'interprète du sentiment général que je l'éprouve moi-même au plus haut degré. Cher Monsieur Koszul, de tout cœur, je vous souhaite la bienvenue parmi nous. Nous avons eu à votre sujet de vives inquiétudes. Nous savions à quel point Koessler a souffert. Nos inquiétudes étaient rendues plus vives par l'imagination. Une démarche auprès de Mme Koszul m'a valu l'honneur et la satisfaction de recevoir d'elle-même une lettre assez rassurante sur votre sort. Nous sommes pleinement rassurés aujourd'hui qu'il nous est enfin permis de vous voir. Votre souvenir n'a jamais été absent de nos réunions, et, pendant les trois années de votre captivité, vous êtes resté virtuellement Vice-Président de notre Association. Le Bureau et le Comité ont tenu, en vous réélisant chaque année, à vous donner une preuve de leur profonde estime et de leur affectueuse sympathie. Puisse votre rapatriement être le prélude d'autres retours !

C'est en pensant à nos morts et à nos combattants, mes chers collègues, que je vous demanderai tout à l'heure d'ouvrir un nouveau crédit destiné à soulager quelques-unes des misères engendrées par la guerre. Rien ne s'y oppose. Notre Secrétaire général, M. Henri Bloch, dont depuis de longues années j'apprécie les qualités de cœur et d'esprit

et que, pour cette raison j'ai, fermement bien que discrètement, proposé à vos suffrages, l'an dernier, M. Henri Bloch a su par son activité toujours en éveil, maintenir et même accroître la prospérité de notre Association. De son côté, Mlle Weiller, grâce à un dévoûment infatigable, a pu mettre de côté une certaine somme dans le but d'alléger des souffrances. Je rends d'autant plus volontiers hommage à mes deux collaborateurs, que je n'ignore aucune des difficultés que les circonstances présentes ont accumulées sur leur route. Il m'est très agréable d'ajouter que plusieurs collègues, par leur libéralité, ont aidé Mlle Weiller à obtenir des résultats financiers inespérés, de même que par leur tact, leur urbanité, ils lui ont rendu la tâche moins ingrate. Je les en remercie cordialement. Je vous demanderai aussi de continuer vos faveurs aux pupilles de notre ami Schlienger, aux enfants de l'Alsace. L'accueil que vous ferez certainement à ma double proposition sera la meilleure preuve que le souvenir de nos chers morts et de nos mobilisés plane sur les délibérations de notre Assemblée générale.

Rapport de M. BLOCH, Secrétaire général

Mes chers collègues,

Comme ses prédécesseurs, votre secrétaire bornerait volontiers son rapport à ces simples mots : nous avons vécu. Cette année encore, en cette 4e année de guerre, notre société n'a pas périclité. Votre président vient de vous dresser un tableau complet et vivant de notre activité ; vous avez constaté que partout où besoin en était, nous sommes intervenus, souvent avec succès.

Malgré la mort impitoyable et glorieuse, malgré quelques défections, le nombre de nos sociétaires n'a pas diminué ; un groupe relativement important d'adhérents nouveaux a comblé tous les vides. Et nos collaborateurs nous sont restés fidèles ; comme par le passé, articles et compte-rendus nous sont arrivés en assez grand nombre pour alimenter largement les six numéros de notre Revue ; vous avez pu constater que nos amis ne nous oublient pas, même quand ils sont à l'étranger et que d'Espagne et de Suède nous avons reçu des articles substantiels et d'un intérêt géné-

ral ; nos collègues mobilisés pensent à nous, eux aussi, et prennent part à l'œuvre commune ; les uns de façon passive, en nous signalant leurs changements de situation, en sorte que le lien qui les unit à nous ne soit pas rompu ; les autres, de manière plus active, en prenant sur leurs heures de repos et de liberté pour collaborer avec nous.

La rédaction adresse en particulier ses remercîments à l'auteur anonyme des deux « Lettres d'un poilu » ; elles nous ont valu l'attention de la grande presse : une grande partie de la première Lettre a été reproduite par la *Revue :* Nos remercîments très vifs iront également à deux collaborateurs aussi dévoués que discrets, à M. Beaujeu, qui surveille avec une sollicitude constante notre Livre d'Or ; à M. Rancès, auquel vous devez quantité de renseignements précieux qui eussent échappé à la vigilance de votre secrétaire. Cependant, la rédaction ne se dissimule pas les efforts qui restent à faire, pour que notre revue soit vraiment vivante et attire les lecteurs. Elle vous demande instamment de l'aider par l'envoi d'articles, ou simplement en complétant les renseignements bibliographiques, forcément insuffisants, qu'elle s'efforce de donner. Il nous est impossible en temps de guerre, alors que les éditeurs ont réduit le service de presse, de connaitre tous les livres susceptibles d'intéresser les professeurs de langues vivantes : une courte fiche donnant la référence exacte, l'indication succincte du contenu et votre opinion personnelle ; cela ne vous prendrait pas beaucoup de temps et vous auriez rendu service à la collectivité.

Cela ne s'applique évidemment qu'aux ouvrages de bibliothèques, aux livres d'un intérêt général. Pour les livres de classe nous rappelons aux auteurs que la meilleure manière de nous aider et de faire connaitre leurs livres, c'est d'agir sur leurs éditeurs pour que ceux-ci nous donnent des annonces à insérer.

Un secrétaire, d'ailleurs, ne peut se contenter de s'adresser à lui-même un satisfecit et de couvrir de fleurs ses collègues ; il a forcément un certain nombre de desiderata et de regrets à exprimer.

Nous ne devrions pas nous contenter *de vivre.* La guerre qui a suscité tant de sentiments généreux dans notre pays, qui d'un bout de la France à l'autre a réveillé l'idée de la solidarité entre tous les Français, devrait rappeler à nos collègues qu'il existe une solidarité professionnelle et que

celle-ci a pour organe notre association. Je suis un peu humilié, je l'avoue, en songeant au grand nombre de nos collègues qui nous ignorent encore. Il y en a, paraît-il, même à Paris qui n'ont jamais entendu parler de nous ; si chacun des membres de notre société voulait nous amener un sociétaire nouveau, vous comprendrez aisément quel accroissement d'importance et d'autorité en résulterait pour notre groupement. chaque fois qu'il y aurait à intervenir dans des questions professionnelles ou d'intérêt général.

D'autre part, votre secrétaire ne croit pas être trop ambitieux en demandant à certains de nos collègues de se rappeler qu'ils font partie d'une société dont le bulletin est l'organe et non la raison d'être ; qu'ils ne sont pas simplement les lecteurs d'une revue à laquelle on s'abonne quand on veut et qu'on quitte lorsqu'on en a assez. Il est du droit et du devoir de tous les sociétaires de contribuer à la gestion de leur société : or, il y a beaucoup trop d'abstentions dans les votes pour le renouvellement du Comité et cette année, malgré toute sa bonne volonté, votre secrétaire n'a pû trouver qu'un seul professeur de collège ayant accepté de siéger parmi nous.

En terminant, je vous demanderai la permission, mes chers collègues, d'adresser nos remercîments et nos regrets à celui qui depuis 4 ans dirige notre esquif, qui avec une prudence avisée a su éviter maint écueil qui nous menaçait, qui, sans menagements, a dépensé son temps et usé parfois sa santé pour notre Association, et qui, se dérobant à toute sollicitation, rentre dans le rang aujourd'hui.

Rapport de Mlle WEILLER, Trésorière

Mes chers collègues,

Je vous présenterai tout à l'heure le bilan de nos comptes pour l'exercice 1917. Vous constaterez avec la même satisfaction que moi-même, un excédent appréciable au chapitre des cotisations (3.789 fr. 55, au lieu de 3.163 fr. 75) et à celui non moins intéressant de la publicité (717 fr., au lieu de 322 fr. 50). Dans les 3.789 fr. 55 de cotisations sont comptés quelques dons gracieux de nos collègues (un peu moins de 20 fr.), somme minime sans doute, mais reçue

avec reconnaissance. Puisque nous en sommes au chapitre des cotisations, disons tout de suite un mot de notre Régionale de Lyon qui nous a annoncé son intention de reprendre en 1918 une vie active et de faire elle-même l'encaissement des siennes. Nous l'en remercions vivement et souhaitons que son exemple puisse être bientôt suivi par toutes les autres, y compris celles, qui depuis plus de 3 ans maintenant, sont séparées de nous.

Félicitons-nous de l'excédent de recettes signalé. Il nous a permis de faire face aux frais du Bulletin qui n'ont cessé d'augmenter et qui en 1918 deviendront plus lourds encore. Nous avions en effet, subi, après tant d'autres, une majoration de 20 0/0 en juin dernier et l'Imprimerie Coueslant nous annonce une nouvelle hausse de 20 0/0 pour l'année prochaine et l'élévation à 2 0/0 des frais accessoires (chemises et mise sous chemises). Il faudra bien, par la force des choses en venir cette année au Bulletin trimestriel. Je crois même qu'il sera sage de nous imposer à nous-mêmes cette restriction, sans attendre que le vote du projet de loi soumis à la Chambre des députés nous y oblige.

Voici, en attendant, le bilan de nos comptes pour l'exercice 1917.

RECETTES :

Avoir au 1er décembre 1916	6.067 45
Cotisations	3.789 55
Publicité	717 »
Intérêts	186 50
Total	10.760 50

DÉPENSES :

Bulletin	2.911 10
Frais de recouvrement	68 10
Œuvres de Guerre	450 »
Frais de Présidence	159 65
Frais de Secrétariat	121 30
Frais de Trésorerie	52 80
Indemnité au Secrétaire et à la Trésorière	840 »

Frais divers (gratifications, cotisations, Comptoir d'Escompte)	63 »
Débours pour titre de rente 4 0/0 Emprunt 1917	7 40
Total	4.673 35
Notre avoir au 1er décembre 1917 est donc de	10.760 50
	— 4.673 35
	6.087 15

Représenté par :

Dépôt au C. N. E.	1.467 70
Espèces en Caisse	594 90
1 Bon de la Défense	2.000 »
Cap. 5 0/0, Rente (60 fr.)	1.047 »
Cap. 4 0/0, Rente (57 fr.)	977 55
Total	6.087 15

Plus capital de 22 fr., 3 0/0, représentant la réserve.

Notre avoir au 1er décembre 1916 était de	6.067 45
Notre avoir au 1er décembre 1917 est de	6.087 15
D'où un excédent de	19 70

Donc, en cette année 1917, la 4e année de guerre, nous avons pu encore une fois, et tout juste, joindre les deux bouts. J'ai néanmoins la satisfaction de vous apprendre que nous avons souscrit au dernier emprunt pour 57 fr. de rente. Le Bureau a pensé, en effet, qu'il était impossible cette fois de ne pas apporter la modeste contribution de notre Association à la grande œuvre de salut.

Les 450 fr. que vous aviez votés à notre dernière assemblée géuérale ont été affectés de la manière suivante :

A l'orphelinat primaire	150 fr.
A l'orphelinat secondaire	150 »
A l'accueil français	100 »

50 fr. enfin ont été consacrés à l'achat de livres de prix pour nos enfants d'Alsace.

Laissez-moi vous le dire tout de suite : Je ne vous proposerai pas de restrictions sur le chapitre de nos œuvres de guerre. Il m'est déjà assez pénible de ne pouvoir vous demander de l'augmenter.

J'ai encore deux communications à vous faire, dont l'une intéresse seulement ceux de nos membres anglicisants, abonnés au Bulletin de la « Modern Language Association ». Son secrétaire-général, M. Bridge, me fait savoir qu'à partir de 1918, le montant des abonnements et toute la correspondance s'y rapportant devront être envoyés directement aux éditeurs, Mrs A. et C. Black (Soho Square London W.).

L'autre communication s'adresse à vous tous, chers collègues, aux présents comme aux absents : nous vous demandons en grâce, M. Bloch et moi, de nous envoyer vos cotisations par mandat-carte ou mandat-poste avant fin avril. Notre besogne sera allégée d'autant. En tout cas, nous nous verrons, nous aussi, dans l'obligation de majorer nos quittances, vu l'augmentation des frais de poste. Elles seront de 6 fr. 60, au lieu de 6 fr. 50. D'ailleurs nous mettrons encore, à ce sujet, une note dans le Bulletin.

Puisque mon rôle à moi est de vous parler d'argent, je ne veux pourtant pas terminer sans vous dire que j'en ai reçu quelquefois accompagné de lignes bien touchantes, venues de France ou d'ailleurs : Celui-ci, atteint par la limite d'âge, nous quitte en nous assurant qu'il n'oubliera jamais tout le bien qu'il doit à l'Association. Tel autre, un correspondant d'Italie, majore sa cotisation de quelques francs et se réjouit de contribuer, si modestement que ce soit, « à notre sainte propagande ». Plusieurs des nôtres aux armées dès les premiers jours de guerre se souviennent tout à coup que depuis 1914 ils n'ont pas donné signe de vie et nous envoient trois cotisations à la fois. Mais hélas ! il en est aussi plus d'un sur la fiche duquel j'ai dû écrire, cette année encore, avec douleur, mais aussi avec fierté, ces trois mots si poignants : « Mort à l'ennemi ! »

J'aurais fini, si je ne voulais rappeler ici, pour l'en remercier, les paroles par lesquelles Mlle Bigoudot terminait son rapport l'an dernier. En souhaitant au futur trésorier des heures plus stables que celles qu'elle a connues elle-même à la trésorerie, elle ajoutait : « Quelles que soient celles que l'année lui réserve, il sera sûr de trouver dans le Bureau appui et entente aimable. »

Le trésorier, cette fois encore, devait être une trésorière. Celle-ci a trouvé, en effet, auprès de notre cher Président, solide appui et conseils éclairés, et dans le Bureau tout entier, cordiale entente et déférence parfaite.

PROJET DE BUDGET POUR 1918

RECETTES :

Avoir au 1er décembre 1917	6.087 15
Cotisations	3.650 »
Intérêts	250 »
Publicité	600 »
Total	10.587 15

DÉPENSES :

Bulletin	2.650 »
Indemnité au Secrétaire et au Trésorier	960 »
Frais de Présidence	150 »
Frais de Secrétariat	115 »
Frais de Trésorerie et recouvrements	110 »
Gratifications et abonnements	65 »
Œuvres de guerre	450 »
Total	4.500 »
Balance au 1er décembre 1917	10.587 15
	— 4.500 »
	6.087 15

M. Koszul remercie vivement M. Dupré des paroles de bienvenue qu'il a prononcées, il rappelle le courage, la confiance qu'ont gardés tous les prisonniers malgré leurs souffrances, malgré la faim, les vexations de toute espèce et les mauvais traitements. Il compare les restrictions minimes auxquelles nous sommes soumis et que nous devons supporter allègrement avec les privations sans nombre que les Allemands subissent depuis de longs mois, qui vont toujours augmentant et dont nous pouvons à peine nous faire une idée.

Lui aussi fait appel à l'esprit de solidarité si puissant en Allemagne, et qu'il faut à tout prix réveiller, entretenir et développer chez nous dans l'intérêt de notre Association d'abord et de façon plus générale dans l'intérêt du pays tout entier.

M. Marchand fait une communication pour un fait personnel.

1° Le président met aux voix le crédit pour les secours

aux victimes de la guerre, soit 450 francs répartis comme suit :

100 francs pour *l'Accueil Français* ;
150 francs pour *l'Orphelinat secondaire et supérieur* ;
150 francs pour *l'Orphelinat primaire* ;
50 francs pour les prix aux élèves des écoles d'Alsace.

Le crédit est voté à l'unanimité.

2° La trésorière, à son grand regret, se croit obligée de demander que notre revue ne paraisse plus que quatre fois par an ; l'augmentation constante des frais d'impression, la hausse du prix du papier, nous y oblige. Notre imprimeur, M. Coueslant, nous a annoncé une nouvelle majoration de 20 0/0, à partir du 1er janvier, et cette majoration n'est certainement pas la dernière. La proposition de Mlle Weiller est adoptée à l'unanimité.

3° Le président donne lecture d'une lettre de M. Honnorat, député des Alpes-Maritimes, demandant que notre Association s'occupe des mutilés de la guerre et contribue à leur placement et à leur instruction. M. Dupré est tout disposé à s'enquérir des conditions dans lesquelles on pourrait venir en aide aux mutilés et de l'endroit où cette aide pourrait avoir lieu de façon efficace, s'il s'agit, comme il le suppose, de faire des cours de langues vivantes aux malheureuses victimes de la guerre. Il s'inscrit lui-même pour 2 *heures par semaine*.

M. Pinloche fait observer que M. l'Inspecteur Belot, s'est occupé d'intéresser l'université à cette bonne action qu'il organise à Neuilly des cours de langues vivantes pour les aveugles.

M. Simonnot ajoute que nous pourrions, sans doute, être utiles même pour l'organisation de cet enseignement ; il propose de demander à nos collègues de province ayant déjà participé à ces cours de nous donner leur avis et les résultats de leurs tentatives ; grâce au concours de notre temps et de notre expérience, ce serait un double appui que nous prêterions à cette œuvre si intéressante : M. Simonnot a d'ailleurs eu déjà l'occasion d'aider de ses conseils un rééducateur et celui-ci a été satisfait des résultats obtenus.

4° Etant donné le petit nombre de sociétaires présents, l'Assemblée décide de réserver la question de la présidence d'honneur, jusqu'à la fin des hostilités.

5° Le Président rappelle que M. Didier, le dépositaire de notre revue n'a jamais touché ni réclamé la moindre rémunération pour les services qu'il nous rend ; il propose, dans son intérêt et dans le nôtre, de lui accorder désormais une remise de 25 0/0 sur la vente des exemplaires de notre revue : on l'autorisera, d'autre part, à envoyer au pilon les invendus jusqu'au 1er janvier 1914, contre partage par moitié des bénéfices de la mise au pilon (10 exemplaires de chaque n° étant réservés). La proposition est adoptée à l'unanimité moins une voix.

6° Réforme de l'enseignement des langues vivantes dans l'enseignement féminin. Le président déclare qu'il est indispensable qu'une commission spéciale étudie cette question ; il rappelle la note parue à ce sujet dans le bulletin du mois de décembre. La régionale de Lyon s'étant particulièrement intéressée à cette question, et en témoignage de reconnaissance de son activité, M. Dupré propose que Mme Donady soit désignée comme rapporteuse de la nouvelle commission.

M. Schacher fait observer qu'une proposition de ce genre lui paraît tout à fait anormale : un rapporteur ne pouvant pas être nommé à l'avance, mais devant être élu par la commission dont il fait partie.

M. Dupré répond que l'observation est exacte et avait été prévue par lui ; mais étant données les circonstances on ne peut procéder de façon normale ; la commission ne pourra jamais se réunir, elle ne pourra conférer que par correspondance ; or, le temps presse, de nouveaux projets peuvent éclore et il est indispensable que la rapporteuse soit désignée afin de parer à toute éventualité.

M. Schacher se rend à ces raisons et la proposition de M. Dupré est adoptée à l'unanimité.

7° Le projet de budget pour l'année 1918 est adopté à l'unanimité. L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 4 h. 1/2.

Statuts adoptés par l'Assemblée générale
DU 22 DÉCEMBRE 1910

Article premier — Il est formé une Association sous le nom de : *Association des Professeurs de Langues Vivantes de l'Enseignement Public*. Elle a son siège au lycée Montaigne.

Art. 2. — L'Association a pour but :

1° De défendre les intérêts professionnels, matériels et moraux de ses membres.

2° D'étudier toutes les questions de doctrine et de pratique relatives à l'enseignement des langues vivantes.

3° De tenir ses membres au courant des faits et des idées qui peuvent intéresser les professeurs de langues vivantes.

Art. 3. — 1° L'Association publie une revue, *Les Langues Modernes*, qui est son organe. Toute personne étrangère à l'Association, peut s'y abonner ; le prix de l'abonnement est de 6 francs pour la France, de 7 francs pour l'étranger.

2° L'Association organise des réunions corporatives et des conférences.

Art. 4. — L'Association comprend :

1° Des membres actifs, qui paient une cotisation annuelle de 6 francs. Fait de droit, sur sa demande, partie de l'Association en qualité de membre actif, tout fonctionnaire ou professeur de l'Enseignement public enseignant les langues vivantes ou pourvu d'un diplôme spécial de langues vivantes, qu'il soit en activité de service, en congé, à la retraite, en disponibilité, ou détaché à l'étranger.

2° Des membres associés, qui versent une cotisation annuelle de 6 francs. L'Association admet comme membres associés des personnes françaises ou étrangères qui, ne réunissant pas les conditions requises pour être membres actifs, désirent néamoins coopérer à l'œuvre de l'Association. Les membres associés doivent être présentés par deux membres actifs et agréés par le Comité ; en cas de non-admission, le Comité n'a pas à faire connaître les motifs de sa décision.

Les membres actifs et associés résidant à l'étranger versent une cotisation annuelle de 7 francs.

3° Des membres à vie, actifs ou associés, qui rachètent leur cotisation en versant dans le délai de deux ans la somme de 100 francs.

4° Des membres bienfaiteurs, actifs ou associés, qui versent la somme de 200 francs dans le délai de deux ans.

Les membres à vie désireux de devenir membres bienfaiteurs, n'auront à verser que la somme de 100 francs.

5° Des membres d'honneur, nommés par le Comité sur la proposition du Bureau.

Art. 5. — 1° Les membres de toutes les catégories ont droit au ser-

vice de la Revue et sont admis aux conférences organisées par l'Association, ainsi que l'Assemblée générale.

2° Seuls les membres actifs ont le droit d'assister aux réunions corporatives et de prendre part aux scrutins.

Art. 6. — 1° L'Association suit, au point de vue financier, l'année civile.

2° Les cotisations doivent être payées avant le 1er avril de chaque année.

3° Les membres actifs et associés qui, après un avis du trésorier, n'auraient pas acquitté leur cotisation pour l'année courante, seront considérés comme démissionnaires et ne pourront rentrer dans l'Association qu'après avoir versé la cotisation impayée.

4° Sera exclu par le Comité, à la majorité des deux tiers de ses membres, tout sociétaire qui se sera rendu coupable de faits de nature à porter préjudice au bon renom de l'Association.

L'exclusion ne peut être prononcée que si l'intéressé a été admis à présenter sa défense devant le Comité. Il a le droit de faire appel des décisions du Comité devant l'Assemblée générale, qui statuera à la majorité des deux tiers des membres présents.

Pour examiner ces cas d'exclusion, le Comité et l'Assemblée générale devront se constituer en Comité secret.

Art. 7. — 1° L'Association est administrée par un Comité de 33 membres, pris parmi les membres actifs, auxquels s'ajoutent les représentants des régionales.

2° Le Comité est nommé pour trois ans et renouvelable par tiers chaque année.

3° Les membres sortants et démissionnaires ne sont rééligibles qu'au bout d'un an, sauf les membres du Bureau en fonctions qui sont rééligibles à la fin de leur mandat de membres du Comité.

Art. 8. — 1° Chaque année, après l'Assemblée générale, le Comité nomme au scrutin secret son Bureau composé de : un président, deux vice-présidents ; un secrétaire général, rédacteur en chef de la revue ; deux secrétaires adjoints, un trésorier, un trésorier-adjoint, un bibliothécaire-archiviste.

2° Les membres du Bureau sont nommés pour un an et rééligibles dans la limite de leur mandat de membres du Comité. Le Président ne peut être réélu plus de deux fois de suite.

3° Les fonctions de Président sont incompatibles avec celles de membre des Conseils académiques et supérieur et de membre des Bureaux des Fédérations nationales.

4° Le Comité nomme également les Commissions qui doivent assurer le fonctionnement des différents services de l'Asssociation. Tout membre du Comité fait partie d'une commission. Les commissions rendent compte de leurs travaux à chaque réunion du Comité.

Les membres du Bureau font de droit partie de toutes les commissions.

Dans les votes émis par le Comité, en cas de partage égal des suffrages, la voix du Président est prépondérante.

5° Les membres du Comité qui, sans excuse, resteraient un an sans assister aux réunions, seront considérés comme démissionnaires ; il sera pourvu à leur remplacement aux élections suivantes.

6° Le Bureau, de sa propre initiative ou sur la demande de 11

membres du Comité, est chargé de réunir le Comité, d'organiser les réunions corporatives et les conférences.

7° Le Comité élira son Bureau dans les quinze jours qui suivront l'Assemblée générale.

L'Ancien Bureau restera en fonctions jusqu'à l'élection du nouveau.

Art. 9. — 1° Une Assemblée générale statutaire, dont la date est fixée par le Comité, est tenue chaque année.

L'Assemblée générale désigne elle-même la ville où elle se réunira l'année suivante.

2° Aucune question ne pourra être mise en discussion si elle n'a été communiquée au Président au moins quinze jours avant la date de l'Assemblée et acceptée par le Comité, qui arrête définitivement l'ordre du jour.

3° Le Secrétaire général et le Trésorier présentent chacun un rapport qui est soumis à l'approbation de l'Assemblée.

4° L'Assemblée générale nomme au scrutin secret les membres du Comité. Le vote par correspondance est admis.

5° Pour permettre la représentation des différentes catégories de membres actifs, le Comité établira chaque année la liste des catégories à représenter et le nombre proportionnel auquel chacune a droit. Seront déclarés élus les candidats arrivant en tête de leur catégorie respective. Les élus de province peuvent, par une procuration régulière renouvelée tous les ans, déléguer leurs pouvoirs à un collègue de Paris, membre actif de l'Association ne faisant pas déjà partie du Comité, sans que son mandat puisse être renouvelé plus de trois ans de suite.

6° Outre l'Assemblée générale statutaire, une Assemblée générale extraordinaire peut être convoquée sur la demande du Comité ou du tiers des membres de l'Association.

Art. 10. — 1° L'Association favorise la création de groupements locaux et régionaux, auxquels elle donne, sur leur demande une place dans la Revue avec une rubrique particulière et dont les communiqués seront soumis à l'examen de la Commission de Rédaction.

2° Les membres de ces groupements font partie de l'Association et doivent en accepter les statuts.

3° Ces groupements s'administrent eux-mêmes. Leur Bureau se met en relations avec le Bureau de l'Association et envoie chaque année la liste de ses membres, ainsi que le montant des cotisations avant le 1er avril.

4° Lorsque le chiffre de leurs membres dépasse quinze, il est accordé à ces groupements une réduction de 1 franc par cotisation versée au Trésorier de l'Association.

5° Ces groupements locaux ou régionaux éliront au Comité un représentant par vingt-cinq membres. Ces représentants auront le droit de déléguer leurs pouvoirs par procuration régulière, renouvelée chaque année, à un membre actif de l'Association ne faisant pas déjà partie du Comité.

Art. 11. — La dissolution de l'Association ne pourra être prononcée que par une Assemblée générale représentant au moins le tiers des membres actifs de l'Association.

Cette Assemblée statuera sur l'emploi des fonds disponibles.

FRANCE

Faite à tous les malheurs connus sur cette terre,
Mais les surmontant tous par ta gaîté légère
Et saine, — au temps jadis ce pavois des Gaulois ; —
Sans frein dans le travail ; dans les plaisirs, sans lois ;
Terrible par la force à nulle autre semblable,
Que sans cesse produit ton sol infatigable ;
Juge très rigoureux de ta propre valeur ;
Parmi les cœurs bien nés plaçant haut ton grand cœur ;
Première à regarder les vérités en face,
Dernière à délaisser celles dont on se lasse —
O forte et douce France, aimée avec ferveur —
De toute âme qui sait aimer une âme sœur !

Dans le grand sein de Rome, avant notre naissance,
Nous gisions côte à côte (en as-tu souvenance ?)
Et brûlions du désir de nous entr'égorger.
On connut notre tâche avant notre langage ;
Chacune, en modelant son sort avec courage,
Devait le sort de l'autre également forger.

C'est pourquoi l'on nous vit, aux confins de la terre,
Porter chez les humains l'épouvante et la guerre,
Et semer en courant, sur le bord des chemins,
Des princes et des rois, vrais fantoches, sans doute,
Mais qui de l'autre, au moins, savaient barrer la route,
Quand nous les menacions de leur briser les reins.

C'est pourquoi l'on nous vit, imitant les tempêtes,
Nous ruer sur les mers pour les mêmes conquêtes :
Et quand nous abordions dans des mondes nouveaux,
Bien qu'ignorant encor (en as-tu souvenance ?)
Laquelle de nous deux sur l'autre avait l'avance,
Nos dagues, malgré nous, sortaient de leurs fourreaux.

Et tout en parcourant des mers tous les rivages,
Tout en suivant le cours de l'océan des âges,
Nous avons, à chacun de nos pas de géant,
Senti que l'autre était une force terrible
Qui nous poussait parfois à tenter l'impossible,
Et parfois réduisait nos efforts à néant.

Quand l'une de nous deux a-t-elle évité l'autre ?
Où se trouve le flot qui n'a pas été nôtre,
Et que n'ont pas rougi nos meurtriers combats ?
Mais chacune de nous pour l'autre a tant de charmes,
Que nous abandonnions tous nos compagnons d'armes
Dès que nous souriions en nous tendant les bras.

Alors, pour savourer à nouveau ces délices,
Dont nous avaient privé, pour un temps, nos caprices,
On nous voyait soudain rivaliser d'ardeur ;
Et chacune trouvait en sa rivale aimée
Cette séduction qu'ont toujours exercée
Le mystère, l'amour, la force et la terreur.

Nous avons toutes deux, sans nulle méfiance,
Devant la cour de l'autre affirmé la croyance
En nos droits respectifs, avec preuves en main,
Et là nous avons vu, mieux qu'ailleurs dans le monde
La sagesse, l'honneur, la science profonde,
Trouver pour nous parler la phrase qui convainc.

Maintes et maintes fois, dans nos luttes farouches,
Nous avons l'une à l'autre arraché de nos bouches,
(Suprême récompense à la haute valeur)
Ce mot élogieux, extorqué sans bravade
Qu'on dit en haletant, entre botte et parade,
Et qui semble sortir du plus profond du cœur.

Nous avons, toutes deux, dans la coupe de l'autre,
Abondamment versé, tout comme dans la nôtre,
Larmes et sang, brutalité dans le plaisir,
Espoirs démesurés, craintes intolérables,
Breuvage qui depuis dix siècles mémorables,
Nous gâte notre vie ou nous la fait chérir.

Nous sommes au-dessus du besoin de l'épreuve ;
Il n'est pas de climat, de terre vieille ou neuve,
Où chacune de nous n'ait fait le même effort ;
O, nous avons vécu, ma très douce compagne,
Noblement notre vie, et ni mer, ni montagne
N'a jamais arrêté notre sublime essor !

Par le joug du savoir et du remords unies,
Nous rions aujourd'hui des vieilles vilenies,
Et nous nous pardonnons, tout en baissant les yeux,
Même ce grand forfait que nul pardon n'efface,
Et qu'un jour, de concert, à Rouen, sur la place,
Nous osâmes commettre à la face des cieux.

Aujourd'hui, quand l'année à nos yeux se dessine,
Ne sachant pas encor ce qu'elle nous destine,
Nous fouillons du regard le profond de son cœur ;
Et nous nous demandons si les foudres terribles
Que nous y discernons — quoique à peine visibles —
De ceux que nous lancions atteindront la fureur.

Aujourd'hui notre oreille entend des voix nouvelles
Remettre en question les choses éternelles,
Se vanter et railler et le jour et la nuit,
Tout comme nous faisions (en as-tu souvenance ?)
Quand notre populace entrait dans la démence,
Et portait en tous lieux le désordre et le bruit.

Sur l'immense océan, aussi bien que sur terre,
Nous comptons aujourd'hui, préparés pour la guerre,
De nombreux bataillons et de nombreux vaisseaux,
Qui se trouvent massés, et les uns et les autres,
Ainsi que nous massions, naguère encor, les nôtres,
(France, t'en souviens-tu ?) pour des combats nouveaux.

Notre désir de vivre a nos âmes trempées
En nous faisant croiser nos puissantes épées ;
Que peuvent plus que nous et le fer et le sang ?
Et nous avons appris d'une âpre expérience,
Ce que nos deux esprits possèdent de science :
Ni le sang, ni le fer plus que nous n'est puissant!

Nous qui, depuis Brennus, avons vu nos rivages
Si souvent dévastés par l'autre, et nos villages,
Par l'autre aussi, pillés, ainsi que nos palais,
L'œil au guet, rangs serrés, nous allons, selle à selle,
Dans cette garde unie et peut-être immortelle
Qui dans le monde entier doit maintenir la paix.

Faite à tous les malheurs connus sur cette terre,
Mais les surmontant tous par ta gaîté légère
Et saine, — au temps jadis ce pavois des Gaulois ; —
Sans frein dans le travail ; dans les plaisirs, sans lois ;
Terrible par la force à nulle autre semblable,
Que sans cesse produit ton sol infatigable ;
Juge très rigoureux de ta propre valeur ;
Parmi les cœurs bien nés plaçant haut ton grand cœur ;
Première à regarder les vérités en face,
Dernière à délaisser celles dont on se lasse —
O forte et douce France, aimée avec ferveur
De toute âme qui sert et aime une âme sœur !

Rudyard Kipling.

— *Traduit par* Genès Pradel —

L'organisation de l'enseignement du français

dans les Etablissements d'instruction secondaire de l'Etat Espagnol

I. — *Sources d'information. — Observation générale.*

La subvention que M. le Ministre de l'Instruction publique a bien voulu nous accorder pour une mission d'études relatives à l'organisation de l'enseignement du français dans les établissements secondaires (« *Institutos* », correspondant à nos lycées) de l'Etat espagnol, nous a permis de nous rendre à Burgos et à Madrid afin d'étudier cet enseignement dans un lycée de la capitale et dans celui d'une ville de province et de contrôler ainsi nos observations et informations les unes par les autres.

Vu la période de vacances (août-septembre), durant laquelle s'effectuait ce voyage d'études, nous n'avons pu voir ce qui nous eût intéressé le plus, à savoir des classes de français dans leur activité vivante. Nous avons tâché d'y suppléer en nous entourant de tous les renseignements souhaitables, en interrogeant, d'après un plan raisonné, maîtres et élèves.

Nous avons eu l'heureuse fortune de trouver, pour faciliter notre tâche, le plus obligeant empressement chez nos collègues espagnols, MM. Angel Vegue y Goldoni, professeur à la *Escuela superior de Magisterio »* de Madrid ; don Martín Dominguez Berrueta, professeur à l'Université de Grenade ; D. Vincente García de Diego, D. Eloy García de Quevedo y Concellón, professeurs à l'« *Instituto* » de Burgos, et surtout D. Rodrigo de Sebastián, vice-directeur et professeur de français du même lycée, chevalier de la Légion d'honneur.

L'on ne devra pas s'étonner de ne trouver, en ce rapport où nous consignons nos observations et renseignements, aucune trace de règles fixes ni de principes déterminés présidant à l'enseignement du français dans les établissements secondaires espagnols. Les plans d'études et programmes minutieusement élaborés, uniformes, impératifs ; les ins-

tructions ministérielles, les directions pédagogiques des inspecteurs généraux, les circulaires rectorales... tous ces moyens usités en France pour jalonner la route à suivre par le professeur et ainsi rendre sa tâche plus aisée, en même temps que plus efficace, tous ces procédés, disons-nous, sont inconnus en Espagne. En ce pays, dans l'ordre de l'instruction publique, comme dans les autres grands services de l'Etat, et jusque dans la vie privée de chacun, tout se fait au jour le jour, en un esprit d'optimisme illimité que ne vient jamais troubler aucune préoccupation de méthode, de prévoyance ou d'unité nécessaire. On est frappé de remarquer, dans tous les domaines de l'activité individuelle et sociale, un curieux mélange d'improvisation et de routine, et peu de soucis des résultats. Nous allons avoir plus d'une occasion de le constater.

II. — *Le Personnel enseignant*
Préparation professionnelle — Recrutement — Avancement.

Les professeurs de français sont spécialisés dans leur enseignement. Ils sont recrutés, comme d'ailleurs ceux chargés des autres matières scolaires, par la voie d'un concours (« *oposición* ») sur lequel nous aurons à revenir tout à l'heure.

La préparation professionnelle des futurs maîtres se fait dans les Universités. On sait que l'enseignement supérieur espagnol, malgré l'éclat traditionnel dont brillent les noms de certaines Universités (Alcala, Oviedo, Salamanque), naît à peine à la vie scientifique et que, sauf des exceptions individuelles, son état correspond à peu près à celui de l'enseignement supérieur français vers 1840. Il n'est guère que l'Université centrale de Madrid et l'Institut d'études supérieures de Barcelone qui fassent quelque figure. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas, dans les Universités espagnoles, de chaires spéciales et, pour ainsi dire, autonomes, de langue et littérature françaises, mais simplement comme en Italie, un enseignement général de philologie romane, portant surtout sur la grammaire historique. C'est seulement à ce titre que la connaissance de notre langue rentre dans le programme de la licence ès-lettres (« *licencia en letras* ») des Universités espagnoles, grade exigé, à certaines époques, des candidats au concours pour le professorat du français, mais qui ne l'est même plus actuellement.

Ces candidats n'ont à justifier d'aucun séjour en France. Si bien que n'ayant pu apprendre *véritablement* le français ni à l'Université, comme on vient de voir, ni au lycée, comme on verra bientôt ; n'ayant jamais, pour la très grande majorité, vécu dans notre pays, on est bien obligé de penser qu'ils n'ont d'autre connaissance *pratique* de la langue à enseigner que celle, assez médiocre, qu'ils ont pu en acquérir au cours de leurs études secondaires, connaissance simplement renforcée de lectures (encore lit-on très peu en Espagne !) ou, quand l'occasion s'en présente, de vagues conversations avec les Français établis dans la péninsule ou y voyageant.

Il y a un concours pour des chaires de français, non à dates fixes, annuellement par exemple, comme cela se fait en France pour les agrégations et certificats d'aptitude de langues étrangères, mais chaque fois que trois ou quatre chaires sont vacantes, et expressément pour celles-là.

Le jury (« *tribunal de oposición* ») appelé à juger ce concours, est présidé par un « *consejero de Instrucción pública* » (membre du Conseil de l'Instruction publique). Il comprend deux catégories d'examinateurs : les « *vocales* », à voix délibérative, et les « *compétentes* », à voix consultative. Les premiers sont choisis parmi les professeurs : tantôt parmi ceux d'« *Instituto* » (lycée) seulement, tantôt parmi ceux d'« *Instituto* » et ceux d'Université. Les autres peuvent être et sont généralement des personnes étrangères à l'enseignement. Notre collègue, don Rodrigo de Sebastián, nous disait avoir vu figurer dans ces jurys des diplomates et même un médecin français. Il ajoutait, — parlant des règles, ou plutôt de l'absence de règles — qui président à la composition de ces commissions d'examen : « Ça change très souvent. » Parole qu'il eut mainte occasion de prononcer au cours de nos entretiens, sur les programmes, les méthodes, etc...

Les épreuves des « *oposiciones* » comprennent essentiellement la présentation par chaque candidat d'un « programme » écrit de la matière qu'il veut être admis à enseigner, soit, pour la spécialité qui nous occupe, un plan détaillé de son futur cours de français. Ce travail, rédigé par le candidat selon ses conceptions personnelles et avec la plus entière liberté, est dûment étudié par le jury devant lequel l' « *opositor* » a, de plus, à le défendre, c'est-à-dire à en exposer et à en justifier les principes et la mé-

thode. Une autre épreuve, se rapportant à ce programme ou plan — qui constitue on le voit, comme le centre de tout le concours — porte le nom de « *trincas* », et consiste en une critique raisonnée du programme de chaque candidat par ses « *co-positores* » (concurrents). En outre, il faut faire devant le jury une leçon dont le sujet, tiré au sort, est extrait du programme qu'on a présenté. Cette leçon comportait autrefois 24 heures de préparation libre. Actuellement, il n'est plus accordé que 5 heures de préparation surveillée. (Ces deux régimes successifs semblent avoir été calqués sur ceux adoptés en France pour les leçons d'agrégation). En dehors de ces épreuves, les candidats sont soumis à divers exercices écrits et oraux.

Ceux qui sortent vainqueurs du concours sont nommés aux chaires vacantes. Pour l'avancement, sur les grandes villes, il y a promotion par « *turno de concurso* », c'est-à-dire que le ministre choisit un titulaire sur examen de son dossier et, bien entendu, par comparaison avec les titres d'autres professeurs de la même matière. Quant aux chaires de la capitale et de très grandes villes (Barcelone, Séville, Valence), elles ne sont pourvues que par un nouveau concours entre spécialistes déjà professeurs dans les lycées de moindre importance. C'est ce que l'on appelle « *turno de oposición* ».

Ces dernières dispositions ne sont d'ailleurs point particulières aux maîtres chargés de l'enseignement du français, mais communes à tout le personnel des établissements secondaires.

III. — *Programmes — Horaires — Sanctions — Résultats*

Si singulier que cela puisse paraître, il n'y a en Espagne aucun programme officiel d'enseignement du français. Chaque professeur entend et dirige sa classe comme il juge bon. Il est seulement prescrit que les élèves des « *Institutos* » doivent accomplir deux « *cursos* » (deux années) d'étude de la langue française, qui, d'ailleurs, n'est pas obligatoire, puisque l'anglais et l'allemand sont également admis aux examens du « *bachillerato* » (baccalauréat), mais qui en fait, est — sauf à Madrid — la seule enseignée.

Ces deux années d'étude du français comportent trois classes par semaine. La durée en varie de 1 heure à 1 heure et demie. C'est le « *claustro de profesores* » (corps ensei-

gnant, assemblée des professeurs) qui la fixe pour chaque établissement, et qui arrête également l'emploi du temps hebdomadaire.

Cet enseignement a sa sanction aux examens pour le grade de bachelier, dont les sessions ont lieu en mai et en septembre. Mais ils ne sont pas obligatoires pour obtenir ce grade : le « *bachillerato* » est conféré d'office aux élèves que leurs maîtres en jugent dignes. Seuls, sont astreints à subir effectivement les épreuves les élèves douteux et ceux qui, par suite de maladie ou pour toute autre cause, ont été absents du lycée pendant une notable partie de l'année. Avec ou sans examens, l'obtention du baccalauréat comporte les mentions suivantes : *aprobado, bueno, notable, sobresaliente, sobresaliente con matricula de honor.* L'élève jugé insuffisant est ajourné « *suspenso* ». Mais avant le « *bachillerato* » et pour y pouvoir aspirer, il a été subi, au terme de chaque année scolaire (« *curso* ») un examen sur chaque matière d'enseignement (« *asignatura* »). Tous les élèves donc, même ceux qui sont dispensés des épreuves du baccalauréat, ont passé antérieurement deux examens de français, par devant leur professeur ordinaire.

Bien que nous nous soyons proposé de limiter notre étude à l'enseignement secondaire, il ne paraîtra pas oiseux d'indiquer que le français est obligatoire, pendant deux ans également (3e et 4e années) dans les Ecoles normales primaires. Un élève-maître de celle de Burgos, avec lequel nous nous sommes entretenus à diverses reprises, possédait une assez bonne prononciation, et une élocution à peu près correcte, mais un vocabulaire très restreint. Il passait d'ailleurs pour le plus avancé en français parmi ses condisciples. Ceux des élèves des Lycées que nous avons pu interroger étaient d'une insigne faiblesse et restaient indubitablement bien au-dessous du niveau moyen qu'atteignent, pour la *seconde* langue, après le même temps d'étude (deux années), nos lycéens français des sections B et D, même en ce qui concerne des idiomes ne présentant pas avec le français la parenté de celui-ci avec l'espagnol. La prononciation en particulier est franchement détestable, et le reste à peu de choses près, est à l'avenant.

IV. — *Méthodes et manuels*

La médiocrité, pour ne pas dire plus, de ces résultats, est incontestablement due à l'absence, chez les maîtres, d'une

formation professionnelle sérieusement organisée et contrôlée. La liberté absolue qui leur est laissée et qui pourrait n'avoir que peu d'inconvénients chez des professeurs capables, dégénère, par suite, en une demi-anarchie au point de vue de la méthode ou, tout au moins, aboutit à des erreurs graves.

Ce sont encore les vieux procédés grammaticaux et traductifs qui président, en Espagne, à l'enseignement des langues vivantes et plus particulièrement du français. Il est certain que la perpétuelle alacrité d'esprit qu'exige l'emploi de la méthode directe n'est guère le fait des maîtres en un pays où l'enseignement, basé sur le cours écrit, reste traditionnellement figé dans des procédés quasi-mécaniques de répétition, comme aussi dans un esprit de dogmatisme où la critique n'a, jusqu'ici, que bien timidement pénétré. On n'aime pas l'effort, en Espagne, l'effort intellectuel moins que tout autre. Les maîtres exigent très peu des élèves (les devoirs écrits, même de langue espagnole, sont presque inconnus) et n'exigent guère plus d'eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, voici comment un professeur de français nous a exposé sa façon de procéder :

Son premier soin est de familiariser ses élèves avec les *sons* français qui n'ont pas d'équivalents dans la langue maternelle, l'*e* muet, par exemple, ou les diphtongues nasales. (Ce souci, louable en soi, de l'éducation de l'oreille — et, subsidiairement, du dressage de la phonation (1) — conduit à considérer abstraitement les sons et les syllabes, au lieu de les voir dans la vie d'une phrase, si élémentaire soit-elle. C'est ainsi qu'on arrive malheureusement à découper en tranches arbitraires la réalité concrète du fait linguistique. Mais passons). Notre collègue espagnol passe ensuite à l'enseignement du vocabulaire pour lequel il se sert, et nous l'en avons félicité, des tableaux auxiliaires en couleurs édités par la maison Delmas, de Bordeaux. Nous croyons toutefois qu'il n'y a là qu'une initiative individuelle, restant à l'état d'exception. Il mène de front, avec

(1) L'étroite solidarité de ces deux fonctions et la subordination de la seconde à la première ont été lumineusement établies par les travaux récents du docteur Marage, professeur à la Faculté des Sciences de Paris. — Cf. un intéressant article de Mlle L. Bérillon, professeur agrégée au lycée Molière, sur l'*Education de l'oreille* dans la *Revue de Psychothérapie*, juillet 1913. — On sait que l'éminent et regretté Laudenbach, professeur d'allemand au lycée Saint-Louis, fut un apôtre très persuasif de l'emploi du phonographe dans l'enseignement des langues.

l'enseignement du vocabulaire, celui de la grammaire, et nous arrivons ici à la grande faiblesse de l'enseignement du français en Espagne. En effet, sans parler de la façon archaïque et fâcheusement théorique de considérer les faits grammaticaux, il y a une situation de fait qui permet à tout professeur d'imposer à ses élèves son propre manuel — source appréciable et appréciée de bénéfices. Aussi, chaque maître est-il l'auteur d'une « Grammaire française » où les préoccupations scientifiques et pédagogiques n'ont manifestement pas été les principales. Tranchons le mot : ce sont là en presque totalité, des ouvrages « bâclés » confus et médiocres. Le titre de l'un de ces manuels en indiquera suffisamment l'esprit : *Tratado de pronunciación y de analogia de la lengua francesa, por D. Jacinto Mongelos y Giménez, profesor del Instituto de Pamplona* (6e édition, *Valladolid, Andrès Martin*, 1911). L'enseignement du français en première année se complète par des thèmes et des versions. Les recueils de ce genre publiés en Espagne valent mieux en général, que les grammaires et nous en avons feuilleté un, entre autres, auquel il n'y aurait que peu de critiques à adresser (*Méndez Bejarano : Ejercicios de traducción del francés al español y del español al francés...*)

En deuxième année, les élèves traduisent des textes d'un caractère plus littéraire et souvent l'ouvrage adopté à cet effet est exclusivement français. Certaines classes emploient par exemple : J. Labbé : Morceaux choisis de littérature française, 1er cycle (Belin, frères, éditeurs, Paris) ; Mironneau : Lectures choisies (pour les écoles primaires) cours moyen (A. Colin et Cie, Editeurs à Paris). Les élèves sont, en outre, entraînés par le professeur à la conversation en français. Ils font des exercices épistolaires auxquels on semble, en Espagne, attacher beaucoup d'importance, sans doute dans des vues d'utilité commerciale. Parfois, les élèves les plus forts pratiquent l'échange de correspondance et de journaux avec des camarades français.

Assurément, il y a dans ce système, à côté d'idées moins heureuses et de procédés discutables, voire condamnés par l'expérience, certains bons éléments. Mais nous n'oserions affirmer, vu les considérations déjà exposées, que ce soit même celui appliqué dans tous les lycées espagnols, ou du moins dans la plupart. « Ça change très souvent » et d'une ville à une autre, comme nous répétait D. Rodrigo de Sebastián, lequel, fils de Française, élevé en France, parle notre

langue avec une aisance et une élégance qu'il ne faudrait certainement pas chercher auprès de la grande majorité de ses collègues, et vaut, au lycée de Burgos, un enseignement du français tel que nous doutons qu'aucun autre « *Instituto* » espagnol en possède.

Nous croyons que le grand et capital défaut de l'enseignement du français dans les lycées d'outre-monts réside dans son point de départ, en cette période des débuts, infiniment délicate et difficile, d'où dépend tout le reste, et qui est la vraie pierre de touche d'un bon professeur et d'une bonne pédagogie. L'élève étant supposé tout ignorer de l'idiome étranger, il s'agit de tout lui apprendre, progressivement, et dès le principe, de reproduire avec art et méthode les procédés naturels, inconscients, par lesquels, peu à peu, il a acquis la langue maternelle. C'est ce que l'on appelle la méthode directe et, à vrai dire, il n'en est point d'autre. Nous devons constater qu'en Espagne on ne l'applique pas...

V. — *Conclusions*

Si le français est mal su en Espagne, et il y est mal su parce qu'il y est mal enseigné, il n'en est pas moins vrai que notre langue bénéficie dans ce pays d'une situation privilégiée. Pourvue de nombreuses chaires secondaires, et cela presque à l'exclusion des idiomes rivaux, il n'est pour ainsi dire pas d'Espagnol qui ne se pique — avec plus ou moins de raison, plutôt moins que plus — de la connaître. Il y a donc là un terrain exceptionnellement favorable à notre culture. Or, s'il n'est pas indifférent que nos idées pénètrent l'opinion publique espagnole, que le peuple voisin puisse nous connaître pour nous apprécier et collaborer avec nous dans bien des domaines, s'il y a même à cela un grand intérêt économique et politique, il importe que cette culture, que ces idées françaises lui soient rendues plus accessibles par une meilleure diffusion du langage qui en est le véhicule (1).

Sans doute, nous ne pouvons pas agir directement sur

(1) Nous avons eu l'occasion de défendre ces idées dans la presse avec tous les développements qu'elles comportent et qui ne sauraient trouver place ici. Cf. notre article *Expansion intellectuelle* (« Dépêche » de Toulouse du 6 septembre 1912) et, d'une façon générale, ceux que nous avons consacrés à l'Espagne dans le même journal (14 et 27 sept. 1912, 10 oct. 1913).

l'enseignement de l'État espagnol. Mais, à y bien réfléchir, nous avons plus d'un moyen, et très efficaces, d'arriver à un résultat. Dans ces moyens, le plus immédiat serait de faciliter aux futurs professeurs de français des lycées espagnols leur formation professionnelle et pédagogique, en faisant à l'Institut français de Madrid, ce qui a été fait, dans les conditions les plus satisfaisantes à celui de Florence (où nous avons eu l'honneur de professer), c'est-à-dire en y créant une section normale de lettres françaises, véritable école supérieure où les futurs maîtres viennent apprendre notre langue ou s'y perfectionner, étudier notre littérature, nos arts, nos institutions, se pénétrer de nos méthodes d'enseignement. Ce serait là, pour les professeurs espagnols, la meilleure préparation (et l'on a vu que jusqu'ici presque toute préparation rationnelle leur fait défaut) aux « oposiciones » pour les chaires de français. L'enseignement de notre langue en Espagne en serait vivifié, fécondé, complètement rénové.

D'autre part, il y aurait lieu de prendre toutes mesures susceptibles d'attirer dans nos lycées du Sud-Ouest, où quelques-uns viennent déjà, les jeunes Espagnols de familles aisées. L'un de nos collègues de Burgos fait élever son fils, non dans l'établissement où lui-même professe, mais au lycée de Toulouse. Le lycée de Bayonne faisait, ces vacances, dans la *Correspondencia de España,* une réclame fort intelligente et fort opportune pour sa « section hispano-française ». La « Semaine universitaire ». (supplément hebdomadaire de l'*Action*) du 6 novembre dernier, écrit : « On a constaté, à la récente rentrée d'octobre, une augmentation considérable d'élèves espagnols dans les lycées français du Midi » (1). Ce mouvement atteste que la haute valeur de notre enseignement secondaire est reconnue et appréciée par-delà nos frontières et, ne fût-ce qu'à ce titre, il mérite, à coup sûr, d'être encouragé.

Appendice

Nous jugeons intéressant de donner ici la traduction d'un article fort suggestif du journal madrilène *A. B. C.* du 9 septembre 1913. Bien que l'auteur envisage les conditions générales de l'instruction publique en Espagne, ses remar-

(1) Cf. « Bulletin de la Société d'études des Professeurs de Langues Méridionales », huitième année, n° 32 (nov.-déc. 1913), page 34.

ques sont toutes applicables au sujet particulier que nous étudions, c'est-à-dire à l'enseignement du français, et l'une d'elles même s'y rapporte directement :

« Il vient d'être accordé par le gouvernement vingt mil-
« lions de pesetas pour l'enseignement.

« Mais ce n'est pas avec de l'argent, et rien qu'avec de
« l'argent qu'on doit résoudre le problème de l'instruction
« publique en Espagne. Est-ce que par hasard le seul défaut
« dont nous souffrons est d'être pauvres ?

« On connaît le cas (le type) du professeur qui, après
« avoir fait ses preuves de capacité pour l'enseignement,
« se consacre, pour son profit, à la politique, abandonnant
« son cours et ses élèves à qui, ou bien n'a pas les qualités
« d'un professeur, ou bien n'a pas su en faire la preuve dans
« des concours.

« Le désordre préside à nos méthodes d'éducation, à sup-
« poser que nous en ayons. Ici, le professeur est libre d'en-
« seigner ce qui lui convient, oubliant que, comme fonc-
« tionnaire, il doit se soumettre à une règle générale.

« En Espagne, grâce à l'imperfection de la pédagogie,
« après deux années de français, un élève au-dessus de la
« moyenne sait à peine dire bonjour dans la langue de
« Victor Hugo.

« En Espagne, il arrive que la plus grande partie des
« livres scolaires se font sans autre critère que celui de
« la cupidité personnelle, les élèves se voyant obligés d'ac-
« quérir dix ou cent fois, plus cher que de raison, des livres
« parfois bourrés d'inepties, dont certaines aussi gracieuses
« que d'affirmer que le *bœuf est utile à l'agriculture par*
« *son travail et par son lait,* et que l'un des idiomes qui se
« parlent le plus en France est le français.

« En Espagne, faute, pour d'autres professeurs, de livres
« scolaires, on oblige les élèves à prendre des notes désor-
« données et incomplètes, qui ne servent à rien.

« Ici, finalement, personne ne se préoccupe d'organiser
« l'enseignement, de lui inspirer une orientation, une mé-
« thode uniformes, raisonnées, de le diriger, de le rendre
« utile, facile, rationnel. Le cas de l'élève qui après plusieurs
« années d'Université en sort sans savoir l'orthographe, est
« fréquent, et non faute d'intelligence de sa part, mais
« parce que personne ne s'est occupé de lui enseigner les
« notions les plus rudimentaires.

« Eh bien, dans un pays qui manque de règles pédagogi-
« ques, qui tolère tant d'abus et maintient l'éducation offi-
« cielle en un état incohérent et anormal, dépenser vingt
« millions de plus d'enseignement, ce n'est pas faire un pas
« important sur la route... Ces millions, il faut les dépenser
« en organisation.

« Qu'on dépense vingt, cinquante, cent millions, très bien,
« mais qu'on les dépense sagement, scrupuleusement, sans
« inventer des places ou créer de stériles inspections ;
« qu'on les dépense en organisant les services de façon con-
« venable et réfléchie. »

Jacques Langlais (*Guéret*).

On consultera également avec profit un article de M. V. Dhers : *En Espagne,* dans le *Manuel général de l'Instruction* primaire du 2 août 1913 ; et l'ouvrage récent de D. César Silió, ancien sous-secrétaire d'Etat de l'Instruction publique, sur *La Educación Nacional* (Casa editorial Beltrán, Madrid). V. aussi, d'une façon générale, les ouvrages de MM. Costa, Picavea, De Unamuno. Cf. en outre dans le Supplément universitaire du journal « *L'Action* » (5 févr. 1914), une étude de M. Manuel Machado sur *L'Instruction publique en Espagne ;* et dans la *Correspondencia de España* du 24 févr. (1914) (1[re] page, 3[e] et 4[e] colonnes) un suggestif article de M. J. García Bermejo.

Livres et Revues

LIVRES

Les Universités et la vie scientifique aux Etats-Unis, par Maurice CAULLERY, professeur à la Sorbonne. — Librairie Armand Colin, 1 vol. in-18 de 300 pp. — 3 fr. 50.

M. Caullery a été *exchange professor* à l'Université Harvard en 1916 ; à cette occasion, il a parcouru les Etats-Unis pendant six mois. Il en a rapporté des impressions très fortes dont il nous fait part. Elles nous auraient été utiles à tout moment : elles nous sont particulièrement précieuses à l'heure où le pays tout entier et notamment l'Université ont à se réajuster en fonction d'un monde nouveau.

Le livre comprend deux parties. Dans la première, les Universités, l'auteur étudie leur genèse, soit qu'elles soient lentement sorties du collège classique, soit qu'elles aient été créées de toutes pièces par un donateur ou par un Etat. Il étudie l'administration de ces divers types, apprécie le rôle et la situation des professeurs, dépeint sobrement, mais de façon très vivante, la vie de collège, examine la co-éducation de l'Ouest et ses résultats sociaux, passe en revue les Ecoles professionnelles, et retrace l'ampleur prise par les cours d'été de l'extension universitaire. Cette première partie constitue une mise à jour complète des ouvrages antérieurs, le tout vivifié par la vue directe des choses et des hommes.

La deuxième partie, consacrée à la recherche scientifique, est traitée avec toute l'ardeur et la précision du spécialiste. Nous passons successivement dans tous les Instituts de recherche dont les stations biologiques et les musées d'histoire naturelle, et en particulier l'American Museum of Natural History of New-York. Un chapitre très neuf est celui qui porte sur les services scientifiques fédéraux, c'est-à-dire les bureaux scientifiques des divers ministères. L'aboutissement de ces organes très particuliers à la République fédérale — qui n'a pas de ministère commun de l'Instruction publique — serait une Université nationale à Washington.

Les conclusions générales du livre résument les enseignements qui sont à tirer de cette étude pour la France : notre vie universitaire — et la remarque s'applique à l'enseignement moyen comme au supérieur — souffre encore d'un excès d'étatisme. La liberté étant restreinte, le public se désintéresse et marchande ou refuse son appui. Les Sociétés des Amis des Universités, nées d'un si beau mouvement, languissent. Les sciences appliquées qui (jusqu'à hier) n'avaient pas leur place à l'Académie des Sciences, sont dans l'en-

seignement traitées par le dédain. L'Ecole polytechnique n'est plus adaptée aux besoins de l'époque.

Il faut développer les Universités, les fortifier d'Instituts de recherche et y faire circuler la vie grâce à des communications de plus en plus étroites et souples avec le milieu ambiant, économique, industriel, agricole, suivant les régions.

Telle est l'anatomie du livre. Il est animé d'une conviction pleine d'accent. Ce que par contraste les universités américaines ont révélé à M. Caullery, c'est que, malgré toute leur distinction intellectuelle, inventrice et féconde, nos établissements universitaires, lycées comme facultés, donnent une *culture inhumaine*. Le mot, d'un Américain qui nous aime, est très juste. Leur culture est humaine, parce que tout leur édifice scolaire — qui n'est point comme le nôtre sorti du cloître — est pénétré, nourri, réchauffé par la sociabilité. Ni les étudiants ni les professeurs ne connaissent notre individualisme outré. Ils savent vivre ensemble, s'associer, s'entr'aider, rester unis après des années de séparation par le lien des souvenirs communs et l'exemple des vieilles traditions.

M. Caullery ne se contente pas de parler : il passe aux actes, et si l'idée du *Rapprochement universitaire* et du grand Cercle qui doit en sortir est entrée dans la période de réalisation, c'est en très grande partie à lui qu'on le doit.

GARNIER (Henri IV).

H.-G. WELLS. *La Guerre et l'Avenir*. Traduction de C. Georges Bazile. — Editeur, Albin Michel, 22, rue Huyghens. — 3 fr. 50.

Aucun écrivain de ce temps n'a écrit sur la présente guerre avec autant de clairvoyance que le romancier H.-G. Wells. Chacun de ses articles apporte une lumière nouvelle. Wells a jugé avec une parfaite indépendance d'esprit les problèmes posés par le grand conflit mondial. Son volume intitulé *La Guerre et l'Avenir* contient, en dehors d'impressions du front italien et du front occidental où il fut admis à circuler en 1916, des chapitres captivants sur la Renaissance Religieuse, les Changements sociaux en Marche, la Fin de la Guerre, etc. — Wells lâche en passant cette curieuse profession de foi : « J'arrive de plus en plus à l'idée du monde entier comme seul Etat et seule communauté et de Dieu comme roi de cet Etat. » Cette autre déclaration n'est pas pour nous déplaire : « En matière intellectuelle, j'avoue que mes sympathies vont franchement vers les Français ; l'Anglais ne pensera et ne parlera jamais clairement tant qu'il n'aura pas jeté à la porte de ses écoles publiques le grec clérical et les feintes humanités pour y faire rentrer les études sincères et les humanités réelles. » « Il n'y a pas de doute pour un esprit raisonnable que cette guerre lie ensemble très intimement la France et l'Angleterre. Elles n'oseront pas se quereller avant au moins cinquante ans. » Wells, qui n'ignore pas l'étendue de sa popularité, ne craint pas de faire entendre à ses concitoyens les plus dures vérités. Exemple : « Je puis dire que les Français ont très peu d'admiration pour la façon dont nos officiers supérieurs

organisent leur tâche : ils sont désagréablement impressionnés par un manque général d'application et de méthode dans notre commandement. Ils considèrent que nous économisons des cerveaux et gaspillons du sang. Ils sont choqués par la façon dont les hommes visiblement incompétents ou insuffisants sont maintenus dans leur situation, même après de sérieux échecs. Il n'y a qu'une seule façon de faire la guerre et c'est par le sacrifice des incapables et la promotion rapide des hommes capables. » — Plus loin, Wells oppose l'Angleterre officielle à « la Plus-Grande-Angleterre », celle de Lloyd George. C'est l'Angleterre du grand effort, l'Angleterre des usines fumantes et du torrent de munitions, l'Angleterre qui invente, pense et accomplit et qui se dresse maintenant contre l'impérialisme allemand et l'empire du monde. »

G. S.

Bell's English History Source-Books (1).

La maison d'édition G. Bell et Sons est parmi celles qui s'occupent le plus activement de renouveler l'esprit et les méthodes de l'enseignement de l'histoire dans les écoles anglaises. Bien qu'il ne nous appartienne pas de juger sa tentative, nous croyons utile d'attirer sur elle l'attention de ceux du moins de nos collègues qui croiraient pouvoir faire, dans leurs leçons de choses étrangères, la part à une sorte d'*étude à la fois imaginative et réaliste du passé.*

Car c'est une conception de ce genre qui a inspiré les livres auxquels nous pensons. Dans quelques pages de méthodologie fort suggestives, MM. Winbolt et Kenneth Bell nous disent, après d'autres, que la valeur éducative de l'histoire n'est pas d'exercer la mémoire ; et ils ajoutent hardiment qu'elle doit, surtout au début, « stimuler l'imagination toût en formant le jugement » : l'histoire ne « s'apprend » pas, en d'autres termes, elle se « visualise » pour se « comprendre ». Et pour s'animer ainsi, elle ne saurait mieux faire, nous dit-on, que de s'adresser le plus possible aux documents originaux ; ils ne sont peut-être pas toujours impeccable dans leurs données et leurs appréciations, mais ils restent, même avec ce défaut, « essentiellement vrais », et nous apportent souvent, avec une naïveté primesautière qui plaît à la jeunesse, les plus fidèles « reflets de l'opinion, des mœurs, du point de vue des contemporains ». D'où l'importance prise, aux dépens du *text-book,* par le *source-book :* par le livre qui donne les « ipsissima verba » les plus frappants des acteurs du drame, plutôt que la mise au point de ses critiques. Cette présentation du passé, on le voit aussitôt, est à la fois plus scientifique et plus littéraire que l'ancienne : d'une part, elle habitue le lecteur au conflit des opinions, à l'incertitude des connaissances contemporaines ; d'autre part, elle le met en face, non de secs résumés, mais de directes expressions de vie qui ont souvent leur beauté. Le manuel, certes, a plus d'équilibre, d'impartialité — ou de prudence ; mais il fournit prématurément aux jeunes esprits les solutions de problèmes qu'ils devraient bien un peu agiter pour leur propre compte ; il leur offre, en somme, un

(1) Ce Compte rendu date de 1914.

« tout-fait » d'appréciation et de généralisation, qui classe, étiquette... et vide, ou du moins anémie, le souvenir historique. « Has Charles I made out his case ? Is Burke right or is Fox ? » Il y a tout profit à ce que l'élève s'affronte ainsi, ne serait-ce que quelques instants, aux tragiques possibilités du passé. Et les rôles traditionnels de l'élève et du professeur sont ainsi fort logiquement renversés ; le professeur guide et corrige les conclusions de l'élève, qui déjà travaille « pièces en mains », bien plutôt qu'il n' « illustre » — si du moins il ne l'oublie pas — au moyen de lectures historiques, les canevas du manuel.

C'est bien, en tout cas, dans ce sens d'un travail « direct », aussi peu dogmatique et aussi vivant que possible, que notre enseignement peut dès le lycée se faire l'auxiliaire de l'enseignement de l'histoire. Quelques-uns des livres récemment publiés par la maison Bell intéresseront vivement à cet égard professeurs et élèves. Non sans doute qu'on puisse supposer que tous ces livres soient imposés aux élèves ; mais tous seraient certainement bien placés dans nos bibliothèques de classe. Ce sont d'abord les *Source-books* qui paraissent actuellement, sous la direction des auteurs déjà cités : petits volumes de 120 pages environ, comportant un choix de documents, presque toujours très courts, qui éclairent une période de l'histoire d'Angleterre, par exemple l'époque puritaine (1603-1660), ou celle des révolutions d'Amérique et de France (1760-1801) ; chaque volume, 1 sh.

C'est encore une série sur l'histoire d'Angleterre vue à travers la poésie contemporaine, — par exemple, *un Quatorzième siècle*, par M.-H. Bruce ; *Lancaster and York* (1399-1485), par M.-C.-L. Kingsford ; *The Tudor Monarchy* (1485-1588), par M.-N.-L. Frazer. Les citations sont ici, comme il convient, plus morcelées, et reliées par un commentaire qui nous a paru sobre et solide, basé sur les travaux les plus récents. Ces volumes — également à 1 sh. — sont publiés sous les auspices de la *Historical Association*. Etant donnée la difficulté fréquente des textes qu'ils utilisent, ils se recommandent de préférence à nos élèves de rhétorique supérieure, et à nos étudiants de faculté.

A. Koszul.

René Delcourt. *Expressions d'argot allemand et autrichien.* Paris, 1917, de Boccard. — 3 fr. 50.

Petit livre destiné par l'auteur à ses camarades, interprètes au front, mais où nos collègues trouveront beaucoup à glaner. Un double classement facilitera leurs recherches, classement par catégories d'abord : c'est l'argot des tranchées, c'est-à-dire les expressions créées ou devenues courantes depuis la guerre, puis l'argot des casernes, d'étudiant, et enfin un certain nombre de locutions berlinoises et d'autres empruntées au patois alsacien. Le tout est subdivisé en de nombreux chapitres. Un répertoire alphabétique forme la deuxième partie du volume et nous permet de trouver rapidement le sens d'une locution qui nous échapperait.

L'auteur s'est aidé des ouvrages spéciaux parus en Allemagne, des articles de journaux allemands qu'il a pu se procurer, et évi-

demment aussi de ses enquêtes personnelles auprès des prisonniers. Il n'a évidemment pu viser à être complet. Tel vocabulaire, celui de la Studentensprache, eût pu être aisément allongé avec l'aide de la brochure de Kluge ; d'autre part, l'argot des tranchées est en évolution constante : des expressions, des métaphores nouvelles se forment, se formeront encore, dont une nouvelle édition de ce vocabulaire aura à tenir compte. La récente étude de M. Dauzat dans le *Mercure de France* du 1er janvier y ajoute toute une série d'expressions curieuses et pittoresques. Tel qu'il est, ce petit livre est très intéressant ; on le parcourt avec une curiosité amusée ; on y découvre un coin de l'âme du soldat boche ; on le voit dans sa grosse gaîté lourde, sa grossièreté, son ironie quelquefois méchante, mais qui ne va jamais jusqu'à l'esprit de révolte.

H. B.

Vegetarian and War-time Cookery, by Helen M. Edden. — Editeur, John Hogg, 13, Paternoster Row, London. Prix 1/3.

Les municipalités anglaises ont avec beaucoup d'à-propos organisé dans tout le Royaume-Uni des cours pratiques sur la vie en temps de guerre. De ces préoccupations est né le volume récent de miss Helen M. Edden sur le régime végétarien et la cuisine selon les restrictions présentes. Nos lectrices trouveront là une ample collection de recettes pour menus sans viande. Puis, l'art de confectionner le *oatmeal porridge* et les principaux *puddings* ne fait-il pas implicitement partie du programme de tout étudiant d'anglais ?

G. S.

REVUES

PÉRIODIQUES FRANÇAIS

La Grande Revue, septembre 1917.

Le numéro de septembre de la *Grande Revue,* entièrement consacré aux questions d'enseignement, mérite de retenir l'attention de tous ceux qui pensent que, du chaos de cette guerre, surgiront des idées et d'opportunes réformes. Un grand nombre de collaborateurs ont exprimé, avec une franchise parfois un peu déconcertante, leurs opinions personnelles sur l'éducation actuelle et sur les transformations souhaitables. Les critiques — que nous n'avons pas ici à discuter, peuvent se résumer en quelques mots : enseignement livresque, trop éloigné de la réalité, de la vie. Le problème, dit M. Paul Crouzet, est celui de la conciliation des deux cultures : la culture humaine et la culture pratique. » M. Abel Faury demande l'éducation par l'action. « Nous voulons que l'écolier agisse, qu'il agisse sans cesse. L'action ! Tout est là ! » M. Pouthier voudrait que l'on se préoccupât davantage de la formation morale. « On s'attachera à former des caractères. L'intelligence sans l'énergie n'est pas d'un bien grand secours. » Le Dr I.-S. Brounhiol condam-

ne les internats, plaide énergiquement la cause de l'éducation physique et souhaite un enseignement vivant « qui développe la curiosité, l'observation, le raisonnement et le goût de l'activité entreprenante ». Un des correspondants de la revue a seul vu l'utilité considérable qu'il y aurait à établir des rapports étroits entre la jeunesse française et l'étranger. Le Dr Pathault proclame, en effet, que nous devons examiner l'expansion de l'instruction française à l'étranger, « tant par la formation de professeurs aptes à se rendre à l'étranger que par l'organisation de cours richement dotés et destinés exclusivement aux étrangers. »

G. S.

Mercure de France, 1er janvier 1918.

Albert Dauzat : les Argots militaires de la guerre à l'étranger. Article substantiel, bourré d'exemples, très intéressant ; l'auteur examine les argots en usage dans les différentes armées : celui de la Suisse romande provenant en presque totalité du langage de nos poilus ou de l'argot parisien d'avant la guerre ; l'argot de la Suisse allemanique où les mots d'origine française sont presque aussi nombreux que ceux d'outre-Rhin, avec un certain nombre d'expressions locales amusantes, ironiques, irrespectueuses, quelquefois très dures, rarement grossières (le ceinturon : der Hungerbarometer ; l'infirmier : der Krankenmörder) ; l'argot allemand, en partie d'après l'ouvrage de Delcourt, complété grâce à d'autres sources de renseignements : ironique, irrespectueux, quelquefois grossier ; l'argot du front anglais, nombreux emprunts au français, onomatopées ; l'italien, peu de mots nouveaux, un assez grand nombre de métaphores nouvelles.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

The School Review, n° septembre 1917.

1° The Junior College as an Integral Part of the Public. School System. — Alexis F. Lange.

2° Coopération between Ancient History and English. — Elsie Garland Hobson.

3° An Experiment in Third-Year English. — H.-C. Church.

4° A Criticism of Recent Attempts to Measure Language Ability. — Baker Brownwell.

5° Scientific Program. Making in the Central High School of Grand Rapids, Michigan. — Alice M. James.

1° Le rôle du « Junior College », autorisé par la loi de 1907, et la place qui doit lui être assignée dans l'Université Américaine préoccupent Mr. M. A. Lange dans cette revue de septembre, alors que Mr. Angell avait déjà étudié ce même problème dans le n° de juin. Il semble qu'on ne soit pas unanime sur la fonction du Junior College dans le système scolaire.

Trois solutions sont présentées au lecteur, comme « Procuste offrait, sur son lit de torture, trois alternatives à ses infortunées victimes ». Doit-on « décapiter » certains collèges et faire de leurs classes supérieures le Junior College, préparatoire aux études de

Faculté ? Peut-on « sectionner la base de l'Université » et grouper les premières années d'initiation aux études supérieures sous le nom de Junior College ? Enfin, est-il souhaitable que l'on « force » le *curriculum* de l'Ecole secondaire, de manière à établir la soudure que doit réaliser le Junior College avec l'enseignement supérieur ?

L'idéal de Mr. Lange serait que le jeune Américain sortit de l'Université, non plus le crâne bourré de notions inutilisables et livresques, mais « prêt à agir en libre citoyen américain pour le loyal service de la communauté ». Dans le Junior College, quelle qu'en soit l'origine, M. Lange souhaite que l'on crée des « enseignements spéciaux échantillons » pour éveiller des vocations, ouvrir des carrières civiles, pour répondre aux besoins locaux de la campagne ou de la ville, afin qu'un champ d'activité plus vaste s'étende devant les étudiants qui sortent du Junior College. Artisans, fermiers, industriels, commerçants ne risqueraient plus d'aller se fourvoyer, faute de direction, dans les études supérieures de l'Université, réservées désormais à la seule élite intellectuelle.

2° et 3° E. G. Hobson, dans un article intitulé « Cooperation between Ancient History and English » et H.-V. Church, dans son « Experiment in third-year English » semblent soucieux de ne pas assigner au seul professeur de Littérature la lourde tâche d'enseigner aux élèves à écrire et à parler leur langue nationale avec correction, et, si possible, avec élégance. Les auteurs de ces deux articles proposent une combinaison de l'enseignement de l'Histoire, ancienne ou moderne, avec celui de la Littérature ou de la Composition anglaise ; la corrélation qui existe entre une époque littéraire et les événements historiques survenus à la même date, les influences et les réactions des faits sur les œuvres se trouveraient exposées par un même professeur dans une classe, avec plus de force, plus d'évidence que par deux professeurs dans deux cours différents, faits sans liaison apparente et qui laissent à l'élève la double notion fausse que les Lettres n'ont rien à faire avec l'histoire et qu'il est donc permis d'écrire un exposé historique, sans se soucier du style ni de la forme, pourvu que les dates et les faits soient exacts. Les élèves devront apporter le même soin dans la rédaction d'un devoir d'histoire que dans une Composition anglaise. L'Histoire sera à la base de l'enseignement littéraire et les auteurs seront étudiés parallèlement aux grands événements qu'ils ont provoqués ou subis.

Octobre 1917. *The School Review* ; Sommaire :
1° Physical Education and Military Drill. — Frederick S. Camp.
2° The Improvement of Ability in the Use of the Formal Operations of Algebra. — H. O. Rugg and J. R. Clark.
3° The Persistency of Error in English Composition. — Roy Ivan Johnson.
4° Socialized English. — Zelma E. Clark.

Novembre 1917. *The School Review* ; sommaire :
1° A Statistical Study of the Scholastic Records of 404 Junior et Non Junior High-School Students. — Paul Clifford Stetson.
2° Efficiency in Assimilating Reading. — Bertha M. Smith.

3° Supervised Study and the Science Laboratory. — Elliot R. Downing.
4° The Junior High School. L. Mc. Cartney.
5° The Supervision of Extra. Curricular Activities. Elmer Harrison Wilds.

The Pedagogical Seminary, décembre 1917.
Sommaire : 1° Mental Hygiene and the Conditioned Reflex. — William H. Burnham.
2° Reflections of an immature introspectionist. — H.-C. Grumbine.
3° Musical Education. — Harlow Gale.
4° Stealing Fruit and Deceiving the Teacher. — Amy E. Tanner.
5° The Psychology of the Teacher : an Introductory Study. — Martin Luther Reymert.
6° The Teacher and his Ideals. — Herbert H. Gowen.
7° Instruction in Mathematics for Gifted Pupils. — Elizabeth Frayer Burnell.

The Psychology of the Teacher. — Bien que souvent, dans l'analyse d'un caractère, on note l'influence considérable de l'école, du professeur sur le développement d'une jeune personnalité, M. Reymert rèmarque que la psychologie du maître n'a été l'objet que de très insuffisantes investigations. C'est là une négligence fort regrettable : l'activité de l'enfant dérive presque toute de l'imitation et de la suggestion ; il est donc impossible d'étudier l'enfant sans bien connaître d'abord ses modèles. A l'aide de dénombrements d'allure scientifique, M. Reymert essaye de déterminer dans quels rapports l'influence du maître sur ses élèves varie avec :
le sexe et l'âge des élèves,
le sexe et l'âge du professeur,
sa personnalité, ses méthodes,
le sujet enseigné,
l'extérieur du professeur, son allure, son vêtement,
sa voix, son tempérament, — sombre ou optimiste,
son humeur, — sérieuse, joviale ou instable,
son esprit — large, lumineux, enthousiaste, ou bien étroit, livresque, spécialisé à outrance,
la discipline du professeur, ses sanctions, son impartialité, sa cordialité ou son indifférence dans les relations extra-scolaires,
etc.....

Beaucoup de ces résultats ne sont pour nous que lieux communs ; leur évidence ne nécessitait pas un tel appareil de démonstration. Résumons ce qu'il peut y avoir d'originalité dans ses remarques.

L'influence générale du professeur s'accentue à mesure que l'on s'élève vers le niveau des études secondaires « High-School Period » ; sur les filles, l'influence du bon professeur agit surtout vers l'âge de 12 ans (n'est-ce pas un peu tôt ?...) et le mauvais professeur laisse son empreinte la plus profonde sur les élèves de 14 ans. Le professeur-homme est écouté avec le plus grand profit par les jeunes filles de quinze à dix-huit ans. A cela, M. Reymert propose comme raison une inclination sexuelle — très pure et très in-

consciente — qui porte les jeunes esprits féminins à révérer la parole du Maître.....

L'impression générale est que les professeurs (hommes ou femmes) au-dessous de 20 ans et au-dessus de 40 ans exercent une influence moins considérable que les professeurs entre ces deux âges. Le professeur-homme le plus « efficace » se trouve avoir entre 25 et 35 ans... Les femmes ont une période d'activité bienfaisante un peu plus longue : entre 20 et 40 ans ! Leur apogée se place entre 30 et 35 ans.

Il résulte aussi de ces statistiques que l'excellence de l'enseignement est inversement proportionnelle à l'âge du professeur !

L'influence exercée dépend, moins de la matière d'enseignement que de la manière dont le professeur sait éveiller dans sa classe l'intérêt général ou rebute les bonnes volontés sans aptitudes. La sympathie est le véhicule le plus efficace pour la transmission des idées, même les plus abstraites et les moins émotives. Toutefois le professeur de Lettres agit le plus directement sur l'esprit de ceux qui l'écoutent. Le professeur de sciences peut agir profondément, mais sur un nombre d'auditeurs beaucoup plus restreint et les professeurs de langues vivantes sont jugés comme les facteurs essentiels à la construction du caractère de l'élève parce qu'ils le mettent davantage en rapport avec les réalités de la vie moderne !

De plus, chaque bon professeur « se trouve associé à un idéal moral » qui le caractérise définitivement dans l'esprit des élèves ; 40 o/o des cas examinés révèlent la persistance des principes moraux — au delà de l'adolescence — inculqués par le professeur dans ses cours.

L'influence du bon professeur, conclut M. Reymert, rayonne bien au delà des murs de sa classe ; elle éclaire la route de ceux qui sortent de l'école pour entrer dans la vie.

The Teacher and his Ideals. Le professeur ne fait pas fortune et l'histoire n'inscrit pas son nom parmi ceux des héros. Aristote est fameux comme philosophe, mais en qualité de professeur, il cède le pas à son illustre élève Alexandre. Si Brunetto Latini sort des ombres du passé, c'est surtout grâce à la lunière infernale que son élève Dante — pourtant reconnaissant ! — projette sur lui dans un des cercles les plus hideux du « basso inferno ». Shakespeare — le méchant sujet de la Grammar School de Stratford — dépeint son maître sous les dehors pédantesques du ridicule Sir Hugh Tevans ! — Roger Ascham souffrit de l'avarice de la reine Elizabeth, qui reconnut — mais un peu tard — que 10.000 livres d'or valaient moins que son bon maître... Et pour revenir à des cas plus modernes, l'auteur constate avec chagrin que le manque de considération et la modicité des appointements font que les hommes quittent, dès qu'ils le peuvent, pour un emploi plus lucratif, la carrière de l'enseignement, et les femmes, pour y échapper, se réfugient dans le mariage ! (Le célibat est de rigueur pour les femmes-professeurs).

L'auteur ne voit pas de remèdes pratiques à cet état de choses, — mais, dans un « sursum corda » touchant, il invite les professeurs à s'élever au-dessus de ces mesquines préoccupations égoïstes :

la récompense la plus belle, celle que l'on obtient seule par un sacrifice absolu, ils la possèdent ! Ils rendent service à l'humanité, ils sont le « doigt indicateur » qui montre la voie de la science et du bien ; ils font tomber des yeux les écailles de l'ignorance ; s'ils restent humbles, c'est grâce à eux que l'esprit s'élève. « Qui donc, semble s'exclamer cet excellent et enthousiaste M. Gowen, préfèrerait au trésor idéal, qui lui sera compté au Jour du Jugement, la basse jouissance terrestre de palper une liasse de billets octroyés par un gouvernement généreux ? »

M. H.

Le « Journal of Education » de déc. 1917, nous fait part de la naissance, à Londres, d'une nouvelle société : The Anglo-French Association, sous la présidence de Lord Burnham, Mr. Lloyd George, M. Painlevé, M. Paul Cambon en sont présidents honoraires. Cette société a pour but de développer et de consolider les excellentes relations entre la France et l'Angleterre. Elle se propose de fournir aux Anglais l'occasion d'étudier la vie et la pensée françaises, au moyen de réunions, de conférences, de représentations théâtrales, d'expositions artistiques, de concerts de musique française, à Londres et dans les principales villes anglaises.

Le numéro de janvier 1918 consacre un long article aux projets de réforme de l'enseignement primaire en Angleterre. Améliorer les traitements des maîtres, exiger d'eux plus de compétence, bâtir des écoles mieux appropriées à leurs usages, — autant de bonnes idées ; mais il semble peu raisonnable de songer à rendre l'enseignement primaire obligatoire jusqu'à l'âge de seize ans pour garçons et filles.

L. L.

The Times Educational Supplement. n° du 6 déc. 1917. — *Rations alimentaires pour les écoliers.*

Très intéressant article sur l'alimentation des enfants en temps de guerre. Nos alliés anglais appellent avec raison l'attention du public et des membres de l'enseignement sur la nécessité de protéger la santé de l'enfance au milieu des difficultés matérielles présentes. Les rations hebdomadaires fixées par les autorités sont les suivantes :

AGE	PAIN	AUTRES CÉRÉALES	VIANDE	BEURRE, MARGARINE, LARD, HUILE, GRAISSE	SUCRE
	livres	onces	livres	onces	onces
0-5	3	6	1	6	8
6-8	3 1/2	8	1 1/2	6	8
9-12	4 1/2	10	2	10	8
13-18	6	10	2	10	8

Des cours de cuisine de guerre sont organisés par les municipalités dans la plupart des écoles, et les mères sont invitées à y assister.

L'Ecolier Français. Compte rendu d'une conférence de M. Clou-

destey-Brereton, inspecteur de Langues vivantes du London County Council sur *L'Ecolier Français*. « L'enfant, a dit M. Brereton, a été moins étudié en France qu'en Angleterre et en Amérique. Malgré Rousseau, la psychologie de l'enfance est en France une nouveauté. Le jeune Français pousse à côté des grandes personnes, il ignore la *nursery*. De là son extraordinaire précocité. Il est le rat de ville, le petit Anglais est le rat des champs. La famille a en France une très grande importance ; le Français épouse non une femme mais un clan. Le petit Français reçoit une éducation sociale ; aussi est-il formé en dehors du collège. Nous ne devons donc pas chercher à rencontrer dans les lycées ou collèges de France ce qui se trouve dans toute école d'Angleterre... L'éducateur français accorde beaucoup plus d'importance à l'instruction qu'à l'éducation. Les Français s'attachent à l'éducation esthétique et à la formation intellectuelle. Les Anglais ont pour but l'éducation morale. »

N° du 13 décembre 1917. — *L'Enseignement des Langues Vivantes*. — L'auteur d'un livre récent sur ce sujet, M. Harold E. Palmer, explique sa méthode et dit pourquoi il considère la traduction comme un procédé indispensable. « L'audition passive amènera l'élève à associer le verbe à la pensée sans l'intervention d'aucune analyse, mais ne lui enseignera pas à s'exprimer correctement. L'association des mots et des objets matériels lui permettra de s'exprimer dans la langue étrangère, mais dans les limites d'un vocabulaire très restreint. L'usage de la traduction nous permettra de nous livrer à des séries d'exercices gradués et variés et mettra l'élève en possession d'un vocabulaire très étendu. »

N° du 20 décembre 1917. — *Les Ecoliers et l'Alimentation nationale*. — Article très substantiel sur les excellents résultats obtenus par les jardins scolaires. Dans toute l'Angleterre, la culture scolaire, encouragée par l'Etat, dirigée par les maîtres, soutenue par les dons généreux des particuliers, a été d'autant plus prospère que le potager de l'école n'était, en général, pas une nouveauté, et que les enfants anglais ont tous le goût du jardinage et de l'élevage.

N° du 3 janvier 1918. — *Les Jouets*. — Les étrennes anglaises de cette année ont été en grande partie représentées par des jouets fabriqués dans des ateliers de mutilés ou venus du Japon. L'auteur constate que le jouet allemand, qui était dépourvu de grâce et de gaieté, est très avantageusement remplacé.

G. S.

LECTURES

GLAS ET CARILLONS

Il a paru, assez récemment en Allemagne, un roman qui y a eu beaucoup de succès. Sous ce titre, les *Filles d'Hécube,* l'auteur, une femme, Clara Viebig, s'est proposé de nous montrer toutes les détresses féminines, toutes les misères des foyers produites par la guerre. En n'interdisant pas ce livre, la censure a-t-elle voulu apitoyer le monde ? Ce n'est guère probable. Quoi qu'il en soit, le roman a pour nous la valeur d'un document authentique. Nous devons le regarder comme un témoignage digne de foi. Il confirme bien des enquêtes et des relations de neutres, qui ont visité l'Allemagne, et aussi certaines lettres trouvées sur des morts ou des prisonniers. Il ne saurait donc être récusé. La fiction joue son rôle ordinaire dans ce roman, composé expressément pour nous présenter le délabrement physique et moral des femmes, victimes de l'impitoyable fléau. Mais les impressions, les notations ont un accent de vérité. Prises sur le vif, à Berlin ou aux environs, elles nous paraissent comme autant de traits réels. Dans l'affabulation romanesque passent des reportages de choses vues, se détachent des scènes exactement reproduites. Certes, le titre de l'ouvrage est emprunté à l'antiquité, mais la matière est toute tirée « de notre temps ».

L'auteur, à un moment, évoque, sous le ciel teuton, un tableau d'une classique et tragique grandeur. Elle voit des milliers et des milliers de mères réunies autour du tombeau de leurs espérances. « Elles formaient là un chœur innombrable de mères défaites, exhalant leurs plaintes, leur deuil. Elles s'arrachaient les cheveux, se frappaient la poitrine, et leurs lamentations s'élevaient vers le ciel, aussi fortes, aussi effroyables qu'au temps d'Hécube. » C'est de ce passage qu'est sorti le nom du livre. A côté des mères, cependant, nous apercevons d'autres femmes, épouses, fiancées, que le destin n'épargne point. Dans une petite localité, proche de Berlin, Clara Viebig a mis les principaux personnages de son roman. Voici la riche famille Bertholdi, dont les deux fils sont sur le front ; le plus jeune est passé du gymnase dans les tranchées ; le père, officier de réserve, sert à l'arrière, du côté des lignes russes. La mère vit désormais dans la solitude de sa belle villa naguère si joyeuse. Elle a pour voisine la veuve Kruger, rude femme de la campagne, d'esprit

borné, qui a cru reconnaître, sur une photographie de journal illustré, prise dans un camp de prisonniers, en Corse, le portrait de son fils, disparu à Dixmude. Depuis, elle s'accroche à l'espérance de le revoir un jour. Personne en dehors d'elle n'a pourtant reconnu son fils, Gustave. Pas même Gertrude Hieselhahn. Gertrude avait connu le jeune Kruger quand elle était ouvrière, tout près de sa maison. Il l'avait séduite en lui promettant le mariage. Il voulait tenir sa promesse au moment de partir pour la guerre. La mère ayant refusé son consentement, la pauvre fille abandonnée, désespérée, est condamnée à passer les jours d'épreuve de la guerre sans foyer, sans ressources, seule avec l'enfant qui va naître. Elle travaille, elle s'épuise pour nourrir cet enfant. Les malheurs de Gertrude forment une des parties principales du roman. Un soir qu'elle rentrait de Berlin, où elle était occupée dans un atelier de confection militaire, Gertrude paraissait si exténuée, debout dans son compartiment complet, qu'une jeune fille se leva pour lui donner sa place. C'était Marguerite Dietrich, fille d'une marchande de cigares. Téléphoniste à Berlin, elle revenait le soir chez elle, précisément dans la même localité que Gertrude. De cette rencontre naquirent entre les deux femmes des relations suivies. Marguerite, fiancée à un soldat titulaire de la Croix-de-Fer, se consume dans les angoisses de l'attente. Tour à tour exaltée ou accablée, elle sombre peu à peu dans la folie. La visite que lui fait Gertrude dans la maison d'aliénés — remplie d'ailleurs de soldats — est poignante. La logeuse de Gertrude, Minka Dombrowski, ne vit pas dans un rêve. C'est une solide gaillarde, épanouie, bien en chair, avec de beaux yeux noirs, qui ne peut s'accommoder de son veuvage forcé. Son mari l'a laissée en partant avec ses deux enfants, qu'elle ne surveille guère. Bonne, généreuse, plus sensuelle que sentimentale, elle a un besoin animal d'échapper à sa solitude. Elle est la proie de la première occasion qui s'offre — un permissionnaire rencontré à un concert militaire, — dans le civil, barbier à Berlin, où il tient une maison achalandée. Vous devinez qu'un matin le mari survient à l'improviste et surprend l'infidèle. Ici, nous nous éloignons d'Hécube et de ses malheurs, mais l'auteur pense nous présenter un tableau des infortunes conjugales dont la guerre est aussi la cause. Il n'y a peut-être pas besoin de la guerre pour expliquer des misères de cette sorte. Le défilé des personnages du roman est loin d'être fini. Il faudrait parler aussi de Lili von Voigt, mariée à un officier italien, de son retour au pays natal, sitôt la guerre à l'Autriche déclarée : de sa situation douloureuse dans sa famille puisqu'elle est la fille d'un général allemand. Bientôt veuve, elle quitte le domicile paternel, elle s'installe chez elle afin de pleurer son cher mort en liberté — et bientôt aussi une heureuse infortune fond sur elle : elle s'aperçoit qu'elle aime son voisin, le fils aîné des Bertholdi, venu en congé du front. C'est la guerre ! Et c'est la vie !...

Ce qui nous intéresse dans ce roman « de notre temps », c'est moins les anecdotes et les histoires de ses personnages que les impressions d'après nature. Celles-ci valent comme autant de témoignages. Par exemple, on entend beaucoup sonner les carillons de victoire dans les *Filles d'Hécube*. Nous voyons la foule se porter alors à la gare de l'endroit pour lire le communiqué. Vers la fin de l'été de 1915, déjà le cœur n'y est plus. Rapidement on parcourt le communiqué en silence. « Ce n'était plus la joie enthousiaste des premières fois : la guerre durait depuis plus d'un an. » Trois semaines auparavant, ç'avaient été les réjouissances pour la prise de Varsovie : maintenant les cloches sonnent pour la forteresse de Novogeorgievsk. Le désenchantement gagne peu à peu. On ne sort pas comme avant les drapeaux pour pavoiser, on ne pousse plus de hourras frénétiques. Les soldats qui reviennent du front occidental racontent des histoires à donner des frissons. Qu'importent alors les carillons pour la conquête du Montenegro ! Plus tard, au moment des durs combats pour Verdun, une angoisse étreint l'Allemagne. Plus de courrier, plus de permissions. « Les femmes qui savaient leurs maris du côté de Verdun couraient affolées comme des poules effrayées par un oiseau de proie. » Verdun ! Verdun ! C'est là que vont toutes les pensées. Les enfants prient le soir pour les pères qui attaquent Douaumont et Vaux. Que de drames muets dans Berlin devant les listes des pertes qui s'allongeaient terriblement ! Un homme sortira-t-il vivant de « l'enfer de Verdun » ?... Puis, ailleurs, on assiste aux drames de la faim. On voit les files de femmes attendant des heures une maigre distribution de harengs. Elles sont pâles, la faim les torture. Elles murmurent. La générale von Voigt, qui fait la distribution, comprend pour la première fois « la puissance du peuple ». Aussi, lorsque durant le troisième hiver le bruit se répandit dans Berlin et se précisa ensuite par la lecture des journaux que l'empereur faisait une offre de paix, le peuple de la capitale crut que son long martyre allait cesser. « Notre kaiser fait la paix ! » C'est sur ces paroles d'espoir que se termine le roman.

J. G.

Le Temps, 3 janvier 1918.

BULLETIN DE L'ASSOCIATION

Réunion du Comité. — Elections au Comité. — Le Bureau de 1918
Adhésions nouvelles

Réunion du Comité. — Le Comité s'est réuni le 18 octobre à 2 heures dans le parloir du lycée Montaigne sous la présidence de M. Henri Dupré, Président de l'Association.

Présents : Mme Camerlynck, Mlle Ledoux, Mlle Rocheblave, Mlle Weiller, MM. Bastide, Bellec, Bloch, Duchemin, Longuevalle, Pinloche, Simonnot, Veillet-Lavallée.

Excusés : Mlle Demmer, Mlle Gagnot, MM. Bessé, Desfeuilles, Gricourt, Mahieu, Meadmore, Paoli, Russeil.

Le compte-rendu de la précédente séance a été adopté.

Le Président entretient le Comité des démarches faites par lui et par M. Simonnot en faveur de professeurs de l'enseignement primaire.

M. Bloch rend compte de ses visites à M. Franklin-Bouillon pour lui offrir la présidence d'honneur de l'Association. Le Comité approuve l'initiative prise par M. Bloch.

Le Président parle de son intervention auprès de la Commission extra-parlementaire pour lui signaler, d'accord avec M. Donady, les points défectueux du projet de réforme de l'enseignement féminin en ce qui concerne les langues vivantes. Il entretient ses collègues de la pétition destinée à le soutenir dans ses efforts pour l'amélioration du projet, pétition devenue provisoirement sans objet, puisque le projet officiel a été retiré et que la Commission extra-parlementaire ne s'est pas réunie à nouveau. Le Président déclare qu'il faut se tenir prêt pour l'examen des projets qui pourraient voir le jour et il propose la nomination d'une Commission composée de dames chargées d'étudier éventuellement la question de la réforme de l'enseignement féminin. La proposition est adoptée.

Le Président demande et obtient qu'un droit de 25 0/0 sur la vente de la revue *Les Langues Modernes* soit consenti au libraire qui en a le dépôt.

M. Simonnot émet le vœu que les professeurs puissent en Philosophie et en Mathématiques choisir un texte ne figurant pas au programme. Adopté.

La date de l'Assemblée Générale est fixée au jeudi 13 décembre et la réunion du Comité où sera élu le nouveau Bureau au jeudi 20 décembre 1917 au Lycée Montaigne.

Elections au Comité. — Le dépouillement du scrutin pour lequel Mlle Weiller et M. Dupré s'étaient joints à M. Bloch a eu lieu à l'issue de l'assemblée générale.

En voici les résultats.

Nombre de votants, 38 (1) ; 1 bulletin blanc. — Ont obtenu :

Lycées de garçons

MM.	Arnaudet.	31 voix.
	Banchet.	20 —
	Cart.	31 —
	Delobel.	30 —
	Garnier.	30 —
	Mérite.	24 —

Collèges de garçons

MM.	Aubenas.	14 voix.
	Breuil.	33 —

Enseignement secondaire féminin (2)

Mlles	Clot.	24 voix.
	Colette.	20 —
	Demmer.	32 —

Enseignement primaire, commercial et technique

MM.	Brocard.	33 voix.
	Monguillon.	30 —

D'autre part quelques suffrages se sont portés sur les noms de MM. Burghard (2), Mook (1), Ostermann (1), Pitollet (2), Rochelle (1).

Par application de l'article 9 des statuts et du règlement adopté par le comité dans sa séance du 29 octobre 1911, ont été déclarés élus.

Lycées de garçons : MM. Arnaudet, Banchet, Cart, Delobel, Garnier.

Collèges de garçons : MM. Aubenas, Breuil.

Enseignement secondaire féminin : Mlle Clot, Mlle Demmer.

Enseignement primaire, commercial et technique : MM. Brocard, Monguillon.

Lettres de M. H. Dupré, président de l'Association au Ministre de l'Instruction Publique et au Ministre du Commerce

22 Novembre 1917.

A Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique

Monsieur le Ministre,

Je vous demande la permission, comme Président de l'Association des Professeurs de Langues vivantes de l'Enseignement public, de

(1) On n'a pas tenu compte de deux votes parvenus au secrétaire après le dépouillement.

(2) Mme Rabache avait décliné toute candidature pour raisons de santé.

vous présenter les réflexions que me suggère la résolution prise par la Commission de l'armée, sur la proposition de M. Honnorat, député, résolution relative à l'institution d'un enseignement réciproque des langues des pays alliées, dans les armées alliées.

Si l'enseignement est déjà chose délicate dans les conditions normales, combien plus délicat sera-t-il avec un auditoire disparate au point de vue de la culture et des aptitudes, avec des interruptions et des reprises.

L'idée de M. Honnorat si heureuse et si riche de promesses risque de ne pas donner les résultats escomptés si l'enseignement des langues est confié. au petit bonheur, au gré du hasard, à quiconque déclarera savoir une langue étrangère et avoir séjourné un certain temps hors de France.

Il me paraît expédient de réserver cet enseignement, en principe, aux militaires pourvus de titres tels que certificat primaire et secondaire, licence, agrégation de langues vivantes.

Le Ministère de l'Instruction publique pourrait demander à connaître la liste des universitaires spécialistes de langues vivantes dans chaque corps d'armée et dans chaque division, tout au moins la liste de ceux que le commandement serait disposé à accorder. Le Ministère de l'Instruction publique ferait un choix dans cette liste. Ainsi seraient sauvegardés et les droits du Commandement et les intérêts de l'Enseignement aux armées.

N'ayant en vue que le bon fonctionnement d'un service reconnu utile en m'inspirant des votes émis par le Parlement en faveur de l'utilisation rationnelle de toutes les forces de la nation, j'ai l'honneur de vous soumettre un vœu tendant à la désignation des professeurs spécialistes de langues vivantes pour les fonctions prévues par M. le Député Honnorat et les membres de la Commission de l'armée.

Dans l'espoir qu'il vous plaira de prendre ce vœu en considération, je vous prie, Monsieur le Ministre, etc...

H. Dupré.

Paris, le 22 novembre 1917.

A Monsieur le Ministre du Commerce.

Monsieur le Ministre,

Comme Président de l'Association des Professeurs de langues vivantes et au nom d'un grand nombre de mes collègues de l'enseignement primaire, j'ai l'honneur d'attirer votre vigilante attention sur les graves inconvénients qui résultent de la suppression d'une épreuve de langues vivantes au concours d'entrée des écoles d'Arts et Métiers.

Le résultat de cette suppression ne s'est pas fait attendre. Les élèves que le concours intéresse se disent, non sans raison, qu'ils ne doivent pas consacrer leur temps à l'étude d'une langue vivante qui ne figure plus à leur programme. Aussi la négligent-ils complètement dès qu'ils ont obtenu le certificat d'études primaires ; les commissions qui délivrent ce diplôme deviennent d'ailleurs très indulgentes quand il s'agit de futurs candidats aux écoles d'Arts et Métiers.

Il me paraît très désirable, urgent même, qu'une épreuve de langues soit rétablie au concours de 1918.

L'étude des langues étrangères me semble être plus nécessaire que jamais en vue du rétablissement normal des relations commerciales et industrielles entre nations. Si les jeunes gens qui sortiront de nos écoles d'Arts et Métiers ne sont pas capables de consulter les revues et les ouvrages publiés à l'étranger, ils seront dans un état d'infériorité regrettable vis-à-vis de leurs conconcurrents d'outre-mer et d'outremonts. Notre commerce et notre industrie pourront en pâtir. M'inspirant du seul sentiment patriotique, je crois devoir vous faire part de mes appréhensions à cet égard et dans l'espoir qu'il vous plaira de prendre cette lettre en considération, je vous prie, Monsieur le Ministre, etc...

H. Dupré.

30 novembre 1917.

A Monsieur Godard, Directeur administratif des services de l'Enseignement primaire de la Ville de Paris

Monsieur le Directeur,

Comme Président de l'Association des Professeurs de Langues vivantes de l'Enseignement public, je vous demande la permission de vous présenter une requête en faveur des professeurs de langues vivantes des cours complémentaires et des cours commerciaux de la Ville de Paris. J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien user de votre haute influence pour que leur soit accordée une indemnité de vie chère dont le montant serait évalué d'après leur nombre d'heures de service. J'invoquerai à l'appui de ma requête le caractère modeste de la situation de mes collègues, situation que les circonstances présentes rendent précaire.

Connaissant vos sentiments de bienveillance à l'égard du personnel enseignant de la Ville de Paris, j'ai confiance qu'il vous plaira d'honorer ma lettre de votre attention la plus favorable. Dans cet espoir, je vous prie, Monsieur le Directeur, d'agréer, etc...

H. Dupré,

Agrégé de l'Université, professeur au lycée Carnot.

Lettre de M. le Député Honnorat à M. Henri Dupré.

Paris, le 25 novembre 1917.

Monsieur le Président,

Le vœu dont vous vous êtes fait l'interprète est des plus rationnels et s'il est quelqu'un qui souhaite qu'on s'en inspire, certes, c'est bien moi.

Je ne manquerai pas d'insister auprès du ministre de l'Instruction Publique pour qu'il en saisisse l'Administration de la Guerre. Je ne manquerai pas de faire part à celle-ci de l'intérêt qu'il présente.

Ce que je souhaiterais, c'est que l'on comprit bien qu'il est temps d'aboutir.

Laissez-moi profiter de l'occasion pour vous demander, Monsieur le Président, si votre Association ne pourrait pas offrir son concours à l'Association des Convalescents militaires et aux œuvres de rééducation professionnelle des mutilés.

Je l'ai dit à la Commission de l'armée, c'est notre devoir de faciliter le placement des mutilés et des blessés de la guerre; c'est notre intérêt de les mettre en mesure de gagner plus facilement leur vie. On aurait tort de négliger les avantages que peut leur procurer la connaissance des langues étrangères.

Je ne demande pas qu'ils les connaissent à fond. Je demande qu'ils les connaissent assez pour avoir plus de facilités dans la vie. Rien de plus.

Si votre Association pouvait offrir son concours à l'A. C. M., elle stimulerait sans doute le zèle de l'administration.

Je vous remercie de toute façon, M. le Président, de votre intéressante communication et je vous prie d'agréer pour vous et vos collègues l'assurance de mes sentiments distingués et dévoués.

André Honnorat.

Adhésions nouvelles. — Mlle Brugel, Mauviale (Aveyron); M. Callais, professeur, collège, Beaume-les-Dames; Mlle Calos, professeur, cours commerciaux de la Ville de Paris; M. J.-B. Coïssac, docteur ès-lettres, professeur libre à la Sorbonne; Mlle Exbrayat, professeur E. P. S., Tulle; Mlle Husson, professeur, collège, Salins; M. Lapalus, professeur, collège, Salins.

Nécrologie.

Léon Morel

Léon Morel s'est éteint le 10 novembre 1917, à Sannois (Seine-et-Oise), où il s'était retiré au moment de sa retraite, en 1913. Il a peu joui de ce repos qu'il méritait plus heureux et plus long. Ses derniers jours furent attristés, non seulement par les soucis publics et

par les craintes qu'il éprouvait pour ses fils mobilisés, mais aussi par la maladie qui d'abord l'avait forcé à cesser son enseignement, puis plus tard lui rendit tout travail impossible et finit par l'emporter en de grandes souffrances.

Il avait été de longues années notre représentant au Conseil Supérieur de l'Instruction publique. Il fit partie dès son commencement de notre Société dont il devint vice-président en 1906 et 1907. Aussi était-il bien des nôtres et un très grand nombre de nos collègues l'ont-ils connu personnellement. Ceux-là gardent certainement un beau souvenir de ce parfait gentleman chez qui la courtoisie reflétait l'élégance de l'esprit et l'affabilité, la générosité du cœur. Tous savent qu'il fut un maître disert, écouté et respecté. Ses qualités d'homme et de professeur eurent une influence féconde non seulement sur les décisions de l'administration supérieure, mais encore sur l'opinion qu'on avait encore, il y a quelque vingt-cinq ans, même dans l'Université, et surtout dans l'Université, sur la valeur des études de langues étrangères. Aujourd'hui que leur cause est gagnée et leur place légitime acquise, nous devons une grande reconnaissance aux anciens dont le caractère, la science et l'autorité préparaient l'avenir de nos études et attiraient l'attention et le respect sur un enseignement négligé et décrié jusqu'alors. Plusieurs de ces excellents maîtres sont encore parmi nous et notre gratitude s'adresse aussi à eux. Beaucoup d'autres qui occupaient alors les chaires d'anglais des lycées de Paris sont aujourd'hui disparus, tels que Beljame, Motheré, Rosenzweig, Fiévet, Bernard et Sevrette. Léon Morel, leur contemporain, exerça la même action décisive.

Né à Clermont-Ferrand le 18 janvier 1850, il fut, très jeune, initié à la vie anglaise et aux belles œuvres de la pensée anglaise. Son père, Léonard Morel-Ladeuil, était un sculpeur-ciseleur renommé, qui, dès 1859, vint se fixer en Angleterre où l'appelait la maison Elkington de Birmingham. Morel-Ladeuil est l'auteur de ce magnifique « Bouclier de Milton », qui fut acquis par le gouvernement britannique pour une somme de 75.000 francs, et qui est maintenant au Musée de South Kensington. Ainsi l'artiste qui fixait magistralemant dans le métal les visions de Milton, de Bunyan et de Shakespeare fut le premier éducateur d'un fils qui devait être l'un des Français les plus versés dans la connaissance des belles-lettres anglaises.

Léon Morel fit ses premières études au Collège de Boulogne-sur-Mer, d'où il traversait le détroit chaque année pour aller rejoindre sa famille et passer ses vacances en Angleterre. Il fut ensuite élève de Louis-le-Grand où il remporta un premier prix de Discours Français au Concours général.

En 1872, ayant obtenu la licence ès lettres, il revint comme professeur au Collège de Boulogne. Quatre ans plus tard il était reçu

premier au concours de l'agrégation d'anglais, et passait au lycée de Grenoble qu'il quittait en 1878 pour celui de Lille, puis pour Charlemagne.

La même année il épousait Mlle Martel, la fille de son ancien principal au Collège de Boulogne, union heureuse dont il eut une fille et deux fils.

Enfin il fut nommé à Montaigne, puis à Louis-le-Grand, où il remplaçait Beljame et où il acheva sa carrière comme professeur de l'enseignement secondaire.

Ce fut la période de sa très grande activité. Outre ses cours du lycée, il enseigna successivement à l'Ecole Nationale des Mines, à l'Ecole des Sciences Politiques, à l'Ecole Normale de St-Cloud, où il succéda à Coppinger en 1896. Il fut plusieurs fois chargé d'inspecter les écoles de la Ville de Paris et les écoles primaires supérieures des départements. Il faisait partie du jury d'agrégation par alternance avec Fiévet. Enfin il était le délégué élu des professeurs de langues vivantes au Conseil Supérieur de l'Instruction publique, tour à tour avec M. Sigwalt, défendant avec lui, et d'une commune énergie, les intérêts souvent méconnus ou lésés de notre enseignement.

Quand notre Société fut fondée et les réformes de 1902 introduites, il prit une part active aux discussions pédagogiques de ce temps-là, intéressé par les idées nouvelles et accueillant les transformations qu'il estimait profitables, bien qu'il restât attaché aux formes de l'enseignement classique. Son principal souci était de conserver à notre discipline sa valeur d'éducation littéraire, et i crut qu'elle allait être comprise. C'est alors qu'il donna sa démission du Conseil Supérieur.

Parmi tant d'occupations il savait encore passer de longues heures studieuses dans sa bibliothèque avec les livres qui réjouissaient son esprit d'érudit et de poète. Il donnait des éditions scolaires d'Othello, de Richard III, d'Henri VIII ; il traduisait en vers les poètes anglais et il préparait ses thèses. C'est ainsi qu'il publia des traductions en vers des Sonnets Portugais d'Elizabeth Browning, du poème « In Memoriam » de Tennyson, et de l' « Antoine et Cléopâtre » de Shakespeare. Les éditeurs Hodder et Stoughton, de Londres, lui demandèrent une édition critique anglaise de « In Memoriam » qui parut en 1903.

En 1895, il avait été reçu docteur en Sorbonne avec une thèse latine *« De Johannis Wallisii grammatica linguae anglicanae »*, et une thèse française sur « James Thomson, sa vie et ses œuvres ». Cette dernière lui valut aussi le titre de docteur de l'Université de Glasgow.

Il fit les deux années suivantes un cours libre à la Faculté des Lettres de Paris sur l'œuvre de Tennyson, et en 1903, il était nommé

Chevalier de la Légion d'honneur. En 1907, il quittait le lycée Louis-le-Grand pour devenir maître de conférences à la Sorbonne et en 1913 il prenait sa retraite avec le titre de professeur honoraire.

Ses travaux, ses relations personnelles, son accueil hospitalier lui avaient fait beaucoup d'amis dans les pays britanniques et en Amérique, et il avait à cœur d'exercer cette influence heureuse dont sont capables les hommes instruits et séduisants comme lui, et qui fait plus pour l'union et l'entente des peuples que les conventions et les traités. Lors des fêtes et des réceptions de Londres, en 1907, il prit la parole comme vice-président de notre société et prononça devant le vice-chancelier et les professeurs de l'Université de Londres un discours en anglais où il rappelait comment Thomas Campbell et Lord Brougham, l'un poète et l'autre homme d'Etat, et les fondateurs de cette université avaient été de grands amis de la France et nourris de sa pensée, de même que beaucoup de Français formés à la culture anglaise regardent l'Angleterre comme une seconde patrie. « Une patrie, disait-il, n'est pas seulement une terre ou un pays ; c'est un idéal lentement construit par les générations vers plus de justice et de liberté, plus de science et de vérité, plus de beauté et de bonheur, et exprimé dans les grandes œuvres des penseurs et des savants, des poètes et des artistes... Notre devoir, à nous qui enseignons, est de communiquer à nos étudiants la connaissance et l'admiration de ces grandes œuvres... Nous avons plus que personne souffert des préjugés de l'ignorance et des malentendus absurdes qui semblaient élever un nuage de méfiance et de malveillance entre les deux peuples, et nous nous réjouissons aujourd'hui plus que personne de cette ère nouvelle de confiance et d'amitié dont nous saluons l'aurore glorieuse. » Certes, il ne prévoyait pas plus que ses auditeurs les conséquences grandioses de cette amitié franco-britannique à laquelle il avait travaillé, mais il savait bien qu'à la servir il aidait la cause de la justice et de la liberté dans le monde.

Les sympathies que lui attira son livre sur Thomson le rattachaient particulièrement à l'Ecosse ; et il contribua aussi à entretenir et à développer nos relations avec un pays uni au nôtre par tant de nobles et glorieuses traditions que la guerre présente a renouvelées. Il occupa une place prépondérante dans les Conseils et les travaux de la Société franco-écossaise. Il était secrétaire de cette Société, et c'est quelques semaines seulement avant sa mort qu'il renonça par nécessité à cette fonction.

Ainsi s'est achevée une vie d'honneur, de dévouement et de travail. Léon Morel gardera un renom de lettré par son livre consacré à Thomson, qui est et restera longtemps l'œuvre capitale sur ce poète. Sa mémoire est une sympathie française qui survit chez les amis anglais et écossais qu'il avait gagnés par l'attrait de sa personne et de son esprit.

L. Bourgogne.

Chronique du mois

Nos mobilisés.

1. M. Gaudin (Saulieu) est maréchal des logis au 236e R.A.C.

2. M. Griffon est professeur à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr.

3. M. J. Langlais (Guéret) est officier interprète à la Mission Française auprès du service des chemins de fer aux armées italiennes.

4. M. Pruvôt (Lisieux) est maréchal des logis interprète c/o Area Commandante Nordpiene, par Cassel (Nord).

Bourses d'agrégation.

ART. 1er. — Sont nommés pour un an, à dater du 1er novembre 1917, boursier près les Facultés des lettres des Universités ci-après désignées, les candidats à l'agrégation dont les noms suivent ;

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

Agrégation d'anglais. — Mlle Delbos.

UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Agrégation d'italien. — Mlles Bagary, Casati, Chevraut, Lafond.

Mouvement du personnel. Nominations.

Lycées

M. Chabas (lycée Carnot), professeur d'allemand au lycée Louis-le-Grand. — Mlle Scialtiel (lycée Voltaire) professeur d'anglais au lycée Voltaire. — M. Tracconaglia, professeur à l'Institut royal de Milan, désigné par le gouvernement italien pour se rendre en France en mission d'enseignement, délégué pour l'enseignement de l'italien au lycée de Lyon. — M. Rivoire, professeur au lycée de Pesaro, désigné par le gouvernement italien pour se rendre en France en mission d'enseignement, délégué pour l'enseignement de l'italien au lycée de Clermont-Ferrand. — M. Cassiani, professeur à l'école technique de Florence, désigné par le gouvernement italien pour se rendre en France en mission d'enseignement, enseignement de l'italien au lycée de Marseille. — M. Picco, professeur au lycée de San-Remo (Italie), désigné par le Gouvernement italien pour se rendre en France en mission d'enseignement, est délégué pour l'enseignement de l'italien au lycée de Grenoble. — Mlle Berlandina (Périgueux) déléguée pour l'enseignement de l'anglais au lycée de garçons de Nice. — M. Talbot (Clermont [Oise]), délégué pour l'enseignement de l'anglais au lycée de Périgueux. —

Mlle Machot (Brioude), déléguée pour l'enseignement de l'anglais au lycée de garçons d'Aurillac. — Mlle d'Ythurbide, licenciée ès-lettres (anglais), déléguée pour l'enseignement de l'anglais au lycée de garçons de Bourges. — M. Campmas (Lectoure), délégué (allemand) au lycée d'Agen. — M. Lyotard, délégué (allemand), lycée du Parc, à Lyon. — M. Roulleux (Louis), délégué (anglais), au lycée de Brest. — Mlle Boré, pourvue C. A. E. (anglais) (écoles normales), déléguée (anglais) au lycée de garçons de Vendôme. — Mlle Nazon (Angoulême), professeur d'anglais au lycée de garçons de Clermont-Ferrand. — Mlle Despélou, licenciée ès-lettres (anglais), (Saint-Flour), déléguée (anglais), lycée de garçons d'Angoulême. — Mlle Ras (Joséphine), C.A.E. (anglais), admissible à l'agrégation (Arles), maîtresse chargée de cours d'anglais (6e classe) au lycée de jeunes filles de Limoges.

Collèges de garçons

PRINCIPAUX

M. Hélias, principal (3e classe), chargé de la direction du collège de Tanger, délégué pour l'enseignement de l'anglais au lycée Voltaire, est nommé principal (3e classe) du collège de Couloumiers (4e classe de la 1re catégorie des principaux occupant une chaire). — M. Horlavile, pourvu du C. A. S., (anglais), professeur d'anglais (1er ordre, 3e classe) au collège de Saint-Mihiel, est délégué, dans les fonctions de principal (3e classe), du collège de Sézanne (3e classe de la 1re catégorie des principaux occupant une chaire). — M. Bellet, licencié ès lettres, professeur chargé de cours d'allemand (4e classe) au lycée de Roanne, est délégué dans les fonctions de principal (5e classe) du collège d'Issoudun.

PROFESSEURS

M. de la Blanchetay (Villeneuve-sur-Lot), délégué (espagnol) Bédarieux. — Mme Neukomm, C. P., (anglais), (Nyons), déléguée (anglais) Châtillons-sur-Seine. — Mlle Darrière, C. P., (anglais), (Brive) déléguée (anglais), Mauriac. — M. Lafue, licencié ès lettres (allemand), délégué (allemand et lettres) Cusset. — M. Marchal, licencié ès lettres (allemand), délégué (allemand et lettres), Saulieu. — Mlle Tocquart, déléguée (allemand et lettres) Morlaix. — Mlle Lobstein, C. E. S., (allemand), déléguée (allemand et lettres) Mende. — Mme Mignon, licencié ès lettres, déléguée (anglais) Mostaganem. — Mlle Fouignet (Condom), déléguée (anglais) Aubusson. — Mlle Chevrant, C. E. S., (italien), déléguée (italien) la Mure. — Mlle Dutilleul, déléguée (allemand) Provins. — Mme Bera, déléguée (allemand) Flers. — Mlle Ousselin, C. P., (allemand), déléguée (allemand et de l'histoire) Eu. — Mlle Ott, C. P., (allemand), déléguée (allemand) au collège de St-Paul. — Mlle Bost, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais et lettres), Château-Gontier. — M. Gerardin, Clermont (Oise), professeur d'allemand et lettres Clermont (Oise). — Mlle Levy, licenciée ès lettres (allemand) (Auch), déléguée (allemand et lettres), Confolens. — M. Pluquet (Abbeville), professeur (anglais et lettres), Eu. — M. Dubois, certifié d'anglais, délégué (anglais au Collège de Falaise). — M. Rivière, licencié ès lettres (anglais) (Agen), délégué (anglais et lettres), Figeac. — Mlle Procureur, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais et lettres) Fontainebleau. — Mlle Bayot, C. A. S. (anglais) déléguée (anglais et des lettres), Gaillac. — Mlle Pétrique, licenciée ès lettres (anglais), professeur à l'école primaire supérieure de Bazas, déléguée (anglais et de

lettres), Libourne. — M. La Cécilia (Sées), délégué (anglais et lettres), Lisieux. — M. Baron, licencié ès lettres (allemand), professeur d'école primaire supérieure, est délégué (allemand et lettres), Loudun. — Mlle Thieulin, C. A. S. (anglais), déléguée (anglais), Luçon. — M. Gervais, licencié ès lettres (anglais), délégué (anglais et lettres), Manosque. — Mlle Prentout (Vire), déléguée (allemand), Bayeux. — Mlle Andrerey (Sablé), déléguée (allemand), Vire. — M. Drouin, licencié et certifié d'allemand, délégué (allemand), Sablé. — M. Laheyne (Arras), professeur d'allemand, Sées. — M. Macé (Saint-Mihiel), professeur de lettres et allemand, Epinal. — M. Leclerc (St-Pol), délégué (lettres et allemand), Ajaccio. — M. Affre (Brioude), professeur d'allemand, Ambert. — M. Callais, licencié et certifié (allemand), délégué (allemand et lettres), Baume-les-Dames. — M. Richaud (Ajaccio), professeur d'allemand au collège de Briançon. — Mlle Machot, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais et lettres), Brioude. — Mlle Brävtigam, certifiée de l'enseignement secondaire (allemand), déléguée (allemand), Castelnaudary. — Mlle Gukowski, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais et des lettres), Montargis. — Mlle Klein, professeur du lycée de jeunes filles de Valenciennes, déléguée (allemand et des lettres), Nogent-le-Rotrou. — Mlle Estève, (Villefranche-sur-Saône), déléguée (anglais), Nyons. — M. Leclerc, professeur d'allemand au collège de Maubeuge, est délégué Orange. — M. Pagnol, licencié ès lettres (anglais), (répétiteur, Tarascon), délégué (anglais et lettres), Pamiers. — M. Laborié, (Sézanne), professeur d'anglais et lettres, Provins. — Mlle Siredey, (Fougères), déléguée (anglais), Saumur. — Mlle Gouvert, C. A. S. (anglais), déléguée (anglais et lettres), Saint-Claude. — M. Donnarel, (répétiteur, Toulon), délégué (anglais et lettres) Saint-Lô. — Mlle Perret, C. A. S., déléguée (anglais et lettres), Thonon. — Mlle Pierron, déléguée (allemand), Valognes (Béthune). — M. Monbouyran (Constantine), délégué pour (allemand et lettres), Villefranche-de-Rouergue. — Mlle Gau, (Mauriac), déléguée (allemand) au Wasssy. — M. Maresquelle (Joigny) prefesseur d'allemand au collège de Saint-Pol (Pas-de-Calais). — M. Decoude (St-Yrieix) délégué (allemand) Joigny. — Mlle Maraciole, licencée ès lettres (allemand) déléguée (allemand et lettres) Calvi. — M. Kientz (Romans) délégué (allemand et lettres) Saint-Yrieix. — Mlle Mouliéras C. A. (arabe) déléguée (arabe) Tlemcen. — M. Patenotte (Epinal) délégué allemand, Beaufort. — Mlle Quieffard (Cannes) déléguée Montélimar (anglais). — Mlle Favier (Brioude) déléguée Romans, (anglais). — Mlle Roux, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais et lettres) Sarlat. — Mlle Despelou, licenciée ès lettres (anglais) déléguée (anglais) Saint-Flour. — Mlle Benazet, C. A. S. (espagnol), déléguée (espagnol) Millau. — Mlle Albié, licenciée ès lettres (espagnol), déléguée (espagnol et des lettres) Villefranche-de-Rouergue. — Mlle Gelain, C. A. S. (anglais) déléguée (anglais) Riom. — Mlle Popelin, (Manosque) déléguée (anglais) Cette. — Mlle Kabbé, licenciée ès lettres (anglais) déléguée (anglais) Meaux. — Mlle Seguy, (Saint-Pol) déléguée (anglais) Vitré. — Mme Boulan, C. A. P. (anglais) déléguée (anglais) Dreux. — M. Oberti, (Saint-Marcellin) délégué pour (italien et des lettres) Montélimar. — M. Bouichère, (Brioude), professeur d'allemand, Mostaganem. — M. Langlois, licencié ès lettres (allemand), délégué (allemand), Sablé. - M. Hattner, (Vitry-le-François), professeur d'allemand, Etampes. — M. Monteil (Etampes) délégué (allemand), Provins. Mlle Travaillé (Falaise) est déléguée (allemand) Vitry-le-François. — Mlle Roufliac, licenciée ès lettres (allemand) déléguée (allemand et lettres), Manosque. — M. Duchatelle, (Condé-sur-Escaut), professeur

d'allemand, Saint-Claude. — Mlle Duplan, licenciée ès lettres (anglais) (Narbonne), déléguée (anglais), Castelsarrasin. — Mlle Daganet (Sablé) déléguée (anglais) au collège de Dinan. — M. Cornilleau, licencié ès lettres (anglais), délégué (anglais et lettres) Saint-Pol (Pas-de-Calais). Mlle Laurent, déléguée (anglais) Treignac. — Mlle Ott, déléguée (allemand) Saint-Pol (Pas-de-Calais). — Mlle Husson (Sablé), déléguée (allemand) Salins. — M. Duc, licencié ès lettres (allemand), délégué (allemand) Chinon. — M. Honorien, (Melle), délégué (anglais) Ajaccio. — Mlle Delavis, C. E. P. (anglais), déléguée Libourne. — Mlle d'Yturbide, licenciée ès lettres (anglais) est déléguée Saintes. — Mlle Basseux, C. E. S. (anglais), déléguée Béthune. — Mlle Gerbaud, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (lettres et anglais) Saintes. — Mlle Durand, licenciée ès lettres (italien), déléguée (italien) Corte. — Mlle Spenssipe, C. A. S. (anglais), déléguée (anglais), Saint-Flour. — M. Bouichère, (Brioude), professeur d'allemand, Embrun. — Mme Drougard, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais) Montélimar. — Mlle Bunel (Anaïs), professeur (6e classe) au collège de jeunes filles de Béthune.

Ecoles primaires supérieures de garçons

M. Berlioz-Benier, instituteur à Villeurbanne-Croix-Luiset (Rhône), C. A. E. allemand, est délégué dans les fonctions d'instituteur adjoint (lettres et allemand) à l'école primaire supérieure de la Loupe.

Ecoles primaires supérieures de jeunes filles

Mlle Beaumont (E. P. S. de Lorient), nommée professeur d'anglais (6e classe) E. P. S. de Rouen. — Mlle Moine, institutrice adjointe (E. P. S. de Chinon), déléguée (lettres et anglais) E. P. S. de Lorient. — Mlle Laars, institutrice intérimaire (E. P. S. de garçons de Saint-Léonard) C. A. (anglais), déléguée dans les fonctions d'institutrice adjointe (lettres et anglais), E. P. S. de Pontivy. — Mlle Marty, institutrice détachée au collège de Millau, pourvue du C. A. (espagnol), déléguée dans les fonctions d'institutrice (lettres et espagnol), E. P. S. de St-Girons. — Mlle Devillers, institutrice suppléante (E. P. S. de garçons de Lorient, pourvue du C. A. (anglais), déléguée dans les fonctions d'institutrice adjointe (lettres et anglais), à l'E. P. S. de Tréguier. — Mlle Mac-Namée, (E. P. S. de Mostaganem), déléguée dans les fonctions d'institutrice adjointe (lettres et anglais), E. P. S. de Sidi-bel-Abbés, en remplacement de Mlle Boisset, en congé. — Mlle Hatoun, institutrice adjointe déléguée (E. P. S. de Blida), C. A. S. (arabe) et diplôme d'études supérieures de langue et littérature arabes, professeur d'arabe (6e classe), E. P. S. de Sétif. — Mlle Peyras, institutrice à Bou-Tlélis, C.A.E. (arabe), déléguée institutrice adjointe (lettres et arabe) E. P. S. de Blida. — Mlle Peyre (Anne-Marguerite), C. A. E. (anglais), déléguée dans les fonctions d'institutrice adjointe (lettres et anglais), E. P. S. de Besançon. — Mlle Girardot (Marie-Madeleine), (collège de garçons de Luxeuil), C. A. E. (allemand), déléguée dans les fonctions d'institutrice adjointe (lettres et allemand), E. P. S. de Gray. — Mlle Boisset, institutrice adjointe d'école primaire supérieure, en congé, C. A. E. (anglais), déléguée institutrice adjointe (lettres et anglais) E. P. S. de Voiron. — Mlle Postel, institutrice adjointe E. P. S. de Vire, C. A. P. (anglais), est nommée professeur d'anglais, 6e classe, avec une ancienneté de 2 ans 6 mois. — Mlle Denisy, institutrice ad-

jointe, E. P. S. de Fougères, C. A. E. (anglais), nommée professeur d'anglais (6e classe), avec une ancienneté de 2 ans 8 mois. — Mlle Exbrayat, professeur adjoint E. P. S. à Tulle, professeur de langues vivantes, (4e classe). — Mme Macary, née Barrell, professeur adjoint E. P. S. à Saint-Gaultier, professeur de langues vivantes, (5e classe). — Mme Roux, née Guichard, professeur adjoint E. P. S. à Saint-Marcellin, professeur de langues vivantes (4e classe).

MISES A LA RETRAITE

M. Favereau, professeur d'anglais au collège d'Avesne. — M. Lacombe, professeur d'allemand au collège de Bédarieux. — M. Bonhoure, professeur d'arabe au collège de Bône. — M. Raffanaud, professeur d'allemand au collège de Saint-Maixent, nommé professeur honoraire.

CONGÉS

M. Leconte (anglais) Honfleur : 1 mois. – M. Urgel (lettres et anglais) Châteaudun : 1 mois. — M. Lebas (allemand) Calais : un an. — M. Maresquelles (allemand) St-Pol : 3 mois. — M. Maury-Nègre (anglais) Bastia : 1 mois. — M. Mossmann (allemand) Vesoul : 3 mois. — M. Andriot (allemand) Chaumont : 2 mois. — M. Laurent (allemand) Chinon : 3 mois. — M. Urgel (anglais) Châteaudun : 2 mois. — M. Ortmans (allemand) Morlaix : 3 mois. — M. Delmas (allemand) Morlaix : 1 mois. — M. Dassonville (allemand) Cambrai : 1 mois. — M. Guibert (anglais) Menton : 1 mois. — M. Combe (anglais) Montargis : 1 an. — M. Pozies (anglais) Rouen : 1 mois. — M. Mareault (anglais) Clermont-Ferrand ; 1 an. — M. Clarac (allemand) Montaigne : 6 mois.

Notes et Documents

Agrégations et certificats secondaires. — Baccalauréat. — Question et réponse. — Certificat Primaire (oral). — Compositions données au Baccalauréat.

Arrêté *relatif à l'ouverture, en 1918, de concours réservés aux aspirantes pour les agrégations des langues vivantes (anglais, allemand, espagnol et italien) et pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges (anglais, allemand, espagnol et italien)* (11 décembre).

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

Arrête :

Des concours réservés aux aspirantes s'ouvriront, pour les agrégations des langues vivantes (anglais, allemand, espagnol et italien) et pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges (anglais, allemand, espagnol et italien), le vendredi 28 juin 1916 au chef-lieu de chaque Académie, ainsi qu'à Bastia, Constantine, Oran et Tunis.

Les inscriptions des aspirantes seront reçues au secrétariat de chaque Académie et au secrétariat de la Direction générale de l'Enseignement public en Tunisie, du 1er mars au 16 avril.

L. Lafferre.

Arrêté *fixant le nombre des aspirantes à recevoir aux concours de l'enseignement secondaire en 1918.* (15 décembre).

Agrégations

Allemand	1
Anglais	5
Espagnol	1
Italien	1

Certificat d'aptitude a l'enseignement des langues vivantes

Allemand	3
Anglais	12
Espagnol	2
Italien	2

Circulaire concernant l'interrogation de langues vivantes à la 2e partie du baccalauréat.

Paris, le 17 décembre 1917.

Le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts,

à Monsieur le Recteur de l'Académie.

Diverses questions m'ont été posées au sujet de l'application du décret du 22 janvier 1917, qui a ajouté une interrogation de langues vivantes aux épreuves orales de la 2e partie du baccalauréat de l'enseignement secondaire (Philosophie et Mathématiques).

1° On m'a demandé d'après quelle liste d'auteurs et quels programmes se fera cette interrogation et en quoi elle consistera.

L'article 19 (1 et 2) du décret répond à la 1re question. Il y est dit que les épreuves de l'une et l'autre séries (Philosophie et Mathématiques) se font d'après les programmes des classes de Philosophie et de Mathématiques. C'est donc l'un des auteurs inscrits au programme de l'une ou l'autre classe qui devra faire l'objet de l'interrogation. Quant à l'interrogation elle-même, j'ai décidé, après avoir pris l'avis de MM. les Inspecteurs généraux, qu'elle consisterait dans la lecture à haute voix et l'explication d'un texte choisi dans le programme d'auteurs desdites classes et en un entretien sur le texte expliqué, dans la langue étrangère choisie par le candidat.

2° Cette interrogation devra-t-elle être subie à partir de l'année 1918 par les candidats actuellement éliminés ou admissibles ?

La négative n'est pas douteuse, il est en effet de règle constante qu'un candidat ajourné à un examen conserve, quand il se présente pour réparer son échec, le régime sous lequel il a subi la première fois les épreuves de cet examen.

Toutefois, si le candidat en exprimait le désir dans sa demande d'inscription à l'examen, rien ne s'opposerait à ce qu'il fut autorisé à subir les épreuves conformément aux dispositions du décret du 22 janvier 1917.

Mais il doit être entendu que le candidat *actuellement* reçu à l'une des deux séries (Philosophie ou Mathématiques) qui se présentera pour la première fois à l'autre série ne sera pas dispensé de l'interrogation de langues vivantes, car il s'agira alors pour lui d'un examen nouveau.

Enfin, il va de soi que les candidats qui à partir de l'année 1918 auront subi avec succès les épreuves de la série Mathématiques d'après les nouvelles dispositions seront dispensés, s'ils se présentent ultérieurement à la série Philosophie de l'interrogation langue vivante, puisque cette matière est affectée dans cette

dernière série d'un coefficient moindre que dans la série mathématiques (1/2 au lieu de 1).

3° Quelles modifications devront être apportées comme conséquence des dispositions nouvelles dans l'établissement des certificats d'aptitude de la 2e partie ?

Il y aura lieu d'ajouter :

1° Aux visas, la mention suivante : « Vu le décret du 22 janvier 1917 » ;

2° A la nomenclature des épreuves orales et suivant la série :

Série Philosophie : « Interrogation de langue vivante, coefficient 0,5 de 0 à 10. » L'examinateur en notant de 0 à 10 fera ainsi automatiquement la multiplication de la note (de 0 à 20) par le coefficient (1/2) ;

ou Série Mathématique : « Interrogation de langue vivante, coefficient 1, de 0 à 20.

Il est à remarquer que, par suite de cette nouvelle épreuve, la moyenne est augmentée de 5 points pour la série Philosophie et devient 115 et de 10 points pour la série Mathématiques et devient 220.

Je vous serais obligé de faire connaître ces dispositions à MM. les Doyens des Facultés intéressées ainsi qu'à MM. les Directeurs des établissements d'enseignement secondaire de votre ressort académique.

Pour le Ministre et par autorisation :
Le Directeur de l'Enseignement supérieur.

CIRCULAIRE DU 29 JANVIER 1918

Les deux questions suivantes ont été posées à M. le Ministre au sujet de l'application des dispositions de la circulaire du 17 déc. dernier relative à l'interrogation de langue vivante imposée par le décret du 22 janvier 1917 aux candidats à la 2e partie du baccalauréat.

1° Comment l'auteur à expliquer sera-t-il choisi ?

2° Le candidat pourra-t-il présenter la même langue qu'à la 1re partie du baccalauréat?

MM. les Inspecteurs généraux consultés sur ces questions ont fait la réponse suivante que M. le Ministre a adoptée.

1° L'épreuve de langue vivante de la 2e partie du baccalauréat est destinée à établir que le candidat a gardé la pratique de la langue étrangère et qu'il est capable de traduire un texte. Elle n'exige pas de lui de connaissances nouvelles et n'implique pas à proprement parler la préparation d'un programme. C'est seulement à titre d'indication qu'une circulaire a rappelé la liste des auteurs inscrits au programme des classes de mathématiques et de philosophie. Les textes choisis pourront donc être choisis, soit sur cette liste, soit dans un journal ou une revue ; soit dans un recueil d'extraits en usage dans les classes. Les candidats n'auront pas à présenter une liste d'ouvrages sur lesquels l'interrogation devrait obligatoirement porter.

2° Du caractère de la nouvelle épreuve, il résulte que les candidats

devraient être interrogés à la seconde partie du baccalauréat dans la même langue qu'à la première ; toutefois il n'y a pas d'inconvénient sérieux à ce qu'ils désignent une nouvelle langue.

Questions et Réponses

19332. — M. Paul Bignon, député, demande à M. le Ministre de l'Instruction publique : 1° pourquoi l'on refuse aux femmes, actuellement déléguées dans l'enseignement des garçons, ce qui est accordé aux professeurs hommes et à toutes les femmes de l'enseignement féminin, même simples répétitrices, c'est-à-dire l'indemnité de vie chère ; 2° pourquoi l'on ne fait pas subir aux femmes déléguées de l'enseignement des garçons la retenue pour la retraite, ajoutant que ces différences de traitement dans la situation créée aux femmes déléguées de l'enseignement des garçons attirera l'attention du ministre. (*Question du 4 décembre 1917*).

Réponse. — 1° Le Parlement a formellement exclu le personnel intérimaire (en l'espèce les délégués) du bénéfice des indemnités de cherté de vie prévues par la loi du 4 août 1917. Cette exclusion s'applique aussi bien au personnel masculin qu'au personnel féminin. Mais il a, d'autre part, invité l'administration de l'instruction publique à étudier les moyens d'assurer à ce personnel intérimaire des augmentations sensiblement équivalentes aux indemnités de cherté de vie.

La question est en ce moment à l'étude et le ministre des finances est saisi d'une demande de crédit supplémentaire, car les 90.000 fr. accordés par le Parlement (article 12 de la loi du 4 août) sont notoirement insuffisants pour assurer l'augmentation prévue à tout le personnel intérimaire ; 2° Aucun délégué, homme ou femme, exerçant dans les collèges de garçons, n'est admis au versement des retenues pour les pensions civiles. Les délégations ont un caractère essentiellement précaire et sont toujours révocables, étant donné qu'il convient avant tout de réserver les droits des fonctionnaires et des candidats mobilisés.

J. O., 13-12-17.

19588. — M. Durafour, député, demande à M. le Ministre de l'Instruction publique si un fonctionnaire à demi-traitement pour maladie, a droit à la totalité ou à la moitié de l'indemnité de cherté de vie, ainsi qu'à la totalité ou à la moitié de l'indemnité pour charges de famille. (*Question du 18 décembre 1917*).

Réponse. — Conformément aux instructions de M. le Ministre des Finances en date du 19 août 1917, et relatives aux mesures temporaires prises pour permettre aux fonctionnaires et agents de l'Etat de faire face à la cherté de la vie (loi du 4 août et décret du 18 août 1917), un fonctionnaire a droit à l'intégralité du supplément de traitement en cas de congé à traitement plein ; si le

congé est accordé avec retenue, le supplément est réduit dans la même proportion. Quant aux indemnités pour charges de famille, elles sont allouées intégralement en cas de congé à traitement entier et de congé pour maladie à demi-traitement.

19655. — M. de Kerguézec, député, demande à M. le Ministre de l'Instruction publique, que les membres du corps enseignant qui ont la faculté de rejoindre leur poste et qui restent dans les dépôts de l'intérieur cessent de toucher à la fois solde et traitement. (*Question du 21 décembre 1917*).

Réponse. — Seule une modification de la loi du 5 août 1914 sur le cumul de la solde et du traitement pourrait autoriser le ministre de l'instruction publique à prendre la mesure suggérée par l'honorable député. Il ne peut, en attendant cette modification, qu'attirer l'attention de son collègue de la guerre sur les cas de cumul, assez rares d'ailleurs, mais qui constituent de regrettables abus et réclamer avec insistance la mise en sursis des fonctionnaires qui les commettent. C'est ce qu'il fait chaque fois que de tels cas lui sont signalés.

19802. — M. Eugène Laurent (Nièvre), député, demande à M. le Ministre de l'Instruction publique que les délégués professeurs des lycées et collèges soient appelés au bénéfice de la loi du 4 août 1917, qui accorde une indemnité de vie chère à tous les agents de l'Etat. (*Question du 31 décembre 1917*).

Réponse. — Au cours de la discussion de la loi du 4 août 1917, le Parlement a formellement exclu les intérimaires de toute nature chargés, depuis le début des hostilités, de la suppléance des fonctionnaires mobilisés, du bénéfice des indemnités pour cherté de vie et pour charges de famille. Mais il a invité les administrations à étudier les moyens de leur accorder une augmentation de salaire sensiblement équivalente aux dites indemnités. En conséquence, la question signalée par l'honorable député fait l'objet d'une étude qui doit prochainement aboutir.

Certificat primaire

Epreuves orales

Questions générales de Pédagogie

Indiquez avec précision les différences et les analogies essentielles entre l'enseignement scolaire et l'éducation maternelle, dans l'étude d'une langue vivante.

— Suffit-il d'avoir appris la grammaire pour écrire correctement une langue étrangère ?

— Rôle et emploi des différents exercices écrits dans l'enseignement d'une langue par la méthode directe.

— On a dit que faire apprendre et répéter des morceaux par

cœur, c'était du pur psittacisme. Que pensez-vous de cette opinion ? Y a-t-il là un danger à éviter ?

— Comment peut-on amener les élèves à donner à la rédaction étrangère un tour personnel ? A quelles conditions la correction profite-t-elle à tous ?

— Comment stimuler et faire travailler fructueusement dans une classe, les élèves les moins bien doués ?

— Un grand nombre d'élèves d'écoles normales, venus des écoles rurales, ne connaissent, à l'entrée, que très peu — ou point du tout — la langue étrangère étudiée à l'école ; d'autres, venus des écoles primaires supérieures, ont étudié une autre langue. Comment procèderez-vous avec ces grands commençants ?

— Ferez-vous apprendre par cœur à vos élèves commençants de la prose ? des vers ? des scènes dialoguées ? Quels peuvent être les avantages ou les inconvénients de ces différentes sortes de leçons ? Comment les préparez-vous en classe ?

— Quels caractères doivent présenter les poésies que vous ferez apprendre par cœur : dans une école primaire supérieure ? dans une école normale ?

— Dans quel ordre enseignerez-vous les temps du verbe ?

— Comment vous y prendrez-vous pour donner à vos élèves de bonnes habitudes de prononciation ? Faites-vous intervenir les principes de phonétique, et dans quelle mesure ?

— Comment enseignez-vous à lire à haute voix ?

— Pourquoi, surtout dans l'enseignement direct, ne faut-il pas abuser des exercices purement oraux ? Quel correctif convient-il d'y apporter ?

— Rôle et emploi du dessin dans l'enseignement des langues étrangères.

— Comment, dans une classe nombreuse, contrôlerez-vous avec précision l'étude des leçons, sans perte de temps pour personne ?

— Comment établir en classe des exercices de conversation qui aient un tour personnel ?

— Mettrez-vous entre les mains des élèves un livre ? un cahier ? ou l'un et l'autre ? Avantages et inconvénients.

— Les méthodes actives pratiquées dans les classes de langues vivantes exigent un gros effort de la part des professeurs et des élèves. Comment ferez-vous pour éviter la fatigue ?

— Les inconvénients de l'interrogation collective. Comment y remédier ?

— Ferez-vous chanter vos élèves dans vos classes de langues vivantes ? Pourquoi oui ? ou pourquoi non ?

— Comment mèneriez-vous de front, sans confusion pour l'esprit, l'étude du vocabulaire, des expressions idiomatiques et de la grammaire ? Lequel de ces trois ordres de faits vous servira de fil conducteur ?

— La leçon de choses, dans une classe de langue vivante, a-t-elle le même but que dans l'enseignement donné en langue maternelle ? Quels en sont les avantages spéciaux ? Quels peuvent en être les inconvénients et comment peut-on y remédier ?

— Par quels procédés le professeur de langues vivantes acquiert-il de l'autorité et de l'ascendant sur ses élèves ?

— De la gradation dans l'enseignement du vocabulaire.

— Rôle de la géographie et de la description du pays étranger dans l'enseignement élémentaire d'une langue vivante.

— Vous avez une classe composée, pour une partie, d'élèves ayant déjà commencé l'étude des langues vivantes, d'autre part, de débutants. Comment vous y prendrez-vous pour que votre enseignement profite aux uns et aux autres ?

— Quelle idée vous faites-vous du mobilier d'une classe de langue vivante destinée à des débutants ?

— Comment la connaissance du pays étranger peut-elle permettre au professeur de donner plus d'intérêt à l'enseignement de la langue parlée dans ce pays.

— Quel est le rôle de la version ? Quelle part peut-on lui faire dans l'enseignement par la méthode directe ? Importance de cet exercice dans une école normale. Comment le pratiquerez-vous ?

— Rôle du carnet de poche dans l'étude du vocabulaire.

— Quel est le rôle des dictées en langue étrangère ? Comment les pratiquerez-vous ?

— Dans toutes les phrases de l'enseignement, formulerez-vous les règles en français ou en langue étrangère ? Avantages et dangers.

— Par quels moyens et jusqu'à quel point le professeur de langues vivantes peut-il concourir à la formation littéraire des élèves ? 1) A l'école primaire supérieure ; 2) A l'école normale.

— Usage et rôle propre du tableau noir dans l'enseignement d'une langue vivante.

— En quoi doit consister, pour le professeur, la préparation d'une classe de langue vivante ?

— Le français doit-il être proscrit entièrement des leçons de langue vivante ? Pour quelles raisons ? Quelles exceptions voudriez-vous faire à cette règle et à quel cours de préférence ?

— Montrer qu'il faut, dans l'enseignement d'une langue vivante, exciter et faciliter l'effort de l'élève, mais non le supprimer.

— Pensez-vous que l'application de la méthode directe puisse donner lieu à des difficultés spéciales d'ordre disciplinaire ? Par quels moyens peut-on soutenir l'attention et prévenir ces difficultés ?

— Discutez cette parole : Parler, lire, écrire, tel est l'ordre qu'il faut suivre dans l'enseignement d'une langue.

— Dans l'enseignement à l'école normale, quels sont les avantages et les inconvénients des morceaux choisis, comparativement à l'étude d'une seule œuvre littéraire ?

— Montrer l'utilité et la portée spéciale de l'enseignement d'une langue vivante dans une école normale.

— Qu'entendez-vous par « exercices collectifs » dans l'enseignement d'une langue vivante ? Indiquez-en avec précision le rôle et l'emploi.

— Quel est le rôle du thème ? Quelle part peut-on lui faire à côté de la méthode directe ?

— Rôle de l'œil et de l'oreille dans l'enseignement d'une langue vivante.

— La méthode directe dans une classe très nombreuse d'école primaire supérieure (40 élèves et plus). Ses difficultés, ses limites. Exposez les procédés que vous emploieriez dans cette classe.

— On reproche à la méthode directe d'être un pur dressage, de supprimer la réflexion, et de donner ainsi de fâcheuses habitudes d'esprit. Discutez cette opinion.

— Quel est l'âge le plus avantageux pour commencer l'étude d'une langue étrangère ? Tirez-en des conclusions en vue de l'enseignement dans une école normale ou dans une école primaire supérieure.

— Le rôle du dictionnaire. A quel cours peut-il ou doit-il apparaître ? Quel genre de dictionnaire doit être adopté ? Peut-on, ou doit-on, s'en servir en classe, et de quelle manière ?

— Montrez l'utilité et la portée spéciale de l'enseignement d'une langue vivante dans une école primaire supérieure.

— Peut-on amener les élèves à faire des lectures personnelles en langue étrangère en dehors des classes ? Par quels moyens ?

Questions spéciales

— L'accent tonique et le rythme de la phrase en allemand. Comment en donner le sentiment aux élèves ?

— Les principales prépositions allemandes. Rapports exprimés, cas régis. Dans quel ordre et par quels procédés habituerez-vous les élèves à les employer ?

— Comment procèderez-vous, avec une classe de débutants, pour rendre sensible le rôle des *cas* de la langue allemande ?

— Les prépositions qui gouvernent tantôt le datif, tantôt l'accusatif. Difficultés de leur enseignement. Moyens pratiques à employer.

— On dit que la langue anglaise est une leçon de pensée concrète et d'observation exacte. Montrez, par des exemples choisis, dans la langue familière, que cela est vrai également de la langue allemande.

— Les auxiliaires de mode. Comment en ferez-vous saisir le sens ? Comment en enseignerez-vous les formes ?

— Le mouvement et le séjour dans l'emploi des prépositions. Exercices scolaires qui en découlent.

— Comment amènerez-vous vos élèves à employer correctement les prépositions de lieu ?

— Comment ferez-vous comprendre à vos élèves le rôle de l'article défini en anglais ? Par quels moyens pratiques les amènerez-vous à l'employer correctement ?

— Rôle et emploi des formes dites *progressive* et *emphatique* de la conjugaison du verbe en anglais. Comment familiariserez-vous les élèves avec ces formes ?

— Comment amenez-vous vos élèves à employer couramment les formes négatives et interrogatives de la conjugaison anglaise ?

— Les temps passés en anglais. Comment en rendrez-vous le sens et l'emploi familiers à vos élèves ?

— Place de l'adverbe en anglais. Par quels moyens amènerez-vous vos élèves à vaincre cette difficulté grammaticale ?

— Comment ferez-vous comprendre à vos élèves les différents rôles des mots terminés en *ing* ? Comment les familiariserez-vous avec l'emploi de ces mots ?

— Comment rendre sensibles aux élèves les différences de sens et d'emploi de « shall » et de « will » ?

— L'adjectif composé en anglais. Par quelle suite d'exemples et d'exercices en rendrez-vous familiers à vos élèves le caractère et l'usage ?

— On a dit que l'étude de la langue anglaise est une leçon continuelle de pensée concrète et d'observation exacte. Illustrez cette pensée par des exemples choisis dans la vie familière.

— Faut-il, dans l'enseignement de l'espagnol, s'interdire toute comparaison entre cette langue et le français ? Discutez les avantages et les inconvénients ?

— De quelle façon élémentaire et pratique enseignerez-vous à vos élèves la conjugaison des verbes espagnols à voyelle variable?

— 1) Comment expliquerez-vous à vos élèves les principes généraux de l'accentuation écrite en espagnol ? — 2) Comment justifierez-vous à leurs yeux l'emploi de formes spéciales de ponctuation dans les phrases interrogatives et exclamatives ? (¿ ? ¡ !).

Quels sont les auteurs italiens dans lesquels vous chercherez de préférence des textes faciles ? Quels sont ceux que vous réserveriez pour les élèves avancés ? Donnez vos raisons.

Compositions données aux Examens du Baccalauréat à Montpellier

Allemand

Auszug und Heimkehr

I. Eine Bäuerin flieht beim Herannahen des Feindes. — Sie wirft einen letzten wehmütigen Blick auf das wohlbestellte

Wohnhaus, die geräumigen Ställe und Scheunen, die mit reichen Saaten bedeckten Felder, die Wiesen mit dem weidenden Vieh.

II. Freundliche Aufnahme in einem Dorf Südfrankreichs. Trotzdem verlebt sie angstvolle Tage. Ihr Gatte und zwei Söhne kämpfen auf der Front. — Und was ist aus ihrem Heim geworden?

III. Rückzug des Feindes. — Heimkehr. — Entsetzlicher Anblick : Haus und Nebengebäude in Trümmern ; Hof, Garten, Felder, Wiesen leer und verwüstet. — Dennoch Freudegefühl : sie hat ihr liebes Heim wiedergefunden ; Gatte und Söhne leben. Mit vereinten Kräften werden sie ihren Hof wieder aufbauen.

B. D., oct. 1917.

Anglais

A dream

Imagine you are a full man and tell your children part of your recollections of the preant war and its consequences : how France was taken by surprise... — how she, together with her faithful allies, defeated the plans of the enemy.... and how nation after nation joined her in the souffle until the day when the was finally victorious... — how the day of her triumph marked only the beginning of a hard, painstaking life for you as to many improvements were wanted in the agricultural..., industrial... and commercial life of your country (give a few examples), ad as the ranks of men had been thinned to terribly — how you contributed to make your country prosperous for your part in your line of work (mention one) — how your example is to be followed by your children and later on by your grandchildren to as ever to secure further progress.

Octobre 1917.

Whittington and his cat

Dick Whittington, a poor orphan, is taken by a countryman to London — meets Mr. Fitzwarren who takes him at his service — has to work in the kitchen... — is ill-treated by the cook but Mr. F's daughter takes his defence — is generously given a fine cat by one Dame Homely — is asked by a captain to send something on board a ship bound for — a far-off island — parts with his cat...

The cook's ill — treatment getting worse is ready to run away — thinks the bells of Bow-Church ring him back and a voice calls him Lord Mayor of London... returns.

After two years hears his cat has not a negro king rid of the mice that pestered him — is now to receive a chest full of gold. Proves kind to Mr. F's servants and Dame Homely — soon marries Miss F. — not long after becomes Lord Mayor of London.

(Juillet 1917).

Espagnol

Cristóbal Colón y Fray Pérez de Marchena

Una mañana de Marzo de 1492, un extranjero acompañado por un niño llamó á la puerta de un convento de España y preguntó por el prior, Fray Pérez de Marchena.

Introducido en la celda de èste, le dijo que se llamaba Cristóbal Colón, que era genovés, marino y venia á hablarle de una empresa que habia de redundar en provecho y gloria de España.

Después de convidar á comer á sus huéspedes, el prior interrogó al extranjero, y éste le expuso lors argumentos en que se fundaba para creer posible llegar, por un camino más corto hacia el Oeste, á aquellas tierras donde abundaban el oro y las especias. Fueron tales la convicción y el entusiasmo que infundió en el prior que éste le cobró afecto, y, aprobando su proyecto, le dió cartas para conseguir una audiencia de los reyes de España.

Imaginaréis con los debidos pormenores esta escena asi como el diálogo entre ambos personajes.

Italien

Con due esempi che immaginerete, schiarite il significato dei due proverbi :

Pietra mossa non fa musco,

e :

Chi non risica non rosica.

Conchiuderete dicendo a quale dei due vi atterreste più volentieri e perchè.

(*Octobre 1917*).

Petites Annonces

Les PETITES ANNONCES ne sont reçues qu'accompagnées de leur montant en un mandat-poste (étranger : mandat international), au nom de Mlle Weiller, 15, rue Trézel, Paris-XVIIe, à qui toute la correspondance relative aux PETITES ANNONCES doit être envoyée.

1. Pour les personnes étrangères à l'Association : 2 francs la ligne de 60 lettres. Pour les membres de l'Association, deux insertions gratuites de quatre lignes chacune ; insertions ultérieures à 0 fr. 50 la ligne.

2. Nos correspondants sont prévenus que la composition des Petites Annonces des Langues Modernes *est arrêtée le 15 de chaque mois.*

Le Gérant : A. Coueslant.

CAHORS & ALENÇON IMPRIMERIES COUESLANT. — 20.231

Seizième année. — N° 2 Avril-Mai-Juin 1918

Les Langues Modernes

L'Assemblée Générale du 13 décembre 1917, a décidé que par suite de la crise du papier et de l'augmentation des frais d'impression, Les Langues Modernes *ne paraîtraient plus que quatre fois par an jusqu'à la fin de la guerre.*

AU CHAMP D'HONNEUR

LE LIVRE D'OR

VINGT-ET-UNIÈME PAGE

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Martin, professeur d'allemand au collège de Castelnaudary.

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Bourgoin (Henri), professeur d'allemand au lycée de Limoges, officier-interprète de 3e classe :

« Officier-interprète d'une activité et d'un courage remarquables. Au cours des nombreux coups de main que vient d'exécuter la D. I, s'est toujours placé dans la tranchée même de départ pour remplir mieux et plus vite sa mission. Le 8 septembre 1917, sans en avoir reçu l'ordre, a accompagné les troupes d'attaque dans la position ennemie où il est resté pendant toute la durée des opérations et a pu ainsi rapporter au commandement des renseignements précieux. » (*J. O.*, 27 novembre 1917).

AUTRES CITATIONS

Bertrand, professeur d'allemand au lycée de Carcassonne, sous-lieutenant au 210e régiment d'infanterie :

« Officier très dévoué, remplissant les fonctions d'officier de renseignements avec une conscience et une compétence remarquables. Insouciant du danger, d'une activité infatigable, ne cesse de rendre de précieux services à son chef de corps. » (Ordre du régiment). 2e citation.

Bourgeois (C. G.), professeur d'allemand au lycée d'Orléans, officier-interprète de 1re classe à l'E. M. de la 25e division :

« Au cours des combats de Lorraine, où ses services étaient périlleux à Béthancourt, où il faisait le coup de feu ; à Verdun (Mort-Homme), où il occupait l'observatoire des Bois Bourrus, sur l'Aisne où il organisait les postes de renseignement, dans la Somme au Bois Crépey, l'interprète Bourgeois s'est acquitté de ses fonctions avec distinction et des missions qui lui ont été confiées avec une indifférence complète du danger.

« Pendant la bataille de Verdun (Avocourt), 20 août 1917, installé jour et nuit à son camp au milieu des batteries, a su, grâce à sa connaissance approfondie de l'armée et du soldat allemands, obtenir des prisonniers de précieux renseignements sur la situation de l'ennemi. » (Ordre de la division).

Laborde (Roger), professeur d'anglais au lycée d'Angoulême :

« S'est courageusement offert pendant l'attaque sur C..., en novembre 1917, à aller procéder à l'évacuation des civils restés dans le village de F..., en pleine zone de feu. S'est acquitté de sa mission avec courage et sang-froid, malgré un bombardement intense. » (Ordre de la Mission militaire française attachée à l'armée britannique).

Preuss (Frédéric), professeur d'allemand au collège de Clamecy (Nièvre), sous-lieutenant au 295e régiment d'infanterie :

« Excellent officier, ayant fait preuve depuis le début de la campagne de beaucoup d'énergie et de sang-froid. Renversé à plusieurs reprises et à moitié enseveli dans la tranchée, a pu, grâce à son ascendant, y maintenir sa sec-

tion, malgré un très violent bombardement. » (Ordre de la brigade). 2e citation.

ROQUES (Paul-Etienne), professeur d'allemand au lycée de Chartres, capitaine au 25e régiment territorial d'infanterie :

« Officier de valeur ; sa compétence étant mise à la disposition d'une brigade active pour une attaque, a donné à ses hommes un bel exemple de courage, sous des bombardements violents et obtenu de sa troupe un superbe rendement en plein assaut et les jours suivants. » (Ordre du corps d'armée).

PROMOTIONS

BOUSSAGOL, professeur d'espagnol au lycée de Carcassonne, promu lieutenant.

LARSONNEUR, professeur d'allemand au lycée de Valence, promu capitaine.

ORANGE, professeur d'anglais au lycée de Cherbourg, promu officier-interprète de 3e classe.

PREUSS, professeur d'allemand au collège de Clamecy, promu successivement adjudant, sous-lieutenant et lieutenant au 295e d'infanterie.

MÉDAILLE MILITAIRE ANGLAISE

BAHANS, professeur au lycée de Bordeaux, sergent-interprète:
« Bravoure en campagne. »

DISTINGUISHED CONDUCT MEDAL

LABORDE (Roger), professeur d'anglais au lycée d'Angoulême :

« Services rendus pendant la bataille de la S... (juillet 1917), au cours de l'avance sur Saint-Q..., en mars 1917. »

Notes sur l'Enseignement secondaire en Suède

I. *Les écoles situées à la campagne.*

A l'exemple de certaines écoles anglaises et de l'école des Roches, il existe actuellement à Lundsberg (près de Lässundet) dans la vieille province suédoise de Vermland un lycée en plein air modèle. Le lycée de Lundsberg a été fondé par le riche philanthrope William Olsson et il est dirigé par un Proviseur très distingué M. Danielson. Ce lycée a été créé en 1895. Sa devise est *Mens sana in corpore sano.* Ses débuts furent assez modestes et ce n'est que depuis quelques années que sa réputation s'est affirmée. Maintenant il jouit d'une vogue méritée, et le Prince Héritier songe à y envoyer ses enfants. L'emplacement de l'établissement est des mieux choisis. Il suffit de feuilleter le volumineux et luxueux in-8° publié en 1912 à l'occasion du cinquantenaire de William Olsson, pour s'en rendre compte. Les photographies qui illustrent cet ouvrage sont la meilleure des « réclames ». Des bâtiments clairs, spacieux, disséminés dans un parc planté de sapins et de bouleaux, sont destinés les uns à servir de home, les autres de locaux scolaires. En Suède plus qu'en tout autre pays, l'internat est détesté. Il n'existe d'ailleurs pas. Et les sections d'élèves scandinaves que sur l'initiative de M. Honnorat l'on a songé à créer dans quelques-uns de nos lycées, en particulier au Hâvre, à Caen et à Marseille, devraient être disséminées dans des familles. C'est une condition primordiale de leur existence. Il allait donc sans dire que les élèves de Lundsberg, les classes finies, seraient absolument libres. J'ajoute que ces classes n'ont pas lieu toujours à huis clos et que c'est aux bains de soleil qu'enseignent certains professeurs pendant l'été. C'est ainsi que procédait M. Grimberg, l'historien bien connu, lorsqu'il était professeur à Lundsberg. Ce régime dont les esprits chagrins dénoncent les périls même à Lakanal, ne nuit aucunement, paraît-il, à la solidité des études des jeunes élèves suédois de Lundsberg. Tout le monde est unanime à le reconnaître et les

résultats des examens en font foi (1). Je ne parlerai pas de la place donnée dans l'emploi du temps à la gymnastique, aux sports (foot-ball, natation, etc.) et aux travaux manuels (« sjlöd » : menuiserie, forge...), car on sait que cela est général en Suède et l'on connaît l'impulsion donnée à la création de ces disciplines nouvelles par le professeur Lundell d'Upsal. Ce qui différencie peut-être le lycée de Lundsberg des autres lycées suédois (son installation à la campagne considérée à part) c'est l'esprit qui l'anime. Les « Lundsbergiens » fiers de leur lycée si moderne, de leurs professeurs, de leur petit observatoire astronomique, n'ont pas seulement un « hymne » à eux (cf. p. 87), ils ont un esprit à eux. Cet esprit qui se manifeste par des poésies de circonstance (p. 167) et plus tard par la solidarité des anciens élèves, on peut deviner a priori quelles sont ses qualités et quels sont ses défauts. L'esprit « d'équipe », à condition d'être tempéré, est trop fécond et a trop fait ses preuves pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge. Mais il est un avantage à ce lycée qui ne ressort pas immédiatement si l'on ne connaît pas la décentralisation suédoise; c'est qu'il met en contact des jeunes gens de toutes les provinces, depuis Haparanda jusqu'à Ystad, depuis les cantons du Norrland situés au delà du cercle polaire, jusqu'aux plaines de Scanie, et qu'il crée ainsi au-dessus des aspirations particularistes provinciales un véritable esprit national. A condition bien entendu de ne pas verser dans le chauvinisme, ce souci de centralisation intellectuelle dans un pays aussi vaste que la Suède a ses avantages. Et l'on peut remarquer en passant à cet égard que le choix qui a été fait de la province de Vermland pour fonder Lundsberg a été fort heureux. Peu de provinces suédoises sont en effet aussi spécifiquement suédoises que la patrie du grand poète Frœding. Mais à côté des avantages de l'esprit de Lundsberg il y a un inconvénient ou tout au moins un écueil à éviter : c'est comme bien on pense le snobisme qui peut résulter du prix élevé de la pension (5.000 couronnes, c'est-à-dire au change actuel près de 10.000 francs).

Une autre institution analogue à celle de Lundsberg, et plus accessible celle-là à toutes les bourses, est celle de Aosgaord, située dans la province de Jemtland et fondée par le comte Robert Moerner (2). Les élèves d'Aosgaord consacrent eux

(1) Voir p. 61 les promotions de bacheliers photographiés avec leurs casquettes d'étudiants et les guirlandes de feuillages que leur ont offertes leurs amis.
(2) Voir un article de M. Moerner sur son école dans la revue : det nya Sverige, n° 7 (1917), 21 juin, p. 318 sqq.

aussi aux exercices corporels un temps considérable, mais les exercices qu'on leur propose sont des exercices utiles, directement utiles, qui diminuent leurs frais de pension : ils cultivent le jardin potager qui leur fournit des légumes, et s'ils ne rapetassent pas eux-mêmes leurs souliers, ils laissent du moins à autrui le moins de soins possible pour ce qui a trait à l'entretien de leurs hardes, au sciage des bûches qui les chauffent ; d'où naturellement une réelle économie. Ces soins ménagers, aussi sains pour le développement de l'organisme que le tennis et autres sports élégants, sont peut-être un peu terre à terre, mais ils n'ont rien en soi de déshonorant que je sache ; ils constituent même une excellente préparation à la vie militaire. Aussi me semble-t-il que nous aurions peut-être bien là quelques indications à prendre pour l'orientation de certaines méthodes après la guerre et que, bien que moins considérable que l'école de Lundsberg, l'école d'Aosgaord mérite notre attention.

II. *Les bâtiments scolaires*

Si l'on ne connaissait pas le violent besoin de vie en plein air des Scandinaves, qui, lorsque l'été éclate, changent presque d'âme comme d'habits, on pourrait considérer comme moins nécessaires qu'en d'autres pays les écoles situées à la campagne, tant les locaux scolaires urbains sont clairs et spacieux. Ils le sont pour différentes raisons. D'abord les villes suédoises (sauf peut-être Stockholm (1), Gœteborg et Malmœ : et encore ces grandes villes ne renferment-elles presque pas de vieux quartiers) sont des villes où la place ne manque pas. La petite ville de Soederhamn par exemple s'étend sur des kilomètres. Ensuite l'internat n'existant pas, tous les locaux sont destinés aux salles de classe. Enfin le peuple suédois a le goût des bâtiments publics imposants, et la modicité de ses ressources ne l'empêche pas d'entreprendre de grands travaux : canaux, ouvrages d'art et, comme de juste, écoles. Il y a à cet égard entre les villes une émulation féconde alimentée par des donations de particuliers. Il suffit de visiter quelques établissements d'enseignement secondaire pour se rendre compte que les écoliers suédois ne sont pas à plaindre. Qu'il s'agisse de lycées de garçons comme le lycée moderne de Gœteborg le lycée classique du nord à Stockholm, ou de lycées de filles

(1) Cf. L. Maury : *Stockholm moderne* in Revue bleue, 1912 II, p. 273 sqq.

comme le lycée de Gœteborg (décoré de fresques de Carl Larson), le lycée élémentaire de Mlle Ahlström à Stockholm, le lycée de jeunes filles français si bien dirigé par Mme Muller (également à Stockholm), — ou de lycées mixtes comme ceux de Djursholm (1), d'Eslœv (dont Chr. Thorn est proviseur), d'Upsal de Gœtheborg, de Mlle Whitelock (à Stockholm) — pour ne citer que ceux qui me viennent d'abord à l'esprit — le visiteur sera frappé par l'hygiène et le confort des classes lumineuses, vastes, ornées de plantes vertes, avec des tables en bois clair, — par les terrasses de récréations couvertes pour l'hiver et abondamment pourvues de lavabos et de petits jets d'eau à déclic, pour qui a soif, — par la recherche (parfois heureuse) d'une décoration artistique simple et gaie. Deux choses paraissent particulièrement au point dans ces lycées flambant neufs : les *salles de gymnastique* naturellement, où les professeurs, élèves du célèbre colonel Sellen, font moins usage d'agrès que d'exercices d'ensemble lents et rythmés « bradustoliques », — et les *bibliothèques enfantines*, composées d'ouvrages à la portée des élèves et non de vieux « rossignols », comme nombre de nos bibliothèques de quartiers, et où l'on peut puiser librement sous la surveillance d'un élève responsable. Pour ce qui touche la gymnastique, il faut noter que les exercices en chambre ne suppriment nullement les exercices plus violents pratiqués en plein air, tels que le ski. Des excursions sont fréquemment organisées par les maîtres.

III. *Le Sloejd et l'enseignement ménager*

L'heureuse impression produite par les lycées suédois résulte de leur bonne organisation et de la discipline des élèves, qui, en général, prennent à cœur de ne pas salir, de ne pas abîmer l'établissement auquel ils appartiennent, et même de l'embellir. Je crois qu'il faut attribuer au *Sloejd* et à l'enseignement ménager, plus qu'au manque de turbulence des petits Suédois, cet état de chose. Le travail manuel en effet enseigne le respect de l'objet créé.

Mais c'est surtout sur la formation du caractère qu'influe le *sloejd*. L'enfant qui manie la varlope, ajuste des queues d'aronde, forge un chandelier, construit une cabane, peinturlure une

(1) Où ont eu lieu, cette année, des cours de vacances de français dont je parle dans mon article des *Langues Modernes* du mois de décembre 1917.

fresque s'habitue par là même à prendre conscience de l'emprise qu'avec un peu d'ingéniosité il peut s'acquérir sur les choses, partant à avoir une juste confiance en ses forces coordonnées. Aussi le *sloejd* est-il mis en pratique dès les jardins d'enfants (1). Et il ne sert pas seulement à dégrossir individuellement chaque enfant, il prête en outre à d'excellents exercices de travail par équipes. La salle de conférences de l'école mixte de Gœteborg a été ainsi entièrement décorée par des élèves qui se sont réparti la besogne. Ils y prennent tellement goût, que, devenus adultes, ils iront souvent suivre les cours supérieurs de *sloejd* de *Naees*.

A côté du *sloejd* s'est surtout développé, ces dernières années, pour les jeunes filles, *l'enseignement ménager*. M. Lundell, professeur de langues et littératures slaves à l'Université d'Upsal, homme à l'esprit très ouvert et très actif, a été l'âme de ce mouvement portant à l'enseignement obligatoire de l'économie domestique. Une école spéciale pour former les maîtresses a été fondée à Upsal. Elle est dirigée par Mlle Norby. L'enseignement m'a paru également théorique et pratique : il donne une connaissance précise de la valeur chimique des mets et partant des menus sans plats faisant double emploi (ces considérations méticuleuses sont indispensables dans ce pays pauvre et dénué de ressources) ; il donne également des notions rationnelles sur toutes les occupations indispensables à l'autonomie du foyer : boulangerie, tissage, laiterie, pâtisserie, conserves, lessives, etc... et s'efforce de perfectionner la technique adoptable à de petits organismes. Une annexe rurale, la ferme de Braogaord, que M. Lundell m'a fait visiter dans le détail, enseigne la culture potagère, la charcuterie... Toutes les élèves y font un stage. Une boutique est jointe à l'école pour écouler les produits confectionnés. Munies de leurs diplômes de maîtresses d'économie domestique, les élèves de Mlle Norby vont porter jusque dans les provinces les plus éloignées les bienfaits de l'organisation du *home* : elles enseignent dans les écoles primaires. les lycées ou dans des écoles spéciales destinées à à former des domestiques et des cuisinières. L'école de ce genre, située à Upsal, la « Hemskola » de Mlle Skroeder, comporte une petite pension ou « Hospitset » pour donner une matière réelle aux exercices. L'Eglise suédoise a compris l'importance de ces organes pour l'éducation des masses et les a pris sous

(1) Voir l'intéressant article de Mlle Signe Palmer dans la *Revue Scandinave* (1912) et les reproductions de fresques strapaçonnées par des enfants dans le style « dalécarlien ».

son patronage effectif. L'été, avec un matériel strictement réglementaire, des maîtresses vont faire des cours à la campagne dans des fermes. Ce n'est pas seulement la nécessité impérieuse de ne pas gaspiller qui entraîne dans l'enseignement ménager ce dogmatisme, c'est aussi la nature du caractère suédois, plus porté à la docilité qu'à l'initiative ; on constate le même caractère dogmatique dans tout l'enseignement et, partant, une empreinte forte et identique de l'éducation surtous les esprits. Je n'entends pas examiner ici ce qui en résulte pour la formation de la personnalité et pour le niveau des études.

IV. *Importance de la vie scolaire en Suède.*

Plus peut-être qu'en d'autres pays (sauf dans les très bonnes familles) les conditions de la vie moderne rendent la famille en Suède un milieu peu apte au développement des enfants (la fréquence des divorces n'y étant pas étrangère). Il en résulte que l'école prend dans la vie de chaque individu une place fort importante. Le baccalauréat (ou examen de « maturité ») est un grand événement. Les parents, les amis se rassemblent à la sortie du lycée où se passe l'examen, au début de l'été. Ils apportent dans des papiers, qui bientôt volètent, des guirlandes de fleurs dont ils ornent les candidats reçus. Ceux-ci, coiffés de la casquette blanche des étudiants, sont portés en triomphe et portent à leur tour sur leurs épaules leurs camarades bachelières, raides et couvertes de fleurs comme des mortes. Plus tard tous les dix ans, tous les cinq ans, les camarades de promotion se réunissent à un banquet. Certains en sont-ils empêchés ? Le télégraphe joue. Lesliens de camaraderie sont presque des liens familiaux. Cette solidarité est excellente, mais elle manifeste fatalement parfois une cohésion plus apparente que profonde.

V. *Inconvenients du soin excessif apporté aux conditions matérielles de l'éducation.*

Un manuel de géographie à l'usage des écoles d'adultes suédoises définit le peuple français « un peuple sale » (1) Le dédain que l'on nous marque à cet égard est peut-être justifié

(1) On nous reproche toujours d'ignorer l'étranger. L'étranger nous ignore souvent plus que nous ne l'ignorons. L'éducation suédoise est loin d'être inconnue en France : qu'on se reporte pour s'en rendre compte à la *Vie d'un écolier suédois* d'André Laurie.

jusqu'à un certain point, mais il ne faut pas s'imaginer que l'extérieur de la civilisation, l'organisation allemande par exemple, entraîne nécessairement la civilisation véritable. Cela est particulièrement vrai en pédagogie. L'importance accordée au confort, aux facteurs purement matériels (et ce jusque dans la minutie) risque de faire prendre les moyens pour la fin de l'éducation, et d'abaisser le niveau des études. Cependant nous avons intérêt à rivaliser avec les Suédois en ce qui touche l'organisation matérielle de leur enseignement secondaire, a condition bien entendu de ne pas tomber dans des excès qui énervent.

Paul Desfeuilles.

Un livre espagnol sur M. Unamuno

« Los hombres del 98 : Unamuno ». Auteur : « Julián Sorel », ou, du moins, signataire de ce livre, qui, selon l'éditeur, Caro Raggio, n'est que le premier d'une série destinée à illustrer le labeur des « héros actuels de l'intelligence » de l'Espagne : Valle Inclán, Pio Baroja, etc. Et cette collection, à en juger par ce spécimen, complètera heureusement la série des « Grandes Españoles » inaugurée en collaboration et continuée par le seul Antón del Olmet, le rédacteur du quotidien madrilène El Parlamentario, le plus vaillant défenseur de la cause des alliés dans toute la péninsule, de même qu'elle apportera un supplément utile aux merveilleux travaux de critique littéraire bio-bibliographique dûs à la plume, aussi infatigable qu'avertie, de M. A. González Blanco.

Est-il sûr que M. Unamuno appartienne chronologiquement aux hommes de 1898, c'est-à-dire à cette génération d'écrivains revisionistes, critiques, protestataires, qui donnèrent aux lettres espagnoles plus de pondération, armés qu'ils étaient d'un bagage *culturel* moderne, en ce sens que leurs inquiétudes spirituelles venaient à point remplir une lacune de près d'un siècle, dans la somnolente république des lettres de *tras los montes ?* Oui, sans doute aucun, car quiconque a suivi d'un peu près le mouvement des idées dans la péninsule, sait qu'au lendemain de la perte des Antilles, il se produisit un véritable réveil dans l'idéologie de l'Espagne, qui eut pour conséquence une rénovation littéraire, dont les principaux artisans, outre les deux noms cités plus haut, furent l'actuel professeur de langue grecque et conseiller municipal à Salamanque, ex-recteur de l'Université de cette ville, ainsi que Ramiro de Maeztú, le plus profond des journalistes espagnols de l'heure présente, qui, de Londres, défend avec une merveilleuse logique, une bonne foi et une documentation parfaites, la stratégie et la diplomatie de l'Entente et — *last not least* — aussi l'écrivain si loyalement imbu de culture française, cet « Azorín » qui, devenu lors d'un des derniers changements de ministère en son pays, non point encore — comme il l'eût fallu, mais il le sera — ministre, simplement sous-secrétaire d'instruction publique, nous fait — à demi seulement — regretter les belles ivresses d'antan et pleu-

rer la disparition du « petit philosophe » devant le « señor Martínez Ruiz » :

Ya « Azorín » no es « Azorín »
de aquel hombre extraordinario
dió, hace varios días, fin
el señor subsecretario.

Don Juan, Don Pedro, Don Lino,
Don Antonio, Don Simón,
Don Cristóbal, Don Faustino,
Don Severo y Don Abdón ;

aquellos amigos viejos
que él prodigó con paciencia,
¡ qué lejos, pero qué lejos
están ya de Su Excelencia !...

Todo pasó como un sueño ;
con « Azorín » se han llevado
el filósofo pequeño
y el paraguas encarnado !

Hoy ya son una quimera
el viejuco del violín,
la pequeña taberna
y...¡ las gafas de « Azorín » !

Doña Juana, Doña Blasa,
Doña Paz, Doña Cristeta,
Doña Fe, Doña Tomasa,
Doña Luz, Doña Enriqueta ;

aquellas viejas amables
de aspectos algo ridículos
que el dió vida en admirables
y muy leidos artículos,

están de pésame, ahora
y hasta echarán en su spleen
la política traidora
que se nos llevó á « Azorín ».

« Azorín » será feliz ;
pero nosotros estamos
poniéndole muy mal cariz,
y no nos acostumbramos
al señor Martínez Ruiz... (1)

(1) M. Martínez Ruíz a suscité, à propos de son titre de député aux *Cortes* pour Sorbas, une fort comique petite tempête à la Chambre espagnole, le 4 avril dernier. M. Beltrán y Musitu, qui attaquait son élection, en a, d'ailleurs, été pour ses frais d'éloquence.

Un nouveau cycle se formait : le cycle critique de la littérature espagnole, où soufflait un air vierge, mi-national, mi-exotique (la France, cette fois encore, jouant son rôle traditionnel d'intermédiaire), propice à une révision des valeurs, à des exécutions et aussi à des exhumations. Les bases se posaient d'un édifice où eussent été accueillies les diverses tendances en voie de réalisation et où peut-être elles se fussent fondues dans le grand œuvre d'une rénovation nationale totale. La guerre est venue tout interrompre et, en permettant à certains pseudo-modernistes — en vérités les plus rétrogrades troglodytes — d'endiguer le mouvement en l'orientant vers une soi-disant réforme sociale à l'allemande, a jeté le plus complet désordre dans les sphères pensantes et compromis à jamais la réalisation *pacifique* de la nécessaire évolution sociale.

M. Miguel Unamuno, — le " DE " qui relie le prénom et le patronymique n'ayant qu'une signification locale et nullement, comme certains se l'imaginent en France, nobiliaire — est certainement l'un des écrivains espagnols de l'époque actuelle qui jouissent en leur pays — où il est si difficile d'émouvoir un vaste public, l'Espagnol étant d'un scepticisme et d'une sécheresse d'âme inconcevables — d'un renom extrêmement étendu. Ce renom est justifié par une production moins intense en profondeur qu'en surface. Nous avons dit récemment ici même ce qu'il fallait penser de l'attitude qu'affiche M. Unamuno vis-à-vis de l'érudition. Nous ne reviendrons pas sur cette question. M. Unamuno écrit un peu partout. Journaux et revues de l'ordre le plus divers, en Espagne et dans l'Amérique latine — ce Pactole des journalistes de la péninsule — publient sa prose. Ses livres, depuis la modeste brochure en réimpression jusqu'au compact roman, commencent aussi à former une respectable pyramide. L'homme politique vient heureusement compléter l'écrivain. Alliophile de la première heure, M. Unamuno a eu le bon esprit — et c'est là quelque chose qui compte — de comprendre et de dire tout haut que la victoire de l'Allemagne, c'était la condamnation pour au moins un siècle des idées qu'il prêchait, en compagnie d'autres, avant la guerre, quelquefois avec un accent très prononcé de gallophobie, mais d'une gallophobie raisonnée et — pourquoi le taire — point toujours injustifiée. Mais l'actuelle conflagration, en le forçant à préciser ses points de vue, l'aura libéré de certaine emprise septentrionale, à laquelle il est redevable de plus de tares que de vertus et qu'il a résolument jetée par-dessus bord — espérons-le, pour toujours. A ce point de vue, ses discours au Palace-Hôtel et à la Plaza de toros de Madrid auront plus fait pour lui assurer la

gratitude des Alliés que ses proses idéologiques, souvent discutables et plus souvent encore paradoxales et fumeuses à l'allemande.

Unamuno paradoxal : voilà en effet la tunique de Nessus qu'ont jetée sur ce Basque exilé dans une Castille africaine la plupart de ceux qui, pour se dispenser de lire un écrivain, ont recours à cette abominable et si générale sottise des clichés. Comme si le besoin de frapper le public était, chez cet homme, le but constant de ses écrits, l'on disait, entre gens du commun et gens de bon ton : « *Unamuno es el hombre de las paradojas* » et tout était dit. Et cela, en somme, équivalait à affirmer que l'amour de la contradiction systématique étant l'âme même de la production de cet écrivain, elle ne méritait pas d'être prise au sérieux, ce qui dispensait de la discuter.

Un ouvrage était donc utile, qui remît sur Unamuno les choses au point, ou, du moins, permît aux rares esprits de bonne foi désireux d'asseoir leurs jugements sur des bases documentaires, de reviser leur point de vue sur cet homme sensationnel. Pour cela, il importait d'étudier objectivement son œuvre et sa personnalité, de gloser les pages d'Unamuno à la lumière de sa vie privée. C'est là, quoi qu'on dise, la meilleure méthode, encore qu'elle soit d'un maniement délicat. Et c'est ce qu'a tenté « Julián Sorel ». Nous disons « tenté », car notre conviction bien arrêtée est qu'il n'y a réussi qu'imparfaitement. Le portrait qu'il nous donne de son biographié est sommaire plus encore qu'incomplet. Des anecdotes sont rapportées, qui, si elles peuvent être assez mortifiantes pour cet ex-peintre de grenouilles que fut naguère l'auteur de « Niebla » — comme le lui rappelait récemment un collaborateur de l'*A. B. C.* — n'étaient nullement nécessaires pour définir la personnalité de qui en est le héros. D'autre part, l'étude des œuvres d'Unamuno laisse fort à désirer. Des titres manquent et d'autres ne sont cités que pour la forme. Non que « Julián Sorel » ignore la production unamunienne, au contraire ; mais l'on a la sensation de se trouver en présence d'un livre bâclé — défaut de tant de « biographies » espagnoles ! Cela est d'autant plus à regretter que l'auteur est doué pour ces sortes de besognes et eût pu, croyons-nous, faire beaucoup mieux. Que l'on se reporte, pour s'en convaincre, au chapitre dédié à Unamuno poète ou encore à ceux intitulés : « *Ganivet et Unamuno* », « *Salamanque et Unamuno* », « *Le recteur idéal* » et « *Epilogue divertissant* ».

« Julián Sorel », qui a vécu longtemps à Salamanque, a l'avantage d'y avoir connu Unamuno dans l'intimité et d'en avoir surpris maints petits secrets et petites tares. A-t-il bien fait de

les rendre publics dans ce livre ? Nous savons tous qu'il n'existe pas de grand homme pour son valet de chambre. Nous savons également — et toute la pratique courante de l'histoire littéraire, ou, si l'on veut, de la petite histoire littéraire est là pour le démontrer — que telles ou telles anecdotes de la vie privée d'un personnage historique ont mieux contribué à nous faciliter la compréhension de son œuvre que de longs considérants, esthétiques ou autres. C'est pourquoi nous opinons que tout n'est pas déplacé dans cet étalage de « chronique scandaleuse ». Ce qui ne veut pas dire que nous approuvions la méthode en bloc. Outre qu'il eût été charitable de taire bien des choses, nous ne croyons pas que leur absence eût nui d'aucune sorte à la portée réelle de ces pages.

Camille PITOLLET.

Ces notes sont anciennes et n'ont été différées dans leur publication qu'à cause du manque d'espace. Les quelques mois qui se sont écoulés dans l'intervalle, s'ils nous permettent de regretter que la candidature législative de M. Unamuno à Salamanque ait échoué, nous ont, en revanche, gratifié d'une agréable surprise : celle d'un avatar nouveau de la personnalité ondoyante et diverse de notre héros. En effet, M. Unamuno a cru devoir — πλεῖν ἀνάγκη, ζῆν οὐκ ἀνάγκη — écrire une tragédie. Cette œuvre nouvelle offre ceci de particulier, entre autres « génialités », qu'elle est parfaitement « irreprésentable ». Après avoir erré inutilement d'une table directoriale à une autre dans à peu près tous les théâtres de Madrid, le manuscrit de Fedra est venu échouer à l'Ateneo, où, le 25 mars dernier, l'œuvre a été jouée devant un auditoire d'intellectuels, « non comme une représentation théâtrale, mais comme un essai, ou une lecture qui fut écoutée avec tout le respect et la considération que mérite son auteur » : ainsi s'exprime : « Maquiavelo », du peu suspect *Diario de la Marina* (1). Cette Fedra, pour employer les termes mêmes de D. Miguel, « n'est qu'une modernisation de celle d'Euripide, ou, pour mieux dire, c'est son thème propre, mais avec des personnages d'aujourd'hui, et, par conséquent, des chrétiens ; ce qui la rend bien différente (2). » Partisan — mais l'idée de ces « conversations

(1) N° 15084, 26 mars 1918.
(2) « ..... no es sino una modernización de la de Eurípides, ó mejor dicho el mismo argumento de ella, sólo que con personajes de hoy en día, y cristianos por lo tanto — lo que la hace muy otra. »

sous un lustre » est-elle si moderne ? — de la pure nudité tragique, M. Unamuno écrit *ad verbum* : « Esta mi « Fedra » puede representarse con la misma escena para los tres actos, consistiendo en una limpia sábana blanca de fondo — que simboliza un cuarto — una mesa de respeto y tres sillas para que puedan sentarse, si lo creen alguna vez de efecto, los actores y vestidos éstos con su traje ordinario de calle (1). » Donc, foin des « pintores escenógrafos », des « sastres », « modistos » et « peluqueròs » ! L'intensité tragique du dialogue seule importera ! Anita Martos, la « Fedra » de l'Ateneo et protagoniste de cette « tragedia desnuda », aura à « faire plus attention à l'expression du caractère qu'elle symbolise qu'à ses propres attraits personnels — quelque grands qu'ils soient — et à son élégance dans le costume («... que ésta tenga que atender más á la expresión del carácter que simboliza que á sus propios encantos personales — por grandes que sean — ó á su elegancia en el vestir. ») Et ce à Madrid, où la tragédie, ou comédies d'idées est, étant donnée la mentalité enfantine et absolument inculte du gros public, condamnée d'avance — voyez Galdós ! — aux plus noirs des fours ! Décidément, M. Unamuno ne pouvait, de meilleure sorte, prouver à qui en eût encore douté que, s'il a toutes les audaces littéraires, il lui manque, trop souvent, le vrai sens de la sagesse grecque, si graphiquement formulé par Pindare : Ἁμέραι δ᾽ἐπίλοιποι μάρτυρες σοφώτατοι (Olymp. I, 53-54) et confirmé par Démosthène : Πρὸς γὰρ τὸ τελευταῖον ἐκβὰν ἕκαστον τῶν πρὶν ὑπαρξάντων κρίνεται (Olynth. I, 11).

(1) « Cette " Phèdre " mienne peut se représenter avec la même scène pour les trois actes, scène composée d'un drap de fond éclatant de blancheur, symbolisant une pièce, d'une table de parade et de trois chaises pour que les acteurs — revêtus de leur costume de rue — puissent parfois s'asseoir, s'ils jugent la chose d'effet. »

A PROPOS DE TENNYSON

Dans une conférence publiée tout récemment par l'*English Association,* le professeur A.-C. Bradley discute ce qu'il nomme la Réaction Anti-Tennysonienne (1). Il compare la défaveur qui a atteint le poète à celle dont a souffert Dickens à la fin du siècle dernier, et les explique par une révolte naturelle contre la popularité dont l'un et l'autre auteur jouirent de leur vivant, au détriment de certains contemporains. L'heure est peut-être venue d'une critique équitable.

En premier lieu, M. Bradley s'élève contre « les folies de la réaction » : on a fait du tort à Tennyson en parlant de sa philosophie ; il n'est pas plus philosophe que Wordsworth, Browning ou Meredith, et, quand il exprime simplement ses idées, avec les émotions qu'elles éveillent en lui, il est meilleur poète que lorsqu'il argumente. Pour les idées même qui lui tiennent au cœur, la principale est l'idée d'un pouvoir suprême « que dans l'ombre nous devinons » (The Power in darkness whom we guess).

Ce pouvoir doit être de telle nature qu'il confère la plus haute valeur à ce qui, pour l'homme moral, représente la valeur la plus haute, et qu'il garantisse le progrès de cet homme moral et sur terre et dans l'au-delà. Dieu, le progrès moral, l'immortalité, voilà, en résumé, la foi qui est nécessaire à Tennyson, moins pour satisfaire un besoin proprement religieux d'adoration que comme garantie suprême. En effet, la Nature n'est pas pour lui une source de promesses : c'est un lieu de douleur et de lutte, une vaste tuerie. Loin d'offrir une solution au problème de la vie humaine, elle pose ce problème sous une autre forme. Avec les années, ce besoin d'une garantie se fit de plus en plus impérieux, car les progrès de la science et la diffusion des théories évolutives popularisèrent une certaine philosophie matérialiste qui, selon Tennyson, avait une détestable répercussion dans le domaine moral. D'où l'alarme et l'exaspération du poète, et l'esprit de controverses passagères qui gâta certaines

(1) The Reaction against Tennyson. Pamphlet n° 39. The English Association, Jan. 1918.

œuvres et qui amena des adversaires peu sages à le traiter de réactionnaire, des admirateurs peu sages à le revendiquer comme philosophe, prétention qu'il n'eut jamais.

Même si les idées exprimées par un poète ne sont pas les nôtres, ce n'est pas une raison pour refuser de nous identifier momentanément avec elles, et nous priver d'une haute jouissance esthétique. Prenons *In Memoriam*, dont le sujet est l'éternel mystère de la destinée humaine. « Voici une grande et belle âme — pour tous ceux qui la connaissent, éminemment grande et belle — et par suite d'une valeur très haute : et soudain, avec toutes ses promesses, elle semble s'évanouir comme l'arc-en-ciel d'un instant et n'avoir pour le pouvoir suprême pas plus de valeur que cet arc-en-ciel. En est-il réellement ainsi ? » Le même mystère est au fond de toutes les grandes œuvres poétiques. Si nous lisons Job, Antigone ou la Divine Comédie, nous ne dirons pas : « Ces idées sur Dieu, Zeus, le Ciel et l'Enfer heurtent mes idées et je ne puis entrer en elles. » Au contraire, nous entrons en elles et y sentons les mêmes problèmes que posent nos propres idées, avec une passion qui est l'apport du poète. Faisons de même pour *In Memoriam*.

Dans une deuxième partie, M. Bradley considère les traits de la poésie Tennysonienne qui semblent, jusqu'à un certain point, justifier la réaction.

1° Les idées morales sont intensément « mid-Victorian ». — Les vertus qu'il prise le plus sont avant tout celles qui tendent « à maintenir l'ordre existant ». La morale des « Lotophages », c'est que le travail est la loi de ce monde : rejeter cette loi, c'est perdre tout ce qui donne du prix à la vie et imaginer des dieux aussi vains et égoïstes que nous-mêmes. Le « Palais de l'Art » nous enseigne que la jouissance esthétique passive est un poison de l'âme : la « Vision du Péché » que l'abandon aux voluptés conduit au cynisme et à l'impuissance de goûter aucun plaisir ; « L'Amour et le Devoir » que, lorsqu'il y a conflit entre eux, l'amour, même le meilleur, doit céder le pas. Les chevaliers du Graal sont sur terre moins pour perdre leur force à chercher la Vision bienheureuse, que pour redresser les torts.

Il est certain que ces idées sont moins frappantes ou originales que celles exprimées dans maint poème de Browning, Arnold ou Rossetti, et que Tennyson a pu paraître conservateur à l'excès aux générations nourries de Nietzsche et amoureuses du risque.

2° L'insuffisance psychologique de Tennyson, manifeste surtout dans les plus longs poèmes, valut peut-être aux « Idylles du Roi » leur immense popularité. Ce défaut, joint à une élégance trop travaillée, ne contribua pas peu à éloigner de Tennyson, à partir de 1859, ceux des jeunes auteurs qui l'avaient d'abord regardé comme un maître. On connaît les protestations de Swinburne et de Meredith et on sait que Fitzgerald, désappointé par chaque volume de Tennyson postérieur à 1842, accusait le poète de n'avoir pas tenu les promesses de ses premiers jours. Cette faiblesse créatrice de Tennyson n'apparaît pas dans *In Memoriam* et, si elle est manifeste dans *Maud,* cela ne tire pas à conséquence. C'est pourquoi, tout compte fait, *Maud* et *In Memoriam* restent les meilleurs des longs poèmes, ayant eu pour eux l'avantage de ne pas requérir des conceptions de caractères originales ou puissantes et d'employer des formes lyriques admirablement adaptées au génie du poète et aux sujets traités.

En conclusion, M. Bradley fait l'éloge de Tennyson, poète de la nature, louant la finesse et la vérité minutieuse de ses perceptions et le bonheur avec lequel il a su les rendre. Il signale également, ce qui est assez inattendu, que Tennyson est « le seul de nos grands poètes dont l'attitude envers les sciences de la nature ait été celle qu'on est en droit d'exiger d'un poète moderne ».

R. G.

VARIÉTÉS

Traductions versifiées de quelques poésies allemandes

Voici trois essais de traduction, ou plutôt d'adaptation en vers de poésies allemandes, choisies parmi celles qui caractérisent le pessimisme de Lenau, l'optimisme de Geibel et les regrets d'Adalbert de Chamisso, ce descendant d'émigrés français en Allemagne, qui toujours eut la nostalgie de sa première patrie.

Ces jeux de l'esprit, qui ont occupé mes loisirs de vacances en des années déjà lointaines et plus heureuses, n'avaient point d'autre but que de donner à mes élèves un complément agréable et, je crois, utile à l'explication des belles œuvres. Sans doute on ne peut bien goûter celles-ci que dans leur langue originale, mais on regrette souvent aussi de ne pouvoir, dans une traduction en prose, exprimer que très faiblement le charme du rythme, cet élément essentiel de toute poésie. Des amis, trop indulgents peut-être, m'ayant assuré que ces essais pourraient intéresser aussi plusieurs de nos collègues, je prends la liberté d'en soumettre quelques-uns à leur bienveillante appréciation.

A. Souillart,
Professeur au Lycée Lakanal.

An die Melancholie

Du geleitest mich durch's Leben,
Sinnende Melancholie !
Mag mein Stern sich strahlend heben,
Mag er sinken — weichest nie !

Führst mich oft in Felsenklüfte,
Wo der Adler einsam haust,
Tannen starren in die Lüfte,
Und der Waldstrom donnernd braust.

Meiner Toten dann gedenk'ich,
Wild hervor die Träne bricht,
Und an deinen Busen senk'ich,
Mein umnachtet Angesicht !

Lenau.

A la Mélancolie

O songeuse Mélancolie,
Que mon étoile brille aux cieux
Ou qu'elle sombre, ô triste amie,
Tu m'accompagnes en tous lieux.

Tu me conduis au roc aride
Où l'aigle seul bâtit son nid,
Où le pin se dresse rigide,
Au gouffre où le torrent bruit.

Là, pendant que le jour décline,
Songeant à tous mes deuils affreux,
Je pleure, et sur ton sein j'incline,
O Muse, mon front ténébreux !

A. S.

Herbststimmung

1

Ich sah den Wald sich färben,
Die Luft war grau und stumm ;
Mir war betrübt zum Sterben
Und wuszt'es kaum, warum.

2

Durch's Feld vom Herbstgestäude
Hertrieb das dürre Laub ;
Da dacht'ich : deine Freude
Ward so des Windes Raub !

3

Dein Lenz, der blütenvolle,
Dein reicher Sommer schwand ;
An die gefrorne Scholle
Bist du nun festgebannt !

4

Da plötzlich flosz ein klares
Getön in Lüften hoch :
Ein Wandervogel war es,
Der nach dem Süden zog.

5

Ach, wie der Schlag der Schwingen,
Das Lied ins Ohr mir kam,
Fühlt'ich wie Trost mir dringen
Zum Herzen wundersam !

6

Es mahnt aus heller Kehle
Mich ja der flüchtige Gast :
Vergisz, o Menschenseele
Nicht, dasz du Flügel hast !

GEIBEL.

Pensées d'Automne

1

Les bois ont revêtu les teintes de l'automne,
Les oiseaux sont muets, le Ciel va s'obscurcir ;
Je sens monter partout la plainte monotone
Et sans savoir pourquoi, je suis triste à mourir !

2

En tourbillons pressés les feuilles desséchées
Par la plaine roulaient, jouet des Aquilons.
Et je pensais : Ainsi tes joies sont arrachées,
O pauvre tige humaine et s'en vont en haillons !

3

De ton printemps fleuri, ta moisson opulente
Il ne t'est rien laissé que souvenirs amers !
Voici le triste Automne et la vieillesse lente,
Que symbolise, hélas, la glace des hivers !

4

Mais voilà que soudain, comme une voix, m'appelle
Un son glissant d'en haut, un son joyeux et clair :
Un oiseau migrateur passait à tire d'aile,
Aux pays du soleil fuyant le sombre hiver.

5

Quand son appel joyeux parvint à mon oreille
Et son battement d'aile eut fait battre mon cœur,
Je fus réconforté et sentis, ô merveille,
Que d'un espoir nouveau brillait une lueur :

6

Oui, ta voix me disait, cher oiseau migrateur :
Homme, tu peux souffrir bien des heures cruelles,
Mais tu ne dois jamais douter du Créateur,
Puisqu'à ton âme aussi il a donné des ailes !

A. S.

Das Schloss Boncourt

1
Ich träum' als Kind mich zurücke
Und schüttle mein greises Haupt ;
Wie sucht ihr mich heim, ihr Bilder,
Die lang'ich vergessen geglaubt !

2
Hoch ragt aus schatt'gen Gehegen,
Ein schimmerndes Schlosz hervor ;
Ich kenne die Türme, die Zinnen,
Die steinerne Brücke, das Tor.

3
Es schauen vom Wappenschilde
Die Löwen so traulich mich an ;
Ich grüsze die alter Bekannten
Und eile den Burghof hinan.

4
Dort liegt die Sphinx am Brunnen,
Dort grünt der Feigenbaum,
Dort, hinter diesen Fenstern,
Verträumt'ich den ersten Traum.

5
Ich tret'in die Burgkapelle
Und suche des Ahnherrn Grab :
Dort ist's, dort hängt vom Pfeiler
Das alte Gewaffen herab :

6
Noch lesen umflort die Augen
Die Züge der Inschrift nicht,
Wie hell durch die bunten Scheiben,
Das Licht darüber auch bricht.

7
So stehst du, o Schlosz meiner Väter,
Mir treu und fest in dem Sinn !...
Und bist von der Erde verschwunden,
Der Pflug geht über dich hin !

8
Sei fruchtbar, o teurer Boden,
Ich segne dich mild und gerührt
Und segn' ihn zwiefach, wer immer
Den Pflug nun über dich führt !

9
Ich aber will auf mich raffen,
Mein Saitenspiel in der Hand,
Die Weiten der Erde durchschweifen
Und singen von Land zu Land !

A. von Chamisso.

Le Château de Boncourt

1. Je me reporte en rêve au temps de mon enfance,
Et je hoche la tête en me sentant vieillir.
D'un passé disparu lointaine souvenance,
O douce image, hélas, pourquoi me revenir ?

2. De ton enclos ombreux, ô château des Boncourt,
Ta flèche avec orgueil jaillit vers la lumière.
Comme j'en connais bien les créneaux et la tour,
Le pont-levis, le guet, la porte hospitalière !

3. Deux têtes de lions, du blason de mes pères
M'accueillent en ami. Heureux de vous revoir,
Je vous salue aussi, images familières,
Et me hâte d'entrer dans la cour du manoir.

4. Là-bas dort accroupi le Sphynx de la fontaine ;
Là-bas comme autrefois verdit le vieux figuier,
Et là-bas, dans l'alcôve aux rideaux de fûtaine,
Est éclos autrefois mon rêve printanier.

5. Me voici plein d'émoi au seuil de la chapelle,
Cherchant pieusement la tombe des aïeux.
C'est là qu'ils sont couchés, ce sont eux que rappelle
Le vieux harnois de guerre appendu en ces lieux.

6. C'est en vain que je veux, les yeux voilés de larmes,
Relire tous les noms gravés sur leurs tombeaux...
Je pleure, et c'est en vain que tombent sur leurs armes
Les jeux de la lumière à travers les vitraux.

7. Ainsi tu es debout, ô château de mon père,
Fidèle et ferme encor et vivant en mon cœur !
Et cependant tu es disparu de la terre,
Sur ton sol a passé le soc du laboureur.

8. Sois bonne, sois fertile, ô terre qui m'es chère !
Mon cœur ému, mon cœur apaisé te bénit ;
Et l'homme qui sur toi promène son araire,
Même s'il est méchant, qu'il soit deux fois béni !

9. Et moi, je veux encor reprendre mon courage,
Je veux marcher toujours, et ma lyre à la main,
Par les pays lointains, sans crainte de l'orage,
J'irai chanter encor tout le long du chemin !

A. S.

A propos de l'article de M. Jacques Langlais[1]

À Monsieur de Président de l'Association des Professeurs de langues vivantes de l'Enseignement Public.

MONSIEUR ET CHER COLLÈGUE,

L'article que les *Langues Modernes* ont publié au sujet de l'enseignement du français dans les lycées espagnols me semble nécessiter quelques précisions. Bien que l'auteur n'ait pas cru devoir dire à quelle époque exactement il avait accompli en Espagne — ou, plus précisément, « à Burgos et à Madrid » (p. 28) — cette « mission d'études » dont l'avait chargé M. le Ministre de l'instruction publique, il semble bien, à en juger par un certain sonnet daté de Madrid, mars 1914, et publié dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des Professeurs de langues méridionales,* cette même année (2), que la dite mission ait été accomplie aux alentours des vacances de Pâques de 1914. En tout état de cause, comme la « littérature » qu'allègue M. J. Langlais ne va pas au delà de février 1914, il sera sans doute permis de considérer son travail comme ayant été rédigé — ou mis au point, à cette date environ, — et de faire abstraction, par suite, de toute la « littérature » postérieure. Ceci posé — et les limites de notre critique étant donc nettement fixées, du point de vue chronologique, — il ne laisse pas d'apparaître un peu surprenant que notre collègue de Guéret — lequel, cependant, nous rejette un peu loin en arrière, lorsqu'il parle de « l'éclat traditionnel dont brillent les noms de certaines Universités » et qu'au premier rang de celles-ci il place « Alcalá » (celle-ci, est-il nécessaire de le noter, a été transférée en 1836 à Madrid ?) (3) — n'ait pas même mentionné,

(1) L'organisation de l'enseignement du français dans les établissements d'instruction secondaire de l'Etat Espagnol, L. L. M., janvier-mars 1918, p. 28 seq.

(2) N° 35, p. 69. Le sonnet en question est dédié à M. Barrès.

(3) Dans la collection monumentale Recuerdos y Bellezas de España, il y a bien longtemps que J.-M. Quadrado déplorait « l'abandon » où est laissée — comme, d'ailleurs, tous les autres monuments d'Alcalá

au cours de son intéressant travail, que, si le mal, en matière d'enseignement du français dans les lycées espagnols, était grave, du moins en avait-on conscience dans les milieux le plus directement intéressés à sa disparition : celui des professeurs de langues vivantes, tras los montes. Précisément, peu avant que M. J. Langlais n'accomplît sa mission, il s'était tenu à Barcelonne — exactement dans le premier tiers de juillet 1913 — le quatrième Congrès National des Doctores y Licenciados en Ciencias y en Letras espagnols qui, bien qu'il n'en ait pas été question dans le *Bulletin* de la Société susmentionnée, méritait cependant d'être signalé comme faisant époque dans l'histoire de l'enseignement des idiomes modernes chez nos voisins transpyrénaïques, au même titre que notre propre Congrès de 1909, lequel, cependant, fut International. Et, parmi les thèmes qui firent l'objet des discussions des Congressistes, le IX[e] roulait, en effet, sur : El modo de mejorar el estudio de las lenguas vivas.

Un de nos amis de Madrid, M. Esteban García Bellido, qui prit une part très active aux travaux de cette docte assemblée, eut l'obligeance de nous tenir au courant des conclusions auxquelles elle aboutit alors et, sur notre conseil, de les résumer en un substantiel article, intitulé : *La formación del profesorado de lenguas vivas en España,* article qui parut en septembre 1913 dans la Revue madrilène de philologie : *El Lenguaje*, n° 21, p. 264, seq. — Dès le début, M. Garcia Bellido déclare : « Le Bureau chargé de formuler une conclusion sur ce thème, les Congressistes qui intervinrent dans la discussion et les termes en lesquels fut conçue la résolution finale, tout prouve que la matière avait été considérée d'un même point de vue : celui de la formation du professorat de langues vivantes. Preuve évidente que c'est là le problème principal qu'implique cette matière, ou, pour mieux dire, l'unique problème à formuler et à résoudre dans cet ordre d'enseignement. Le fait est qu'en Espagne, si l'on a établi l'enseignement des idiomes modernes, personne ne s'est préoccupé dans la suite de la façon d'en former les professeurs. Ne parlons point ici de la formation de ceux des

— « l'Université qui répandait au milieu de ses murs des flots d'étudiants ». Et, en effet, cette Université, qui comptait 11.000 étudiants lorsque François I[er] vint passer 3 jours à Alcalá à l'époque de sa captivité, n'est plus qu'une ruine, comme nous avons pu nous en convaincre de visu lors des fêtes (?) du centenaire de Cisneros, il y a quelques mois.

autres enseignements. Les procédés qui y sont employés seront bons ou mauvais ; les études exigées seront complètes ou défectueuses ; le choix du personnel, réussi ou maladroit : il n'en subsiste pas moins que, bien ou mal organisées, existent dans les Universités espagnoles deux Facultés : celle de Lettres et celle de Sciences, dont la fin unique est la formation du professorat. C'est d'elles, en effet, que sortent le personnel de nos Lycées, celui des Facultés elles-mêmes et aussi — bien qu'originairement la chose ne soit pas à proprement parler exacte — peut-être celui de quelques autres Centres d'enseignement. On se dira sans doute que de ces deux Facultés, bien organisées, devraient sortir, non seulement les professeurs en question, mais tous les autres, absolument, puisque le caractère de tels Centres devrait être d'inculquer à tous ceux qui ont acquis des connaissances d'un ordre quelconque, la capacité de pouvoir les enseigner. Ce qui revient, en d'autres termes, à dire que leur fin primordiale, sinon unique, devait être d'apprendre à enseigner (es decir que su fin primordial, si no único, babía de ser el enseñar á enseñar). Mais ce n'est point là l'objet de cet article, ni matière du domaine de cette Revue. Ceci posé, quel titre devra-t-on exiger d'un professeur de français, d'allemand, ou d'anglais dans un Lycée, ou une Ecole de Commerce, ou d'Arts et Métiers ? En Espagne, il n'existe pas d'enseignement organisé, pas de faculté qui préparent à cette carrière !

« On a cru que, pour pouvoir enseigner une langue, il suffisait de la savoir parler. Mais cela, ce n'est point même savoir la dite langue. Et l'on a admis, en conséquence, dans nos établissements officiels des personnes qui ne possédaient d'autres titres, ni d'autres garanties que d'être originaires du pays où se parlaient leurs langues. Il en est résulté que, sauf quelques exceptions où l'on avait affaire à des sujets instruits ou capables d'acquérir une instruction convenable, ces professeurs spécialistes ne pouvaient être dignes de porter ce titre, puisque leur unique capacité consistait à entendre et parler leur langue, qu'ils ne savaient pas, comme doit la savoir un maître, et des conditions d'enseignement de laquelle ils n'avaient pas la moindre idée. Il est évident que le fait de savoir une chose n'est pas une garantie de la pouvoir enseigner. Le maître d'une matière quelconque d'enseignement ne doit point seulement savoir ce qui se rapporte à cet ordre de connaissances et ignorer tout le

reste. A plus forte raison faut-il que le professeur de langues, outre la maîtrise de l'idiome enseigné, possède une multitude d'autres notions en l'absence desquelles il n'est pas qualifié pour enseigner sa langue.

« Or, savoir une langue, ce n'est point seulement la comprendre et la parler. Le premier interprète d'hôtel venu, un valet ou domestique quelconque ayant passé quelque temps en service en France, comprendront et parleront certainement le français, sans pour autant savoir cette langue. Ils pourront connaître tous les vocables en usage dans la conversation ordinaire, tous les termes qui s'emploient dans les besoins courants de la vie. Cela ne constitue qu'une minime partie du vocabulaire d'une langue. Ce n'est qu'une centaine de mots qui reviennent constamment. Ils ignoreront le reste, c'est-à-dire l'immense majorité des vocables, dont beaucoup sont connus et employés par les gens instruits qui parlent cette langue et dont beaucoup d'autres, d'un usage moins courant encore, ne doivent cependant pas être ignorés d'un professeur. Il y a plus, cependant. Le professeur doit connaître plus fondamentalement que quiconque la langue qu'il enseigne. Il doit l'employer de la façon la plus correcte et élégante possible, avec la conscience de ce qui en constitue la correction et l'élégance, avec la connaissance du véritable sens des vocables. Il doit être familiarisé avec son histoire et sa littérature et n'être étranger à rien qui, de près ou de loin, se rapporte à sa langue ou à son enseignement. Enfin, l'on doit exiger de tout professeur cette culture générale dont a besoin toute personne instruite, ainsi que la culture spéciale dans cet ordre de notions plus en rapport avec la matière de son enseignement et dont le manque ferait de celui-ci une chose fragmentaire..... »

Ces considérants préliminaires posés, l'auteur aborde le vif de son sujet. « Ces connaissances, où les acquérir ? Quel titre officiel suppose cette aptitude à aspirer à l'obtention d'une chaire de langues vivantes ? Dans quel Centre d'enseignement s'occupe-t-on de la formation de ce professorat ? » La réponse est simple : « ...En Espagne, le professeur de langues doit se former tout seul ; étudier et pratiquer lui-même l'idiome à l'enseignement duquel il aspire de s'adonner ; acquérir de son propre chef les autres notions annexes... » (p. 266). Or, qu'on veuille bien le noter — et ici M. J. Langlais effleure un peu rapidement la matière, p. 30 de son article, encore que nous n'entendions le réfuter que

par M. García Bellido, peu suspect de partialité chauvine, en l'espèce — « durant ces dernières années, les tribunaux d'opposition à des chaires de langues vivantes exigent du candidat (opositor), toute la culture susmentionnée, toutes les connaissances que nous considérons nécessaires chez le professeur et c'est pourquoi — bien qu'en dehors des voies légales il puisse y avoir des sujets dépourvus de tout titre académique qui aspirent à ces chaires — les programmes et les exercices d'opposition tendent à établir la preuve que l'aspirant possède, non seulement la maîtrise de la langue, mais encore les connaissances théoriques, grammaticales, littéraires et historiques qui s'y rapportent... » Il s'en suit, donc, que la tâche la plus pressante de l'Etat sera « la création de chaires académiques indispensables pour la formation du professorat de langues vivantes ». C'est, d'ailleurs, dans ce sens, que le Congrès de Barcelonne formulera ses *desiderata* officiels, tendant à la création, dans chaque Faculté des Lettres en Espagne, d'une Sección de Lenguas Vivas, dont le détail allongerait cette déjà trop longue rectification et que l'on trouvera, au surplus, dans l'article de M. E. García Bellido, p. 267, seq.

M. J. Langlais nous permettra-t-il, cependant, de lui opposer, pour finir, quelques faits précis ? Nous les choisissons, à dessein, dans l'année 1912, afin de remonter assez loin en arrière. Or, en cette année-là, nous constatons qu'à l'occasion de la vacance de la chaire de français du Colegio Nacional de Sordo-mudos, le Tribunal de Oposiciones est ainsi constitué (*Gaceta* de Madrid, du 7 janvier 1912) : président, D. A. Zozaya (conseiller du Comité de Patronage de l'Etablissement et chroniqueur très estimé) ; membres, D. M. Nuviales, professeur de l'Etablissement, D. R. Gayero, Directeur du Collège de Santa Catalina, D. A. Ribalta, professeur de français à l'Ateneo, et M. J. Delage Bardineau, professeur à l'Ecole française de Madrid (au titre de competente). Le professeur nommé fut D. Carlos Leckefett. Lors de la vacance des chaires de français des lycées de Teruel et de Lérida, le tribunal fut constitué ainsi : président, D. E. Vincenti, conseiller d'Instruction publique ; membres, D. Jacinto Octavio Picón, de l'Académie Espagnole, D. F. López Monis et D. L. Ferbal, professeurs, D. P. Sánchez Infante (competente). Juges suppléants : D. J. Alemany, académicien et philologue, D. J. M. Castilla et D. S. Sabio, professeurs, D. A. Peralta (competente). Lors de la vacance de la chaire

du lycée de Tarragone : D. E. Sellés, marquis de Gerona. conseiller d'Instruction publique, président ; membres, D. J. O. Picón, D. E. Ugarte et D. L. Ferbal, professeurs, D. L. Tramoyero (competente). Juges suppléants : D. J. Alemany, D. J. M. Castilla et D. S. Sabio, D. A. Peralta (competente). M. L. Ferbal avait été nommé, cette même année 1912, par oposición à la chaire de français du lycée de Grenade. De tels membres — et nous nous bornons volontairement à ces quelques cas — en valent bien d'autres, en somme.

Ce qui ne veut pas dire qu'en ses grandes lignes l'article de notre collègue ne soit pas d'un vif intérêt et qu'il ne serait pas à désirer que l'on se décidât sérieusement, chez nos voisins transpyrénaïques, à organiser sur des bases solides l'enseignement des langues vivantes, plus spécialement de notre langue. La chinoiserie française des licences, certificats d'aptitude et agrégations ne s'implantera, espérons-le, jamais tras los montes, où le corps enseignant secondaire n'est point, les Dieux en soient loués, et ne sera jamais scindé en cloisons étanches, de cultures — à n'en croire, du moins, qu'aux titres universitaires — différentes et de traitements inégaux. On commence, aussi bien, à s'apercevoir, chez nous que ce système de petits clans inorganiques a fait son temps (1). Mais, en Espagne, tout est à refondre, tout est à reprendre à pied d'œuvre, et si l'édifice social semble encore se maintenir, tant bien que mal, debout, il est aisé, par trop de signes, de se convaincre que cet équilibre est instable et menace ruine. Nous ne saurions donc qu'attendre les événements, mais non sans en observer soigneusement le cours.....

Daignez, Monsieur le Président et cher Collègue, croire à l'expression de tous mes sentiments de cordiale sympathie.

Camille PITOLLET.

(1) Voir les très remarquables articles de *L'Opinion* sur *L'Université Nouvelle*, plus particulièrement dans le n° du 23 février, et la réimpression des 3 premiers dans le *Bulletin officiel de la Fédération Nationale des Professeurs de Lycée*, de février-mars 1918, p. 290-310.

Livres et Revues

LIVRES

FRIEDRICH NAUMANN. — *L'Europe Centrale.* — Payot, Paris, 9 fr.

Il nous faut remercier la librairie Payot qui publie une série de bonnes traductions des principaux ouvrages pangermanistes. Après l'excellente collection de documents rassemblés par M. Grumbach dans son *Allemagne annexioniste,* après l'*Allemagne et la prochaine guerre* de Bernhardi et *La Plus grande Allemagne* de Tannenberg, elle nous donne *l'Europe centrale* de Naumann.

Livre intéressant à beaucoup d'égards : cette fois ce ne sont pas les théories brutales d'un général prussien, ni les élucubrations forcenées d'un pangermaniste exalté, emporté par son rêve de domination universelle : c'est l'œuvre d'un des hommes les plus connus de l'Allemagne actuelle. Naumann est un journaliste des plus influents, un des chefs de la gauche du Reichstag dont il est peut-être le plus grand orateur. Son livre écrit en 1915 est de tous les ouvrages publiés pendant la guerre, celui qui a eu et qui a encore le succès le plus incontesté. Répandu à des centaines de milliers d'exemplaires, il a été lu et discuté dans toutes les classes de la société, au point d'être presque le bréviaire politique de milliers d'Allemands.

Et ce livre d'un libéral, qui écrit en faisant un effort évident pour être modéré, pour manifester une certaine largeur d'idées et une certaine tolérance vis-à-vis des non-germains, sera comme son titre l'indique, un manifeste pangermaniste d'une audace presque inconsciente.

Pour Naumann la guerre a prouvé aux peuples alliés et surtout à l'Allemagne et à l'Autriche, la nécessité d'une union complète de tous les états de l'Europe centrale sous une même direction, c'est-à-dire sous l'hégémonie de l'Allemagne. Il demande l'établissement d'une espèce de confédération dont les futures *tranchées frontières* sont encore inconnues, mais où l'Autriche et la Hongrie elles-mêmes abandonneront une partie de leurs droits à l'Allemagne, où les petits états garderont une certaine liberté pour l'administration intérieure de leur pays, mais seront en réalité de véritables vassaux de l'Allemagne, où la Russie sera la terre d'exploitation des ingénieurs et industriels allemands ainsi que l'Orient tout entier, que, dans la mesure de ses moyens, la Bulgarie aidera à mettre en valeur. Il faudra donc une union diplomatique et une union militaire pour la domination politique définitive de l'Europe, une union douanière et économique pour la domination matérielle du monde et pour fournir aux autres peuples « les ustensiles et les atours » de la vie domestique.

Nous ne saurions analyser en détail ce volume de 400 pages, où sont passés en revue tous les problèmes soulevés par la constitution de l'Europe centrale : problèmes des nationalités, des religions, problèmes économiques, douaniers, financiers, constitutionnels, volume bourré de bibliographie et de statistique.

Nous nous bornons à en recommander la lecture à tous ceux qu'intéresse l'inquiétant problème de l'hégémonie allemande et qui veulent savoir où veulent aller ceux mêmes parmi les Allemands qui se réclament d'opinions avancées.

H. B.

Standard Collection of British and American Authors, Conard, Paris. 1917. Prix temporaire, 2 fr. 75 par volume. — Vols. 74 et 75, GALSWORTHY, *Beyond*. — Vol. 76, WELLS, *The Soul of a Bishop*. — Vol. 77, CONAN-DOYLE, *His last bow, some reminiscences of Sherlock Holmes*.

Beyond — le titre est d'un laconisme énigmatique et symbolique qui convient à merveille à l'art « allusif » de M. Galsworthy. On en pourrait peut-être traduire l'esprit en disant *A outrance*. Une fois de plus, en effet, M. G. nous met en face de sentiments qui outrepassent le cadre ordinaire et la norme traditionnelle de la vie anglaise. C'est ici franchement, plus exclusivement et brutalement que ne l'était déjà *The dark flower* (1913), un roman d'adultère. Un lecteur français ne sera sans doute pas trop scandalisé par l'histoire de Gyp Winton, attirée d'abord par un musicien très bohême, puis par un avocat très anglais, celui-ci d'ailleurs aussi infidèle que celui-là. Mais les critiques d'Outre-Manche ont été sévères pour la pauvre Gyp : ils sont allés jusqu'à la comparer aux héroïnes de Victoria Cross (V. *Land and Water*, 6 sept., *Saturday Review*, 15 sept. et 6 oct.), ce qui est à tout le moins faire injure grossière à la forme, exquise presque toujours, de M. G. Et cependant j'avouerai qu'à mon sens cette figure de coquette passionnée, dont le goût de flatterie s'étale si volontiers, et que ne rehaussent aucune intellectualité, aucune sensibilité supérieures, n'est pas des plus attrayantes dans la galerie de l'auteur. Les deux figures d'hommes sont peut-être plus nuancées : elles se confondent pourtant, et forment comme le type de l'amour masculin, à un certain âge, tel que la rude sincérité de M. G. croit pouvoir le définir. « Truth is », répète-t-il : « The fact is, a man's heart knows no rules... even journalists are in the conspiracy to make him out less wayward than he is. » (vol. 2, p. 210-211). Et l'impression finale est amère : « Love ! Beyond measure — beyond death — it nearly kills. But one wouldn't have been without it. » (p. 269). Est-elle bien inattendue ? Non sans doute. C'est au fond l'impression qu'ont ressentie et entretenue tous les sensualistes. Je me demande même si M. G., avide de pourchasser les illusions, n'est pas encore prisonnier d'une illusion, lorsqu'il pose l'amour tel qu'il le décrit ici au rang des activités spirituelles les plus hautes. Maupassant, fouillant dans le même sens, se trompait-il lorsqu'il découvrait en fin de compte les vestiges d'un animalisme très primitif ? Et la conclusion suggère son propre correctif. Quoi qu'en dise l'auteur (p. 210, 227), ni Fiorsen marié à Gyp et séduit par la

petite danseuse Daphne Wing, ni Summerhay amant de Gyp et amoureux de sa cousine, n'ont à proprement parler perdu la « simplicité des choses ». Ils sont peut-être l'un et l'autre victimes d'un manque de complexité, en ce sens qu'ils ne coordonnent et subordonnent l'amour-passion à rien autre. Moins exclusivement et « simplement » sensuels, ils seraient, j'ose le croire, plus intéressants. Concilier des fantaisies faunesques n'est certes pas commode, en un monde qui, quoi qu'on fasse, a dépouillé l'état de nature. Mais concilier « le tempérament d'un faune avec l'âme d'un saint » — comme dit (je cite de mémoire) notre E. Baumann — est œuvre autrement difficile, et plus subtilement tragique. Ce disant, je ne fais aucune part à tout ce qui, chez M. G., relèvera toujours les thèses les plus banales — à l'humour et au pittoresque de l'imagination, à la finesse du coloris, au prestige délicat de ses coups de pointe-sèche, etc. — quantité de choses, qui tout de même, sont aux antipodes de Victoria Cross...



M. Wells est essentiellement propagandiste de tempérament. C'est ainsi que je m'explique comment, après avoir écrit *Dieu le Roi Invisible* (Cassell, 1917) il a voulu écrire *L'Ame d'un Evêque*, où Dieu a, entre autres défauts, celui de devenir trop « visible ». M. W. en effet, exagérant à peine les méthodes traditionnelles des « revivalists », dresse une sorte de baraque foraine devant sa chapelle, sa petite chapelle dissidente. Le lecteur qui ne sera pas édifié sera ainsi du moins amusé. Car ce pauvre évêque anglican, ballotté entre de petites tentations vulgaires et de grandes aspirations de réformateur, est digne des plus cruelles bouffonneries de G. B. Shaw. Jugez plutôt. Le malheureux a fait vœu, au début de la guerre de ne plus fumer — mais l'envie d'une cigarette est un jour plus forte : heureusement, dans l'antre où il commet son crime, la présence inattendue d'un gamin gouailleur lui rend la force d'âme et la contrition congrues. Plus tard, une noble dame le suit, après l'avoir un peu poussé, dans son abjuration de l'anglicanisme — mais les bêlements passionnés de cette ouaille menacent de devenir compromettants. Enfin, l'évêque a une grande vision de Dieu — il en a même trois, quoique devenu l'ennemi du dogme de la Trinité ; mais apparemment, cette révélation est due à l'effet d'une drogue qu'un médecin de rencontre a essayée sur son organisme. Un soupçon de farce se poursuit ainsi tout au long de cet évangile, et cela gêne un peu, quand on vient chercher ici les idées religieuses de M. W. Aurait-on tort de chercher ? Non certes. Et qui cherche trouve aisément. Car l'espèce de modernisme de M. W. est dans sa partie constructive comme dans sa partie critique très accessible. Les Eglises ont fait fausse route en établissant des castes spécifiquement religieuses — tous les hommes sont éligibles, tous sont prêtres. Elles ont fait fausse route aussi en donnant trop de définitions — « overstatement » — dans un domaine où une chaude et vague éloquence convient seule. Voyez la page (ici, 267), belle d'ailleurs et centrale assurément, où Dieu est esquissé, comme « la chose la moins naturelle à l'homme, celle qu'il ne *réalise* qu'au terme de son évolution, celle qui parachève sa vie en ordonnant son altruisme », etc. Bref,

The new theology of Wells is stated
« God is, but has been much exaggerated ».

Ainsi résume un narquois commentateur — « H. B. » que je soupçonnerais être M. Belloc — dans le *Daily Chronicle* du 26 janvier dernier. En vérité, c'est un peu mon avis. Le livre comme critique des traditions religieuses établies, ne me paraît ni plus ni moins stimulant que la moyenne des pages de controverse populaire. Et comme essai de reconstruction d'une foi moderne, son fonds me semble bien mouvant. Ne serait-ce pas que jusqu'à présent M. W. reste préoccupé de dogme et d'histoire des religions plutôt que de vie intérieure ? Son évêque a l'air tout fier d'avoir lu Frazer. J'en suis encore à me demander s'il a lu St-François de Sales. Là pourtant, plus sûrement que dans les drogues opalescentes du Dr Dale, il trouverait quelque aliment pour sa vision spirituelle. J'ai même idée que ce faisant, il résisterait mieux aux pieux assauts de Lady Sunderbund, voire même à la tentation de la cigarette. Il est vrai, et c'est fâcheux, qu'il serait plus orthodoxe, mais il serait aussi très probablement, plus fin, plus délicat et plus riche ; il serait enfin, certainement, moins ridicule.

⁂

Les nombreux amis de Sherlock Holmes retrouveront dans le dernier volume — est-ce bien le dernier ? — que M. Conan-Doyle lui consacre, les mêmes qualités de surhumaine ingéniosité s'exerçant dans les cas les plus compliqués et les plus horrifiques. Il y a, dans ces petites histoires de 40 pages, des trésors dont notre Grand Guignol pourrait faire son profit.

Note. — Il convient de signaler à l'attention des éditeurs un assez grand nombre de fautes d'impressions : vol. 74 : p. 23, 45, 200, 262, 269, 270 ; — vol. 75 : p. 24, 46, 47, 58, 75, 79, 187, 261 ; — vol. 76 : p. 10, 16, 30, 35, 52, 66, 88, 100, 152, 196, 210, 255, 259, 300... N'oublions pas que nous rivalisons avec les protes de Leipzig.

A. Koszul.

Commandant Assolant. — *Versions Anglaises.* — Librairie Lavauzelle, Paris. 3 fr.

Recueil de versions anglaises tirées de textes militaires et fort judicieusement choisies, donnant, en même temps que des notes explicatives, la traduction des morceaux proposés. La même maison a publié un Vocabulaire Militaire Anglais-Français du même auteur. Ces deux petits livres ne semblent pas avoir leur place marquée dans nos classes, puisqu'un récent décret ministériel réserve aux seules écoles militaires l'enseignement du vocabulaire et de la langue techniques. Mais ils constituent une aide précieuse pour les candidats aux fonctions d'interprète, pour les officiers et soldats de notre armée appelés à servir à côté de leurs frères d'armes britanniques ou américains, et c'est à ce titre que nous avons cru devoir les signaler ici.

L. B.

REVUES

Grande Revue, décembre 1917-janvier 1918, G. Gromaire : *La poésie guerrière en Allemagne.*

Notre collègue étudie l'impression qui se dégage de la lecture du recueil de *Karl Busse* : *Deutsche Kriegslieder* (1914-1915) qui contient un choix des œuvres que la guerre a inspirées aux poètes les plus connus d'Allemagne : Dehmel, d'après M. G. est sonore et froid ; Falke essaie d'imiter le Volkslied et montre la joie et la douleur avançant dans une auréole d'incendie ; Carl Hauptmann, Schaukel, Will Vesper ont abouti à des œuvres faibles, maladroites ou naïves ; M. G. préfère les sentiments ignobles mais sincères de Lissauer, à l'hypocrisie odieuse de tant d'autres Allemands. Il est frappé d'autre part de l'emploi continuel du mot *Deutsch* accolé à tout, au sens de beau, courageux, loyal et de son adjonction au mot Gott. Les poètes, après le Kaiser, évoquent sans cesse le *Deutscher Gott.*

Somme toute, aucune œuvre supérieure, rien d'original dans ce recueil, rien qu'on puisse rapprocher du lyrisme de 1813, ni même du Lilienkron de 1870 — ; à peine y apparaît-il une lueur d'humanité : Une mère songe à son fils mort !

> *Son sang délivrera l'Allemagne d'ennemis*
> *Cela fera avancer la victoire.*
> *Mais je n'ai plus de fils.*

Mars, René Brancour : *L'Héroïsme dans la poésie américaine.*

Revue Politique et Parlementaire, 10 février 1918.

M. J. Rouge, maître de Conférences à la Sorbonne, y a publié une étude pénétrante sur l'évolution du socialisme allemand depuis 1914 : le socialisme a abandonné les principes de l'internationalisme et du marxisme ; il est devenu en très grande majorité gouvernemental, constitutionnel, monarchiste ; seul un petit groupe d'indépendants est resté fidèle à ses principes de radicalisme révolutionnaire.

M. R. montre ensuite les avantages que les social-démocrates ont obtenus grâce à leur palinodie, grâce aussi à leur esprit de méthode et de discipline — (un des principaux est le droit de nommer des délégués chargés des relations entre ouvriers et patrons).

Foi et Vie, fin mars.

M. Andler, professeur à la Sorbonne, a fait une éloquente conférence sur le Socialisme allemand pendant la guerre où il aboutit sensiblement aux mêmes conclusions que M. Rouge. Cette conférence paraîtra dans les cahiers de *Foi et Vie.*

Mercure de France, 1er février 1918. Paul Louis : *La Social-Démocratie allemande après le Congrès de Würzburg.*

Etude sur la situation du parti socialiste en Allemagne, dont voici la conclusion :

« Le fossé s'est encore creusé entre la Social-démocratie officielle et la Social-démocratie indépendante. Celle-ci accentue ses

allures militantes, tandis que celle-là aggrave sa docilité, sa désertion des principes, ses complaisances pour le pouvoir. M. P. L. ne pense pas cependant que nous ayons tout de suite un chancelier d'étiquette socialiste, et d'ailleurs, au moment où pareille idée pourrait surgir dans les milieux officiels berlinois, Scheidemann et ses amis politiques auraient perdu les derniers vestiges de leur crédit auprès du prolétariat.

L'avenir est à leurs adversaires, à ceux qui, après un fléchissement initial se sont ressaisis et ont repris la tradition des premiers combattants de l'ère bismarckienne. Dès à présent, les chances de ce groupe s'affirment et sa victoire dans les masses ouvrières n'est plus douteuse. Les partis qui pratiquent le reniement, et qui veulent l'élever à la hauteur d'une maxime d'action, ne remportent jamais que des succès précaires et limités. »

LOUIS TEXIER : *Les Allemands en Chine,* étude sur les origines de la colonie de Kiao-Tchéou.

1er mars.

F. GAIFFE : *L'Ame de la Pologne d'après son théâtre.*

Bibliographie : Sidney Colvin John Keats his Life and Patry. — longue étude de Henri-D. Davray. Macmillan 185.

Suisse, p. 169. Etude très documentée et du plus grand intérêt de M. Dumur sur la manœuvre allemande par la presse.

16 avril. — BESONNET FAVRE : Leibniz et la colonisation germanique de la Russie.

Leibniz violemment anti-français, exhortant Pierre-le-Grand à ouvrir toutes grandes les frontières de son empire aux commerçants, industriels, ingénieurs, colons allemands ; créateur du système de revendications qui a prévalu en Allemagne : affirmant le droit impérial de *possession* des territoires qui, à un moment quelconque, ont appartenu à l'Empire, affirmant le droit de *reprise* des contrées et des peuples, qui, ne faisant point partie de l'Empire, sont de *langue allemande.*

J.-E. BLANCHE : Les spectacles de la société Shakespearienne.

Gaston ESNAULT : Le français de la Tranchée.

Revue de Paris, 15 mars, 1er avril 1918.

FRANCK.-L. SCHŒLL : Article très complet et très documenté sur la propagande allemande en Suisse.

PÉDAGOGIE

Il semble qu'on se rende compte de plus en plus de l'importance des questions pédagogiques, pour l'après-guerre, de la nécessité d'une réforme profonde des méthodes scolaires, et de la préparation de la jeunesse française à la lutte ardente pour l'existence, pour l'existence individuelle et l'existence de la patrie qui suivra la conclusion de la paix.

Nous devons nous borner ici à rappeler la campagne énergique et courageuse menée par l'**Ecole et la Vie** depuis six mois ; la première, elle a posé nettement les questions, ouvert des enquêtes, appelé tous les intéressés à prendre part à la discussion d'où elle voudrait que jaillit la lumière ; nous prions nos lecteurs, de se

reporter à la collection complète de cette vaillante revue. Il n'y a pas de numéro où ils ne trouveront matière à réflexion.

D'autre part, sous la signature Les Compagnons, un groupe de professeurs mobilisés a entrepris dans l'**Opinion** une campagne véhémente pour l'*organisation de l'Université nouvelle*. — Après une introduction très intéressante mais touffue, un peu confuse, — ils commençaient à exposer de façon claire et précise, ce qu'ils voulaient démolir et comment ils comptaient réorganiser. L'Offensive allemande et les nécessités du service militaire les a obligés à ajourner l'exposé de leur programme concret ; dès que leurs loisirs leur permettront de reprendre leur besogne interrompue, nous nous ferons un devoir de le signaler à nos lecteurs. — (*Opinion*, 9, 16 février, 2, 9, 16 mars).

Revue de Paris, 15 décembre 1917, 1[er] janvier 1918. E. LAVISSE : *Lettre à une Normalienne*.

Exposé des opinions allemandes sur l'éducation pendant et après la guerre : à la base, l'enseignement de la langue nationale, et des œuvres littéraires allemandes, patrimoine de vérité, de moralité, de liberté (1). C'est une éducation destinée à créer une individualité nouvelle appropriée aux exigences stoïques de l'Etat impérialiste : A tous les degrés, primaire, secondaire, supérieur, l'école allemande dit à l'élève : « Tu es un enfant de l'Allemagne » et elle lui enseigne les devoirs imposés par sa nationalité.

L'école française au contraire s'en désintéresse à peu près ; elle éprouve une espèce de pudeur à exprimer certaines idées ou certains sentiments. Or, il faut que la jeunesse soit mieux préparée à connaître les réalités de la France contemporaine, à combattre l'esprit d'individualisme outré, le mal d'égoïsme, le mal de prudence, le mal d'indifférence sociale (le caractère de notre race, son idéal l'empêchera toujours d'être la proie de l'étatisme à l'allemande de l'Etat maître des âmes et supérieur à la justice). Nous garderons notre originalité, notre bon sens, notre esprit critique, nous continuerons à agir sur le monde par la force seule de notre esprit.

De plus, il est indispensable d'enseigner non la *haine* mais le *souvenir*. Nous avons le devoir de nous souvenir et la durée de l'hostilité morale devra dépendre de l'Allemagne et de l'attitude des Allemands. Il faudra enfin que tous les éducateurs soient pénétrés de leur devoir d'éducateurs nationaux ; il faudra reviser, transformer les méthodes et les programmes de façon à faire non des candidats aux examens, mais des hommes d'action.

H. B.

Journal of Education, février. — Une conférence a été faite en anglais à Londres, par M. Hovelaque. Sujet de la conférence : France in War-Time.

Une autre conférence a été faite à King's College, par M. Hyacinthe Loyson, officier interprète. Sujet : Ceci est une Entente pour toujours.

Mars. — On projette la création d'une nouvelle Université anglaise, l'Université du Sud-Ouest. Ce serait à proprement parler une fédération de collèges déjà existants ou à créer, dans les

(1) V. *Revue Pédagogique*, juillet 1917.

comtés de Dorset, Somerset, Devon, et Cornwall. Chaque collège donnerait un enseignement scientifique ou technique approprié à la région : industrie minière en Cornouailles, constructions navales à Plymouth, agronomie à Newton Abbot, etc.

The Pedagogical Seminary, Mars 1918. — Articles à signaler :
Feeble-Mindedness and Heredity, PING-LING.
The School and School Eutrance, M.-J. SIGLER.
The Health Habits of the Teacher, Th.-A. STOREY.
New Educational Duties of our Times, F.-W. FOESTER.
The Vocal Treatment of Stuttering, M. BRUMMELER.

The School Review, Décembre 1917. — Articles offrant quelque intérêt pour un lecteur français :
Socializing the Study of History : FRED-W. TRANER.
Janvier 1918. — Foreign languages and Mathématics as Requirement for American Colleges et Universities, E.-E LEWIS.
The Social Core of the High-School Curriculum, HERBERT-G. LULL.
Février 1918. — Fluency, Accuracy and General Excellence in English Composition, R.-L. LYMAN.
Pedagogical Literature Dealing with German, LYDIA-M. SCHMIDT.
Mars 1918. — Correlation of Professional Training with Teaching Success, FLOYD-E. MOODY.
Broad-Gauge Courses in Geography, R.-H. WHITBECK.

THÉATRE

« Antoine et Cléopâtre » au Théâtre Antoine

Je croyais que ce serait mal joué, mal compris. — C'est mieux que cela : ce n'est pas joué, et ce n'est pas compris. A aucun moment, on n'est pris, à aucun moment on n'est vraiment intéressé : et chaque fois on est content de voir tomber la toile, parce qu'on a peur des extrémités auxquelles peut se porter ce pillage, cette mise à mal de l'œuvre du grand poète dont l'image se voit sur le rideau. On a de la pudeur pour Shakespeare. Mais je croyais être irritée : j'ai été simplement indifférente à une mise en scène et à un jeu tout extérieurs. Indifférente et sans colère. La pièce est trop forte pour eux. Et peu à peu, dans l'esprit, qui toujours cherche sa pâture, se dessinait le grand drame de Shakespeare, les deux civilisations, la romaine et l'égyptienne ; le personnage d'Antoine, l'homme complet de la Renaissance, le dilettante, l'artiste, apparaissait ; la beauté de l'amour ; — et les mots de Shakespeare, malgré tout, venaient toucher l'oreille : les réflexions si profondes ou si humaines du moindre des comparses, déroulaient l'intimité de cette grande action ; la poésie chantait ; et la pitié pour toute faute et pour tout malheur à la fin s'éveillait.

Certes, ce n'est pas la mise en scène qui a fait cela, ni la couleur locale de l'orgie égyptienne, ni toute la documentation que nous avons depuis Flaubert et les ballets russes. Cela, c'est enfantin.

Ce n'est pas le jeu de Gémier ni d'Andrée Mégard, d'autant plus mauvais qu'ils avaient les plus beaux rôles. D'autres acteurs ont sauvé quelque chose de la beauté du texte, ont laissé subsister un peu de la vie et de la richesse qui sont en Shakespeare. Mais l'interprétation de Gémier et d'Andrée Mégard a été d'un bout à l'autre erronée. Le réalisme choque ici : il faut admettre la transposition de l'art dramatique. Et vraiment les intonations de petite femme, le porte-plume dans la bouche avant d'écrire sont de l'art des théâtres de quartier. Ni le jeu ni la mise en scène n'étaient faits pour l'esprit : ils étaient pour les yeux, ils étaient même pour la peau. On pourrait croire à une tactique.

Le jeu dans la salle, ne m'a point choquée, et n'a rien de déplaisant. Gémier a poussé avec une logique absolue — mais l'art n'est pas de la logique — les effets à tirer de la suppression de la rampe et de l'éclairage par le haut, en grandes masses de lumière et de couleur. Cela s'était commencé en France dans un petit théâtre de la rive gauche l'année avant la guerre 1913-1914. Là aussi, pour assurer la continuité nécessaire, on avait indiqué les lieux successifs où se déroule le drame en localisant l'action sur telle ou telle partie de la scène, diminuée à la façon du proscénium antique ou agrandie, grâce à des toiles peintes abaissées ou relevées. Je ne vois pas de nouveauté dans la mise en scène de Gémier.

H.-A. B.

LECTURES

Vive la France !

The ties which unite us to France in this life and death struggle are being strengthened by every fresh onslaught which the enemy delivers. Do the Germans, with their foolish intrigues to divide us, realise that ? Day by day we are receiving fresh evidence of the indomitable courage not only of the French Army but of the French people as a whole. On the eve of the momentous sitting of our own Parliament when a further call will be made on the manhood of this nation, it is, perhaps, appropriate that we should recall the ordeal through which France is passing with spirit unbroken, the undaunted standard-bearer of civilisation in its darkest hour. We have much for which to be thankful, and particularly for the « silver streak » which our Fleet commands. What has been our Ally's fate ? For over three and a half years some of the fairest territory of France has been the scene of battle. Our Ally has passed through vicissitudes of ill-fortune such as no nation has experienced in modern times. She was bludgeoned in the summer of 1914 by a foe which for forty years had been planning to complete the task left, as events were to show, less than half done in 1871. When the German armies retreated, after the ignoble Peace of Frankfurt, the newly-crowned Emperor and his entourage — Moltke, Bismarck, and the rest — believed that they had exacted terms which would keep France poor and weak for generations. The monstrous indemnity of £ 200.000.000 was paid off in two years, and in an incredibly short time, to the chagrin of the plotters across the Rhine, a new France arose, with a high pride and a consciousness of its dignity as one of the great civilising influences of the world. In the later years of the nineteenth century Frenchmen had but a faint conception of the hatred with which they were regarded by Kaiser Wilhelm II, his Court, his diplomatists, and his spies, or of the meticulous care which was being taken that next time there should be no splendid recovery. When the long premeditated blow at last fell, we, with our Expeditionary Force, small in numbers but of heroic fibre, were able to come to the assistance of this much-tried nation, and thus the crisis passed. At last our military effort reached its full momentum just as Russia fell away.

Think what that defection meant to the French people ! — To us Russia's continued aid would have offered a speedy ending of the war and freedom from all the cramping and uncomfortable conditions it imposed ; but to France Russia's withdrawal involved a lengthening out of an agony already suffered for many weary months. And yet to-day, when French eyes are turned in renewed expectation across the Channel to our shores, or to the vast training camps in the United States, France remains still France, proud, unyielding, and cheerful. No small portion of the Republic, and that the richest in its mineral resources, is in actual possession of the enemy, and millions of its citizens—men, women, and children—are at the mercy of the most unmerciful and most cruel war-maker of which the pages of modern history hold any record. Yet the soul of France survives unaffrighted. Well may we bend our heads in respect and admiration before a great nation with a glorious past, whose honour it has been to share the martyrdom which has fallen to the lot of the lesser and weaker Powers.

Only visitors to the blood-soaked battle fields of France, reduced to a shell-riven wilderness by this all-devouring war, can form any conception of the trial through which that country has passed since the enemy's offensive began on March 21. German troops have come once more within gunfire of Amiens, one of the most beautiful cities of the Continent, with a cathedral as dear to Frenchmen as Westminster Abbey is to us. The enemy's guns can be heard on a still night in the city of Paris, and one weapon of particularly long range periodically drops its shells among the peaceful citizens of what was once the gayest capital of Europe. Is the spirit of France broken ? On the contrary, from the President down to the youngest poilu, the experiences of the past fortnight or so have served only to steel the hearts of Frenchmen. We have published in our columns since the present movement began stories of the French Army which will live in the annals of our strenuous times, illustrating the heights of endurance, daring, hardihood, and self-sacrifice of which an invaded and tortured nation can be capable after over three and a half years of the bloodiest war which has ever been fought. Yesterday we were moved by the tale of the heroic resistance maintained on the Avre line. As last month drew to its close the enemy, denied the success he expected on the Oise and Somme, had reason to think that success was about to attend his brutal stroke in another direction, for « there was a mere cordon of troops between Montdidier and Moreuil barring the way to Amiens. » And then little short of a miracle happened. Very many miles away, French soldiers received orders to entrain and go to

the assistance of their fellow-countrymen at this threatened part of the line. They passed straightway from the railway to duty, without an hour's respite. By March 28 the screen of cavalry patrols and a few guns had been strengthened by three French divisions, who « during that and the three following days had to meet the shock of thirty German divisions. » Again and again the enemy advanced, each time with fresh troops, to be thrown back by war-worn patriots under the Tricolor ; for four days the odds were ten to one. The front nevertheless, was held. « There has been no finer military feat during the war than that accomplished by these three divisions », the correspondent with the French army, who told the story, added, and the encomium is none too high. But if the whole truth could be given now and here, as it will be revealed in time, we should perhaps be less surprised at this incident, for during those anxious days every Frenchman under arms played a fine part. The battle has since passed through other phases, but never as the spirit of the French army, drawing support from the great French nation behind it, suffered. We cannot do less than hazard our all in standing by a country which, invaded, bombarded, and desolated, still maintains its high courage. More than half a dozen Departments, in whole or in part, lie under the heel of the enemy, and no mean proportion of the weary population of France is in a condition little removed from slavery. Yet France fights on ! The cry of little more than 500 troops who repulsed three regiments of the First Prussian Guard Division from a French village the other day, « Vive la France ! » is finding its echo in our midst, not less, we are convinced, than among the millions of the United States, who are united with us in a resolve that the agony of France shall, and that with as little delay as possible, be brought to an end, signalising the dawn of a new era for the great Republic.

Daily Telegraph, 9/4 1918.

Communiqué par M. H. DUPRÉ.

« Brave vache ! »

Nous trouvons dans la *Gazette de Francfort* (N° du 13 octobre 1917), un exemple curieux, sinon nouveau, de la façon dont s'écrit l'histoire en Bochie.

Ce journal sérieux parmi les sérieux, a cru, en effet, devoir reproduire quelques remarques suggérées au critique littéraire du *Literarisches Echo* (un nommé Otto Grautoff), par l'examen du *Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu* publié chez

Larousse (1), et qui prouvent indubitablement — selon lui bien entendu — « le peu d'esprit avec lequel le Français proclamé si spirituel enrichit sa langue ».

Voyons ces preuves... on serait curieux à moins.

C'est d'abord la série « *boche* », cette mystérieuse racine escortée de tous ses dérivés : *bochement*, *Bochie*, *panboche*, *bochonner* (= cochonner), *bochonnerie*, etc., qui retient naturellement l'attention du sévère critique. C'est son droit, et s'il s'en tenait là, nous n'en parlerions même pas. Mais là où il nous oblige à contempler son œuvre avec quelque étonnement, c'est lorsque nous le voyons prendre pour des néologismes, des expressions telles que : *canon* (= verre de vin..., encore ignore-t-il que c'est seulement « *sur le zinc* » !), *zouzou* (= zouave), *sous-off.* (= sous-officier), etc.

Mis en goût par ces révélations lexicologiques, nous continuons notre cueillette et nous trouvons des explications comme celles-ci :

« *Abocher*, voir *amocher* = rendre inoffensif (unschädlich machen).

« *Bourreur de crâne* = fanfaron (Maulheld), dans le sens des « *jusqu'au boutistes* ».

« Et enfin — *last not least* :

« *Bravache* (toujours comme néologisme) = lâche, poltron, vient sans doute de *brave vache*. (*Bravache* ist ein Feigling und wohl aus *brave vache* entstanden) ! »

Après une perle comme celle-là, qui oserait douter, au moins parmi les lecteurs de la *Gazette de Francfort*, que ce délicat censeur de l'esprit français n'ait fourni amplement la preuve de ce qu'il affirmait au début ? Malheureusement pour sa thèse, hâtons-nous de le dire, il n'y a pas un mot de tout cela dans l'ouvrage recensé. M. Otto Grautoff joint donc à des qualités spéciales de critique dont on peut juger par ces quelques échantillons, celles d'un inventeur dont l'originalité, la sincérité et l'esprit, assurément, ne sauraient être saisis par notre « pauvre esprit français ».

A. PINLOCHE.

Faut-il apprendre l'Allemand ? Oui !

M. Frederick William Wile (2), ancien correspondant à Berlin d'un grand journal anglais, a une opinion bien arrêtée à cet égard ;

(1) Rappelons à ce propos que les Allemands ne sont nullement sevrés, comme nous, de la connaissance des ouvrages paraissant en pays ennemi, ni privés par conséquent de l'avantage de se tenir au courant de l'état d'âme de la nation adverse, que les journaux, même lorsqu'on peut les lire, ne reflètent nullement.

(2) M. F. W. While a été pendant 10 ans correspondant de journaux anglais et américains à Berlin ; il a fait paraître en 1916 (chez Simpkin,

il considère que c'est une erreur grave d'enrayer l'étude de l'allemand au lieu de le pousser à fond comme on le faisait avant la guerre.

Au début de ma carrière comme correspondant d'un journal étranger à Berlin, déclare-t-il, je savais très peu d'allemand.

Mais comme presque tous les Germains avec lesquels un correspondant peut se trouver en contact parlaient admirablement l'anglais, je pris par paresse l'habitude de m'exprimer toujours dans ma langue maternelle.

Comment se fait-il, demandais-je un jour à un grand éditeur qui parlait anglais aussi bien que moi, que tant d'Allemands possèdent notre langue ? J'ajoutais que cela rendait excessivement difficile aux citoyens anglais d'arriver à avoir une connaissance approfondie de sa langue.

« C'est bien ce que nous cherchons, me répondit-il, quand vous apprenez la langue d'un pays, vous avez la « clef » de bien des choses. »

Nous n'avons pas besoin de mettre en circulation trop de « clefs » pour faire connaître l'Allemagne.

Moins, vous, Américains ou Anglais, apprendrez l'allemand, moins vous saurez ce qu'est l'Allemagne !

Nous nous spécialisons dans l'étude des langues étrangères parce que nous nous rendons compte de la valeur des « clefs » que nous acquérons ainsi. »

C'est pour cela, dit M. Wile, qu'on continue à apprendre l'allemand chez nous.

La raison pour laquelle nous connaissons si peu la vraie Allemagne est que les Anglais qui savent parler l'allemand ne sont qu'une exception et non la règle.

Vous pouvez être sûr que les prisonniers allemands ne perdent pas une occasion de perfectionner leur instruction en Angleterre.

Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, à la fin des hostilités, nous allons engager avec nos ennemis une guerre économique ; avant les hostilités, ils nous battaient déjà en Extrême-Orient et presque partout, à cause de leur science des langues étrangères et surtout de l'anglais.

Les laisserons-nous tenir toutes les « clefs » ? En ce qui concerne la France, les raisonnements qui précèdent lui sont applica-

Marshall. Hamilton, Kent and C°) un livre intitulé « Who's who in Hunland » qui, sous la forme du « Who's who » passe en revue les choses et gens de l'Allemagne en guerre. Œuvre de guerre évidemment, de journaliste aussi, mais susceptible cependant d'amuser au moins nos collègues.

L. B.

bles en leur entier, et non seulement il ne faut pas délaisser l'allemand, mais il faut, au contraire, en pousser énergiquement l'enseignement si nous ne voulons pas être distancés et concurrencés avec succès dans la guerre économique très dure qui débutera dès la signature des *préliminaires* de la paix.

Homme Libre, 21/2/1918.

Il faut apprendre la langue allemande

Un lecteur — agrégé de l'Université — qui n'a pas oublié les raisons pour lesquelles il faut apprendre l'allemand, raisons exposées dans l'*Homme Libre* du 21 janvier dernier par un journaliste anglais, nous adresse les lignes suivantes :

Un de nos amis, récemment rapatrié d'Allemagne après une longue captivité, nous apprend qu'au camp d'officiers de... où il était interné, il existe un cours d'allemand, et que ce cours, bien que payant et fait par un officier allemand, n'a cessé d'être suivi par nos compatriotes avec la plus grande assiduité.

Au moment où, chez nous, en s'appuyant sur des raisons de pur sentiment dont l'inanité n'est plus à démontrer, on préconise l'abandon — déjà rendu trop facile par les circonstances — de la langue allemande, il n'est peut-être pas mauvais de faire connaître le sentiment de ceux qui souffrent et attendent là-bas et qui ne manqueront pas à leur tour de ramener l'opinion dans la voie du bon sens.

A. P.

Homme Libre, 11/3/18.

A propos de l'influence française dans l'Amérique du Sud (1)

A bord du Sérapis, *juin 1914.*

Les relations de la France avec les grandes républiques sud-américaines sont des plus cordiales, cela est bien évident. Les anniversaires glorieux du Brésil, de l'Argentine, du Chili, sont des fêtes auxquelles la France s'associe de grand cœur par ses représentants habituels et par des délégations extraordinaires, et de fort beaux discours sont prononcés en ces occasions, tant à Paris que dans les belles capitales lointaines. Les amitiés latines sont chères aux hommes les plus éminents de notre pays, qui les célèbrent en toute occasion par de fort belles paroles.

Et les belles paroles, les discours superbes sont accueillis avec faveur par l'opinion éclairée de l'Amérique du Sud, qui accueille aussi très galamment tous les hôtes venus de France. Le danger,

(1) Nous adressons nos plus vifs remercîments à M. Goy, qui a bien voulu nous autoriser à publier ce chapitre de son livre si intéressant et si plein de leçons, dont il nous faudra profiter. H. Goy, *De Québec à Valparaiso :* librairie Armand Colin, Paris, 1917, 1 volume in-18, 3 fr. 50.

c'est que l'on pourrait être tenté de croire que les témoignages solennels d'amitié ou les visites de grand tourisme puissent suffire pour établir ou rétablir dans l'Amérique du Sud une influence française réelle, féconde, efficace, comparable enfin à celle dont jouissent dans ces pays latins l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis — j'allais ajouter, la Belgique.

Quelques faits entre tant d'autres : le Chili s'inquiète de réformer son enseignement agricole dans les écoles normales, et veut envoyer un professeur étudier cette question à l'étranger. Le chef de l'enseignement primaire, mettant au concours une bourse de voyage, spécifie que la connaissance de l'anglais est exigée et que l'enquête aura lieu aux Etats-Unis. Personne ne s'étant présenté, on renouvelle l'annonce (février 1914), en spécifiant, cette fois, que la connaissance de l'allemand pourra suffire. D'une enquête possible en France, pas un mot.

Un professeur chilien, M. Montebruno, actuellement professeur à l'Institut pédagogique, par conséquent membre de l'enseignement supérieur, fait une enquête officielle en Europe en 1908 et publie en 1910 son rapport officiel sur « l'enseignement commercial dans les principaux pays d'Europe ». Sur les 463 pages du rapport, 270 sont consacrées à l'Italie, 130 à l'Allemagne, 8 à la France, et de ces huit, six et demie traitent de l'école Pigier.

M. Romero Brest, délégué de la République Argentine au Congrès international d'éducation physique à Paris, en 1913, profite de son séjour en Europe pour voir quelques établissements d'instruction publique. Il visite « quelques écoles modèles primaires de Bruxelles, d'autres analogues à Stockholm, et aussi l'école des Roches de Verneuil » (Rapport, p. 60), mais non pas des écoles municipales de Paris, ou du moins il n'en parle pas.

Au cours de l'année 1912, l'enseignement secondaire, au Chili est l'objet de discussions passionnées ; les orateurs appuient leurs arguments d'exemples tirés de l'étranger ; on cite avec admiration l'Allemagne « qui marche à la tête des Nations en matière d'enseignement » ; les Etats-Unis « qui renouvellent toutes les méthodes » ; la France n'est citée que comme mauvais exemple, pour la « turbulence » de ses étudiants, pour les « coutumes immorales qu'on dit y exister », pour la confusion de son système d'éducation secondaire. (Comptes rendus analytiques des discussions dans la *Revista de Educacion nacional de Santiago*. — Livres de polémique : *Encina, Nuestra inferioridad economica ; Galdames, Educacion economica e intelectual*).

Je n'ai voulu citer que des faits aisément contrôlables ; il serait aisé de les multiplier ; les conversations avec les Français établis en Amérique du Sud ou avec les vrais amis de la France sont plus significatives encore. Quelques conclusions évidentes s'en dégagent : la France moderne n'est pas connue ou est méconnue dans l'Amérique du Sud ; on peut se tourner vers elle au besoin, mais comme vers une prêteuse sur gages qui permet qu'on emprunte ses millions contre certains privilèges officiels, de caractère surtout militaire ; mais quand on veut faire appel à l'initiative privée, prendre des modèles pour un système d'éducation ou l'organisation d'une industrie ou d'un simple bureau, on ne songe même pas à voir — en passant par le territoire français — ce qui se fait en France à ce sujet.

En 1911, le Chili s'avise que son Ministère de l'Instruction publique n'expédie pas les affaires assez rapidement ; le 5 août, le Ministre du Chili à Berlin est chargé de s'informer de l'organisation du Ministère des Cultes de Prusse et les bureaux de Santiago sont aussitôt réformés d'après ce modèle.

C'est là un fait minuscule et qui ne mériterait pas d'être cité s'il n'était pas la marque d'une admiration absolue pour certains peuples étrangers. Depuis vingt-cinq ans, l'influence allemande règne en maîtresse au Chili. L'Allemagne a été chargée de réorganiser l'armée, et aux uniformes français — sous lesquels avaient été gagnées les victoires dans la guerre du Pacifique — ont succédé les uniformes allemands, y compris le casque à pointe. Des professeurs et instituteurs allemands ont été appelés par centaines ; il y a eu un temps, de 1890 à 1900, où tout le personnel de certaines écoles primaires était allemand. C'est à l'Allemagne qu'on s'est adressé pour former le personnel de l'enseignement secondaire et créer l'école normale supérieure « Instituto pedagogico ». Et sans doute la langue allemande ne peut pas s'implanter dans ce pays latin et le français reste, bon gré mal gré, la langue vivante enseignée : mais ce n'est pour nous d'aucun bénéfice : c'est l'Allemagne qui règle et contrôle l'enseignement de notre langue et les livres, de texte. Voici quelques-uns des livres et tableaux préconisés par le programme nouveau de 1914 pour une classe supérieure (5e année) des lycées : *Recueil de Morceaux choisis d'auteurs français*, par Bornecque et Rotthers (Berlin, Weidmann). — R. Kron, *Le Petit Parisien* (Bielefeld, Karlsruhe). — *La France, Schulwandkarte für den neusprachlichen Unterricht*, von Prof. Gutjahr, Lang, Leipzig — tableau de Hölzel, *Paris*. Le livre de lecture française que j'ai vu employer dans les lycées de Santiago a été établi par un Allemand, et quels que puissent être les mérites de la méthode, on ne peut pas en attendre qu'il fasse apprendre à aimer la France en même temps qu'à connaître notre langue.

Il y a dix ans, la République Argentine voulut assurer le recrutement de son enseignement secondaire ; elle fonda une école normale supérieure, et pour cela fit venir de Prusse des professeurs qui, malgré de grandes difficultés, se sont maintenus à Buenos-Aires et ont fini par conquérir — notamment en 1912 — une situation officielle considérable.

Devant ces faits, est-il exagéré de dire que les « amitiés latines » doivent devenir plus efficace si elles veulent mériter leur nom ?

Pour cela, les paroles éloquentes ne suffisent point. Nous avons perdu beaucoup de terrain et depuis longtemps. Nous ne le regagnerons que par un labeur très méthodique, très long, comme celui qui a rendu si forts nos concurrents. Il y a tout un courant d'opinion à remonter, d'une opinion peu connue en France, où l'on vit encore trop souvent dans cette croyance que les idées françaises, la science française possèdent un prestige unique dans le monde et qu'il nous suffit de paraître pour vaincre. Nous avons contre nous des préjugés, des ignorances, des inimitiés.

Il y a le préjugé si répandu, tant de fois signalé, et malheureusement si enraciné, de la légèreté, de la corruption françaises. Dans la principale revue du Chili, un correspondant naïf demande, au

mois de mai dernier, s'il n'y a pas plus de traîtres en France que dans les autres pays. Une revue analogue de Buenos-Aires, le même mois, publie un petit article illustré où l'on oppose « le vice crapuleux de Montmartre à l'atmosphère saine de Buenos-Aires, balayée par les souffles du pampero, et les matins ensoleillés et glorieux, symboles de vigueur, de travail, de pureté et de vie ». Nous avons contre nous nos journaux et nos livres, et je me suis pris souvent à regretter que la connaissance du français fût si répandue dans l'Amérique du Sud. Nos journaux, vus de l'étranger, contrastent péniblement avec ceux des autres pays européens par la prédominance qu'on y accorde aux crimes, aux scandales et aux notoriétés de mauvais aloi, spécialement de genre féminin. Et nos livres de combat, si vivants, si courageux, trop sincères, donnent à l'étranger une fausse idée de nos institutions et de notre vie. Heureux les pays dont on ne connaît pas la langue ! Leurs discussions intimes se passent à l'abri des regards indiscrets et l'on ne connaît d'eux que ce qu'ils veulent bien en dire.

Un phénomène curieux et qui serait inexplicable pour qui ne connaîtrait pas la vie parisienne, c'est que tout le monde dans l'Amérique du Sud est venu à Paris et que très peu de personnes pourtant connaissent les institutions françaises et ont vraiment visité, enquêté, vu. Il s'ensuit que beaucoup vivent uniquement sur des connaissances livresques et s'en tiennent à l'impression donnée par un livre ou une tendance : il s'ensuit encore que l'on juge fréquemment la France sur des doctrines du passé.

Pendant les grandes discussions autour de l'enseignement secondaire, au Chili, en l'année 1912, une grande partie du débat a porté sur l'« esprit français » qui a inspiré autrefois l'enseignement chilien. Mais l'esprit français, pour tout le monde, était l'esprit de l'Encyclopédie et ceux qui le combattaient empruntaient leurs arguments aux « Origines de la France contemporaine ». Nous sommes cependant sortis de ces origines, ou du moins d'autres courants d'idées sont nés en France, qui mériteraient d'être pris en considération, et il est en tout cas souverainement injuste de mettre en regard, comme on le faisait, la France du XVIII[e] siècle et l'Allemagne ou les Etats-Unis du XX[e].

Je me rappelle une longue conversation, dans une grande cité active du Brésil, avec de fervents amis de la France : nous parlions des réformes nécessaires dans l'enseignement brésilien, des influences heureuses, des pays dignes d'être pris pour exemple ; et toujours dans leurs déclarations, je sentais des réticences, une préoccupation inexprimée ; un mot me mit sur la voie, ce qu'ils n'osaient tout d'abord avouer, c'est que leur dévouement à la France les mettait dans une situation difficile ; les réformateurs de leur pays avaient les yeux fixés sur les Etats-Unis, sur l'Allemagne et la culture française leur apparaissait comme trop littéraire, trop abstraite, pas assez moderne en un mot.

Nos concurrents tirent parti de cet état d'esprit, de ces préjugés, de cette méconnaissance de notre évolution récente, de cette ignorance. Et dans cet effort pour nous éliminer, ils ont l'appui nouveau d'une puissance dont les moyens d'action sont infiniment variés et les rancunes tenaces. Nos lois sur les Congrégations, notre séparation de l'Eglise et de l'Etat, ont eu un retentissement

énorme dans l'Amérique latine et catholique. Beaucoup de nos congrégations sont venues s'y établir ; elles y possèdent les collèges les plus aristocratiques et si elles y enseignent le français, ce serait beaucoup s'avancer que d'affimer qu'elles enseignent en même temps l'amour de notre pays. Il y a là divorce entre la langue française et la France, comme entre le catholicisme officiel et notre pays. Des auteurs sérieux s'opposent à l'introduction au Chili de l'enseignement obligatoire, sous prétexte — et le prétexte est d'ailleurs erroné — que c'est une idée française, à plus forte raison s'opposeraient-ils à l'appel d'éducateurs français. L'héritier naturel de l'influence française auprès des catholiques, c'est le pays où le divorce n'a pas été prononcé ; le nouveau directeur de l'enseignement en Bolivie est un Belge.

Mais si l'on nous connaît peu ou mal, si nos adversaires nous écartent de plus en plus du champ de compétition qui est l'Amérique du Sud, c'est que nous ne prenons pas la peine de venir défendre nous-mêmes nos positions. Notre mal, c'est l'absentéisme ! Les Allemands occupent des provinces entières au Brésil, en Argentine, au Chili, et ces « colonies spontanées » sont leur base d'opération. Ils sont groupés en communautés puissantes, avec leurs écoles, leurs associations chorales, leurs clubs athlétiques ; on compte 14 unions allemandes à Santiago de Chili, 15 à Valparaiso. Leurs grandes banques sont parmi les monuments les plus imposants de chaque cité importante dans l'Amérique du Sud. Parmi les plus grands exportateurs de café du Brésil, le premier est un Allemands, le deuxième est un Anglais ; le plus fort importateur français arrive au huitième rang. Pour la plus grande richesse du Chili, le salpêtre, l'entreprise anglaise compte pour 38 o/o ; l'entreprise allemande pour 15 o/o ; là encore la France arrive au huitième rang, avec 0,43 o/o. Dans le commerce d'importation du Chili, l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis prennent plus des deux tiers du total (avec respectivement 31, 24, 12 o/o) et la France 6 o/o ; à l'exportation, les trois mêmes puissances prennent les quatre cinquièmes (40, 21, 19 o/o) et la France 4 1/2 o/o.

La France envoie ses millions à l'étranger, mais les laisse travailler en des mains étrangères ; le petit capitaliste se contente d'un bénéfice médiocre, laissant les risques et les gains à de plus hardis.

A Valparaiso, je m'arrête à bavarder avec un libraire : « Vous êtes Français ; nous en voyons bien peu et nous aimerions à connaître leurs marchandises par eux-mêmes ; pour un voyageur de commerce français, il en vient cinquante allemands. » Deux représentants américains me donnent une note analogue : « Nous rencontrons partout sur notre route des Allemands ; mais à nous comme aux Allemands les commerçants demandent souvent des marchandises françaises. Si vos voyageurs se présentaient, ils n'auraient pas de peine à nous évincer. »

Les manifestations officielles d'amitié sont évidemment très importantes ; l'Amérique latine est très sensible aux témoignages de considération qui lui viennent des grands pays d'Europe. Et de même, les échanges intellectuels sont efficaces, surtout s'ils mettent moins en valeur notre culture littéraire et artistique — déjà appréciée — que nos progrès dans les sciences, dans la technique,

dans l'industrie, ou encore notre expansion coloniale si ignorée. Ce qu'il faut faire connaître de nous, c'est, semble-t-il, moins cette élégance française dont on exagère parfois l'importance, que cette force française, beaucoup plus suceptible, à notre époque, d'émouvoir les esprits et d'attirer les sympathies. Et surtout il ne faut point se contenter de paroles. — Je demandais au directeur du plus grand journal chilien quels seraient les moyens d'action les plus efficaces pour replacer la France au rang qu'elle eut autrefois au Chili : « Ayez d'abord une ligne régulière de navigation à vapeur, et puis une grande banque. »

Nous avons pour nous des sympathies anciennes : la diffusion de notre langue — à laquelle travaillent tant d'excellents Français, comme le président de l'Alliance française de Buenos-Aires ou celui de Santiago de Chili — pourrait être à notre influence un appoint considérable. Mais il nous faut faire un sérieux effort. Il faut que, plus que cela n'a été fait dans le passé, nous donnions ici des preuves de cette vitalité, qui est la marque de notre race ; il faut que nous manifestions le renouveau dont nous sommes justement fires, que nous nous affirmions par notre science, notre industrie, notre commerce ; que, par exemple, les marchandises françaises, transportées par des bateaux français, soient vendues dans les grandes cités sud-amérciaines par des maisons françaises, soutenues par des banques françaises. Et il faut que par un labeur soutenu, par des entreprises industrielle ou commerciales de large envergure, bien étudiées et bien conduites, nous nous imposions à l'attention, à l'estime, à l'admiration de nos amis latins, tandis que nous n'avons fait jusqu'ici bien souvent qu'exciter leur curiosité (1).

Henri Goy.

Americanisms

A war nightmare for english purists

An article on Americanisms ! Why, certainly. It's a cinch.

That's an Americanism already, you see. The fact is, of course, that many words commonly used in this, our own country of Britain, have their origin in America ; many colloguial phrases used in our endeavour to be picturesque or emphatic have been borrowed from our brethren across the Atlantic.

In one of Captain Wren's remarkable stories of the famous Foreign Legion, one of the characters, an Englishman, is telling a comrade, an American, that the best soldiers among the Dahomey-

(1) La guerre a montré à l'Amérique du Sud comme au reste du monde, une France ignorée et méconnue. L'héroïsme de nos armées, la haute tenue morale de la nation entière a ajouté à la sympathie qui allait à nous volontiers, cette estime, cette admiration que l'on ne nous accordait pas sans réserve. Il faut penser que les fortes amitiés que nous vaut cette guerre, par ailleurs si terriblement destructive, seront activement et efficacement développées, pour le plus grand intérêt intellectuel, moral et économique des nations latines.

ans, against whom they are campaigning, are the women — the Amazons. Chivalry towards them, he says, is apt to be a trifle costly. And the American replies, « Waal, Jom, as Legionnaires we ain't habituated to luxury any, and can't afford nawthen costly. Ef any black gal lays fer me with an axe — it's a smacking for hers. »

« Yes, but what are we going to do if an Amazon regiment opens an accurate and steady fire on us with Winchester repeaters and then charges with the bayonet ? »

« Burn the trail for Dixie », grinned the American. « I guess we'd hit the high places some, an'roll our tails for home. Gee whillikins ! Charged by gals ! »

There we have an example of Americanese. It is only a mild instance, but quite sufficient to enable us to understand the Parisian shop sign which says « English spoken here ; American understood. »

There should at present and for a considerable time be quite a run on places in France, and in this country too, for the matter of that, where American soldiers and others can be « understood ». By and bye when we have made better acquaintance with the myriads of American soldiers who are entering the fray against the Central Empires we shall be better linguists than ever. Our own soldiers, who have developed a lingo at the front which is becoming familiar to us because of the conversation of the boys when they come home on leave and through letters home from France, will quickly learn American. After the war is over, the philological pedants will have a very weary time of it, for English as she will be spoken will include innumerable terms imported from America, in addition to those compounded af bad French and slangy English. Our mother tongue has a way of absorbing expressive words and phrases wherever they may originate. That is why English can indicate more shades of feeling and description than any other language. At first the new term is used as « swank », to use a word invented by the Yankee, and it « gets the goat » of the purist, as an American would say, meaning that it raises the ire of the classicist. And later on it becomes accepted as current coin by all sorts and conditions of men and women.

(*Glasgow Weekly Herald, January , 26, 1918*).

BULLETIN DE L'ASSOCIATION

Réunion du Comité. — Adhésions nouvelles. — Nécrologie.

Réunion du Comité du 20 Décembre 1917

Le Comité s'est réuni le Jeudi 20 novembre au parloir du Lycée Montaigne, sous la présidenee de M. Dupré. Etaient présents : M[lles] Clot, Demmer, Gagnot, Ledoux, Rocheblave, Weiller. MM. Arnaudet, Bellec, Bessé, Bloch, Brocard, Breuil, Cart, Desfeuilles, Garnier, Longuevalle, Simonnot. Excusés : MM. Delobel, Gricourt, Meadmore, Pinloche. Montguillon.

Le compte rendu de la précédente séance a été adopté.

Le président souhaite la bienvenue aux nouveaux élus, et se félicite du retour au comité, d'anciens collègues dévoués à l'œuvre commune et y ayant collaboré dès sa fondation.

M. Simonnot lit une lettre de M. Montguillon qui, ne pouvant quitter le Hâvre, lui donne pleins pouvoirs pour toutes les décisions à prendre ou pour tous les votes à émettre.

M. Bloch demande au comité l'autorisation d'engager les dépenses nécessaires pour une commande de papier. Etant données la hausse continue et les augmentations prochaines qui sont à prévoir, il croit qu'il est nécessaire de faire une provision plus forte qu'à l'ordinaire. L'autorisation est accordée.

M. Simonnot lit la motion suivante de M. Gricourt. qui est adoptée à l'unanimité :

« Au moment où M. Henri Dupré, professeur au Lycée Carnot, quitte ses fonctions de Président de l'Association des professeurs de Langues vivantes (1913-1917), le Comité. dans sa séance du 20 Décembre, au nom de l'Association, le prie d'agréer ses remerciements chaleureux et émus pour l'urbanité. le dévouement. l'énergie. l'élévation d'esprit et de cœur dont il n'a cessé de faire preuve dans l'accomplissement de sa particulièrement longue et lourde tâche. »

M. Dupré très touché de cette marque de sympathie remercie le comité. Il a fait son possible pour être utile à notre Association et pour en assurer la marche normale, durant ces quatre années, si pleines d'événements, si tragiques et cependant si courtes. Il gardera de ces années un souvenir agréable, car il les a passées au mi-

lieu de bons collègues, d'amis dévoués à l'Association et qui pour elle n'ont épargné ni leur temps, ni leur peine. Il termine en rappelant qu'avant la guerre il était de règle que la Présidence échut alternativement à un professeur d'anglais et à un professeur d'allemand; il estime qu'il est nécessaire qu'un professeur d'allemand soit élu président.

La séance est levée pendant vingt minutes pour l'élection du président.

M. Pinloche est élu président par l'unanimité des membres présents.

M. Dupré est heureux que la présidence soit échue à un homme ayant l'expérience et la compétence de M. Pinloche : appartenant à la fois à l'enseignement supérieur et à l'enseignement secondaire et très versé dans toutes les questions relatives à l'enseignement primaire — il demande que MM. Koszul et Simonnot soient maintenus dans leurs fonctions.

MM. Koszul et Simonnot sont réélus à l'unanimité.

En l'absence de M. Pinloche, malade, M. Simonnot prend la présidence.

Sur sa proposition, MM. Bloch, Bessé, Bellec, Mlles Weiller et Demmer, sont maintenus dans leurs fonctions par le vote unanime des membres présents.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 4 heures.

Réunion du Comité du 21 Mars 1918

Le Comité s'est réuni le 21 Mars à 2 h. 1/2, au parloir du lycée Montaigne, sous la présidence de M. Pinloche, président de l'association. Étaient présents : MM. Bellec, Bessé, Bloch, Brocart, Cart, Delobel, Gricourt, Longuevalle, Simonnot ; Mmes Demmer, Clot, Gagnot, Rocheblave, Weiller. Excusés : MM. Arnaudet, Meadmore, Russeil.

Le secrétaire lit le procès-verbal de la séance du 20 décembre 1917 qui est adopté.

Le président regrette de n'avoir pu remercier plus tôt les membres du comité d'avoir porté leurs voix sur lui ; il est très touché de cette marque de sympathie ; malgré ses occupations nombreuses et accablantes il lui a paru de son devoir d'accepter cette lourde charge et de participer ainsi à la vie même de l'enseignement. Il compte sur l'appui du Bureau et sur le dévouement dont il fait preuve en toute occasion pour défendre les intérêts de nos collègues et leur rendre service. Il est certain que les questions pédagogiques aussi bien que toutes les questions qui pourront être soumises au Comité seront toujours traitées avec la loyauté et la courtoisie la plus entière. Il

rend hommage au président sortant qui, pendant quatre ans, a mis au service de notre Association ses qualités de cœur, de tact, de dévoûment, qui reste encore et toujours à notre disposition.

Ensuite le président entretient le comité de la question de la dépopulation des classes d'allemand dans les lycées : des chiffres sont donnés qui montrent qu'il y a dans les petites classes de certains lycées de l'Académie de Paris un véritable effondrement de cet enseignement — une discussion s'engage au sujet des mesures qu'il faudrait prendre pour y remédier et du rôle que l'A. P. L. V. pourrait jouer à cet effet.

Le président fait remarquer qu'une des mesures les meilleures : le coefficient différentiel aux examens, par où on tiendrait compte de la différence de difficulté entre les langues, a peu de chance d'être adoptée en ce moment, parce qu'on aurait l'air de favoriser une langue aux dépens d'une autre. Il lui paraît, au contraire, qu'on pourrait obtenir que l'on exigeât à l'entrée des grandes Ecoles la connaissance de deux langues déjà admises en principe dans l'Enseignement secondaire, naturellement en limitant les programmes et en leur donnant un caractère simple et pratique. Cette réforme peut être obtenue des administrations de l'Instruction Publique et de la Guerre, il faudra donc l'étudier de près — car elle représente peut-être le salut.

M. Cart objecte que tous ses sollègues savent comme lui, combien il est difficile d'obtenir un peu de travail des élèves de la série C (latin sciences) alors qu'ils n'ont qu'une langue à apprendre, il se demande donc comment on pourrait leur imposer une deuxième langue et comment on pourrait en introduire l'enseignement dans des programmes déjà surchargés. — Si comme on l'a déjà proposé on admettait le latin comme deuxième langue aux grandes écoles, tous les candidats demanderaient à passer pour le latin et l'anglais.

MM. Brocard et Gricourt déclarent qu'il est inadmissible qu'on ne fasse plus d'allemand, qu'il faut absolument que les familles le comprennent.

M. Gricourt souhaite qu'on rétablisse l'ancien enseignement moderne avec sa culture moderne et ses deux langues vivantes enseignées dès la cinquième ; de toute façon il faudrait un acte énergique de l'administration pour empêcher la désertion des classes d'allemand.

Le président a reçu une lettre de M. Cahen de Valence, où celui-ci se plaint de l'impossibilité d'avoir des livres d'outre-Rhin : les Allemands obtiennent par la Suisse tous les livres dont ils peuvent avoir besoin, tandis que les professeurs français sont mis dans l'impossibilité d'étudier sur les textes l'état d'âme germanique. M. Pinloche a le plaisir d'annoncer que la librairie Boyveau

et Chevillet a obtenu désormais l'autorisation d'importer des livres allemands à condition que le professeur intéressé, justifie du besoin qu'il a de ces livres.

Mlle Gagnot soulève la question des L. V. aux examens des bourses dans les Lycées de filles. Elle rappelle que jusqu'en quatrième il n'y a pas d'épreuve de langues vivantes à cet examen : et qu'en quatrième les candidates ont à faire une version avec un dictionnaire bilingue dont elles n'ont pas appris à se servir ; elle demande qu'on fasse des démarches pour obtenir l'établissement d'un examen de langue vivante dans toutes les classes, examen correspondant aux méthodes employées et au programme des études.

M. Delobel, rappelle que durant les dernières semaines des délégations de professeurs de lettres, d'histoire et de philosophie ont pu aller au front avec l'autorisation et sous la conduite des autorités militaires ; il souhaite que les professeurs de langues vivantes puissent bénéficier de la même mesure.

A propos du relèvement général des traitements dont il est question actuellement et qui concorderait avec un relèvement au maximum des heures de service, il indique que les professeurs de lettres ont fait une démarche auprès de l'administration pour protester contre l'augmentation des heures de service qui pourrait leur être imposée, et faire valoir la surcharge de travail que leur impose la correction des copies. Le comité décide de signaler au président de la Fédération combien cette démarche peut sembler déplacée aux professeurs des autres ordres d'enseignement (1).

M. Pinloche signale le projet de création d'une licence dite de Français, qui faciliterait encore l'obtention de ce diplôme et contribuerait à le déconsidérer. Il y va de l'intérêt de notre enseignement de protester contre ce projet et de demander au contraire le renforcement de cet examen de façon à ce qu'il donne de nouveau les garanties de culture générale qu'il représentait autrefois.

Au sujet du développement de l'influence française à l'étranger, qui est à l'heure actuelle l'objet de nos légitimes préoccupations, M. Simonnot fait remarquer, qu'à côté des ingénieurs et commerçants, les professeurs de langues vivantes sont tout particulièrement qualifiés pour y coopérer. Chargés d'une fonction éducatrive dans un pays dont ils connaissent déjà la langue, ils sont à même de prendre plus facilement contact avec les élèves qui leur sont confiés, de les diriger sans heurt, de nouer des relations avec leurs familles, bref, de faire aimer le pays qu'ils représentent.

(1) Renseignements pris, nous croyons savoir que ce bruit a été exagéré, car on nous affirme de source autorisée qu'il n'est nullement question de majorer nos horaires de service. Nous le souhaitons et l'espérons.

Mais cette coopération suppose la possibilité de mettre un grand nombre de professeurs sérieusement préparés à la disposition des œuvres qui s'occupent de notre propagande au dehors. A cet égard, il craint qu'on ne tienne pas assez compte de cette nécessité dans les sphères administratives chargées de régler nos examens. Il en voit la preuve dans les chiffres qui fixent le maximum des candidats à recevoir aux divers certificats et agrégations de langues vivantes. En règle générale, ces chiffres sont trop étroitement subordonnés *aux seuls besoins scolaires de notre pays.* Il constate avec regret que les Allemands procèdent tout autrement que nous. Leurs Universités et Ecoles techniques forment en surabondance des *docteurs* et *ingénieurs* qu'elles exportaient avant la guerre dans toutes les contrées du globe. C'est là, à n'en pas douter, une des causes prédominantes de l'influence allemande dans le monde.

Dans cet ordre d'idées, il exprime le vœu que notre administration universitaire se montre plus large que par le passé. Il y a comme une contradiction à vouloir créer des centres de préparation sérieux dans toutes nos Universités et Ecoles spéciales, pour n'admettre ensuite à nos concours qu'un chiffre de candidats désespérément mesquin. Qu'on maintienne le niveau des examens aussi élevé qu'on le voudra, mais qu'on ne ferme pas la voie à des candidats laborieux et instruits, à seule fin de ne pas dépasser le chiffre fatidique prévu pour les *besoins administratifs.* Si ces candidats ne réussissaient pas tous à obtenir un poste dans la mère-patrie, ils sauraient du moins qu'il y a pour eux des emplois agréables et rémunérateurs dans des pays amis, où ils pourraient être les facteurs les plus efficaces de la culture française.

M. Pinloche croit que l'Administration se défie de l'indulgence possible du jury, et craint l'affaiblissement du concours qui pourrait n'être plus qu'un simple examen. Il ne faut pas oublier que c'est au système du concours que le recrutement de notre personnel enseignant doit sa supériorité incontestable sur celui des autres pays et notamment de l'Allemagne.

Mlle Weiller fait remarquer que le système adopté pour les examens d'entrée à Sèvres pourrait être appliqué ; le jury fait suivre les noms des candidates reçues du nom de celles auxquelles on accorde la moitié de l'examen.

M. Gricourt ajoute qu'on pourrait multiplier par 3 le coefficient des candidats à recevoir. L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures.

Adhésions nouvelles

M[lle] Boisset professeur E. P. S., Voiron. M[lle] Bonnet, professeur cours complémentaire, Ville de Paris. M. Capillet, Meaux. M[lle] Cou-

lonjon, professeur E. P. S., Albi. Mlle Gal, professeur E. P. S., Barbezieux. Mlle Girardot, professeur E. P. S., Gray. M. Le Guellec, 76e Rég. d'Inf. Mlle Pitiot, professeur Collège, La Rochefoucauld. Mme Raban Marten, Tours. M. Recoules, professeur Lycée, Albi. Mme Roux, professeur E. P. S., St-Marcellin. Mlle Sibon, Toulon. University of Toronto.

Nécrologie

Nous avons appris avec un vif regret, la mort glorieuse de M. Martin, professeur au Collège de Castelnaudary ; la mort de M. Campodomico, professeur à l'Ecole Normale de Parthenay et de Mlle Alexandre, professeur au Collège de Figeac ; le Bureau prie les familles de nos collègues de vouloir bien accepter ses plus respectueuses condoléances.

Chronique du mois

Nos mobilisés.

1. *Gaudin*, maréchal des logis-interprète, Cie P. G. 73.
2. *Hanneton*, interprète auxiliaire E. M. A., 2e bureau, S. P. 160.

Voici quelques nouvelles nominations qu'on lira avec plaisir, puisqu'elles tendent à prouver que l'autorité militaire utilise de plus en plus les compétences de nos jeunes collègues mobilisés :

M. *Delattre*, professeur de langue et littérature anglaises à la Faculté de Lille, est attaché au service interministériel Franco-Américain de la Direction du contrôle en qualité de lieutenant-interprète.

M. *Maurice*, agrégé d'anglais, professeur au lycée de St-Etienne, est nommé interprète à la Mission Française attachée au G. Q. G. américain.

M. *Clech*, agrégé d'anglais, sous-lieutenant d'infanterie est désigné pour l'instruction des troupes américaines.

M. *Berat*, boursier d'agrégation d'anglais près la Faculté de Lille, lieutenant d'infanterie, croix de guerre, reçoit la même destination.

M. *Cambillard*, élève de l'Ecole normale supérieure (section d'anglais), lieutenant d'infanterie, croix de guerre, est attaché à la Mission Française auprès des armées américaines.

M. Pierre *Legouis*, élève de l'Ecole normale supérieure (section d'anglais), capitaine d'infanterie, croix de guerre, chevalier de la Légion d'honneur, est à l'état-major américain.

Pays envahis.

Notre collègue, M. *Beltette*, conseiller municipal de Tourcoing, qui, depuis l'invasion, s'est dévoué inlassablement et dépensé sans compter pour soulager les misères sans nombre de ses concitoyens, a été pris comme otage par les Allemands le 2 janvier dernier et déporté probablement du côté du front russe ; il a, paraît-il, beaucoup vieilli.

(Renseignement communiqué par les parents récemment rapatriés d'une de nos collègues).

Mouvement du personnel. Nominations.

Ecoles de la Ville de Paris

Nous avons été très heureux d'apprendre que par un arrêté, en date du 5 mars 1918, le préfet de la Seine a étendu le bénéfice de l'indemnité de cherté de vie au personnel permanent des écoles primaires supérieures et professionnelles, aux inspecteurs et inspectrices des enseignements spéciaux dans les écoles de la Ville de Paris et du départe-

ment de la Seine ainsi qu'aux professeurs municipaux qui, à des titres divers, enseignent dans les écoles primaires élémentaires et dans les cours municipaux.

Cette question n'avait pas laissé notre bureau indifférent.

Lycées

M. Aulagnon (Romans), délégué (anglais) au lycée de Valence. — M. Oberti (Montélimar), délégué (italien) au lycée de Gap.

Collège de garçons

M. *Bosmorin*, licencié ès lettres (lettres et allemand), professeur de lettres et allemand (1er ordre) [2e classe, assimilés] (Figeac), délégué dans les fonctions de principal du collège de Cusset, et rangé dans la 2e classe de la 1re catégorie des principaux occupant une chaire.

Mlle *Mieille*, pourvue du brevet supérieur et du diplôme de fin d'études secondaires, déléguée (anglais), au collège de Villefranche (Aveyron).

Mlle *Dontenville*, C. A. P. (anglais, déléguée (anglais), au collège de Clamecy.

M. *Abeille*, licencié ès lettres (anglais), délégué (anglais), au collège de Treignac.

Mlle *Philibert*, C. A. P. (allemand), déléguée (allemand), au collège de Mostaganem.

Mlle *Bel*, diplôme d'arabe, déléguée (arabe), au collège de Médéa.

M. *Vabre*, répétiteur au collège de Bourgoin, délégué (allemand), au collège de Saint-Pol (Pas-de-Calais).

Mlle *Muracciole*, licencié ès lettres (allemand), délégué (allemand), au collège de Castres.

Mlle *Spensippe*, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais), au collège de Saint-Flour.

Mlle *Thieulin* (Luçon), déléguée (anglais), au collège de Valognes.

Mlle *Cassignol* (diplôme de fin d'études secondaires), déléguée (anglais), au collège de Luçon.

Un nouveau congé de quinze jours est accordé, sur sa demande et pour raisons de santé, à M. *Guibert*, professeur d'anglais au collège de Menton.

Mlle *Ott*, déléguée pour l'enseignement de l'allemand au Collège de Saint-Pol (Pas-de-Calais), est déléguée pour le même enseignement au collège de Figeac.

Enseignement secondaire des jeunes filles

Mme Villemur (Geneviève) (Bône), professeur d'anglais aux cours secondaires de jeunes filles de Châlons-sur-Marne. — Mlle Dumont (Renée), C. A. P. (espagnol), maîtresse chargée de cours (lettres et espagnol) au cours secondaire de jeunes filles de Rodez (emploi nouveau). — Mlle Caulle (Marguerite), A. S. (anglais) (Clamecy), professeur de collège de jeunes filles (6e classe), suppléante au lycée de jeunes filles de Saint-Etienne.

Mlle *Labille-Schaeffer* (Bricette), C. A. E. S. (lettres), répétitrice (5e classe) (Alger), professeur de collège de jeunes filles et maintenue, en qualité de déléguée (5e classe), au collège de garçons de Médéa.

Mlle *Caulle* (Marguerite), C. A. S. (anglais), déléguée maîtresse chargée de cours au lycée de jeunes filles de Saint-Etienne.

Mlle *Potiron* (Emilienne), déléguée (anglais), est nommée maîtresse chargée de cours (6e classe), aux cours secondaires de jeunes filles de Cognac.

Mme *Landolphe* (Elyse), ancien professeur d'anglais du Lycée Lamartine, est nommée professeur honoraire de lycée de jeunes filles.

Ecoles primaires supérieures de jeunes filles

Mlle Ombredane, institutrice intérimaire à l'école primaire supérieure de garçons d'Orléans, C. A. P. (anglais), déléguée institutrice adjointe (lettres et anglais) E. P. S. de filles d'Orléans (emploi nouveau).

Mlle *Villemot*, institutrice adjointe (Valognes), C. A. P. (anglais), professeur d'anglais E. P. S., Valognes (6e classe).

Ecoles primaires supérieures de garçons

M. Goret (Albert), professeur de langues vivantes (5e classe), E. P. S. d'Amiens.

M. *Plissard* (Roger-Julien), (brevet supérieur, C. A. P.), délégué dans les fonctions d'instituteur (lettres et anglais), à l'école primaire supérieure de Vire.

Notes et Documents

Circulaires relatives aux Professeurs des lycées de la Seine, — aux Professeurs des classes élémentaires. Examen du C. A. P. — Interprètes. — Correspondance intra universitaire. — Modern Teaching Association. — Questions et réponses. — Compositions données à l'Ecole Polytechnique, à l'Ecole Navale, au baccalauréat.

CIRCULAIRE *relative à la situation des professeurs inscrits sur la liste d'aptitude aux fonctions de professeurs dans les lycées de la Seine et de Seine-et-Oise.*

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS
à Monsieur le Recteur de l'Académie d

Mon attention a été appelée sur la situation des professeurs inscrits sur la liste d'aptitude aux fonctions de professeurs dans les lycées de la Seine et de Seine-et-Oise.

Par suite des circonstances et sauf dans quelques cas tout a fait exceptionnels, aucune nomination nouvelle n'a été faite dans les lycées de la Seine et de Seine-et-Oise depuis le mois de juillet 1914.

Il en résulte que des professeurs inscrits et maintenus sur la liste pendant quatre ans n'ont pas pu bénéficier d'un avancement ou d'un classement auquel ils pouvaient prétendre.

Pour remédier à cet état de choses dans la mesure possible, j'ai décidé, après avis du Comité consultatif, que dorénavant toutes les fois qu'une vacance se produira dans les lycées de la Seine et de Seine-et-Oise, il y aura lieu de désigner un professeur inscrit sur la liste d'aptitude aux fonctions de professeurs dans les lycées de la Seine et de Seine-et-Oise, sans tenir compte de la situation du candidat au point de vue militaire.

Par conséquent, si le professeur nommé est mobilisé et ne peut prendre effectivement possession de l'emploi dont il deviendra titulaire, il saura que, le jour de sa démobilisation, la possession de ce poste lui est assurée. Il sera, en outre, classé dans le cadre de Paris à dater du jour de sa nomination. Sans doute, il ne recevra pas immédiatement le traitement de Paris, attendu qu'il n'aura pas été installé, mais il bénéficiera du moins du classement dans le cadre nouveau, comme il a été fait pour les professeurs nommés en juillet 1914 et se trouvant dans une situation analogue.

Je vous serai obligé de porter ces dispositions à la connaissance des professeurs de votre ressort académique et de m'accuser réception de la présente circulaire.

L. Lafferre.

Circulaire *relative à l'indemnité spéciale de 300 francs accordée aux professeurs de classe élémentaire pourvus d'un certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes.* (23 février).

L'arrêté du 25 août 1892 et les circulaires des 19 novembre 1903 et 18 août 1904 ont déterminé les conditions dans lesquelles les professeurs de classe élémentaire des lycées recevront l'indemnité spéciale de 300 francs accordée à ceux d'entre eux qui possèdent un certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes.

La suppression de l'enseignement des langues vivantes dans les classes de septième et de huitième entraînerait pour la plupart de ces professeurs une diminution d'émoluments qu'il serait regrettable de leur imposer dans les circonstances actuelles.

Je vous prie donc de donner les instructions nécessaires aux chefs d'établissements pour qu'ils examinent s'il n'est pas possible de confier à ces maîtres quelques heures d'enseignement des langues vivantes dans le premier cycle. Mais si l'organisation du service ne le permet pas, j'ai décidé que les professeurs de classe élémentaire munis d'un certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes recevraient néanmoins l'indemnité de 300 francs qu'il a paru équitable à mes prédécesseurs de leur allouer en raison du titre spécial dont ils justifient.

Cette décision aura son effet à compter du 1er janvier 1918.

Elle s'applique aux professeurs de classe élémentaire qui figurent actuellement dans les cadres de l'enseignement secondaire et aux certifiés reçus au concours de 1914 ou aux concours antérieurs qui sont actuellement en possession d'un certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes et qui, par suite de la guerre, n'ont pas pu être nommés encore dans un lycée.

L. Lafferre.

Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les écoles normales et écoles primaires supérieures

La session des examens pour le Certificat primaire s'ouvrira le 27 septembre.

La clôture du registre d'inscription est fixée au 27 août. Les inscriptions sont reçues à l'Inspection académique de chaque département ; pour Paris, à la Sorbonne.

Les épreuves écrites sont subies au chef-lieu de l'Académie ; les épreuves orales à Paris.

Interprètes Militaires

Est promulguée au *Journal Officiel* du 15 mars 1918 une nouvelle loi relative au corps des interprètes militaires (armée active).

Art. 1er. — Le tableau annexé à la loi du 18 février 1901 et portant fixation du cadre des interprètes militaires est remplacé par le suivant :

« L'effectif du cadre des officiers interprètes est fixé comme suit :

« Officiers interprètes principaux	6
« Officiers interprètes de 1re classe	25
« Officiers interprètes de 2e classe	»
« Officiers interprètes de 3e classe	49
« Interprètes stagiaires	»
	80

Art. 2. — Peuvent être placés hors cadres les officiers interprètes mis, à des titres divers, à la disposition des départements ministériels autres que celui de la guerre ; l'effectif des officiers interprètes hors cadres est fixé par des décrets rendus sur la proposition du ministre de la guerre et des ministres intéressés, et contresignés par le ministre des finances, suivant les besoins du service et dans la limite des crédits ; il ne peut être supérieur à 19.

Correspondance intra-universitaire

L'on songe à faciliter à nos maîtres et maîtresses qui veulent se perfectionner dans l'étude de la langue anglaise un échange de correspondance avec les professeurs ou élèves-maîtres du « High Lehvols » d'Angleterre et particulièrement d'Amérique. Le choix serait limité aux jeunes gens et jeunes filles de 16 ans et au-dessus, qui déjà possèdent une connaissance substantielle de la langue étrangère dans laquelle ils écriront, en même temps qu'une certaine puissance de réflexion et un certain nombre d'idées qui permettront aux uns et aux autres de s'instruire.

Il s'agit, en effet, d'inter-pénétration intellectuelle et morale au moins autant que de progrès grammaticaux.

Ceux ou celles que ce mouvement intéresse pourront s'adresser, en France à M. Buisson, au *Manuel Général de l'Instruction primaire*, et à M. Paul Mieille, professeur au Lycée de Tarbes, 59, rue des Pyrénées ; en Amérique, a M. Delamarre, secrétaire général de l'*Alliance Française* (200 Fifth Avenue, New-York City), et à M. Auguste George, Président de la *Société des Professeurs français* (100, Saint-Nicolas Avenue, New-York City) (1).

Modern Teaching Association

La Modern Teaching Association prie ses correspondants français de s'adresser dorénavant directement à *M. Black a. C. 4 Soho-Square, London* pour l'abonnement au Modern Teaching.

(1) Un jeune français ou, à son défaut, une jeune française en possession de titres universitaires, sachant l'anglais et qui s'engagerait à séjourner au moins un an ou deux en Amérique, pourrait immédiatement obtenir un poste comme adjoint à l'enseignement du français dans l'Université de Wisconsin, à Madison, une des plus intéressantes et des plus originales des Etats-Unis. On peut adresser les demandes à M. F. Buisson, au *Manuel général*.

Questions et Réponses

19972. — M. Serre, député, demende à M. le ministre de l'instruction publique : 1° si une jeune fille enseignant l'anglais depuis trois ans dans une école supérieure de garçons, pourvue depuis un an du certificat d'aptitude à l'enseignement de cette langue, peut y être titularisée : 2° si deux jeunes filles, l'une possédant le certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais, l'autre enseignant dans la même école sans ce titre, doivent toucher toutes les deux la même indemnité annuelle de 2.000 fr. ou si on doit faire une différence dans le traitement au profit de la diplômée (*Question du 15 janvier 1918*).

Réponse. — 1° La jeune fille dont il s'agit ne saurait, dans l'état actuel de la législation, être titularisée. Mais elle sera transférée, à son tour d'ancienneté, dans une école primaire supérieure de filles, et pourra y être titularisée dans les conditions du décret du 1er mai 1914 ; 2° celle des jeunes filles qui possède le certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais, a droit, en outre de son indemnité de 2.000 fr., à l'allocation de 300 fr. pour la possesion du diplôme spécial.

27/1/18.

20212. — M. Jean Locquin, député, demande à M. le ministre de l'instruction publique s'il est exact qu'une circulaire en date du 27 juin 1917, interdise aux membres du corps enseignant d'assister à des réunions et à des conférences ou d'en organiser, sans l'assentiment de leurs chefs. (*Question du 25 janvier 1918*).

Réponse. — La circulaire visée n'interdit pas aux fonctionnaires de faire des conférences, mais elle « fait appel à leur sagesse et à leur patriotisme pour qu'ils reconnaissent la nécessité de n'agir qu'en plein accord avec leurs chefs. » Le ministre rappelait que l'Université, qui « a donné à la patrie le sang des meilleurs de ses élèves et de ses maîtres, leur doit de ne rien faire qui puisse troubler ou affaiblir les énergies morales de la nation. »

7/2/18.

Compositions données au concours d'entrée à l'Ecole Polytechnique — 1918.

LANGUES OBLIGATOIRES

VERSION ALLEMANDE

Im Aisnetal.
Aus einem Feldpostbrief.

Leider habe ich nicht eher schreiben können, denn die letzten Wochen seit dem Christfest haben uns die Franzosen nicht einen Augenblick Ruhe gelassen. Besonders heftig haben die Artilleriekämpfe getobt. Unsere Stellung steht in ihrem tiefgelegenen Teile unter Wasser. Wir haben daher Unterstände und Wege auf Pfählen errichtet; es schaut just aus wie ein Dorf in den Südseeinseln, nur dasz statt der Palmen Pappeln und Erlen hervorragen. Vom höchsten Punkt unse-

rer Stellung können wir weit ins Aisnetal hinausschauen. Links am Fusze eines steil abfallenden, schneeweiszen Kalkberges liegt das von unserer Artillerie gänzlich zerschossene Dorf B... und weiter hinter, dort, wo rechts die Pappelallee am Horizont im bläulichen Waldesdunkel verschwindet, liegt. P..., wo tagtäglich der weisse Dampf unserer Granaten aufsteigt und am rechten Steinabfall der Höhen liegt wie ein Märchenschlosz mit seinen vier schneeweissen Türmen und efeubewachsenen Mittelbau, das Schloss R. Mit einer gewissen Sehnsucht, die fast an Heimweh grenzt, habe ich oft, wenn ich Posten stand,hinaus in diese wunderschöne Gegend geblickt. Wie herrlich wäre es gewesen, wenn, man dies im Frieden, in all seines Pracht hätte bereisen können.

VERSION ANGLAISE

Invasion of a French village by Prussian soldiers (1870)

Suddenly in the street outside there was the sound of many horses and men, the shouting of angry voices, the splashing of quick steps in the watery ways, the screams of women, the flash of steel through the gloom.

Bernadou sprang to his feet, his face pale, his blue eyes dark as night. « They are come ! » he said under his breath. It was not fear that he felt, nor horror ; it was rather a passion of love for his birthplace and his nation, — a passion of longing to struggle and to die for both. And he had no weapon !

He drew his house door open with a steady hand, and stood on his own threshold and faced these, his enemies. They had settled on the village as vultures on a dead lamb's body. The people did not attempt to resist. They stood passive, dry-eyed in misery, looking on whilst the little treasures of their household lives were swept away for ever, and ignorant what fate by fire or iron might be their portion ere the night was over. They saw the corn that was their winter store to save their offspring from famine poured out like ditch-water. They saw oats and wheat flung down to be trodden into a slough of mud and filth. They saw the walnut-presses in their kitchens broken open, and their old heirlooms of silver, centuries old, borne away as booty.

(Ouida) 1 h. 1/2.

LANGUES FACULTATIVES

THÈME

La Ville de Saint-Pierre.

Saint-Pierre avec des maisons de bois à un étage, des rues tortueuses et étroites, le Saint-Pierre d'il y a vingt ans, que les voyageurs nous décrivaient comme un grand village de pêcheurs et que quelques-uns même comparaient aux modestes hameaux de nos côtes, ne ressemble en rien au Saint-Pierre actuel. C'est maintenant une jolie ville, où les maisons de bois font place à des constructions en pierre, depuis que des incendies trop nombreux ont démontré le danger des habitations

de bois, dans un pays où on est obligé d'allumer du feu presque toute l'année. La ville qui augmente tous les jours, est divisée en deux parties : la vieille ville, qui est située près de la mer, et la ville neuve. Les rues sont propres et larges ; le gouverneur a fixé à neuf mètres la largeur des voies bordées de maisons de pierre, et à douze mètres celles où se trouvent les vieilles constructions.

F. Hue.

THÈME DONNÉ AU CONCOURS D'ENTRÉE A L'ÉCOLE NAVALE (1918)

THÈME

Nous voyons petit, mesquin ; nous voyons près, à dix, vingt ans au plus ; il semble que nous soyons atteints d'une sorte de myopie économique.

Les Allemands, de dix-huit cent quatre-vingt à dix-neuf cent treize, ont vu grand et loin. Lorsqu'ils édifiaient un hôtel des postes, une gare, une école, ce n'était pas en considération des besoins actuels, mais en considération des besoins qui pourraient se révéler d'ici à cinquante ans. Construisaient-ils une écluse à Bremerhafen ? C'était une écluse de deux cent vingt-deux mètres, supérieure à la longueur des plus grands navires de ce temps-là, et il a fallu l'extraordinaire rapidité avec laquelle s'est accrue la capacité des transatlantiques pour que, sur ce point, l'audace allemande elle-même se soit trouvée en défaut.

Ouvraient-ils le canal de Dortmund ? C'était tout de suite un canal à très grande section. Et comme cette fois la conception avait vraiment par trop devancé les réalités économiques, comme le groupement des intérêts hostiles s'était trouvé plus fort que la volonté impériale et la hardiesse des ingénieurs, rien n'était plus curieux à voir que cette immense voie d'eau presque inutilisée, immense et vide. Avaient-ils besoin d'élargir le port de Hambourg ? Ils ne procédaient pas par pièces et morceaux. C'étaient des quartiers entiers que la pioche et la dynamite faisaient disparaître d'un seul coup pour les transformer en bassins, si bien que le voyageur avait peine, à quelques années de distance, à reconnaître la vieille cité hanséatique.

H. Hauser

Les méthodes allemandes d'expansion économique.

Compositions données au baccalauréat

Allemand

Frankreich ist « das Land des Ruhms — das schönste, das die ew'ge Sonne sieht in ihrem Lauf — das Paradies der Länder ».

Schiller. — *Die Jungfrau von Orleans.*

Historische, literarhistorische, ökonomische Bedeutung des Rheins.

Ces compositions ont été données dans toutes les Facultés à la session de mars 1918.

Die Vaterlandsliebe. — I. Kein Trieb ist tiefer im menschlichen Herzen eingewurzelt. Er beruht auf :

a) Dem Heimatsinn. In der Heimat wohnen Eltern und Verwandte, in der Heimat liegen auch die Gräber unsrer Toten. In der Heimat haben wir unsere sorgenlose Kindheit verbracht, unsre ersten Eindrücke erlebt.

b) Dem Nationalsinn. Wir fühlen uns im innigsten Zusammenhang mit den Gliedern desselben Stammes, deren Denkart und Gefühlsweise wir teilen, welche dieselben Sitten haben, dieselbe Sprache reden und auf dieselbe Vergangenheit stolz sind.

II. Höhepunkt der Vaterlandsliebe, wenn das nationale Dasein bedroht wird, wie z. B. im jetzigen Vernichtungskriege gegen Deutschland.

Schluss. Antipatriotismus ist ein Unsinn und das schändlichste Verbrechen.

Aix D.

BIBLIOTHÈQUE SCANDINAVE

Collection de traductions d'auteurs scandinaves accompagnées de notices et préfaces publiée sous la direction de M. Lucien Maury. Secrétaire Général : M. Paul Desfeuilles.

Les littératures du Nord, raillées naguère, et méconnues par certains critiques, ont fait leurs preuves et conquis l'estime du monde civilisé.

Maintes œuvres danoises, norvégiennes, suédoises, islandaises ou finlandaises, ont été vivement appréciées par les publics d'Europe et d'Amérique ; plusieurs tendent à devenir populaires parmi nous.

L'instant semble venu de tenter un effort méthodique pour faire mieux connaître l'art et la pensée d'un groupe de peuples originaux, vigoureux, et qui apportent à la civilisation universelle une collaboration de plus en plus active.

D'assez nombreuses traductions ont paru jusqu'à ce jour ; elles ne se rattachent à aucun plan ; l'initiative des traducteurs isolés a laissé dans l'ombre des parties importantes d'œuvres caractéristiques et parfois des chefs-d'œuvre qu'un éditeur eût hésité à accueillir.

En groupant les meilleurs traducteurs, en faisant appel aux spécialistes désignés par leurs travaux et leur connaissance du monde scandinave, en exerçant un choix sévère, mais très large, parmi les auteurs et les œuvres les plus différentes, en présentant au public une collection destinée à s'enrichir régulièrement et à rallier un très vaste public, on espère combler bien des lacunes, constituer un ensemble homogène, et donner une idée exacte des divers aspects du génie scandinave.

Notre collection accueillera la philosophie, l'histoire, la critique et la littérature d'imagination ; tout en s'attachant surtout au mouvement littéraire contemporain, elle fera une place aux œuvres classiques et aux vieilles sagas ; le folklore ne sera pas exclu. Telles œuvres qui n'ont point, en leur temps, obtenu, hors de Scandinavie, une attention

suffisante, seront reprises ; on s'efforcera d'en compléter la traduction et d'en donner les parties essentielles.

Chaque volume sera précédé d'une notice par un spécialiste et, éventuellement, d'une préface par l'un des maîtres des lettres françaises ou scandinaves.

Cette collection s'adresse aux savants, aux lettrés, au grand public et aux familles soucieuses de culture intégrale et désireuses de nouveauté.

Mieux qu'une Revue, sans doute, elle contribuera à répandre le goût et la connaissance des civilisations scandinaves, à révéler la physionomie propre de peuples très divers quoique proches parents, à renouer d'anciennes relations et à faciliter un mouvement d'échanges intellectuels trop fréquemment interrompu.

La collection sera inaugurée par la *Logique de la Poésie*, de l'éminent professeur de l'Université de Lund H. Larsson. (Traduction de M. Philipot. Préface de E. Boutroux, de l'Académie française).

La liste des ouvrages qui suivront, à raison autant que possible de de deux volumes par an, sera publiée ultérieurement.

Les circonstances présentes ne nous ont pas permis d'atteindre tous les collaborateurs que nous souhaitons réunir ; dès maintenant, nous nous félicitons d'avoir reçu les adhésions et promesses de concours de

M. P. de Margerie, ministre plénipotentiaire, Directeur des Affaires politiques et commerciales au Ministère des Affaires étrangères.

M. Louis Delavaud, ministre plénipotentiaire, Président de la Société d'Histoire de France.

M. Julien Barat, agrégé de l'Université, ancien lecteur à la Faculté des lettres de Göteborg.

M. André Bellessort.

M. Maurice Cahen, agrégé de l'Université.

M. Th. Cart, professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques.

M. Courmont, agrégé de l'Université, Vice-consul de France à Rejkiavik (Islande).

M. André Ganem, agrégé de l'Université, lecteur à l'Université de Lund.

M. Jean Gateau, agrégé de l'Université, lecteur à l'Université de Copenhague.

Mlle Th. Hammar.

M. Alfred Jolivet, agrégé de l'Université, ancien lecteur à l'Université de Christiania.

M. P. G. La Chesnais.

M. Lescoffier, agrégé de l'Université.

M. E. Philipot, maître de conférences à l'Université de Rennes.

M. Virgile Pinot, ancien lecteur à l'Université de Lund.

M. Poirot, maître de conférences à l'Université de Helsingfors.

M. Polack, agrégé de l'Université, ancien lecteur à l'Université de Lund.

M. Porteau, agrégé de l'Université, ancien lecteur à la Faculté des lettres de Göteborg.

M. René Puaux.

Mme de Quirielle.

M. Roger, agrégé de l'Université, lecteur à l'Université d'Upsal.

M. Chr. Scheffer, professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques.

M. Paul Verrier, chargé de cours de langues et littératures scandinaves à la Sorbonne.

M. H. Vigier, agrégé de l'Université, ancien lecteur à l'Université de Copenhague.

N. B. — On peut souscrire dès maintenant à la Bibliothèque Scandinave en adressant aux « Editions Ernest Leroux », 28, rue Bonaparte, Paris (VIe), la somme de *cinq francs*.

Les personnes qui souscriront avant la fin de l'année 1918 conserveront l'avantage de payer *tous* les ouvrages qui composeront la Bibliothèque Scandinave *au prix uniforme de quatre francs*.

Petites Annonces

Les **PETITES ANNONCES** ne sont reçues qu'accompagnées de leur montant en un mandat-poste (étranger : mandat international), au nom de Mlle Weiller, 15, rue Trézel, Paris-XVIIe, à qui toute la correspondance relative aux **PETITES ANNONCES** doit être envoyée.

1. Pour les personnes étrangères à l'Association : 2 francs la ligne de 60 lettres. Pour les membres de l'Association, deux insertions gratuites de quatre lignes chacune ; insertions ultérieures à 0 fr. 50 la ligne.

Colleville-sur-Mer (Calvados). — Villa meublée à louer, au bord de la mer. S'adresser à M. Meister, 71, rue Servan, Paris, 11e.

Privas (Ardèche). — Une famille d'universitaire recevrait volontiers chez elle quelques pensionnaires, garçons ou jeunes filles. Maison spacieuse, très bien située, avec grand parc attenant. Collège garçons et E. P. S. filles dans ville. Prix modérés. S'adresser à la Rédaction des *Langues Modernes*.

Le Gérant : A. COUESLANT.

CAHORS & ALENÇON IMPRIMERIES COUESLANT. — 20.476

Seizième année. — N° 3 Juillet-Août-Septembre 1918

Les Langues Modernes

L'Assemblée Générale du 13 décembre 1917, a décidé que par suite de la crise du papier et de l'augmentation des frais d'impression, Les Langues Modernes *ne paraîtraient plus que quatre fois par an jusqu'à la fin de la guerre.*

AU CHAMP D'HONNEUR

LE LIVRE D'OR

VINGT-DEUXIÈME PAGE

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Charlochet, professeur d'allemand au collège de Pontoise, lieutenant au 14e R. I. T.

Wolf (Jacques), professeur d'allemand au lycée de Douai.

CITATIONS

Charlochet (François), professeur d'allemand au collège de Pontoise, lieutenant au 14e R. I. T. :

« Officier présent au 14e R. I. T. depuis le 14 novembre 1914 ; a toujours fait preuve de courage et de sang-froid partout où le régiment a passé (Nieuport, Fosse de Calonne, Foucaucourt, Tracy-le-Val, etc.

« Tué le 6 avril, alors qu'il se tenait à découvert pour surveiller la ligne ennemie et maintenir ses hommes sous un bombardement furieux. (Ordre du Corps d'Armée, 5 mai 1918).

Lieutenant Pruvot, agrégé d'anglais :

« Le 28 mai 1918, à un moment où sa section était accrochée à moins de 50 mètres de l'ennemi, a su, grâce à

son énergie et à son courage personnels, maintenir l'ordre dans sa fraction. Malgré de grandes fatigues augmentées par les difficultés résultant d'une blessure ancienne, a assuré le commandement et le repli de ses hommes. Officier énergique et d'une grande bravoure. » (Ordre de la Division).

Rocher Louis, professeur d'anglais au Lycée de St-Etienne, caporal à la liaison du colonel commandant le 161e régiment d'infanterie :

« A fait preuve du plus beau sang-froid en assurant, avec le plus absolu mépris du danger, des liaisons fréquentes et périlleuses sous un violent bombardement, notamment du 15 au 19 juillet 1918. » (Ordre du régiment n° 136 du 31 juillet 1918).

LÉGION D'HONNEUR

Chevaliers

Coullet (Louis-Marie-Joseph), professeur d'anglais au lycée de Chartres, officier interprète de 1re classe (réserve), à la mission militaire française attachée à l'armée britannique. (8 janvier 1918).

Schaeffer (Benoît-Victor), professeur d'allemand au collège de Verdun, officier interprète de 1re classe (réserve), à l'état-major d'une armée.

MILITARY CROSS

Capitaine Félix Boillot, 43e régiment d'infanterie, professeur à l'Université de Bristol.

PROMOTIONS

Bertrand, professeur d'allemand au lycée de Carcassonne, promu lieutenant, E. M., infanterie divisionnaire, Armée d'Orient.

Lugan, professeur d'anglais au lycée de Marseille : promu lieutenant.

Bloch (Maurice), professeur d'allemand au lycée de Vendôme : promu capitaine.

Robine, professeur d'anglais au lycée du Havre, nommé officier interprète de 3e classe, E. M., 2e Armée.

Ronzy (Pierre), professeur d'italien au lycée de Valence : promu adjudant interprète.

Un précurseur méconnu

Charles-Théodore LAFFORGUE-ROBERTSON (1803-1871)

Au hasard d'une de mes promenades d'étudiant, je trouvai, il y a une vingtaine d'années, dans la boîte d'un bouquiniste du quai Voltaire, une édition des quatre premiers chapitres du « *Vicar of Wakefield* » annotés par H. HAMILTON, avec la prononciation figurée selon la méthode ROBERTSON et de nombreux renvois à la dite méthode. Je parcourus la page où se trouvait exposée la valeur des chiffres et signes du système. Le principe me parut ingénieux : j'achetai le livre. Les notes me semblèrent intéressantes, les renvois à la méthode piquèrent ma curiosité et rencontrant quelques jours plus tard un exemplaire du « *nouveau cours pratique, analytique, théorique et synthétique de langue anglaise* » en 3 volumes, j'en fis l'acquisition.

La méthode directe en était encore à ses premiers pas, du moins en France ; j'avais étudié moi-même, bien qu'avec d'excellents maîtres, par la méthode dite de traduction, comportant l'emploi de grammaires, dictionnaires ou listes de mots, etc. : le « cours » de Robertson fut pour moi une révélation. Je me procurai par la suite presque tous les autres ouvrages de l'auteur et les diverses « applications » de sa méthode à différentes langues de l'Europe. Je profitai enfin d'une année entière consacrée à l'étude de l'histoire de la pédagogie des langues à la Bibliothèque nationale et au Musée Pédagogique pour faire plus ample connaissance avec la personnalité du professeur.

Je découvris un homme du monde, n'ayant rien du « régent » d'autrefois, savant et cultivé sans pédanterie ni ostentation, assez « en forme » pour donner trente années durant, avec un succès toujours croissant, outre la composition de nombreux ouvrages, jusqu'à 30 heures par semaine d'un enseignement actif, non morose, point mécanique, animant ses cours de sa parole vivante mais sachant surtout susciter la

parole des élèves (1), en un mot réalisant, à la « méthode » près qu'il voulait plus rigoureuse au fond sinon dans la forme, le type du parfait professeur selon le cœur du « vieux pédagogue », ami très intime de notre distingué collègue Veillet-Lavallée. La ressemblance était frappante à ce point que je songeais invinciblement à celui qui fut un peu mon maître posthume en lisant les premières page des humouristiques « réflexions et menus propos » publiés dans le numéro de juillet-août 1917 des *Langues Modernes*. Je ne fus donc nullement surpris de voir enfin apparaître son nom au septième paragraphe lorsque, tournant la page, je trouvai en conclusion — *in cauda venenum.* — Robertson traité d' « antédiluvien » ayant « rêvé de mettre la prononciation anglaise en chiffres », sorte de charlatan au chapeau pointu dont « la méthode avait un aspect de grimoire cabalistique ».

Ce n'était certes pas la première fois que je voyais Robertson, ignoré des uns, imparfaitement ou pas du tout compris par les autres.

A l'exception du *grand* et du *nouveau Larousse,* les dictionnaires ne lui consacrent qu'une mention sommaire, ni la *Biographie* de Michaud, ni les *bibliographies* de Karl Breul et de Bregmann, ni les deux excellents *dictionnaires pédagogiques* de M. Buisson ne lui allouent la moindre notice.

Ph. Kuhff ne le mentionne même pas une fois dans ses chapitres rétrospectifs bourrés de faits et de citations sur « *la méthode dans les langues vivantes parlées* » (Paris, 1898) non plus que l'éminent Michel Bréal dans aucun de ses livres de pédagogie, bien que les principes exposés dans « *l'enseignement des langues vivantes* » (Paris, 1893), par exemple, concordent pour la plupart avec ceux de Robertson.

Claude Marcel, pédagogue de talent, contemporain de la vieillesse de Robertson, ne cite dans les onze pages de bibliographie qui terminent ses « *Principes d'éducation* » (Paris, 1853) qu'un seul ouvrage de Robertson, le « *Cours* » édition de 1841. Par l'appréciation qu'il en donne, p. 170 de

(1) Notons en passant que « la manie de trop parler » déjà dénoncée dans les « *Instructions concernant les programmes de l'enseignement secondaire* », p. 211 est le premier des treize défauts du mauvais instituteur selon la doctrine de l'*Institut des Ecoles chrétiennes* fondé par saint Jean-Baptiste de la Salle.

son « *art de penser dans une langue étrangère* » (Paris, 1867), il est visible que le « cours » qu'il avait seul parcouru n'était qu'un volume dépareillé.

François Gouin, initiateur lui-même et auteur d'une méthode originale dont on n'a pas toujours compris tout le fond et dont la forme « en séries » a seule eu quelque succès en France, montre p. 34-5, de son « *art d'enseigner et d'étudier les langues* » (1880) que sa bonne foi, évidente par ailleurs, avait été surprise par quelque mauvaise imitation allemande (1).

Enfin on est allé, au mépris de la chronologie la plus élémentaire jusqu'à présenter la méthode de Robertson [de même que celle de Gouin, de Ralich (?!) et de Locke (?!!)] comme « nées de la méthode Berlitz ! (*Nouvelle Revue*, 15 mars 1905, p. 183).

Mais cette fois, notre collègue pousse vraiment trop loin la pointe humoristique ; sa « boutade », qui, je le crains, résulte de la lecture hâtive d'une édition probablement incomplète, me paraît devoir être relevée et rectifiée, dans l'intérêt de la vérité d'abord et aussi pour éviter les « affreux ravages » qu'une « parole sceptique » tombée des levres d'un maître aussi réputé à juste titre que M. Veillet-Lavallée pourrait opérer dans « les jeunes cœurs confiants et enthousiastes » de la nouvelle génération lectrice de notre bulletin professionnel.



Comment, mon cher confrère, vous qui citez si bien à propos Quintilien et Cicéron, pouvez-vous qualifier d' « antédiluvien », un homme mort en 1871 ? Le second empire et les premiers jours de la 3e République sont-ils donc si loin de nous ? Pas plus que pour les « liens du cœur », il n'est de prescription pour les droits de la pensée. Aussi bien, parmi tant de désastres irréparables causés par toute guerre, un des rares effets heureux de ce grand cataclysme international ne sera-t-il pas de nous inciter à remonter dans notre

(1) Il accuse entre autres Robertson de n'avoir point de théorie, alors qu'une brochure de notre auteur a justement pour titre « *Théorie de l'Enseignement des langues* » (Paris, 1847) et que les copieuses préfaces, introductions et directions de ses autres ouvrages, formeraient, si elles étaient réunies, un fort volume de préceptes et conseils que ne désavoueraient certes pas aujourd'hui encore nombre de nos meilleurs pédagogues.

propre passé pour y rechercher ce qui, bien que dédaigné quelque temps, le plus souvent sous l'influence de modes étrangères, n'était pas cependant sans quelque valeur ?



Examinons donc ce qu'était cette méthode fameuse au temps des « anglaises et des crinolines » et tout d'abord ce système rébarbatif et compliqué de prononciation chiffrée.

A vrai dire, Robertson ne fut pas et n'a jamais prétendu être l'initiateur du principe de la figuration des sons par des chiffres.

De fameux « orthoépistes », comme on appelait alors les phonéticiens, notamment le célèbre John WALKER (1732-1807) avaient déjà représenté les différents sons de chaque voyelle par autant de numéros. Ainsi, A était surmonté de 1 dans *pale*, de 2 dans *far*, de 3 dans *ball*, de 4 dans *fat* ; o portait un 1 dans *note*, 2 dans *nor*, 3 dans *not*, etc de sorte que le même numéro avait autant de valeurs différentes qu'il y avait de voyelles ou groupes de voyelles, sans compter les consonnes (1).

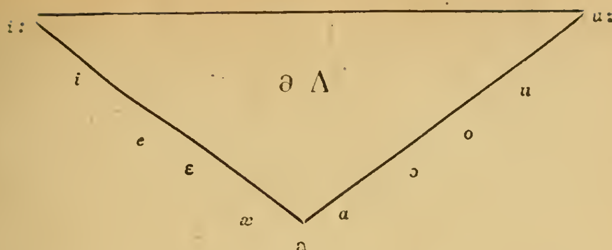
Se *basant uniquement sur les sons* qu'il est possible d'articuler, *quelle que soit leur représentation graphique*, un « savant professeur d'italien » nommé CARLOTTI, avait inventé un alphabet chiffré plus simple et plus complet « applicable à la prononciation de toutes les langues ». Son mémoire lui avait valu le prix fondé par Volney.

Robertson, après avoir d'abord adopté cet alphabet qui comprenait les dix-neuf premiers nombres et huit signes accessoires, le réduisit plus tard à NEUF chiffres et TROIS signes. Voici ce système :

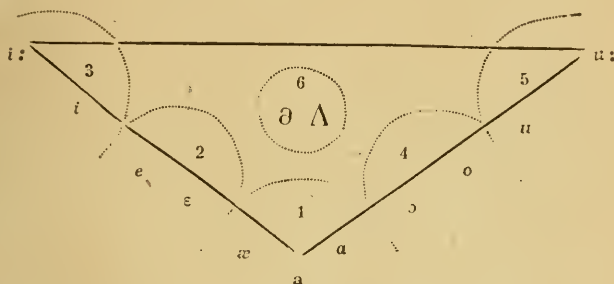
On sait que si l'on réunit par une ligne idéale les points centres des régions où s'articulent les sons voyelles dans la bouche, on obtient le triangle vocal, pont-aux-ânes des phonéticiens d'aujourd'hui (2), soit, en indiquant les sons à l'aide de l'*alphabet phonétique international :*

(1) On sait que ce système a été « emprunté » par AHN, l'auteur de la fameuse méthode allemande.

(2) Cf. par exemple : JONES. *The pronunciation of English* (Cambridge, 1909), p. 14. — ROUDET. *Eléments de phonétique générale* (Paris, 1910), p. 84. — Paul PASSY. *Petite phonétique comparée* (2e éd. Paris, 1912), p. 93, etc.



Au lieu de signes dont la forme se rapproche des lettres, Robertson emploie des chiffres pour rappeler les différentes régions de ce triangle (1), ainsi :

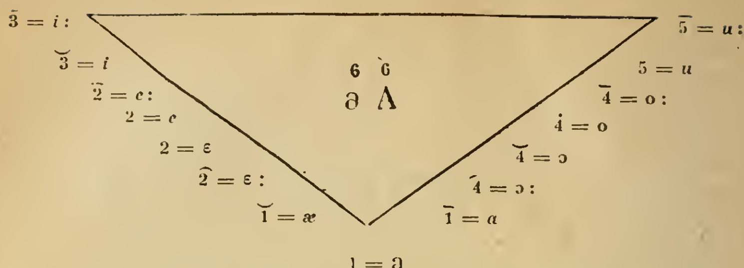


de sorte que, quelle qu'en soit la graphie,

les sons de couleur	*a*	: a , æ , *ɑ*	seront représentés par le chiffre	1
—	é	: ɛ , e ,	—	2
—	*i*	: *i* , *i* :	—	3
—	o	: ɔ , *ɑ* :	—	4
—	ou	: u , u :	—	5
—	eu	: ə , ʌ		6

Pour plus de précision, les signes — et ‿ indiqueront que le son *accentué* est plus ou moins fermé ou ouvert, le son le plus fermé étant généralement *grave et long*, le plus ouvert étant généralement *aigu et bref*. Lorsque le son le plus ouvert de la région est long, on l'indique par le troisième signe ⌢ ainsi $\widehat{2}$ = ɛ: ; $\widehat{4}$ = ɔ : soit :

(1) Robertson ne parle évidemment nulle part du « triangle voçal » appellation que ne connaissait pas encore la phonétique de son temps, mais sa description et sa classification des sons est identique à la nôtre.



Les diphtongues et multiphtongues s'indiquent par les chiffres correspondant aux sons initiaux et finaux de chaque « période » reliés par un ⌢ Ex: dipht. a *i* = $\widehat{\bar{1}3}$;

dipht. o: u = $\widehat{\bar{4}5}$

multipht. w a *i* = $\widehat{5\bar{1}3}$.

Pour les consonnes, les chiffres 7, 8, 9 disponibles permettront de figurer les sons s, ts et k, toujours quelles qu'en soient les « graphies ». Un simple point indique, d'autre part, qu'une consonne généralement sonore se prononce sourde dans un cas donné, et *vice versa,* soit :

ṗ = b, ḃ = p ; ṫ = d, ḋ = t ; etc.

et s'emploie, en outre, pour attirer l'attention sur quelques sons particuliers ṅ = ʒ; ṫh = ∂, etc.

Le zéro surmonte les lettres muettes.

Il est enfin convenu, justement pour éviter de donner au texte un « aspect de grimoire » plus ou moins « cabalistique », que les chiffres ne seront pas marqués au-dessus des lettres a, e, i, o prononcées 1, 2, 3, 4 les signes —, ◡, ⌢ seuls précisant la valeur du son *accentué :* ă = 1̆ = æ ; ā = 1̄ = a, etc. et que la prononciation des seuls mots nouveaux sera figurée.

Voilà tout. Pour ma part, je n'ai jamais trouvé cela si difficile et depuis plus de quinze ans que je « pratique » le système, je n'ai jamais rencontré d'élève qui n'ait pu le comprendre en quelques minutes.

Voici à titre d'exemple une ligne du texte de la 42ᵉ leçon du « cours » :

My study contains an extensive library, of books......

(marques au-dessus : 6̆ sur « My », 2̄ sur « study », . sur « contains », ◡ sur « extensive », o et $\widehat{\bar{1}3}$ sur « library », 5 sur « books »)

Robertson connaissait bien aussi l'alphabet du savant Alexander John Ellis, ce grand oncle de l'alphabet phonétique international d'aujourd'hui. S'il lui préférait le système exposé plus haut, c'est que « les chiffres et signes se plaçant au-dessus des mots laissent intacte une orthographe absurde mais sanctionnée par l'usage », laquelle, de la sorte fait seule impression sur l'œil, et rappellent cependant aux élèves travaillant seuls entre les heures de leçon, la prononciation entendue de leur maître et pratiquée par eux en classe, car « il faut avoir préalablement entendu les sons de la bouche d'un anglais ou d'une personne qui parle bien » et si « la langue écrite peut s'apprendre par les yeux seulement », « la langue parlée ne peut bien s'apprendre que par l'audition » (1).



Les « chiffres », loin de constituer la caractéristique unique ou principale du « cours » de Robertson, n'en sont qu'un des moindres accessoires et l'on pourrait les supprimer complètement que la « méthode » resterait tout entière.

En voici l'économie succinctement résumée :

Le but en est d'enseigner *dans le temps le plus court possible* tous les « faits » de la langue étrangère envisagée, c'est-à-dire avant tout le *vocabulaire* (mots et idiotismes), puis sa mise en œuvre selon les usages de la *grammaire* (morphologie et syntaxe).

L'importance primordiale donnée par Robertson à l'étude du vocabulaire était déjà une innovation des plus hardies pour l'époque. Le nombre des mots à connaître est d'environ 30.000 pour le vocabulaire « passif » et de 3 à 4.000 pour le vocabulaire « actif » (2). Comment atteindre ce but ?

L'emploi du dictionnaire est rejeté comme trop long et fastidieux (3). Les listes de mots ne présentent pas d'appui suffisant à la mémoire (4). « Cent mots combinés de manière

(1) *Cours*, éd. 1834, p. 9.

(2) L'expression si heureuse de M. Pinloche (Cf. *Congrès des Professeurs de langues vivantes*, Paris 1909, p. 302-4) ne se trouve pas dans Robertson, mais la distinction entre les deux vocabulaires y est suffisamment nette dans la théorie comme dans la pratique de ces « cours ».

(3) *Cours*, Introduction pp. II et IV, et « *Synthèse de la langue anglaise* », préface, p. V.

(4) Comparez les « *Instructions* » p. 188, « que sous aucun prétexte on ne fasse apprendre par cœur des listes de mots ».

à former 15 à 20 phrases complètes, se graveront bien plus vite et plus profondément dans la mémoire que 50 mots sans suite et sans lien ; mais si une phrase complète offre plus de prise à la mémoire qu'une série de mots isolés, un récit suivi s'apprend et se retient beaucoup plus facilement qu'une série de phrases incohérentes » (1).

Mais il faudrait suivre bien des conversations, lire bien des volumes pour rencontrer tous les mots différents qu'il s'agit d'apprendre. Robertson composera donc lui-même (2) un texte « condensé », en puisant aux sources mêmes de la langue : la conversation de la vie courante et les œuvres des écrivains modernes et contemporains. Telle description de son texte est composée de phrases entières prises dans Walter Scott ou Washington Irving, telle répartie a été empruntée à Goldsmith ou Sheridan, telle expression de marine au cap. Marryat, à Wilson ou à Cooper. Le fond même s'appuie surtout sur Dickens et aussi sur Thackeray, Eliot, Miss Edgeworth, etc. Ces matériaux sont ingénieusement combinés en un conte de trois pages 8°, une nouvelle d'une douzaine de pages et un petit roman d'aventure de 130 pages environ, le tout renfermant plus de 10.000 mots différents qui peuvent se répartir ainsi :

3.000 racines d'origine germanique,

2.000 dérivés choisis parmi les plus usuels (soit environ 40 exemples de chacune des « cinquante manières dont les préfixes et suffixes peuvent modifier un radical ») et donnant la clef de plus de 15.000 autres,

2.000 mots usuels parmi les 10.000 qui sont semblables ou presque en anglais et en français,

2.000 mots de même forme, mais de sens différent dans les deux langues (defiance, demain, labour, regal, etc.),

1.000 mots d'origine grecque ou latine usuels en anglais bien que rares ou inusités en français moderne sous leur forme ancienne (abscond, benefactor, column, data, etc.).

Chaque mot apparaît dans le texte autant de fois au moins qu'il a de significations différentes et une fois au moins pour chacun des idiotismes usuels dans la composition desquels il entre (comptant entre autres comme autant d'idiotismes

(1) *Cours*, éd. 1860, p. XII.
(2) Sur la composition d'un texte *ad hoc*. Cf. entre autres « *Congrès* », p. 299, etc. BOSSERT. *De l'enseignement des langues vivantes*, Paris, 1914, p. 36.

les combinaisons de verbes avec les particules adverbiales ou prépositives).

Enfin, sans déterminer d'une façon rigoureuse le « coefficient d'usage » (1) de chaque mot et sans faire de la théorie féconde de ce coefficient la base de sa méthode, il est clair, d'après la composition du texte, que Robertson avait conscience de la gradation fondamentale à établir dans le vocabulaire d'après l'usage plus ou moins fréquent des mots et de leurs différents sens dans la langue étudiée, car le nombre des « instances » de chaque mot dans le texte est sensiblement proportionnel à celui qu'exigerait son « coefficient d'usage ». C'est ainsi que les mots « hand » et « time » sont cités une quarantaine de fois, les verbes « to give », « to take », « to set » une trentaine, les adjectifs « fine », « late », une vingtaine, et que si « to make » est employé plus de 150 fois et « to go » près de 80, les mots « affluent », « conducive », « excel », etc., n'apparaissent que trois ou quatre fois et « bumper », « knaggy », « swop », « parole », etc., une seule.



Pour l'étude de la grammaire, Robertson pose en principe que « le fait doit toujours précéder la règle et lui servir de point d'appui » ; « l'élève commence donc par apprendre des mots et des phrases d'où les règles seront déduites plus tard » (2), car « les règles sont le résultat des observations et ne sont intelligibles que pour ceux qui ont déjà fait ces observations » (3).

Aussi le même texte composé par Robertson contient-il toute la grammaire en exemple. Le premier conte (1[er] trimestre) renferme toutes les formes de la conjugaison anglaise sous tous les aspects, à tous les modes, à tous les temps, à toutes les personnes sous les formes affirmative, interrogative et négative, les verbes auxiliaires, les pronoms, les in-

(1) Cf. MARCHAND. *L'Enseignement des langues vivantes par la lecture directe et le phonographe*. (*Langues Modernes*, octobre 1910, janvier 1911, p. 441-442).

(2) *Cours*, éd. 1860 p. X.

(3) *Cours*, éd. 1834, p. 9. Comparez les « *Instructions relatives à l'Enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges. Plan d'Etudes* », p. 39 : « Dès le début des mots appris seront groupés en petites phrases. C'est au moyen de ces phrases que l'élève acquerra ses premières connaissances grammaticales ». « C'est surtout par l'exemple que l'élève doit l'apprendre [la grammaire] et l'essentiel est que l'oreille soit accoutumée aux formes avant que la règle n'apparaisse et que la règle soit la simple constatation d'un fait général. »

flexions des mots variables, la dérivation des mots d'origine germanique et les modèles syntactiques essentiels. La nouvelle qui suit (2e et 3e trimestre) contient le reste de la grammaire, les dérivés et composés d'origine normale et tous les verbes dits « irréguliers ». Le petit roman qui complète le cours présente enfin, enchassés dans le texte, les idiotismes, « les innombrables tours de phrases que l'usage a créés et qui n'obéissent à aucune règle » (1) ainsi qu'un grand nombre de citations usuelles, vers connus de Milton, Butler, Pope, Dryden, Gray, Byron, etc., passages entiers de Shakespeare, maximes bibliques, phrases fameuses de prosateurs classiques Addison, Sterne, etc.



Cependant, Robertson ne prétendait lui-même à aucun autre « mérite que celui de l'ouvrier patient qui a employé une partie de sa vie (2) à réunir de petites pierres de toutes nuances dont il a composé une mosaïque » (3). C'est surtout dans la mise en œuvre du texte (en particulier des vingt premières pages) en vue de l'enseignement de la langue parlée qu'il se montra vraiment un maître et un novateur.

Si, en effet, dans les premières leçons, il sacrifie encore à l'usage de la traduction, il s'en affranchit peu à peu. Dès la troisième leçon, il commence à interroger les élèves en anglais et à partir de la vingtième « les rapports entre les élèves et le professeur s'établissent sans l'intermédiaire de la langue française » (4), « le professeur expliquant les expressions nouvelles au moyen de celles qu'ils connaissent déjà » (5). Pour cela, « il faut presque toujours plusieurs mots pour en expliquer un seul, il faut souvent revenir sur la même explication présentée sous différentes formes, lorsqu'on s'aperçoit que la première n'a pas été comprise : le *geste*, l'inflexion de la voix sont de puissants auxiliaires » (5). « Le professeur doit consulter les regards [des élèves], répéter ses explications et les présenter sous toutes les formes possibles jusqu'à ce qu'il se soit assuré qu'il s'est rendu intelligible à tous. » (6).

(1) *Dictionnaire de prononciation anglaise*. Préface p. III.
(2) Il y avait consacré trente années.
(3) *La Synthèse* de la langue anglaise. Préface, p. VI.
(4) *Cours*, tome II, p. 5. Comparez les « *Instructions* », p. 189.
(5) *Cours*, tome II, p. 3. Comparez le « *Plan d'études* », p. 63. « Il (le professeur) expliquera pour chaque phrase les mots inconnus en se servant des mots déjà sus. etc. »
(6) *Cours*, tome II, p. 5.

Le texte une fois compris, il faut l'assimiler et c'est encore la pratique orale qui en fournira les moyens, « car les élèves ne doivent pas se servir du livre pendant la durée de la séance » (1). Chaque passage expliqué (quelques lignes en une heure) donne lieu à une interrogation et à une « conversation autour du texte » (2), enfin des dialogues sur la vie pratique, composés des mots et tournures précédemment appris, apportent quelque variété à la classe et intensifient la répétition des notions acquises sous une forme nouvelle.

Le texte, tourné et retourné sous toutes ses faces, étant parfaitement su, on le donnera aux élèves moins en leçon à « apprendre » qu'à « ne pas oublier » et « chacune des leçons suivantes commencera par une répétition rapide de la portion du texte déjà apprise » (3).

Mais « une méthode purement pratique est imparfaite en ce qu'elle laisse l'étudiant sans autre guide que la routine » (4). Il convient donc d'étudier la grammaire et là encore cet « antédiluvien du second empire » est en avance d'un bon demi-siècle sur son temps puisqu'il innove le « cahier de grammaire » que nous avons cru de bonne foi inventer il y a quelques années et qui a eu la grande vogue — justifiée — que l'on sait (5).

« L'objet de ce cahier est de classer méthodiquement [sur les pages *ad hoc* à en-têtes toutes imprimées] les faits [de langue] à mesure qu'ils se présentent pour en composer, lorsqu'ils seront en assez grand nombre, une grammaire d'autant mieux comprise qu'on l'aura faite soi-même. » (6).

« On peut juger si la voie que nous ouvrons est facile et sûre : rassembler les faits, les comparer et en tirer les conséquences : cela est si simple qu'il ne semble pas concevable qu'on ait jamais pu suivre une autre marche. »

Après l'étude analytique de la grammaire, vient la pratique

(1) *Cours*, p. 252. Comparez les « *Instructions* » p. 54, « même si l'on se sert du livre, la classe en 5e et en 6e doit être faite le livre fermé. »

(2) « *Instructions* » p. 220.

(3) *Cours*, p. 255. Comparez les « *Instructions* » p. 195. « Ce texte appris par l'élève, c'est un petit trésor de mots que vous avez mis dans sa mémoire. Il ne faut pas qu'il l'oublie jamais et l'on saisira toutes les occasions de le faire réciter de nouveau et cela durant tout le cours de l'année. »

(4) *Cours*, éd. 1834. Préface p. 9.

(5) Cf. « *Congrès* », p. 80, 83, 247, 249, 257, 268, 297, 314, 328, 367, 386, etc., etc.

(6) *Cours*, 4e éd. 184?, p. 25.

synthétique sous forme de thèmes d'imitation, chaque phrase-type extraite du texte servant de modèle à cinq ou six phrases analogiques composées uniquement de mots connus de l'élève qui n'a jamais besoin de se servir du dictionnaire (1).

Enfin, outre ce devoir régulier, « le professeur doit saisir toutes les occasions de leur [aux élèves] faire mettre en pratique les expressions et locutions qu'ils ont apprises et qu'ils apprennent tous les jours » (2). Dans ce but, pour compléter ses cours publics où les occasions de « pratiquer » étaient forcément limitées, Robertson avait institué des conférences où « les élèves les plus avancés se réunissaient une fois par semaine pour s'exercer à la conversation, à la discussion et à l'improvisation avec des Anglais ». « Les membres nouvellement admis pouvaient assister aux conférences pendant deux mois comme auditeurs avant d'être obligés de prendre la parole. » (3). Le professeur assistait à ces réunions et veillait à leur faire rendre un maximum d'utilité. « Il demande l'avis de chacun des élèves [sur le sujet de la conversation], les aide à soutenir leur opinion, prend part lui-même à la discussion, défend même une mauvaise cause pour qu'il soit plus facile de lui répondre victorieusement et que les plus timides se laissent entraîner à le faire. » « Quelquefois aussi pour introduire de la variété dans la conférence, on simule un procès qui oblige beaucoup de membres à parler, les rôles de plaignant, accusé, avocats, témoins, juges étant distribués et souvent remplis d'une manière très heureuse. » On alla même jusqu'à représenter de véritables pièces de théâtre classiques et contemporaines, des « Rivals » de Sheridan au fameux « Paul Pry » de John Poole, préalablement étudiées avec soin sous la direction du professeur, réalisant ainsi le plus actif et le plus direct des enseignements.



Nous venons de retrouver, dans leur esprit et presque dans la lettre, quelques-uns des principes généraux de notre

(1) Cf. « *Instructions* » p. 64 : « Le thème servira à vérifier si les règles présumées connues le sont en effet. Dans ces thèmes les mots seront connus de l'élève ou lui seront indiqués de telle façon qu'il n'ait pas à recourir au dictionnaire. »

(2) *Robertson's New Magazine*, p. 31.

(3) Ne peut-on voir en germe dans cette période préparatoire d' « audition muette » l'idée que notre regretté collègue Laudenbach avait mise à la base de l'emploi du phonographe ?

actuelle pédagogie des langues. Si nous avions le loisir d'entrer dans le détail, nous verrions qu'il n'est pas jusqu'aux procédés scolaires de notre méthode directe officielle qui n'aient déjà été pratiqués par Robertson dans l'application de sa méthode aux cours publics. Ainsi pour celui qui consiste à poser une question à la classe entière et à ne nommer qu'ensuite l'élève qui doit répondre (1). Dans ses magistrales leçons d'introduction aux cours de pédagogie professés à l'Ecole Normale supérieure devant les « stagiaires » d'agrégation, notre regretté vice-recteur, M. Liard, insistait particulièrement sur ce « tour de main », et le donnait comme un des traits originaux de la physionomie de la nouvelle classe de méthode directe : Robertson l'employait déjà couramment dans ses cours où le nombre des auditeurs dépassait parfois la centaine et il en expose tout au long les détails d'application dans ses livres (2).

De même pour la correction des devoirs en commun. « Un élève dont le numéro a été tiré au sort, vient écrire la phrase en anglais avec du fusain ou de la craie, sur un grand tableau placé bien en vue, pendant que les autres écrivent sur leurs cahiers. La phrase finie, l'élève qui a écrit sur le tableau retourne à sa place et les autres sont invités à signaler les fautes d'orthographe ou de construction s'il y en a. Quand les fautes sont corrigées, un autre numéro est appelé pour venir écrire à son tour et ainsi de suite » (3).

Enfin, parmi les moyens d'étendre le vocabulaire *passif* de l'élève et de lui donner le goût de la *lecture cursive*, (la lecture *expliquée* ayant surtout pour résultat la possession du vocabulaire *actif*), l'introduction du *journal* dans la classe a semblé une petite révolution, lors de la réforme de 1902 : Robertson avait fondé à l'usage de ses élèves un journal-revue le *Robertson's Magazine* suivi du *Robertson's New Magazine*, paraissant tous les mois et comprenant entre autres des résumés d'ouvrages étrangers et des mélanges en prose et en vers tirés des meilleurs recueils périodiques, le *London Magazine*, *Gentleman's Mag.*, *Black wood's Mag.* *Fraser's Mag.*, l'*Edinburgh Review*, etc., des articles sur les

(1) Cf. « *Congrès* » p. 502 *et passim*.
(2) *Cours*, 8e éd. p. 38 et 39.
(3) *Cours* I, p. 276. Comparez les « *Instructions* », p. 192-3 : « S'il y a une erreur à corriger que votre rectification ne s'adresse pas à l'élève interrogé mais à un autre, à plusieurs autres. »

mœurs anglaises, une chronique des faits du mois, le compte rendu des représentations données par la troupe anglaise de William Abbott à l'Odéon, des contes, des anecdotes, des jeux d'esprit, etc.



Ce n'est pas que la « méthode » de Robertson, surtout sous la forme du « cours » dont les réimpressions périodiques sont toujours en vente (1) ne soit sujette à aucune critique.

La « traduction » continue du texte et des exercices en est sans doute le défaut le plus évident et qui semble s'opposer à la méthode « directe » intégrale ; mais on a vu que la mise en œuvre du texte devait être, dans l'esprit de l'auteur, purement orale et que ce fut justement devant l'impossibilité de faire tenir dans un livre inerte la vie même de la classe qu'il a conservé le pis-aller de la traduction à l'usage des autodidactes soucieux d'apprendre vite au risque de savoir moins intimement.

L'analyse grammaticale du texte est peut-être trop souvent influencée par la comparaison avec le français, mais cette comparaison, si elle n'arrive qu'en fin d'étude, n'est pas inutile, elle est même nécessaire pour qui veut s'exercer a bien traduire (2). Il ne s'agit donc que d'un déplacement de certaines remarques à opérer.

Dans la composition du texte même, on pourrait certes souhaiter une gradation plus logique dans la présentation du vocabulaire et des faits grammaticaux selon les principes de la « méthode intuitive » de M. Marchand. Mais pouvons-nous exiger d'un pédagogue du milieu du XIXe siècle l'application rigoureuse de principes sur lesquels nous ne nous sommes pas encore mis d'accord nous-mêmes ? (3).

On pourrait aussi reprocher au texte de ne pas faire la place assez grande, dans les leçons du début, au vocabulaire

(1) Sauf pendant la durée des hostilités : la librairie de l'avenue d'Antin est provisoirement fermée par suite de la « mobilisation » de l'éditeur M. Leroy et de tout son personnel.

(2) Voir L. Marchand. *Des rapports entre les langues vivantes enseignées directement et la langue maternelle* (*Les Langues Modernes*, décembre 1913, p. 601-2).

(3) Cf. par exemple l'opinion de M. J. Lecoq. *L'enseignement vivant des langues vivantes*, Paris, 1903, p. 63 : « le plus sûr moyen d'arriver à rendre vraiment directe la méthode, c'est d'aller de suite à ce que les langues ont de plus caractéristique et d'aborder de front les locutions les plus idiomatiques. »

« scolaire », mais nos « méthodes » actuelles n'en ont-elles pas souvent abusé ? Je corrige dans la pratique ces deux défauts par l'adjonction d'une douzaine de leçons préparatoires « directes » et « intuitives ».

Une véritable lacune, facilement remédiable d'ailleurs, est l'absence totale d'illustrations.

Quant aux exercices écrits proposés, ils manquent de variété en comparaison de ceux des « méthodes » actuelles.

Enfin, ce premier « essai » de réalisation est encore loin de la méthode idéale décrite par notre éminent inspecteur général M. Hovelaque dans ses « Conférences » faites à la Sorbonne en 1904 et 1909. La méthode qui nous est aujourd'hui proposée et que nous appliquons de notre mieux dans nos classes de lycées à raison de cinq heures par semaine est une *méthode lente* (« Instructions », p. 241) et Robertson avait pour but essentiel d'enseigner le plus possible *dans le temps le plus court possible :* son enseignement devait avant tout donner à ses élèves une provision de savoir ; le nôtre doit être aussi une culture.



Il conviendrait, pour compléter l'exposé d'une méthode qui ne serait peut-être pas indigne d'une étude plus approfondie, de rechercher ce que Robertson devait à ses prédécesseurs immédiats ou à ses contemporains, les Adam (1716-1792), Luneau de Boisgermain (1732-1801), James Hamilton (1775-1829), Lemare (1766-1835) et surtout Jacotot (1) (1770-1840), et ce que ceux-ci devaient aux « instituteurs » suisses, à Pestalozzi en particulier, et aux « maîtres d'école » français du XVIIIe siècle (Rollin, Dumarsais, Condillac, Pluche, Radonvilliers) eux-mêmes continuateurs, par-dessus le XVIIe siècle, des Rabelais et des Montaigne.

Enfin, après avoir déterminé la part propre et non minime du pédagogue et du savant, on pourrait également rechercher les raisons pour lesquelles un professeur très estimé de son temps, dont les leçons furent suivies par des dizaines de milliers d'élèves (2) « les plus grands noms des arts, des

(1) Robertson, en se défendant victorieusement contre une accusation de plagiat portée par un disciple trop zélé du fondateur de l' « *Enseignement Universel* » avait rendu hommage au « maître de Louvain » tout en exposant les exagérations de certaines de ses formules. *V. Robertson's New Magazine*, p. 107.

(2) Dix mille « gens du monde » étaient déjà venus s'asseoir sur ses bancs en 1841 et le *Cours* et son abrégé avaient atteint du vivant de l'auteur le chiffre de 143.000 exemplaires.

sciences, des lettres, du barreau, du commerce », dont la méthode admettait la plupart des principes universellement adoptés aujourd'hui, a vu sa renommée décroître en une génération au point que son nom soit quasiment ignoré de nos jours de ceux-là mêmes parmi les meilleurs pédagogues qui pourraient à bon droit se réclamer de ses disciples,

poor player
that struts and frets his hour upon the stage
and then is heard no more !.....

Dans une telle étude, on montrerait que si, en disparaissant, l'homme et son effort personnel, le professeur et son enthousiasme et ce qu'il apportait de vivant attrait à ses leçons, ont pu entraîner tout le système dans l'oubli, les circonstances extérieures politiques et sociales (1), les actions et réactions des doctrines, le flux et le reflux de la mode du jour n'ont pas été sans influence sur l'abandon qui suivit une période d'engouement. Et cela formerait un chapitre intéressant de la psychologie de la foule capricieuse.

Cette étude sera peut-être publiée un jour.

Il suffisait aujourd'hui, au moment où dans divers domaines, chacun s'évertue de rendre aux Français ce qui appartient à la France, de montrer, dans les limites de notre modeste « sphère » pédagogique, que la plupart des principes de la méthode directe, dont la paternité était communément attribuée à des magisters d'outre-Rhin, avaient été pressentis, exposés et même mis en pratique avec un talent rare et couronné de succès par un bon Français du siècle dernier dont il était de toute justice de réhabiliter la mémoire.

F. Psalmon,

Adjudant, 23e R. I. en convalescence.

(1) Robertson semble bien ne pas être resté indifférent aux grands « mouvements » de son époque. Il avait publié en 1847 un « *Plan d'organisation* [d'une société de Professeurs de langues] *basé sur l'association du capital, du travail et du talent* » et en 1848 un discours d' « *Un bourgeois aux ouvriers* ».

Les Concours de mots

Il est nécessaire de récapituler. Cela est vrai de tous les enseignements, plus encore peut-être de celui des langues vivantes où, comme le dit M. Gourio dans la préface de son dernier livre, « on ne doit pas oublier que la connaissance d'une langue relève davantage de la mémoire que de la raison ». Or, la récapitulation présente toujours un inconvénient : elle risque d'ennuyer les élèves, d'échapper à leur attention. La classe travaille avec plaisir quand elle sent qu'elle avance et il est essentiel, c'est une vérité d'expérience, de donner aux enfants la perception agréable que chaque jour ils font un pas de plus vers la maîtrise complète de la langue étudiée. Mais si l'on revient sur d'anciennes leçons, sur des questions déjà ressassées plusieurs fois, l'attention de l'élève ne se soutient qu'à peine et les efforts du maître deviennent vains.

Il s'agit donc de rendre la révision attrayante. Un des procédés qu'emploient beaucoup de professeurs, en particulier M. Gourio, est celui que l'on appelle communément le « Concours de mots ». Cet exercice scolaire n'est peut-être pas assez connu des quelques jeunes maîtres et j'ai pensé qu'il y aurait intérêt à leur en exposer la méthode. Il est certain, d'ailleurs, que là comme partout, chaque professeur a sa *manière* qui tient à son caractère, à sa tournure d'esprit, au genre d'élèves qu'il a devant lui. Les procédés peuvent donc varier beaucoup. Je me bornerai, par conséquent, à montrer comment, dans mes propres classes de 1re année, à l'Ecole Supérieure Arago, j'ai réglé la mise en pratique des « Word Competitions ».

Quand nous commençons à entrevoir, oserai-je dire à *pressentir* la fin de l'année scolaire, dans la première quinzaine de juin, j'annonce à mes élèves, non sans quelque solennité, que bientôt commenceront les « Word Competitions ». Quelque mystère plane pour un temps sur cet exercice nouveau dont l'attente les met en éveil. Puis, aux alentours du 15, nous commençons. Je divise la classe en trois équipes d'une dizaine d'élèves chacune. (Il va sans dire que

le nombre des élèves par équipe variera suivant que la classe a un effectif supérieur ou inférieur à 30). Les élèves de chaque équipe concourent entre eux, à jour fixe, à une semaine d'intervalle. Ce sont les « preliminary matches » — en français sportif : *séries éliminatoires*.

Le jour indiqué, chaque élève se présente muni d'une feuille de papier portant son nom. Il y a inscrit les mots et les expressions qu'il considère comme les plus difficiles, ceux qui, à son avis, ont dû être oubliés par ses camarades, si même ils les ont jamais sus avec précision ; la plus grande liberté lui est d'ailleurs laissée : il a le droit de formuler des *questions* (*Say the rule of the adjective ; — when do you use* A OR AN ? — *Which tense follows a preposition ? — Explain the word « already ». — What is the reverse of rough ?* — Translate : « j'ai chaud ; quand êtes-vous né ? » etc., etc...). Les élèves me remettent leurs feuilles, puis je les fais ranger le long du mur, les plus faibles, par qui je vais commencer, à gauche. M'inspirant des listes de mots et de questions établies par les enfants, je pose une question au premier de la ligne (1). Je lui dis par exemple : « Explain : *laugh !* » S'il me donne une réponse convenable, soit : « I laugh when I am very merry », je me déclare satisfait et je cherche quelque autre question sur les feuilles que je tiens en main. Il arrive bientôt que le n° 1 reste muet, je passe donc au second, au troisième ainsi de suite jusqu'au dixième. Si le n° 4 peut répondre, je lui dis, « move up ! » et il va se placer en tête du peloton avant le n° 1 qui devient n° 2. Il m'arrive aussi parfois de pousser jusqu'au dixième pour obtenir une réponse. Le dixième devient donc premier. Bientôt, un autre lui ravit la place d'honneur et la lutte se poursuit ainsi, ardente, dans un continuel chassé-croisé de concurrents qui s'évincent les uns les autres. Avant peu, l'ordre primitif est tout bouleversé et la ligne à plusieurs reprises se trouve entièrement remaniée. Souvent, un élève brillant occupe la première place pendant un laps de temps assez prolongé et se montre indéracinable, donnant à chaque question une réponse claire et complète, déjouant tous les pièges ou traquenards tendus par ses camarades. Au bout d'une

(1) La question posée au n° 1 n'est jamais prise, bien entendu, dans la liste apportée par cet élève. Il est évident que chaque concurrent est capable, en principe, de répondre à toutes les questions figurant sur sa propre feuille de papier.

demi-heure environ, j'arrête l'exercice. Un des camarades, désigné pour ce rôle, prend la liste des quatre élèves qui, à ce moment-là, restent en tête. Ces quatre premiers reçoivent une récompense, mais le premier est l'objet d'une distinction particulière. Lui et ses trois compagnons sont déclarés « qualifiés pour les demi-finales ».

Lorsque les trois premières équipes de dix ont terminé leurs épreuves éliminatoires (*preliminary matches*), je fais disputer une épreuve de « repêchage ». Elle est destinée aux élèves qui n'ont pas été classés parmi les quatre premiers de leur série. Elle me permet de « repêcher » quelques bons élèves qui ont été victimes d'une défaillance ou d'une surprise au cours des premières épreuves. Autre avantage, elle me procure un quatrième groupe de quatre élèves qualifiés ; il me faut, en effet, un nombre pair d'équipes qualifiées pour les deux demi-finales. J'appelle cette « série de repêchage », « *consolation match* », car il est indispensable, n'est-ce pas ? d'employer la terminologie sportive anglaise.

Mes quatre équipes qualifiées pour les demi-finales (*semi-final matches*) luttent donc entre elles deux à deux. Après chacune de ces nouvelles épreuves, je conserve encore le nom des quatre premiers qui, bien entendu, reçoivent aussi quelques menues faveurs scolaires et ces gagnants sont maintenant qualifiés pour la finale (*final match*).

Ce « final match » est un grand jour pour la classe et je ne manque pas d'entourer cette suprême épreuve d'une certaine solennité qui enchante mes jeunes disciples. Les concurrents arrivent en pleine forme ; ils me présentent des listes de mots et de questions où je trouve parfois de véritables petits chefs-d'œuvre d'ingéniosité. Certaines propositions constituent des pièges où les rivaux devront prendre garde de ne pas tomber. La lutte, d'ailleurs, ne cesse pas d'être courtoise et la bonne camaraderie de régner entre tous. Dans une classe d'anglais, il serait déplorable que ne régnât pas l'esprit du « fair play ». Les huit « poulains » restés en présence après les éliminations successives donnent donc tout ce qu'ils peuvent en présence d'un auditoire qui recueille avidement chacune de leurs paroles — *intentique ora tenebant* — suit le « contest » avec un intérêt passionné et soutenu jusqu'à la fin, marque les points, s'attriste aux défaillances des favoris, s'exalte aux réponses victorieuses et serait prêt à porter sur le pavois le gagnant de la finale si le souci des règle-

ments universitaires n'obligeait le professeur à réfréner de tels enthousiasmes. Pourtant le maître donne lui-même le signal des « three cheers » classiques en l'honneur de ce gagnant. Il proclame solennellement son nom comme celui du : « Winner of the Word Competition Championship » ; ce brillant vainqueur est le « Champion of the Word Competitions for the school year 19... ». Et, si, possible, une récompense, scolaire ou autre, donne une consécration matérielle à ce triomphe.

Comme je l'indiquais au début de cette note, les « Word Competitions » ne sont point de mon invention. Si j'ai innové en quelques manière, c'est quand je leur ai donné un *caractère sportif* qui amuse beaucoup les élèves, soutient leurs intérêts en faisant appel à leur imagination et à cet esprit de *jeu* qui les amène à se passionner pour cette lutte courtoise entre des adversaires dont ils connaissent les forces respectives. La classe entière suit le match, marque les bonnes réponses, enregistre les échecs. Elle revoit donc, comme les concurrents eux-mêmes, les points les plus difficiles des matières étudiées au cours de l'année scolaire. La révision qui s'opère, très active de la part des élèves qui prennent part au match du jour est suivie et pratiquée aussi par leurs camarades qui ne perdent pas un mot des questions et réponses échangées dans l'arène entre les gladiateurs. Depuis bon nombre d'années, je me sers de ce moyen de récapitulation où se donne libre cours l'initiative des élèves et chaque fois, je me félicite du résultat, qui est multiple :

1° Les élèves revoient tout ce qui leur a paru le plus difficile — et leur expérience, pas plus que leur instinct, ne les trompe — dans le *vocabulaire*, la *grammaire*, les *idiotismes*.

2° L'épreuve elle-même est un remarquable exercice de *conversation* et de *prononciation*.

3° Cet exercice, grâce à son aspect sportif, donne à la classe une animation extraordinaire et contribue à faire prendre goût à l'étude de l'anglais.

4° Au point de vue *éducatif*, l'atmosphère de la classe s'égaie, la bonne humeur se répand : l'esprit de lutte loyale se développe et, par suite, les sentiments de bonne camaraderie s'affirment. Il y a *profit moral* pour tous.

Ch. Veillet-Lavallée.

TRADUCTIONS

Ed. PAILLERON.

Le Gué

Il fallait passer la rivière,
Nous étions tous deux aux abois.
J'étais timide, elle était fière ;
Les tarins chantaient dans les bois.

Elle me dit : « J'irai derrière,
Mon ami, ne regardez pas ».
Et puis elle défit ses bas.....
Il fallait passer la rivière.

Je ne regardais..... qu'une fois,
Et je vis l'eau comme une moire
Se plisser sous ses pieds d'ivoire...
Nous étions tous deux aux abois.

Elle sautait de pierre en pierre ;
J'aurais dû lui donner le bras ;
Vous jugez de notre embarras.
J'étais timide, elle était fière.

Elle allait tomber — je le crois —
J'entendis son cri d'hirondelle ;
D'un seul bond je fus auprès d'elle.....
Les tarins chantaient dans les bois.

Die Furt

Wir muszten übers Wasser schreiten,
Bedenklich schien uns da der Fall :
Sie war gar stolz und ich so blöde ;
Am Waldsaum schlug die Nachtigall.

Sie sprach : « Gehl vor, mein Freund, ich trete
Ins wasser dann.... schaut nicht zurück ».
Barfusz war die im Augenblick :
Wir muszten übers Wasser schreiten.

Ich sah zurück..... ein einzigs Mal,
Und sah die Flut in leichten Ringen
Die Marmorfüsschen sanft unschlingen :
Bedenklich schien uns da der Fall.

Von Stein zu Stein sie flink nun hüpfte ;
Wie gern zeigt'ich mich hilfbereit ;
Doch grosz war die Verlegenheit :
Sie war gar stolz und ich so blöde.

Doch plötzlich..... Kam die nicht zu Fall ? —
Ein Schrei dem Rosenmund entschlüpfte ;
Ein Sprung — ich stand bei ihr, nicht spröde.....
Am Waldsaum schlug die Nachtigall.

SCHAEFFER (Verdun).

P. Dupont. — Mes bœufs.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable....

Die Ochsen

Im Stall hab'ich zwei Ochsen stehen,
Zwei Ochsen, fahl und braunbesprenkt;
Wie stattlich sie am Pfluge gehen,
Nur sanft mit meinem Stab gelenkt.
Im Winter grün, im Sommer golden
Steht durch ihr Schaffen rings die Flur;
Ihr Kaufpreis ist mir reich vergolten
Durch einer Woche Arbeit nur.

Lieber als sie je verkaufen
Möcht' ich gleich zum Henker laufen;
Ich wär', wie treu mein Weib, die Gret', ich stets geliebt,
Mehr durch der Ochsen Tod als ihren Tod betrübt.

Seht stolz das Paar einher dort schreiten,
Und tiefe Furchen ziehn getrost,
Ob Sturm und Regen wütend streiten,
Ob Sonnenschein, ob Winterfrost.
Tut's mich nach einem Trunke lüstern,
Wird halt gemacht, und pustend fliegt
Wie Nebel auf aus ihren Nüstern —
Ein Vöglein auf dem Horn sich wiegt.

Soll's unser Dirndel einst erleben,
Dass um sie wirbt des Fürsten Sohn,
Will gern ich all mein Hab ihr geben
Als Hochzeitgut mit auf den Thron.
Doch will dazu er noch zum Lohne
Die Ochsen, fahl und braunbesprenkt:
« Komm, Tochter, lass ihm seine Krone!
Die Ochsen werden heimgelenkt ».

Lieber als sie je verkaufen
Möcht' ich gleich zum Henker laufen;
Ich wär, wie treu mein Weib, die Gret', ich stets geliebt,
Mehr durch der Ochsen Tod als ihren Tod betrübt.

Schaeffer (Verdun).

A propos de l'influence française dans l'Amérique du Sud [1]

L'extrait du volume de M. Goy publié dans les *Langues Modernes* d'avril-juin incite le lecteur à réfléchir et le libraire de Valparaiso, dont la déclaration est rapportée p. 123 : « *Nous rencontrons partout sur notre route des Allemands* », nous a remis en mémoire un livre très édifiant à ce point de vue, dont nous allons donner quelques passages...

Ce livre a pour auteur un écrivain que nos collègues les germanistes connaissent sans doute — sinon à titre d'éditeur de la *Zeitschrift für Bücherfreunde* et d'auteur de nombreux romans (*Ewa, wo bist du ? ; Meerkatz ; Aus tiefem Schacht ; Das Heiratsjahr ; Der Backfischkasten ; Der gemordete Wald ; Die arme Prinzessin ; Die papierne Macht ; Kreuz wende dich* (2) — du moins comme un journaliste-littérateur à la plume alerte, dont la signature s'étalait dans des organes peu suspects, telles les *Hamburger Nachrichten*, avant la guerre. Depuis la déclaration de guerre, cet ex-cadet de l'école militaire installée dans l'ancien château royal danois à Plön — il s'y trouvait en cette qualité en 1870 — et ex-uhlan dans le même régiment que le futur gouverneur de Brabant en 1914, le comte Bolko Roedern, ce *Junker* de plume dont le gendre était, au moment de la ruée boche en Belgique, officier de dragons, a composé dans l'automne de 1914 et l'hiver de 1914-1915, une série d'articles sur ses randonnées en automobile, en qualité de dignitaire de l'Ordre de St-Jean de Jérusalem, aux fronts de France et de Pologne qui ont été réunis en un volume des *Ullstein Kriegsbücher* sous le titre de *Kriegsfahrten eines Johanniters*. Nous en avons touché un mot naguère dans un *Echo* du *Mercure de France* (3) et point n'est le lieu de revenir sur ces pré-

(1) La Rédaction prie nos lecteurs d'excuser les fautes d'impression qui ont pu se glisser dans cet article ; les épreuves, par suite d'un retard postal, n'ayant pu être corrigées par l'auteur.

(2) Tous édités chez J. Engelhorns Nachf. à Stuttgart.

(3) 1er mai 1916, p. 191 : « *Le « Pastissier français », La Bibliothèque Nationale et Fedor von Zobeltitz* ».

tentieux et dévotieux bavardages d'un chroniqueur *hoffähig*.

C'est sous ce dernier aspect que Zobeltitz — qu'il ne faut pas confondre avec le *Hanns* de même patronymique qui dirige en chef, à Berlin, les *Monatshefte* de Velhagen und Klasing — s'est exhibé, avec une volupté d'ailleurs fort peu désintéressée, dans une autre de ses productions de guerre, qui suivit de près la première et d'où nous allons extraire notre pendant aux pages de M. Goy. Elle s'intitule, celle-là : *Cap Trafalgar. Eines deutschen Hilfskreuzers Glück und Ende* et a paru, chez l'éditeur susmentionné des romans de Fedor. sur 298 pp. in-8°, illustrées de 29 phototypies, dont une est le portrait de l'auteur en civil et qui a, soit dit en passant, l'air beaucoup moins « *schneidig* » que sur la couverture des *Kriegsfahrten*. Il faut savoir que, lorsque, en mars 1914, le prince Henri de Prusse s'en fut, sur le *Cap Trafalgar*, le nouveau « *Schnelldampfer* » de la *Hamburg-Süd*, réaliser, au Brésil, en Argentine et au Chili, le voyage diplomatique destiné à contrebalancer les effets de la récente tournée de M. Roosevelt dans les républiques de l'Amérique latine (1), c'était Fedor qui avait été choisi pour rédiger, de son stylographe aulique, l'officieux récit de cette entreprise pangermanique. Et le volume de 1915 est censé rendre le journal rédigé à cette occasion, avec, simplement, l'adjonction d'un P.-S. destiné à la nécrologie du *Cap Trafalgar*, coulé, comme on sait, le 14 septembre 1914, par le croiseur auxiliaire britannique *Carmania*, par 20°15' de latitude sud, à l'est de la côte de l'Etat brésilien d'Espirito Santo et à proximité de l'île Trinidad. Il en était à son troisième voyage, étant parti de Hambourg le 14 juillet 1914...

C'est surtout aux Allemands en Argentine que Fedor von Zobeltitz a dédié d'importantes notes dans cet ouvrage. Sur la composition des éléments de population en Argentine, nous n'avons guère grand'chose à glaner dans le livre que feu Jules Huret a, chez nous, dédié à ce pays (2). L'ouvrage

(1) Voir à ce sujet l'article : *Die Bedeutung der Reise des Prinzen Heinrich*, dans la « *Deutsche La Plata-Zeitung* », du 10 avril 1914.

(2) Le professeur germanophile espagnol Vicente Gay — l'une des plumes à la solde de l'Ambassade d'Allemagne à Madrid, — s'est, dans une chronique de la revue mensuelle *Nuestro Tiampo*, dédiée toute entière à l'Argentine (n° 197, mai 1915, p. 178-190), livré à une critique assez acerbe du livre de Huret, p. 179-180. Zobeltitz se borne, p. 108, à écrire : « *Jules Huret, den man ja auch in Deutschland kennt, hat ein ganzes Buch über Buenos-Aires, geschrieben, aber es ist mit Vorsicht zu lesen* ». Voir aussi p. 110.

monumental de M. V. Blasco Ibáñez a le tort d'être, d'abord, très coûteux, puis d'être en espagnol : raisons doublement suffisantes pour qu'il soit partout ailleurs que dans nos bibliothèques. L'intérêt que la librairie A. Colin semblait nourrir pour ces pays neufs de la Sud-Amérique nous avait, cependant, valu déjà quelques bonnes contributions avant la guerre, sur ce domaine de la géographie politico-économique des Latins. Nous ne savons jusqu'à quel point le *groupement des Universités et grandes Ecoles de France pour les relations avec l'Amérique latine* et son *Bulletin* ont contribué à cette « conquête » ou, mieux, à cette « emprise » de notre pays sur l'Amérique du Sud, dont une tendancieuse peinture était donnée — il y est question pêle-mêle de « *France-Amérique* », de la « *Revue Sud-américaine* » (*sic*), de l' « *Alliance Française* », de la *Compagnie des transports Maritimes, etc., etc.* — à la page 7 du manifeste, non destiné à la publicité, rédigé par B. Schädel, Directeur du *Seminar für romanische Sprachen und Kultur* (Broschet & C° à Hambourg) (1), manifeste annonçant la fondation et contenant les statuts de la nouvelle *Sociedad Ibero-Americana de Hamburgo.* Toujours est-il qu'il faut saluer avec plaisir, dans ce nouvel hebdomadaire *L'Europe Nouvelle,* l'ouverture d'une section où l'Amérique latine semble devoir être étudiée avec quelque souci d'information et d'accessibilité au grand public.

Si l'on en croit M. Blasco Ibáñez, les bras, en Argentine, seraient italiens, le capital anglais et la pensée française (2).

(1) *Die deutschen Kulturbestrebungen in den spanisch-portugiesischen Ländern und der Hamburgische Ibero-Amerikanische Verein*, paru *l. c.* en janvier 1916 avec la mention : « *Nicht für die Œffentlichkeit bestimmt* », 26 p., avec lettre d'envoi de Schädel sur feuille séparée et un formulaire de souscription, *a*) pour des individus isolés, *b*) pour des firmes. Sur la *Sociedad Ibero-Americana*, v. notre article (publié avec des suppressions), dans la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes* de novembre 1916, p. 399 sqq. Une note, qui résumait l'article de Schädel : *Unsere kulturellen Beziehungen zu Südamerika vor und nach den Kriege*, dans l'*Internationale Monatsschrift* du 1er décembre 1915, p. 301-328, fait partie des suppressions susmentionnées.

(2) Au sujet de la participation, prépondérante, des capitaux et des ingénieurs français aux travaux et industries de l'Argentine une conférence de M. Georges Hersent, lors de la *Semaine de l'Amérique Latine* à Lyon a fourni des éléments d'information précieux, qui ont été résumés dans l'hebdomadaire *La Razón*, de Madrid (n° 136, 18 août 1917 : *Las empresas francesas de la América Latina*). Il appert de cette conférence que les travaux des ingénieurs et Sociétés français dans l'Argentine, le Brésil et le Chili constituent un ensemble fort imposant. Voici quelques chiffres :

L'entreprise initiatrice a été la construction du port de Rosario, sur

Cette affirmation n'est point absolument exacte, si l'on tient compte de ce fait que le chiffre des travailleurs espagnols qui émigrent en ce pays est supérieur à celui des Italiens, ce qui atténue sensiblement la portée du premier facteur. Mais nous n'avons à nous occuper que des Allemands et, sur leurs colonies en Argentine, ce n'est pas à Huret, mais à un collaborateur occasionnel de *La Nación*, le Boche Hermann Tjarks (1), que nous nous adresserons, avant de donner la

le Paraná, en Argentine. Les quais, calculés primitivement à 3 k. 5, atteignent 6 k. et les frais totaux, jusqu'à ce jour, près de 130.000.000 de francs. C'est grâce à ce nouveau port que Rosario a atteint en 1913 le tonnage brut de 5.000.000 de tonnes (4.000.000 de tonnes marchandes). En Argentine, toujours : achèvement (1910), du port de Mar del Plata et du port pour céréales de Bahia Blanca (1912). Le total des travaux effectués par des Français en Argentine se monte à 250.000.000 de francs ; à 314.000.000 au Brésil (port et docks de Bahia, alias San Salvador (1908), ports de Pernambuco et Rio Grande do Sud (1909), et à 75.000.000 en Uruguay (port de Montevideo).

Même activité dans le domaine des chemins de fer. En Argentine, voies ferrées de Santa Fé et Rosario à Puerto Belgrano, dans la province de Buenos-Aires (total 5.000 k. pour 720.000.000 de francs). Au Brésil, direction et financiation de l'énorme entreprise du *Brasil Railway*, plus de 800.000.000 de francs. Entre autres entreprises à participations françaises, citons encore le chemin de fer de Madeira Mamoré.

Ce tableau doit être complété par le nombre et la puissance des banques françaises en Argentine et au Brésil (respectivement 1 milliard et 368 millions de francs).

En somme les entreprises françaises en Amérique Latine — qui continuera à s'appeler ainsi en dépit des protestations (dans *El Sol*), de M. R. Menéndez Pidal — se montent à près des 2/3 des travaux des ports et 1/4 des chemins de fer, laissant le reste à l'Angleterre et aux Etats-Unis. L'Allemagne n'a, dans ce Sud Atlantique, guère plus de 20.000.000 d'engagés (surtout en machines).

(1) Propriétaire de la « *Deutsche La Plata Zeitung* », sœur aînée de l' « *Argentinisches Tageblatt* ». De cet article, nous reproduisons ici ce seul passage, à l'usage de ceux qui affectent de croire que l'enseignement de l'espagnol dans nos lycées et collèges est une superfétation : « Für unseren Welthandel aber und unsere Industrie und in derselben Weise für die Sicherung und den Ausbau unseres geistigen und kulturellen Einflusses in dem grossen Absatzgebiet für materielle und intellektuelle Werte (aus Europa, das die schnell aufstrebenden Republiken Süd-und Mittelamerikas darstellen, ist eine nicht bloss oberflächliche Kenntnis des Spanischen und Portugiesischen und darüber hinaus eine zuverlässige Vorstellung von der kulturellen Entwicklung und den heutigen Verhältnissen in dem riesigen Gebiet, das diese Sprachen anfüllen, in einer breiten akademischen und gebildeten Schicht Deutschlands eine Forderung, die ebenso dringend als unerfüllt ist. » Ce beau spécimen de « professorendeutsch » méritait d'être cité et il pourra, d'autre part, être intéressant de se reporter à l'article d'un jeune universitaire, employé à notre service de propagande en Espagne dès l'origine des hostilités, M. R. Lantier, pour voir ce que la connaissance de l'espagnol permit aux Boches d'Allemagne de faire pour correspondre avec l'Espagne alors que, chez nous, on se tenait coi (v. dans la *Revue Politique et Parlementaire* les notes, confuses et incomplètes : *L'Espagne et la guerre européenne*, 10 mars 1916, p. 383).

parole à Tobeltitz. Tjarks a, lors du Centenaire, dans le grand journal ci-dessus nommé, publié des notes sur le « *deutsches Wirken und Wesen* », qui remontent jusqu'à 1535, date de l'expédition de Pedro de Mendoza au Rio de la Plata. Il appert de ces notes que 150 Allemands faisaient partie de cette troupe et que l'un d'eux, un nommé Ulrich Schmiedel, de Straubing — cité danubienne bavaroise — fit imprimer à Francfort-sur-le-Mein en 1567, des feuillets qui font de lui le premier historien du pays récemment découvert. De Schmiedel à Tjarks, il y a loin et l'on chercherait vainement dans les historiens espagnols, la moindre mention d'un Boche en Argentine. Il a fallu que ce pays se séparât de l'Espagne pour que l'esprit d'entreprise des Hanséates y trouvât matière à conquêtes. Cela nous mène, d'un bond, au premier tiers du siècle dernier. Alors apparaissent les consulats allemands de Hambourg et de Brème, ainsi que de la ville libre d'empire qu'était Francfort, qui ne tendent pas à se doubler — nous sommes un peu au-delà de 1830 — de l'inévitable *Deutscher Klub*, installé Calle Cangallo à Buenos-Aires. Mais, à en croire notre Tjarks, les descendants de ces premiers colons boches sont « *devenus étrangers, en somme, au* « *Deutschtum* » *et se sont fondus dans la société argentine* ». C'est ainsi, confirme Zobeltitz, p. 112, « *que des arrière petits-enfants de Herrn de Bary* (1), *aucun, comme je le constatai sur le* « *Cap Trafalgar* », *ne parle Allemand. J'ai fait naguère des constatations semblables en Amérique du Nord...* » Il n'est plus besoin aujourd'hui, d'aller si loin pour se convaincre de l'exactitude de ces constats de Fedor : dans nos camps d'Américains, pullulent des Schmidt et des Meyer qui, du boche, ne savent pas le premier mot...

C'est en 1845 que la Prusse fonde son consulat à Buenos-Aires et en 1859 qu'elle institue une représentation diplomatique en Argentine, dans la personne du Consul général von Gülich, qui, cependant, n'exerça pas ses fonctions, cédées au conseiller de Légation R. Le Maistre, qui fut aussi le premier Ministre résident de l'Empire fondé sur notre défaite, Sarmiento étant Président. A partir de cette date — 7 juin 1871 — l'influence allemande fait, en Argentine, de rapides pro-

(1) L'un des gros commerçants boches de Buenos-Aires, membre de la famille si célèbre dans les Flandres et dont la deuxième ligne appartient à la noblesse bavaroise et prussienne, De Bary, qui a dépassé la soixantaine, fit, dans l'hiver 1914, un long séjour à Paris et revint à Buenos-Aires sur le *Cap Trafalgar* en mars de cette année.

grès. Un soi-disant continuateur de Humboldt, H. Burmeister, dirigeait le Musée de la capitale et Sarmiento, entièrement sous son influence, ne tardait pas à lui confier la direction de la nouvelle Académie nationale des Sciences exactes, en le chargeant de lui recruter des professeurs. Le monument élevé à Burmeister, dans le parc de la Place Palermo à Buenos-Aires, n'est que la réalisation, par des professeurs allemands, d'une étape de conquête tangible et matérialisée par cette effigie. C'est ainsi que, l'Académie ci-dessus ayant été, sous Avellaneda, incorporée à l'Université de Córdoba comme Faculté des Sciences, le professeur boche P. G. Lorentz y céda sa place au professeur boche Hyronimus pour aller opérer ailleurs : à Entre Riós, au Collège National de Concepción del Uruguay. Mais, s'il fallait les citer tous, ce *Bulletin* ne suffirait pas à relater leurs exploits, qu'ils s'appellent Doktor Alfred Stelzner, ou Doktor H. Weyembergh, Doktor Max Siewert ou Doktoren Adolf et Oskar Döhring, Professor Doktor Harperat ou Professor Doktor Bodenbender. A Buenos-Aires, comme à Córdoba et comme à La Plata, et même à l'*Instituto Nacional del Profesorado Secundario* — où le directeur est le Professor Doktor Keiper — la plaie du professeur boche sévit intensivement. Réservons, cependant, une mention spéciale à l'intrigue habile du Direktor Lehmann-Nitsche, du Musée et de l'Université de La Plata, qui vaut à lui seul deux douzaines d'ordinaires Knatschke...

Les pionniers boches de la colonisation agricole argentine commencent à s'implanter en ce pays vers 1853, date à laquelle on tente de créer la ferme *Esperanza,* dans la province de Santa-Fé, avec du « *Menschenmaterial* » boche. Dans la région de Córdoba, les premières fermes allemandes naissent aux alentours de 1870 et c'est cette année-là que, tout proche, est fondée par le Consul F.-W. Nordenholz, la colonie *Germania,* actuellement société par actions au pouvoir des Anglais (1). A Villa-Urquiza, la colonie boche remonte à 1853 et, à partir de 1880, l'expansion allemande s'étend en profondeur. Des noms comme Könekamp, Gödecken, Dunzelmann, Tornquist, Diehl, Ifflinger, Stelter, Lüssendorf et surtout Hugo Strœder marquent autant d'étapes de

(1) Cependant si le *mayordomo* s'appelle Dewis, le principal détenteur des actions est un Boche naturalisé anglais, Günther. Cette « *estancia* » comprend 80.000 arpents allemands. Zobeltitz l'a visitée et l'a décrite, p. 175-180.

la conquête économique de l'Argentine par le « *Deutschtum* »... (1).

La conquête purement industrielle a été plus tardive et est encore, relativement, médiocre. Les chemins de fer sont entre des mains anglaises, ou françaises, la navigation fluviale, l'industrie de la viande, l'exploitation forestière, les minoteries, les sucreries, les travaux de ports, l'industrie pétrolifère appartiennent surtout à des Anglais, des Français et des Américains du Nord. Naturellement, l'électricité a ménagé à l'*A. E. G.* — représentée par von Reibnitz — et à ses rivales apparentes, aujourd'hui ses alliées, de faciles conquêtes, en Argentine comme ailleurs. Quiconque a visité Buenos-Aires aura, dans son programme, inclus l'inspection de l'usine électrique, fondée en 1898, au capital de 10.000.000 de marks qui a été, en 1911, élevé à 100.000.000, de sorte que Buenos-Aires est éclairé « *deutsch* », ce qui, ponctue ce luron de Zobeltitz, « *est aussi une joie* » (p. 195). De la bière, nous ne dirons rien, car l'on sait que la cervoise argentine est fabriquée à Quilmes, depuis 1889, par des Boches, dont la fabrique s'appelle fatalement *Cervecería Argentina* et dont le directeur, non moins fatalement, devait s'appeler Sepp..... Quilmes se trouve à environ 19 kilomètres de Buenos-Aires, sur la ligne de La Plata. Le nom est celui d'une tribu indienne, les Quilmes, qui occupaient jadis ce pays et furent détruits en 1670. La brasserie produit aujourd'hui 30.000 hectolitres de bière par mois. Mais la production du vin — Mendoza est la province argentine vinicole par excellence (2) — nuit à la consommation de la bière, qui est légère, rafraîchissante, saine, et se vend 25 centimes le verre.

(1) Les Boches visent la conquête des territoires compris entre le Rio Colorado et le Rio Negro, à la pointe sud de la province de Buenos-Aires, où se trouve déjà l'*Emporio Stroeber*. Voir *Am Rio Negro* par Moritz Alemann, ainsi que les articles de Léopold Gröbner dans les feuilles boches de l'Argentine. L'*Emporio Stroeber* a été visité en 1911, au nom du gouvernement allemand, par le général von Gayl, alors Premier Président de la *Deutsch Südamerikanische Gesellschaft*, et, bien que ses impressions aient été satisfaisantes, Léopold Gröbner ne laissait pas, trois ans plus tard, de se plaindre de ce que, dans la plus grande des colonies allemandes en Amérique du Sud — elle compte près de 350.000 arpents prussiens ! — l'élément boche ne fût pas dominant... Voilà bien Germania sous son vrai aspect.

(2) En 1887, elle comptait 4.720 hectares de vignes ; en 1909, il y en avait déjà 38.720. A Mendoza même, il y a plus de 1000 celliers, dont beaucoup dépassent en grosseur les plus célèbres caves de France et de la Province Rhénane. Cependant le vin d'Argentine n'a qu'un débit local.

« *Le commerce maritime entre l'Allemagne et l'Argentine,* écrit Zobeltitz, p. 118, *a été énergiquement mis en train par la « Hamburg-Sud ». Il est vrai qu'en 1871 les vapeurs de la ligne hambourgeoise « Kosmos » touchaient, dans leurs voyages à la côte occidentale, le Plata, mais se bornaient originairement à Montevideo. C'est le 14 juillet 1872 que le premier vapeur de la « Hamburg-Süd », le « Bahia », jeta l'ancre dans la rade de Buenos-Aires. Le « Norddeutsche Lloyd » n'organisa qu'en 1876 — avec le vapeur « Hohenzollern » — des voyages réguliers sur l'Argentine. Aujourd'hui, il y a, en permanence, une douzaine et plus de bateaux allemands dans le port de la capitale...* » Fedor passe ensuite à la représentation diplomatique. Après le Maître suivit, en 1876, von Holleben, remplacé dix ans plus tard par le Baron von Rotenhahor — premier ambassadeur extraordinaire et fondé de pouvoirs — puis, en 1890, par le docteur Krauel (1), en 1894, par le Comte von der Goltz, lequel, pour raisons de santé, ne resta qu'un an en service, ayant été substitué par le secrétaire de légation, Baron von Heintze-Weissenrode, jusqu'à ce que le nouvel ambassadeur, Baron von Mentzingen, vint occuper son poste, qu'il conserva jusqu'en août 1899. Les cinq années suivantes virent successivement le Baron Busche — à titre de secrétaire de légation — l'Ambassadeur von Treskow, l'intérimaire Baron Werthern, puis le Baron von Wangenheim, jusqu'à ce qu'en 1904 von Waldthausen, fils d'un gros industriel rhénan, géra, pour 6 années, avec quelques interruptions, l'Ambassade, passée à l'époque dont Fedor écrit l'histoire, aux mains du susmentionné Busche — qui s'appelle en réalité Baron Hilmar von dem Busche-Haddenhausen, dont la femme — une Argentine élevée en Allemagne — porte le nom bien espagnol de María Leonor Martínez de Hoz. Mais, en avril 1914, Busche ayant obtenu un congé, revint en Allemagne par le « *Cap Trafalgar* ». On sait que, peu après la déclaration de guerre, il allait à Bucarest remplacer — pour la seconde fois ! — Waldthausen et toute son habileté diplomatique n'empêcha pas la Roumanie de se déclarer pour les Alliés...

(1) Ces années étaient celles de la grande crise monétaire argentine, qui, inaugurée dès 1888-89, s'était compliquée en 1890 d'une crise commerciale générale. On sait qu'après les scandales de la présidence Celman et le crac de la banque Baring Brothers et Cie, le Dr de la Plaza vint, en fin octobre 1890, à Londres, puis, en février 1891, à Berlin, pour tacher de régler la situation, qui ne redevint normale qu'au début de 1893.

Zobeltitz, tirant le bilan du voyage du grand Amiral de la flotte allemande en Argentine, fait siennes les paroles de Tjarks ; dans l'article précité du 10 avril 1914. « *Les relations entre l'Argentine et l'Allemagne ont toujours été cordiales et amicales. Des officiers allemands séjournent ici, pour organiser l'armée selon le modèle allemand, et des officiers argentins vont en Allemagne pour, dans son armée, y approfondir leurs connaissances et les agrandir par contact avec la masse. Des capitalistes allemands ont appliqué leurs fonds et leur travail dans un grand nombre d'entreprises industrielles ; le trafic maritime sur le Plata prend chaque année des proportions plus grandes ; les banques et le grand commerce allemands contribuent à un progrès constant et croissant du pays...* » Mais, si le frère du Kaiser eut la joie de fonder un *deutschen Flottenverein* à Buenos-Aires ; si, au Palais du gouvernement, le Dr de la Plaza — alors vice-président, remplaçant Saenz Peña, gravement malade — s'entretint avec lui... en anglais — à Rio de Janeiro, le président Hermes da Fonseca avait eu recours au français — Zobeltitz n'en est pas moins réduit à constater amèrement que, malgré qu'à la date où il écrit, ce soit de la Plaza le président de l'Argentine, la cause allemande a fait faillite dans ce pays (1). Il explique ce phénomène par ce qu'il qualifie d' « *albern-zärtliches Sympathisieren der Oberschicht für französisches Wesen* » et surtout par le manque d'une agence télégraphique à base allemande, le Bureau Wolff étant lié par ses traités « *avec Havas, Reuter et autres fabriques de mensonges* » (p. 208). Il est curieux de constater qu'un autre Allemand — l'actuel critique de guerre de la *Vossische Zeitung*, le sieur Erich von Salzmann, Hauptmann a. D. — qui se trouvait à Buenos-Aires, à l'Avenida Palace Hotel, lors du meurtre de l'Archiduc d'Autriche, avait eu, dès cette date, l'impression de l'hostilité fondamentale du peuple argentin. « *Du reste,* écrit-il dans son curieux volume *Ueber die Weltmeere zur deutschen Front in Flandern, Eine Kriegsodyssee* (2), p. 5, il n'était besoin que de lire les commentai-

(1) Saenz Peña — dont le mandat expirait dans l'automne de 1916 — mourut le 13 août 1914. D'après Zobeltitz, p. 127, de la Plaza — qui habitait calle Libertad — faisait gérer sa maison par une « dame allemande », qui l'aurait ornée « *mit feinem Geschmack.* » Lors de la réception du Prince Henri par de la Peña, il y eut un dîner intime de 20 couverts.

(2) Paru dans la collection *Aus den Tagen des Grossen Krieges.*

res des grands journaux — dans leur genre, très importants — des républiques sud-américaines, pour perdre d'avance toute illusion sur la nature des sympathies de ces Etats vetatis sur des bases purement romanes. L'évolution culturelle des Etats de l'A B C — si tant est qu'on puisse parler avec eux de culture — repose étroitement sur la France. Toutes les sympathies, là-bas, vont à la France, de même que Paris est l'idéal de tous ces Sud-Américains et que tous ceux qui, par la spéculation, se sont fait quelque argent, s'empressent d'aller le gaspiller dans ce soi-disant centre de la civilisation du vieux monde. Le rastaquouère est, d'ailleurs, un type bien connu de Paris. L'exploiter, à tous points de vue semble être un devoir d'honneur du Français et est pratiqué aujourd'hui encore sur une grande échelle. Berlin, comme le reste de l'Allemagne, n'est que peu ou pas du tout connu là-bas, bien que plus d'un indigène soit venu dans nos Universités y puiser les bienfaits de la Kultur... » Et nul n'ignore, au demeurant, que, n'eût été la résistance du Président actuel Irigoyen, l'Argentine serait, depuis longtemps, à nos côtés dans la guerre. Du moins, l'attitude énergique de ce même Irigoyen a-t-elle fait reculer l'insolence du Kaiser et l'Espagne en a tiré une leçon, hélas ! purement platonique. Voici, en effet, ce qu'écrivait l'un des organes les plus modérés de Madrid, le *Diario de la Marina,* dans son n° 15.100, du 16 avril 1918, à ce sujet, à l'article : *Amères leçons.*

« Les dernières et sensationnelles déclarations de l'illustre Président de la République Argentine contiennent, à l'adresse des Allemands, une menace ; un espoir pour les Alliés, une leçon pour nous.

« Irigoyen rappelle au monde que son pays n'a toléré aucune injure à son Droit de la part de l'Empire Allemand, aucun dommage à ses intérêts. Lorsque le fait allait se produire, il réclama et obtint sur le champ la réparation de l'offense et une indemnité pour le dommage.

« Et c'est ainsi qu'aujourd'hui il peut affirmer avec orgueil que le moment n'est pas venu de dire ce qu'il ferait si l'Alle-

éditée par Velhagen und Klasing (Bielefeld und Leipzig, 1915, 287 p. in-8°). Avant de collaborer régulièrement à la *Vossische Zeitung*, Salzmann — qui fut deux fois blessé sur le front des Flandres, et réformé de ce chef — avait donné des articles sur la guerre dans la *Schlesische Zeitung*. Son volume a été achevé en juillet 1915.

magne recommençait à offenser son pays ou lui porter dommage.

« Les bateaux argentins sillonnent les mers avec une absolue liberté, sans que les sous-marins allemands se risquent à les empêcher. Pour l'obtenir, il a suffi que cette nation-sœur, avec la virilité d'un grand peuple, avec la fermeté de qui soutient la justice et la raison, adressât à l'Allemagne un ultimatum donnant à entendre son intention que ce serait le dernier... »

Camille PITOLLET.

Autour d'une annonce

Qu'il nous soit permis d'attirer l'attention de nos lecteurs sur une annonce régulièrement insérée dans les *Langues Modernes* sous le titre : la Bibliographie de l'enseignement pédagogique des Langues vivantes et relative au Rapport Général du Congrès International de 1909. Le caractère inlassablement périodique de cette annonce lui vaut le sort réservé aux choses devenues trop familières : on ne s'y arrête pas. Nous croyons devoir signaler le Rapport Général d'une façon toute spéciale au moment où les établissements scolaires ouvrent à nouveau leurs portes et où les classes vont reprendre leur cours normal. Nous le signalons tout particulièrement à nos nouveaux adhérents et aux jeunes collègues qui, entrant dans la carrière, désireraient nourrir leur zèle pédagogique et leur légitime envie de se distinguer des fruits de l'expérience acquise par leurs aînés.

Rédigé avec une absolue préoccupation d'impartialité, avec un soin scrupuleux par M. Georges Delobel, agrégé de l'Université, professeur au Lycée Voltaire, secrétaire général du Congrès de 1909, le Rapport a été honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

Il se compose de 848 pages — in-8° raisin — où sont condensés, sous une forme claire, les résultats pédagogiques obtenus, les méthodes employées par les professeurs les plus notoires de la France et de l'étranger. Il contient toutes les communications, toutes les discussions que suscita la grande conférence du mois d'avril 1909. Tous les points touchant directement ou indirectement la pédagogie des langues vivantes y sont l'objet d'études consciencieuses et approfondies.

Le Rapport Général traite de la préparation des professeurs, des programmes et des méthodes adoptés en France et hors de France, de l'enseignement extra-scolaire et post-scolaire, des moyens les plus propres à maintenir et développer les notions acquises. L'enseignement du Verbe, point essentiel autour duquel gravite l'étude d'une langue, y occupe une large place. On y trouve des communications intéressan-

tes sur la Phonétique, sur les séjours à l'étranger, les bourses de voyage, l'échange d'enfants, la correspondance interscolaire, les écoles françaises à l'étranger, les colonies françaises de vacances, les clubs de conversation, la Guilde internationale, la condition des assistants, etc., etc...

Plus de 8 années se sont écoulées depuis que le RAPPORT GÉNÉRAL a paru et cependant les renseignements qu'il renferme sont toujours de saison. En font foi les déclarations de maint de nos collègues qui se sont félicités de se l'être procuré, de maint débutant qui s'est évité la peine de longs tâtonnements dans l'application d'une méthode. En résumé, le RAPPORT GÉNÉRAL, épitomé des questions qui nous occupent, est un guide sûr.

Nous ne voulons pas spéculer sur la vente du RAPPORT GÉNÉRAL. Nous savons que les circonstances présentes exigent de nos collègues des sacrifices pécuniaires de toute nature. Bien que l'ouvrage n'ait pu être établi sans grands frais, nous le laisserons, jusqu'à nouvel ordre, aux prix de

5 fr. 75 pour la France et de

6 fr. 75 pour l'étranger.

Ces prix comprennent la majoration — temporaire, espérons-le — de la valeur marchande des publications, les frais d'emballage et les frais d'expédition. Ceux de nos collègues qui désireraient faire l'acquisition du RAPPORT GÉNÉRAL DU CONGRÈS INTERNATIONAL de 1909, sont priés de s'adresser à M. Henri Didier, éditeur, 6, rue de la Sorbonne, Paris, 6e.

Le Comité du Congrès.

A Monsieur le Président de l'Association des Professeurs de Langues Vivantes de l'Enseignement public

Monsieur le Président et cher Collègue,

L'article que M. Camille Pitollet a consacré, dans le dernier numéro des « Langues Modernes », à mon étude sur l'enseignement du français en Espagne (1) me paraît appeler à son tour une réplique. Non que je veuille exagérer la portée des arguments qui se pressent sous la fertile plume de mon critique : tout un chacun a pu se faire une idée de leur valeur ! mais parce qu'il ne saurait me convenir de laisser suspecter les conditions de sérieux et de méthode dans lesquelles mon enquête fut menée.

Celle-ci eut lieu en août et septembre 1913, et non, comme l'insinue M. Pitollet, « aux alentours des vacances de Pâques 1914 ». Mon rapport — la lettre de félicitations qu'il me valut est là pour l'attester — fut transmis au Ministère en décembre 1913. J'en suis fâché pour le mirifique raisonnement de mon contradicteur, mais je ne vois pas en quoi le fait que ma signature, accompagnée de la mention « Madrid, avril 1914 », ait figuré dans une revue, peut exclure que j'aie accompli d'autres séjours dans la Péninsule ! En vérité, la logique de M. Pitollet n'est pas à la hauteur de sa mémoire.

Que j'aie profité de mon voyage ultérieur pour « mettre au point » certains détails de mon travail dans sa forme actuelle, c'est évident ; mais qu'est-ce que cela peut bien prouver, sinon que je suis loin de l'avoir improvisé ou bâclé comme M. Pitollet se plaît à le faire entendre ? Et quel genre d'intérêt offrent, en définitive, ces chicanes chronologiques ?

Le même, sans doute, que cette autre querelle qui m'est cherchée à propos de l'Université d'Alcalá. M. Pitollet croit devoir me remontrer que celle-ci a été « transférée » (2) à Madrid. Merci de la révélation. Mais je n'ai jamais entendu exprimer qu'une Université fonctionnât aujourd'hui dans Alcalá, et il ne m'en chaut, la chose étant de nul intérêt pour le sujet traité. J'ai seulement dit, et je maintiens, que ce

(1) Parue dans le n° de janvier-mars.
(2) Ce qui n'est pas, que je sache, synonyme de « supprimée ».

nom est un de ceux qui symbolisent la grandeur passée de l'enseignement supérieur espagnol.

Je dois d'ailleurs d'autres remercîments à M. Camille Pitollet. Les citations de M. García Bellido qui constituent le meilleur de sa « rectification » corroborent de façon précieuse — nos lecteurs en sont juges, ayant les textes en mains — ce que j'écrivais sur la nécessité de réformes profondes dans l'enseignement des langues chez nos voisins. Les « desiderata » du Congrès de Barcelone attestent tout justement qu'un certain nombre d'esprits ouverts et avertis s'en préoccupent.

Je n'eusse point été embarrassé, au demeurant, de multiplier les témoignages espagnols dans le même sens. Lorsqu'un professeur d'Université, comme M. Berrueta, nous vient dire que dans les lycées de son pays on ne « retire aucun profit » de l'étude du français (1), je demande la permission de l'en croire.

J'avais, de même, parlé des jurys de concours. M. Pitollet en énumère une vingtaine de membres. Les noms, par eux-mêmes — et c'est pourquoi je les avais négligés ! — ne me paraissent pas prouver grand'chose. Il en est bien peu dans cette liste dont la renommée ait franchi les Pyrénées. Je vais jusqu'à penser que la qualité de « chroniqueur très estimé » (p. 103) de M. Zozaya peut ne point suffire, elle seule, à lui conférer la compétence voulue en matière de langues étrangères et de pédagogie ; j'en dirai autant du titre d' « académicien » de D. J. Alemany et de D. Jacinto Octavio Picón ; ce dernier, tout au moins, étant plus connu comme romancier...

La conclusion de M. Camille Pitollet est, au surplus, d'une sage modération. « De tels membres », déclare-t-il, « en valent bien d'autres, en somme. » Qui n'adhèrerait à cette forte pensée ? elle offre même l'avantage de pouvoir être retournée sans inconvénient... On peut seulement douter qu'elle soit bien pertinente au sujet que nous discutons. — Et je pense avoir montré qu'il en est de même de toute l'argumentation que m'a opposée le distingué polygraphe.

Veuillez, Monsieur le Président et cher Collègue, croire à mes sentiments bien confraternels.

Jacques Langlais,
Professeur agrégé au Lycée de Guéret.

(1) Compte-rendu général du Congrès international des professeurs de langues vivantes — Paris, H. Paulin éd., 1909 — p. 745.

LECTURES

Devons-nous encore apprendre l'allemand ? (1)

MESDAMES,
MESSIEURS,
MES CHERS AMIS,

« *Devrons-nous encore, pendant et après cette atroce guerre, apprendre l'allemand?* » Telle est la question délicate qui, dans quelques semaines, à la veille de la rentrée, se présentera troublante à l'esprit des parents de nos élèves de septième prêts à entrer en sixième A ou B. Essayons de l'élucider.

S'il ne s'agissait que d'une affaire de sentiment, ma réponse serait vite formulée. L'Allemagne de 1914, par son mépris absolu de toute parole d'honneur, par ses assassinats, ses vols, ses destructions systématiques d'œuvres d'art, par sa traîtrise sur terre, sur mer et daus les cieux, nous a donné assez de raisons de la haïr pour que personne ne songe à étudier sa langue par plaisir.

Mais, à l'époque où nous vivons, l'étude des langues modernes n'est plus un simple luxe de l'esprit. C'est une nécessité absolue. De même qu'on ne se fait pas vacciner contre la typhoïde par passion pour le sérum polyvalent, de même, on n'apprend pas une langue vivante par amour pour le peuple qui la parle.

Il est très naturel néanmoins qu'ayant à faire un choix — d'ailleurs limité par les programmes — entre une langue amie et une langue ennemie, vos préférences aillent d'instinct vers l'idiome parlé par nos alliés. Votre intérêt immédiat, d'accord avec votre sympathie, vous recommande également ce choix. Il est certain que, grâce à la guerre, des relations plus intimes s'étant établies entre les pays anglo-saxons et notre patrie, la possession de l'anglais devient et restera un élément important de l'éducation sociale des jeunes générations. Un ami du paradoxe essaierait peut-être de vous démontrer que ce n'est là qu'une apparence, que la guerre diminuera au lieu de l'accroître l'importance de l'étude de l'anglais. « Les millions de soldats américains ou britanniques, vous dirait-il, qui auront séjourné pendant des années sur notre sol, auront si bien appris le français, qu'il sera parfaitement inutile de connaître leur langue pour aller aux Etats-Unis ou en Angleterre. » N'axagérons pas la valeur de cette plaisanterie qui contient pourtant une part de vérité. Propageons par tous les moyens l'étude de l'anglais, surtout parmi ceux de nos élèves que la situation sociale de leur famille met en rapports constants avec nos alliés.

Mais demandons en même temps aux autres familles de nous faire le sacrifice de cette satisfaction personnelle en faveur d'un besoin

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Bordeaux-Longchamps, le 12 juillet 1918 Par M. E. ROCHELLE professeur d'allemand au lycée de Bordeaux.

national peut-être un peu moins immédiat, mais non moins certain, ainsi que je vais essayer de vous le prouver.

* * *

D'innombrables arguments ont été fournis depuis quatre ans pour et contre l'étude de l'allemand. Dans ce chaos d'idées contradictoires (1) on peut dégager trois groupes principaux. « Il faut abandonner l'étude de l'allemand, disent nos contradicteurs, parce que cette langue n'a aucune valeur *pratique*, aucune valeur *pédagogique* ni aucune valeur *éducative.* »

Aucune valeur pratique? Chose bizarre, celui qui fait à l'allemand ce singulier reproche est précisément la réfutation vivante d'une assertion aussi audacieuse. Je serais en effet curieux de savoir comment M. l'abbé Wetterlé, le vaillant protestataire alsacien, aurait pu acquérir la connaissance si parfaite de l'Allemagne et de ses habitants que révèlent ses vibrantes conférences et ses spirituels articles, s'il n'avait pas su un mot d'allemand. Poussant encore plus loin le paradoxe, un autre écrivain nous déclare que, pour voyager en Allemagne, la connaissance de la langue est non seulement inutile mais nuisible, car « on ne jouit jamais mieux du spectacle et de l'atmosphère nouvelle que si l'on est dispensé de comprendre ce que les indigènes racontent ». Heureux dilettante qui voyage non pour s'instruire ou pour faire ses affaires, mais pour s'isoler du reste de l'humanité! Que ne visite-t-il le Sahara! Car en Angleterre ou en Italie, s'ils sait l'anglais ou l'italien, l'incovénient sera le même. Hélas! nous en avons eu un peu trop de ces psychologues amateurs, qui nous ont dépeint le « pays des millards » ou le « pays des tziganes », tels qu'ils avaient cru les voir, ou plutôt tels qu'on avait bien voulu les leur montrer. C'est à eux que nous devons — car leurs élucubrations ont malheureusement plus de lecteurs que les travaux sérieux d'un Blondel, d'un V. Cambon ou d'un Hauser — ces erreurs grossières commises par nos compatriotes quand ils jugent nos ennemis de toujours, Allemands, Autrichiens, Magyars, Turcs ou Bulgares.

Pour savoir si l'étude de l'allemand a, surtout en ce moment, une valeur pratique, j'en appellerai plutôt au témoignage de ceux à qui vont toute notre reconnaissance et toute notre admiration, à ces jeunes héros, vos aînés que je rencontre chaque jour dans mon service, revenant joyeux du front où l'on se bat, ou des geôles allemandes où l'on s'étiole. Tous vous diront que c'est parce que nous leur avons enseigné l'allemand pratique et l'Allemagne telle qu'elle est réellement, que la France n'a pas été désarmée par la sournoise agression du mois d'aout 1914 et qu'ils ont pu personnellement se tirer si facilement d'affaire. Voulez-vous des exemples? C'est Gratien Chappert, simple caporal, glorieusement blessé, qui surprend au microphone, dans son poste d'écoute, sous la tranchée boche, les conversations de l'ennemi et fournit au commandement de précieux renseignements. C'est Dautet, rapatrié comme grand blessé, parce que, grâce à sa connaissance de la langue, il a su découvrir dans la conversation des majors allemands, qui le soignent, l'indication capitale, le « filon sauveur ». C'est Laurens, dont la captivité a été rendue supportable et qui a pu rentrer comme

(1) Voir en particulier les enquêtes de la *Renaissance*, de la *Revue des langues vivantes*, les articles de la revue *Les langues modernes* (Simonnot, Weil, etc.), et les brochures de M. Mieille.

« sanitaire », parce qu'il a su s'imposer comme interprète de l'infirmerie du camp de prisonniers. C'est le jeune major Melin, qui, à trois reprises différentes, a préservé de la capture imminente toute son ambulance, parce qu'il parle remarquablement l'allemand.

Mais ce sont là, me direz-vous, des besoins immédiats et temporaires qui vont disparaître avec la guerre. » Vous ignorez encore, mes chers enfants, que la vie n'est qu'un éternel recommencement. Depuis des siècles, nous luttons contre l'Allemagne ; pendant des siècles nous lutterons contre elle. C'est une fatalité inéluctable. Germains et Latins peuvent si peu s'entendre que les bêtes elles-mêmes ne parlent pas la même langue. Tandis que notre brave Chantecler lance au soleil levant son joyeux « Cocorico ! », le hideux coq teuton, que l'on voudrait nous faire prendre pour un aigle, glapit un rageur « Kikeriki ! ». Comment voudriez-vous dès lors que les hommes puissent s'accorder ?

Lutte militaire, lutte politique, lutte économique et commerciale, lutte scientifique, quels que soient ses aspects divers, c'est toujours l'éternelle lutte de la civilisation latine contre la barbarie tudesque. Or, pour lutter à armes égales avec un adversaire aussi astucieux, il faut le connaître, et, pour le bien connaître il faut posséder sa langue.

A l'avenir comme dans le passé, nos officiers devront étudier dans le texte les Bernhardi et les Clausevitz, car, si nous avons triomphé sur la Marne, sur l'Yser, à Verdun, sur la Somme ou sur l'Aisne, c'est que notre état-major a pu, de son propre aveu, « lire dans les mouvements de l'ennemi comme dans un livre ». D'ailleurs, pour vous comme pour moi, la victoire finale de la France et de ses alliés ne fait pas l'ombre d'un doute. Vaincue, la brute germanique devra être solidement enchaînée, non par des traités, — on ne traite pas avec la nation des « chiffons de papier », — mais par des mesures militaires draconiennes. Une sérieuse armée d'occupation devra, pendant des années, surveiller sur place l'exécution de ces mesures. Cette armée, c'est vous, mes jeunes amis qui la constituerez. De quelle utilité seriez-vous à votre patrie si vous ignoriez tous la langue du pays occupé ?

Sur le terrain politique, même nécessité. Vaincue, l'Austro-Allemagne avec ses satellites n'aura cependant pas été rayée de la carte du monde. Ses 150 millions d'habitants ne rêveront évidemment que de revanche. Nous devrons donc surveiller tous ses actes, toutes ses ambitions, lire tout ce qui s'imprime chez elle, procéder à des enquêtes délicates. Tout cela est impossible à qui ignore l'allemand. Nous pensons aussi, à bon droit, que cette guerre ne peut se terminer sans que nous soient restituées les chères provinces volées en 1871. Or, une bonne partie des jeunes générations d'Alsace ne parlent plus français. Pendant toute la période de transition, jusqu'à ce que ces frères enfin retrouvés aient rappris notre langue, c'est à travers l'allemand que nous devons chercher à fortifier leur sympathie instinctive pour notre patrie et notre civilisation. Les Alsaciens eux-mêmes nous le demandent par la voix de M. Daniel Blumenthal, ancien député de Colmar. Dans les pays neutres voisins de l'Allemagne, en Suisse alémanique, en Hollande et dans cette malheureuse Russie, où la propagande allemande, tenace et sans scrupules, avait depuis quarante ans, fait des progrès incessants, c'est encore à l'aide de l'allemand que nous pourrons lutter. Et s'il reste un espoir qui ne soit pas, comme je le crains, bien chimérique, de faire comprendre un jour à la démocratie allemande qu'elle est victime de la caste militaire et pangermaniste, dans quelle langue pensez-vous qu'il faudra lui révéler la vérité ?

La situation est la même si l'on se place au point de vue économique. Beaucoup d'entre vous pensent, sans doute, qu'après la guerre, toutes relations commerciales auront cessé entre l'Europe centrale et nous. J'ai le regret d'être très sceptique à cet égard. Je connais trop bien le manque absolu de scrupules du commerçant boche et sa ténacité, pour me figurer qu'il ne trouvera pas un moyen de nous vendre sa « kamelote » sous un masque neutre ou même ami. Tous les hommes d'affaires sérieux savent et disent que nous retrouverons l'industrie allemande plus acharnée que jamais à la conquête du marché mondial. Ce qui se passe en ce moment en Suisse, en Hollande, en Russie ou en Roumanie nous éclaire suffisamment sur l'âpreté de la lutte qui nous attend et sur les moyens qui seront employés. Nos commerçants estiment d'ailleurs, et je crois qu'ils ont raison, qu'une victoire militaire n'a qu'une valeur négative si elle n'est pas doublée d'une victoire économique. Qu'ont fait les Allemands après 1871 ? Ont-ils supprimé chez eux l'enseignement du français ? Au contraire. Ils l'ont développé. Ils l'ont organisé plus fortement en vue de préparer cette nuée de volontaires que notre commerce accueillait si imprudemment, cette armée de Fräulein, espionnes du foyer français, cette pléiade de voyageurs de commerce qui, jetés à la porte, rentraient par la fenêtre, en un mot cette formidable pépinière d'espions en culottes ou en jupons, qui a surpris et livré tous nos secrets. Sans doute, nos jeunes compatriotes préfèreront à ces basses besognes la lutte loyale, le franc jeu. Raison de plus pour que nous n'hésitions pas à leur mettre en main cet atout incomparable : la connaissance de la psychologie et de la langue de l'adversaire.

Et la science allemande, croyez-vous que la guerre la tuera ? Quand les Ostwald n'auront plus d'infâmes gaz asphyxiants à fabriquer, ni d'ineptes et perfides manifestes à signer, ils se remettront, eux et leurs disciples, à l'étude des questions de science pure ou appliquée. Après comme avant, ils ne feront peut-être pas de découvertes bien originales. Mais ils perfectionneront, grâce à leur excellent outillage et à leurs méthodes de travail en commun, celles d'un Pasteur ou d'un Branly et nous vendront leurs pseudo-inventions sous un numéro qui transforme la trouvaille scientifique en produit commercial. Pour dépister ces larcins, pour profiter aussi parfois d'un perfectionnement utile, nos jeunes savants devront lire les revues et visiter les laboratoires d'outre-Rhin. Une ignorance volontaire des progrès scientifiques de l'Allemagne serait aussi stupide et beaucoup plus dangereuse que l'admiration naïve, que certains d'entre nous professaient avant la guerre pour tout ce qui venait de là-bas.

***

Le deuxième argument que nous opposent les contempteurs de l'étude de l'allemand, c'est, avons-nous dit, que cette langue n'a aucune *valeur pédagogique*. L'un d'eux pousse même l'amour de l'exagération jusqu'à prétendre que « l'allemand n'existe pas. On ne trouve entre le Rhin et l'Oder que des dialectes qui ne sont pas encore cristallisés en une langue universelle ». Un autre déclare que « la syntaxe de l'allemand est anarchique », que « sa construction est un outrage à la logique ». « La langue allemande est lourde, antimusicale », affirme un troisième. Un quatrième prétend qu'en France personne n'a jamais pu apprendre vraiment l'allemand.

Diable ! Pour une langue qui n'existe pas, voilà bien des défauts. A l'inverse de la jument de Roland, qui avait toutes les qualités mais

qui était morte, l'allemand me paraît être un de ces cadavres récalcitrants qu'on a beaucoup de mal à occire. Il me semble pourtant avoir entendu parler d'un certain Gœthe dont plusieurs ouvrages en prose et en vers figurent parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. J'ai aussi souvenance d'avoir entendu chanter dans le texte des vers d'un nommé Henri Heine qui donnaient à la musique de Schumann un tout autre relief que les misérables traductions de M. Barbier. Aussi je me permets d'enseigner à vos camarades. — sans penser commettre un crime de lèse-patrie, — qu'un Gœthe, un Heine, un Herder sont bien des Allemands, mais non des Boches. Car, suivant la spirituelle distinction de l'un de nos collègues de lettres : « Un Allemand est un demi-sauvage qui a conscience de son infériorité et tend vers la culture latine, tandis qu'un Boche est un sauvage complet qui voudrait nous ramener tous à sa propre kultur. » Il y a malheureusement, en ce moment, de l'autre côté du Rhin, beaucoup plus de Boches que d'Allemands. Les uns et les autres parlent et écrivent une langue que comprennent 120 millions d'individus. Elle est très différente de la nôtre, ce qui au point de vue pédagogique est excellent. Par ses déclinaisons et sa syntaxe, elle se rapproche beaucoup plus du latin que du français moderne. C'est pourquoi, lorsque j'enseigne à vos camarades de sixième la grammaire allemande, j'ai conscience d'être dans la division A le collaborateur de mon collègue de latin pour la fameuse gymnastique intellectuelle, et dans la division B son remplaçant. A travers cette langue nous étudions le peuple qui la parle, et vos camarades de quatrième pourraient vous dire qu'il suffit de lire quatre ou cinq anecdotes empruntées aux *Fliegende Blætter* pour constater que les deux préoccupations principales du Boche sont *manger ou boire* et *frapper*, ce qui nous a permis d'établir cette définition pittoresque et exacte de notre ennemi : « Le Boche est un animal vorace et brutal qui frappe par besoin quand il a faim et par plaisir quand il est rassasié. » Une dernière qualité pédagogique de l'allemand, c'est de vous permettre plus tard, si vous en avez besoin, d'apprendre très facilement les autres langues de la famille germanique, l'anglais, le hollandais, le flamand, le danois, le suédois ou le norvégien.

* * *

Quant à sa valeur *éducative*, non seulement on la nie, mais on accuse ce pelé, ce galeux de tous les maux dont nous souffrons. C'est un véritable péril national. Non seulement les Allemands ne peuvent rien nous apprendre, mais l'étude de leur langue déforme notre cerveau. En introduisant l'allemand dans nos programmes, après 1871, nous avons donné le mauvais exemple et développé l'influence germanique. Il suffirait par conséquent, de le supprimer de nos programmes pour que Suisses alémanniques, Hollandais, Suédois, Norvégiens, Américains, Russes et Roumains y renoncent et se laissent imposer notre langue.

Hélas ! mes chers amis, un peuple n'impose sa langue qu'en s'imposant lui-même par sa supériorité morale, militaire, sociale ou industrielle. Si, après 1871, le français, autrefois langue universelle, a subi une éclipse partielle dans certains pays, c'est que l'Allemagne avait su forcer l'attention, éveiller la crainte bien plus que la sympathie de ces nations, qui constataient le succès de ses méthodes d'organisation et de sa ténacité. Si nous-mêmes avons subi — plus que de raison — l'ascendant du vainqueur, c'est que nous avions payé d'une désillusion

brutale et cruelle l'aveuglement de nos aînés, qui ignoraient la Prusse. Et c'est cette expérience-là que l'on voudrait vous faire recommencer? Non, mes amis, elle est trop dangereuse. Si nous voulons nous imposer et imposer notre langue, profitons simplement du très heureux mouvement de sympathie que nous valent dans le monde quatre années d'épreuves héroïquement supportées. « La France est une religion », disait à notre collègue M. Cestre un Américain converti au culte de la civilisation française. Montrons-nous dignes de ce culte. Abandonnons cette « fanfaronnade de vice » qui nous a fait tant de mal, soyons simplement nous-mêmes, et les millions d'Américains ou d'Anglais qui auront vécu chez nous parleront volontiers notre langue, parce qu'ils sauront qu'elle est celle de braves gens beaucoup moins vicieux et dégénérés qu'ils ne voulaient le faire croire. Mais ne cessons pas pour cela d'observer l'ennemi. Apprenons sa langue pour le mieux reconnaître sous les multiples déguisements que lui permet la loi Delbrück, ce monument d'infamie internationale, et que lui recommandent déjà les plus récentes instructions officielles.

* * *

Ce sera notre mission principale à nous, professeurs d'allemand, de vous prémunir contre ce danger. Nous vous prouverons ainsi la valeur pratique, pédagogique et éducative de notre enseignement. Tandis que nos collègues d'anglais auront la tâche agréable et facile de faire aimer de vos camarades ces chers boys d'Angleterre et d'Amérique qui versent leur sang avec nous pour le Droit et la Liberté, nous aurons, nous, un rôle beaucoup plus ingrat à jouer. Nous savons par expérience que le Français, trop généreux, oublie vite le mal qu'on lui a fait. Vaincu en 1871, il n'a pas su longtemps garder rancune à son oppresseur. Vainqueur cette fois, il pardonnera encore plus facilement le mal qu'on n'a pas pu lui faire complètement. Nous serons, nous, le « Souvenez-vous » vivant dressé devant le bon cœur des jeunes générations. Nous leur apprendrons à reconnaître, sous le masque de l'Allemand flagorneur de 1930, le Boche insolent et assassin de 1914. Nous ne manquerons par d'éclairer leur bonne foi trop facile à surprendre, chaque fois que le hasard des textes nous permettra de leur faire toucher du doigt la brutalité native, mêlée de morgue insolente, ou l'hypocrisie foncière, la veulerie répugnante, qui sont les deux caractéristiques de l'âme germanique — car, ainsi que la punaise, le Boche ne sait que piquer dur ou s'aplatir.

Pour ma part, j'en ai fait le serment devant un officier supérieur allemand, prisonnier de guerre. Mon service d'interprète volontaire m'ayant appelé à converser longuement avec lui, ce « Herr Major » crut devoir, avec l'exaspérante obséquiosité de l'Allemand en état d'infériorité, me faire un compliment, « Je suis heureux, me dit-il, d'avoir enfin trouvé un Français qui, possédant notre langue et connaissant comme vous notre pays, peut nous juger plus équitablement que la plupart de vos compatriotes et par conséquent les éclairer. » — « En effet, lui répondis-je. Depuis trente ans, je me suis efforcé de faire connaître à mes compatriotes l'Allemagne telle que je croyais la connaître. Si le créateur me donne encore autant d'années à vivre, je vous promets que je les emploierai à dévoiler aux générations futures toute la barbarie et toute l'hypocrisie de votre race, à vous faire détester comme vous le méritez. »

Et cette promesse-là, mes chers amis, je vous jure que je la tiendrai.

« Verdeutschte Geschäftsordnung »

Le Comité qui réglemente l'ordre des séances de la Chambre des députés allemands a déposé, au commencement de juillet dernier, le rapport par lui composé sur « *la purification de la langue dans le domaine de la Chambre des Députés* ». Nous empruntons à la feuille autrichienne « *Karlsbader Badeblatt* », n° 179, du 7 juillet dernier, les réjouissants spécimens ci-dessous de cette remarquable « purification ».

ANCIEN STYLE	NOUVEAU STYLE
Für jede fernere Session derselben Legislaturperiodesetzendie Präsidenten der vorangegangenen Session ihre Funktionen bis zur vollendeten Wahl des Präsidenten fort.	Für jede fernere Tagung desselben Hauses verwalten die bisherigen Präsidenten ihr Amt weiter bis zur vollzogenen Neuwahl des Präsidenten.
Provisorisch.	Vorläufig.
Konstituierung.	Bildung.
Majorität.	Mehrheit.
Speziell.	Genau.
Kommission.	Ausschuss.
Definitiv.	Unwiderruflich.
Hat sich eine absolute Mehrheit nicht ergeben, so sind diejenigen fünf Kandidaten...	Hat niemand mehr als die Hälfte derabgegebenen gültigen Stimmen erhalten, so sind diejenigen fünf Abgeordneten...
Verwaltungs-und-Dienstpersonal.	Beamte und Hilfskräfte.
Protokoll.	Niederschrift.
Revision der stenographischen Berichte.	Prüfung der wörtlichen Berichte.
Quästoren.	Kassenbeiräte.
Im Plenum des Hauses.	In den Sitzungen des Hauses.
Das Bureau.	Der Präsident mit Zuziehung der Schriftführer.
Etat.	Plan.
Interpellationen.	Förmliche Anfragen.
Interpellant.	Fragesteller.
Tribüne.	Zuhörerraum.
Adresse.	Throneingabe.

Il n'est pas difficile de reconnaître, dans ces grotesques et pauvres germanisations de mots absolument implantés dans l'usage courant de la langue allemande, la lourde patte teutonne de quelque haut manitou de « *l'Allgemeiner Deutscher Sprachverein* ». Le journal autrichien cité par nous plus haut, et qui vogue à pleines voiles dans le sillage de la Pangermanie — absolument comme une simple « *Neue Freie Presse* » — est d'avis que le *Reichsrat* ferait bien d'imiter au plus tôt l'exemple de son collègue de Berlin. Nous pensons qu'avant qu'il n'ait élaboré —, mais, sans doute, aura-t-il le bon goût de s'en abstenir — son propre projet, l'expression « *Throneingabe* » aura disparu du « *Plan* » diplomatique, et qu'il n'y aura plus, pour les Centraux comme pour nous, qu'un « *Herr Präsident* », ce qui simplifiera la deuxième édition de notre « purification ».

C. Pitollet.

Livres et Revues

ETATS-UNIS

LE PRÉSIDENT WILSON. — *La guerre ; la paix. Recueil des déclarations du Président des Etats-Unis (20 décembre 1916-6 avril 1918).* — Berger-Levrault, Paris 1918, 2 fr. 50.

Un de nos hôtes américains, les plus distingués et avertis a eu l'heureuse idée de ce recueil. Il comprend tous les discours ou messages essentiels du président Wilson, depuis ces jours si proches encore et déjà si lointains où il nous demandait de préciser nos buts de guerre, jusqu'au jour, tout récent, où il a reconnu avec nous que pour parler à l'Allemagne le langage qu'elle comprend, il faut recourir à la « force à outrance ». C'est dire que toute l'évolution américaine est ici représentée, dans ses termes les plus significatifs. Chaque document est précédé d'un résumé qui en facilitera beaucoup la lecture aux gens pressés. Félicitons M. T. H. Mac Carthy d'une initiative généreuse, et espérons que notre propagande saura du moins la seconder...

WOODROW WILSON. — *Histoire du peuple américain*, trad. par M. D. Roustan ; en 12 livraisons. Bossard, Paris 1912.

A en juger par la première livraison, ce grand ouvrage du président Wilson, que la maison Bossard soumet au lecteur français, se présente de très attrayante manière. C'est une histoire très claire et vivante, très pénétrante et savante aussi. La traduction de M. Roustan est vive et aisée. Elle sera illustrée par des portraits des présidents des Etats-Unis, et préfacée par M. Boutroux. De riches bibliographies, en fin de chapitre, orientent les amateurs de plus ample informé.

Sir THOMAS BARCLAY. — *Le Président Wilson et l'évolution de la politique étrangère des Etats-Unis.* — Colin, Paris 1918, 4 fr.

Ce livre remue beaucoup d'idées. Peut-être ne les ordonne-t-il pas avec toute la clarté souhaitable. Ni logiquement, ni chronologiquement, la série de petits paragraphes dont il est composé n'est très fortement liée. Mais les notes et appendices qui forment plus de la moitié du volume se trouvent rassembler très commodément quantité de faits et de documents sur toutes les questions qui relèvent de la politique extérieure des Etats-Unis.

DANIEL HALÉVY. — *Le Président Wilson.* — Payot, Paris 1918, 4 fr.

Fortement bâtie au contraire, pleine de coups de sonde péné-

trants et de touches d'une psychologie très délicate, à la fois savante et sobrement émue, très finement écrite, cette étude est de beaucoup la meilleure que nous connaissions sur le président Wilson, sur sa carrière, sur les véritables problèmes de conscience qui se sont posés pour lui. C'est un bel hommage de la pensée française à l'Amérique.

A. K.

MÉMOIRES DE L'AMBASSADEUR GÉRARD. — In-8°. Payot Paris. 9 fr.

Bien que très en retard pour rendre compte de ce livre, que la presse de l'univers entier à signalé et dont elle fait l'éloge le plus mérité, nous voudrions rappeler une fois encore son intérêt primordial pour tous ceux que passionne ce qui a rapport à la guerre. Ecrit avant tout pour des Américains, les mémoires de l'Ambassadeur Gérard leur apprennent d'abord ce que c'est que l'Allemagne, comment elle est organisée, administrée, quelle influence y a pris le parti militaire et pangermaniste et comment il a fini par dominer le pays tout entier ; et il n'est pas inutile que les lecteurs français relisent ces choses.

Mais nous avons surtout un tableau de l'Allemagne pendant les deux premières années de la guerre. Elle nous est décrite par un homme clairvoyant et qui certainement n'était pas alors mal disposé à son égard, par un homme que sa situation, la confiance un peu dédaigneuse que le gouvernement allemand lui témoignait, mettait à même de voir et de savoir plus que tout autre à Berlin. De là, l'intérêt passionnant qui se dégage de son récit des dernières journées à Kiel et à Berlin avant la guerre, de son exposé des négociations entre les Etats-Unis et l'Allemagne jusqu'à la rupture définitive.

C'est aussi avec une émotion poignante que nous suivons M. Gérard dans ses périgrinations à travers l'Allemagne, lorsqu'il s'est généreusement entremis pour essayer d'adoucir le sort des prisonniers des nations alliées. C'est dans les visites de ces camps de prisonniers qu'il a appris à connaître la barbarie allemande. Ses simples récits, dénués de toute rhétorique suffisent à soulever l'indignation de tous les peuples civilisés.

Il est cependant très regrettable que la traduction de cet ouvrage de tout premier ordre et qui doit figurer dans la bibliothèque de tout lettré, soit d'une gaucherie extrêmement fatigante. Il serait facile de relever à chaque page des fautes de français, des incorrections graves et jusqu'à de véritables non sens qui sont vraiment désagréables pour tout lecteur.

H. B.

ANGLETERRE

E. GOURIO. — *My French Companion* (1 vol. in-16 ; 178 p. Boyveau et Chevillet. Paris).

L'ouvrage que nous signalons aujourd'hui à nos lecteurs est une méthode de français destinée non à de jeunes enfants, mais aux

troupes alliées de langue anglaise. De tels écoliers ont l'esprit mûr, et, d'autre part, de longues années d'*otium studiosum* ne se déroulent pas devant eux. On peut et on doit aller vite. Aussi le « French Companion » fait-il les bouchées doubles. Il rappelle les « Grands Commençants » qu'emploient avec fruit les élèves de deuxième langue dans nos établissements scolaires. Mais il est moins beau, et on ne peut s'empêcher de regretter l'absence de ces jolies images et de cette variété typographique qui donnent un si grand charme au livre d'anglais. Le texte en est serré, dans un format réduit : ne fallait-il pas songer aux nécessités du paquetage ? Mais le livre tiendra dans la poche de la vareuse kaki et suivra, comme un fidèle compagnon, pour faire honneur à son titre, l'élève-soldat, au hasard des pérégrinations imposées par la grande lutte.

Comme tous les ouvrages de M. Gourio, le « French Companion » a la clarté et la vie ; il est construit suivant une rigoureuse logique, et nul doute qu'il ne soit, entre les mains d'un maître avisé et actif, un excellent instrument de travail. On ne saurait s'étonner que le plan, dans ses grandes lignes, rappelle les livres de la « Green Series ». La méthode Gourio est une et indivisible par cela même que notre collègue a toujours mis dans chacun de ses volumes, toute sa personnalité aussi riche que forte et que les uns et les autres ont été écrits avec un soin qui ne laisse rien au hasard.

Le vocabulaire contient, comme de juste, un nombre considérable de mots se rapportant à la guerre et à la vie quotidienne du soldat. Les termes techniques militaires en sont toutefois exclus : ils relèvent plutôt du dictionnaire ou d'un guide à l'usage des interprètes attachés aux armées alliées. Les leçons, au nombre de 68, occupent chacune deux pages, selon le plan ordinaire des méthodes Gourio. Un « supplément de vocabulaire courant » y fait suite qui comprend huit morceaux assez longs et dont voici les titres : « Les métiers. Les instruments de travail ». — « Les Boutiques ». — « La maison de mon ami, les pièces, le mobilier. » — « A table ; déjeuner à l'hôtel. » — « A la campagne. Avec le laboureur ». — « Moyens de locomotion. » — « La mer. » — « Le retour dans la patrie. » — L'ouvrage se termine par un *Index français-anglais*.

L'auteur a joint à son ouvrage une préface imprimée sur une feuille séparée et encartée dans le volume. Le sous-titre donné à cette préface : « Notes sur l'enseignement direct d'une langue vivante », nous indique tout l'intérêt qu'elle peut susciter parmi nos collègues comme tout écrit dû à la plume de M. Gourio. J'aime à croire que lors d'un prochain tirage, cette préface sera incorporée au volume. Il serait regrettable que les considérations de M. Gourio fussent perdues, car s'il est vrai que, d'ordinaire les écrits restent, ils courent aussi bien que les paroles le risque de s'envoler quand on commet l'imprudence de les confier à de légers follicules qu'un souffle d'air peut emporter.

Certes, M. Gourio ne pouvait, en cette préface, que rééditer certains préceptes mis en pratique par tout professeur expérimenté. Mais il est des vérités dont la répétition est toujours utile : assurément, la préparation minutieuse de la classe est nécessaire ; ell-

n'est pas suffisante. Il faut encore cette préparation générale, antérieure et continue qui n'est autre que la *self-culture,* la culture de la personnalité physique et intellectuelle du maître qui veut rester jusqu'à la fin de sa carrière un homme alerte et averti. « Toute préparation restera vaine, dit M. Gourio, si elle n'est pas suivie d'une mise en œuvre vivante où le maître, faisant appel à toute son ingéniosité, s'efforçant de retenir l'attention de ses auditeurs par une action souple, variée, humoristique, grave profondément les mots dans leur esprit par des exemples nets, frappants, multiples, griffés sur le vif des réalités. »

Dans la composition d'un livre de ce genre, de format réduit, destiné à des élèves qui ont besoin d'allller vite, l'enseignement de la grammaire, de notre grammaire française si touffue, est une pierre d'achoppement. M. Gourio a su vaincre la difficulté : « Les éléments de la grammaire française contenus dans le livre sont enseignés *systématiquement,* dans une *douce progression.* » (C'est moi qui souligne). La règle n'est que la codification des formes apprises par l'usage, car « on ne doit pas oublier que la connaissance d'une langue relève davantage de la mémoire que de la raison... » M. Gourio limite d'ailleurs son effort ; il s'attache à l'essentiel de la grammaire : le verbe et les pronoms. Et que le professeur ne s'alarme point s'il trouve la grammaire trop diluée dans l'ouvrage, qu'il éloigne de lui la tentation de synthétiser, de dresser des tableaux complets de conjugaison, « il ne fera que retarder la marche de sa classe, son enseignement risquera d'aboutir à la confusion et de verser dans le psittacisme. » C'est la sagesse même. Voit-on une classe de Yanks ahanant sur les imparfaits du subjonctif de nos diverses conjugaisons ?

L'auteur se préoccupe au même degré de l'enseignement de la prononciation, « la partie la plus ardue de la tâche, au début. » « Il exige du professeur, dit M. Gourio, une grande ténacité. » Mais, *cette qualité aidant,* on réussira si on veut bien se souvenir que « c'est en les entendant qu'on se rend maître des sons ». Et l'auteur indique les divers moyens à employer pour atteindre le but. L'énumération en serait trop longue ici. Nos lecteurs voudront, du reste, lire toute cette préface ; ils y trouveront plaisir et profit. Elle ajoute une page importante à la littérature déjà si riche de notre méthodologie des langues vivantes. Les professeurs y trouveront de judicieuses remarques sur l'emploi de la *dictée* à laquelle M. Gourio a toujours donné une place prépondérante dans son enseignement, sur les *révisions* qu'il désire fréquentes et systématiques. Ce souci de la récapitulation se manifeste dans l'emploi du temps que M. Gourio propose pour une classe d'une heure :

Revision de la leçon précédente et lecture des tableaux de prononciation	10 minutes environ
Correction des exercices indiqués à la suite de chaque leçon	5 à 10 minutes
Dictée et sa correction	10 à 15 minutes
Explication de la leçon nouvelle	30 minutes environ

Il ne s'agit, dans le tableau ci-dessus que de la révision de la leçon précédente. Mais M. Gourio veut aussi des récapitulations de

plus vaste envergure. « De temps en temps, dit-il, le professeur s'arrête pour consacrer la classe à une révision totale où les mots appris se pressent et se bousculent en mille combinaisons. »

M. Gourio a voulu avant tout offrir aux professeurs de français de nos alliés un excellent outil pédagogique, mais il a aussi des ambitions d'un ordre plus général et dont on ne saurait lui contester la légitimité. La deuxième partie de l'ouvrage montre à nos alliés l'esprit de la France dans cette guerre, cette guerre que nous devrions appeler avec raison notre guerre de l'Indépendance ; les textes, en outre, « redisent aux Alliés, exprimées en français, quelques-unes des raisons pour lesquelles ils ont pris part au conflit ». Et c'est ainsi que ce petit livre est à la fois une méthode d'enseignement, un ouvrage d'éducation, une œuvre patriotique.

Ch. Veillet-Lavallée.

E. Creagh Kittson. — *Language Teaching*. Theory. and Practice, Oxford University Press. 4 fr. net.

M. E Creagh Kittson, actuellement aux armées, ancien professeur au collège Whitgift, chargé d'inspections par le Board of Education, déjà connu par de fort intéressants articles écrits dans les revues pédagogiques anglaises, vient de publier ce petit volume.

On y trouvera, à côté des idées générales du penseur et du scholar, l'esprit pratique du bon ouvrier, qui connaît à fond son métier, qui l'aime passionnément et le fait aimer, sans rien dissimuler d'ailleurs des énormes difficultés de sa tâche.

Après avoir longuement étudié les lois du langage, il conclut en faveur d'un enseignement oral — purement oral dans ses débuts, — destiné à développer chez l'élève, avant toute chose, le « sens de la langue » qui seul ne le trompe jamais ; répudiant, « autant qu'il est possible » l'idiome maternel ; aidé par la phonétique — l'imitation pure et simple étant le plus souvent impuissante ou insuffisante — ; s'appuyant sur le son plutôt que sur le signe ; prenant comme unité d'acquisition, non pas le vocable, qui est une chose morte aussi longtemps qu'il n'a pas servi à exprimer une pensée, mais la phrase, qui vit et qui parle, la phrase entière, avec ses accents, sa modulation, sa musique propres ; n'excluant d'ailleurs ni l'étude méthodique de la grammaire — d'une grammaire concrète et vivante elle aussi, puisque l'élève est plus enclin à retenir l'exemple que la règle — ni le souci d'orner et d'élever l'esprit de l'enfant par l'étude des œuvres littéraires, ni la préoccupation de l'initier à l'histoire et à la vie du peuple dont il parle la langue.

Puis, ce programme tracé, l'auteur en montre l'application. A chacun de ses chapitres correspond, dans la seconde partie du volume, une série de remarques pratiques, de procédés ingénieux, parfois de petits moyens fort estimables. L'artisan pense à juste titre que rien de ce qui concerne son art (et, il y insiste, l'étude d'une langue vivante est assez comparable à l'acquisition d'un art), n'est indigne de son attention ou de la nôtre. Il nous offre son expérience, avec ses tâtonnements et ses modestes victoires. Il nous ouvre toute grande la porte de sa classe, et nous convie à sa leçon, sans le moindre désir, d'ailleurs, de nous éblouir par la richesse des résultats, sans vouloir une seule minute nous faire croire qu'il a

trouvé la recette infaillible contre l'ignorance ou l'erreur. Il ne nous cache pas davantage que tout n'est pas pour le mieux dans le mieux organisé des enseignements, en Angleterre comme chez nous ; et les regrets qu'il exprime, les vœux qu'il formule, pourraient tout aussi bien être signés d'un nom français.

C'est un livre de bonne foi, qui a aussi le mérite d'être écrit par un homme de haute culture.

L. Beaujeu.

ALLEMAGNE

Deutsche Worte. — Payot et Berger-Levrault, 1916, 2 fr. 50.

Nous signalons ce petit livre à nos collègues en quête de textes caractéristiques à faire lire ou à mettre entre les mains de nos grands élèves. Maniable et bien imprimé, malgré son prix modique, il contient un nombre suffisant de passages édifiants, propres à révéler l'orgueil, l'ambition démesurée, l'absence de scrupules, la brutalité, la férocité barbare de nos ennemis. Nous voudrions seulement qu'en une nouvelle édition on puisse ajouter quelques extraits des élucubrations pangermaniques récentes, car la plupart des passages cités datent de 1914. On y trouvera l'appel aux armes de l'empereur, le manifeste des 93 savants, un long article du professeur Ostwald, l'*Europe dirigée par l'Allemagne ;* la réponse des trois chefs de l'église protestante prussienne au pasteur Babut qui leur demandait d'intervenir en faveur de l'adoucissement des rigueurs de la guerre ; quelques passages de Harden, de Clausewitz, du Bernhardi, le chant de la Haine de Vierordt et celui de Lissauer contre l'Angleterre ; quelques lettres typiques de pillards et de massacreurs, le tout encadré par le texte des résolutions de la conférence de La Haye et par l'interview cynique de 1892 dans lequel Bismark se vanta d'avoir déchaîné la guerre de 1870 en falsifiant la dépêche d'Ems.

H. B.

Schweitzer et Simonnot. — *Méthodologie des Langues vivantes.* — 296 p., Armand Colin, 3 fr. 50.

Heureux ceux qui viendront après nous ! Ils n'auront pas besoin comme nous, qui avons débuté au siècle dernier, de se frayer laborieusement un chemin à travers le chaos des méthodes empiriques, ajoutant sans cesse de nouvelles déceptions à des expériences sans cesse renouvelées — *in anima vili,* si bien que, finalement, ni les élèves, ni le professeur ne savaient plus à quel pédagogue se vouer.

Que n'eussions-nous pas donné, en entrant dans la carrière à une époque où tout était à créer, pour avoir un guide sûr, capable de nous épargner les pénibles tâtonnements — et les erreurs lourdes ! — de nos débuts. Et que de fois n'avons-nous pas regretté de voir perdue pour les générations futures l'expérience précieuse si laborieusement acquise par tant de maîtres éminents !

Grâce à MM. Schweitzer et Simonnot cette lacune est maintenant comblée. Sans doute, les renseignements ne nous manqueraient pas depuis que nous avons créé cet organe où nous mettons en

commun les fruits de nos efforts, les résultats de nos expériences. Mais l'heure était venue de réunir en un faisceau compact tous ces renseignements épars, de coordonner, de mettre au point les principes acquis, de « totaliser », en un mot, nos seize ans d'expériences. Et nul n'était plus qualifié pour le faire que le maître éminent qui aura été un des coryphées de la génération des professeurs d'allemand d'entre les deux guerres, et qui a été le champion le plus ardent, le plus convaincu et le plus persuasif de la méthode directe pendant la période de *Sturm und Drang* dont l'effervescence vient à peine de se calmer...

C'est donc un inappréciable service que MM. Schweitzer et Simonnot ont rendu à nos trop heureux successeurs en publiant cette *Méthodologie*, un de ces livres « royaux », dont parle M. Payot, et qui fera époque dans l'histoire de la pédagogie.

⁂

Le volume commence par un historique du mouvement réformiste, où les auteurs montrent que la méthode directe n'est pas, comme on l'en a accusée, une copie servile des méthodes germaniques. D'ailleurs, si elle avait besoin de lettres-patentes pour justifier son droit de cité, elle pourrait se réclamer de Montaigne. Mais pas n'est besoin de remonter si loin pour lui trouver des parrains. En France même, elle avait possession d'état. Depuis longtemps elle florissait dans certaines régions frontières où elle s'imposait pour ainsi dire par la force des choses. Rien de plus naturel, par conséquent, et de plus significatif que de voir un professeur alsacien se faire le champion de la méthode directe. Les Alsaciens de notre génération, élevés en Alsace avant 70, savent qu'on peut apprendre une langue par la méthode directe, puisque c'est ainsi qu'ils ont appris l'allemand — et le français !

⁂

Nos auteurs constatent ensuite le changement apporté par la méthode directe dans l'orientation générale de notre enseignement. Aujourd'hui « les langues vivantes se proposent surtout un but *pratique*, pour s'élever ensuite, dans la mesure du possible, jusqu'à la culture littéraire. « La question est fort bien posée. Mais il importe, ici, de dissiper un malentendu savamment exploité contre nous par les partisans de la tradition classique. Alors que notre enseignement à tendances, ou à prétentions plus ou moins littéraires, excluait la possibilité de se servir pratiquement de la langue, la réciproque n'est pas vraie. L'enseignement utilitaire n'exclut pas du tout, en principe, la culture littéraire. Au contraire, il en est la base la plus solide, la base nécessaire même. Nous avons réunis les bœufs devant la charrue, tout simplement. D'ailleurs, la proposition est d'une portée générale. C'est le point vif du débat entre les partisans de la culture classique et de la culture moderne. (Laissons de côté la question de la *kultur*, qui n'a rien à voir ici). Il est faux d'opposer, comme le font les esprits simplistes, en bloc, l'enseignement *utilitaire* à l'enseignement *éducatif*. Entre les deux extrêmes il y a des nuances qui ne devraient pas échapper à l'esprit « de finesse ». Le bénéfice intellectuel que l'on retire de l'étude

n'est pas dans la *matière,* il est dans la *manière.* Il ne faut pas se lasser de le répéter et de le proclamer. On peut enseigner l'allemand d'une façon intelligente, c'est-à-dire éducative, et le latin d'une façon absurde et abrutissante, quand par aventure la méthode est contraire aux lois de la psychologie. Ce sont des choses qui se voient. Ne laissons donc pas dire que « depuis que la méthode directe est universellement pratiquée, les langues modernes *ne peuvent plus* jouer le même rôle que les langues mortes au point de vue éducatif. « (1).

La différence essentielle entre la méthode nouvelle et l'ancienne, c'est qu'aujourd'hui nous commençons par construire les fondations de notre édifice, dont la culture littéraire est, — ou sera, si l'on veut ! — le couronnement, le sommet, la fine-pointe, la flèche. Et si la joie devait nous être refusée de terminer notre édifice, nous aurons toujours la consolation d'avoir maçonné des fondations solides, sur lesquelles nos successeurs pourront continuer à s'élever en toute sécurité. Nos vieilles cathédrales gothiques ne se sont pas faites en un jour, ni en une génération.

⁂

Ceci posé, nos auteurs examinent successivement le problème phonétique, lexicologique, grammatical et littéraire.

Problème phonétique. — La cause est entendue. Les langues vivantes sont destinées à être parlées. Le proplème phonétique est donc le problème initial. Il s'agit d'habitudes phonétiques nouvelles à créer. Il faut donc commencer dès le début. En matière de prononciation surtout, les débuts sont d'une importance capitale. On n'hésitera donc pas à perdre un peu de temps, au début, à faire de la gymnastique orale. Ce temps perdu sera du temps gagné pour plus tard. Cela suppose, bien entendu, chez le professeur : 1° une prononciation parfaite, 2° une oreille assez sensible pour *souffrir* de la mauvaise prononciation des élèves, de façon à réagir automatiquement contre toute faute de prononciation. Mais cela ne suffit pas encore. Quelques notions de phonétique sont indispensables. Il faut savoir *pourquoi* et *comment.* Pour intervenir efficacement, il faut des notions précises sur la construction des organes vocaux et sur les lois phonétiques particulières à chaque langue. On n'a pas tout dit, en allemand, quand on a appris aux élèves à aspipirer (à *expirer* plutôt) le *h* et à prononcer le *ch.* C'est l'enfance de l'art. Il est au moins aussi important de les initier au *Knacklaut,* si caractéristique de la prononciation allemande. — Non moins importante est la loi de l'assimilation des consonnes contiguës, régressive en français, progressive en allemand. Ex. : *chef de gare,* où l'*f* devient *v* sous l'influence du *d* suivant. En allemand, c'est le contraire : *auf dem...,* le *d* devient *t* sous l'influence de l'*f* précédent. Voilà pourquoi les Allemands prononcent : *chef* TE *gare,* alors qu'inversement nos élèves prononcent : *au-v der Heiden* (2), etc..., etc...

(1) Henri Poincaré. Les Sciences et les Humanités p. 17. Brochure publiée par la « Ligue pour la culture française ». — Fayard.

(2) V. Beyer-Klinghardt. — *Französische Phonetik* (Cœthen. Schulze-1908) p. 175.

Faute d'initiation phonétique, il m'a fallu vingt ans pour faire cette découverte, que je dois d'ailleurs à l'heureux hasard qui m'a fait connaître *Klinghardt der Phonetiker.*



Problème lexicologique. — Le problème lexicologique est double. On l'oublie trop. C'est le problème de l'acquisition — *et de la conservation !* — des mots. Mais n'envisageons pour le moment que la première partie du problème. Les auteurs exposent avec une lumineuse clarté les procédés directs, bien connus aujourd'hui, et consacrés par une expérience assez longue pour être concluante, qui permettent à l'élève d'acquérir les mots et les formes idiomatiques, sans avoir recours à la traduction, en passant par les trois étapes que nous impose le milieu scolaire : la réalité, l'image, l'histoire. Il est bien entendu que, pour la clarté de l'exposition, nous sommes obligés ainsi que les auteurs, de séparer dans la théorie ce qui ne saurait l'être dans la pratique. L'intérêt est la loi de l'éducation. Et l'intérêt suppose la variété. Donc, à tous les degrés de notre enseignement, chaque fois que nous le pourrons, nous irons droit à la réalité, à l'actualité, à ce qui touche personnellement l'élève, facteur d'intérêt extrêmement puissant qu'il serait maladroit d'éliminer de la classe. Le conseil n'est pas neuf, et il est d'ailleurs d'une portée générale : *Non scholæ, sed vitæ discimus.* Mais c'est peut-être dans notre enseignement qu'il sied le plus d'ouvrir les fenêtres de la classe sur la rue, sur la vie. C'est d'ailleurs notre enseignement qui se prête le plus à cet élargissement, où il puise le plus clair de son intérêt et de sa valeur éducative.

Il serait tout aussi contraire à la loi de l'intérêt de s'éterniser dans les descriptions d'images avant de passer à la lecture. Ces descriptions deviennent vite d'une fastidieuse monotonie. Elles manquent de vie, de mouvement. Leurs personnages sont en bois, ils n'agissent pas. Ça manque de *verbes*. Sans doute, on peut — il le faut même ! — élargir le cadre de l'image, comme les auteurs en donnent d'intéressants exemples, (p. 80), y faire entrer la vie personnelle de l'élève. Il n'en est pas moins vrai — l'habitude émousse la sensation — qu'au bout de trois ou quatre séances l'élève a *assez vu* l'image. L'intérêt s'épuise vite. Les *histoires* passionnent peut-être les enfants bien plus que les images. L'enfant, ni plus ni moins que le jeune chat, que le jeune chien, s'intéresse à ce qui bouge, à ce qui agit, à ce qui vit. Les histoires d'animaux le passionnent. Aux descriptions d'images, aux leçons de choses, trop froides, trop didactiques, mais indispensables, il faut donc mêler le plus tôt possible la chose qui est arrivée, qui arrive tous les jours, l'histoire, racontée d'abord, lue ensuite. Le plus tôt possible il faut donner à l'enfant la joie de comprendre. Joie énorme. Par conséquent, il ne faut pas que ce soit un casse-tête pour lui. Si elle contient des difficultés, des mots nouveaux, les expliquer d'abord. Bien entendu, ne pas se laisser brider — brimer ! — par un programme. Ne pas s'interdire de raconter en VIe l'histoire du sansonnet (*Staerlien, wo bist du ?*) sous prétexte que les oiseaux appartiennent au programme de Ve. Pas d'excès de méthode. Ne nous laissons enchaîner ni par un programme, ni par un livre.

Cependant il arrive un moment où la lecture devient le centre de l'enseignement, le principal moyen d'acquisition et d'élargissement du vocabulaire. A cet égard, la *Méthodologie* nous fournit encore d'abondantes et précieuses indications sur l'art de la lecture expliquée. Nous disons l'art. C'est, en effet, le point délicat de la méthode, la pierre de touche de l'éducateur. C'est ici que l'accoucheur d'esprit peut montrer son talent. Car il y faut du talent. Talent qui peut s'acquérir. Donc, premièrement, bonne volonté. La lecture expliquée, méthode essentiellement *active,* a contre elle la loi du moindre effort, la loi d'inertie intellectuelle. Il faut, pour la pratiquer avec la conviction nécessaire, avoir « conservé vivante en soi (par un exercice quotidien) la précieuse faculté de l'effort ». (William James). — Autre pierre d'achoppement : il y faut une condition matérielle rarement réalisée. Administration et pédagogie ça fait deux ! La lecture expliquée suppose en effet « que le professeur conserve ses élèves plusieurs années de suite et qu'à tout moment il a présent à la mémoire l'inventaire des vocables que les élèves possèdent ». (p. 96). Le professeur est alors la « mémoire vivante » de la classe, la « conscience commune de la série des classes » (1).

Donc, deux conditions, dont l'une dépend de nous, l'autre de l'administration. Quand ces deux conditions seront réalisées..., la lecture expliquée fera des merveilles.



Problème grammatical. — C'est ici l'armature solide de la méthode. C'est donc avec raison que les auteurs commencent par protester contre le reproche qu'on a fait à la méthode directe de « sacrifier la grammaire, sans laquelle il n'est pas d'enseignement véritable ». Que certains praticiens sabotent l'enseignement grammatical, cela est fort possible, — (loi du moindre effort !) — mais la méthode directe n'y est pour rien. Au contraire, la méthode directe attache bien plus d'importance à la grammaire qu'au vocabulaire même. « Ce qui importe, disent fort judicieusement nos auteurs, ce n'est pas que l'élève connaisse un plus ou moins grand monbre d'objets, de mots objectifs, *c'est qu'il sache les unir et les soumettre au plus grand nombre de combinaisons possible* ». C'est parler d'or. On ne saurait trop insister sur ce point. La plupart de nos manuels pêchent par excès de vocabulaire. Tout professeur devrait bien se pénétrer de cette idée : Il vaut mieux que l'élève sache fabriquer vingt phrases avec dix mots que de savoir vingt mots qu'il ne saura pas combiner entre eux, dont il ne saura pas *se servir.* « Ne nous laissons pas hypnotiser par le vocabulaire, *le mécanisme avant tout !* » — N'enseignez pas une phrase à l'élève sans la lui faire tourner et retourner de cent façons. Conseil vieux comme Montaigne, et toujours actuel, hélas ! Ici se vérifie une fois de plus son fameux adage : *Savoir par cœur n'est pas savoir.* Un élève sait une phrase par cœur. A quoi ça l'avance-t-il, si cette phrase ne correspond pas à une réalité concrète, s'il ne peut pas l'adapter aux circonstances, s'il ne peut pas *s'en servir ?* L'élève

(1) Payot. *L'apprentissage de l'art d'écrire.* (Colin), p. 354.

possède véritablement une phrase, non quand il la sait par cœur, mais quand il est capable de la tourner et de la retourner dans tous les sens possibles, comme si elle était en caoutchouc.

Se livrer à cet exercice d'assouplissement, c'est faire de la grammaire sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose, ce qui est le meilleur moyen — et même le seul moyen — d'apprendre la grammaire. C'est, dans tous les cas, le moyen préconisé par la méthode directe, qui a fait enfin une réalité du vieux précepte : « Il faut enseigner en grammaire par la langue, et non la langue par la grammaire ». C'est, en d'autres termes, la méthode *inductive* qui s'oppose à la méthode *déductive* que nous pratiquions naguère, — avec quel succès ! — et qui sévit encore dans nos classes de latin. La méthode déductive a pour elle la tradition ; la méthode inductive a pour elle la psychologie (lois de la mémoire, habitude, attention). Les deux contraires ne peuvent être vrais à la fois. Si donc la méthode inductive a raison, la méthode déductive a tort, qu'elle s'applique aux langues vivantes ou aux langues mortes. La cause est entendue. La méthode directe fait donc de la grammaire *vivante*, selon la lumineuse définition de Passy : la grammaire est une *classification raisonnée* de *faits observés*. C'est cela même. Nous collectionnons les faits grammaticaux au fur et à mesure de nos découvertes, nous les classons analogiquement, et au bout de trois ou quatre ans (si nous avons le bonheur de suivre nos élèves pendant ce laps de temps), notre élève a construit *sa* grammaire. Il la sait, il la possède, parce qu'il l'a découverte, parce qu'il l'a inventée. S'il l'avait apprise par cœur, il ne la saurait pas, ainsi que nous pouvons le constater tous les jours dans nos classes de latin.

Les auteurs de la *Méthodologie* traitent séparément la question du vocabulaire et celle de la grammaire. Mais il est bien entendu que dans la pratique de l'enseignement, il n'y a pas une période consacrée au vocabulaire et une période consacrée à la grammaire. Dans la méthode directe, la grammaire est partout, invisible et présente, dès la VIe. Et à ce point de vue, la plupart de nos manuels manquent un peu de souplesse. Il est vrai que c'est affaire au maître. Deux excès, dirait Pascal : trop de méthode, pas assez de méthode. On ne saurait commencer trop tôt, par exemple, à initier l'élève à la construction de la phrase allemande. Dès le premier trimestre, il faut s'habituer à « jongler » avec la construction :

Ich bin gewesen.
Ich bin krank gewesen.
Ich bin gestern krank gewesen.
Gestern bin ich...
Was sagst du ? — Ich sage, dass.....

Rien de plus facile que d'initier ainsi les élèves aux difficultés de la grammaire allemande. Il suffit de le *vouloir*. Par quels procédés? Les débutants trouveront en abondance, dans notre *Méthodologie*, des détails précis et précieux sur les procédés ingénieux par lesquels on peut enseigner ainsi la conjugaison, la déclinaison, la construction. Reste le tour de main, affaire d'expérience.

Bien entendu, l'auxiliaire *indispensable* de cette méthode, c'est

le *cahier de grammaire.* Revenons à la définition de Passy : « La grammaire est une *classification raisonnée de faits observés.* » D'où, deux opérations : 1° observer les faits grammaticaux ; 2° les classer. Faute de quoi on risque de les perdre. C'est aussi le conseil que nous donne M. Payot pour l'enseignement du français : 1° prendre des notes ; 2° les organiser. C'est une méthode d'acquisition absolument générale, d'ailleurs, la méthode scientifique par excellence : collectionner des faits, les comparer et les classer.

Prendre des notes ne suffit donc pas. Il faut les classer de façon à les retrouver et à les revoir à l'occasion. D'où nécessité du cahier de grammaire qui suivra l'élève pendant toutes ses classes et qui deviendra l'armature vivante de notre enseignement grammatical. Les auteurs de la *Méthodologie* attribuent la paternité de cette idée « très neuve et très féconde » à notre regretté collègue Laudenbach, qui a, en effet, publié le premier cahier de grammaire conçu dans cet esprit. Mais Laudenbach n'est certainement pas le premier à en avoir eu l'idée. C'était l'aboutissement nécessaire de la méthode directe. Ce cahier n'est qu'une application concrète des lois de la mémoire : association des idées et répétition. Ce sera notre « mémoire en papier » qui permettra à chaque instant de réparer les défaillances de l'autre mémoire. L'idéal, ce serait de faire construire par les élèves leur propre dictionnaire. L'important, c'est de classer pour conserver et retrouver.



Assimilation. — Nous voici initiés aux procédés d'acquisition (provisoire) du vocabclaire étranger. « Mais, remarquent nos auteurs, ce n'est là qu'une partie de la tâche du professeur et peut-être la plus facile. » — Non pas « peut-etre », mais très certainement. C'est ici le point délicat, non seulement de notre enseignement, mais de tout enseignement. Tous, et dans toutes les matières, nous ignorons qu'il ne suffit pas de déglutir et d'engloutir, mais qu'il faut *assimiler,* faute de quoi tout le travail antérieur est perdu. Il en va de la nutrition intellectuelle comme de la nutrition du corps : tout ce qui n'est pas assimilé est perdu. Nous ignorons, en un mot, les lois de la mémoire. Pratiquement, nous avons une théorie bien simple et bien commode, et qui facilite singulièrement notre tâche : les élèves ont de la mémoire, ou n'en ont pas. Et la plupart d'entre nous en sont encore à croire, quatre siècles après Montaigne, qu'on exerce la mémoire en apprenant par cœur. Passons. Pour nous, donc, c'est affaire aux élèves de *retenir.* Erreur, c'est notre affaire à nous. Par simple paresse, nous nous débarrassons de la partie la plus importante de notre tâche. Nous réduisons la mémoire à sa plus simple expression, à la mémoire physiologique, qui est donnée, en effet, pour chaque individu, et sur laquelle nous ne pouvons rien. Mais nous oublions que, ceci posé, reste l'élément intellectuel, psychologique de la mémoire, sur lequel nous pouvons beaucoup. On ne saurait trop y insister. C'est ici la « ligne de faîte », disait M. Payot, du problème général de l'éducation, la ligne qui sépare le versant des méthodes *actives* du versant des méthodes passives — si chères à l'Université. — Ce problème domine aussi notre enseignement des langues vivantes. C'est

avec raison que les auteurs de notre *Méthodologie* consacrent un chapitre à la question de l'*assimilation,* où ils établissent la distinction si importante — et si peu connue que d'aucuns ont été jusqu'à la nier ! — entre le vocabulaire *actif* et le vocabulaire *passif.* Disons pour simplifier que le vocabulaire passif est celui qui permet de faire une version ; le vocabulaire actif, celui qui est nécessaire pour faire un thème, à livre ouvert. L'erreur, c'est d'attribuer cette découverte à M. Walter, alors que tous les traités de psychologie font la distinction entre la *mémoire active* et la *mémoire passive* (1).

Le programme nous assigne comme but la « possession effective » de la langue, le maniement de la langue écrite et parlée. Ce qui suppose un certain vocabulaire actif. Comment l'acquérir ? Comment passer du vocabulaire passif au vocabulaire actif ? C'est bien simple : Appliquer les lois de la mémoire. Pour ce, premièrement les connaître. Comment retient-on ? Par quel mécanisme intérieur ? on revient grâce à l'*association* des idées, et on fixe le souvenir par la *répétition.* La conservation d'un souvenir est fonction du nombre des associations. Cela définit le rôle du professeur qui est 1° *d'organiser les associations d'idées* chez les élèves, 2° de les *fixer* dans la mémoire par des *répétitions* fréquentes, systématiques, méthodiques. Par quelle méthode ? Par une méthode vieille comme le monde, puisqu'elle s'appelle socratique. Par la maïeutique, par la question. Il s'agit de multiplier les associations d'idées en faisant entrer les mots dans des combinaisons nouvelles. Un élève sait un mot quand il l'a vu vingt, trente fois dans vingt, trente phrases différentes. Tout ce que nous savons, nous l'avons appris ainsi. Il est vrai que cette méthode a contre elle, comme toutes les méthodes actives, la loi du moindre effort, disons le mot, la paresse du professeur. Le principe qui domine l'éducation, c'est que la réaction (de l'élève) est égale à l'action (du professeur). Seul l'effort de l'élève profite à l'élève. Mais l'effort de l'élève ne peut être provoqué que par un effort correspondant du maître. Le jeu de raquette des questions et des réponses demande un bien plus grand effort de tension, d'invention et d'improvisation au maître que les méthodes éminemment passives de la traduction ou de la récitation, de la dictée d'un cours.

Mais il ne suffit pas de connaître le mécanisme de la mémoire, il faut encore en connaître les limites. A cet égard, nos programmes encyclopédiques sont tout ce qu'il y a de plus déraisonnable. Nous-mêmes, nous abusons étrangement du vocabulaire. Il serait temps de se poser la question de savoir combien de mots un élève peut pratiquement assimiler dans chaque classe (vocabulaire actif). J'estime qu'on ne peut guère dépasser 5 à 600 mots par an. Ces mots, il faudrait en établir la liste pour chaque classe. Cela constituerait un programme un peu plus précis que les programmes actuels.

Un moyen peut être plus propre encore que la question à assurer la possession du vocabulaire actif, c'est le thème de retraduc-

(1) V. Charles Richet. Essai de psychologie générale. La mémoire. — Th. Ribot. Les maladies de la mémoire Ch. I.

tion ou d'imitation, fait en classe, bien entendu, de mémoire. La question et le thème mettent en jeu la mémoire d'évocation, sollicitent ce petit effort qui, suffisamment répété, fera passer notre vocabulaire passif à l'état actif. Mais la question n'oblige à évoquer qu'un seul mot ; dans le thème, il faut les évoquer tous. Ce thème exige donc un effort plus grand que la question. Mais la question est un exercice infiniment plus riche et plus souple que le thème. La question a l'avantage de multiplier les associations d'idées, en rattachant les mots nouveaux aux anciens, en rappelant sans cesse les combinaisons où on les a déjà rencontrés. Or nous savons que la conservation d'un souvenir est en fonction du nombre de ses associations. Il ne faut donc exclure aucun des deux procédés. Aussi les auteurs de la *Méthodologie* n'hésitent-ils pas à faire au thème sa part. Nos collègues les plus éminents proclament l'importance du thème. « Rien ne peut remplacer le thème comme exercice de précision » (Laudenbach). M. Pinloche a écrit une substantielle brochure sur les avantages du thème d'imitation. M. Sigwalt l'a chaleureusement défendu.

Il ne faut pas se lasser non plus de proclamer la légitimité, voire la nécessité de la version, si nous voulons donner à notre enseignement une valeur éducative et littéraire. Nous prétendons (avec Jules Lemaître, et quelques autres) que la version de langues vivantes peut rendre les mêmes services que la version latine, avec, en plus, un petit profit réel qui n'est pas à dédaigner. Nous protestons donc de toutes nos forces contre des assertions comme celle-ci : « La méthode directe proscrit le thème et la version, et par conséquent refuse aux langues modernes les bénéfices du latin, qui exerce l'esprit d'analyse en forçant l'élève à comparer les formes du langage. » (Henri Poincaré) (1).

Faisons des versions.



Problème littéraire. — Reconnaissons que la question n'est pas mûre et laissons quelque chose à faire à nos successeurs. Mais proclamons que la méthode n'y est pour rien. C'est la faute des contingences. Il faudrait commencer par nous donner 4 heures par semaine dans le second cycle, quitte à emprunter ces deux heures supplémentaires au premier cycle, ou à la seconde langue, cet enfant mort-né, qu'il faut supprimer ou laisser grandir. Et pourquoi deux langues dans tous les lycées ? Pourquoi du grec et du latin dans tous les lycées ? C'est l'uniformité qui nous étouffe. Posons ces questions à nos successeurs. Ce sont des questions vitales. A chaque génération suffit sa peine. La génération qui a abouti à la *Méthodologie* a largement fait sa tâche. Nos successeurs feront mieux. Mais c'est sur nos fondations qu'ils bâtiront.

Les auteurs de la *Méthodologie* peuvent être fiers de leur œuvre. Ce livre restera. C'est un poteau indicateur qui marquera une étape mémorable dans l'histoire de notre enseignement. On le dépassera,

(1) *Les Sciences et les humanités ;* brochure publiée par la ligue pour la culture française.

c'est évident. Mais pendant longtemps encore on ne pourra pas le perdre de vue sans risquer de s'égarer.

V. Riémer.

P.-S. — Le volume se termine par une liste de questions pédagogiques données aux examens, et qui sont presque toutes traitées au cours du volume.

PAYS-BAS

I.-B. Wolters. — *Quelques observations sur la littérature française à partir de 1880.* — Groningue et La Haye.

Leçon d'ouverture faite le 22 avril 1918 par M. K.-R. Gallas admis comme privat docent à l'Université d'Amsterdam.

On sait que M. Gallas a été appelé à l'honneur de suppléer le Professeur Gustave Cohen, mobilisé, à la Faculté des Lettres de cette Université, honneur dont il s'est montré digne en tout point. Non seulement ses réels mérites littéraires mais aussi son ardente sympathie pour la France nous font un agréable devoir de signaler sa brochure aux lecteurs des *Langues Modernes.* — Il n'est pas toujours aisé de délimiter nettement les divers courants qui se sont manifestés dans la littérature française pendant les 25 années antérieures à l'ouverture des hostilités. La littérature française contemporaine offre à l'esprit superficiel le spectacle d'un bouillonnement confus d'idées et de sentiments. Avec beaucoup de sagacité, M. K.-R. Gallas montre comment les différentes écoles littéraires s'engendrent par l'effet de réactions lentes ou violentes. La brochure de M. Gallas n'a que les proportions d'un *programme* dont ses cours à l'Université d'Amsterdam seront le développement ; mais c'est un programme clair, logique et substantiel. La somme des lectures qui y sont condensées est prodigieuse. Ce programme est tracé avec une sûreté de jugement, une impartialité qui, si elles n'étaient pas partie intégrante de la nature de M. Gallas, justifieraient cette assertion de Racine : « L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. » Ajoutons en terminant que le professeur hollandais se sert de notre langue avec une remarquable habileté.

H. Dupré.

REVUES

Action Nationale, sept. et oct. 1917.

Charles Andler. Les socialistes allemands et le militarisme depuis août 1914. — La décomposition du socialisme devenu impérialiste et militariste parce que le militarisme est lucratif et convient au tempérament politique allemand, brutal et simple, qui aime à obéir avec simplicité, mais aussi à commander avec brutalité.

D'autre part, ce parti ne croit qu'à l'intérêt ; la défaite de l'Allemagne signifierait pour les ouvriers allemands de longues années de salaires bas et de longues journées, et l'Internationale

s'écroulerait si l'Allemagne était battue ; or il faut que le prolétariat allemand, qui est un prolétariat de maîtres, soit sauvé.

La conclusion de cette étude est à citer :

« Il y a une responsabilité profonde et spéciale d'avant-guerre qui pèse sur la social-démocratie : cette responsabilité consiste non pas à n'avoir pas tenu une promesse révolutionnaire, mais à n'avoir jamais voulu la donner. — D'autre part la fureur que la social-démocratie allemande a mis à se tuer dans la servitude et son enthousiasme dans le reniement tiennent à des causes profondes dont deux sont définies par M. A.

1° L'organisation socialiste allemande a été du même ordre que le militarisme allemand : elle s'est engrenée dans la machine militaire allemande tout naturellement.

2° L'esprit du parti socialiste s'est trouvé de même ordre que celui du militarisme allemand : ce n'a pas été seulement un esprit de caserne, mais une philosophie des intérêts et de la force. Quand les chefs ont estimé que les intérêts et la force du prolétariat étaient liés à la force du militarisme allemand, ils se sont rangés du côté de ce militarisme. Ils en ont adopté toutes les idées jusque et y compris celles sur les atrocités nécessaires à la guerre.....

N'oublions pas que même à l'extrême gauche de Julian Borchardt on trouve des théoriciens pour défendre l'atrocité de la guerre de torpillage.....

Nouvelle Revue, 15 juin.
L. Grasillier. Socialisme allemand avant Karl Marx.

Correspondant, 10 juin.
A.-L. Jeune. L'humour anglo-saxon.

Revue des Deux-Mondes, 1er et 16 mai.
R. Bazin. Français et Anglais.
Gailly de Taurines. La Protestation de l'Alsace-Lorraine en 1872.
1er et 15 juin.
Georges Lechartier. Les intrigues allemandes aux Etats-Unis.

Grande Revue, Avril 1918.
Geneviève Bianquis. Les projets de service obligatoire des femmes en Allemagne. Bonne analyse du mémoire de M. Hohmann et Reickel, Die Dieustpflicht der Deutschen Frau Berlin 1917 ; suivi de la traduction des passages essentiels du projet de loi proposé par ces deux auteurs pour l'organisation du service obligatoire des femmes.

Opinion, 16, 24, 31 août, 7, 15 septembre. — Probus et les compagnons ont repris leur énergique et courageuse campagne pour l'organisation de la France d'après-guerre. — Lire surtout les lettres des adhérents dans les nos à partir du 31 août.

Bulletin of the High school teachers' Association of New-York City. — N° de janvier 1918. — Ce numéro contient un article de Mrs Dorothy Canfield sur les écoles françaises, sous le titre : Observations on French schools. On y trouve la justification des prix de

pension exigés par l'Etat dans les Lycées que l'auteur de l'article voudrait voir gratuits ; un plaidoyer éloquent de M. Liard en faveur du mariage des professeurs du sexe féminin, enfin une apologie de l'institution du répétitorat. Ce qui est particulièrement intéressant, dans cet article,. c'est le travail de réflexion intelligente qui se fait dans l'esprit de Mrs Dorothy Canfield venue d'Amérique avec des idées qu'elle croyait inébranlables sur ces différentes questions ; c'est aussi la forme finement humoristique dont elle revêt ses observations.

Dans le Bulletin de la même association — Avril 1916 — signalons un très substantiel article intitulé : Modern Language Teaching in England, France and Germany, par Mr Henry Zick, Ph. D. — Wadleigh. High school.

H. D.

BULLETIN DE L'ASSOCIATION

Séance du Comité du 20 juin 1918 *à 10 h. du matin*

Etaient présents : MM. Bloch, Cart, Desfeuilles, Longuevalle, Pinloche, Simonnot ; Mlles Demmer, Ledoux, Rocheblave, Weiller. Excusés : MM. Besse, Brocard, Gricourt ; Mlles Clot, Gagnot.

M. Pinloche, président de l'Association, ouvre la séance en donnant lecture de la lettre suivante de M. Duméril, professeur à l'Université de Toulouse :

16 mai 1918.

MADEMOISELLE,

La fin de ma carrière n'est sans doute plus bien éloignée. Je voudrais donner encore une marque d'affectueuse estime à mes collègues, un témoignage de sympathie à un enseignement auquel j'ai consacré la meilleure partie de ma vie. Je vous envoie donc la somme requise par l'article 4, 4°, de nos statuts pour acquérir le titre, quelque peu ambitieux vu la modicité de la contribution, de bienfaiteur.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'assurance de mon respect.

Henri DUMÉRIL.

Voici la réponse que M. Pinloche a adressée à M. Duméril :

25 mai 1918.

MON CHER COLLÈGUE,

Je trouve en rentrant de vacances votre lettre du 16 courant, transmise aussitôt par Mlle Weiller et ne veux pas attendre la prochaine réunion du Comité pour vous dire combien j'en ai été touché. Je suis assuré que mes collègues ne le seront pas moins que moi et que je ne suis que l'interprète de leurs sentiments, en vous exprimant, dès aujourd'hui, en leur nom et au mien notre plus vive reconnaissance pour votre généreux acte de solidarité et de dévouement envers notre Société, qui resserre indissolublement les liens qui nous unissaient déjà et dont nous sommes particulièrement fiers.

Veuillez agréer, mon cher collègue, avec nos meilleurs vœux pour la prolongation la plus reculée possible de votre carrière si éminemment distinguée et bienfaisante, l'assurance de mes sentiments de haute et bien confraternelle considération.

A. PINLOCHE.

A l'unanimité le Comité s'associe aux remercîments que M. Pinloche a adressés à notre dévoué sociétaire pour cette marque de généreuse sympathie.

M. Pinloche informe le Comité qu'il a fait part à M. l'Inspecteur Général Potel des doléances, qui lui ont été exposées de plusieurs côtés, notamment de collègues combattant sur le front, qu'il lui a demandé d'insister en faveur de la titularisation des agrégés de 1914 et de la régularisation de la situation des certifiés de la même année ; car les intéressés s'inquiètent de l'avenir qui leur est réservé et se demandent pourquoi ces mesures se font si longtemps attendre.

Quant à la question du relèvement des traitements qui préoccupe en ce moment tous les membres de l'Enseignement, M. Pinloche fait allusion aux divers projets proposés et notamment au projet adopté et soumis au Ministre par la Fédération. Le Ministre a nommé pour l'examen de cette importante question une commission où les membres de l'enseignement sont représentés non par catégories d'enseignement, mais par catégories de fonctionnaires, ce qui explique sans doute que A. P. L. V. n'ait pas été invitée à s'y faire représenter. Fort heureusement notre ancien président, M. Dupré en fait partie et l'on peut être assuré, affirme M. Pinloche, que les intérêts des professeurs de langues vivantes ne pourront être défendus par personne mieux que par lui et c'est là l'essentiel.

Mlle Weiller adresse un hommage ému à nos collègues Coste et Charlochet, morts à l'ennemi (Coste était simple soldat ; Charlochet lieutenant : il est tombé à la tête de ses hommes). Elle rappelle une fois de plus la situation singulière faite à nos collègues, simples soldats, caporaux, sous-officiers, rarement officiers, servant dans la tranchée et y mourant, tandis que leurs élèves sont interprètes. Elle rappelle que malgré tous les efforts de l'Association, malgré les promesses de l'autorité militaire, la majorité des universitaires, professeurs de langues vivantes, semble toujours exclue systématiquement de ces fonctions, tandis que l'autorité militaire des autres pays belligérants a d'office fait appel à eux. Une fois de plus elle regrette cette non utilisation et ce non vouloir.

A l'unanimité le Comité souscrit à ces justes observations, déplore le dédain inconcevable que l'autorité militaire continue à manifester à l'égard de nos collègues et regrette qu'on ne sache pas encore les employer dans l'intérêt bien entendu de la Défense Nationale.

Mlle Ledoux fait part d'un désir qui lui a été plusieurs fois exprimé par des Américains : voir l'Association faciliter aux jeunes Américains l'accès des familles françaises, afin qu'ils puissent se créer des amitiés et avoir aux jours de repos la sensation du home.

M. Pinloche rappelle à ce propos la louable initiative de la Société : « Pour le rapprochement universitaire », qui fit un appel dans ce sens en janvier dernier, à tous les universitaire désireux de recevoir chez eux des étudiants américains venus en France pour combattre. Les listes d'adhésion furent couvertes de signatures ; M. Pinloche s'inscrivit lui-même pour quatre convives qu'il n'a jamais vus. Il est regrettable que cette belle idée n'ait pas eu de suites.

D'autre part, M. Pinloche est très préoccupé par l'impossibilité où se trouvent nos élèves d'aller en ce moment à l'étranger pour y perfectionner les connaissances acquises à l'école. Cette situation, qui dure depuis 4 ans, est fâcheuse surtout pour les élèves apprenant l'allemand. On risque de laisser tomber l'enseignement pratique de cette langue, et le recrutement même de notre enseignement s'en trouve gravement compromis pour l'avenir. M. Pinloche s'en est entretenu avec M. le Recteur, qui, comme Directeur de l'Enseignement Secondaire et de l'Enseignement Supérieur a toujours favorisé puissamment le mouvement de nos colonies françaises de vacances à l'étranger et qui partage les appréhensions de notre président. Mais en ce moment il est impossible de songer à une solution pratique quelconque de cette question, pourtant vitale pour l'avenir de notre enseignement si étroitement lié au développement économique de notre pays après la guerre.

Vu l'impossibilité où nous sommes d'avoir des journaux allemands, Mlle Weiller rappelle à nos collègues qu'à Dannemarie, sous le contrôle de l'autorité militaire française il est publié un petit journal : « Die Kriegsberichte », intéressant, donnant l'essentiel et coûtant 6 francs par an.

Le Président adresse un salut cordial à notre collègue Desfeuilles qui, malgré ses soucis et ses inquiétudes est venu assister à la séance du Comité. Il lui souhaite un prompt retour dans sa ville sauvée de la destruction complète. Il exprime l'espoir que nous rentrerons de vacances reposés, donc plus forts pour la lutte, délivrés de toute angoisse et sûrs du lendemain.

La séance est levée à 11 h. du matin.

Adhésions nouvelles

M. Aubé, prof. E. P. S., St-Etienne : M. Delmas, interprète 8e génie ; M. Dutilh, prof. adj., Lycée, Tarbes ; Mlle Gallois, prof., Collège, Abbeville ; Mlle Guittard, prof. E. P. S., Limoux ; Mme Macary Barell, prof. E. P. S., St-Gaultier (Indre) ; M. Pérat, répétiteur, Collège Parthenay ; Mlle Peyras, prof. E. P. S., Blida ; Mlle Rey, prof. E. P. S., Valréas ; M. Riblet, sergent interprète 8e génie.

Nécrologie

E. Charlochet

Nous avons le profond regret d'apprendre la mort de notre collègue Edmond Charlochet, lieutenant au 14e territorial d'infanterie, tombé au champ d'honneur le 6 avril 1918, à Dammartin (Somme). Professeur d'allemand au collège d'Etampes puis de Pontoise, trésorier adjoint de notre association, directeur de cours de vacances en Allemagne, il avait su faire apprécier, partout où il avait passé, la valeur de son enseignement et la cordialité de son caractère. Il se trouvait à Stuttgart avec un groupe d'élèves au moment de la déclaration de la guerre ; il réussit, au prix de mille difficultés, à regagner la France par la Suisse et rejoignit son régiment en Bretagne. Nommé sous-lieutenant, puis lieutenant, il venait de se marier depuis trois mois à peine, lorsque la mort aveugle et brutale a passé.

Nous nous inclinons respectueusement devant la douleur de tous les siens et garderons fidèlement son souvenir.

P. Bellec.

P.-L. Despagne

Paul-Louis Despagne, professeur d'allemand au lycée d'Alger, n'avait que 41 ans quand il nous a été enlevé. Elève du lycée de Bordeaux, du lycée Louis-le-Grand, puis de la Faculté de Bordeaux, il avait, après un séjour de trois années en Allemagne, débuté en 1902 comme délégué au lycée Lakanal : il était passé de là au lycée de Bayonne, puis au lycée d'Alger-Mustapha, où il exerçait depuis 1905. Mobilisé dès le début de la guerre, il était devenu interprète dans un camp de prisonniers. Une petite opération chirurgicale, en général inoffensive, amena des complications imprévues qui l'emportèrent en quelques jours, à la stupeur de tous ceux qui connaissaient son tempérament robuste, et l'habituelle plénitude de sa santé, qui semblait défier toutes les maladies et tous les accidents.

D'une haute conscience professionnelle, mieux encore : d'une haute conscience tout court, Despagne apportait en toutes choses un souci du bien-faire qui éveillait d'autant plus l'estime et la sympathie qu'il apparaissait comme naturel, sans trace d'effort ni de recherche ; son activité inlassable ignorait entièrement le désir de paraître et de se faire valoir : là même où il se rendait le plus utile, il se plaisait à rester inaperçu. Il avait une nature remarquablement équilibrée : un jugement à la fois sûr et fin, un bon sens robuste, le goût de l'effort méthodique et patient, dans les petites tâches comme dans les grandes : un caractère très gai sous des dehors un peu sévères ; un ressort moral vigoureux et une égalité d'humeur qui manifestaient en lui comme un stoïcisme naturel et spontané ; et,

par-dessus tout, une serviabilité à laquelle personne ne faisait en vain appel, et qui prenait les devants d'elle-même. Tous ceux qui le connaissaient étaient ses amis ; et il était de ceux qu'on aime d'autant plus qu'on les connait davantage. Ceux qui ont vécu dans son intimité savent ce qu'il était pour les siens, et ce que les siens étaient pour lui ; ils ont senti toute la cruauté d'une séparation si imprévue et si prématurée.

L'Université algérienne perd en lui un de ceux qui lui faisaient le plus honneur.

J. Boucher.

Pierre Mossmann

C'est avec une peine profonde que notre association a à enregistrer la mort de M. Pierre Mossmann, professeur d'allemand au Lycée de Vesoul.

Pierre Mossmann fut vraiment le fils de ses œuvres. Tour à tour. aspirant répétiteur aux Lycées de Nice et de Nancy, chargé de cours au collège de Sedan, professeur aux collèges de Luxeuil et d'Auxerre puis aux Lycées d'Alençon et de Chaumont, il se fixa définitivement à Vesoul en 1904. Il poursuivait le cours de ses succès professionnels, au milieu de difficultés causées par la guerre. quand il ressentit en octobre 1917 les premières atteintes du mal — une tumeur à la gorge — qui devait l'emporter. Il dut prendre un congé. Six mois plus tard, à la suite d'une intervention chirurgicale et d'un traitement au radium, qui paraissaient avoir eu raison du mal, il reprenait possession de sa chaire. L'amélioration qui s'était manifestée dans son état ne devait pas se maintenir. Le 20 juillet, il s'éteignait à bout de forces et — ce fut pour nous une satisfaction de le savoir — sans souffrance.

La vie de Pierre Mossmann offre l'exemple d'une remarquable activité mise au service de ses semblables. Il ajouta à ses fonctions professionnelles les charges les plus diverses. Il fut examinateur pour les emplois civils réservés aux militaires, membre du Conseil de surveillance des prisons, Président du groupe espérantiste, Président du Comité d'action agricole. Ses collègues lui témoignèrent leur estime en le choisissant comme Président de l'Amicale du Lycée de Vesoul et ses concitoyens l'appelèrent à siéger au Conseil municipal. P. Mossmann ne recherchait aucun honneur ; mais il était de ceux dont le dévouement ne sait pas résister aux sollicitations. Il fut constamment hanté par le souci d'obliger les uns et les autres, particulièrement les humbles et, comme l'a dit le Proviseur du Lycée de Vesoul dans son éloge funèbre : « quand il avait multiplié ses efforts et ses démarches dans ce but, il se demandait toujours s'il n'aurait pas pu faire davantage. » Il s'acquitta de toutes ses tâches sans effort apparent, grâce à une distribution très

méthodique de son temps; il les accomplit toutes avec succès, grâce aux ressources qu'il puisait dans la souplesse ne son intelligence et l'irréprochable droiture de sa conscience. Serviteur à la foi de l'Université et de la Cité, P. Mossmann ne donnait jamais l'impression d'un homme surmené. Il se tenait au courant du mouvement littéraire et social; il trouva le temps de cultiver fleurs et légumes et d'élever des animaux.

Son altruisme avait fait éclore en lui l'espoir de la fraternité et de la paix universelles; aussi, quelle douleur il éprouva quand 1914 vint dissiper ses généreuses illusions!

L'Université perd en P. Mossmann un maître dans la plus haute acception du mot. Il considérait la tâche professorale comme incomplètement remplie s'il ne s'y ajoutait pas la sollicitude affectueuse de l'éducateur. P. Mossmann ne se contentait pas d'enseigner. Il s'attachait à ses élèves et ses élèves, en retour, s'attachaient à lui. Sa discipline était paternelle tout en étant ferme.

Vesoul perd en lui un administrateur d'une rare probité.

Notre Association voit disparaître en lui un membre très intéressé à sa prospérité. Il pratiquait au plus haut degré les devoirs de la solidarité entre collègues. Il suggéra plus d'une fois au Bureau des solutions ingénieuses, tout en respectant scrupuleusement la liberté de ses mouvements dans l'adoption des méthodes les plus propres à résoudre les questions pendantes.

Ajoutons que la courtoisie s'alliait chez lui à la fermeté dans les convictions. Agnostique convaincu, il se montra néanmoins toujours plein de tolérance. Enfin, il joignait à la pratique des vertus professionnelles et civiques une constante bonne humeur. Ceux qui l'ont approché et fréquenté n'oublieront pas la cordialité joviale de sa vigoureuse poignée de main.

P. Mossmann disparaît avant d'avoir pu fouler à nouveau le sol redevenu français de cette Alsace qui l'avait vu naître en 1860 et au souvenir de laquelle il demeurait attaché par des liens indissolubles. Il disparaît avant d'avoir pu, en faisant revivre le nom vénéré de son père, X. Mossmann, réaliser un des rêves les plus chers de sa vie. X. Mossmann, le savant archiviste de Colmar, est l'auteur du Cartulaire de Mulhouse autour duquel les Allemands ont savamment organisé la conspiration du silence, parce que, malgré leurs offres alléchantes, il s'était toujours refusé à publier son œuvre en allemand.

C'est avec émotion que nous rendons hommage aux hautes qualités de cœur et d'esprit de Pierre Mossmann et que nous demandons à Mme Mossmann, sa collaboratrice morale, la permission de nous associer à son affliction.

Henri Dupré.

Chronique du mois

Nos mobilisés.

Le lieutenant *Bouscharain*, élève de l'Ecole normale supérieure (Section d'anglais), passe au 21e R. I.

Le lieutenant *Pruvot*, agrégé d'anglais, passe au 109e R. I.

Nous apprenons avec le plus vif plaisir que notre ami, *M. Kœssler*, officier-interprète, ancien secrétaire de l'Association, vient d'être interné à Interlaken après une captivité de 4 années et de bien mauvais traitements de la part des allemands.

On sait comment se comportent nos jeunes collègues sous le feu de l'ennemi. Les glorieuses citations qu'a publiées cette Revue nous ont largement renseignés à cet égard. Mais sait-on que ces mêmes jeunes gens sont parfois chargés d'exposer — soit en pays de langue anglaise, soit devant un auditoire d'officiers ou de soldats Alliés — nos revendications les plus légitimes et les plus chères ? Il ne saurait nous être indifférent d'apprendre qu'ils font aussi bonne figure derrière la table du conférencier qu'à la tête d'une section ou d'une compagnie. Voici, entre autres témoignages, celui que nous apporte le *Western Daily Mercury*, du 24 avril dernier :

« Captain B's lecture at Pl. last night on Alsace-Lorraine will linger long in the memories of all who heard it. Il was a remarkable thing. that a Frenchman should hold an English audience spell-bound for more than an hour, speaking their language with more ease and grace than most Englishmen can achieve, and bringing to his theme the attractions of a rich natural eloquence, a native Gallic wit, and an acquired English sense of humour. No more enthusiastic applanse has ever been given to a speaker than thar which greeted the peroration of this gallant officer and cultured gentleman..... »

A nos Collègues mobilisés.

La mission française auprès de l'armée américaine fournit à cette dernière des officiers instructeurs soit pour la France, soit pour l'Amérique.

Les officiers doivent très bien savoir l'anglais et avoir passé au front combattant la majeure partie de 1918 ou de 1917 ; ils doivent avoir pris part à des actions sérieures, en un mot bien connaître, pour l'avoir faite, la guerre d'aujourd'hui. Il semble que ceux de nos collègues qui se trouvent répondre à ces conditions devraient pouvoir facilement se faire admettre.

Le secrétariat du Bulletin est à même de fournir des renseignements supplémentaires.

Appel en faveur de nos collègues des pays envahis.

Nos collègues des pays envahis, lorsqu'ils sont évacués ou rapatriés, et pourvus d'un nouveau poste, se trouvent, non seulement privés de leurs notes et travaux antérieurs, mais encore mis en demeure de se procurer tous les livres requis pour préparer leurs classes.

Nous ne doutons pas que ceux de nos collègues qui n'ont pas subi les mêmes épreuves ne veuillent, de grand cœur, donner à ceux qui sont frappés par la guerre les ouvrages, encore en usage, dont ils se servent peu, soit qu'ils les possèdent en double exemplaire, soit qu'ils aient changé de service ou de spécialité.

Ils pourraient, ou bien nous faire parvenir ces livres, ou, s'ils le préfèrent, nous en donner la liste avec leur nom et leur adresse. Nous nous chargerions de transmettre ces renseignements aux intéressés.

D'autre part, les collègues réfugiés qui désirent profiter du service ainsi organisé sont priés de nous indiquer leur nom et leur adresse avec le titre des ouvrages dont ils peuvent avoir besoin.

Pour faire face aux frais d'expédition qui peuvent nous incomber nous accepterions avec reconnaissance des dons en argent.

Pour le Comité :

A. *Fedel*, Président de la Fédération des Professeurs de lycée et de l'enseignement secondaire féminin.
F. *Wallon*, Président de l'Union des physiciens.
T. *Suran*, Président de la Société Franco-ancienne.
L. *Labouesse*, Professeur au lycée Lakanal.
M. *Dorolle*, Professeur de philosophie au lycée de Lille.
Mlle *Dubois*, Vice-présidente de l'Union des physiciens.
Mlle *Weiller*, Trésorière de la Société des Professeurs de Langues vivantes.
Mlle *Picot*, Professeur de mathématiques au Lycée Victor-Duruy.
Mlle *Poulin*, Professeur d'histoire au Lycée Jules-Ferry.
Mlle *Véroux*, Professeur de lettres au lycée Jules-Ferry.

Adresser les envois à Mlle Véroux, lycée Jules-Ferry, 77, boulevard de Clichy, Paris IXe.

Adresser les demandes à M. *Dorolle*, professeur du lycée de Lille, actuellement, 10, rue Clairaut, Paris XVIIe.

Le Français dans l'Enseignement américain de nos jours.

Parmi tous les problèmes nés de la guerre, l'un des plus grands aujourd'hui pour l'enseignement américain est celui du Français. Jusqu'à ce jour la langue étrangère la plus étudiée aux Etats-Unis était l'Allemand ; nécessaire pour le commerce, les sciences, la médecine, chacun se faisait un devoir de l'apprendre, chaque école, collège ou université un devoir de l'enseigner. Le Français était étudié surtout par plaisir, avec l'intention de visiter le joli pays de France, puis venaient l'Espagnol, langue commerciale et l'Italien. Les professeurs étaient souvent des Américains d'origine allemande, ou des Allemands : ils enseignaient leur propre langue et quelquefois aussi celle des autres, ce qui explique qu'une trop grande proportion d'entre eux, vrais fils de l'Allemagne impérialiste, ont vu dans l'exercice de leur profession un excellent moyen de « Germaniser l'Amérique ». La

dernière heure d'un tel état de choses a sonné : l'Allemagne disparaît presque unanimement et pour la durée de la guerre au moins, du programme des écoles américaines. La langue de la grande alliée et amie, la France, le remplace, mais le nombre des élèves et étudiants croît beaucoup plus vite que celui des maîtres et professeurs. Aussi fait-on appel à tous ceux qui ont quelques notions de Français, mais peu sont vraiment bien préparés à cet enseignement. L'on ne s'improvise pas soudain professeur de Français, quand on a enseigné le Latin, l'Allemand ou toute autre matière toute sa vie. Les directeurs d'école et les présidents de collège acceptent cette situation comme un pis-aller en attendant que des Américains aient eu le temps d'étudier notre langue ou des Français celui de venir. — Loin de moi la pensée d'enlever à notre enseignement au personnel déjà restreint des étudiants, des maîtres et des professeurs estimés, mais, comme nos vaillants soldats font face à tous les fronts, nous saurons nous aussi vaincre les difficultés et aider à résoudre, pour la plus grande alliance Franco-Américaine le problème du Français dans l'enseignement aux Etats-Unis.

Madeleine Fabin.

Appel aux professeurs de français qui accepteraient une situation aux Etats-Unis

Par suite du retard possible dans les courriers, nous serons reconnaissants aux professeurs désireux de venir en Amérique, de nous donner le plus de détails possibles sur leurs : âge, études, religion (quelques collègues appartenant à des églises) titres universitaires, années d'enseignement si l'on a déjà exercé, *connaissance de l'anglais.* — Dire aussi si l'on préfèrerait une école privée, une « public high school », ou un collège, et si l'on désire faire des études personnelles. Les appointements d'un professeur qui n'a encore jamais enseigné sont de 4.500, 5.000 francs environ, mais il faut se rappeler que la vie est plus chère aux Etats-Unis qu'en France. Il serait bon également de consulter la carte des Etats-Unis pour les zones de climat et les prix de chemin de fer. Quelques établissements paieront le voyage mais pas tous. San Francisco par exemple est à cinq jours de New-York et le voyage coûte environ 600 francs. — Nous aurons un vif plaisir à centraliser les demandes et indiquer les vacances de postes dès qu'elles se produiront.

Robert Lincoln-Kelly
Executive Secretary
The Association of American Colleges
19 South La Salle St.
Chicago.

Bourses aux Etats-Unis.

Bryn Mawr College, le 15 février, 1918.

Le Comité des bourses de Bryn Mawr College, Bryn Mawr, Pennsylvanie, est heureux de mettre de trois à six bourses à la disposition d'étudiantes françaises pour l'année 1918-1919. Ces bourses comprennent les frais d'études et de pension pendant l'année scolaire. Elles permettent aux étudiantes de choisir les cours qu'elles désirent suivre. Les sujets

d'études à Bryn Mawr sont : Les langues (Grec, Latin, Anglais, Français, Allemand, Italien, Espagnol, Langues Sémitiques). L'Histoire, la Psychologie, la Philosophie, l'Histoire de l'Art et l'Archéologie, la Pédagogie, Les Sciences Politiques et Sociales, les Sciences mathématiques et naturelles. (Physique, Chimie, Physiologie, Biologie, Géologie).

Le collège est situé à la campagne dans les environs de Philadelphie à 2 h. 1/2 de New-York.

Les demandes devront être adressées à :

Recording Dean, Bryn Mawr College, Bryn Mawr, Pa.

Les boursières en 1917-1918 sont :

Mlles *A. Chalufour*, Baccalauréat de Philosophie.
M. Fabin, Certificat secondaire et diplôme d'études supérieures d'anglais.
J. Padé, Diplôme de fin d'études secondaires.
M. Pourésy, Licence et diplôme d'Histoire, Certificat secondaire et Diplôme d'études supérieures d'anglais.
M. Schoell, Certificat secondaire et Diplôme d'études supérieures d'anglais.

Mlles *J. Padé* et *A. Chalufour* ont eu l'amabilité de faire connaître en quelques lignes l'intérêt de ces bourses.

Au début de juin va s'achever notre année d'études à Bryn Mawr et nous apprécions mieux chaque jour quel a été notre privilège en y étant reçues.

L'extrême variété des cours faits au collège permet à chacune de continuer son travail préféré tout en lui offrant la possibilité de s'intéresser à quelque étude nouvelle : les étudiantes de langues peuvent suivre avec profit de bons cours de littérature anglaise, d'espagnol et d'italien. (Il est très possible de préparer un diplôme d'anglais dans de bonnes conditions). Les cours de latin et de grec seraient fort appréciés des candidates à la licence classique. Les jeunes filles qu'intéressent les questions sociales trouvent ici un « department » de sociologie et d'économie politique remarquablement organisé, tant pour la pratique que pour la théorie : œuvres de relèvement, orphelinats, questions sanitaires en général, conditions économiques actuelles, bref tous les problèmes importants surgis durant les dernières années sont étudiés et discutés.

Bryn Mawr offre de plus, aux Françaises désireuses d'approfondir leur culture générale des cours d'histoire de l'art, de philosophie, d'histoire américaine, de psychologie, outre des possibilités de relations fréquentes avec Philadelphie (musées, théâtres, concerts). Les amateurs d'exercices physiques n'ont que le choix parmi les sports les plus variés.

Mais ce que nos compagnes apprécieront comme nous tout particulièrement, c'est l'atmosphère de saine activité, de franche gaîté du collège, l'esprit d'initiative et de solidarité si intense que manifestent leurs camarades américaines, et, par-dessus tout, leurs efforts touchants pour apprendre à mieux connaître et à mieux aimer tout ce qui est français.

J. Padé, A. Chalufour.

Cours municipaux d'Anglais. — Tout le monde maintenant veut savoir l'anglais. Il faut profiter de cette excellente disposition : il faut

que chaque ville ait son cours municipal — et ce cours doit être confié, non à quelque Berlizisant, mais à un *professeur de l'Université*. Notre collègue Heller (Privas) serait heureux d'indiquer à ceux que la chose peut intéresser, sur quelles bases on peut faire marcher un cours, là où le terrain semble le moins favorable — avec ou sans le concours *actif* de la municipalité. (1)

Mouvement du personnel.

ARRÊTÉ *portant inscription, pour l'année scolaire 1918-1919, sur la liste d'aptitude aux fonctions de professeur, dans les lycées de garçons et de jeunes filles de la Seine et de Seine-et-Oise.*

Pour les chaires d'allemand des lycées de garçons :

MM. *Berteaux*, professeur au lycée de Rouen ; *Joffroy*, professeur au lycée de Nantes. ; *Krumholtz*, professeur au lycée de Besançon ; *Pitrou*, professeur au lycée de Caen.

Pour les chaires d'anglais ;

MM. *Bourgeois*, professeur au lycée de Beauvais ; *D'Hangest*, professeur au lycée du Havre ; *Rabache*, professeur au lycée d'Amiens ; *Renoir*, professeur au lycée de Reims ; *Savage*, professeur au lycée de Nice.

Lycées de jeunes filles

Allemand.

Mme *Carrère*, professeur au lycée de jeunes filles d'Auxerre ; Mlle *Davesne*, professeur au lycée de jeunes filles du Havre ; Mme *Guéritot*, professeur au lycée de jeunes filles de Nancy.

Anglais.

Mlles *Becourt*, professeur détachée au lycée Condorcet, à Paris ; *Castella*, professeur au lycée de jeunes filles de Clermont ; *Dupouts*, professeur au lycée de jeunes filles de Bordeaux.

Enseignement secondaire

Lycées de garçons de la Seine

M. *Senil*, proviseur (Alençon), professeur d'allemand (1re classe) au lycée Henri IV.

Lycées de garçons des départements

CENSEUR DES ÉTUDES

M. Sagols, professeur chargé de cours d'allemand (Nîmes) est nommé censeur des études (2e classe) au lycée de Rodez.

(1) Paraîtra en octobre : L'ANGLAIS DES AFFAIRES. *Lect. et traduction des Corresp. Commerc.* par J. Heller, professeur au collège et aux cours municipaux de Privas, à l'usage des Ec. profess., des Sections commerciales des Lycées, Collèges et E. P. S. et des cours d'adultes. 1 vol., net 3,75, à Privas, chez l'auteur.

ALLEMAND

M. *Barat*, professeur de lycée chargé de l'enseignement de l'allemand (Lakanal) à Grenoble. — M. *Trevet*, chargé de cours (Evreux) au Havre. — M. *Desfeuilles*, (Amiens) à Evreux. — M. *Pradat*, (Montluçon) à Marseille. — Mlle *Erhard*, agrégée d'allemand, chargée des fonctions de professeur d'allemand au lycée de Montluçon, (6e classe des professeurs agrégées des lycées de jeunes filles). — M. *Mérat*, (Brest) à Troyes. — M. *Kremer*, chargé de cours (Nancy) à Brest. — M. *Bertrand*, (Carcassonne) mobilisé à Toulouse. — M. *Dassonville* (Cambrai), détaché à Château-Thiérry, délégué à Toulouse. — M. *Lecigne*, (Cambrai) chargé de cours à Vendôme. — Mlle *Lenoir*, agrégée d'allemand, déléguée (Valence) chargée des fonctions de professeur d'allemand au dit lycée. — M. *Roth*, professeur de collège, délégué professeur chargé de cours (5e classe) à Aurillac.

ANGLAIS

M. *Devin*, (Saint-Omer) au Havre. — M. *Mallet*, délégué (Montaigne) à Alençon. — M. *Neyton*, (Roanne), chargé de cours à Alger. — M. *Bousquet*, (Belfort) détaché, à ce titre, au lycée Condorcet, à Roanne. — M. *Dézert*, (Quimper) à Angers. — M. *Le Rouge*, (Brest) chargé de cours d'anglais à Quimper. — M. *Lemonnier*, (Amiens) à Caen. — M. *Valentin*, (Soissons) délégué à Cherbourg. — M. *Marquis*, (Lorient) à Mâcon. — M. *Bocave*, (Lille) détaché Henri IV, à Lorient. — M. *Dufour*, (Toulouse) délégué à Périgueux. — M. *Darnaud*, (Rochefort) chargé de cours à Toulouse. — M. *Dudin*, (Saint-Omer) chargé de cours à Rochefort. — M. *Guennebaud*, (lettres et anglais à Morlaix) chargé de cours à Saint-Brieuc. — M. *Delhaye*, (répétiteur à Lille, détaché au lycée Pasteur, à Neuilly) délégué, pour l'enseignement de l'anglais à Saint-Omer. — M. *Thouaille*, (Tulle) chargé de cours à Brest. — M. *Bénassy*, (Valenciennes) professeur chargé de cours à Laval. — Mlle *Perret*, (Thonon) déléguée à Bourg. — Mlle *Chapuis*, (Tulle) déléguée à Roanne. — M. *Comment*, professeur de collège, délégué, professeur chargé de cours (5e classe) à Oran. — M. *Grept*, (Montluçon) chargé de cours à Besançon. — Mlle *Treille*, agrégée d'anglais, chargée des fonctions de professeur à Roanne.

ITALIEN ET ESPAGNOL

M. *Crouzel*, (Digne) à Alger. — Mlle *Maurice*, licenciée ès-lettres (italien) déléguée (lettres et italien) à Digne. — M. *Recoules*, (espagnol à Albi) délégué à Oran. — M. *Delpy*, (Mont-de-Marsan) à Poitiers.

Collèges de garçons

M. *Maresquelle*, professeur d'allemand à Antibes. — Mlle *Caralp*, (brevet supérieur) déléguée (anglais et surveillance) à Josselin. — Mme *Roget*, licenciée ès-lettres (anglais), déléguée (lettres et anglais) à Auxonne.

Ecoles normales d'institutrices

Mlle *Bourlot*, professeur (5e classe) E. P. S. Draguignan, [lettres et anglais] E. N. Draguignan. — Mme *Mothe*, E. P. S. Fontenay-le-Comte, professeur (4e classe), [lettres et anglais] E. N. La Roche-sur-Yon. — Mme *Becker* née *Delabarre*, E. N (Laon), professeur (4e classe) [lettres et anglais] E. N. Saint-Brieuc. — Mlle *Georg*, E. N. (Charleville, Beauvais) professeur (2e classe) [lettres et allemand] E. N. de Lons-le-Saunier.

Ecoles primaires supérieures de garçons

M. *Fourrier*, professeur adjoint (5e classe) E. P. S. de Louhans, C. A. des langues vivantes et licencié ès-lettres, professeur (même classe) d'école primaire supérieure. — M. *Goret*, E. P. S. à Albert, Amiens, professeur (3e classe) [lettres et anglais] E. P. S. Talence. — M. *Devoisin-Lagarde*, ancien instituteur adjoint E. P. S. (Rodez) délégué [lettres et anglais], E. P. S. Rodez.

Ecoles primaires supérieures de jeunes filles

Mlle *Baptiste*, dite *Fleury*, professeur intérimaire à Laval, professeur (6e classe) [lettres et anglais] E. P. S. de Fontenay-le-Comte. — Mme *Loubert*, née *Cadou*, institutrice adjointe déléguée E. P. S. Angers professeur d'anglais au dit établissement (6e classe avec une ancienneté de trois ans). — Mlle *Jouclard*, institutrice adjointe E. P. S. Chasseneuil, C. A. anglais, professeur d'anglais (6e classe) au dit établissement avec 2 ans 5 mois d'ancienneté. — Mlle *Dieu*, institutrice adjointe E. P. S de Bayonne, C. A. anglais, professeur adjoint (6e classe avec une ancienneté de 2 ans 8 mois). — Mme *Birmann*, née *Reynaud*, maîtresse auxiliaire d'anglais E. P. S. à Aix-les-Bains, C. A. anglais déléguée institutrice adjointe [lettres et anglais]. — Mlle *Rumèbe*, institutrice Cazères-sur-Garonne, C. A. espagnol, institutrice adjointe [lettres et espagnol] E. P. S. Nay.

Notes et Documents

Ancienneté de services ; indemnité de séjour des examinateurs ; limite d'âge des aspirantes répétitrices ; Réouverture des concours d'agrégation et des examens pour l'obtention des certificats en 1919. — Programme des agrégations et certificats. — Compositions données aux examens d'agrégation, aux certificats d'aptitude secondaire, à St-Cyr, au baccalauréat.

1° Le *Bulletin de l'Instruction Publique* du 10 août 1918, page 248, publie la Circulaire du 20 juillet relative au temps passé sous les drapeaux pour les fonctionnaires, agents, etc., de l'État, comptant pour l'ancienneté de services exigée pour la retraite et pour le calcul de l'ancienneté exigée pour l'avancement, trop longue pour être publiée ici et à laquelle nous renvoyons les intéressés.

2° Arrêté *fixant l'indemnité de séjour des professeurs siégeant dans des jurys d'examen.*

Les professeurs de l'enseignement supérieur et de l'enseignement secondaire en exercice ou honoraires, ainsi que les examinateurs spéciaux appelés à siéger dans les jurys d'examens de doctorat, de licence, de diplôme d'études supérieures et du baccalauréat, recevront, lorsqu'ils ne résideront pas au siège de l'Université où se passent les examens, une indemnité de 15 francs par jour ; ils seront en outre remboursés des frais de voyage réellement déboursés par eux.

Le présent arrêté aura son effet à dater du 1er janvier 1918.

3° Décret *suspendant provisoirement la limite d'âge fixée pour les aspirantes aux emplois de répétitrice dans les lycées ou collèges de jeunes filles.*

Art. 1er. — Par dérogation aux dispositions de l'article 2 du décret du 5 mars 1913, les candidates à un emploi de répétitrice de lycée ou de collège qui ont dépassé l'âge de trente ans postérieurement au 2 août 1914 pourront être déléguées dans un emploi de même nature, si elles justifient qu'elles renplissaient, au moment où elles ont atteint cet âge, les conditions prescrites par l'article 1er dudit décret.

Art. — La présente disposition ne sera applicable que pendant la durée de la guerre et pendant les deux années qui suivront la fin des hostilités.

4° ARRÊTÉ *du 31 juillet portant ouverture, en 1919, de concours pour les agrégations de l'Enseignement secondaire.*

Le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts,

Considérant, d'une part, l'intérêt pressant de pourvoir au moins à quelquel-unes des chaires de professeurs titulaires devenues vacantes dans les lycées de garçons, depuis le début de la guerre, tout en sauvegardant le plus largement possible les droits des mobilisés.

Considérant, d'autre part, la nécessité d'assurer la continuité de l'enseignement par le maintien dans les lycées et collèges des professeurs et délégués actuellement en exercice, maintien que rendrait impossible toute mesure favorisant, à leur détriment, les candidats déchargés de tout service militaire ou civil.

Arrête :

Article 1er. — Des concours réservés aux hommes seront ouverts en 1919 pour les agrégations de philosophie, des lettres, d'histoire et de géographie, de grammaire, des mathématiques, des sciences physiques, des sciences naturelles, des langues vivantes (allemand, anglais, espagnol et italien) et pour l'obtention du certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires.

Art. 2. — Seront seuls admis à prendre part à ces concours les professeurs et les délégués des collèges, les chargés de cours et les délégués des lycées. Les uns et les autres devront compter, à la date du concours, deux ans au moins d'exercice (années scolaires 1917-1918, 1918-1919).

Il suffira toutefois, pour les candidats mutilés et réformés de la guerre ainsi que pour les prisonniers rapatriés, d'avoir été délégués pendant la durée de l'année scolaire 1918-1919. La même disposition sera applicable aux élèves de l'Ecole normale supérieure et aux boursiers d'agrégation.

Les candidats aux divers ordres d'agrégation, en 1919, seront dispensés du stage pédagogique prévu par l'arrêté du 18 juin 1904.

Ils devront justifier des grades et certificats exigés par ledit arrêté et être pourvus d'un diplôme d'études supérieures.

Art. 3. — Conformément aux dispositions de l'arrêté du 26 décembre 1914 (art. 2), les candidats à l'agrégation d'histoire et de géographie déclarés sous-admissibles en 1914 et remplissant les conditions pour prendre part au concours de 1919, conserveront, s'ils en font la demande au moment de leur inscription, le bénéfice des notes obtenues aux épreuves écrites et à la première épreuve orale ou aux épreuves écrites seulement.

Art. 4. — Les aspirantes aux emplois de professeur dans les lycées et collèges de jeunes filles pourront se présenter, comme les années précédentes, aux concours de l'agrégation des langues vivantes. Elles seront, suivant la règle établie antérieurement, classées à part.

En ce qui concerne le professorat des classes élémentaires, les candidates devront remplir les mêmes conditions de délégation que les candidats.

L. LAFFERRE.

UN ARRÊTÉ du 9 août 1918 annonce l'ouverture en 1919 d'une session

d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les écoles normales et les écoles primaires supérieures (*aspirants et aspirantes).*

Programmes des concours de l'enseignement secondaire

Agrégation des jeunes filles

ORDRE DES LETTRES

AUTEURS ALLEMANDS

Lessing. — *Dramaturgie* (Ed. Hachette), p. 35 à 110.
Gœthe. — *Torquato Tasso.*
Schiller. — *Die Braut von Messina.*
Erzählende Prosa, par Loiseau, etc. (Ed. Didier), p. 387 à 485.

AUTEURS ANGLAIS

Shakespeare. — *King Lear.*
Keats. — *Ode to a nightingale ; Ode to a grecian Urn : Ode to Autumn Hyperion ; The Eve of St Agnes.*
Shelley. — *A defense of poetry.*
Ch. Lamb. — *Essays of Elia.*

AUTEURS ITALIENS

I Fioretti di san Francesco, cap. VIII, XIII, XVI, XXI, XXVI, XXXIV.
L. Ariosto. — *Orlando Furioso*, canto. V.
G. Baretti. — *Letterre familiari*, p. 67 à 130 de l'édition Menghini (Florence, Sonsoni).
G. Giusti. — *All' amica lontana ; la Terra dei Morti ; Sant' Ambrogio ; Delenda Cartago.*

AUTEURS ESPAGNOLS

Lazarillo de Tormes.
Calderon. — *La vida es sueño* (comedia).
Leandro Fernandez de Moratin. — *El si de las niñas.*
Armando Palacio Valdes. — *Maria y Maria.*

Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (2e partie)

AUTEURS ALLEMANDS

Henri de Kleist. — *Prinz Friedrich von Homburg*, édition Raphaël Ferran, Marseille).
Schiller et Gœthe. — *Extraits de leur correspondance*, édition Lévy-Hachette, année 1797 (pages 175-292).
Gromaire. — *Deutsche Lyrik* (Armand Colin, tome 1er), Bürger, Lenau.
Wildenbruch. — *Neid*, (édition Schurr-Hachette).

AUTEURS ANGLAIS

Shakespaere. — *The tempest.*
W. Scott. — *The lady of the lake.*
Macaulay. — *Essay on Frederic the Great.*
O. W. Holmes. — *The autocrat of the breakfast table.*

AUTEURS ITALIENS

Dante. — *Inferno* (chants III, VI et V).

U. Foscolo. — *Le ultime letterre di Jacopo Ortis.* (1re partie).

Fogazzaro. — *Piccolo mondo antico* (2e partie).

Carducci. — *Davanti Lan Guido ; A Victor Hugo ; Nell' annuale della fondazione di Roma ; Per la morte di Napoleone Eugenio* (dans l'*Antologia carducciana*).

AUTEURS ESPAGNOLS

Garcilaso de la Vega. — *Egloga primera* (dans *las Cien mejores poesía liricas*, édition Perche).

Cervantes. — *Don Quijote*, 1re partie, chap. XXI-XXVI (édition de la *Collection Mérimée*, chez Garnier).

Lope de Vega. — *El desdichado por la honra* (édition de la *Biblioteca Universal*, tome 73).

Juan Valera. — *Juanita la Larga* (édition Nelson).

Enseignement primaire

ARRÊTÉ *du 9 août fixant, pour 1919, la liste des auteurs français et étrangers sur lesquels porteront les épr uves du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les écoles normales et les écoles primaires supérieures.*

1° Liste des auteurs français auxquels seront empruntés, en 1919, les sujets de la composition française et le texte de l'explication française à l'examen du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les écoles normales et dans les écoles primaires supérieures :

Racine. — *Mithridate.*

Molière. — *L'Avare.*

Fénelon. — *Lettre à l'Académie* chap. VIII. (Projet d'un traité sur l'histoire).

Diderot. — *Paradoxe sur le Comédien* (édit. Texte Hachette, p. 163-188. La Nature et l'Art).

Buffon. — *Les Epoques de la Nature.* — Septième et dernière époque (édit. Georges Meunier, Delalain, p. 163-188).

Alfred de Vigny. — *Moïse ; La mort du loup ; l'Esprit pur.*

Victor Hugo. — *La légende des siècles* (Booz endormi ; Première rencontre du Christ avec le tombeau ; Le mariage de Roland ; La paternité).

Renan. — *Qu'est-ce qu'une nation ? Lettre à un ami d'Allemagne.*

G. Flaubert. — *Un cœur simple.*

2° Les épreuves orales de langue étrangère porteront, à la même session, sur les ouvrages suivants :

1° *Traduction d'un passage d'un auteur français*

Erckmann-Chatrian. — *L'Ami Fritz.*

2° *Lecture et traduction d'une page d'un auteur étranger.*

LANGUE ALLEMANDE

Schiller. — *Wallensteins Tod.*

Heine. — *Extraits*, par Sucher (Librairie Hachette).

Heinrich von Kleist. — *Michael Kohlhaas.*
Deutsche Worte (Librairie Berger-Levrault).

LANGUE ANGLAISE

Goldsmith. — *The Vicar of Wakefield.*
Stevenson. — *An Inland Voyage.*
Palgrave. — *Golden Treasury* (4e partie, nos 248 à la fin).

LANGUE ESPAGNOLE

Moreto. — *El desden con el desden.*
Cervantes. — *La ilustre fregona.*
V. Ruiz Aguilera. — *Ecos nacionales* (Bibl. universal, t. 65).
B. Pérez Galdós. — *El amigo Manso.*

LANGUE ITALIENNE

Dante. — *Divine Comédie : Enfer*, XXVI ; *Purgatoire*, V.
Benvenuto Cellini. — *Vita* (édit. scolaire par Bacci ; Florence, Sansoni, p. 28-83).
Leopardi. — *Sopra il monumento di Dante ; La sera del dì' di festa ; Nelle nozze della sorella Paolina ; Bruto minore.*
Edmondo de Amicis. — *Letture scelte ;* parte seconda, p. 73-197. (Milan, Trèves, éditeurs).

Programme de la 1re partie du certificat d'aptitude au professorat des écoles normales et des écoles primaires supérieures (section des lettres et section des sciences).

AUTEURS ALLEMANDS

Heine. — Extraits éd. Sucher, Hachette, à partir de la page 133.
Wolfromm et Meneau. — *Deutsche Lyrik* (Didier).

AUTEURS ANGLAIS

Dickens. — *A Christmas Carol.*
Palgrave. — *The Children's Treasury of Lyrical Poetry :* Poems of Wordsworth, Coleridge and Tennyson.

AUTEURS ESPAGNOLS

P. Antonio de Alarcón. — *El sombrero de tres picos.*
Bretón de los Herreros. — *Múerete y verás.*

AUTEURS ITALIENS

Foscolo. — *Ultime lettere di Jacopo Ortis.*
Manzoni. — *Adelchi.*

AUTEURS ARABES

Desparmet. — *Enseignement de l'arabe dialectal d'après la méthode directe.* 1re et 2e périodes. (Jourdan, Alger).
Belkasem ben Sedira. — *Cours de littérature arabe* ; textes extraits du « Mostratef » et des « Mille et une nuits ». (Jourdan, Alger).
J. Jourdan. — *Cours normal et pratique d'arabe vulgaire, dialecte tunisien*, 1re et 2e années. (Tunis, Imprimerie nationale, 57, Souk el-Bllat).
De Aldecoa. — *Cours d'arabe marocain*, 2e année (Paris, Challemel, 17, rue Jacob).

Compositions données aux Examens

Agrégation d'Allemand

DISSERTATION FRANÇAISE

Comment Fichte conçoit-il l'institution d'une *éducation nationale* et quels effets en attend-il pour le rélèvement de l'Allemagne.

DISSERTATION ALLEMANDE

Grillparzers Lebensweisheit in seinen Altersdramen, insbesondere in der *Libussa.*

THÈME

Le romantisme

Le romantisme, ce fut l'innovation, l'innovation moitié sérieuse, moitié puérile, et qui tantôt cherchait sincèrement une expression pour des sentiments éprouvés, tantôt cherchait seulement à s'écarter le plus possible de ce qui avait été jusque-là consacré et convenu. Il est inutile de se dissimuler qu'il y eut beaucoup de parti pris dans cette révolution. On avait la bonne volonté de revenir à la nature, et qui pourrait nier, en effet, que les poètes de la nouvelle école n'aient trouvé bien des effets pittoresques dont la poésie n'avait pas l'idée auparavant ? Mais aussi que de manière et de calcul en tout cela ! On se proclamait indépendant, et l'on n'avait fait que changer de modèles : Shakespeare et Byron au lieu de Racine et de Boileau, et, comme il arrive dans ces cas-là, les étrangetés du modèle copiées comme des beautés, les rugosités du chêne prises pour le chêne lui-même. Il en fut de nos novateurs comme des protestants du seizième siècle, qui, après avoir répudié l'autorité de l'Eglise, n'eurent rien de plus pressé que de mettre à la place l'autorité de leurs propres formules. Les romantiques ne voulaient plus entendre parler des Grecs et des Romains ; non, mais ils nous rassasièrent du moyen âge, d'Orient et de chevalerie. Ce fut le malheur du romantisme que de vouloir être à tout prix nouveau, puissant, naïf : on ne devient rien de tout cela de parti pris, et jamais un poète n'a atteint la grande originalité en se proposant d'être original.

Il y a, du reste, une distinction à faire à cet égard parmi les grands innovateurs de notre littérature moderne. Tandis que les uns se préoccupaient davantage de leur rôle de révolutionnaires et des conditions de l'art nouveau, qu'ils en fixaient la théorie et qu'ils se demandaient à chaque pas : comment va mon accoutrement ? d'autres y allaient plus simplement. Ils avaient au cœur un grand vide et un vague ennui ; ou bien ils avaient connu les morsures de la passion, les sanglots de l'amour trahi ; ils avaient prié ou pleuré ; ils étaient naïfs parce qu'ils étaient sincères, et sincères parce qu'ils avaient été émus. Mais ce n'était là qu'une première génération et l'époque classique du romantisme. Les épigones vinrent ensuite, la lignée des disciples, chez lesquels les défauts ne firent que s'accuser. L'inspiration disparut pour faire place toujours davantage au système et au métier. Il y eut encore du talent, il y en eut énormément quelquefois, mais un talent qui n'avait plus rien d'élevé, l'habileté de doigts du virtuose qui ne prise dans l'art que la difficulté. En ne voulant être qu'artistes, nos écrivains devinrent des artisans. Ils crurent pouvoir se passer de la pensée, de

l'âme, et ils tombèrent dans le joli. Ou encore, ils crurent pouvoir se borner à la forme, et ils arrivèrent au difforme. On fit du laid et de l'ignoble comme on faisait jadis du noble et du beau. « Il y a parmi les poètes, répétait Gœthe, des gens dont le penchant est de vivre toujours avec les idées que tout autre aime à chasser de son esprit.

Edmond SCHERER. *Etudes sur la littérature contemporaine.*

VERSION.

Die deutsche Freiheit.

Ich möchte nun drei Grundtypen deutscher Freiheitsempfindungen gegenüber dem Staate aufstellen, die immer wieder in neuer individueller Lebendigkeit unter uns erschienen sind.

Den ersten, wie wir ihn eben beim jungen Humboldt gesehen und bei Nietzsche wieder erlebt haben, möchte ich die Freiheit im Gegeneinander nennen. Dabei empfindet man das Eigenste und Individuellste, was man in sich hat, als kostbares, schlechthin unersetzliches Lebensgut. Man empfindet das Anderssein zwischen sich und der Umwelt, die Reibungen mit ihr, die Vergewaltigungen von ihr als furchtbaren Riss des Lebens, als quälendes Problem. Man löst es sich, indem man sich, aufbäumt gegen die Umwelt und zum Revolutionär, sei es zum blos theoretischen, sei es zum praktisch-politischen, wird. Dann sieht man im vorhandenen Staate nicht das Quantum Vernunft, das in jedem Staate steckt, sondern nur das Quantum Unvernunft, das auch in jedem Staate steckt. Man will ihn niederreissen und einen schöneren dafür aufbauen oder gar, wenn man ihn sehr hasst, nur eine Attrappe hinstellen.

Eine zweite, ruhigere Freiheit gegenüber dem Staate ist die Freiheit im Nebeneinander. Man empfindet sich dabei weniger vergewaltigt, als gehemmt und gestört vom Staate und der Umwelt überhaupt. Man schafft sich eine friedliche Insel freien individuellen Innenlebens, sagt zu ihr mit Mörike: « Du bist Orplid mein Land », und überlässt die unangenehme Aussenwelt sich selbst.

Und schliesslich die Freiheit des Ineinanders. Man gibt die eigene Individualität und die eigene Selbstbestimmung nicht auf, aber man fühlt, wie sie umwachsen, genährt und überwölbt ist von anderen höheren Individualitäten, von all den Lebenskreisen, die uns erfüllend und von uns erfüllt umgeben, bis zum Staate und der Nation herauf. Man respektiert auch an ihnen Eigenwert und Ursprünglichkeit. Man hält also den Staat nicht für die Schöpfung wilkürlich zwecksetzender und schaffender Individuen, sondern für eine geschichtliche organische Notwendigkeit, die uns im eigenen Staate ganz individuell, unnachahmlich und unersetzlich entgegentritt und unser Verständnis, unsre Liebe, unseren hingebenden Dienst verlangt, damit es leben könne, sowie wir selbst wollen, dass es lebe. Das schliesst unbedingt aus, dass wir den uns geschichtlich gegebenen Staat revolutionär verneinen, das schliesst aber keineswegs eine selbst ganz scharf fordernde und einschneidende Reformgesinnung aus und fordert sie sogar in entscheidenden Stunden, wenn neues Leben aus der Nation einströmen will in den Staat..... Keine der deutschen Freiheitserscheinungen ist ganz frei von Problematik, und man wird diese Problematik, diese Gefährdungen und Spaltungen der vollen Freiheit und Lebensgemeinschaft von Ich und Staat nicht einmal ganz hinweg wünschen dürfen,

um beide vor Einförmigkeit und Erstarrung zu bewahren. Ja, selbst die Freiheiten des Gegeneinander und Nebeneinander dürfen in der Symphonie unseres nationalen Gesamtlebens nie ganz fehlen, damit ein heilsamer Stachel sei, der es antreibe, und damit auch eine stille Hand sei, die auf wunde Gemüter sich lege. Und in den schöpferischsten Geistern unserer Geschichte, bei Luther und Gœthe, konnten alle drei Freiheiten : Gegeneinander, Nebeneinander und Ineinander von Ich und Unwelt, sich hervorwagen.

F. Meinecke, *Die deutsche Freiheit*, 19 7.

Agrègation d'Anglais

CONCOURS DE 1918

DISSERTATION FRANÇAISE

Les caractères de femmes dans « Richard Feverel ».

DISSERTATION ANGLAISE

The relation of Emerson, Hawthorne and Oliver Wendell Holmes to New England Puritanism.

THÈME

Marat et ses Amis.

D'après ces préséances de hideur, passait successivement, mêlée aux fantômes des Seize, une série de têtes de gorgones. L'ancien médecin des gardes du corps du comte d'Artois, l'embryon suisse Marat, les pieds nus dans des sabots ou des souliers ferrés, pérorait le premier en vertu de ses incontestables droits. Nanti de l'office de fou à la cour du peuple, il s'écriait, avec une physionomie plate de ce-demi sourire d'une banalité de politesse que l'ancienne éducation mettait sur toutes les faces : « Peuple, il te faut couper deux cent soixante-dix mille têtes ! » A ce Caligula de carrefour succédait le cordonnier athée Chaumette. Celui-ci était suivi du « procureur général de la lanterne » Camille Desmoulins, Cicéron bègue, conseiller public de meurtres, épuisé de débauches, léger républicain à calembours et à bons mots, diseur de gaudrioles de cimetière, lequel déclara qu'aux massacres de Septembre « tout s'était passé avec ordre ». Il consentait à devenir Spartiate, pourvu qu'on laissât la façon du brouet noir au restaurant Méot.

Fouché, accouru de Juilly et de Nantes, étudiait le désastre sous ces docteurs : dans le cercle des bêtes féroces attentives au bas de la chaire, il avait l'air d'une hyène habillée. Il haleinait les futures effluves du sang, il humait déjà l'encens des processions à ânes et à bourreaux, en attendant le jour où, chassé du Club des Jacobins comme voleur, athée, assassin, il serait choisi pour ministre. Quand Marat était descendu de sa planche, ce Triboulet populaire devenait le jouet de ses maîtres ; ils lui donnaient des nasardes, lui marchaient sur les pieds, le bousculaient avec des huées, ce qui ne l'empêcha pas de devenir le chef de la multitude, de monter à l'horloge de l'Hôtel de Ville, de sonner le tocsin d'un massacre général, et de triompher au tribunal révolutionnaire...

Les scènes des Cordeliers, dont je fus trois ou quatre fois le témoin, étaient dominées ou présidées par Danton, Hun à taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés, à face de gendarme mélangé de procureur lubrique et cruel. Dans la coque de son église, comme dans la carcasse des siècles, Danton, avec ses trois furies mâles, Camille Desmoulins, Fable d'Eglantine, Marat, organisa les assassinats de Septembre.

Inférieur, même en laideur, à Mirabeau dont il avait été l'agent, Danton fut supérieur à Robespierre sans avoir, ainsi que lui, donné son nom à ses crimes. Il conservait le sens religieux : « Nous n'avons pas, disait-il, détruit la superstition pour établir l'athéisme. » Ses passions auraient pu être bonnes, par cela seul qu'elles étaient des passions. On doit faire la part du caractère dans les actions des hommes : les coupables à imagination comme Danton semblent, en raison même de l'exagération de leurs dits et déportements, plus pervers que les coupables de sang-froid, et dans le fait, ils le sont moins. Cette remarque s'applique encore au peuple : pris collectivement, le peuple est un poète, auteur et acteur ardent de la pièce qu'il joue ou qu'on lui fait jouer. Ses excès ne sont pas tant l'instinct d'une cruauté native que le délire d'une foule énivrée de spectacles, surtout quand ils sont tragiques ; chose si vraie que, dans les horreurs populaires, il y a toujours quelque chose de superflu donné au tableau et à l'émotion.

Danton fut attrapé au traquenard qu'il avait tendu. Il ne lui servait de rien de lancer des boulettes de pain au nez de ses juges, de répondre avec courage et noblesse, de faire hésiter le tribunal, de mettre en péril et en frayeur la Convention, de raisonner logiquement sur des forfaits par qui la puissance même de ses ennemis avait été créeée, de s'écrier, saisi d'un stérile repentir : « C'est moi qui ait fait instituer ce tribunal infâme, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes ! », phrase qui plus d'une fois a été pillée. C'était avant d'être traduit au tribunal qu'il fallait en déclarer l'infamie.

(CHATEAUBRIAND. *Mémoires d'outre-tombe.*)

VERSION ANGLAISE

Pathos.

A fugitive writer wrote not long ago on the fugitive page of a magazine : « For our part, the drunken tinker (Christopher Sly) is the most real personage of the piece, and not without some hints of the pathos that is worked out more fully, though by different ways, in Bottom and Malvolio. » Has it indeed come to this ? Have the Zeitgeist and the Weltschmerz or their yet later equivalents, compared with which « le spleen » of the French Byronic age was gay, done so much for us ? Is there to be no laughter left in literature free from the preoccupation of a sham reallife ? So it would seem. Even what the great master has not shown us in his work, that your critic convinced of pathos is resolved to see in it. By the penetration of his intrusive sympathy he will come at it. It is of little use now to explain Snug the joiner to the audience : why, it is precisely Snug who stirs their emotions so painfully. Nos the lion ; they can make shift to see through that : but the Snug within, the human Snug. And Master Shallow has the Weltschmerz in that latent form which is the more appealing ; and discouraging questions arise as to the end of old Double ; and Har-

pagon is the tragic figure of Monomania ; and as to Argan, ah, what havoc in « les entrailles de Monsieur » must have been wrought by those prescriptions ! Et patati, et patata.

It may be only too true that the actual world is « with pathos delicately edged ». For Malvolio living we should have had living sympathies ; so much aspiration, so ill educated a love of refinement ; so unarmed a credulity, noblest of weaknesses, betrayed for the laughter of a chambermaid. By an actual Bottom the weaver our pity might be reached for the sake of his single self-reliance, his fancy and resource condemned to burlesque and ignominy by the niggard doom of circumstance. But is not life one thing and is not art another? Is it not the privilege of literature to reat things singly, without the afterthoughts of life, without the troublous completeness of the many-sided werld ? Is not Shakespeare, for this reason, our refuge ? Fortunately unreal is his world when he will have it so ; and there we may laugh with open heart at a grotesque man : without misgiving, without remorse, without reluctance. If great creating Nature has not assumed for herself she has assuredly secured to the great creating poet the right of partiality, of limitation, of setting aside and leaving out, of taking one impression and one emotion as sufficient for the day. Art and Nature are complementary ; in relation, not in confusion, with one another. And all this officious cleverness in seeing round the corner, as it were, of a thing presented by literary art in the flat — (the borrowing of similes from other arts is of evil tendency ; but let this pass, as it is apt) — is but another sign of the general lack of a sense of the separation between Nature and her sentient mirror in the mind. In some of his persons, indeed Shakespeare isas Nature herself, all-inclusive ; but in others — and chiefly in comedy — he is partial, he is impressionary, he refuses to know what is not to his purpose, he is lightheartedly capricious. And in that gay, wilful world it is that he gives us — or used to give us, for even the word is obsolete — the pleasure of « oubliance ».

Now this fugitive writer has not been so swift but that I have caught him a clout as he went. Yet he will do it again ; and those like-minded will assuredly also continue to show how much more completely human, how much more sensitive, how much more responsible, is the art of the critic than the world has ever dreamt till now. And, superior in so much, they will still count their importunate sensibility as the choicest of their gifts. And Lepidus, who loves to wonder; can have no better subject for his admiration than the pathos of the time. It is bred now of your mud by the operation of your sun. 't is a strange serpent ; and the tears of it are wet.

Alice Meynell, *Essays*.

Agrégation de l'Enseignement secondaire des jeunes filles (Lettres)

ÉPREUVE COMMUNE AUX DEUX SECTIONS

VERSION ALLEMANDE

Die Wolkenerscheinungen sind nach Sonnenuntergang die grössten, schönsten und glänzendsten, und seit meiner Kindheit machen sie den grössten Teil meiner Freude an der Natur aus. Wie man auch darüber nachdenken mag, ist es schwer zu sagen, worin der Relz eigentlich

besteht. Gewiss ist es nicht das sinnliche Farbenspiel, wie schön und prachtvoll es auch ist, allein. Das mannigfache Schauspiel am Himmel regt die Seele tiefer und lebendiger an, als jeder irdische Reiz tun könnte. Dass es vom Himmel kommt, zieht wieder zum Himmel hin. Freilich allemal wehmütig, aber doch gross und im Tiefsten ergreifend ist das allmähliche Verglühen der Farben, das Ersterben des Glanzes, der zuletzt, noch ehe er der Dunkelheit Platz macht, von einem falben Grün überzogen wird. Ich kann mich dabei nie erwehren, an etwas Ernsteres und Wichtigeres zu denken. Es giebt zwar vorzüglich in den höher und innerlich Gebildeten, aber mehr oder minder doch in allen, eine Menge von Gedanken, die nie zu einer Tat werden, nie ins wirkliche Leben treten, sondern still und nur dem bewusst, der sie hat, im Busen verschlossen bleiben. Es entspringt aber aus ihnem, und oft viel mehr als aus Reden und Taten, Freude und Leid, Glück und Elend. Ihr Hin- und Herfluten im Gemüte, die Bewegung, in die sie versetzen, lässt sich in Vielem jenen farbig flammenden Himmelserscheinungen vergleichen. Für den Ernst des äussern Lebens sind sie wirklich, sich mit ihm nicht bewegend, luftige Wolkengebilde. Sie verschwinden auch wie diese, und lassen in der Seele eine Kühle und Leere zurück, die sich dem Grau der Dämmerung und dem Dunkel der Nacht vergleichen lässt. Sind sie aber darum dahin ? Kann das, was das Gemüt so bewegt, so aus seinem innersten Grunde erschüttert hat, ganz wieder untergehen ? Dann könnte der ganze Mensch selbst vielleicht auch nur eine vorübergehende Wolkenerscheinung sein.

W. v. Humboldt.

(Briefe an eine Freundin.)

Certificats d'aptitude secondaire

CONCOURS DE 1918

Allemand

COMPOSITION FRANÇAISE
SUR UNE QUESTION GÉNÉRALE DE MORALE OU DE LITTÉRATURE

« Es ist niemals der Stoff, sondern die Behandlungsweise, was den Künstler und Dichter macht. » Schiller.

Que pensez-vous de cette opinion ?

COMPOSITION EN LANGUE ALLEMANDE

Sind die Grimm'schen Märchen bloss eine Kinderlektüre?

THÈME

L'Enfance du Faune.

A mesure que le faune grandissait, un instinct plus impérieux le poussait vers les habitations humaines. Dès l'aurore, il sortait de l'épaisseur des bois, et s'en allait vers les campagnes, où, de métairie en métairie, se répondaient les coqs sonores. A pas lents, il errait à travers les cultures qui paraient la terre de régulières couleurs ; longeant les champs de maïs, de seigle, d'avoine, il assistait de loin aux travaux des hommes.

Parfois, glissant jusqu'aux limites des villages, il s'approchait de la demeure du forgeron toujours retentissante du bruit des marteaux sur l'enclume; il aimait surtout à voir ferrer les chevaux; sur le sabot haut levé, qu'il taillait d'abord à coups de ciseau, l'ouvrier aux bras nus appliquait avec des tenailles le fer rougi au feu; une âcre vapeur de corne brûlée se répandait dans l'air, et le cheval inquiet tournait la tête.

D'autres fois il s'arrêtait de loin devant l'atelier du potier et ses yeux ne pouvaient se détourner de la roue rapide où l'artisan formait à son gré de l'argile informe et docile des vases harmonieux.

Mais rien n'égalait son émotion quand il pénétrait dans les temples. Ceux qui étaient consacrés aux Olympiens, à Apollon, à Diane, à Neptune l'impressionnaient surtout. La majesté des proportions, la noblesse des pierres, le silence sacré des lieux, tout l'envahissait d'admiration; et quand s'avançant jusqu'au fond du sanctuaire désert, où flottait encore après les sacrifices l'odeur des parfums brûlés, il apercevait, dressée dans la pénombre, la haute image de l'Immortel, avec son visage de marbre et ses yeux de pierres précieuses, la stupeur frappait ses membres; sa poitrine haletait, et il sentait avec un trouble magnifique descendre dans son âme l'âme supérieure des Grands Dieux.

Ces jours-là, à l'heure où l'ombre des arbres s'allonge, et où le soleil couchant invite les laboureurs à délier les bœufs, il restait longtemps, assis sur une borne, à voir les lumières s'allumer dans la vallée, et c'était avec une indicible mélancolie qu'il regagnait les forêts pleines de tenèbres.

A. Samain.

N.-B. — Les candidats devront se servir de l'écriture allemande.

VERSION ALLEMANDE

Goethe's « Wahrheit und Dichtung ».

Goethe war vollauf berechtigt, seine biographischen Bekenntnisse als Wahrheit und Dichtung zu bezeichnen; nicht bloss in dem anspruchslosen Sinn, den er einmal in einem seiner Briefe an Zelter hervorhebt, dass er sich die Befugnis wahren wollte, bei Lücken und Undeutlichkeiten des Gedächtnisses einzelne Fäden durch die nachempfindende Phantasie einzuschalten, sondern weit mehr noch in der tieferen Bedentung, dass das Leben eines so grossen und reinen Menschen, der sich tross aller Irrungen und Hemmnisse in seinem dunklen Drange doch immer des rechten Weges bewusst ist, auch in der schlichtesten Wahrheit, ja in dieser am meisten, mit der hoheitsvollen Macht eines grossen geschichtlichen Gedichts wirkt. Und indem Goethe seine Lebens und Gemütszustände schildert, das Werden seiner Persönlichkeit und seinen allmählich vorschreitenden Bildungsgang, die Eindrücke, die er von der Aussenwelt, von bedeutenden Menschen, von den ungeheuren Bewegungen des allgemeinen politischen Weltlaufs, von den Stimmungen und Kunstformen der Alten und Neuen, der vaterländischen und der fremden Literaturentwicklungen empfing, und die grossartigen Rückwirkungen, die er bereits mit seinen ersten gewaltigen Dichtungen auf die Zeitgenossen ausübte, wird diese Schilderung über das enge Privatleben hinaus zugleich ein so lebensvolles, tief gründliches, umfassendes Zeit und Kulturbild,

dass sie das zielzeigende Muster aller Literatur und Kunstgeschischtsschreibung geworden ist. Statt unverständig über mangelnden Geschichtssinn bei Goethe zu sprechen, ziemt es, auch nach dieser Seite hin fein demütig bei Goethe in die Schule zu gehen.

Erst durch diese Selbstbiographie wurde das tiefere Verständnis Goethe's eröffnet. Erst jesst fühlten und erkannten die Weiterstehenden, was die persönlichen Freunde Goethe's schon längst wussten, dass er nicht bloss ein grosser Dichter, sondern vor Allem auch ein grosser und schöner Mensch sei, dass Leben und Dichten bei ihm in innigster und untrennbarster Wechselwirkung stehe.

Hermann HETTNER.

Anglais

COMPOSITION FRANÇAISE
SUR UNE QUESTION GÉNÉRALE DE MORALE OU DE LITTÉRATURE

En pensant à La Fontaine, montrez comment Kipling, dans les *Livres de la jungle*, élève la fable aux proportions de l'épopée.

COMPOSITION EN LANGUE ANGLAISE

Where does, to your mind, the lasting charm of *Twelfth Night* chiefly lie ?

THÈME

Une Alouette rusée

Après avoir disposé nos gluaux autour de la mare, nous courûmes nous cacher à trente pas dans un taillis de jeunes châtaigniers, et nous attendîmes, le regard fixe et l'œil en éveil...

« Reste tranquille, me dit Sauvageol à voix basse ; tes mouvements empêchent les oiseaux d'approcher. Oh ! voici une alouette. Chut ! » Il disait vrai : une belle alouette huppée était arrivée d'un vol aux bords de la mare. Je me roidis comme un pieu, et ne bougeai plus. Cependant rien ne nous assurait que, pour boire, cette pimpante petite bête irait passer par nos portes étroites... Tandis que le chardonneret se jette étourdiment sur les gluaux, que la linotte perd la tête et cabriole dans l'eau, les pattes collées au bec, l'alouette, qui a vu le danger, boit en rasant l'eau comme l'hirondelle, et s'en va, jetant à l'oiseleur penaud des notes perlées d'une suprême ironie...

Du premier coup d'œil, elle jugea la situation : on voulait l'empêcher de boire. Elle fit le tour de la mare pour s'assurer de près si tous les abords étaient défendus. Convaincue qu'il n'existait pas d'autre brèche que les brèches dangereuses, elle se retira sur un petit tas de sable, à deux pas de l'eau. Elle resta là quelques minutes, chauffant son ventre au soleil, silencieuse, méditative, se battant de temps à autre la tête du bout de l'aile comme un philosophe aux abois qui se donnerait des coups de poing pour faire jaillir des idées de son cerveau. Enfin elle revint à la mare, se dirigeant droit sur nos gluaux. Je retins mon haleine pour faire moins de bruit. L'alouette avançait toujours, redressant sa petite huppe et grésillant. Dieu ! elle était arrivée à l'endroit fatal : pour peu qu'elle inclinât son joli bec, elle était perdue ! La fine bête le comprit, et par un léger battement d'ailes, fit un saut en arrière. Elle fut un instant immobile et sembla hésiter. Pourtant elle ne pouvait partir sans avoir bu ! Elle revint vers l'eau, cette fois lente-

ment, posément. Elle marcha de ce pas réfléchi jusqu'à l'une de nos petites ouvertures ; puis là, par une pirouette rapide, tournant la tête vers la lande et jetant la queue sur le gluau, elle entraîna celui-ci à travers le sable, en ayant soin de ne pas déployer ses ailes, de peur de les embarrasser. Tant qu'elle sentit les plumes de sa queue alourdies par le fardeau qu'elles traînaient après elle, l'alouette alla à travers le sable sans repos et sans trêve. Enfin le gluau, terreux, chargé de brindilles de genévriers se détacha. L'oiseau, libre, but et s'envola...

Sauvageol traduisit son désappointement par un juron énergique, marmottant entre ses dents :

« Quel tour cette coquine nous a joué ! quel tour ! »

FERDINAND FABRE, *Julien Savignac*.

VERSION

Sheep Shearing

From early morning there had been bleating of sheep in the yard, so that one knew the creatures were being sheared, and toward evening I went along to see. Thirty of forty naked-looking ghosts of sheep were penned against the barn, and perhaps a dozen still inhabiting their coats. Into the wool of one of these bulby ewes the farmer's small, yellow-haired daughter was twisting her fist, hustling it toward Fate ; though pulled almost off her feet by the frightened, stubborn creature, she never let got, till, with a despairing cough, the ewe had passed over the threshold and was fast in the hands of a shearer. At the far end of the barn, close by the doors, I stood a minute or two before shifting up to watch the shearing. Into that dim, beautiful home of age, with its great rafters and mellow stone archways, the June sunlight shone through loopholes and chinks, in thin glamour, powdering with its very strangeness the dark cathedraled air, which, high up, clung a fog of old grey cobwebs so thick as ever were the stalactites of a huge cave. At this end the scent of sheep and wood and men had not yet routed that home essence of the barn, like the savour of acorns and withering beech leaves.

They were shearing by hand this year, nine of them, counting the postman, who had come to round the sheep up and give general aid.

Sitting on the creatures, or with a leg firmly crooked over their heads, each shearer, even the two boys, had an air of going as it in his own way. In their white canvas shearing suits they worked very steadily, almost in silence, as if drowsed by the « click-clip, clichclip » of the shears. And the sheep, but for an occasional wriggle of legs or head, lay quiet enough, having an inborn sense perhaps of the fitness of things, even when, once in a way, they lost more than wool ; glad too, mayhap, to be rid of the matted vestments. From time to time the little damsel offered each shearer a jug and glass, but no man drank till he had finished his sheep ; then he would get up, stretch his cramped muscles, drink deep, and almost instantly sit down again on a fresh beast. And always there was the buzz of flies swarming in sunlight of open doorway. the dry rustle of the pollarded lime-trees in the sharp wind outside, the bleating of some relaesed ewe, upset at her own nakedness, the scrape and shuffle of heels and sheep's limbs on the floor, together with the « click-clip, click-clip » of the shears.

And each ewe, finished with, struggled up, helped by a friendly shove, and bolted out dazedly into the pen.

(JOHN GALSWORTHY. *The Inn of Tranquillity*).

Concours d'admission à Saint-Cyr (1918)

THÈME ALLEMAND

A cinq heures du matin on donna l'ordre du départ, après avoir compté les prisonnières, qui s'acheminèrent ensuite vers la gare. Nous marchions à la queue du convoi. Quand nous arrivâmes devant le train qui nous était destiné toutes les voitures semblaient déjà occupées. Nous fûmes finalement placées dans un wagon à bestiaux, muni de bancs de bois. On avait écrit sur ce wagon à la craie : Dix-huit femmes. La marche à l'entrée était si haute que nous ne pûmes y poser les pieds. Des soldats accoururent et nous y hissèrent l'une après l'autre. Vingt femmes et quatre hommes se trouvèrent finalement assis dans le wagon. Armés de fusils, trois factionnaires en gardaient l'entrée. Enfin le train se met en marche. A chaque arrêt les soldats vont prendre des ordres, ne sachant exactement où nous devons aller. La nuit tombe et l'on ferme l'unique porte. Eveillées depuis quatre heures du matin, nous sommes extrêmement fatiguées. Quelques jeunes filles gémissent, d'autres poussent de temps à autre de profonds soupirs, pendant que nos gardiens empestent l'air confiné, en fumant.

VERSION ALLEMANDE

Im Grunde braucht der Mensch heute dasselbe, was er zu allen Zeiten gebraucht hat : einen Wohnplatz, eine Hütte, einen Acker, einen Viehbestand, einen Wald und einen Bach. Wie verwickelt aber sind diese einfachen Dinge heute für den Stadtmenschen ! Sein Wohnplatz ist sehr klein, seine Hütte liegt unter Umständen zwölf oder fünfzehn Meter über der Erdoberfläche ; sein Acker liegt weit won ihm und er kennt ihn nicht ; von dem Vieh, dessen Fleisch und Milch er genieszt weiss er gar nichts ; sein Wald steht teils an der Donau und teils in Schweden, und sein Bach heiszt Wasserleitung. Er lebt von der Natur wie seine Ahnen auch, aber nicht mit ihr. Alles, was er sieht ist verarbeitetes Produkt. Der Stadtmensch redet vom Kaufen aber nicht vom Erzeugen der Bodenfrüchte. Er sieht den Landmann nur als den Menschen, der sich das wunderliche Vergnügen macht, mit zwei Pferden auf den Acker zu gehen, hat aber blutwenig Gefühl dafür, dasz alle Städter einen Acker, haben müssen, der für sie bearbeitet wird. Wir brauchen Wald, Acker, Vieh Steinbrecher und Bergleute, damit wir leben können. Auch wenn wir ein Industrievolk werden, musz es für uns Rohproduzenten geben, und zwar um so mehr, je mehr unsere Volkszahl wächst und unsere Ansprüche an das Leben sich steigern. (6 mars de 14 h. à 17 h.).

THÈME ANGLAIS

Le capitaine X de l'état-major, un colosse, en toute circonstance porteur d'un gourdin énorme, est fait prisonnier dans un village avec une vingtaine d'hommes. On le désarme, mais l'on oublie de lui enlever sa trique. Au bout d'un instant, l'attention de ses gardiens s'était

relâchée. Il leur tombe dessus à coups de matraque et en étend huit sur le carreau.

Encouragés par cet exemple, les « tommies » empoignent les armes qu'ils rencontrent sous la main, exécutent une sortie sous les ordres du capitaine et mettent en fuite les Allemands qui tentent de leur barrer le passage ; mais une mitrailleuse ouvre sur eux un feu terrible.

Vite, le capitaine qui connaît le village à fond, se glisse à travers les jardins, prend à revers les mitrailleurs, les assomme, tous les quatre, avec sa solide trique, puis, aidé par les « tommies » accourus dans l'entretemps, il ouvre le feu avec cette même mitrailleuse sur les défenseurs encore postés dans le village, les oblige à l'évacuer, momentanément du moins, et enfin ramène sa petite troupe au complet dans les lignes amies. Pour ce joli fait d'armes, le Capitaine a reçu la Victoria-Cross, autrement dit la plus haute distinction militaire anglaise.

VERSION ANGLAISE

A Village Sketch

There was a village that had been stamped flat, till it looked older than Pompeii. There were not three roofs left, nor one whole house. In most places you saw straight into the cellars. The hops were ripe in the grave-dotted-fields round about. They had been brought in and piled in the nearest outline of a dwelling. Women sat on chairs on the pavement, picking the good-smelling bundles. When they had finished one, they reached back and pulled out another through the window hole behind them, talking and laughing the while.

A cart had to be manœuvred out of what had been a farmyard, to take the hops to market. A thick, broad, fair-haired wench, of the sort that Millet drew, flung all her weight on a spoke and brought the cart forward into the street. Then she shook herself, and, hands on hips, danced a little defiant jig in her sabots as she went back to get the horse. Another girl came across a bridge. She was precisely of the opposite type, slender, creamy-skinned, and délicate-featured. She carried a brand-new broom over her shoulder through that desolation, and bore herself with the pride and grace of Queen Iseult. The farm-girl came out leading the horse, and, as the two young things passed, they nodded and smiled at each other, with the delicate tangle of the hop vines at their feet.

LANGUES ÉTRANGÈRES FACULTATIVES

THÈME ANGLAIS

Une salle à manger magnifique

Figurez-vous, dans une maison incendiée, un pan de mur qui tient encore : il n'y a qu'à savoir l'utiliser ; le vent souffle-t-il du nord ? vous vous installez côté sud, au soleil. Fait-il trop chaud ? vous mettez le couvert, côté nord, à l'ombre, sur de grosses pierres qui se sont écroulées là en tas, exprès pour servir de table, semble-t-il. Une vieille machine agricole sert de porte-manteau. Incomparable avantage de cette salle ; on a une vue magnifique ; pas de murs, rien que la campagne étalée devant soi, et les peupliers qui bordent la rivière s'en vont en rangée sinueuse vers des lointains bleutés, infiniment doux à l'œil.

Dans l'après-midi, on s'abandonne à une grande satisfaction. Assis à la porte de sa grange, on jouit du repos. Dans la rue du village, les auto-camions passent sans arrêt, des moteurs ronflent, des charretiers crient, des soldats s'interpellent, les maréchaux-ferrants tapent sur l'enclume... On a de la poussière plein la bouche, de la fumée plein les narines et du bruit plein les oreilles. Mais ça ne fait rien, le soldat « prend le frais », à l'ombre de sa grange, calme, béat. (8 mars à 7 h., 2 heures pour chaque langue).

VERSION ANGLAISE

George Washington

No nobler figure ever stood in the forefront of a nation's life. Washington was grave and courteous in address ; his manners were simple hand. impretending ; his silence and the serene calmness of his temper spoke of a perfect self-mastery : but there was little in his outer bearing to reveal the grandeur of soul which lifts figure, with all the simple majesty of an ancient statue, out of the smaller passions, the meaner impulses of the world round him.

It was only as the weary fight went on that the colonists learned little be little the greatness of their leader, his clear indoment, his heroïc endurance, his silence under difficulties, his calmness in the hour of danger or dafeat, the patience with which he waited, the quickness and hardness with which he struck, the lofty and serene sense of duty that never swerved from its task through resentment or jealousy, that never through war or peace felt the touch of a meaner ambition, that knew no aim save that of guarding the freedom of his fellow-countrymen.

THÈME ALLEMAND

La jeune captive fut amenée dans la cour d'une filature de laine, où déjà un certain nombre de femmes étaient rassemblées. La fraîcheur et l'humidité de l'air avant le lever du soleil furent très désagréables aux prisonnières dont quelques-unes étaient légèrement vêtues. La jeune fille demanda à l'une de ses voisines d'où elle était. Elle apprit ainsi que la plupart des femmes qui les entouraient étaient des domestiques enlevées de Tourcoing.

Une bonne heure se passe. Un officier allemand arrive enfin à cheval, suivi d'une troupe à pied. Les captives sont rangées quatre par quatre, des soldats, baïonnette au canon, les encadrent. Le signal de départ est donné. Les voilà en route pour aller s'embarquer en chemin de fer.

Maintenant le jour est tout à fait levé. Les prisonnières avancent avec peine, les bagages qu'elles portent sur leurs épaules, sous le bras, à la main, ne leur permettent pas de marcher vite, et les fatiguent horriblement.

VERSION ALLEMANDE

Karlsruhe, den 23. Dezember 1856.

Auf die dringende Einladung des Kaisers, ist der Kronprinz einen Tag länger in Paris geblieben. Früh haben wir die Modelle und die köstliche Waffensammlung des Artilleriedepots besucht. Dann habe

ich zahlreiche Tabatieren verteilt und dem General Rollin 12.000 fr. für die Dienerschaft überreicht.

Abends war grosse Tafel beim Kaiser und nach derselben beurlaubten wir uns. Um elf Uhr fuhren wir von der neuen schönen. Gare de Strasbourg ab Die kaiserlichen Salonwagen sind so eingerichtet, dasz man alle möglichen Bequemlichkeiten hat, und ich erwachte erst in Saverne, von wo die Fahrt durch die Vogesen sehr schön ist. Es war traurig die Leute dort deutsch sprechen zu hören und dabei sind sie gute Franzosen. Wir haben sie ja im Stich gelassen ! Um neun Uhr erblickten wir das Münster, hielten uns aber in Strassburg nicht auf, wo aller Empfang verbeten war.

Oberst MOLTKE (als Adjutant das preuszischen Kronprinzen).

Compositions données au baccalauréat (1918)

ALLEMAND

Was haben sie bis jetzt für das Vaterland leisten können?

1. Patenschaft von Soldaten die keine Familie haben die für sie sorgen kann. Was schicken Sie ihnen, was schreiben Sie ihnen ?
2. Mitarbeit an Wohltätigkeitswerken.
3. Bekämpfung des Egoismus, um trotz aller kleinen und groszen Entbehrungen und Kümmernisse in Ihrem eigenen Geiste und in Ihrer Umgebung immer eine gute Gesinnung aufrecht zu erhalten.
4. Verdoppelte Arbeit, um in Ihrem Fache und in Ihrer Stellung, wie dieselben auch sein mögen, ein tüchtiges Mitglied der Gesellschaft zu werden.

Paris B.

Die Entbehrungen die der Krieg uns auferlegt

A. Ursachen : 1° Die meisten Männer stehen bei der Fahne, oder arbeiten für den Krieg : Schwierigkeiten für den Ackerbau und für die Industrie. 2° Die Schiffe sind weniger zahlreich ; sie werden, sowie auch die Eisenbahn, hauptsächlich für Truppen und Munitionen gebraucht : Schwierigkeiten der Transporte.

B. Wirkungen : in Nahrung, Kleidung, Heizung, Beleuchtung, Verkehrsmitteln, Schreibmaterial u. s. w.

C. Diese Entbehrungen sollen wir nicht nur als eine Notwendigkeit, sondern vor allem als eine Pflicht auffassen, zu deren freudiger Erfüllung wir alle das gute Beispiel geben wollen.

P. Paris D.

Eine gotische Kirche (der Dom in Reims)

Beschreibe eine gotische Kirche.

Das Aeussere. — Verhältnis der Höhe zur Breite. Die Türme. Die Vorderseite. Die Haupttür. Die Zieraten.

Das Innere. — Das Schiff. Das Chor. Die radförmigen Fenster. Die Pfeiler. Die Spitzbogen.

Der Dom in Reims. — Woran erinnert uns dieser Dom ? (zum Beispiel, an die Jungfrau von Orléans und an Karl VII). — Was ist aus diesem Dom in dem heutigen Krieg geworden ? — Die Gefühle eines Franzosen, wenn er an den heutigen Zustand des Doms in Reims denkt.

Bordeaux B.D.

ANGLAIS

A young American soldier writes to his friends at home after his arrival in France.

His voyage — how his ship was attacked by a submarine and saved by an English destroyer.

His landing in an old French province — his first impressions of France and the French.

His stay in a training camp and hope of being soon sent to the front.

Paris D.

A school-boy is dining at home with his father, and grumbling at the scarcity and want of variety of his food.

The father tells him the reason of this — It is war time — all restrictions ought to be bravely, cheerfully borne — such complaints are trifling when compared with the hardships of the boy's elder brother, a soldier in the trenches.

Paris B.

What would you answer to men who say that they are citizens of the world, that they acknowledge no special country as their own, and that any nation is worth any other ?

Show how this so-called humanitarian and cosmopolite feeling is only a form of selfishness — how a man receives too many benefist from his country to be indifferent to it without the blanckest ingratitude — what are the fatal consequences of a no-country theory.

Can you show, by history, that there have been nations more useful to mankind and nobler than others ? also that nations have at times been selfish, greedy for domination and dangerous ?

Apply all this to the present state of France and Europe.

(Bordeaux B. D.)

ESPAGNOL

El cura de Torrejon.

Alonso Fresnedo, cura de Torrejon, concertó con Juan Carrasquero, escribano, que viniese a su casa el día siguiente muy temprano.

« Yo le prometo, le dijo Carrasquero, que, si no muero, acudiré luego por la mañana, antes de que sea Vd levantado. »

A las nueve de la mañana, viendo que no venía, mandó el cura al sacristan que tañese a muerto. Oyendo esto los del pueblo, acudieron muchos dellos a saber quien era el muerto, y preguntándoselo al cura, les respondió que Juan Carrasquero.

Viene Juan Corrasquero á reñir al cura. — « ¿ Cómo ? », le contesta Alonso Fresnedo, « ¿ no me dijiste tu anoche que creyese que eras muerto si á la punta del día no estabas aqui ? Pues, creyendo yo que decías verdad, ho mandado que se hiciese lo que por los otros muertos se acostumbra. »

El truhán y el asno.

Delante del duque de Bayona, tomaba el ayo un diá lección a los pajes, entre los cuales había uno de tan duro ingenio que no podían entrarle los letras en la cabeza.

Hallándose un truhán presente, dijo : « Pues a un asro en se naré yo en seis meses a leer. » — Pues yo te apuesto, contestó el duque, que no le enseñas ni en doce. »

Compró el truhán un asnillo y púsole delante un librazo, echando unos cuantos granos de cebada sobre una de las hojas y otros tantos sobre la hoja siguiente y sobre la tercera también. Despues de haberse comido el asno los granos de la hoja primera, tenia el truhán con la mano la hoja buen rato, y despues dejábale que con el hocico la volviese.

Venido el día señalado, comenzó el asno a cartear de la manera que había acostumbrado.

El duque dijo entonces al truhán : « Como no lee tu asno, tu has perdido. »

— « Antes he ganado, respondió el truhán ; porque todo el mundo ve como lee mi asno, y yo emprendí de enseñarle a leer, y no a hablar. »

Comentar las siguientes palabras del Quijote : « Bien hayan aquellos benditos siglos que carecieron de la espantable furia de aquestos endemoniados instrumentos de la artillería, a cuyo inventor tengo para mí que en el infierno se le está dando el premio de su diabólica invención, con lo cual dió causa que un infame y coborde brazo quite la vida a un valeroso caballero. »

Bordeaux B. D.

ITALIEN

Una rivista al fronte italiano.

In uno dei piccoli villaggi del Veneto alcuni reparti dell' esercito francese sono stati passati in rivista del generalissimo italiano Diaz, nel mese di dicembre 1917. I generali Fayolle e Duchesne si sono avanzati incontro al generale Diaz e gli han fatto di scorta, mentre la musica intonava l'Inno Reale e la Marsigliese. Dopo la commovente e breve rivista, il generalissimo italiano, colpito dall' aspetto fiero dei nostri « poilus », ha loro indirizzato una vibrante allocuzione, dicendosi superbo di dare alle rappresentanze dell' esercito francese in Italia il più cordiale benvenuto.

Descriverete la scena : il villaggio affollato di soldati delle nazioni alleate e di abitanti accorsi come a una festa ; — le truppe francesi ; — i due stati maggiori ; — l'allocuzione ; — la sfilata.

Paris B.

Lettera d'un giovane Italiano ad un suo amico francese (O d'una Italiana ad una sua amica) per esprimere il vivissimo desiderio dei suoi connazionali di vedere i Francesi più solleciti a studiare la lingua italiana.

Addurrete varî argomenti : gli Italiani colti studiano tutti il francese ; legittimo desiderio della reciprocità ; — ricchezza della letteratura italiana ; — interesse commerciale, scientifico, ecc... per lottare uniti contre l'influenza tedesca ; — necessità di consolidere gli antichi legami d'amicizia tra le due nazioni.

Paris D.

Le Gérant : A. COUESLANT.

CAHORS & ALENÇON IMPRIMERIES COUESLANT. — 20.838

Seizième année. — N° 4 Octobre-Novembre-Décembre 1918

Les
Langues Modernes

Pour nos Camarades réfugiés et rapatriés

Appel à nos Sociétaires

La délivrance de nos régions envahies, en remplissant de joie nos cœurs de Français, nous a malheureusement aussi causé bien des tristesses, en nous dévoilant d'infinies misères que nous ne pressentions que trop. L'une des plus douloureuses sans contredit, parce qu'elle est surtout d'ordre moral, a été, pour nos collègues habitant ces régions, la destruction ou la disparition de leurs livres, de leurs notes et de leurs travaux. Or, que peut un professeur sans ces chers compagnons d'existence, qui sont comme une partie de lui-même ? Aucun de nous n'a besoin qu'on lui dépeigne cette détresse sans nom. Aussi est-ce avec une pleine confiance que nous adressons un pressant appel à tous ceux qui, ayant eu le bonheur d'échapper à ces souffrances, seraient disposés à aider nos malheureux compatriotes et collègues à se refaire une modeste bibliothèque, en puisant dans le superflu de la leur. Qui d'entre nous n'a en abondance des exemplaires d'ouvrages dont il n'a que faire, ou qu'il possède en double et qui seraient les bienvenus sur la table vide de nos pauvres camarades réfugiés ou rapatriés ? Qui ne voudra au prix d'un si léger sacrifice, contribuer à leur rendre cet aliment intellectuel quotidien dont ils sont si cruellement privés, et qui seul peut leur faire reprendre goût

à leur profession ? Et quelle émotion douce et salutaire n'éprouveront-ils pas dans leur détresse, ces combattants et ces martyrs de la foi nationale de se sentir si discrètement et si fraternellement aidés par ceux-là mêmes qu'ils ont protégés, en les subissant eux-mêmes, des horreurs de l'invasion ?

Nous sommes assurés que notre appel sera entendu et nous serons reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui pourront distraire dans ce but quelques ouvrages de leur bibliothèque de vouloir bien en envoyer la liste avec leur nom et adresse au secrétaire de la Rédaction qui se fera un plaisir de les communiquer de leur part à Mlle Véroux. Lycée Jules Ferry. 77. boulevard de Clichy, Paris IXe.

De même ceux de nos collègues qui désirent profiter de ces offres sont priés de faire connaître de façon aussi précise que possible leurs desiderata au Secrétaire de la Rédaction qui les transmettra à M. Darolle, Professeur au Lycée de Lille, Rue Clairaut, 10, Paris XVIIe.

Le Bulletin publiera, s'il y a lieu, les listes de demandes de livres en langues vivantes auxquelles il n'aurait pu être donné satisfaction immédiate.

LE BUREAU DE L'ASSOCIATION.

AU CHAMP D'HONNEUR

LE LIVRE D'OR

VINGT-TROISIÈME PAGE

CITATIONS

DELEVALLÉE (Maurice), professeur d'allemand au lycée de Saint-Omer (Pas-de-Calais), sous-lieutenant au ...e régiment d'infanterie :

1re citation :

« Officier plein d'allant. En décembre 1916 est allé, sous un bombardement violent, reconnaître l'endroit où était supposé tombé un avion. Projeté dans un trou d'obus par un projectile, n'en a pas moins rempli sa mission. » (Ordre du régiment du 17 janvier 1917).

2e citation :

« A fait preuve d'audace et de sang-froid en exécutant, en plein jour, une reconnaissance périlleuse ; s'est avancé jusqu'à la ligne des sentinelles ennemies et a fourni sur les points occupés par les postes avancés des renseignements précieux. » (Ordre de la brigade du 2 février 1917).

3e citation :

« Officier d'une haute valeur morale, d'un courage et d'une énergie au-dessus de tout éloge. A pris part comme volontaire, le 1er avril 1917, à un coup de main exécuté sur les tranchées ennemies. A pénétré un des premiers dans les organisations allemandes, poussant jusqu'à la tranchée de soutien, nettoyant les abris et ramenant des prisonniers. » (Ordre du corps d'armée du 22 avril 1917).

DRUESNE (Marius), professeur d'anglais au collège de Montbéliard (Doubs), sergent au ...e régiment d'infanterie :

« Sous-officier observateur d'un calme remarquable, s'est porté maintes fois en première ligne sous de violents bombardements ennemis pour reconnaître les nouvelles lignes, le 5 mai et les jours suivants. » (Ordre de la division).

MENEAU (Jean-Louis), officier-interprète de 2e classe à l'E. M. de la 55e D. I. :

« A largement contribué au succès de la bataille entre les 17 et 25 août 1918, en exploitant avec la plus grande intelligence les renseignements recueillis sur l'ennemi, fournissant non seulement au commandement, mais aussi aux exécutants des indications précieuses sur les résistances qu'ils auraient à briser. » (2e citation).

M. Jean Meneau, étudiant d'allemand, est le fils de notre dévoué collègue, M. Meneau, professeur au lycée Carnot.

Pochard, professeur d'anglais au collège de Pontarlier (Doubs) :

« A transmis les ordres du capitaine avec un grand courage et beaucoup de dévouement sous des tirs de barrage violents (combats de V... et K... A été blessé. » (Ordre du régiment).

Rabuteau (Marie), professeur d'anglais au collège de Gaillac (Tarn), soldat C. H. R. :

« Soldat téléphoniste, dévoué et courageux. Sur le front depuis le début de la guerre. Du 6 au 8 avril, pendant l'assaut ennemi, toutes les communications étant impossibles, a réussi à maintenir par T. P. S., la communication entre un chef de bataillon et le P. C. du colonel commandant le sous-secteur. » (Ordre du régiment).

Sallé, agrégé d'anglais, soldat au 150e régiment d'infanterie :

« Au cours des combats des 31 mai, 1er et 2 juin 1918, a assuré une liaison toujours périlleuse entre les bataillons de première ligne et le chef de corps. A fait preuve d'un dévouement exemplaire. » (Ordre du régiment).

LÉGION D'HONNEUR

Peter (Charles-Robert), professeur d'allemand au collège de Baume-les-Dames (Doubs), officier interprète de 1re classe à l'état-major d'une armée.

PROMOTIONS

Dreyfus, professeur d'allemand au lycée de Besançon : promu officier interprète de 1re classe.

Message Wilson

Message adressé au Congrès américain par le Président Wilson le 2 avril 1917, *pour lui demander de déclarer que l'état de guerre existe entre les Etats-Unis et l'Allemagne.*

President Wilson spoke as follows :

« I have called the Congress into extraordinary session because there are serious, very serious, choices of policy to be made, and made immediately, which it was neither right nor constitutionally permissible that I should assume the responsibility of making.

« On the 3^d of February last I officially laid before you the extraordinary announcement of the Imperial German Government that on and after the 1st day of February it was its purpose to put aside all restraints of law or of humanity and use its submarines to sink every vessel that sought to approach either the ports of Great Britain and Ireland or the western coasts of Europe or any of the ports controlled by the enemies of Germany within the Mediterranean.

« That had seemed to be the object of the German submarine warfare earlier in the war, but since April of last year the Imperial Government had somewhat restrained the commanders of its under-sea craft in conformity with its promise then given to us that passenger boats should not be sunk, and that due warning would be given to all other vessels which its submarines might seek to destroy when no resistance was offered or escape attempted, and care taken that their crews were given at least a fair chance to save their lives in their open boats. The precautions taken were meagre and haphazard enough, as proved in distressing

N. D. L. R. — Nous nous proposons de publier une série de textes marquant les étapes de l'opinion américaine pendant la guerre. Ils pourront être particulièrement utiles à nos collègues d'anglais. Voici le premier dont, à cette heure de la victoire, nous ne saurions garder un souvenir assez précis, puisqu'il donne les raisons de l'entrée en guerre du pays qui fit définitivement pencher la balance en faveur du Droit.

instance after instance in the progress of the cruel and unmanly business, but a certain degree of restraint was observed.

No Compassion or Mercy Shown by U Boats

« *The new policy has swept every restriction aside. Vessels of every kind, whatever their flag, their character, their cargo, their destination, their errand, have been ruthlessly sent to the bottom without warning, and without thought of help or mercy for those on board, the vessels of friendly neutrals along with those of belligerents. Even hospital ships and ships carrying relief to the sorely bereaved and stricken people of Belgium, though the latter were provided with safe conduct through the proscribed areas by the German Government itself, and were distinguished by unmistakable marks of identity, have been sunk with the same reckless lack of compassion or of principle.*

« I was for a little while unable to believe that such things would in fact be done by any Government that had hitherto subscribed to the humane practices of civilized nations.

« International law had its origin in the attempt to set up some law which would be respected and observed upon the seas, where no nation had right of dominion and where lay the free highways of the world. By painful stage after stage has that law been built up with meagre enough results, indeed, after all was accomplished that could be accomplished, but always with a clear view, at least, of what the heart and conscience of mankind demanded.

« This minimum of right the German Government has swept aside under the plea of retaliation and necessity and because it had no weapons which it could use at sea except those, which it is impossible to employ as it is employing them without throwing to the winds all scruples of humanity or of respect for the understandings that were supposed to underlie the intercourse of the world.

Wanton and Wholesale Destruction of Lives

« I am not now thinking of the loss of property involved, immense and serious as that is, but only of the wanton and wholesale destruction of the lives of non-combatants, men, women and children, engaged in pursuits which have

always, even in the darkest periods of modern history, been deemed innocent and legitimate. Property can be paid for; the lives of peaceful and innocent people cannot be.

« *The present German warfare against commerce is a warfare against mankind. It is a war against all nations.* American ships have been sunk, American lives taken, in ways which it has stirred us very deeply to learn of, but the ships and people of other neutral and friendly nations have been sunk and overwhelmed in the waters in the same way. There has been no discrimination.

« The challenge is to all mankind. Each nation must decide for itself how it will meet it. The choice we make for ourselves must be made with a moderation of counsel and a temperateness of judgment befitting our character and our motives as a Nation. We must put excited feeling away.

« *Our motive will not be revenge or the victorious assertion of the physical might of the Nation, but only the vindication of right, of human right, of which we are only a single champion.*

« When I addressed the Congress on the 26[th] of February last I thought that it would suffice to assert our neutral rights with arms, our right to use the seas against unlawful interference, our right to keep our people safe against unlawful violence.

« But armed neutrality, it now appears, is impracticable. Because submarines are in effect outlaws when used as the German submarines have been used against merchant shipping, it is impossible to defend ships against their attacks as the law of nations has assumed that merchantmen would defend themselves against privateers or cruisers, visible craft, giving chase upon the open sea. It is common prudence in such circumstances — grim necessity, indeed — to endeavor to destroy them before they have shown their own intention. They must be dealt with upon sight, if dealt with at all.

« The German Government denies the right of neutrals to use arms at all within the areas of the sea which it has proscribed, even in the defense of rights which no modern publicist has ever before questioned their right to defend.

« The intimation is conveyed that the armed guards which we have placed on our merchant ships will be treated as beyond the pale of law and subject to be dealt with as pirates would be. Armed neutrality is ineffectual enough at

best ; in such circumstances and in the face of such pretensions it is worse than ineffectual ; it is likely at once to produce what it was meant to prevent ; it is practically certain to draw us into the war without either the rights or the effectiveness of belligerents.

« There is one choice we cannot make, we are incapable of making : *We will not choose the path of submission and suffer the most sacred rights of our Nation and our people to be ignored or violated.* The wrongs against which we now array ourselves are not common wrongs ; they cut to the very roots of human life.

Urges Use of All Power and Resources

« With a profound sense of the solemn and even tragical character of the step I am taking and of the grave responsibilities which it involves, but in unhesitating obedience to what I deem my constitutional duty, *I advise that the Congress declare the recent course of the Imperial German Government to be in fact nothing less than war against the Government and people of the United States ; that it formally accept the status of belligerent which has thus been thrust upon it, and that it take immediate steps not only to put the country in a more thorough state of defense but also to exert all its power and employ all its resources to bring the Government of the German Empire to terms and end the war.*

« What this will involve is clear. It will involve the utmost practicable co-operation in counsel and action with the Governments now at war with Germany, and, as incident to that, the extension to those Governments of the most liberal financial credits, in order that our resources may, so far as possible, be added to theirs. It will involve the organization and mobilization of all the material resources of the country to supply the materials of war and serve the incidental needs of the Nation in the most abundant and yet the most economical and efficient way possible.

« It will involve the immediate full equipment of the navy in all respects but particularly in supplying it with the best means of dealing with the enemy's submarines. *It will involve the immediate addition to the armed forces of the United States already provided for by law in case of war at least 500,000 men, who should, in my opinion, be chosen upon the principle of universal liability to service, and also*

the authorization of subsequent additional increments of equal force so soon as they may be needed and can be handled in training.

Would Finance the War by Equal Taxation

« It will involve also, of course, the granting of adequate credits to the Government, sustained, I hope, so far as they can equitably be sustained by the present generation, by well conceived taxation. I say sustained so far as may be equitable by taxation because it seems to me that it would be most unwise to base the credits which will now be necessary entirely on money borrowed. It is our duty, I most respectfully urge, to protect our people so far as we may against the very serious hardships and evils which would be likely to arise out of the inflation which would be produced by vast loans.

« In carrying out the measures by which these things are to be accomplished we should keep constantly in mind the wisdom of interfering as little as possible in our own preparation and in the equipment of our own military forces with the duty — for it will be a very practical duty — of supplying the nations already at war with Germany with the materials which they can obtain only from us or by our assistance. *They are in the field and we should help them in every way to be effective there.*

« I shall take the liberty of suggesting, through the several executive departments of the Government for the consideration of your committees, measures for the accomplishment of the several objects I have mentioned. I hope that it will be your pleasure to deal with them as having been framed after very careful thought by the branch of the Government upon which the responsibility of conducting the war and safeguarding the Nation will most directly fall.

Seeks to Vindicate the Principles of Peace

« While we do these things, these deeply momentous things, let us be very clear and make very clear to all the world what our motives and our objects are. My own thought has not been driven from its habitual and normal course by the unhappy events of the last two months, and I do not believe that the thought of the Nation has been altered or clouded by them.

« I have exactly the same thing in mind now that I had

in mind when I addressed the Senate on the 22[nd] of January last! the same that I had in mind when I addressed the Congress on 3[rd] of February and on the 26[th] of February. *Our object now, as then, is to vindicate the principles of peace and justice in the life of the world as against selfish and autocratic power and to set up among the really free and self-governed peoples of the world such a concert of purpose and of action as will henceforth insure the observance of those principles.*

« Neutrality is no longer feasible or desirable where the peace of the world is involved and the freedom of its peoples, and the menace to that peace and freedom lies in the existence of autocratic Governments backed by organized force which is controlled wholly by their will, not by the will of their people. *We have seen the last of neutrality in such circumstances.*

« We are at the beginning of an age in which it will be insisted that the same standards of conduct and of responsibility for wrong done shall be observed among nations and their Governments that are observed among the individual citizens of civilized states.

Has No Quarrel With the German People

« *We have no quarrel with the German people. We have no feeling toward them but one of sympathy and friendship. It was not upon their impulse that their Government acted in entering this war. It was not with their previous knowledge or approval.*

« It was a war determined upon as wars used to be determined upon in the old, unhappy days when peoples were nowhere consulted by their rulers and wars were provoked and waged in the interest of dynasties or of little groups of ambitious men who were accustomed to use their fellow men as pawns and tools.

« *Self governed nations do not fill their neighbor states with spies or set the course of intrigue to bring about some critical posture of affairs which will give them an opportunity to strike and make conquest. Such designs can be successfully worked only under cover and where no one has the right to ask questions.*

« Cunningly contrived plans of deception or aggression, carried, it may be, from generation to generation, can be worked out and kept from the light only within the privacy

of courts or behind the carefully guarded confidences of a narrow and privileged class. They are happily impossible where public opinion commands and insists upon full information concerning all the nation's affairs.

« *A steadfast concert for peace can never be maintained except by a partnership of democratic nations. No autocratic Government could be trusted to keep faith within it or observe its covenants.* It must be a league of honor, a partnership of opinion. Intrigue would eat its vitals away; the plotters of inner circles who could plan what they would and render account to no one would be a corruption seated at its very heart. Only free peoples can hold their purpose and their honor steady to a common end and prefer the interests of mankind to any narrow interest of their own.

Assurance for Peace From Russian Revolt

« Does not every American feel that assurance has been added to our hope for the future peace of the world by the wonderful and heartening things that have been happening within the last few weeks in Russia ?

« Russia was known by those who knew it best to have been always in fact democratic at heart, in all the vital habits of her thought, in all the intimate relationships of her people that spoke their natural instinct, their habitual attitude toward life.

« The autocracy that crowned the summit of her political structure, long as it had stood and terrible as was the reality of its power, was not in fact Russian in origin, in character or purpose ; and now it has been shaken, and the great, generous Russian people have been added, in all their native majesty and might, to the forces that are fighting for freedom in the world, for justice and for peace. Here is a fit partner for a league of honor.

« *One of the things that has served to convince us that the Prussian autocracy was not and could never be our friend is that from the very outset of the present war it has filled our unsuspecting communities, and even our offices of government, with spies and set criminal intrigues everywhere afoot against our national unity of council, our peace within and without, our industries and our commerce.*

Prussian Spies Here Before War Began

« Indeed, it is now evident that its spies were here even before the war began, and it is unhappily not a matter of

conjecture but a fact proved in our courts of justice that the intrigues which have more than once come perilously near to disturbing the peace and dislocating the industries of the country have been carried on at the instigation, with the support, and even under the personal direction of official agents of the Imperial Government accredited to the Government of the United States.

« Even in checking these things and trying to extirpate them we have sought to put the most generous interpretation possible upon them, because we knew that their source lay, not in any hostile feeling or purpose of the German people toward us (who were no doubt as ignorant of them as we ourselves were), but only in the selfish designs of a Government that did what it pleased and told its people nothing. But they have played their part in serving to convince us at last that that Government entertains no real friendship for us and means to act against our peace and security at its convenience. That it means to stir up enemies against us at our very doors the intercepted note to the German Minister at Mexico City is eloquent evidence.

« *We are accepting this challenge of hostile purpose because we know that in such a Government, following such methods, we can never have a friend ;* and that in the presence of its organized power, always lying in wait to accomplish we know not what purpose, there can be no assured security for the democratic Governments of the world.

Gage of Battle to Be Accepted Now

« *We are now about to accept gage of battle with this natural foe to liberty and shall, if necessary, spend the whole force of the Nation to check and nullify its pretensions and its power. We are glad, now that we see the facts with no veil of false pretense about them, to fight thus for the ultimate peace of the world and for the liberation of its peoples, the German peoples included ; for the rights of nations great and small and the privilege of men everywhere to choose their way of life and of obedience.*

« *The world must be made safe for democracy. Its peace must be planted upon the trusted foundations of political liberty.*

« We have no selfish ends to serve. We desire no conquest, no dominion. We seek no indemnities for ourselves, no

material compensation for the sacrifices we shall freely make. We are but one of the champions of the rights of mankind. We shall be satisfied when those rights have been as secure as the faith and the freedom of the nations can make them.

« Just because we fight without rancor and without selfish objects, seeking nothing for ourselves but what we shall wish to share with all free peoples, we shall, I feel confident, conduct our operations as belligerents without passion, and ourselves observe with proud punctilio the principles of right and of fair play we profess to be fighting for.

« I have said nothing of the Governments allied with the Imperial Government of Germany because they have not made war upon us or challenged us to defend our right and our honor.

Austria Has So Far Kept the Peace

« The Austro-Hungarian Government has indeed avowed its unqualified indorsement and acceptance of the reckless and lawless submarine warfare adopted now without disguise by the Imperial German Government and it has therefore not been possible for this Government to receive Count Tarnowski, the Ambassador recently accredited to this Government by the Imperial and Royal Government of Austria-Hungary ; but that Government has not actually engaged in warfare against citizens of the United States on the seas, and I take the liberty, for the present at least, of postponing a discussion of our relations with the authorities at Vienna. We enter this war only where we are clearly forced into it because there are no other means of defending our rights.

« It will be all the easier for us to conduct ourselves as belligerents in a high spirit of right and fairness because we act without animus, not in enmity toward a people or with the desire to bring about any injury or disadvantage upon them, but only in armed opposition to an irresponsible Government which has thrown aside all considerations of humanity and of right and is running amuck.

Believes Most German-Americans Loyal

« We are, let me say again, the sincere friends of the German people, and shall desire nothing so much as the early re-establishment of intimate relations of mutual

advantage between us — however hard it may be for them, for the time being, to believe that this is spoken from our hearts. We have borne with their present Government through all these bitter months because of that friendship — exercising a patience and forbearance which would otherwise have been impossible.

« We shall, happily, still have an opportunity to prove that friendship in our daily attitude and actions toward the millions of men and women of German birth and native sympathy who live among us and share our life, and we shall be proud to prove it toward all who are in fact loyal to their neighbors and to the Government in the hour of test. *They are, most of them, as true and loyal Americans as if they had never known any other fealty or allegiance. They will be prompt to stand with us in rebuking and restraining the few who may be of a different mind and purpose.*

« If there should be disloyalty, it will be dealt with with a firm hand of stern repression ; but if it lifts it head at all, it will lift it only here and there and without countenance except from a lawless and malignant few.

« It is a distressing and oppressive duty, gentlemen of the Congress, which I have performed in thus addressing you. There are, it may be, many months of fiery trial and sacrifice ahead of us. It is a fearful thing to lead this great, peaceful people into war — into the most terrible and disastrous of all wars, civilization itself seeming to be in the balance.

Lives and Fortunes Dedicated to Task

« But the right is more precious than peace, and we shall fight for the things which we have always carried nearest our hearts — *for democracy, for the right of those who submit to authority to have a voice in their own Governments, for the rights and liberties of small nations, for a universal dominion of right by such a concert of free peoples as shall bring peace and safety to all nations and make the world itself at last free.*

« *To such a task we can dedicate our lives and our fortunes, everything that we are and everything that we have, with the pride of those who know that the day has come when America is privileged to spend her blood and her might for the principles that gave her birth and happiness and the peace which she has treasured. God helping her, she can do no other.* »

« Rapprochement Universitaire »

Le groupe constitué sous ce nom et qui a sa permanence tous les mardis au Cercle de la Librairie, 117, boulevard St-Germain, a donné le 27 octobre sa première réunion amicale pour la présente année scolaire. Le secrétaire y a lu un rapport, dont nous retenons les renseignements suivants :

Rapprochement universitaire, cela veut dire rapprochement entre les trois enseignements pour l'étude de toutes les grandes questions nationales ou mondiales qui se posent à l'Université d'après la guerre ; rapprochement avec les Universités étrangères, réception et accueil des collègues étrangers de passage parmi nous.

Le groupe compte actuellement environ 300 membres : son président est M. Larnaude, doyen de la Faculté de Droit ; son trésorier M. Caullery, professeur à la Faculté des Sciences ; son secrétaire M. Sylvain Lévi, professeur au Collège de France et, en son absence, M. Delacroix, maître de conférences à la Sorbonne.

L'an dernier, le Rapprochement universitaire a reçu solennellement et entendu M. Bernard Bouvier, de l'Université de Genève, M. Stokes, de l'Université de Yale, M. Brachet, de l'Université de Bruxelles, M. Lefèvre, de l'Université de Lille. Pour sa séance inaugurale de cette année, il a reçu M. Benès, professeur à l'Université de Prague, ministre des affaires étrangères du gouvernement tchéco-slovaque. Il organise pour cette année une série de conférences, roumaines, américaines, indépendamment des réceptions que les allées et venues de nos collègues étrangers ne manqueront pas de provoquer.

Le Rapprochement Universitaire prévoit d'ici peu une extension de son activité : un groupe de personnes, pourvues des moyens d'action nécessaires et animées du même esprit, s'est réuni pour fonder un Cercle et assurer son existence dans des conditions qui permettront aux Universitaires d'y adhérer, malgré la modicité actuelle de leurs ressources : un hôtel a été loué et l'on pense que les travaux d'aménagement seront terminés pour le début de 1919.

Dans ce Bulletin, qui s'adresse à une grande majorité d'universitaires de province, c'est sur cette seconde partie de l'entreprise, sur le Cercle, que nous devons surtout fixer l'attention. Le professeur de province qui vient passer huit ou quinze jours à Paris désire faire le meilleur emploi possible de son court passage. Il lui sera précieux de se trouver d'emblée dans un milieu de collègues, où il renouera d'anciennes amitiés, où il réduira au minimum les pertes de temps, les allées et venues et tirera d'un bref séjour le meilleur parti pour son utilité professionnelle et pour son agrément. Le Cercle comportera restaurant et chambres.

Aux Parisiens, le Cercle offrira des avantages différents, mais du même ordre. A Paris, occupés comme nous le sommes tous, cela constitue un avantage considérable de savoir qu'on trouvera tel jour presque à coup sûr, sans lettres ni appels de téléphone, les personnes de son groupe ordinaire.

Aux raisons morales exposées plus haut et qui militent en faveur du Rapprochement, j'ajouterai, surtout en faveur du Cercle, des raisons d'ordre matériel. Nous sommes entre nous ici. Nous pouvons très bien dire ce que tout le monde pense. Dans leur bourg ou leur village, les directeurs d'écoles et les instituteurs ont le plus souvent une aisance, une considération, une influence qui comptent parmi les toutes premières de leur milieu. D'autre part, depuis une quinzaine d'années et maintenant de plus en plus, les professeurs de faculté jouent un rôle social encore trop restreint assurément, mais déjà très sensible. Restent les professeurs de collège et de lycée, dont la situation matérielle est, règle générale, insuffisante pour leur permettre de s'associer à ceux dont l'éducation et les sentiments sont en harmonie avec les leurs. Ils se tiennent donc à l'écart, et c'est dommage pour les autres et pour eux-mêmes. Leur rôle social, qui n'est pas à confondre avec l'activité politique, est presque nul. Voilà ce qu'on ne devrait pas voir dans une démocratie vivante. Voilà ce qui paraît presque incroyable à nos amis anglais, comme à nos amis américains. Comment remédier à cet état de choses ?

En première ligne, obtenir un relèvement des traitements. Il faut en France une refonte complète des rénumérations dans les services publics. Notre cas particulier fait partie d'un ensemble. La question est posée. Nos diverses organisations, nos représentants élus ou administratifs sauront parler pour nous.

Mais ce n'est pas à dire que nous devions rester oisifs.

Dans l'ordre des valeurs sociales, facilité des relations, commerce littéraire, mise en commun des livres et périodiques, un cercle est ce qu'est une coopérative dans l'ordre des valeurs économiques. Avec l'insuffisance criante de la moyenne des habitations, à Paris et même en province, tant qu'y durera l'absurde usage de vivre *en appartements* à proximité des champs libres, le cercle est le complément de la maison. Sans rompre l'intimité du foyer, à laquelle le Français est si attaché, il permet la culture et le renouvellement constant des relations de deuxième zone.

Pour atteindre pleinement son objet, le Cercle ne sera pas exclusivement universitaire. En cela, il se distingue tout à fait du Rapprochement qui lui reste corporatif, étant en somme une Amicale, pour laquelle nos amis mathématiciens devront trouver un exposant nouveau, l'A[ter] par exemple.

Il est indispensable, au contraire, que le Cercle soit ouvert aux autres ordres d'activité, puisqu'il doit devenir le carrefour des professions libérales, le forum en miniature des classes instruites et actives, par opposition avec les clubs mondains. Il ne peut devenir pour les universitaires le centre de rayonnement social qui leur manque, que s'il leur permet de connaître directement les autres « mondes » de notre pays et d'en être connus.

Voilà qui est bien, dira-t-on ; mais puisqu'on désirait la co-opération des professeurs de lycée et de collège et, en réalité, si l'on vise aux grands nombres, indispensables à la réussite, on ne peut se passer d'eux ; comment se fait-il que dès l'abord on n'ait pas demandé leur concours ? M. Sylvain Lévi a déjà répondu à cette objection. Comme il s'agissait d'accueillir les universitaires alliés, déjà organisés à Paris, il fallait aller au plus vite. L'initiative, nous le reconnaissons tous, revenait naturellement aux professeurs de faculté.

Sur les indications de M. Fedel, que le Rapprochement m'avait chargé de consulter et d'inviter, des appels ont été remis dans les lycées de Paris à chaque représentant attitré de l'Amicale, à charge de les distribuer. C'était évidemment beaucoup trop peu. Mais il faut songer aux circonstances. Le secrétariat n'était, ni en moyens matériels, ni en personnel, outillé pour faire grand. Il ne l'est pas encore. Ce sont des circonstances atténuantes. S'il en est besoin, nous aurions mauvaise grâce d'insister. Voyons plutôt ce que, dans des conditions adverses, ont fait de positif et de fécond déjà des collègues qui, suivant l'expression employée l'autre jour par

M. Delacroix dans son rapport, ont même origine, mêmes besoins intellectuels et sociaux, mêmes aspirations que nous.

Il convenait, je crois, de développer un peu cet appel aux professeurs de langues vivantes. Ayant tous voyagé, ayant constaté sur place les services de tout ordre rendus à l'étranger par les cercles, en ayant eux-mêmes largement profité, ils sont peut-être plus préparés à la pratique de la vie collective. Souhaitons qu'ils fassent profiter leurs collègues de leur expérience et de leur exemple. C'est sur ce mot qu'à la dernière réunion de l'*Entente universitaire* nous nous sommes quittés notre cher président M. Pinloche et moi.

Garnier (Henri IV).

Cours Municipaux d'Anglais

L'anglais a le vent dans les voiles. Tout le monde se met à comprendre l'intérêt que présente l'étude d'une langue qui permet d'entrer en relations avec les deux nations les plus commerçantes du monde. Profitons de ces excellentes dispositions. Pas de meilleur moyen que les cours d'adultes. Il faut que chaque ville, même petite, possède son cours municipal. Et ce cours doit être confié, non à quelque Berlitzisant ou à *quelque professeur improvisé,* qui un beau matin se découvre une connaissance suffisante de l'anglais et, ce qui est plus grave, l'aptitude à l'enseigner, mais *à un professeur des cadres réguliers de l'Université.*



Evidemment la création ne va pas sans difficultés.

D'ordre financier d'abord. Les Conseils municipaux sont pleins de bonne volonté, mais souvent même les fonds de tiroir sont vides. N'importe. Il est acquis que le cours ne pourra être rétribué par la municipalité ? Demandons une légère contribution aux élèves, et ne sollicitons plus de la municipalité qu'un patronage moral. Elle pourra difficilement le refuser, et ce sera beaucoup. Outre que la municipalité fournira alors le local, le cours aura une allure officielle, ce qui est essentiel. De plus, il faudra de la publicité, pour faire connaître ce cours : notes à la presse, dans les administrations et grandes maisons de commerce. On y répugnerait pour un cours privé : c'est normal pour un cours officiel ; au surplus, la publicité se fait sous le couvert de la mairie. Ensuite on élabore un règlement dûment approuvé par le maire, et du coup on est garanti contre les importuns en quête de faveurs (la plaie des petites villes) : « Je ne suis que professeur, je ne puis rien contre le règlement. »

Il est difficile de fournir des précisions sur la somme à demander comme subvention municipale ou contribution des élèves ; c'est un peu question d'opportunisme local. Certaines villes donnent 150 francs par heure hebdomadaire de novembre à fin mai. Cette période trop courte pour un rendement sérieux : il faudrait disposer de l'année scolaire. On

pourrait alors prendre comme base d'évolution le tarif des heures supplémentaires, mais en n'oubliant pas que les cours ont lieu le soir.

Il est plus délicat de fixer la rétribution payée par les élèves : il sera sage de procéder à des sondages préalables. Cette rétribution devra être minime pour n'écarter personne et conserver au cours son caractère populaire, suffisante aussi pour payer le professeur de sa peine. A titre d'indication, pour l'année scolaire 1918-19, je donnerai deux séances d'une heure par semaine, formant séries indépendantes, avec faculté de s'inscrire pour l'une ou l'autre série ou pour les deux, tarif : 1° inscription, 5 fr. ; 2° 10 contributions mensuelles de 2 fr. pour une série, de 3 fr. pour les deux.

La plaie de ces cours, surtout de ceux à prix modique, ce sont les amateurs qui viennent un mois ou deux et puis disparaissent, rebutés, ou n'ayant cherché qu'un divertissement passager. On élimine les uns et les autres en exigeant un engagement formel pour l'année entière : seuls resteront les élèves sérieux et décider à persévérer. Toutefois, il pourra être prudent de ne recourir à cette mesure de rigueur, que la deuxième année, quand le cours a fait ses preuves. De même, pour assurer la régularité, condition du succès, je considère comme démissionnaire tout élève absent sans excuse à trois séances consécutives et j'exige pour sa réadmission le paiement d'une nouvelle inscription.



Autre difficulté : le cours sera-t-il mixte ? Sauf dans les très grandes villes où les éléments sont nombreux, il semble difficile de faire autrement. Je l'ai risqué à Privas, plus d'un hochant la tête. Pourtant la chose alla sans catastrophe, pas même de mariage !...

Il n'est que de prendre quelques faciles précautions : que l'on s'assure le concours de quelques jeunes filles d'une respectabilité au-dessus de tout soupçon ; qu'un article du règlement signé du maire donne au professeur le droit absolu d'exclusion ; que des mères de famille soient autorisées, invitées même, à assister à quelques séances, soit-disant pour attendre leur jeune fille, en réalité pour les mettre en mesure de juger de la tenue du cours. Ultime précaution : qu'à la sortie, les jeunes filles partent quelques minutes avant les jeunes gens et de toutes façons l'honneur sera sauf.



Enfin, l'organisation intérieure et le programme.

Evidemment le rêve serait trois cours : élémentaire, moyen, supérieur. A tout le moins deux : débutants et avancés. Mais je crains que dans la plupart des cas, il ne faille recourir au cours unique. Insuffisance d'effectifs et impossibilité pour le professeur de disposer de quatre ou même de six soirées par semaine. Car il est bien entendu que deux séances par semaine sont un minimum pour obtenir des résultats sérieux.

Mais ce cours unique a de gros dangers. Dans une même classe, j'ai eu des débutants n'ayant que le certificat d'études primaires, des jeunes filles pourvues du brevet supérieur et toute la gamme intermédiaire. Comment faire marcher tout cela de front ?

Après diverses expériences inégalement fructueuses, j'en suis arrivé à la conclusion suivante : l'anglais ne s'apprend pas en une année, c'est un fait. D'autre part, il est impossible de faire un cours gradué s'étendant sur plusieurs années, car la seconde année, et plus encore les suivantes, que faire des nouveaux débutants ? Mais ne peut-on enseigner l'anglais, non plus par tranches horizontales superposées, comme nous le faisons dans nos écoles diverses, mais par tranches verticales juxtaposées ?

Je m'explique. Il est bien entendu que l'anglais forme un tout : il n'y a pas un anglais qu'on parle, un anglais qu'on lit, et un anglais qu'on écrit : il n'y a pas même, à vrai dire, un anglais littéraire et un anglais commercial : il y a l'anglais tout court. Mais l'étude de la langue différera selon l'usage qu'on veut en faire : telle notion, capitale pour qui veut écrire, indiffère à qui ne veut que lire et traduire, et ainsi de suite.

On peut se fixer alors un programme restreint dans lequel on pourra tout parcourir en un an, des éléments aux notions avancées. Chaque année se suffira alors à elle-même, apportera ses propres résultats, précieux stimulant. Ni débutants, ni retardataires, ne seront éliminés et l'intérêt sera perpétuellement renouvelé. Les mêmes connaissances reprises sous une autre forme ne donneront jamais l'impression de redites. D'une année à l'autre, les diverses séries s'éclaireront réciproquement au lieu de se nuire. Et comme l'esprit sera forcément toujours assez différent de celui de nos classes, même de nos anciens élèves y trouveront à apprendre.

Mais comment délimiter ces tranches ? Evidemment c'est délicat et il faudra quelques expériences avant d'être en ter-

tain sûr. Quant à moi, je pars de cette double constatation que la majorité de mes élèves se destinent au commerce et que l'on prend l'habitude d'écrire dans le commerce international, dans sa langue maternelle. Il suffit donc de pouvoir comprendre, il est inutile de rédiger. Or, il est plus facile de trouver des traducteurs que des rédacteurs et ils sont moins dangereux. Formons donc d'abord des traducteurs.

D'où ma première tranche : je prends un paquet de lettres commerciales (authentiques bien entendu), d'Angleterre et d'Amérique, et je me propose d'étudier dans un ordre aussi méthodique et gradué que possible les difficultés qu'un Français devra résoudre avant de pouvoir traduire. Que mon choix de lettres soit assez vaste et à la fin du cours, mes élèves devront être à même de traduire n'importe quelle correspondance commerciale anglaise (vocabulaire technique à part).

Je veux tenter d'arriver à ce résultat (avec les travailleurs naturellement), avec une heure par semaine (35 à 40 séances). Car parallèlement, mais formant série indépendante, je veux expérimenter la deuxième tranche : l'étude de la langue parlée. D'abord, parce que les jeunes gens, les jeunes filles surtout, aiment bien pouvoir s'aborder en anglais. Puis, ils peuvent avoir l'occasion de le parler soit dans les magasins, soit dans leurs familles avec des Anglo-Saxons authentiques. Je me demande donc : quelles phrases aura-t-on à prononcer ? Il ne s'agit pas d'apprendre par cœur une formule stéréotypée, comme dans ces manuels, articles de bazar éclos comme des champignons (peut-on dire comestibles ?) depuis l'arrivée des Américains. Mais résolvons les difficultés qu'elles renferment, habituons nos élèves à leur maniement, que surtout notre méthode soit assez souple pour se prêter à l'imprévu de la conversation, et sûrement en un an nous obtiendrons des résultats positifs.

Et après ? J'attends les résultats de ces premières tranches avant de vouloir voir plus loin. Il serait facile d'en imaginer de nouvelles *a priori*. Mais restons dans l'expérimental.



En somme, il y a là tout un enseignement à créer dans une certaine mesure, ayant sa pédagogie particulière. Il connaîtra évidemment une période de tâtonnements. Mais les résultats possibles valent la peine que l'expérience soit tentée.

En plus de l'utilité pratique pour le développement de nos relations extérieures, ce nouveau prolongement de l'œuvre universitaire peut être intéressant. Nos aînés, à force de patience, de dévouement, de valeur personnelle aussi, ont conquis à l'enseignement des Langues sa place actuelle dans l'Université, les derniers venus seraient heureux de lui en conquérir une par delà l'Université.

J. Heller (Privas).

Le Théâtre Anglais de Paris

Le directeur de l' « English Theatre », Mr. Worthington, ne pensait certes pas faire œuvre utile pour nos lycéens et lycéennes, lorsqu'il sollicitait de Miss Lena Ashwell, la célèbre artiste de Londres, la création à Paris d'une scène anglaise. Il cherchait seulement à assurer de saines récréations aux soldats britanniques et américains, comme l'en avait chargé le Y. M. C. A. Or, dès son ouverture — fin juin dernier — la petite salle du Théâtre Albert Ier, où joue la troupe de Miss Ashwell, connut la vogue : officiers et soldats en khaki, s'y pressèrent, heureux d'entendre sur la scène leur langue maternelle. Les ambitions de Mr. Worthington ont grandi avec le succès : non content de voir ses compatriotes dans son théâtre, il a voulu y attirer des Français et en faire un organe du rapprochement franco-anglo-américain. Et nous ne saurions que le louer de cette heureuse idée. Ce n'est certes pas la première fois que l'on essaie de créer à Paris une scène anglaise ; si nos souvenirs sont exacts, le Théâtre du Vieux Colombier avait, il y a quelque dix ans, donné l'hospitalité à une troupe d'outre-Manche qui jouait des pièces du répertoire londonien, et la compagnie dramatique du « Little Theatre », qui n'avait pas de scène attitrée, se transportait de salle en salle pour nous donner des représentations de classiques anglais. Mais à cette époque, on ignorait passablement l'anglais en France : l'initiative du Théâtre du Vieux Colombier ne réussit pas. Aujourd'hui il n'en est plus de même et l'accueil déjà fait par les Parisiens au Théâtre Anglais de la salle Albert Ier a prouvé que la langue de nos alliés est chez nous assidûment étudiée.

Une soirée passée au Théâtre Anglais sera pour nos lycéens et collégiens un excellent complément à la leçon de langue « vivante ». Quoi de plus vivant, en effet, que le théâtre ? Ce mot est étroitement associé à l'action, non pas cette gesticulation artificielle et pénible du professeur enseignant par la méthode directe, mais le geste simple, naturel, né spontanément de l'idée et qui est en lui-même un enseignement. Car le jeu un peu froid, très raisonnable, très « self possessed », souvent « self conscious » des acteurs anglais, représente éloquemment un des traits les plus caractéristiques de cette race anglo-saxonne, timide et un peu gauche,

s'attachant à voiler ses émotions sous une apparence calme et réservée, considérant comme une grave offense aux bonnes manières, d'élever la voix, d'agiter les bras, de contracter le visage.

Les pièces elles-mêmes, honnêtes et sentimentales comédies, que tous et toutes peuvent voir sans rougir, reflètent fidèlement l'image du peuple si profondément respectueux des règles de la morale. Rien de « risqué », aucun sous-entendu grivois ; les personnages sont tous des « gentlemen » où essaient de l'être. Une jeune femme qui vit séparée de son mari se fait passer pour veuve, afin d'avoir l'air « respectable » ; un colonial, revenu en Angleterre pour y chercher femme, est séduit par les charmes d'une « parlour maid » et lui propose carrément de l'épouser. Clergyman, officier, homme de lettres, jeune « governess », types graves ou frivoles ne se départissent que rarement de cet air posé et tranquille, un peu irritant à la longue, peut-être, pour des spectateurs français. Et lorsqu'ils se laissent aller, ce sont de brèves explosions de joie folle, des gestes mécaniques de pantins détraqués, comme cette souillon de cuisine dans la pièce intitulée : « On demande un mari » (Wanted a Husband).

Il n'est pas jusqu'à la salle, où domine le khaki, qui n'offre un intérêt réel : Anglais de la métropole, Ecossais, Canadiens, Anzacs, et — plus nombreux encore — toutes les diversités des types américains, forment un public assidu, bon enfant, prêt au rire, au gros et large rire de grands garçons biens portants, qui, arrivés du front ou sur le point d'y repartir, n'ont qu'une idée : passer le temps le mieux possible en s'amusant ferme. Un Français faisait cette remarque : « Comme tous ces soldats sont enfants ! Ils rient pour rien ! » Mais c'est qu'ils ont su conserver, avec leur bonne santé et leur vigueur physique, cette fraîcheur d'émotions, cette candeur d'âme que tant de Parisiens au sourire sceptique et si aisément blasés, souhaiteraient fort retrouver ? N'oublions pas que pour les Anglo-Saxons une pièce de théâtre est « un jeu » *a play ;* s'ils vont au théâtre, c'est pour s'y amuser sans arrière-pensée.

Allez à l'English Théâtre : vous y entendrez de l'anglais et vous y sentirez tous les charmes d'une atmosphère anglo-saxonne ; mais allez-y avec la ferme volonté de devenir un peu anglo-saxon vous-mêmes, laissez à la porte votre esprit critique, ne songez qu'à vous amuser et vous serez tout étonné d'avoir ainsi appris bien des choses.

André D. Tolédano.

POÉSIES

Siegeslied

Trotz Hindenburg und Ludendorff.
Verlaszt ihr, Deutsche, Stadt und Dorf.
Des Vaterlandes heilgen Boden
Beginnen wir jetzt auszuroden.
Der Kaiser keinen Stand, mehr hält.
Er räumet-jeden Tag das Feld.

2

Seit Marschall Foch den Degen schwang,
Verminderte sich euer Zwang.
In jedem Kampf von ihm geschlagen,
Begegnet ihr sehr düstern Tagen.
Er schwur beim Schwerte zornig, hart
Zu weisen euch der Franken Art.

3

Den Schwur hat er gehalten treu,
Vor seinem Arm ist's euch gar scheu
Er machet kehrans mit' nem Besen,
Der schon verderblich euch gewesen.
Er stürzt' euch in den Marneflusz,
Das war sein erster Abschiedskusz.

4

Ihr wolltet richten uns zu Grund,
Doch die Gefahr ist hin jetzund.
Wohl kennet ihr nicht unsre Helden,
Die wollen euch die Rückkehr melden.
Humbert, Mangin, auch Berthelot,
Gouraud verfolgen euch, hallo !

5

Hurra, Verbündete, vorwärts,
Stoszt euer Schwert in Feindes Herz !
Dir Frevel musz er alle büssen,
Ihr müszt also den niederschiessen.
Zum Rhein, zum Rhein, dann übern Rhein,
Und bringt den Krieg in Deutschland ein !

Autun, 7/10·1918

E. Mathey.

Noël en Alsace

Noël ! le soir à minuit
L'orgue mènera grand bruit
Dans la vieille église.....
(H. Chantavoine).

Weihnachtsfest ! Um Mitternacht
Durch die Kirche dröhnt mit Macht
Orgelklang zur Feier.
Und vom Wasgau hoch zum Rhein
Schart sich Alles, grosz und klein,
Um die Christnachtsfeuer.

Weihnachtsabend ! lichterloh
Flackert im Kamin so froh
Dürres Reis der Reben.
Schinken brotschelt, Krapfen fliegt.
Leib und Seele hochvergnügt
Fühlen neues Leben.

Weihnachtsfest ! Was legen wir
Nieder im Kamine hier
-Schlichtes Angebinde-
Das, zum neuen Jahr beschert,
Unsern Kindern lieb und wert
Heil und Glück verkünde ? -

Mutter so zum Vater spricht,
Doch es wird geachtet nicht
Ihrer leisen Frage.
Ahne nur, im Pfühl gebückt,
Seufzt und mit dem Haupte nickt,
Denkt vergang'ner Tage.

Weihnachtsfest ! Sprecht leise nur !
Weihnachtsfest ! Nein, kein Tambour
Sei des Kindes Freude !
Tambour hat gar starken Ton,
Kind braucht keine Trommel schon,
Später, noch nicht heute.-

Sonst auch brachte Christkind wohl
Säbel, Flinte und Pistol,
Grosz war da die Freude !
Doch Gewehre sind gar schwer,
Säbel blank entflammen sehr
Lust zu Kampf und Streite.-

Nun, so tun wir denn in Ruh'
Bleisoldaten in die Schuh',
Aus dem Schwarzwald hinten.-
Hier und jetzt ? Trotz Leid und Plag' ?
Drüben her seit Jahr und Tag ?
S'wär sich ja versünden.-

Spielzeug' sind wohl allerhand,
Ist doch meistens lauter Tand,
Kosten schrecklich teuer.
Und gereift durch Kriegesleid
Sind die Kinder vor der Zeit
Ernst wie Männer heuer.-

Ahn' erwacht aus seinem Traum,
Tritt hervor- man achtets kaum -
Und mit Seelenruhe
Legt sein allerliebst Kleinod -
Die Kokarde blau weisz rot -
Vor des Kindes Schuhe.

Zitternd legt die greise Hand
Hin das Kreuz am Ehrenband,
Das so freundlich blinket ;
Spricht dann : Seht, wie glänzt der Stern,
Kündend, dasz der Sieg nicht fern,
Dasz Erlösung winket.

Weihnachtstag ! Das Kind erwacht -
Was hat wohl Christkind gebracht ? -
Und mit Freudebeben
Staunt es, wass ihm ward beschert :
Die Kokarde hochverehrt,
Mit dem Stern daneben.

SCHAEFFER (Verdun).

LECTURES

Vacances et permissions en Autriche

Nous empruntons à la *Zeit* de Vienne (N° 5718, *Morgenblatt*, 29 août 1918, page 5), en le traduisant à la lettre, l'instantané suivant des joies d'un retour de vacances dans la capitale autrichienne, l'été dernier : (1)

« C'était toujours, naguère, un événement que le retour à ses occu-« pations après un long repos de vacances. La face brunie, bien « musclés et les organes retrempés, on rapportait le souvenir de « joyeuses randonnées. Le paysage des hautes montagnes, l'aspect « varié d'une mer bruissante, le doux cadre de quelque lac tranquille « ou de grasses prairies verdoyantes gravés dans l'esprit en images « encore vives, il était difficile, lors de la reprise des besognes coutu-« mières, de ne point s'épancher, avec les collègues ou les connais-« sances, en communicatives effusions....

« Aujourd'hui encore les vacances continuent à exister et les retours « de vacances. Mais les impressions qu'on en rapporte sont, en « général, extrêmement maigres. A la demande : « *Comment avez-« vous passé votre congé ?* », que répliquer, sinon le banal : « *Oh ! « Rien d'extraordinaire ! Voudriez-vous me dire où il aurait fallu « aller ? Je suis resté chez moi, en me bornant à des promenades aux « alentours.* »

« Ce qui revient donc à dire, en somme, que l'on avait appris qu'il « fallait donner 40 couronnes par jour pour être reçu dans une « médiocre pension. D'où soupirs. Car, à ce prix, mieux ne vaut-il pas « rester fidèle à sa « *Kriegsküche* » *(cuisine de guerre)* et, l'après-midi, « excursionner dans la banlieue, soit par quelqu'un des tramways « électriques, soit par la « *Stadtbahn* ». Evidemment, il y a bien « encore quelques exceptions. Malgré la poursuite impitoyable qui est « faite aux étrangers dans les résidences d'été et malgré toutes les « menaçantes réglementations officielles, tel ou tel ne s'est pas moins « arrangé pour dénicher une invitation chez un oncle lointain de la « Haute-Autriche ou chez une tante oubliée en Hongrie. Et ce bien-« heureux vous en conte de toutes les couleurs : « *Tous les jours, « j'avais mon litre de lait ; le beurre à 20 couronnes le kilo et je me « suis même procuré un* « Hendel » *pour 12 couronnes.* » Puis vient « l'interminable série des histoires graphiques d'accapareurs, la « narration de trocs compliqués avec les paysans, et, enfin, la conclu-« sion triomphante : « *Finalement, j'ai pu encore rapporter 20 kilos « de pommes de terre à la maison !* » Cela se passe comme, naguère,

(1) Voir, sur ce même sujet de la vie en Autriche cet été, nos *Echos*, du *Mercure de France*, en particulier : *Félix Austria* (1er octobre 1918, p. 573; reproduit dans le *Matin* du 6 octobre) ; *La joie de vivre à Vienne* (*ibid.*, p. 575 ; reproduit dans l'*Œuvre* du 2 octobre) ; *Les « Gloses d'un affamé »* (16 octobre 1918, p. 762) ; *Spéculations sur les prix des livres en Autriche* (1er novembre 1918, p. 189) ; *La grippe espagnole et le « Pester Journal »* (*ibid.*, p. 184).

« lorsqu'un camarade vous détaillait les difficultés qu'il avait eues à « ascensionner sur un pic particulièrement difficile et vous racontait « comment, aux régates, il avait gagné le premier prix.

« Il est vrai que cette joie n'est pas de longue durée et que le sou- « venir de ces nourrissantes impressions de vacances ne tarde pas à « pâlir lentement dans la misère du ravitaillement *at home* : l'insipide « nourriture à base de légumes ne fait qu'exciter le regret des bons « plats pleins, des hôtes paysans. Mais, en définitive, tout cela finit par « disparaître, en même temps que les souvenirs de vacances, dans « l'affreuse réalité présente. Le « tous les jours », morose et gris, « reprend ses droits. »

Voici maintenant, comme pendant, le tableau de l'arrivée du permissionnaire au foyer. Nous l'extrayons de l'*Arbeiter-Zeitung* du 29 août 1918, *Morgenblatt*, page 4. Cela s'intitule ironiquement : « *Urlaubsfreuden* ». Ce journal est d'ailleurs fécond en petites esquisses de ce genre, que, de temps à autre, la censure sabre de grands coups de son crayon bleu. Il serait aisé, tout-de-même, de tirer, de ce qui a pu être sauvé de ces proses, une vue d'ensemble, assez curieuse, de la vie intime à Vienne, avant la catastrophe finale, d'ailleurs beaucoup moins tragique qu'on ne s'imagina, comme le démontrent les récentes et curieuses correspondances viennoises de M. J. M. N. Jeffries dans le *Daily Mail*.

« L'affreux voyage était à son terme. Le caporal Reidenhoefer des- « cendit, en respirant d'aise, du wagon débordant d'ordure, dont la « fenêtre était à demi bouchée par des planches et dont l'autre côté, « tout crevé, était recouvert d'une couche d'opaque saleté. Nous ne « dirons rien des bancs, branlants, ni du plancher, fléchissant sous « les pas. En hâte, le soldat, le sac pesant sur le dos et, à la main, un « volumineux paquet, se dirigea, par les quais glissants, vers la sortie. « Il eût voulu, pour revoir plus vite père, mère, frères et sœurs, « dont il était séparé depuis bientôt une année, profiter du tramway. « Mais, à l'aspect de cette caisse oscillante et bondée, il recula. Bien « que fourbu par ce voyage de plusieurs jours en chemin de fer, il « se demandait s'il allait faire la route à pied, quand, avisant un fiacre « à un cheval, il songea que ses maigres économies lui permettaient, « en somme, ce luxe et s'approcha du cocher.

« Quelle ne fut pas sa stupeur, lorsqu'il s'entendit demander par « l'automédon la bagatelle de 28 couronnes ? Ne voulant pas passer en « curatelle la durée de sa permission, Reidenhoefer décida donc de « gagner ses pénates « *pedibus cum jambis* ». Pourtant, il voulut s'oc- « troyer, au préalable, un petit réconfort. Justement, là-bas, on « apercevait une auberge. Au moment où il allait entr'ouvrir cette « porte hospitalière, les yeux de notre homme ne tombent-ils pas sur « un tableau noir où est dit, à la craie, que le demi de bière est à « 90 Heller et le quart de pinard à 1 Couronne 80 ! Notre permission- « naire laisse retomber sa main, mais non pas son courage. Le voici « maintenant qui cherche du regard un petit bar pas cher. Il n'a pas « de peine à trouver ce qu'il lui faut. « *Soda mit Himbeer, sechzig* « *Heller* » : tel est le salut de bienvenue du caboulot. « *Là* — se dit « Reidenhoefer — *où on fait payer si cher de l'eau colorée, le thé et le* « *café doivent être à des prix de fournisseurs de guerre* ». Et il conti- « nue, tout ruisselant de sueur, sa marche. Mais, en fin de compte, « les fruits sont bien aussi un rafraîchissant. On prétend même que « ce serait le meilleur. Malheureusement, « *Greisler* » et fruitier ont

« tous clos leurs portes, comme par un mot d'ordre. Enfin, en voici un « qui est resté, par miracle, ouvert. A l'entrée, 3 ou 4 corbeilles et un « tonneau. A l'idée de savourer une pêche succulente ou des prunes « juteuses, le caporal fonce sur la boutique. Hélas, dans les promet- « teuses corbeilles, il n'y a que cornichons, citrouilles et carottes et le « tonneau contient... des cornichons au vinaigre ! Enfin, c'est tout de « même quelque chose et le permissionnaire se paie le luxe d'un cor- « nichon. Consciencieusement et avec précaution, le « *Greisler* », en « beau costume fantaisie de R. A. T:, lui pèse la précieuse denrée, qui « revient, y compris le papier, à la bagatelle de 32 Heller ! Tout-à-fait « pour rien, puisque ça ne représente même point la paie journalière « d'un soldat de S. M. I. et R. (1). Mais pourquoi faut-il qu'en dernière « analyse, notre cornichon ne soit rien autre chose que... sa propre peau, « remplie d'eau salée ? C'est, du moins, quelque chose d'humide et « cela répond aux prétentions modestes d'un soldat, à l'époque héroï- « que que nous traversons...

« Reidenhoefer juge suffisante cette petite série d'expériences. A « grands pas, il gagne enfin la demeure paternelle. Il y est reçu par « une vieille femme maigre, au visage ridé et flétri, aux cheveux blan- « chis. La voix seule permet de reconnaître avec quelque certitude la « mère du soldat. Les premiers baisers échangés, celui-ci s'enquiert « de son père et apprend qu'il est depuis une semaine à l'hôpital. « *Ischias* » (sciatique), ont déclaré les médecins ; mais sa femme sait « bien qu'il n'y a là que faiblesse sénile prématurée à la suite de sur- « menage et de sous-alimentation. Reidenhoefer entend aller voir son « père dès le lendemain, mais non pas dans cet uniforme effiloché et « miteux. Il veut ses meilleurs habits de civil. Ah oui, certes ! Emba- « rassée, sa mère finit enfin par avouer que ça n'existe plus, les beaux « complets d'antan, que c'est de l'histoire ancienne, des « *Zustaende* » « d'avant-guerre et qu'elle a été obligée de porter tout cela « *chez ma* « *tante* ». Mais qu'à cela ne tienne ! Aujourd'hui même l'uniforme « sera lavé. Il sèchera la nuit prochaine et demain, en tenue bien asti- « quée, le fils ira revoir son vieux père...

(1) Voici, d'après l'*Arbeiter Zeitung* (Morgenblatt) du 18 août, le tableau des paies respectives des soldats et sous-officiers allemands et autrichiens, calculées en couronnes :

ALLEMAGNE

	Sur le front	A l'arrière
Simple soldat	1.20 C.	0.84 C.
1er soldat	1.32	0.90
1er soldat infirmier	1.50	1.14
Sous-officier	2.28	1.92
Sergent	3.06	2.64
Faisant fonction de sergent-major (*Vize-Feldwebel*)	3.50	3.00

AUTRICHE

Fantassin	16	Heller
1er soldat	20	»
Caporal	30	»
Sergent	45	»
Sergent-major	70	»
Paie d'hôpital	6	»
Supplément de campagne	20	»

Pour apprécier les paies autrichiennes, il y a lieu de ne point oublier l'actuelle dépréciation de la couronne, qui représentait plus d'un tiers en moins de la valeur du mark.

« Résigné, Reidenhoefer fait signe de la tête, cependant qu'il vide « sur la table le contenu de son balluchon. Il n'oublie pas, non plus, « de sortir sa bourse et sa mère reconnaît qu'il y a là un peu plus « d'argent qu'il n'en faut pour dégager le beau costume. Quant aux « objets qu'il apporte, voici, à côté de ses effets militaires réglemen- « taires, un sac de farine, un sac de maïs — oh ! de tout petits sacs ! « — une bouteille d'huile de table, quelques citrons et d'analogues « magnificences !

« Muette de joyeuse surprise, la mère est là, comme un enfant « devant le sapin de Noël. Puis elle passe à la cuisine, pour préparer « un petit festin de bienvenue. Si ce n'étaient les provisions du fils, « elle n'eût pu lui offrir pour tout régal qu'une tasse de café noir. »

C. Pitollet.

Une nouvelle défense des intellectuels allemands

Elle émane de l'helléniste Wilamowitz-Moellendorff, dont nous avons signalé en leur temps, ailleurs (1), les diverses « *Kriegsreden* ». Cette fois le « *Wirklicher Geheimer Rat* » de l'Université berlinoise opère dans un fielleux succédané des « *Hamburger Nachrichten* », les « *Altonaer Nachrichten* », qui servent, dans la ville prussienne d'Altona, contiguë à Hambourg, d'organe d'expression aux divers ministères de l' « Athènes de la Sprée ». L'article a donc paru dans l'édition du soir de cette feuille, le 3 septembre dernier, comme leader, sous le titre : « *Das intellektuelle Deutschland und seine angebliche politische Gewaltlehre.* » Comme raisonnement, ce n'est pas brillant. Notre Ulrich y ressasse d'abord les clichés courants sur la systématique déformation de la vérité par les divers gouvernements de l'Entente ; se plaint amèrement — et pour cause ! — qu'on cite toujours von Bernhardi, Reventlow, Treitschke et Nietzsche comme informateurs des appétits de conquête tudesque — sans doute préférerait-il qu'on s'en tînt aux scoliastes de son acabit ! — et termine sa petite tartine par un morceau de haut goût sur la largeur d'idées, la compréhension internationale de ces intellectuels allemands tant et si injustement calomniés. Relevons, en passant, l'affirmation perfide qu'en France maints penseurs élèveraient leurs voix en faveur d'un... rapprochement avec les Boches sanguinaires, s'ils osaient parler, « *und wer bei uns Namen zu nennen weiss, muss sie zuruckhalten, um ihnen nicht zu schaden.* » N'est-ce pas du dernier gentilhomme ? Imaginerait-on plus grande noblesse d'âme ? Mais... *attendons la fin*, comme avertissait La Fontaine. La fin, c'est que l' « Intelligence allemande », de par sa supériorité absolue sur toutes les autres, doit s'imposer au dehors. « *Und so bleibt es* 1918 *ebenso wie* 1914 : *Nur der Sieg des deutschen Schwertes kann der kranken Welt die Genesung bringen.* » (*Seule la victoire de l'épée allemande peut apporter le salut au monde malade : telle est la conclusion de* 1918, *comme c'était celle de* 1914.) — La voilà bien, l' « *Intelligence allemande !* » Et c'était, ma foi ! la peine de commencer par renier Bernhardi, Reventlow et Treitschke ! Mais retenons, à la veille de l'effondrement final boche de pareils aveux des *Herren Kollegen* d'antan.....

C. Pitollet.

(1) Et ici même, nº de juillet-août 1916, p. 151.

La « barbarisation » de la guerre

On ne saurait cesser de répéter, étant donné le système plus que défectueux de traduction officielle de la presse austro-allemande en France, qu'il exista toujours, dans cette Autriche dont nous connaissions si peu la vie intérieure, au moins un organe faisant encore honneur à l'humanité civilisée et n'ayant pas renié complètement, en dépit des circonstances plus que pénibles de l'heure présente, ses anciennes traditions de libération de la pensée des foules de l'entrave séculaire du système des castes dominantes. Cet organe, c'est l'*Arbeiter Zeitung* viennoise, plus ou moins diluée en quelques petites feuilles sociales-démocratiques de province, en particulier de Graz et d'Innsbruck. Il y aurait lieu, répétons-le, de composer plus tard une anthologie d'extraits de ce journal, qui montrerait, par des traductions fidèles, comment, dans le grand naufrage de la pensée européenne, il est resté, chez un petit groupe d'hommes, à Vienne, assez de clair bon sens et de force de volonté pour résister à la contamination courante et devenue épidémie dans les milieux intellectuels des Empires Centraux.

C'est ainsi que nous trouvons, entre mille autres preuves analogues, dans le « *Mittagsblatt* » portant le n° 245 et la date du 9 septembre dernier, les considérations suivantes sur la « barbarisation » — le mot, barbare comme la chose, rend bien la réalité et correspond exactement au vocable tudesque : « *Barbarisierung* » — de la guerre actuelle, qui méritent de passer dans notre langue, bien que le journal évite, pour des raisons qu'il serait superflu d'indiquer, de rejeter sur les auteurs responsables — confondus par lui avec une abstraction : le « capitalisme » (1) — le crime qu'il stigmatise avec tant d'à-propos :

« On a dit que la guerre ne pouvait pas être moralisée et humani-
« sée, qu'elle était absolument et irrémédiablement barbare. C'est
« sans doute exact, mais les événements passés, aujourd'hui, hélas !
« devenus de l'histoire ancienne, démontrent que naguère cette barba-
« rie n'était point telle qu'on voudrait bien le dire.

« Ce qu'on appelait alors le « droit des peuples » avait sanctionné au
« XIXe siècle maintes garanties d'humanité, que l'actuelle guerre a
« foulées aux pieds ; le bombardement de localités sans garnison ni
« défenses militaires ; celui des hôpitaux et transports de blessés ; la
« libre recherche des blessés ; la sépulture des morts sur les champs
« de bataille ; le traitement infligé aux prisonniers de guerre et leur
« utilisation dans les lignes ennemies sous le feu de leurs propres
« compatriotes ; l'emprisonnement et le martyre de civils ennemis
« pacifiques, de tout âge et de tout sexe, dans les camps de concentra-
« tion, etc., etc. Nous avons vu tout cela aujourd'hui.

« L'auteur responsable de cette dégénération barbare de la guerre
« n'est autre que le capitalisme. Ayant su impliquer le peuple entier
« dans le champ de ses intérêts, il s'en est suivi que les peuples
« participent dans leur cœur et dans leur âme beaucoup plus puis-
« samment aux questions du capital que dans les guerres antérieu-

(1) Voir sur la confusion entre les vrais motifs « dynastiques » et les faux prétextes « capitalistes » de cette guerre un clairvoyant article de M. G. Rodrigues, dans *Le Pays* du 26 septembre 1918 : *Le Socialisme et les Hohenzollern*.

« res, tout spécialement celles dites de « cabinet » et « pour la gloire. »
« A ces époques, bien des individus étaient, certes, touchés par les
« horreurs de Mars ou la perte des proches. Mais la collectivité s'en
« tirait à meilleur compte et n'était surtout point si profondément
« atteinte. Frédéric II interdisait sévèrement aux civils de se mêler,
« de quelque façon que ce fût, aux actes de guerre. Selon lui, le
« peuple devait ressentir le moins possible le fardeau des hostilités,
« afin qu'il pût d'autant plus fortement supporter le faix des impôts.
« Même le chauvinisme des luttes de 1866 et de 1870 — luttes de nature
« plutôt politique qu'économique — ne pénétra qu'à fleur de peau, sans
« endurcir les sentiments dans la mesure que nous constatons
« actuellement.

« En 1870-71, les prisonniers de guerre, internés dans des casernes et
« des baraques de campement, ne furent pas forcément employés à
« des travaux. On les conduisait par bandes en promenade, et il était
« courant de les voir échanger les boutons numérotés de leurs capotes
« contre des cigarettes, que leur donnaient les enfants. Les officiers,
« logés en partie chez les particuliers, s'engageaient simplement sur
« leur parole d'honneur à ne point s'évader. Cela suffisait pour qu'on
« les vît, soit en uniforme, soit en civils, jouant élégamment de la
« canne, vaguer où bon leur semblait. Et quiconque savait leur
« langue pouvait, sans crainte aucune, entamer avec eux un dialogue,
« soit en pleine rue, soit au café. (1) Personne n'avait encore songé à
« qualifier cela de « haute trahison ». Inquiéter le moins du monde les
« nationaux pacifiques de l'Etat belligérant et, à plus forte raison, des
« femmes et des enfants, passait encore pour une ignominie, de même
« que l'on eût considéré comme grotesque de mettre en miettes une
« simple enseigne où on lisait : « *On parle français* », ou bien :
« *Man spricht deutsch* » ;

« Tout cela a été changé par le mouvement nationalo-capitaliste de
« ces derniers temps, ou, comme l'on dit, par la campagne « impéria-
« liste », qui a, d'ailleurs, su habilement tirer parti de l'ignorance,
« encore si répandue, pour arriver à ses fins. Les guerres d'antan
« avaient toujours quelque chose du caractère de l'ancienne chevalerie
« et du duel honnête d'autrefois. Celle d'aujourd'hui se fait essentiel-
« lement par le moyen de machines et de substances chimiques, et
« l'homme qui les met en œuvre, ou, même, qui se borne à en
« déterminer le point d'action final, a pris quelque chose de leur
« mécanisme impitoyable, ne cédant que la pleine destruction réalisée.

« Dans un livre de Faucher, on lit le récit d'un épisode qui remonte
« à 1859. Il s'agit du « *Wurstelprater* » (*partie populaire de la grande*
« *promenade viennoise*). A cette époque, le manque de restaurants était
« cause que ce fût surtout des Italiens qui s'occupassent de ravitailler les
« masses. Ceux-ci, porteurs de grands sacs de cuir, allaient de taverne
« en taverne pour y vendre leurs cervelas (*Schlackwurst*), du pain et
« du parmesan. « Les gars, brunis et serviables, d'Udine et de la vallée

(1) Nous recommandons à nos collègues, comme *confirmatur* à ces assertions et à titre de contraste avec les effroyables *souvenirs* et *impressions* de nos prisonniers de guerre rapatriés, la lecture des curieux volumes de Charles Laurent : *De Paris à Dantzig, récit d'un prisonnier*, paru chez A. Lemerre, in-12, en 1871, et *L'amour en Prusse*, paru chez A. Ghio en 1878. Ce dernier ouvrage est surtout édifiant. Ch. Laurent était un Breton, professeur et collaborateur du *Phare de la Loire*.

« de Bergame — écrit l'auteur — ont eu de mauvais moments à passer. « Lorsqu'éclata la guerre dans l'Italie supérieure, entre l'Autriche « d'une part, la France et la Sardaigne de l'autre, la canaille excitable « de Vienne, échauffée par les articles des journaux, qui, déjà, étaient « la cause de tout le mal, bien que moins influents, voulut avoir sa « part d'action. La mode devint à la chasse des vendeurs de cervelas au « *Wurstelprater*. Mais, quand on avait réussi à prendre l'un de ces « pauvres diables, on se bornait à le hisser sur un cheval de bois avec « son sac en cuir et à obliger un joueur italien d'orgue de barbarie à « accompagner cette randonnée involontaire des accents de la valse : « *An der schoenen blauen Donau* ». — « *Nous avons un Garibaldi sur les* « *chevaux de bois !* », s'écriait-on, au milieu de la plus vive hilarité. « Ils ne s'en tirèrent pas moins du mauvais pas avec une ténacité tout « italienne, les gars du cervelas, et ils sont encore à Vienne. Les « guerres, toujours populaires, ne laissent cependant pas de traces « profondes dans la vie des peuples. Tout ce qui arrive un instant à « luire est si loin d'être de l'or ! »

« Nous aussi, nous voulons espérer que notre actuel fanatisme « guerrier national n'est que du clinquant. »

Il faudrait bien se garder de ne juger l'Autriche qu'à travers les articles de l' « *Arbeiter Zeitung* ». Cependant, maintenant que l'Histoire leur a donné raison, ils mériteraient d'être recueillis, ne fût-ce qu'à simple titre documentaire. Voix qu'étouffèrent si longtemps les tonnerres pangermanistes, ils auront été un soupir d'humanité dans la tempête. *Vox clamantis in deserto...*

Camille PITOLLET.

Apprenons tout de même l'allemand

De toutes les leçons de la guerre, la plus évidente est celle que nous comprenons le moins.

S'il suffisait d'ouvrir les yeux pour voir, nous ne serions pas le jouet de tant d'illusions. Croyez-vous qu'un homme qui n'a point d'infirmités voie, en plein jour, ce qui est droit devant ses yeux ? Nenni. En plein jour et les yeux grands ouverts, un homme ne voit devant lui que ce qu'il veut bien voir. La passion le frappe de cécité, — à moins qu'elle ne lui donne une clairvoyance prodigieuse, selon que ce qu'il s'agit de voir flatte cette passion ou lui résiste. Il en est de même du jugement et du raisonnement, qui sont les yeux de l'esprit. Ils sont d'une adresse, d'une subtilité admirables, ils ont des ressources infinies pour accommoder avec la vérité et la justice ce que la passion a décidé de trouver juste et vrai ; les raisons et les faits qui s'y opposent sont comme s'ils n'existaient pas. Si vous les alléguez, vous parlez au pire sourd, à celui qui ne veux point entendre.

La leçon de la guerre qui est, je le répète, la plus *évidente* de toutes, c'est qu'il faut apprendre l'allemand. Nous ne la comprenons pas du tout ; car depuis le commencement de la guerre, les classes d'allemand se vident ; on est obligé de les supprimer, faute d'élèves, et on dédouble les classes d'anglais qui regorgent. Ce qui montre bien que la passion nous rend aveugles et sourds.

Dès qu'il s'agit de l'Allemagne, il nous faut assurément un certain effort pour juger et raisonner sans passion. Si quelqu'un insiste pour qu'on fasse taire un instant sa haine et sa colère, on le traite aussitôt en apologiste de l'Allemagne : « Ni haine ni colère, monsieur ? Pouvez-

vous être un bon Français si vous n'avez ni haine ni colère? Ah! plaignons ceux qui gardent leur sang-froid devant les maux infligés à leur Patrie! Plaignons ceux dont la sénérité de jugement n'est point altérée par tant d'horreurs accumulées! Ni haine ni colère! Ah! monsieur, il y a des cas où la haine est juste et presque sainte, où la colère est la seule vraie sagesse. La conscience que le crime allemand ne révolte pas n'est pas une conscience droite; le cœur que le crime allemand n'a pas chaviré n'est pas un cœur humain. »

A ces gens qui ne veulent point entendre, j'essaierai pourtant de dire : Je ne prends la défense ni de l'Allemagne, ni de la littérature allemande, ni de la pensée allemande, ni même de la langue allemande. Il faut apprendre l'allemand non par politesse, non par amour, non par admiration et convoitise pour la Kultur, mais par simple prudence, pour être renseigné, pour n'être pas surpris par la troisième guerre franco-allemande comme nous l'avons été par les deux premières.

Car elle aura lieu, n'en doutez point, elle aura lieu par notre faute, la troisième guerre franco-allemande, SI NOUS NE FAISONS PAS APPRENDRE L'ALLEMAND A NOS ENFANTS.

Dès la première bataille de la Marne, les gens clairvoyants en Allemagne comprirent que le coup était manqué pour cette fois et, laissant les hommes de guerre accumuler leurs inutiles victoires, firent l'impossible pour engager des négociations de paix. Ces spécialistes de la guerre devinrent tout à coup pacifistes. Ces victorieux, détenant de si beaux « gages », s'humilient et supplient qu'on leur accorde la paix. Nous au contraire, entamés, accablés par eux, nous nous nous entêtons à poursuivre la guerre. Pourquoi cela? Parce que, pour chacun des deux adversaires, ce n'est pas tant la deuxième et la présente guerre qui en est cause, c'est surtout la troisième. L'Allemagne voudrait terminer au plus tôt la seconde guerre qui est manquée, pour être encore en état de préparer la troisième; et nous voulons, nous, pousser la seconde guerre assez à fond pour que la troisième n'ait pas lieu.

Elle aura lieu quand même si nos enfants n'apprennent pas l'allemand. En effet :

Nous aurons ou nous n'aurons pas écrasé l'Allemagne.

Si l'Allemagne n'est pas écrasée, elle se dira qu'après tout, elle a été bien près du succès. Si son service d'aviation avait été égal à celui des alliés, qui sait ce qui serait arrivé? Puis toutes les grandes nations se sont trouvées en veine de générosité. Si l'Amérique n'avait pas eu un Wilson, s'il ne s'était pas rencontré en Angleterre un Edouard VII pour opérer le rapprochement franco-anglais, si en Italie les Giolittistes l'avaient emporté, l'Allemagne n'aurait pas eu le monde entier contre elle. Dix ou quinze ans lui suffiront pour reconstituer ses armées de terre et de mer, et alors il ne lui restera qu'à attendre l'occasion, à saisir le moment psychologique où les nations auront entre elles des différends, des rivalités, à mettre, en quelques jours, le monde en présence du fait accompli, avant qu'il ait eu le temps de prendre une résolution...

Si telle doit être la situation, il faudra que nous sachions l'allemand pour surveiller de près ce qui se fera, se dira, se pensera en Allemagne.

Mais non! L'Allemagne sera écrasée, la caste militaire abolie, les Hohenzollern proscrits, la Prusse déchue de son hégémonie.

S'il en est ainsi, nous verrons sans doute une Allemagne plus démocrate et plus radicale et plus socialiste et plus pacifiste que nous ne l'avons jamais été. La sainteté de la foi jurée, la protection des petites nations par les grandes, le droit des peuples à disposer librement d'eux-mêmes, l'arbitrage international obligatoire et la diplomatie à découvert deviendront des principes allemands. Ce repentir tardif et suspect n'empêchera pas la honte des crimes commis de peser sur le peuple allemand, plus lourde que ne fut jamais aucune servitude, et la blessure faite à son colossal orgueil ne cessera point d'être sensible. L'Allemagne ne verra qu'un moyen de sortir de son humiliation : recommencer son mauvais coup, et, cette fois, le réussir. Souvenez-vous des propos de 1914 : « Pas de vaine sentimentalité ! pas de scrupules puérils ! l'éclat de la victoire effacera tout ! » L'Allemagne préparera une guerre de revanche ; ignorant la langue allemande, nous n'en saurons rien.

Il est maintenant prouvé qu'on peut improviser des armées, improviser des canons et des munitions, improviser des forteresses. La préparation militaire consistera dorénavant à préparer cette improvisation-là. Même sans avoir d'armée permanente, on peut tenir toute prête une mobilisation ; même sans avoir d'usines de guerre, on peut avoir des usines toutes prêtes à se transformer en usines de guerre ; sans écoles de guerre, la science des chefs d'armée peut s'acquérir dans les universités, dans les écoles techniques : au moment voulu, des historiens, des géographes, des ingénieurs n'auront qu'à endosser un uniforme pour devenir des colonels et des généraux. Le pacifisme est excellent pour couvrir les préparatifs de guerre. Un beau matin, une armée d'invasion franchira les frontières : nous ne comprendrons pas d'où elle aura pu sortir.

La seule chose qu'on n'improvise pas, c'est l'esprit militaire d'un peuple. Cette sournoise préparation d'une guerre de revanche n'est possible que par un chauffage intense du sentiment public. Les Allemands savent se servir, soit chez eux, soit à l'étranger, de la presse, de la littérature, du théâtre, du cinéma, des cours d'université et des périodiques, purement scientifiques en apparence, et même des sermons des différentes églises. Si nous ne savons par l'allemand, tout cela se fera à notre barbe et à notre insu.

Pères de famille, quand vous décidez que votre garçon, qui dans dix ou quinze ans sera soldat, n'apprendra pas l'allemand, vous assumez une terrible responsabilité. C'est peut-être quelque chose comme la condamnation à mort de votre enfant que vous prononcez.

— Mais non ! dites-vous. Après la guerre, nous serons bien tranquilles. La Société des Nations ne permettra pas à l'Allemagne de menacer à nouveau la paix du monde.

— La Société des Nations ? Son premier devoir sera de surveiller l'Allemagne. Et à qui sera confiée cette surveillance, sinon à la France, voisine immédiate et directement intéressée ? Comme aussi, en cas d'alerte, c'est le Français, en vertu d'inéluctables raisons géographiques, qui serait le délégué du monde civilisé comme soldat de la paix. Savoir l'allemand, être aux écoutes de tout ce qui se dira, s'écrira, se pensera en Allemagne, telle sera précisément la fonction de la France dans la Société des Nations.

Tout bon Français doit savoir l'allemand.

E. Goblot.

(*L'Ecole et la Vie*).

Livres et Revues

Walt Whitman. — *Œuvres choisies.* — Edition de la Nouvelle Revue française, 6 francs.

En littérature, en traduction, aucun travail n'est jamais fait ou définitif. — C'est ainsi qu'après la publication intégrale des « Feuilles d'herbe », dans la version française de M. Bazalgette, l'édition de la Nouvelle Revue française, « Œuvres choisies de Walt Whitman », ne manque pas d'intérêt. Les traducteurs ne sont pas un, mais plusieurs : ils ont traduit une ou plusieurs pièces. Ce sont Jules Laforgue, André Gide, Valéry Larbaud, Jean Schlumberger, Francis Viélé-Griffin, Louis Fabulet (je ne dis pas que la liste soit complète), c'est-à-dire des hommes de lettres. Le choix n'est pas fait avec idée de choix, en vue de donner sous la plus petite masse possible, toute la substance de la philosophie et de la pensée poétique de Whitman. Le choix est un choix d'amoureux de Whitman. Des morceaux traduits, traduits avec goût, par plaisir, traduits en amateur, à des époques très diverses, sont là collectionnés : c'est tout. Et c'est assez. En lisant celui, si parfait, de Jules Laforgue, « O Etoile de France : 1870-1871 », on se demande en quelle heure il fut traduit, car l'émotion, le souffle sont tels, que l'œuvre paraît née du dedans « informed », dirait Shakespeare. Le fragment, « Les Dormeurs », de Valéry Larbaud, a le rythme de l'original.

A noter que, sauf « Pionniers, ô pionniers », tous les morceaux du Certificat secondaire sont dans ce recueil. Les candidates auront tout avantage à se le procurer. La Préface ou Introduction, de Valéry Larbaud, écrite sans pédantisme, comme une causerie, sera une aide précieuse aux Etudes Whitmaniennes.

H.-A. B.

A. Meillet. — *Les langues dans l'Europe nouvelle.* — Paris, Payot et Cie, 1918 ; 1 vol. in-12, 343 pp., 5 fr. Collection : *Les Idées et les Faits.*

Le savant philologue, professeur au collège de France et à l'Ecole des Hautes-Etudes, dont les articles de la *Revue critique d'histoire et de littérature* sont le pain quotidien de beaucoup de nos collègues — j'entends ceux soucieux de faire autre chose que du psittacisme (1) — a écrit, dans ce volume qui n'emprunta à l'actualité que l'occasion de sa parution et est resté scientifique quand à son fond, des pages dont nous ne saurions, tous, tant que nous sommes, les professeurs de langues, que tirer un profit extrême. En effet, cet exposé « *de la situation linguistique de l'Europe telle qu'elle est, et non*

(1) Signalons à ceux-ci, et, en particulier, aux germanistes, un autre ouvrage du même savant, paru l'an dernier chez Hachette : *Caractères généraux des langues germaniques* (XVI et 222 pp., 3 fr. 50 ; voir une intéressante critique de M. Maurice Grammont, *Revue des Langues Romanes*, mai 1916-décembre 1917, p. 415-417).

comme les vanités et prétentions nationales, exaspérées depuis le XIX[e] *siècle, souhaitent qu'elle soit* », ouvre bien des jours nouveaux sur les langues en général et les idiomes européens en particulier, jours qu'il n'est pas inopportun de projeter, de temps à autre, dans la *caverna obscura* de notre formation d'unilingues, toujours un peu unilatéralistes. On s'en apercevrait — si tant est que le plus Josse des orfèvres affectât d'en douter, — à ne tenir compte que de nos polémiques d'avant-guerre sur le droit de telle ou telle langue à être enseignée, sur la dignité et la valeur « culturelle » des idiomes du Nord et de ceux du Midi, ainsi que de l'actuel débat touchant l'enseignement futur de l'allemand... Mais laissons ces domaines délicats, où les intérêts se heurtent aux idées, et constatons, avec M. Meillet, que, s'il n'est pas vrai que la langue soit l'indice *certain* d'une nationalité, en dépit de tapageuses théories, toute nation qui prend conscience d'elle-même, tend, de plus en plus, à avoir sa propre langue. Or, tandis que les langues « culturelles » se multiplient, que les rapports — une fois formée cette *Ligue des Nations* dont on ne peut encore qu'entrevoir la possibilité — entre puissances deviendront de plus en plus aisés et fréquents, n'est-il pas manifeste que les moyens de s'entendre se compliqueront en proportion ? Il eût été difficile à l'auteur d'éviter de proposer une solution à cet effarant problème. Pour lui, il ne serait de remède que dans l'usage des principales langues actuelles de civilisation, et, accessoirement, d'une langue internationale, répondant à des besoins pratiques.

M. A. Meillet évite ainsi toute décision trop radicale et nous l'en félicitons. Depuis que, dans un *discours de distribution de prix,* dont il a été rendu compte ici même (1), nous examinâmes — aussi sommairement que faire se doit en pareilles occurrences — la « question espérantiste », les partisans de la langue internationale ont activé leur propagande, en modifiant l'instrument même qui en fait l'objet, et la guerre, au lieu de lasser leurs énergies, n'aura eu pour résultat que de les aviver. Mais, selon que l'écrivait avec infiniment d'esprit un excellent ami de l'Université et des professeurs de langues vivantes en particulier, l'ex-directeur du *Censeur,* M. J. Ernest-Charles, en réponse à une lettre du *Grupo Esperantista* marseillais (2), si « *les espérantistes sont des gens charmants : ils ont la foi, et leur foi est sincère, puisqu'elle agit* », il y a toujours un abîme entre les intentions des espérantistes et la réalisation pratique de ces mêmes intentions. M. A. Meillet, d'autre part, est trop bon philologue pour proposer la panacée du « français langue internationale », car nous savons tous, ici, que chaque langue « culturelle » exprime une tradition trop originale pour qu'on la sacrifie à un idiome donné. Notre propre langue — quiconque s'est donné la peine de lire, à ce sujet, l'exposition des faits dans le t. V (Paris, A. Colin, 1917), de l'*Histoire de la langue française* de M. Brunot, sera fixé — est devenue la langue diplomatique, depuis le XVIII[e] siècle, en vertu d'un consentement universel — parce que le français était alors la seule langue connue des diplomates, de *tous* les diplo-

(1) Voir *Les Langues Modernes* de décembre 1902, article de F. F. sur « *Quelques discours de distribution de Prix* », p. 379 *seq.*

(2) Voir : *Le Salut par l'Espéranto,* dans le journal *Le Pays,* du 8 juin 1918.

mates, et la meilleure des langues de civilisation de l'Europe, — mais il serait peu scientifique, même sur ce seul domaine, de généraliser. Le professeur d'histoire de la langue française à l'Université de Paris ignore moins que tout autre qu'il y a lieu de n'admettre que sous bénéfice d'inventaire, l'affirmation qu' « *au cours du* XVIIIe *siècle, on a continué de négocier et de conclure en français, d'abord en réservant les droits du latin, puis en cessant même de les rappeler* » (1). En effet, non seulement les traités d'Osnabruck et de Münster en 1648, celui d'Utrecht en 1713, celui de Baden en 1714, mais ceux de Vienne en 1725 et 1728 sont — ainsi, d'ailleurs, que la Quadruple Alliance signée à Londres en 1718 — rédigés en latin et aussi tard qu'en 1801, le traité de Lunéville, bien que formulé en notre langue, sera ratifié en latin par l'Empereur germanique (2) et il sera bon de rappeler qu'en 1817 la Confédération germanique, à la date du 12 juin, décidait d'employer à l'avenir l'allemand dans ses relations avec les pouvoirs étrangers, en consentant, cependant, à ajouter une traduction latine ou française. Les traités conclus avec la Porte étaient, par ailleurs, généralement traduits en plusieurs idiomes européens. Enfin, pourquoi taire que Canning fut le premier diplomate anglais à prescrire aux agents de l'Angleterre de n'employer que leur langue dans les relations d'affaires avec l'étranger ? N'est-ce point là, aussi bien, une mesure naturelle ? Et ne serait-il pas injurieux pour le personnel diplomatique qu'admettre — comme l'écrivait fort pertinemment « *The Roving Englishman* », p. 267 de son volume : *Embassies and foreign Courts*, paru en 1855 à Londres chez G. Routledge et Co., — « *that any foreign-office would not have some person in its employment who could make a satisfactory translation of an official document in any language whatsoever* », d'autant plus qu'il est « *essentially necessary that the writer of an official document should perfectly understand the value of any word he uses ?* » Nous n'insisterons pas davantage : il y a eu, au cours de cette guerre, assez d'erreurs de traductions pour que pas ne soit besoin de renforcer par des exemples modernes cette vieille vérité d'expérience... Mais, tout de même, nous croyons fermement que si les hommes parlaient la même langue, beaucoup de maux seraient épargnés au monde civilisé.

Camille PITOLLET.

P.-S. — Nous serions tenté de chercher à M. A. Meillet une toute petite querelle... d'auteur. P. 138 de son ouvrage, il croit devoir

(1) Article : *Le Français et la diplomatie*, dans le *Bulletin de l'Alliance Française* d'août 1918, p. 111.

(2) L'ambassadeur d'Autriche prononçait *en latin* son adresse au roi de Naples *en 1752*. Voir, d'ailleurs, au sujet de la langue diplomatique, le très curieux art. 120 des Actes du Congrès de Vienne (9 juin 1815). A cette époque, aussi bien, l'Autriche et la Cour papale continuaient à négocier en latin et les Etats de la Confédération germanique, dans leurs transactions réciproques, employaient l'allemand. La protestation de Pie VII, datée du 14 juin 1815, et la ratification par l'Autriche de la Confédération helvétique, datée du 20 mai de la même année, sont toutes deux en latin. Le garant que nous citons remarquait à la page citée de *Embassies and foreign Courts : « It is needless to add that French is almost the universal language of personal intercourse, though I verily believe that every nation speaks a peculiar dialect, by which a practised ear could discover his nationality at once »*. Est-il rien de plus exact que cette dernière assertion ?

narrer certaine aventure qu'il dit avoir trouvée dans la *Gazette de Francfort :* « L'anecdote suivante, contée dans la *Frankfurter Zeitung,* 8 août 1917 (édition du matin), montre comment on est amené à recourir à la langue commune du pays où l'on se trouve ; cette anecdote se trouve dans une chronique non signée, mais faite évidemment par un observateur qui a été sur les lieux, *etc.*). Quel dommage qu'au lieu de lire si attentivement la *Gazette de Francfort,* M. A. Meillet n'ait jeté, ne fût-il que rapide, un coup d'œil à la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes,* qui se publie presque à côté des deux établissements où il enseigne avec tant de distinction ! Il y eût vu, ainsi, que l'anecdote en question a paru, sous notre signature, *dans le n° de juillet 1916* de cet organe, p. 317 : *Le français est toujours une langue internationale.* Il y eût vu, en outre, que, dans l'histoire originale, il s'agissait de *bêches,* non d'une *hache,* et qu'aussi bien, l'histoire qu'il conte à son tour, est sensiblement dénaturée...

Mme Camerlynck-Guernier et G.-H. Camerlynck. — *Parlons français (The Essentials of French conversation).* H. Didier, Paris 1918. 1 vol. in-32, 145 p., 3 fr. 75, majoration comprise.

Les livres pour l'enseignement du français à nos voisins et alliés se suivent... mais ne se ressemblent pas. Ce serait d'ailleurs dommage, s'il en était autrement. Pour le modeste artisan de la plume qui a charge de comptes-rendus, l'ennui risquerait fort de naître encore une fois de l'uniformité. Je le répète, il n'en est rien : les différences, très profondes, et qui touchent à des points de doctrine, s'avèrent jusque dans l'aspect extérieur. Un volume récent portait le khaki cher aux Tommies et aux Sammies ; celui-ci s'est vêtu de bleu horizon. Mais arrêtons là le parallèle. Ce procédé littéraire, classique et commode, qui a fleuri maint *laïus* et enrichi maint *conciones,* serait ici hors de propos.

« Parlons français » consiste essentiellement en 40 leçons où l'élève apprend le vocabulaire, les tournures et les faits grammaticaux nécessaires à la pratique de la langue. Une seconde partie, sorte d'annexe ou d'appendice, contient la traduction anglaise des textes français de la première partie. Elle est destinée à faciliter le travail personnel de l'étudiant et la revision des leçons étudiées au cours. Elle sera utile surtout aux personnes qui travaillent seules, sans le secours d'un maître ; et, parmi les militaires anglais et américains, beaucoup seront dans ce cas. On voit donc que les auteurs se sont ici écartés de la méthode directe dont s'inspiraient leurs précédents ouvrages. Ils ont jugé que la nécessité d'aller vite, le manque de matériel et de local appropriés, souvent même de professeur compétent, expérimenté, au courant de nos méthodes pédagogiques, leur imposaient cette dérogation à leurs principes.

Ces traductions sont suivies d'un résumé de la grammaire française où la conjugaison de nos verbes qui présentent tant de difficultés pour les étrangers (pour nos enfants aussi, n'est-ce pas ?) occupe une place importante. Enfin, le livre se termine par quelques conseils sur la prononciation du français et par un *Index* de tous les mots français avec la traduction en anglais.

Les auteurs insistent à juste titre sur la prononciation. Ils se servent, pour la notation des sons, de l'Alphabet Phonétique International (1), que les élèves apprennent vite à lire et dont les scriptes sont pour eux des guides sûrs, faciles à consulter. Les règles grammaticales sont données en anglais. Il faut songer que parmi les militaires qui suivront les cour de français, beaucoup ont une culture grammaticale bien modeste et certainement assez lointaine. La précaution est donc sans doute prudente. La prononciation des mots figurant à l'Index est également donnée en caractères phonétiques.

Dans une préface fort juste, pleine de bon sens, les auteurs indiquent que leur idéal n'est pas trop ambitieux. Ils n'ont pas, disent-ils, la prétention d'enseigner le français avec ou sans maître en 40 leçons. Ils connaissent les conditions spéciales et, somme toute, peu favorables à un enseignement méthodique, auxquelles sont soumis, de par les lois inéluctables de la vie militaire, les élèves-soldats dont se composera, au début tout au moins, la majorité des lecteurs du livre : manque d'homogénéité dans les classes, déplacements fréquents, renouvellement incessant du personnel scolaire. Leur but est donc de donner à l'élève l'essentiel du français parlé (*providing the pupil with essentials of French conversation and enabling him to master the first difficulties of grammar*). Le vocabulaire employé dans l'ouvrage s'élève à 1.300 mots. C'est plus qu'il n'en faut pour la conversation courante. La grammaire est aussi réduite que possible et la conjugaison des verbes ne s'embarrasse d'aucun des temps dont l'usage est rare.

Les auteurs partent donc du langage vivant, de la conversation journalière. Ils rendent hommage à la méthode directe qu'ils jugent préférable, en principe, pour enseigner les langues étrangères. Mais ils expliquent les raisons qui les ont amenés, cette fois-ci, à enfreindre les normes. L'étudiant, ajoutent-ils du reste, l'étudiant *ayant compris*, grâce à la traduction, ne devra pas borner là son effort et se tenir pour satisfait de cette acquisition *passive* des mots et des formules. Il faudra pratiquer oralement les phrases, les locutions, les morceaux étudiés et s'en rendre maître par des exercices répétés, par un *entraînement oral intensif*, au point de pouvoir s'en servir de façon *active* et spontanée.

Le petit volume, relié en toile souple, se présente bien. D'assez nombreux dessins relèvent et égaient le texte qui offre la même netteté typographique que nous avons pu apprécier déjà dans les autres ouvrages de Mme et M. Camerlynck.

Ch. Veillet-Lavallée.

REVUES

Revue des Deux Mondes, *11 août 1918.* — V. Giraud, Plaidoyers allemands ; analyse rapide des moyens par lesquels les Allemands essaient de se défendre contre les reproches de sauvagerie, de barbarie et de vandalisme.

(1) Avec quelques modifications adaptées aux lecteurs dont l'anglais est la langue maternelle et qui n'ont pas fait d'études phonétiques préalables.

1er septembre. André Fribourg. Les paysans d'Alsace-Lorraine devant les conseils de guerre allemands.

A. Beauier, Les prophéties d'Emerson. — *15 septembre,* Ch. Nordmann. La croisade Américaine contre la Tuberculose en France.

10 octobre. E. Thébault, la Gazette infâme (la Gazette des Ardennes).

- **Mercure de France,** *1er juillet 1918.* A. Digea, Emerson et le Caractère anglais ; X., Quelques points de vue espagnols sur la guerre ; Lettres de la Suisse Alémanique. (Analyses de Imago de Spitteler et de der Starke Mann de Paul Ilg) ; Henri Albert, Allemagne (la détresse alimentaire et le manque de vêtements ; l'arc est trop tendu).

16 août. Henri Albert. Richard Voss ; Henri Davray : Un intellectuel anglais sous les armes ; Etude sur les lettres, Donald Harkey tué en 1916 sur la Somme.

16 septembre. Paul Louis, Les courants politiques en Allemagne ; C. Pitollet, l'Entente intellectuelle. Analyse pénétrante des sophismes politiques qui ont empoisonné nos relations avec l'Italie et qui risquent encore de leur nuire.

16 octobre. C. Pitollet : Etude sur Lodolette, le nouvel Opéra de Mascagni.

L'Action Nationale, *25 août et 25 septembre.* Ch. Andler, Les socialistes allemands et l'abandon de la révolution sociale ; Henri Davray, La réforme de l'enseignement en Angleterre , G. Raphael, Walther Rathenau et son projet d'une nouvelle organisation économique.

The Times Educational Supplement, n° du 17 octobre 1918.

Peu de publications anglaises contiennent autant d'idées et d'informations utiles que le *Times Educational Supplement,* le grand organe des pédagogues d'outre-Manche. Dans un des numéros récents, nous trouvons un article sur les Buts de l'Enseignement et l'organisation allemande. « Si les Allemands étaient devenus forts, ce n'était pas en vertu de la science ni en vertu de ses applications à telle ou telle fin. Ils étaient devenus forts parce qu'ils avaient su faire choix de certains buts bien définis, parce qu'ils avaient recherché comment ces buts pouvaient être atteints. Et, ce qui est beaucoup plus important, il y avait dans ces buts une unité, une coordination. Ils savaient mieux que nous ce qu'ils demandaient à la science et ils veillaient à ce qu'un nombre nécessaire d'hommes fussent formés d'une façon générale, aussi bien que d'après des méthodes spéciales, en conformité avec la conception de l'Etat. Cette conception, nous sommes arrivés à la haïr, car, tandis qu'elle exclut beaucoup de choses que nous considérons comme essentielles, elle comprend des éléments que nous estimons hostiles à l'humanité. C'est tout un système que l'humanité est en train de briser, mais il est fort, non parce qu'il est bon, mais parce qu'il est un système et plus que cela, un corps de croyances. La puissance de l'éducation allemande, comme de la civilisation allemande, résidait dans son organisation... Naturellement nous devons étudier les sciences. Naturellement nous devons les appliquer à des fins pratiques. Mais pourquoi ? Afin de

mieux saisir la réalité et de nous posséder nous-mêmes dans une vie qui sera riche mais, aussi, intelligente, parce que unifiée, dans une société qui, composée d'éléments divers, sera gouvernée par une toi unique. »

Dans le même fascicule, se trouvent des articles intéressants sur le Culte de l'Intelligence, l'Enseignement de l'Histoire de France, l'Avenir des Public Schools, le Système monétaire décimal, etc. On s'abonne au supplément du *Times*, Printing House-Square, St-Ann. Blackfriars, Londres. Le prix du numéro est 1 d.

Gaston SÉVRETTE.

The Pedagogial Seminary, *june 1918.*

Old and Young Teachers. Helen M. Downey.

Ambidexterity et delayed speech Development. Margaret Norse Nice.

School Children and Food Production. Ping. Ling.

Ihe Public schools et Food Conservation. Ping. Ling.

The Preparation of the Teacher of Physical Traming. Thomas A. Storey.

Aesthetic Appreciation of Pictures by Children. Rudolf Pintner.

Clark Library War Collection. Louis M. Wilson.

September 1918.

1. Astigmatism and Brain Work. William H. Burnham.
2. Girls' collections. Leigh Mudge.
3. Physical Training an Essential to the better Health.
4. Defense of Society. Thomas A. Storey.
5. Preliminary Observation of Teaching. W. W. Charters.
6. Military Training in the Public Schools. Ping. Ling.
7. Moral Training of School Children in War Time. Ping. Ling.
8. Some educational values of war. G. Stanley Hall.
9. A General Survey of Child Study. G. Stanley Hall.

The School Review, *april 1918.*

Statistical Study of Enrolment, Junior High School. (Paul C. Stetson).

Program. Making in Central High School, St-Paul. (A. G. Meier).

Supervised Study. (G. W. Willett).

Extra. Curricubar Activities in High. Schools. (Hazel M. Harwood).

Curriculum of Six. Year Secondary School. (L. C. Ward).

Recent Literature in Art Education a Bibliography. (Walter Sargent).

May 1918.

Enlarging the American Elementary School. W. C. Bagley and Charles H. Judd.

Junior High Schools in the North Central Association Territory, 1917-18. C. O. Davis.

How to introduce Supervised Study. Alfred Hall-Quest.

Practice Exercices in Physics. Franklin T. Jones.

The Failing Pupil in the High School. William Sayles Wake.

Ces articles offrent un intérêt purement local. Les quelques considérations générales que l'on y trouve n'apportent rien de neuf à notre pédagogie.

The School Review, *june 1918.*

General Science in the University High School, Eugene, Oregon. (G. M. Ruch).

The commercial curriculum in Secondary Schools. (Leverett S. Lyon).

Drama et the English Course. (Theodore B. Hinckley).

Costs of Instruction in the High Schools of West Virginia. (Harry G. Wheat).

Germany's Educational Failure. James L. Mc. Couanghy.

L'Amérique s'aperçoit de son erreur. Les éducateurs américains professaient — paraît-il — une admiration sans réserve pour le système allemand. « Germania docet ». La propagande de Münsterberg et de Kerscheusteiner avait été efficace : la critique s'était tue. La guerre a détruit cette illusion ; le nouveau cri « méfiez-vous » a remplacé le murmure admiratif des théoriciens de l'Ecole.

La *Volksschule* a pour idéal la fabrication d'esclaves bornés, mais soumis, assez abrutis pour n'oser jamais questionner, serviles au point de périr au besoin pour un maître qu'ils n'aiment pas : en un mot, c'est une « usine pour matériel de guerre ».

Le *Gymnasium*, le *Realgymnasium*, l'*Oberrealschule*, en principe, préparent aux Universités et sont, semble-t-il, réservés aux classes supérieures de la Société... Leur but est, en réalité, militaire plutôt qu'intellectuel. Il s'agit de « manufacturer des officiers, des chefs » à la rude poigne, pour mener le troupeau d'esclaves.

Quant aux femmes, point n'est besoin d'éducation universitaire : leur activité s'adresse aux trois K. (Kirche, Küche, Kinder). Elles ignorent le reste.

BULLETIN DE L'ASSOCIATION

Assemblée Générale. — Convocation du Comité.

Assemblée Générale. — Le Comité a fixé au Jeudi 19 Décembre à 2 h. 1/2 précises la date de la réunion de l'Assemblée Générale annuelle prévue par les statuts de l'Association. — L'assemblée aura lieu au parloir du Lycée Henri IV. Comme en 1914 et en 1915 le banquet n'aura pas lieu, et aucun représentant des Associations étrangères n'a été invité.

Nous espérons néanmoins que nos collègues se rendront nombreux à l'appel du Comité.

Plus que jamais, il est nécessaire de resserrer les liens qui unissent notre grande famille.

L'ordre du jour suivant a été arrêté :

I. Allocution au Président.

Rapport de la Secrétaire générale.

Rapport de la Trésorière.

Projet de budget pour 1919.

II. Crédit pour les écoles d'Alsace-Lorraine.

III. Question du relèvement des traitements.

IV. Question des concours d'agrégation et des certificats en 1919 fermés aux mobilisés.

V. L'épreuve écrite de langue vivante au baccalauréat.

Elections au Comité (1). — Nous rappelons qu'en vertu de l'article 9 des statuts, le Comité doit fixer chaque année le nombre des membres à élire dans chaque catégorie de membres actifs, le nombre total des représentants de chaque catégorie au sein du comité devant rester, autant que possible, proportionnel au nombre des électeurs appartenant à cette catégorie. Sont déclarés élus, dans chaque catégorie, jusqu'à concurrence du nombre préalablement fixé, les candidats ayant obtenu le plus grand nombre de voix.

Conformément aux dispositions qui précèdent, le nombre des sièges attribués aux différentes catégories a été fixé comme suit :

Lycées de garçons	5
Collèges de garçons	2
Enseignement secondaire féminin	2
Enseignément primaire, commercial, technique	2
Total	11

(1) Nous empruntons à M. Milliot-Maderan la note très claire qu'il a publiée à ce sujet dans le Bulletin de Décembre 1914.

Notre association n'ayant eu qu'un nombre très restreint de démissions compensé en grande partie par des adhésions nouvelles compte comme en décembre 1917 environ 978 membres actifs qui se répartissent ainsi :

Enseignement supérieur	38
Lycées de garçons	404
Collèges de garçons	192
Enseignement secondaire féminin	184
Enseignement primaire, commercial, technique	180
Total	978

Les 33 membres du Comité doivent donc se répartir comme suit :

Enseignement supérieur	1
Lycées de garçons	14
Collèges de garçons	7
Enseignement supérieur féminin	6
Enseignement primaire, commercial, technique	5
Total	33

Les membres sortant sont, cette année :

MM. *Bellec, Bloch, Desfeuilles ;* Mlle *Gagnot ;* MM. *Gricourt, Hovelaque, Koszul, Longueballe, Mahieu, Servajean ;* Mlle *Weiller.*

L'Assemblée générale doit donc élire :

5 représentants des Lycées de garçons.

2 représentants des Collèges.

2 membres de l'enseignement secondaire féminin.

2 membres de l'enseignement primaire, commercial et technique.

Les collègues dont les noms suivent ont bien voulu consentir à poser leur candidature.

Conformément au § 3 de l'art. 7 des statuts sont seuls rééligibles MM. *Bellec, Bloch et* M[lle] *Waller.*

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

M. *Koszul,* maître de Conférences à la Sorbonne.

LYCÉES DE GARÇONS

MM. *Bloch*, professeur d'allemand au lycée Hoche.
Duvergé, professeur d'anglais au lycée Michelet.
Guillotel, professeur d'anglais au lycée Charlemagne.
Martin, professeur d'allemand au lycée Janson.
Massoul, professeur d'allemand au lycée Louis-le-Grand.
Mis, professeur d'allemand au lycée de Lille.

COLLÈGES DE GARÇONS

MM. *Lecigne,* professeur d'allemand au collège de Cambrai.
Bellec, professeur d'anglais au collège de Pontoise.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE FÉMININ

M[lles] *Collette,* agrégée d'allemand.
Latappy, professeur d'anglais au lycée Victor Duruy.
Weiller, professeur d'allemand au lycée Jules Ferry.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE, COMMERCIAL ET TECHNIQUE

MM. *Jamin*, professeur d'anglais à l'école Lavoisier.
Roux, professeur d'anglais à l'E. P. S. d'Orléans.

Il va sans dire que la liste ci-dessus n'est pas limitative et le président se fera un devoir d'annoncer, dès l'ouverture de l'Assemblée générale, les candidatures qui se seront produites après l'impression du présent bulletin. Nous attirons en particulier l'attention des professeurs de collège sur ce fait qu'une candidature seulement a été jusqu'ici enregistrée pour leur catégorie, alors qu'il y a quatre sièges à pourvoir (1).

Le vote par correspondance est admis. (Voir page II de la couverture).

Nour rappelons que, conformément à nos statuts (article 5, paragraphe 2) seuls les membres actifs (voir art. 4, paragraphe 1) ont le droit de prendre part au scrutin.

La prochaine réunion du Comité aura lieu le jeudi 8 janvier à 2 h. 1/2 au parloir du lycée Henri IV. Nos collègues sont priés de considérer le présent avis comme tenant lieu de convocation.

La Rédaction a reçu d'autre part et publie avec plaisir les lettres suivantes :

A propos des concours de 1919

Un de nos collègues du front nous adresse une lettre dont voici les passages essentiels :

Oserai-je vous prier d'être à la prochaine réunion de notre association, mon interprète, et de présenter à nos collègues quelques observations :

(1) Si le nombre des candidatures de cette catégorie était encore inférieur le jour de l'Assemblée générale, au nombre des sièges vacants, le Président proposerait, pour compléter à 33 le nombre des membres du Comité, de déclarer élus, sans distinction de catégories, les candidats ayant obtenu le plus grand nombre de suffrages.

Que l'on institue un concours pendant les hostilités afin de pourvoir aux nécessités les plus urgentes de l'enseignement, personne ne saurait trouver à cela d'objection sérieuse.

Mais que l'on en exclue les anciens admissibles mobilisés en leur assurant que, *peut-être*, s'ils font la preuve de forces majeures les ayant empêchés de se présenter en 1914, le Conseil supérieur de l'Instruction publique saura bien prendre à leur égard des mesures spéciales (et quelles sont-elles ?), c'est, ce me semble, pousser un peu loin l'arbitraire.

Il y a, selon moi, à distinguer deux catégories d'admissibles à l'agrégation : ceux qui, jusqu'à présent, n'ont pas encore enseigné et dont on n'est pas sûr qu'ils puissent faire de bons professeurs ; ceux qui, enseignant depuis longtemps, ont pu donner la preuve de leurs capacités pédagogiques et littéraires.

Je demande à mes collègues de l'Association s'ils ne pensent pas que, pour ces derniers, pour ceux du moins à qui, parce qu'ils sont mobilisés, l'on interdit le concours de 1919, il ne serait pas juste qu'une compensation intervînt ? Et puisque l'on a nommé en 1914 agrégés des étudiants, intéressants d'ailleurs, sans qu'ils aient passé les épreuves orales, ne pourrait-on reconnaître à des chargés de cours de lycées, à des professeurs de collège, déjà blanchis sous le harnais universitaire, et qui, actuellement, font leur devoir sur le front, le titre accordé aux étudiants de 1914 ?

Et notre collègue conclut en proposant la motion suivante :

« En ce qui concerne les anciens admissibles mobilisés exclus du concours d'agrégation par l'arrêté du 31 juillet dernier, ils pourront être nommés agrégés, pourvu qu'ils aient exercé les fonctions de chargé de cours, de délégué, dans un lycée ou de professeur de collège pendant cinq ans et que leur capacité pédagogique ait été reconnue suffisante par MM. les inspecteurs généraux. »

Ces *desiderata* correspondant à des préoccupations légitimes qui nous ont déjà été exposées bien des fois par nos chers combattants, le Bureau de l'Association ne peut que s'y associer bien volontiers, en souhaitant qu'ils soient pris en considération.

Question des Traitements.

Le 6 novembre 1918.

Monsieur et Cher Collègue,

On entend beaucoup parler d'une augmentation de traitement dont bénéficieraient les professeurs de l'enseignement secondaire. Le journal des Lycées a même publié dans son numéro d'octobre les chiffres proposés par la Commission et annoncé que les revendications seraient très prochainement examinées par les directeurs.

J'ai été frappé de voir que ces propositions maintenaient la diffé-

rence qui existe entre le traitement des professeurs hommes et celui des professeurs femmes (près de 2.000 fr.).

Cette inégalité que certains essaient de justifier par la différence des examens subis, ne saurait exister dans l'Enseignement des Langues vivantes où hommes et femmes font les mêmes études, passent les mêmes concours.

L'heure des réformes est venue. On se préoccupe de réorganiser l'Université. Si l'on veut que cette réorganisation soit autre chose qu'une œuvre de façade, elle doit se faire avec la coopération de tous et éliminer d'abord cette cause de mécontentement, cette injustice.

Il convient que les professeurs hommes prennent l'initiative de demander l'égalité de traitement pour leurs collègues féminins, puisque les femmes continuent à faire preuve d'abnégation, ou que mal préparées par leur éducation antérieure, elles n'osent pas revendiquer leurs droits.

C'est à nous de demander et d'obtenir que justice soit faite. C'est le moment, si on laisse passer l'occasion qui sait quand on la retrouvera.

J'ai donc l'honneur de demander que notre Association soumette d'urgence cette proposition aux autorités compétentes.

Veuillez agréer, Monsieur et cher collègue, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

R. GALLAUD,

Professeur d'Anglais au Lycée d'Alger.

Cri d'alarme

Avant la réforme de l'Enseignement secondaire

On n'apprend plus l'allemand ! On ne sait plus l'allemand !

C'est une vérité banale pour ceux qui, depuis deux ans, assistent à l'agonie des classes d'allemand, c'est la déception qui guette nos chers collègues que la victoire va nous rendre bientôt.

On ne sait plus l'allemand. Sauf de rares exceptions, les élèves qui n'ont pas renoncé à nos études, les ont poursuivies avec tant de mollesse qu'on regrette le temps qu'ils y ont perdu. Beaucoup sont les victimes de la guerre qui les a ballotés de lycée à lycée, à la suite du père mobilisé, qui les a privés de leurs maîtres ordinaires et mis parfois aux mains de professeurs non qualifiés. D'autres, les plus nombreux, sont victimes du laisser-aller, qui, dans le désarroi de ces années tragiques, s'est insinué dans les meilleures maisons. On nous impose, en Première, des élèves qui feraient piteuse figure dans une sixième de force moyenne. Les enfants traînent de classe en classe une ignorance que les années augmentent, un dégoût du travail que les insuccès aggravent : c'est comme une marée redoutable, dont les flots sapent l'énergie des maîtres et finissent par les submerger. Classes homogènes ! ô le bon temps des aimables chimères ! Qui se sent de taille à lutter pour la dignité de son enseignement. quand la rentrée vous gratifient d'une Première où vingt-

cinq élèves sur trente ne savent point les éléments d'une Seconde, où la dictée d'un texte de dix lignes suffit à remplir l'heure de classe. En vérité, il est temps d'opposer à cette invasion le rempart de nos énergies conjuguées. On ne sait plus l'allemand ; ce n'est pas la faute des maîtres, ce n'est pas la faute des méthodes. Sans doute on fera notre procès. On ne manquera pas d'incriminer les programmes. On élèvera de doctes controverses. Osera-t-on dénoncer le véritable mal : le relâchement de la discipline morale à l'école et dans la famille. Nous avons tous le devoir de nous élever avec la dernière énergie contre une mollesse coupable qui paralyse notre bonne volonté et stérilise notre action.

On n'apprend plus l'allemand ! la génération qui quitte nos lycées ne le sait pas ; celle qui y entre refuse de l'apprendre. Nos grandes classes réunissent encore de vagues contingents, mais les petites sont exsangues. Crions-le bien haut, on ne veut plus apprendre l'allemand ! Nous excusons la rébellion du cœur et le geste des mères qui, en octobre 1914, les pères partis au front, guidèrent leurs enfants vers d'autres que nous. Nous comprenons ce geste et nous l'excusons. Mais nous n'excusons pas l'indolence qui pousse les paresseux vers les langues réputées plus faciles. Nous n'excusons pas l'indolence de nos chefs qui laissent tarir le recrutement de nos élèves, au risque de créer pour l'avenir des ignorances redoutables. Nous ne comprenons pas tant de faiblesse : nous demandons qu'elle cesse au plus tôt. Et ce n'est point l'égoïsme qui arrache à nos cœurs ce cri d'alarme. Chers collègues d'anglais ! rassurez-vous. Nous ne jalousons point le lourd fardeau que la guerre a posé sur vos épaules. Quand nous voyons vos classes bondées et les nôtres désertes, nous faisons un retour sur les années de notre enfance, abreuvées du fiel de la défaite — *quœ mutatio rerum!* — et nous sommes remplis d'allégresse. Qu'on apprenne l'anglais, soit ! nul n'aura le droit de l'ignorer demain ! Mais qu'on apprenne encore l'allemand ! Nous le demandons au nom de l'Avenir même, pour lequel tant d'entre nous ont donné leur santé et leur vie.

Maurice CAHEN,
Professeur agrégé au lycée de Valence.

Nécrologie

LUDOVIC MEISTER

Un nouveau deuil vient de frapper l'Université, et plus particulièrement les professeurs de langues modernes. A la liste déjà longue des collègues disparus depuis la guerre, la mort ajoute le nom de notre ami Meister. Oui, Meister est mort ! Le 5 octobre, il a été enlevé à l'affection des siens et à l'estime de tous par une grippe

infectieuse contractée très probablement au chevet de son fils ; éprouvé par la longue maladie de sa mère et surmené par la vie active à laquelle il s'était volontairement astreint, il n'a pu opposer à la contagion la résistance nécessaire. Trois jours après son fils Jean, Ludovic Meister rendait le dernier soupir à l'hôpital militaire du Panthéon en dépit des soins dévoués des meilleurs médecins, ses amis. Le mardi 7 octobre, on l'enterrait au cimetière de Bagneux, à côté de celui qui venait de passer avec succès, à l'âge de 17 ans à peine, son baccalauréat, et que la mort avait arrêté au seuil de la Faculté au moment où il allait commencer ses études supérieure de philosophie. La guerre l'emporte lui aussi comme elle a emporté ses amis Bonafous et Talut, nos collègues regrettés ; mort terrible à cause de la soudaine brutalité avec laquelle elle ruine un foyer au moment même où l'espoir d'une paix prochaine paraissait devoir en assurer le tranquille bonheur.

Avec Meister disparaît l'un des meilleurs d'entre nous. Né en 1879 à Montauban, d'un père Lorrain et d'une mère Languedocienne, Ludovic Meister avait étudié d'abord au lycée de sa ville natale; très jeune, il passe son baccalauréat, fait sa rhétorique supérieure à Toulouse et obtient une bourse de licence. Après un séjour d'un an à Munich, il est reçu licencié et nommé boursier d'agrégation à Nancy. Il se marie. Le mois d'octobre 1902 le trouve à Paris en qualité de délégué pour l'enseignement de l'allemand au lycée Charlemagne. En 1904, il est reçu à l'agrégation et nommé professeur à Nîmes, puis à Lyon. Il quitte le lycée Ampère en 1908 pour exercer les fonctions de professeur d'allemand au lycée Voltaire, où il est encore à la mobilisation. Réformé n° 2 à cause de sa forte myopie, il reste à son poste civil jusqu'en avril 1915 où, à la suite d'un examen médical, il est versé dans le service armé. Il rend, en qualité de soldat interprète au camp de prisonniers de Montauban, des services signalés qui lui valent une lettre de félicitations du Ministre de la Guerre. De là, il est envoyé à Marseille, dirigé sur Carpiagne, puis sur Aubagne où une nomination d'instituteur l'appelle en Alsace. Il arrive à St-Amarin, au commencement d'octobre 1915, y remplit à la fois les fonctions d'instituteur à l'école élémentaire et celles de professeur à l'école primaire supérieure. En mai 1916, il est appelé au Ministère des Inventions, d'où il passe comme interprète stagiaire au Ministère de la guerre. Il est nommé officier interprète de 3e classe, et, quand l'Administration militaire de l'Alsace est rattachée au Ministère de la Guerre, il est chargé de l'instruction publique au Service d'Alsace-Lorraine à Paris. Familiarisé avec toutes les questions d'enseignement, et très au courant de la vie universitaire dans nos provinces perdues avant et après la malheureuse guerre de 1870, il étudie la meilleure organisation à

donner aux enseignements primaire et secondaire en Alsace et en Lorraine délivrées. Il se disposait à mettre la dernière main à son rapport d'ensemble quand la mort est venue le frapper.

Durant toute sa vie, Meïster fit preuve d'une activité infatigable. Il ne s'accorda jamais de repos. Il rentrait du lycée pour se plonger dans l'étude. Quand l'effort l'avait épuisé, il prenait son violon ou allumait une de ces nombreuses cigarettes qu'il ne fumait qu'à moitié. Quelquefois, moins souvent qu'il n'aurait voulu, il allait à un rendez-vous d'amis, et le soir il se rendait à telle réunion politique où sa voix était très écoutée. Il ne faisait guère de promenades, le temps lui manquait. Curieux d'art et de théâtre, il avait à peine le loisir de visiter l'atelier où l'artiste aimait le recevoir, d'assister à la représentation à laquelle l'auteur l'avait invité. Les salons le voyait rarement bien qu'il fût brillant causeur ; il préférait se délasser de l'étude sévère en écrivant quelque nouvelle qu'il envoyait parfois à un journal, mais qu'il laissait le plus souvent s'égarer dans ses papiers ; il rendait compte d'un ouvrage qui venait de paraître, rédigeait un article sur une question d'actualité ; et souvent il arrivait que la question abordée ainsi, par hasard, s'emparait de lui, ne l'abandonnait plus, qu'il ne l'eût épuisée : ainsi sont nés la plupart des articles qui parurent dans la *Revue Pédagogique* et dans la *Revue Universitaire*, à l'époque où la question des méthodes et des programmes sollicitait nos réflexions.

La haute valeur de son esprit, la simplicité de ses manières, la conscience avec laquelle il donnait son enseignement, lui gagnaient du premier coup le cœur de ses élèves. L'un deux, qui l'avait retrouvé en Alsace après dix ans de séparation, se plaisait à rappeler la discipline exempte de contrainte, la méthode vivante et sympathique du maître auquel il devait tant. Mes collègues me permettront de reconnaître ici la grande part qui lui revient dans l'élaboration des deux petits ouvrages que nous avions publiés ensemble, tout ce qui fait l'intérêt d' « *Otto, der wilde Bube* » et de « *Sepp, der junge Schwabe* » appartient en propre à Meister, dont l'esprit inventif et le jugement sûr se retrouvent à chaque page. Ses chefs connaissaient sa valeur pédagogique et lui marquaient leur admiration. S'il fut l'un des champions les plus ardents de la méthode directe, il ne fit jamais d'une question de méthode une question de personne. Aussi tous ses collègues l'estimaient-ils. Ils l'estimaient d'autant plus que toujours il acceptait, dans les réunions corporatives, la mission parfois très délicate de défendre des intérêts menacés ; à Lyon, il sut diriger avec autorité le groupement régional des Langues modernes ; à Paris, il eut, comme président de l'Amicale des Professeurs du Lycée Voltaire, un rôle des plus heureux.

A côté de cette acrivité féconde qu'il déployait au milieu du bruit et des heurts de la vie journalière, Meister fournissait, dans la paisible retraite de son cabinet de travail, un labeur extraordinaire. Il étudiait avec passion les questions sociales. Depuis de longues années il préparait une thèse de doctorat sur Karl Marx. Il avait mis toute sa conscience à se pénétrer de son sujet, lisant avec les œuvres de Karl Marx la copieuse littérature qui s'y rapporte, se documentant solidement sur les moindres détails biographiques, sur les relations, les projets, les idées du sociologue, acceptant tous les conseils, accueillant toutes les directions, faisant à Berlin un voyage d'études pour se mettre en contact avec les marxistes allemands et se renseigner auprès d'eux. Il était à la veille de soutenir sa thèse quand la guerre éclata.

En travaillant à cette œuvre capitale, il avait eu l'occasion d'aborder une foule de questions intéressantes qui n'entraient pas dans le cadre de son sujet. Il avait recueilli des notes précieuses qu'il se proposait de rassembler à loisir, et qui auraient établi une fois de plus l'étendue de sa science et la puissance de son esprit, notes philosophiques et littéraires pour la plupart, se rapportant à tout un siècle de pensée et de lutte.

Ces documents ne seront pas perdus, mais nous regretterons toujours les œuvres qui n'eussent pas manqué de jaillir des préoccupations musicales de Miester.

Meister était né musicien, dans un pays où le culte de la musique est de tradition ; et, pour célébrer Montauban qui l'avait ainsi favorisé, il chantait volontiers dans les réunions amicales la Montalbanaise. Tout jeune, à peine âgé de douze ans, le violoniste précoce tenait sa partie à l'orchestre du théâtre municipal. Son violon, il l'aimait, il l'emportait partout, à Toulouse, où celui-ci permettait au lycéen de mieux supporter la détention à laquelle son esprit, épris d'indépendance, ne se pliait qu'à contre-cœur, — à Munich, à Nancy, à Paris : Ce violon, comme il le pressait contre lui, comme il y appuyait fortement sa joue, pour y faire chanter toute son âme ! Il avait appris le piano tout seul, comme cela, en passant. Il était d'ailleurs persuadé que la musique devait s'apprendre, ainsi que beaucoup d'autres choses, par la méthode directe, et il louait fort les jeunes professeurs qui n'hésitaient pas à s'affranchir des zèles surannés pour donner à leur enseignement plus de souplesse et plus de variété. Un moment, avant que les questions sociales n'eussent définitivement imposé leur autorité à son esprit, il avait voulu écrire un « Schumann » ; c'eût été une œuvre intéressante au double point de vue musical et littéraire, où il aurait pu développer avec ampleur les idées qu'il portait en lui et qu'il ne fit qu'indiquer plus tard, à la distribution des prix du Lycée de Nîmes.

dans un discours sur le Volkslied. Il renonça à son projet : tout en reconnaissant à la musique une haute valeur philosophique et un pouvoir éducatif réel, il pensa que la sociologie soulevait des problèmes autrement graves et d'un intérêt plus immédiat. Il fit dès lors de l'étude de ces problèmes le but de sa vie.

Socialiste convaincu, il avait l'activité généreuse de ceux dont les spéculations ne sont point dirigées vers des fins égoïstes ; il rêvait d'apporter aux humbles un peu de bonheur, en aidant, dans la faible mesure de ses forces, à supprimer les inégalités sociales dont le spectacle le faisait souffrir plus que personne. D'autres diront combien de fois il prit, par la plume et par la parole, la défense du prolétariat. Qu'il suffise pour l'instant de rappeler que l'*Humanité* et la *France Libre* interprétant les sentiments de reconnaissance des masses nombreuses qu'elles représentent, ont adressé à notre ami, au lendemain de sa mort, un souvenir ému.

Meister était naturellement bon. Son âme noble ne s'attardait pas aux mesquineries de la vie. Il voyait haut, cherchait toujours le bien à faire, était toujours pressé de le faire. Il n'avait pas d'ennemis, tout au plus des contradicteurs pour lesquels son esprit tolérant était une garantie de sécurité. S'il s'indignait parfois, c'était contre les faits, contre les situations, rarement contre les individus : l'individu en général lui importait peu ; les attaques personnelles l'eussent laissé indifférent, mais il relevait l'injustice qui touchait les autres, et quand elle blessait un ami il la réparait infailliblement.

Il avait le culte de l'amitié. Tous ceux auxquels il avait ouvert son cœur savent qu'il leur fut inébranlablement fidèle. Il ne les oubliait jamais, quelque absorbantes que fussent ses occupations : et leurs joies, leurs tristesses, il les ressentait comme siennes. Avec quel plaisir faussant compagnie à Karl Marx, ne se rendait-il pas dans quelque taverne familière où il revivait avec eux les heures gaies d'autrefois ! La guerre l'avait durement éprouvé, elle avait fait le vide autour de lui et il souffrait de son isolement. Paris, le grand Paris, était trop grand pour lui, et il aimait venir en Alsace, où il savait retrouver d'agréables souvenirs.

Il y venait pour se rendre compte du bon fonctionnement des écoles et pour constater les progrès des petits Alsaciens, pour décerner des éloges, prodiguer les encouragements et noter les améliorations que son activité pouvait apporter dans le service qu'il dirigeait avec un tact indiscuté. Il éprouvait une profonde sympathie pour tout ce petit monde auquel il se sentait attaché par les liens étroits de la naissance. En échange de son amicale bienveillance, le personnel alsacien lui marquait une confiance absolue. Professeurs et instituteurs étaient heureux de revoir le collègue qui ne les avait

pas oubliés, qui écoutait avec intérêt leurs confidences et cherchait toujours à les obliger. La population elle-même savait que Meister représentait ce qu'il y a de meilleur en France ; elle estimait sa loyauté, son tact intelligent, sa nature droite, son large esprit de tolérance. La nouvelle de sa mort l'a vivement émue.

Meister manquera à beaucoup, il manquera surtout à sa veuve, à ses vieux parents que la mort soudaine de deux êtres tendrement aimés vient d'éprouver cruellement. Devant leur immense douleur, nous nous inclinons profondément, et la seule consolation que nous osions leur offrir, c'est l'assurance que le souvenir du cher disparu sera pieusement gardé et que son exemple sera toujours suivi par ceux qui auront comme lui, non point le souci de réaliser de fugitifs intérêts, mais la volonté ferme de veiller à ce que la France et l'Alsace soient grandes et belles dans le triomphe définitif d'une humanité libre et généreuse.

Joanny Commarmond

Un grand nombre d'universitaires étaient présents aux obsèques, parmi lesquels nous pouvons citer : MM. Lucien Poincaré, vice-recteur de l'Académie de Paris, Brunot, professeur à la Sorbonne, M. Ferval, proviseur du lycée Voltaire ; pour l'enseignement des langues vivantes : MM. Bernard (Rollin), Berthet (Lakanal), Beslais (Voltaire), Garnier (Henri IV), Millot-Madéran (Louis-le-Grand), Raphaël (Lakanal), Ch. Schweizer, et parmi les professeurs des autres enseignements : MM. Baudoin (Louis-le-Grand), Boncenne, président de l'Amicale de Voltaire, Fédel, président de la Fédération des lycées, Fouquet (Voltaire), la Flize (Lakanal), Martin (Voltaire), Ripault (Louis-le-Grand) et Tissier (Voltaire).

L'Association des professeurs de langues vivantes était représentée par son président, M. Pinloche.

Mlle Kromayer

Mlle Kromayer a été à Fontenay de nombreuses années professeur d'allemand et répétitrice.

Comme professeur, elle apportait à sa tâche, avec un savoir sûr et précis, une haute conscience qui ne se démentait pas une minute et lui gagnait immédiatement le respect et l'admiration des Fontenaysiennes. Puis, cette sorte d'intimité que permettait le petit nombre des élèves nous amenait bien vite à sentir toute la bonté et la puissance de dévouement dont sa douce modestie et sa délicatesse étaient le symbole. Nous, « les Allemandes », comme on nous appelait (c'était avant la guerre) ! nous nous sentions privilégiées de pouvoir l'approcher de plus près que les autres.

Mais toutes l'appréciaient très vite à sa valeur dans la part qu'elle prenait à la vie de l'Ecole. Par son exemple et ses conseils discrets, elle témoignait du prix qu'elle attachait à une vie de devoir et d'effort. Toutes les œuvres de bienfaisance de l'Ecole étaient sous sa direction, et c'était un gros travail. Mais elle voulait et savait nous associer aux peines qu'elle prenait : les fêtes de bienfaisance lui demandaient toujours une besogne supplémentaire très lourde qu'elle acceptait avec entrain ; parfois elle nous priait d'aller porter une obole avec un peu de jeunesse et de gaîté à une pauvre femme, à un vieillard souffrant, qui lui avaient été signalés. Si nous-mêmes prenions l'initiative de pénétrer à Fontenay dans une maison misérable, nous y trouvions toujours du respect et de la reconnaissance pour le nom de Mlle Kromayer. Elle était toujours là où il y avait du bien à faire.

La guerre créa de nouvelles occasions d'offrir son dévouement : en 1914, dès le mois d'août, Mlle Kromayer se donna de tout son cœur à l'organisation d'un hôpital, puis aux soins des blessés. Elle racontait, oh ! bien modestement, qu'en septembre, lors de la ruée sur Paris, elle n'aurait pu se résoudre à quitter Fontenay, tant ce lui semblait une désertion vis-à-vis de la population du pays. Elle passa toutes les vacances de 1915 à soigner les aveugles de la maison de convalescence de la rue de Reuilly ; et l'année suivante, jeudis et dimanches, elle amenait à Fontenay ceux qui lui semblaient le plus malheureux.

Depuis 1916, sa santé fut ébranlée par le surmenage, les émotions et les soucis. Elle, si douce, a souffert, plus que d'autres, de ce déchaînement de violence, de ce recul atroce de la civilisation auquel nous avons assisté. Toute sa famille était restée en Alsace et la séparation lui était très cruelle. Mais elle gardait vivace au cœur l'espoir de voir bientôt l'humanité reprendre sa marche en avant vers plus de vérité et plus de bonté — et elle nourrissait silencieusement et ardemment le rêve de voir son Alsace redevenir française. Elle pouvait à peine aborder ce sujet, tant l'émotion qui la gagnait était vive...

Et elle est partie quelques jours avant la réalisation de ce grand rêve qui emplissait sa vie depuis quatre ans ; elle n'a pas vécu ce jour d'armistice qui aurait mis tant de joie dans son cœur ! Pauvre Mademoiselle Kromayer ! tous ceux qui l'ont connue garderont pieusement son souvenir. Son image restera auréolée de bonté douce, de générosité modeste ; sa vie garde l'empreinte d'une nature d'élite, d'un noble caractère. Même disparue, elle sera bienfaisante.

J. Hirtz,
Prof. à l'Ecole Navale de Gap.

Chronique du mois

Nos mobilisés.

M. Babin, prof. de cl. élém. au Lycée de Nancy (Licence et diplôme E. Sup. d'allemand), est adjudant interprète au Commandement régional des dépôts de P. G. du G. M. P.

M. Letourneau (Lorient), est officier interprète d'Etat-Major à Réchésy (Haut-Rhin).

M. Lafon (Béziers), est off. interprète Etat-Major, S. P. 154.

M. F. Maillet, professeur d'anglais à Ajaccio, après quatre années passées au front en qualité de mitrailleur, est à l'école d'interprètes, cours A ; S. P. 10

Le capitaine *Reynaud*, agrégé d'anglais, après avoir été longtemps commandant de compagnie, passe au C. I. des informateurs U. S. ; S. P. 19 A.

Nos collègues en pays occupé.

Notre collègue et ami, M. Beltette, était resté à Tourcoing, qu'il a continué à habiter pendant toute l'occupation allemande, tout en donnant à ses concitoyens le plus bel exemple de dévouement civique et professionnel. Sa santé, quoique éprouvée, a pu résister aux privations et aux vexations. En janvier dernier, il fut envoyé comme otage avec plusieurs notables de Tourcoing, dans un camp de prisonniers en Lithuanie, à Heilsberg ; de là il a pu nous faire tenir de ses nouvelles, ainsi que de M. Wahart, professeur à Buffon, qui s'y trouvait avec lui. Nous avions espéré que nos amis seraient compris dans les convois de prisonniers et d'otages rapatriés récemment, et des démarches avaient été commencées dans ce sens. Elles n'ont pas abouti, malheureusement, et le ministre des Affaires étrangères a fait savoir que « d'après une communication de l'Ambassade d'Espagne à Berlin, les autorités allemandes, usant de la faculté que leur donne l'article 4 de l'accord de Berne d'invoquer les nécessités militaires, ont renvoyé M. Beltette en territoire occupé ».

Nous avons eu, en effet, confirmation d'autre part du retour de M. Beltette à Tourcoing ; car, aussitôt arrivé, il a été *arrêté* à son domicile et incarcéré à la prison de Loos, où il a rejoint une quarantaine de notables, inculpés de « correspondance illicite ». Il est certain qu'il a été de nouveau emmené par les Boches, avec le maire M. Dron avant la récente délivrance de Lille, Roubaix et Tourcoing, mais nous espérons que notre collègue ne tardera par à être libéré définitivement.

(R. D. LANGUES VIVANTES).

Concours de l'Enseignement secondaire en 1918

(JEUNES FILLES)

Listes, par ordre de mérite, des aspirantes définitivement admises

Agrégations des langues vivantes

Anglais

1. Mlles Ras.
2. Macé.
3. Fournery.
4. Mlles Rouquet.
5. Treille.

Allemand

ex-æquo Mlles Lenoir. Bianconi.

Espagnol

Mlle Parairè.

Certificats d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes

Anglais

1. Mlles Peyre.
2. *ex-æquo* { Richer. Trotain.
4. Giresse.
5. Darcis.
6. Estève.
7. Mlles Metzger.
8. Berger.
9. Dethoor.
10. Vasseur.
11. Leyrisse.
12. Cambrou.

Allemand

1. Mlles Lacombe.
2. Hausser.
3. Mme Leroy.

Italien

1. Mlle Jourdan.
2. Mlle Despois.

Espagnol

1. Mlle Mousquès.
2. Mlle Salembier.

Enseignement supérieur

UNIVERSITÉ DE PARIS

M. *Cestre*, professeur de langue et littérature anglaises à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, est chargé d'un cours de littérature et de civilisation des États-Unis à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

UNIVERSITÉ D'AIX-MARSEILLE

M. *Spenlé*, professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, est chargé, pour l'année scolaire 1918-1919, d'un cours annexe de philosophie à la Faculté des sciences de ladite Université.

Enseignement secondaire

Lycées de garçons de la Seine

M. *Devin*, (anglais), Saint-Omer, délégué au Hâvre, délégué au lycée Condorcet. — M. *Bénassy* (Valenciennes), chargé de cours d'anglais au lycée Janson-de-Sally (petit lycée). — Mlle *Gauvin* (Toul), détachée Pontoise, déléguée pour l'enseignement de l'allemand au lycée Janson-de-Sailly (petit lycée). — M. *Kremer* (Nancy), chargé des fonctions de professeur d'allemand au lycée Lakanal. — Mlle *Lévy*, déléguée (allemand et lettres), Confolens, déléguée au lycée Lakanal. — M. *Renoir* (anglais), Reims, professeur d'anglais (6e classe) au lycée Louis-le-Grand. — M. *La Cécilia*, licencié ès-lettres (anglais), professeur (lettres et anglais), Lisieux, délégué (anglais), au lycée Montaigne. — M. *Mallet* (Alençon), est chargé des fonctions de professeur d'anglais au lycée Pasteur. — M. *Loquet* (Mortain), délégué (allemand), au lycée Voltaire. — M. *Poiré* (Compiègne), est délégué (anglais), au lycée Voltaire. — Mme *Dupré*, professeur d'anglais aux cours secondaires de jeunes filles du XVe arrondissement, rue Bouchut, est chargée des fonctions de professeur d'anglais au lycée Henri IV. — Mme *Moreau* (Laval), déléguée, (anglais), au lycée Condorcet. — Mlle *Bréchaille* (Alger), chargée des fonctions de professeur d'anglais au lycée Saint-Louis. — Mme *Hurard* (Laon), est déléguée (anglais), au lycée Voltaire. — Mlle *Monteil*, professeur d'anglais aux cours secondaires de jeunes filles d'Angers, déléguée au lycée Condorcet.

Enseignement secondaire des jeunes filles

Directrices

Mlle *Paraire* Victorine, pourvue de l'agrégation d'espagnol, directrice (3e classe), des cours secondaires de jeunes filles de Cette, est nommée directrice (cadre des agrégées) [4e classe] desdits cours.

ANGLAIS

Mme *Gozzi* Jeanne, déléguée (Péronne), suppléante collège de garçons d'Orange, maîtresse chargée de cours au collège de jeunes filles, Orange (5e classe). — Mlle *Bourgoin* Angèle, (Victor-Duruy), au lycée Victor-Hugo. — Mlle *Mespoulet* Marguerite (lycée Victor-Hugo), lycée Victor-Duruy. — Mme *Michel-Pellissier* (Digne), professeur d'anglais (4e classe), au collège de jeunes filles d'Auch. — Mlle *Boué*, professeur d'anglais (6e cl.), Dunkerque, à Digne. — Mlle *Franconie* C.A.S. (angl.), déléguée à Dijon, professeur d'anglais (6e classe), au collège de jeunes filles de Dunkerque. — Mme *Debuissier* (Douai), professeur d'anglais (4e classe), Digne. — Mlle *Bourgoin*, professeur d'anglais, est maintenue au lycée Victor-Duruy. — Mlle *Mespoulet* est maintenue au lycée Victor-Hugo. — Mlle *Dauphin* (Périgueux), professeur (6e classe), Laval. — Mme *Mesmer* Caroline, C. A. S. (anglais), institutrice au lycée Lamartine, à Paris, chargée de cours d'anglais (4e classe) au lycée de jeunes filles d'Alger. — Mlle *Duncan* Ethel, agrégée d'anglais (6e classe) Grenoble. — Mlle *Rouquet* Emma, agrégée d'anglais (déléguée Constantine), professeur (6e classe) au lycée de jeunes filles de Constantine. — Mlle *Simon* Jeanne, chargée de cours d'anglais (4e classe) [Lons-le-Saunier], à Saint-Etienne. — Mlle *Girial* Jeanne, chargée de cours d'anglais (Brest). — Mlle *Fournery* Georgette, agrégée d'anglais (Cou-

tances), professeur (5e classe), Brest. — Mlle *Mauve* Emilienne (Rochefort), collège de jeunes filles de Coutances. — Mlle *Bayot* Germaine, C. A. S. (anglais), déléguée (lycée de garçons de Nantes), professeur (6e classe), au collège de jeunes filles de Rochefort. — Mme *Villemur* Geneviève (Châlons-sur-Marne), à Bône. — Mlle *Lepot* Sidonie (Rennes), autorisée à reprendre son poste. — Mlle *Mazereau* Suzanne, agrégée d'anglais (suppléante Rennes), est nommée professeur (6e classe), Le Hâvre. — Mlle *Ras* Joséphine, agrégée d'anglais, chargée de cours (Limoges), professeur (6e classe) audit lycée. — Mme *Bertrand* Julie (Alger), à Aix-en-Provence. — Mlle *Bréchaille* Marguerite, agrégée d'anglais (déléguée Alger), professeur (6e classe), au lycée de jeunes filles d'Alger. — Mlle *Caulle* Marguerite, C. A. S. (anglais), déléguée chargée de cours d'anglais au lycée de jeunes filles de Saint-Etienne, maintenue. — Mlle *Moussiegt*, C. A. S. (anglais), Pont-l'Evêque, professeur (6e classe), à Bône. — Mme *Dufour* Odette (Auch), chargée de cours (6e classe), Guéret. — Mlle *Gillon* Thérèse (Montargis), chargée de cours (5e classe), à Dijon. — Mlle *Lepainteur* Marie (la Châtre), à Montargis. — Mme *Michel*, née *Pellissier*, Marie-Thérèse (Auch), la Châtre. — Mlle *Boué* Rachel (Dunkerque), à Auch. — Mme *Guibillon*, née *Reillat*, Marie-Jeanne, C. A. S. (anglais), et déléguée E. P. S., Talence, chargée de cours d'anglais au lycée de jeunes filles de Guéret.

ITALIEN

Mlle *Cezanne* Thérèse, licenciée ès-lettres (italien), professeur d'italien (3e classe) au collège d'Avignon. — Mlle *Souchier* Eugénie, licenciée ès-lettres (italien), chargée de cours d'italien au lycée de jeunes filles de Bourg.

ESPAGNOL

Mlle *Mousquer-Laheüguère* Lucie, C. A. S. (espagnol) chargée de cours de lettres et d'espagnol (6e classe), Oran. — Mme *Roy*, C. A. S. (espagnol, Mont-de-Marsan, déléguée (espagnol), Albi. — Mlle *Cladel*, déléguée (italien), à Bourg.

Lycées de garçons des départements

ALLEMAND

M. *Budelot*, licencié ès-lettres (allemand), délégué (allemand) à Saint-Omer. — Mlle *Goblot*, agrégée d'allemand et licenciée ès lettres, professeur d'allemand à Guéret. — Mlle *Klein*, C. A. S. (allemand), chargée de cours au collège de jeunes filles de Valenciennes, délégué (Issoudun), professeur de collège de jeunes filles (5e classe) et déléguée (allemand) à Tulle. — M. *Serreau*, licencié ès lettres (allemand), délégué (allemand) à Brest.

ANGLAIS

M. *Valentin* (Soissons), délégué (anglais) à Chartres. — M. *Lemonnier* (Amiens, Caen), professeur d'anglais au lycée du Havre. — Mlle *Macé*, agrégée d'anglais (Béthune), professeur d'anglais à Caen. — Mlle *Dorchy* (Calais), déléguée à Angoulême. — Mlle *Descouchant*, C. A. S. (anglais), déléguée (anglais) à Niort. — Mlle *Desjardins* (Boulogne-sur-Mer), déléguée (anglais) à Saint-Omer. — M. *Bocave* (Lille), à Tours. — Mlle *Peyre*, C. A. S. (anglais), déléguée à Tulle. — M. *Thouaille*, main-

tenu à Tulle. — M. *Rivière*, licencié ès lettres (anglais) [Figeac], délégué à Agen. — Mlle *Valério*, agrégée d'anglais, professeur d'anglais à Dijon. — Mlle *Laguionie*, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais) à Limoges. — Mlle *Combes*, licenciée ès lettres (anglais) [Epernay], déléguée (anglais) à Cahors. — M. *Horlaville* (Le Havre), délégué (anglais) à Troyes. — Mme *Dufour* (Auch), professeur (6e classe) à Périgueux. — M. *Guibillon* (Bordeaux), à Guéret (5e classe).

ESPAGNOL ET ITALIEN

M. *Vivent* (grammaire et espagnol, Cognac), professeur chargé de cours d'espagnol (4e classe) à Mont-de-Marsan. — M. *Delpy*, professeur d'espagnol au lycée de Bayonne. — M. *Saroïhandy* (Bayonne), professeur d'espagnol au lycée de Poitiers. — M. *Ortiz*, professeur de littérature italienne à l'Université de Bucarest, désigné par le Gouvernement italien pour se rendre en France en mission d'enseignement, est délégué pour l'enseignement de l'italien aux lycées de garçons et de jeunes filles de Dijon.

Collèges de garçons

Mlle *Perret*, C. A. (anglais) [Thonon], déléguée (anglais) à Civray. — Mlle *Travaillé* (Vitry-le-François), déléguée (allemand et lettres), à Dôle. — M. *Samuel*, licencié ès lettres (anglais), est délégué (lettres et anglais) à Menton. — Mlle *Despelou* (Angoulême) [anglais], déléguée sur sa demande à Château-Gontier. — M. *Grossein* (Barbézieux), délégué (lettres et allemand) à Romans. — Mlle *Dole*, déléguée (anglais) à Salins. — M. *Cornilleau* (Saint-Paul), délégué (lettres et anglais) à Sillé-le-Guillaume. — M. *Caillat* (Gap), délégué (lettres et allemand) à Bône. — Mlle *Guiaffard*, déléguée (anglais) à Cette.

Ecoles primaires supérieures de garçons

M. *Bonnel*, professeur (5e classe) E. P. S. d'Uzerche, professeur (même classe) [lettres et allemand], E. P. S. de Nemours. — M. *Vérines* (Gaston), licencié ès lettres (espagnol), délégué (lettres et espagnol) E. P. S. de Bagnères-de-Bigorre. — M. *Noëll*, professeur (4e classe) E. P. S. de Prades, professeur d'espagnol (même classe) E. P. S. de Perpignan. — M. *Goret*, professeur (3e classe) E. P. S. de Talence, à E. P. S. de Bordeaux. — M. *Fraiche*, instituteur à Marmande (Lot-et-Garonne), délégué (lettres et anglais) E. P. S. de Talence.

Ecoles primaires supérieures de jeunes filles

Mme *Bussinger*, née *Laithier*, institutrice intérimaire E. P. S. de Dourdan, C. A. (allemand), déléguée institutrice adjointe (lettres et allemand) E. P. S. de filles de Bar-le-Duc. — Mlle *Jouclard*, E. P. S. de Barbezieux, professeur (6e classe) E. P. S. de Besançon. — Mlle *Hoffer* (Montluçon), professeur (6e classe) [lettres et anglais], E. P. S., rue Ste-Victoire, à Marseille. — Mlle *Roussel*, institutrice intérimaire, E. P. S. de Nontron, C. A. (anglais), déléguée institutrice adjointe (lettres et anglais) E. P. S. de Pons. — Mlle *Moulin* (Laure), B. S. et licence ès lettres (anglais), déléguée professeur (lettres et anglais) E. P. S. de Béziers (emploi nouveau). — Mme *Aouale*, institutrice à Constantine, C. A. (arabe), déléguée institutrice adjointe (lettres et arabe) E. P. S. de Blida.

Notes et Documents

Concours d'agrégation en 1919. — Programmes des concours d'agrégation et des Certificats secondaires. — Compositions données aux Agrégations et Certificats (suite). Compositions données au Certificat Primaire. — Questions et Réponses. *Compositions données au baccalauréat.*

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Considérant, d'une part, l'intérêt pressant de pourvoir à un certain nombre de chaires de professeurs titulaires devenues vacantes dans les lycées de garçons depuis le début de la guerre, tout en sauvegardant les droits des mobilisés ;

Considérant, d'autre part, la nécessité d'assurer la continuation de l'enseignement par le maintien, dans les lycées et collèges, des professeurs et délégués actuellement en exercice,

Arrête :

L'arrêté du 31 juillet 1918 est modifié ainsi qu'il suit :

Art. premier. Des concours seront ouverts en 1919, pour les agrégations de philosophie, des lettres, d'histoire et de géographie, de grammaire, des mathématiques, des sciences physiques, des sciences naturelles, des langues vivantes (allemand, anglais, espagnol et italien) et pour l'obtention du certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires.

A l'exception des concours mixtes (agrégation des langues vivantes et certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires), ces concours sont réservés aux hommes.

Art. 2. Seront seuls admis à prendre part aux concours d'agrégation et du certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires en 1919, les fonctionnaires et délégués exerçant régulièrement depuis deux ans au moins (années 1917-18, 1918-19), des fonctions administratives, ou d'enseignement, ou de surveillance dans l'enseignement public (supérieur, secondaire ou primaire).

Il suffira toutefois, pour les candidats mutilés ou réformés de la guerre, ainsi que pour les prisonniers rapatriés, d'avoir été délégués pendant la durée de l'année scolaire 1918-1919.

La même disposition sera applicable aux élèves de l'Ecole normale supérieure et aux boursiers d'agrégation.

Des dispenses totales de délégation pendant les années 1917-18, 1918-19, pourront, en outre, être accordées par mesures individuelles :

1° Aux anciens combattants qui justifieront, par un certificat médical, d'un état de santé ne leur permettant pas de mener de front la direction d'une classe et la préparation d'un concours ;

2° Aux élèves de l'école normale supérieure ayant fourni, depuis le mois d'août 1914, un an de service dans les lycées et collèges, ou dans les instituts français de l'étranger, ou dans les établissements étrangers sur la présentation du Gouvernement français.

Tous les candidats devront justifier des grades et certificats exigés par l'arrêté du 18 juin 1904 et les règlements postérieurs et être pourvus d'un quelconque des diplômes d'études supérieures de lettres ou de sciences.

Seront dispensés du stage pédagogique prévu à l'article 3 de l'arrêté du 26 juillet 1906 tous les candidats ayant enseigné pendant un an dans un lycée ou collège ou dans un établissement de l'étranger.

Les autres candidats ne seront astreints qu'à la partie pratique du stage.

Art. 3. Les candidats mutilés ou réformés de guerre seront classés à part pour l'admissibilité et seront présentés hors rang sur la liste d'admission définitive de chaque concours.

Art. 4. Conformément aux dispositions de l'arrêté du 26 décembre 1914 (art. 2), les candidats à l'agrégation d'histoire et géographie déclarés sous-admissibles en 1914 et remplissant les conditions pour prendre part au concours de 1919 conserveront s'ils en font la demande au moment de leur inscription, le bénéfice des notes obtenues aux épreuves écrites et à la première épreuve orale, ou aux épreuves écrites seulement.

L. Laferre

Programmes des agrégations et certificats des langues vivantes pour 1919

Agrégation d'allemand

I. Histoire de la civilisation.

1. Le Minnesang : ses origines, Walther von der Vogelweide, Neidhart von Reuental.

2. Le rationalisme et le piétisme en Allemagne au xviiie siècle.

Lessing. — *Die Erziehung des Menschengeschlechts.*

Gœthe. — *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, Buch VI : *Bekenntnisse einer schönen Seele.*

3. La politique extérieure de Bismarck après le congrès de Berlin.

Discours du 2 mars 1885, du 28 janvier 1886, du 6 février 1888.

II. Histoire de la littérature.

1. Schiller. — Période classique (1795-1805).

Ueber das Erhabene.

Wallensteins Tod.

Poésies lyriques : *Das Ideal und das Leben ; Der Kampf mit dem Drachen.*

2. L'Ecole souabe : Uhland, Kerner, Mörike.
Uhland, *Romanzen und Balladen.*
Mörike, *Gedichte* (les cent premiers poèmes).

3. Le théâtre allemand de 1840 à 1860.

Hebbel : *Mein Wort über das Drama ; Maria Magdalena : Herodes und Mariamne.*

Otto Ludwig : *Der Erbförster.*

Agrégation d'anglais

I. L'éducation en Angleterre au XIXe *siècle.*

1. Wordsworth. — *The Prelude*, bk. I-V.
2. Carlyle. — *Sartor-Resartus*, bk. II, chap. III.
3. Mrs Browning. — *Aurora Leigh*, bk. I.
4. H. G. Wells. — *The New Machiavelli*, bk. I.

II. L'esprit d'aventure et d'entreprise dans l'Amérique du nord.

1. Parkman. — *The Pioneers of France in the New World.*
2. Fenimore Cooper. — *The Pioneer.*
3. Bret Harte. — *The Luck of Roaring Camp and other Tales.*
4. Mark Twain. — *The Adventures of Tom Sawyer.*
5. Walt Whitman. — *Song of the open Road ; Crossing Brooklyn Ferry ; A Song of Joys ; Song of the Broad Axe ; Song of the Redwood Tree ; Pioneers O Pioneers.*
6. Frank Norris. — *The Octopus.*
7. S. E. White. — *The Silent Places.*
8. Jack London. — *The Call of the Wild.*
9. R. W. Service. — *Songs of a Sourdough.*

II. Théâtre classique et théâtre romantique à l'époque de la Renaissance.

1. Sackville and Norton. — Gorboduc. } in Specimens of the Pre-Shakespearian Drama (edit. by Manly), vol. 2.
2. Thomas Preston. — King Cambyses. }
3. Shakespeare. — *King Lear.*
4. Ben Jonson. — *Catiline his Conspiracy.*

Agrégation d'espagnol

I. Questions et auteurs.

1° Pourquoi et comment le castillan est-il devenu la langue officielle de l'Espagne ?

1. Juan de Valdés. — *Diálogo de la lengua.*
2. Juan Pablo Forner. — *Exequias de la lengua castellana.*

2° Les origines du goût mauresque dans la littérature espagnole.

1. *Romances fronterizos*, nos 1038, 1064, 1102, 1088, 1083, 1085, 1180 du *Romancero general* de Durán, tome II (B. A. E.).
2. Villegas. — *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa.*

3° Les époques du drame religieux espagnol.

1. Juan del Encina. — *Representación á la muy bendita pasión y*

muerte de nuestro precioso Redentor. (Empieza : « Deo gracias, padre honrado »).

2. Timoneda. — *La oveja perdida.*
3. Tirso de Molina. — *El condenado por desconfiado.*
4. Calderon. — *La cena del rey Baltasar.*
5. José Zorrilla. — *Don Juan Tenorio.*

II. Auteurs supplémentaires.

Don Quijote, segunda parte, cap. 22-27.
Juan Valera. — *La buena fama.*

III. Auteur latin.

Dialogue des orateurs.

Agrégation d'italien

I. Histoire de la littérature.

1re question. Pétrarque, l'homme, le poète, l'humaniste.
2e question. La poésie italienne dans la première moitié du XVIIe siècle. (La poésie lyrique de Chiabrera à Fulvio Testi ; la naissance du mélodrame ; le poème héroï-comique).

II. Histoire de l'art et de la civilisation.

1re question. Léonard de Vinci ; l'homme et l'œuvre.
2e question. L'évolution politique de l'Italie, de 1870 à 1915.

III. Auteurs pour les explications orales.

Dante. — *Purgatoire, XXIII-XXIV.*

Pétrarque. — *Canzoniere*, nos 125 à 139 et 244 à 287 inclus (d'après les éditions Carducci ou Scherillo) ; *Trionfo della Morte*, c. II ; *Epistola ad Postero*, jusqu'à : «... Sed haec quoque longior est historia quam poscat hic locus ».

Boccace. — *Décaméron*, giorn. IV, nov. 7, 8, 9 et giorn. V, nov. 8 et 9.

Léonard de Vinci. — *Frammenti*, édit. Solmi (Florence, Barbèra), p. 231-297 (Pensieri sull'arte).

B. Cellini. — *Vita* (édit. O. Bacci ad uso delle Scuole, Florence, Sansoni), p. 79-110.

Extraits des poètes du XVIIe siècle, dans le *Manuale* D'Ancona et Bacci, t. IV, p. 284-2 2 (Chiabrera), 346-349 (O. Rinuccini), 361-368 (Tassoni), 380-384 et 391-392 (Marino), 456-466 (F. Testi), 521-523 (S. Rosa).

G. Ca ducci. — *Giambi ed Epodi*, nos XX, XXII, XXIII, XXVI, XXX. — Prose : *Garibaldi in Francia* ; *Agli elettori del Collegio di Pisa* ; *Per il tricolore.*

G. d'Annunzio. — *Per la più grande Italia* (Milan, Treves).

Certificats d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes

ALLEMAND

1. Lessing. — Extraits des *Lettres sur la littérature moderne* et des *Lettres archéologiques* (Paris, Hachette).

2. Kleist. — *Michael Kohlnaas.*
3. Gœthe. — *Bekenntnisse einer schönen Seele* (Wilhelm Meisters Lehrjahre). *Campagne in Frankreich.*
4. Schiller. — *Wallensteins Tod.*
5. Gromaire. — *Deutsche Lyrik*, I. Teil (Paris, A. Colin).

ANGLAIS

Shakespeare. — *King Lear.*
Goldsmith. — *The Vicar of Wakefield.*
Wordsworth. — *The prelude*, livres I et II.
W. Whitman. — *Song of the Open Road; Crossing Brooklyn Ferry; A Song of Joys; Song of the Broad Axe; Song of the Redwood Tree; Pioneers, O Pioneers! O Star of France, 1870-1871.*
S. E. White. — *The Silent Places.*
Wells. — *The new Machiavelli.*

ESPAGNOL

1. Juan de Valdés. — *Diálogo de la lengua.*
2. *Romances fronterizos*, nos 1038, 1064, 1102, 1083, 1088, 1085, 1180, du *Romancero general* de Durán, tome II (B. A. E.).
3. Villegas. — *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa.*
4. *Don Quijote*, segunda parte, cap. 22-27.
5. Calderon. — *La cena del rey Baltasar.*
6. Juan Pablo Forner. — *Exequias de la lengua castellana.*
7. José Zorrilla. — *Don Juan Tenorio.*
8. Juan Valera. — *La buena fama.*

ITALIEN

Dante. — *Purgatorio, XXIII-XIV.*
Pétrarque. — *Canzoniere*, nos 125-129 et 244-287 (édit. Carducci ou Scherillo).
Cellini. — *Vita*, édit. O. Bacci (ad uso delle scuole), p. 79-110.
Alfieri. — *Vita*, epoca quarta (1775-1790).
Leopardi. — *All' Italia: le Ricordanze; la Ginestra.*
R. Fucini. — *Il matto delle giuncaie; Vanno in Maremma; Tornan di Maremma* (dans le volume *Le Veglie di Neri*).

Agrégation d'espagnol

Dissertation française

De quelle manière la production littéraire de Séville, si féconde au XVIe siècle et au début du XVIIe, a-t-elle contribué à modifier ou à former le génie littéraire espagnol tel qu'il nous apparaît constitué depuis lors, et spécialement dans la période dite classique ?

THÈME

Pourquoi n'en serait-il pas d'une littérature dans son ensemble, et en particulier de l'œuvre d'un poète, comme de ces belles villes d'Espagne, par exemple, où vous tout : fraîches promenades d'oran-

gers le long d'une rivière ; larges places ouvertes au grand soleil pour les fêtes; rues étroites, tortueuses, quelquefois obscures, où se lient les unes aux autres mille maisons de toute forme,de tout âge, hautes, basses, noires, blanches, peintes, sculptées ; labyrinthes d'édifices dressés côte à côte, pêle-mêle, palais, hospices, couvents, casernes, tous divers, tous portant leur destination écrite dans leur architecture ; marchés pleins de peuple et de bruit ; cimetières où les vivants se taisent comme les morts ; ici, le théâtre avec ses clinquants, sa fanfare et ses oripeaux ; là-bas, le vieux gibet permanent, dont la pierre est vermoulue, dont le fer est rouillé, avec quelque squelette qui craque au vent ; — au centre, la grande cathédrale gothique avec ses hautes flèches tailladées en scies, sa large tour du bourdon, ses cinq portails brodés de bas-reliefs, sa frise à jour comme une collerette, ses solides arcs-boutants, si frêles à l'œil ; et puis, ses cavités profondes, sa forêt de piliers à chapiteaux bizarres, ses chapelles ardentes, ses myriades de saints et de châsses, ses colonnettes en gerbes, ses rosaces, ses ogives, ses lancettes qui se touchent à l'abside, et en font comme une cage de vitraux, son maître-autel aux mille cierges ; merveilleux édifice, imposant par sa masse, curieux par ses détails, beaux à deux lieues et beaux à deux pas ; — et enfin à l'autre bout de la ville, cachée dans les sycomores et les palmiers, la mosquée orientale, au dôme de cuivre et d'étain, aux portes peintes, aux parois vernissées, avec son jour d'en haut, ses grêles arcades, ses cassolettes qui fument jour et nuit ; ses versets du Koran sur chaque porte, ses sanctuaires éblouissants, et la mosaïque de son pavé et la mosaïque de ses murailles ; épanouie au soleil comme une large fleur pleine de parfums.

VICTOR HUGO.

VERSION ESPAGNOLE

Les débuts de Martinillo, « el pleiteante moledor y tramposo »

Quedó Martinillo con cinco cincos en la edad, y en las malicias, como si huvieran passado por el muchos millones de siglos. El ser en el color muy negro, y en el hablar pessado y prolixo, hizo que se presumiesse que no se le avia puesto a caso el nombre de Martinillo. Criole su amo como a hijo, y aun lo parecia porque en las costumbres se diferenciavan poco. Enseñaronle a leer, escribir, y contar, y tanto latin, que a ser Iuan (supuesto que no era nada blanco) pudiera ser segundo Iuan Latino. Era singularissima su inventiva para toda maldad, para todo embuste, para todo fingimiento, y cautela ; su inclnacion a solicitar causas, a bullir pleitos, resucitando los ya olvidados y fabricando ostros de nuevo. Los bienes de su madre fueron confiscados, y assi, aunque fue su hijo, no su heredero : mas una tia suya hermana della (pescadora en el oficio, y en las costumbres pecadora carnal y torpe) con lo que avia pescado, no en la mar, sino en las bolsas agenas con sus malos pesos, le dexó acomodado, y rico. No se gozó el tanto con la herencia, como con que le truxo pleitos : pareciale a el que avia heredado mas en ellos que en ella, y como un muchado goloso que quando le dan alguna cosa dulce la come muy

despacio por que no se acabe, assi este llevava los pleitos con passos muy dormidos porque la durasse aquella causidica inquietud, y aquel dessasosiego litigioso. Dieronle una sentencia en favor en cierto pleito, y como la parte contraria apelasse para esta corte, y sus letrados se lo disuadiessen, porque no tenia justicia, apeló el tambien de la misma sentencia, tomando por color que no le avian adjudicado todo lo que el dezia pertenecerle, y no era, sino el dolor de ver que el pleito se le moria entre las manos. A esso se juntava el desseo de venir à este bellissimo lugaraço a exercitar en tanta variedad de tribunales como tiene su inclinacion turbulenta, tan ocasionada a peligros, como passos, porque no se da passo sin peligro en los pleitos, y es fuerça que los peligros sean muchos, porque los passos no pueden ser pocos. Apenas puso los pies en esta admirable quanto confusa Babilonia, quando corrió como a su centro a la pluçuela, que con ser su nombre San Salvador, solo pretenden en ella los que la frequentan condenarse los unos a los otros, porque este es el fin de los pleitos.

Agrégation d'italien

DISSERTATION FRANÇAISE

Expliquer ce jugement sur l'œuvre historique de Vico : « C'est une œuvre de réaction et de révolution tout à la fois : réaction contre le présent, pour se rattacher à la tradition de l'antiquité et du moyen âge ; — révolution par rapport au présent et au passé, pour fonder l'avenir qui s'appellera plus tard le XIXe siècle (1). »

VERSION ITALIENNE

L'invenzione della Scrittura

(canto di Calliope)

Or di quante produsse arti leggiadre
Il mortale intelletto, aura divina,
Quale il canto dirà la più felice ?
Te, di tutte bellissima, e primiera,
Che con rozze figure arditamente
Pingi la voce, e, color dando e corpo
All' umano pensiero, agli occhi il rendi
Visibile ; ed in tale e tanta luce,
Che men chiara del sol splende la fronte,
Ei vola e parla a tutte genti, e chiuso
Nelle tue cifre si conserva eterno.
Dietro ai portenti che tu crei smarrita
Si confonde la mente, e perde l'ali
L'immaginar. Qual già fuori del sacro
Capo di Giove orrendamente armata

(1) « È un' opera di reazione e di rivoluzione insieme : reazione al presente, per riattaccarsi alla tradizione dell' antichità e del Rinascimento ; rivoluzione contro il presente e il passato, per fondare quell' avvenire che si chiamerà poi secolo XIX. » (Benedetto CROCE.)

Balzó Minerva, ed il paterno tèlo,
Cui nessuno de' numi in sua possanza
Ardía toccar, trattó fiera donzella,
E corse in Flegra a fulminar tremenda
I figli della Terra, e fe' sicuro
Al genitore dell' Olimpo il seggio :
Tal tu pure, verace altra Minerva,
Dalla mente di Cadmo partorita,
E nell' armi terribili del vero
Fulminando, atterrasti della cieca
Ignoranza gli altari, e la gigante
Forza frenasti dell' error ; che, stretta
Sul ciglio all' uomo la feral sua benda,
Di spaventi e di larve all' infelice
Ingombrava il cerèbro, e sí regnava
Solo e assoluto imperador del mondo
  Tale è il mostro, o cadmèa nobile figlia,
A cui guerra tu rompi, e tanto hai tolto
Già dell' impero ch' ogni sforzo è indarno,
Se il ciel non crolla, a sostenerlo in trono.
Di selvaggia per te si fa civile
L'umana compagnia ; per te lon fonti
Del saper, dilatate in mille rivi
E a tutti aperte, corrono veloci
Ad irrigar le sitibonde menti.
Per te più puro e in un di Dio più degno
Si sublima il suo culto, e con amore
Al cor s'apprende da ragion dettato ;
Non da colei che in Aulide col sangue
D'Ifigenia propizi invoca i venti,
E, spinta in ciel la fronte e dell' Eterno
Le sembianze falsando, spaventoza
Fra la nubi s'affacia e cupo grida :
« Chiudi gli occhi, uman verme, e cieco adora ! »
  Ma d'alda sapïenza uso amoroso
E della prima idea diritto spiro,
Filosafia, coll' armi adamantine
Della scritta ragion l'orrenda larva
Combatterà ; vendicherà del nume
Da quell' empia converso in crudo spettro
L'oltraggiata bontade ; e l'uom, per vie
Tutte di luce, al suo divin principio
Fatto più presso, si farà più pio,
E dirà seco : « De' miei mali il primo
E la prima mia morte è l'ignoranza. »

Vincenzo Monti.

Certificat secondaire d'allemand

THÈME ORAL

Il y a un « Saint » qui protège le village. Depuis des années que l'on ne compte plus, il est enterré un peu à l'écart, au bord d'un chemin ; en signe de religieux souvenir, des gens vont, de temps à autre, à l'entrée de la nuit, porter une lumière sur sa tombe, et je me sens tellement quelqu'un du pays, ce soir, que l'idée me vient d'y aller aussi, avant de remonter dans ma barque pour partir. On n'y voit bientôt plus. Le sentier qui mène au tombeau passe d'abord entre deux vieilles maisonnettes sombres, qui débordent au-dessus de ma tête, et puis entre des murs de jardins, des murs très vieux aussi et croulants, d'où s'échappent des branches de figuier et des branches de vigne ; mon pied foule une herbe qui sent bon le foin comme l'herbe de chez nous ; l'obscurité est limpide et douce ; on entend des musiques de grillons, on croirait tout à fait la campagne de France un soir d'été. Dans une modeste boutique du village, j'ai acheté pour le Saint, une de ces bougies de deux sous que l'on a coutume de lui offrir ; près de sa stèle, je la dépose allumée dans une niche, où veillent déjà deux ou trois autres petites flammes pieuses, et des phalènes arrivent de tous côtés pour danser autour dans la belle nuit tiède.

VERSION ORALE

Brügge, die tote Stadt

Die Schönheiten Brügges drängen sich nicht mit der Geschwätzigkeit eines Fremdenführers auf, sondern wollen in versteckten Winkeln vom liebevoll forschenden Blick gefunden werden ; dann aber üben sie einen Zauber aus, dem sich kein empfängliches Gemüt, kein ästhetisch geschultes Auge entziehen kann. Es ist eine Stadt für Poeten, für Stimmungsschwärmer, für Weltflüchtlinge, die hier in den verödeten Gassen, an den stillen Kanälen, an den von Seerosen überwucherten Umwallungsgräben ihren Träumen nachhängen und Gespenster im Sonnenschein sehen. Unbefangene Kinder der Welt werden sich in Brügge auf die Dauer nicht recht wohl fühlen. Eine unsagbare Melancholie spinnt ihre Fäden zwischen den Mauern, die auf Schritt und Tritt von der raschen Vergänglichkeit, dem biszchen Daseinsfreude und dem ewigen Todesschlaf erzählen. Aber sind diese Häuser wirklich tot ? Haben sie nicht Gesichter, gleichen nicht ihre Fenster Augen, ihre Dächer spitzen Hüten ? Ist es nicht, als ob ein menschlicher Ausdruck sie beseelte, als ob sie uns hier teilnahmsvoll, dort gleichgültig, dort wieder wie mit schlecht verhehltem Hohn ansähen ? Und das träge rinnende Wasser in den längst zwecklos gewordenen Kanälen, die verträumten Gartenpavillons, in denen am hellen Tage freche Ratten ihr Wesen treiben, die von Efeu übersponnenen Hauswände, die Marmorlöwen auf den Brücken, die aus toten Augen in vergangene Zeiten blicken, die verwitterten Heiligenbilder und die murmelnden Brunnenbecken — raunen sie nicht dem Hellhörigen seltsame Geschichten ins Ohr, Legenden voll zarter Wehmut und heiszem Schmerz ?

Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les Ecoles Normales

VERSION ALLEMANDE

Auf einem italienischen See

Wir fuhren stets an den Gestaden. Bald war es ein grosser, unermeszlich scheinender Fels, den wir umschifften, und der wie ein Stück Alpe in das seichte Fahrwasser des Sees geworfen schien. An seinem Körper spielten die grauen Lichter und die violetten Schatten, und an seinem Fusze plauderten oder flüsterten die Wellchen, die unbemerkt und unablässig an seinem Korne wuschen.

Ein andermal war es wieder eine blendende Sandbank, die gegen das Dunkelblau des Wassers hinausging. Hinter ihr klomm das reine Grün empor, das wieder oben in Felsen überging, die dann bläulich in die noch blauere, fast funkelnde Luftt hineindämmerten. Oft stach eine solche Zunge gleichlaufend mit dem Ufer weit in den See hinaus und jenseits derselben lag das ruhigste, dunkelblaueste Wasser wie ein geborgenes Band an dem Gürtel des Gestades dahin. Wenn wir dann in die Langbucht einfuhren, so entwickelte sich eine Hütte, ein Häuschen, ein Landsitz, wo wir früher nur einen mattgrauen oder schwachweiszen Punkt gesehen hatten...

Mein Begleiter plauderte fast unablassig fort. Ich lernte sein seltsames Italienisch bald verstehen und antwortete ihm darin, worüber er grosze Freude hatte. Er nannte mir alle Stellen, von denen er die Namen wuszte, erzählte mir Geschichten, die oft sehr abenteuerlich und unglaublich waren, und zeigte, wie fast alle Südländer gewohnt sind, das lebhafteste Entzücken über sein schönes Land. Das erste Mal aszen wir zu Mittag auf unserem Schiffchen, das wir ruhig stehen lieszen, und über dessen Borde wir ein Brett als Tisch legten. Er tat mir aus meiner Flasche Bescheid und wurde noch gesprächiger und lustiger als vorher.

ADALBERT STIFTER (*Zwei Schwestern*, *Reisebesuch*).

VERSION ANGLAISE

One had known the place for years as a picturesque old house, standing in a peaceful park ; had watched the growth of certain yound oaks along a new-laid avenue, and applauded the owner's enterprise in turning a stretch of pasture to plough. There are scores of such estates in England which the motorist, through passing so often, comes to look upon almost as his own. In a single day the brackened turf between the oaks and the iron road-fence blossomed into tents, and the drives were all cut up with hoofs and wheels. A little later, one's car sweeping home of warm September nights was stopped by sentries, who asked her name and business ; for the owner of that retired house and discreetly wooded park had gone elsewhere in haste, and his estate was taken over by the military.

Later still, one met men and horses arguing with each other for miles about that country-side ; or the car would be flung on her brakes by artillery issuing from cross-lanes — clean batteries jingling

off to their work on the Downs, and hungry ones coming back to meals. Every day brought the men and the horses and the weights behind them to a better understanding, till in a little while the car could pass a quarter of a mile of them without having to hoot more than once.

« Why are you so virtuous ? » she asked of a section encountered at a blind and brambly corner. « Why do you obtrude your personality less than average tax-cart ? »

« Because », said a driver, his arm flung up to keep the untrimmed hedge from sweeping his cap off, « because those are our blessed orders. We don't do it for love ».

Rudyard Kipling, *The New Army in Training, III.*

VERSION ESPAGNOLE

Don Fernando de Toledo (que por discretísimas travesuras que hizo le llamaron el pícaro) viniendo de Flandes, donde habia sido valeroso soldado y Maestro de campo, desembarcando en Barcelona, muy cercado de capitanes, dijo uno de los pícaros que estaban en la playa, en voz que él lo pudiese oir : Este es D. Fernando el picaro. Dijo D. Fernando, volviéndose a él : ¿ En qué lo echaste de ver ? Respondió el pícaro : Hasta aquí en lo que oía decir, y ahora en que no os habéis corrido de ello. Dijo D. Fernando muerto de risa : Harta honra me haces, pues me tienes por cabeza de tan honrada profesión como la tuya. Así que aun de aquellas injurias que derechamente vienen a ofendernos, hemos de procurar por los mismos filos hacer triaca del veneno, gusto del disgusto, donaire de la pesadumbre, y risa de la ofensa. Que pues procura un hombre entender por donde camina una espada, la ofensa y la defensa, y lo ejercita con grandísima perseverancia hasta hacerse muy diestro para que no le maten o hieran, ¿ por qué no se ejercitará en lo que estorba a venir a tan miserable estado, que es la paciencia ? Que puesta la cólera en su punto, y vistas dos espadas desnudas, una con otra han de herir, o huir : cosa que por tan infame se ha tenido siempre en todas las naciones del mundo ; y si con mucho menos trabajo y ejercicio se puede hacer un hombre diestro en la paciencia, que es lo que refrena los ímpetus bestiales de la cólera, la potencia de los poderosos, la braveza de los valientes, la descortesía de los soberbios ignorantes, y ataja otros mil inconvenientes, ¿ por qué no se procura esto por no llegar a lo otro ?

Vicente Espinel.

VERSION ITALIENNE

Au poète Frugoni

Frema l'invido biasmo, a cui serpeggia
Freddo velen per le maligne vene,
E delle gonfie ferruginee labbra
Soffi l'infesto ai nomi alito tetro.
Non ti caglia di lui. L'ingiusto oltraggio
Dà luce al merto ; e, in sè sicura e forte,

Splende virtù, che sol di sè s' adorna :
Qual, se torbida eclissi assalga e veli
Del sol la bella luminosa faccia,
Sempre a se stesso ugual, folgora e ride
Il gran padre del lume, e sol del denso
Tergo lunar l'oscuritade accusa.
Tu quello sei che dall' impura nebbia,
Che, mista a un lampo menzogner, l'augusto
Viril sembiante le premea, tergesti
La bella Poesia. Per te la cetra,
A cui scordaro in nove fogge i nervi
Lo stil ventoso e il pueril concento,
Suon più terso imparô. Per te, rinato
Sulle ruine dell' errore estinto,
Il buon gusto spuntó, che tra 'l sicuro,
Ma ognor temprato immaginar, cui forza
Acquistan le socratiche dottrine,
Tra il ben adatto colorir, tra 'l vario
Ondeggiar dell' armoniche parole,
Non qual vorace folgore, che i foschi
Aliti assorbe e il cupo ciel rintrona ;
Libero scorre imperioso e grave.
Non qual si rota assordator torrente,
Che i svelti sassi e le sfiancate rupi
Dietro si tragge a tempestar sul piano :
Ma quale albeggia mattutina e pura
La pittrice del mondo eterea luce ;
Ma qual ritorna maestosamente
Placido l'ocean, lasciando addietro
Lunga sterilità d'ingrate arene.

Angelo Mazza (1741-1817).

THÈME COMMUN AUX LANGUES ANGLAISE, ALLEMANDE, ESPAGNOLE ET ITALIENNE

Un vagabond

Depuis trois jours, dans ce pays inconnu où il errait, il n'avait pas trouvé une journée à faire en pleine moisson. Et il avait dépensé son dernier sou, mangé sa dernière croûte. Que devenir ? Que faire ?

L'homme, en suivant toujours la grand'route, atteignit un carrefour. Deux cents pas plus loin, il vit une belle et blanche maison de campagne séparée de la route par une pelouse et un large fossé. Une jeune femme en peignoir bleu, s'abritant d'une ombrelle, parut sur le perron et appela un petit garçon qui jouait dans l'herbe avec un gros terre-neuve.

Bébé ! bébé !

L'enfant courut vers sa mère, et le chien, soudain furieux, vint en trois bonds, jusqu'au fossé et aboya longuement après le sinistre

voyageur. Il montra le poing à cette maison de riches où les fleurs matinales semblaient exhaler du bonheur, et, pris d'un besoin farouche de solitude, il se jeta dans un sentier, à travers la campagne. C'était ainsi qu'il se trouvait dans cette grande plaine, au milieu des hauts épis, les jambes cassées de fatigue, le grondement de la faim dans les entrailles, seul, perdu, désespéré.

Tout à coup, un coq lança sa claire fanfare. Une maison était proche. L'homme avait trop faim. Tant pis ! Il irait là pour mendier, pour voler, s'il le fallait. Il fit tournoyer son gourdin, hâta le pas et, au bout du sentier, qui tournait brusquement, se trouva devant une petite métairie. Hardiment, il traversa la cour en effarant la volaille, se dirigea vers la maison, très basse et couverte en chaume, et mit la main au bouton de la porte vitrée, qui résista.

« Holà ! » cria-t-il, de toute sa force... Pas de réponse. Les gens du logis étaient allés sans doute travailler aux champs.

Le vagabond enveloppa sa main droite dans son vieux chapeau de feutre pourri, enfonça un carreau d'un coup de poing, tâta la serrure qui s'ouvrait en dedans et n'était point fermée à clef, poussa la porte et entra dans la maison.

François Coppée, *Le Numéro du Régiment.*

COMPOSITION FRANÇAISE

Dans la tragédie de Corneille, *Horace*, les personnages principaux ont-ils vieilli, ou bien les retrouvez-vous, avec certaines transpositions, dans les Français et les Françaises d'aujourd'hui ?

COMPOSITION EN LANGUE ÉTRANGÈRE

La lettre officielle

Un matin, à l'aube, M. X..., instituteur rural, fait son tour de jardin. Sa félicité est parfaite : conscience tranquille, travail à son goût, loisir pour son passe-temps favori, la botanique.

Un gamin lui apporte un pli... Sur la bande : *Inspecteur d'Académie.* On le convoque pour le lendemain jeudi : de motif, point !

Surprise, inquiétude et diverses suppositions de ménage... Nuit blanche.

Le voyage au chef-lieu, l'antichambre... Appelé le premier !

« Un botaniste étranger est de passage, très curieux de la flore du pays : voulez-vous déjeuner avec nous ? »

Questions et Réponses

I

2117. — M. Loubet, sénateur, demande à M. le Ministre de l'Instruction publique quelle sera, à la fin des hostilités, la situation des étudiants mobilisés, admissibles à l'agrégation aux concours antérieurs à 1914 et n'ayant jamais exercé vis-à-vis : 1° des agrégés du concours

de 1919 rétabli par décret du 3 août 1918 ; 2° des admissibles de juillet 1914 déclarés tous agrégés au début de 1915. (Question du 17 septembre 1918).

RÉPONSE

1° Les étudiants mobilisés, anciens admissibles à l'agrégation, et, d'une manière générale, les candidats à l'agrégation actuellement mobilisés, ne pourront se présenter au concours qu'après leur démobilisation. De ce fait, ils subiraient un préjudice grave si des mesures — dont les modalités vont être soumises à la section permanente du Conseil supérieur de l'instruction publique — n'étaient prises pour leur assurer, quand ils entreront dans le cadre des agrégés, une ancienneté compensatrice en raison de l'avance prise sur eux par les non mobilisés ;

2° Il est inexact que tous les admissibles en 1914 aient été déclarés agrégés. En effet, certains concours d'agrégation (sciences naturelles, espagnol, italien) étaient terminés avant le 2 août. Les candidats admissibles à ces concours et refusés après les épreuves orales, n'ont pas été nommés agrégés. Leur échec n'a pas été converti en succès. Mais la mobilisation, en interrompant d'autres concours, a mis les jurys dans l'impossibilité absolue de savoir quels admissibles auraient été reçus si les épreuves avaient suivi leur cours régulier. Seuls ces admissibles ont été déclarés agrégés. La mesure prise à leur égard ne peut être invoquée comme un précédent par les anciens admissibles, refusés aux concours antérieurs à 1914 et dont la situation ne peut-être réellement comparée qu'à celle des admissibles refusés en 1914.

Toutefois, ainsi qu'il a déjà été répondu à de précédentes questions écrites, si quelques anciens admissibles n'ont pu se présenter au concours de 1914, en raison de leur service militaire ou par suite de maladie grave, leur cas sera soumis au Conseil supérieur de l'instruction publique. (*Journal officiel* du 9 octobre 1918).

II

23 04. — M. Brenier, député, demande à M. le ministre de l'Instruction publique : 1° Si les concours d'agrégation de l'enseignement secondaire, nouvellement rétablis, seront ouverts aux mobilisés du front ; dans le cas de l'affirmative, quelles facilités leur permettront de s'y préparer ; dans le cas de la négative, quelles compensations leur seront accordées dans l'Université ; 2° S'il n'y a pas lieu, avant l'ouverture de la prochaine session, d'appliquer les mesures prévues par la réponse publiée au *Journal officiel* du 25 juin 1916 (n° 1451), en vue de régler la situation des candidats admissibles à l'agrégation qui se trouvaient en cours d'études au moment de la mobilisation. (Question du 6 septembre 1918).

RÉPONSE.

Aux termes de l'arrêté du 31 juillet dernier, sont seuls admis à prendre part à ces concours les professeurs et les délégués dans les lycées et collèges qui compteront, à la date du concours, deux ans au

moins d'exercice. La durée de la délégation est réduite à un an pour les candidats mutilés ou réformés de guerre, les prisonniers rapatriés, les élèves de l'école normale supérieure et les boursiers d'agrégation. Des dispenses complètes de délégation seront accordées aux réformés de guerre qui justifieront d'un état de santé ne leur permettant pas de mener de front la direction d'une classe et la préparation du concours. Ces dispositions excluent les mobilisés, qui, d'ailleurs, ne sont pas oubliés. Un très petit nombre de places, en effet, sera mis au concours en 1919. Beaucoup de chaires de professeurs titulaires resteront disponibles. Il y sera pourvu ultérieurement. La section permanente du conseil supérieur de l'Instruction publique sera saisie prochainement d'un projet de règlement concernant le rappel d'ancienneté qui pourra être accordé aux agrégés dont la nomination aura été retardée du fait de la guerre. En ce qui concerne les anciens admissibles à l'agrégation qui, en raison de leurs obligations militaires ou d'autres cas de force majeure, n'ont pu prendre part au concours d'agrégation de 1914, il reste entendu que les mesures spéciales qu'il y aurait lieu de prendre à leur égard seront soumises, à la fin des hostilités, à l'examen du conseil supérieur de l'Instruction publique. (*Journal officiel* du 3 octobre).

III

23805. — M. Emmanuel Brousse, député, demande à M. le Ministre de l'Instruction publique quelles mesures il a prises pour développer et intensifier l'enseignement de la langue espagnole dans les établissements de l'enseignement supérieur, secondaire et primaire, particulièrement dans le midi de la France. (Question du 6 septembre 1918).

RÉPONSE

L'enseignement de la langue espagnole a déjà fait l'objet de deux questions écrites auxquelles il a été répondu, le 11 février 1917 (*Journal officiel*, p. 1135) et le 27 septembre 1917 (*Journal officiel* p. 2492) : 1° depuis cette époque, il n'a pas paru possible, en ce qui concerne l'enseignement supérieur, de développer davantage, pendant la guerre, l'enseignement de l'espagnol déjà fortement organisé dans les facultés des lettres de Montpellier, Toulouse et Bordeaux. L'appel sous les drapeaux de la plupart des étudiants ne le permettait pas. Cependant, pour marquer l'intérêt que mérite l'étude de la langue et de la civilisation espagnoles, l'Université de Paris a décidé de transformer le cours de la faculté en chaire magistrale. De nouveaux enseignements sont projetés à Paris autour de cette chaire. Les universités du Midi seront encouragées dans la même voie, aussitôt qu'il sera possible. D'autres universités seront également pourvues de cours d'espagnol ; 2° le Ministre de l'Instruction publique s'est préoccupé de donner tout le développement possible à l'enseignement de la langue espagnole dans les établissements d'enseignement secondaire des régions où l'enseignement de cette langue présentait le plus d'utilité. Actuellement la langue espagnole est enseignée dans 30

lycées sur 110 établissements ; les cours sont suivis par un nombre important d'élèves. Toutes les fois que l'administration a été saisie de demande de création de chaires d'espagnol formulées par les conseils d'administration des lycées, elle a réservé à ces propositions l'accueil le plus favorable, étant donné l'intérêt que l'étude de cette langue présente de plus en plus pour la préparation de diverses carrières. D'autre part, la section permanente du conseil supérieur de l'instruction publique, saisie d'un vœu tendant à ce que les candidats au baccalauréat pussent présenter la langue italienne ou la langue espagnole comme langue principale, a émis l'avis que ce vœu pouvait être pris en considération en invitant l'administration à rechercher les mesures nécessaires pour assurer plus largement l'enseignement de l'italien et de l'espagnol sans conséquences fâcheuses pour l'étude des deux langues vivantes — anglais et allemand — considérées jusqu'ici comme fondamentales ; 3° depuis la dernière question écrite à laquelle il est fait allusion plus haut, l'enseignement de la langue espagnole a été substitué à celui de la langue anglaise à l'école normale interdépartementale d'institutrices du Lot-et-Garonne, et la municipalité de Moissac a voté les crédits nécessaires pour que l'espagnol soit enseigné comme seconde langue vivante à l'école primaire supérieure de filles de cette ville. Il a été créé également une heure supplémentaire d'espagnol à l'école primaire supérieure de filles de Castel-Sarrasin, trois heures à l'école primaire supérieure de garçons de Rouen et un emploi de professeurs de lettres espagnol à l'école primaire supérieure de filles de Lannemezan. En outre, l'enseignement de l'espagnol est donné, à titre d'expérience, dans un certain nombre d'écoles primaires élémentaires du Sud-Ouest, et cet essai sera continué. (*Journal officiel* du 15 octobre 1918.)

Compositions données au Baccalauréat (Oct.-Nov. 1918)

ALLEMAND

Was wünschen sie und hoffen sie für das Vaterland zu tun ?

1. Nachdem so viele Helden für die Heimat gelitten haben und gefallen sind, ist es für die Jugend eine heilige Pflicht, mehr als je ihr Möglichstes zu leisten.

2. Durch welche körperlichen Übungen und durch welche geistige Arbeit sind Sie jetzt bestrebt all Ihre Kräfte auszubilden, um Ihre Fähigkeiten recht brauchbar zu machen.

3. In welchem Beruf, durch welche Tätigkeit, oder durch welche Eigenschaften hoffen Sie später nützlich wirken zu können ?

4. Schilden Sie einige der Opfer, die unsere Verteidiger für uns dargebracht haben, und zeigen Sie wie unsere Erinnerung daran uns in brüderlichem Wetteifer für das gemeinschaftliche Wohl unser Leben lang stets von neuem anspornen soll.

Paris B.

Wie werden die jungen Franzosen nach beentetem Kriege ihrem Vaterlande dienen können ? Wie stellen Sie sich persönlich diese

Pflicht vor? Wie werden Sie in dem von Ihnen gewählten Lebensberufe an der Lösung der ungeheuren Aufgabe mitarbeiten?

Paris D.

Der gefangene

Ein schwer verletzter Soldat, der mehrere Jahre in Deutschland als Gefangener zugebracht hat und nach Frankreich zurückgesandt worden ist, erzählt was er erlebt hat :

a. Wie er gefangen genommen wurde.
b. Wie er als Gefangener behandelt wurde.
c. Was er in Deutschland hat sehen können.
d. Welche Gefühle er gegen die Deutschen hegt.

Bordeaux B. D.

Warum soll der Wald beschützt werden ?

Ueberall klagt man über die Abnahme der Wälder. Allgemeine Waldverwüstung. Und doch ist der Wald ein Freund des Menschen.

1° Er bietet dem Menschen :

a) Holz, Kohle, Harz, Beeren, Kräuter, u. s. w.

b) Jagdvergnügen. — Die Tiere darin ;

c) Gesunden und angenehmen Anfenthalt, Waldluft, Schatten, Vogelgesang, Blumen, Quellen, u. s. w.

2° Er verschönert die Landschaft in den verschiedenen Jahreszeiten.

3° Er beeinfluszt das Klima. (Anziehung der Dünste. Schutz gegen Windstürme, Gewitter, Schneelawinen. Zähmt die Gebirgsbäche, speist die Quellen. Hält die Wassermengen von Guszregen zurück).

4° Die Forstarbeiten beschäftigen viele Menschen.

Bordeaux D.

Vergleiche die Vorteile einer klassichen Bildung, die auf klassischer Literatur, Geschichte und Philosophie beruht, mit denen einer modernen Bildung, die sich auf das Studium der neuren Sprachen und Nationen, der Mathematik und der Naturwissenschaften stützt.

Was denkst du von einer Verbindung der beiden Unterrichtsmethoden, wie die, seit einigen Jahren, in den französischen Schulen, versucht worden ist ?

Bordeaux B.

ANGLAIS

Describe the arrival of a train of French refugees at a frontier station in Switzerland. The train is full of old men, women and children... Their weak bodies, pale faces. Yet they exult at being free from long oppression.

Show the kindness to them of the Swiss people who bring food, flowers...

One of the oldest refugees relates his sufferings in his village in the north of France during the German occupation.

Paris B.

From what you ave seen, read or heard, what opinion do you form

of our Anglo-Saxon allies (English, Australian, Canadian or American), from a physical as well as a moral point of view?

Has your opinion changed since the war?

Paris D.

How have England and America helped us during this war.

1. England : the navy — the freedom of the seas and its consequences — what might have happened if we had not been helped by the English fleet? the possible German invasion by sea. — The supply of goods, ammunitions; the transportation of men and of food-articles — the active share in the war, which has increased more and more.

2. America : the selling and transportation of necessary articles (grain, eatables, ammunition) — the help in money — the active participation to the war — the arrival of the men : its importance.

3. For both : the great moral help — the political and social significance of their presence by our side.

Bordeaux B. D.

ESPAGNOL

El doctor y el capitán

Llegaron juntos a comer a una venta el doctor Calderon, amoso en medicina, y el capitán Olmedo.

Tuvieron a la mesa perdices, y comían en un plato ; pero el capitán, en columbrando los mejores bocados, torciendo a su propósito la plática y tomando lo mejor, decia : « Con este bocado me ahogue, señor doctor, si no le digo la verdad. »

Disimuló el doctor dos o tres veces ; pero a la cuarta, al tempio que alargaba el capitán la mano, cogió el plato, diciéndole : « No jure, señor capitán, no jure, que sin jurar le creo ; y si de aquí adelante quisiere jurar, sea que le derribe el primer arcabuzazo que los enemigos tiraren, porque es juramento mas conciniente a un capitán y soldado viejo como V. M. »

Paris B.

Un désembarcó de tropas americanas

Se ha anunciado para el día... en el puerto de N... la llegada de un contingente importante de tropas americanas. Aspecto del puerto, — la concurrencia y sus dichas : Se hacen esperar, — ¿ habrán sufrido torpedeo ? etc. — Ya parecen : á lo lejos, en el mar, se divisa la nave, que va acercándose, entra en el puerto y, por fin, atraca en el muelle. Los soldados están en la cubierta — Kurras, vivas, — diálogos con los que esperan ; por una parte, y otra se arrojan cigarros, monedas, periddiccos, escarapelas. — El desembarcó, el entusiasme de la acogida.

Paris D.

Países donde se habla el castellano. Su estado presente y su porvenir.

Rasgos principales de la historia de las antiguas colonias españolas : su independencia a principios del siplo XIX. Civilizacion de los Aztecas de Mejico y de los Incas del Perú ; Hernán Cortés, Pizarro y Almagro, Cristóbal Colón.

Bordeaux B. D.

ITALIEN

Il « teatro del soldato » al fronte

Diversi teatri, costruiti nelle seconde linee dal Genio militare hanno visto avvicendarsi alle loro ribalte ogni genere di artisti, affollarsi in platea il magnifico pubblico delle brigate che si sono coperte di gloria durante la guerra.

Gli spettacoli si compongono di uno o due atti di commedie, di romanze e duetti, di canzonette, eseguiti da artisti lirici. Spesso gli intermezzi sono rallegrati da bande reggimentali.

Le accoglienze che i soldati fanno a questi spettacoli sono veramente eccezionali.

Descriverete una di quelle rappresentazioni.

Paris B.

La fisonomia de Parigi durante la guerra.

Paris D.

Petites Annonces

Le Gérant : A. COUESLANT.

CAHORS & ALENÇON IMPRIMERIES COUESLANT. — 20.985

0.

Supplément des *Langues Modernes*
de Mars-Avril 1920

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Pour l'année 1919 (volume XVII)

N.-B. — Les pages 1 à 80 correspondent à janvier-février-mars ; 81-144 à mars-avril-mai ; 145-216 à juillet-août-septembre ; 217-272 à octobre-novembre-décembre.

Articles pédagogiques, littéraires et divers

Réunions du Comité

Comptes rendus bibliographiques. — Théâtre
Ouvrages cités

Revues et journaux (Extraits et Comptes rendus, Articles cités)

Documents

Nécrologie

Divers

Dix-septième année. — N° 1 Janvier-Février-Mars 1919

Les Langues Modernes

AU CHAMP D'HONNEUR

LE LIVRE D'OR

VINGT-QUATRIÈME PAGE

TUÉ A L'ENNEMI

LUGAN, professeur d'anglais au lycée de Marseille.

CITATIONS

CAMERLYNCK (Gustave), professeur agrégé d'anglais au lycée Saint-Louis, officier-interprète de 3e classe à la 89e D. I. U. S. :

« Détaché comme interprète auprès d'une unité anglaise du génie, s'est particulièrement distingué lors de l'offensive sur la Somme, en juillet et août 1916, par son courage et son mépris du danger, se mettant à la disposition du commandement britannique pour assurer sous de violents feux d'artillerie, la liaison entre les unités de première ligne et les éléments du génie chargés de l'organisation des positions. » (Ordre de la Mission).

GILLET, professeur d'allemand au collège de Chalon-sur-Saône :

« Au front depuis le 1er octobre 1915 ; s'est toujours montré collaborateur dévoué du commandement, notamment au cours des offensives de la Somme (1916), de l'Aisne

(1917) et de Verdun (octobre 1917), où il a exécuté plusieurs reconnaissances en des points fortement battus. Vient à nouveau de se signaler par son travail considérable et productif pendant la préparation et l'exécution des dernières opérations offensives. » (Ordre du corps d'armée).

Pruvost, agrégé d'anglais, lieutenant au 109e R. I. :

« Les 19 et 20 juillet 1918, chargé de la direction d'un groupement d'attaque, s'est acquitté de la mission qui lui était confiée, avec beaucoup d'habileté et la plus grande énergie ; a contribué à la prise d'un petit bois dont la possession était de la plus grande importance pour la sécurité de notre nouvelle ligne de défense ; a payé largement de sa personne dans les divers combats qui ont amené la prise de ce bois. Officier d'un calme et d'un courage éprouvés. »

LÉGION D'HONNEUR

Piquet (Félix), professeur de langue et littérature allemandes à la faculté des lettres de l'université de Lille :

« A, au péril de sa vie, lors de la première occupation de Lille, prêté son concours actif et efficace comme interprète au maire ; a été arrêté comme otage ; a, par une intervention énergique et singulièrement dangereuse, empêché l'ennemi de fusiller les représentants du gouvernement ; a sauvé la vie à un groupe d'étudiants ; a fait preuve dans toutes ces circonstances d'un courage et d'un sang-froid dignes de tout éloge. Professeur très zélé ; directeur d'un laboratoire de phonétique ; directeur d'une revue. Auteur de travaux fort appréciés ; 30 ans de service.

DÉCORATIONS ÉTRANGÈRES

J. Langlais, officier-interprète à l'Etat-Major de l'Armée française d'Italie, Chevalier de S. S. Maurice et Lazare (27 octobre 1917). Chevalier de la Couronne d'Italie (28 mai 1918).

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
du 19 décembre 1918

L'Assemblée générale de notre Association a eu lieu cette année le jeudi 19 décembre à deux heures et demie dans le parloir du lycée Henri IV, sous la présidence de M. Pinloche.

Après avoir déclaré la séance ouverte, le Président prononça l'allocution d'usage ; puis le Secrétaire général et la Trésorière donnèrent lecture de leurs rapports qui furent approuvés sans observation, ainsi que le projet de budget pour 1919.

Allocution du Président

Mes chers Collègues,

Je serais bien ingrat envers vous si mes premières paroles n'étaient pas pour vous dire toute la joie que j'éprouve à me trouver, en un pareil moment, à cette place d'honneur où vous m'avez appelé. Vous savez pourtant que je ne l'ai ni enviée ni encore moins sollicitée ; car, lorsque je me réunis, il y a quelque quinze ou seize ans, à plusieurs de nos excellents collègues (1), pour fonder notre Association, je m'étais bien promis de ne jamais accepter de fonctions dans notre Bureau. Mais il est des périodes, et cette guerre en fut une, où certains devoirs qu'on peut laisser à de plus jeunes en temps de paix, deviennent aussi impérieux que le devoir militaire, parce qu'ils touchent à la défense du pays, dont notre enseignement n'est pas l'un des moindres éléments. Et lorsqu'on est sollicité en outre par un avocat aussi persuasif que notre ex-président M. Dupré, malgré la présomption qu'il peut y avoir à accepter une succession rendue aussi lourde par la

(1) J'ai encore en mémoire les noms de MM. W. Cart, Guillaume, Guiraud, Jamin, Laudenbach, Masquillier, Morel, Potel, Sigwalt, Wahart, etc.

façon exceptionnelle dont il a su s'acquitter de sa mission, il n'y a plus qu'à s'incliner.

C'est ce que j'ai fait et de bien grand cœur, vous le savez, et je vous prie de croire que je ne le regrette pas. Car il faudrait être bien insensible ou bien injuste pour ne pas apprécier à sa juste valeur tout le plaisir qu'il y a à travailler avec un Comité comme le nôtre, et notamment avec des collaborateurs aussi sympathiques et aussi dévoués que notre vice-président Simonnot, dont le jugement si droit et si sûr nous a rendu d'inestimables services, notre infatigable secrétaire M. Henri Bloch, qui porte si allègrement, le poids de l'énorme travail dont notre Bulletin ne vous donne qu'une faible idée, notre active et vigilante trésorière, Mlle Weiller, qui s'acquitte avec une si entière bonne grâce de la plus ingrate des fonctions, rendue encore plus pénible cette année par l'angoissante préoccupation de mettre notre modeste avoir à l'abri des dangers que vous savez. Qu'il me soit permis de leur adresser ici, en mon nom personnel et en votre nom à tous, l'expression de notre plus profonde gratitude pour tous les services qu'ils n'ont cessé de rendre à notre chère Association, et d'y ajouter le vœu qu'ils puissent continuer de les lui rendre longtemps encore.

Notre « Livre d'Or »

Il faut maintenant, hélas ! que je vous parle des pertes douloureuses subies par notre Société au cours de cette année et que vous connaissez déjà par notre Bulletin. Ce sont d'abord : nos collègues *Martin*, du collège de Castelnaudary, et *Charlochet* du collège de Pontoise, ancien trésorier-adjoint de notre Association, tous deux tombés glorieusement au Champ d'honneur ; puis M. *Campodomico*, professeur à l'Ecole Normale de Parthenay, Mlle *Alexandre*, du collège de Figeac, MM. *Mossmann*, du lycée de Vesoul, *Wolf*, du lycée de Douai, et *Selsis*, du lycée d'Amiens. Enfin, tout récemment, nous avons eu la douleur de perdre un de nos anciens vice-présidents, notre regretté collègue *Ludovic Meister*, du lycée Voltaire, chargé d'une mission d'études en Alsace-Lorraine, et dont la mort prématurée, on peut dire encore sur la brèche, nous a été particulièrement sensible. La touchante notice que lui a consacrée son ami Commarmond dans le dernier Bulletin, exprime trop bien nos sentiments à tous pour que j'aie besoin d'y ajouter quoi que ce soit. Je suis

certain d'être votre interprète en adressant de nouveau aux familles de nos chers morts, en votre nom à tous, l'expression de notre profonde et douloureuse sympathie.

Après ce dernier salut à ceux que la mort nous a enlevés, nous sommes particulièrement heureux d'adresser nos patriotiques félicitations à ceux qu'elle a épargnés au moment même où ils la défiaient pour sauver la patrie. Déjà notre *Livre d'or* vous a fait connaître leurs noms glorieux, que je ne puis relire sans une admiration émue : *Delevallée*, sous-lieutenant (trois citations), *Dreyfus*, le sergent *Druesne*, *Jean Meneau*, officier-interprète, fils de notre sympathique collègue de Carnot, *Peter*, *Pochard*, *Rabuteau*, *Sallé* (1).

Notre activité en 1918

J'aurai peu de chose à vous dire de l'activité de notre Association au cours de la présente année, marquée par les tragiques événements que vous savez. Nous ne regrettons pas trop cependant notre inactivité forcée, puisque ces dernières convulsions ont amené la fin du plus terrible cauchemar qui ait jamais torturé l'humanité et le triomphe le plus radieux aussi qu'aient jamais connu les nations vouées au culte et à la défense du droit et de la civilisation. A cette joie sans précédent s'ajoute naturellement celle du retour à la vie, trop longtemps suspendue : car jamais les nations, et la nôtre en particulier parce qu'elle a le plus souffert, n'ont éprouvé un besoin aussi intense et aussi urgent de retour au travail normal dans toutes les branches de l'activité humaine, de reconstitution dans l'ordre intellectuel et moral non moins que dans l'ordre politique, social et économique.

Rôle de l'Université dans l'œuvre de reconstitution nationale

Dans ce vaste programme de reconstitution nationale qui s'offre dès à présent à notre activité, il est incontestable qu'une part prépondérante revient à l'Université, qui représente l'élite intellectuelle du pays. Et il est non moins certain que dans l'Université, le corps des langues vivantes occupe une place qui lui assigne un rôle particulièrement important dans la tâche commune. Ne sommes-nous pas, en effet, par la nature même de notre enseignement, de nos étu-

(1) Voir les *Langues Modernes*, 1918, N° 4, p. 243.

des, de nos travaux, par nos relations constantes avec les peuples étrangers, placés pour ainsi dire aux avant-postes ? Et dans la lutte mondiale qui va se rouvrir plus vive et plus âpre que jamais pour les conquêtes pacifiques du progrès, n'est-ce pas nous qui sommes appelés plus spécialement à surveiller ce qui se passe au delà de nos frontières ?

Mais pour que l'Université joue efficacement le beau rôle qui lui appartient dans le pays, il faut qu'elle ait pleine conscience d'être un rouage important de la grande machine sociale, un organisme vivant, agissant, progressant, et non un simple compartiment administratif figurant sur les états d'un budget ministériel. Il est temps que nous sortions de notre apathie légendaire, de notre indifférence sceptique, qui n'est qu'apparente, je le sais, et ne cache peut-être qu'un excès de dignité. Il est temps que nous enseignions par l'exemple, aux masses que nous sommes appelées à diriger ou tout au moins à éclairer, que l'*individualisme* à outrance, qui est le grand défaut de notre race, doit faire place, aussi bien dans la paix que dans la guerre, à ce *sens collectif* qui nous a trop manqué jusqu'à présent, et qui seul nous permettra de résoudre les grands problèmes de demain.

Sans doute, le premier devoir de chaque citoyen est d'accomplir de son mieux la tâche laborieuse qui lui incombe chaque jour. Mais ce n'est pas assez : une fois son gagne-pain et celui des siens assuré, il faut encore que chacun dans son cadre professionnel, l'ouvrier dans son atelier, l'employé dans son bureau, le professeur dans son enseignement, se rende compte qu'après avoir accompli son travail quotidien qui lui assure l'existence et la sécurité de l'avenir, il a encore un devoir à remplir, et cela dans son propre intérêt, envers la collectivité qui lui garantit cette existence et cette sécurité, et qu'il dépend essentiellement et uniquement de son effort persévérant, associé à celui des autres, de rendre la collectivité meilleure et plus habitable. Alors certainement elle ne tardera pas à le devenir.

Habituons-nous aussi à ne pas tout attendre des pouvoirs politiques, trop souvent incompétents et mal éclairés sur nos intérêts, qui ne se distinguent pourtant pas de ceux du pays. Sachez bien que notre prestige et notre influence, comme aussi notre utilité sociale, — je parle du corps tout entier et non de nos personnes, — seront en raison directe de l'initiative que nous aurons su déployer dans la conduite de nos propres destinées. Du jour où nous nous appliquerons à étu-

dier et à préparer nous-mêmes, comme il nous appartient, les réformes qui nous paraissent utiles (1), nous serons moins exposés à nous les voir imposer par des incompétents ou des utopistes. Et comme nous ne chercherons en cela que le plus grand bien de nos études et par conséquent du pays, il n'est pas de gouvernement ni d'administration, qui ayant le même souci des grands intérêts nationaux, ne nous sache gré, en élevant ainsi le niveau de notre mission, de lui faciliter aussi la sienne.

L'union sacrée et l'esprit nouveau

Aussi bien, jamais moment ne fut plus favorable pour aborder les travaux qui nous attendent. Car, chez nous aussi, l'union sacrée a exercé son action bienfaisante et féconde. Le temps n'est pas encore bien éloigné, vous le savez, où, dans notre compartiment des langues vivantes tout particulièrement, quiconque osait penser que l'absolutisme en matière de pédagogie était une erreur funeste et un obstacle à tout progrès, était frappé d'excommunication majeure (2). Personne n'oserait affirmer que cette intrusion des mœurs politiques dans nos régions universitaires, où régnait jadis un esprit si large et si libéral, ait été très profitable à notre enseignement. Il y perdit même quelque peu de sa dignité ; et je n'ai jamais oublié pour ma part ce mot d'un grand savant, Darboux, qui un jour, dans une séance de conseil où les intérêts de notre enseignement étaient précisément en jeu, ne put s'empêcher de s'écrier non sans une certaine irritation : « Mais qu'est-ce donc que ces querelles de méthodes qui divisent à ce point les professeurs de langues vivantes, et qu'est-ce que les méthodes ont à faire avec la valeur de l'enseignement ?

(1) On sait que la *Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire* est depuis longtemps entrée dans cette voie et a pu rendre ainsi d'inappréciables services.

(2) C'était le beau temps où notre Bulletin refusait d'insérer le texte d'une communication pédagogique faite au congrès de Hanovre, mais dans un autre esprit que le sien, sous prétexte que « les *Langues Modernes* ne pouvaient publier d'articles rédigés en langue étrangère »! On se rappelle aussi la participation de la France à une Exposition du livre à Londres, d'où furent exclus les ouvrages pédagogiques qui ne répondaient pas aux doctrines régnantes, et, plus récemment encore, à l'occasion de l'Exposition universelle de Chicago, certaine étude de caractère semi-officiel destinée à faire connaître les travaux de savants français sur la langue et la littérature allemande, et dont l'auteur, qu'on ne saurait taxer d'ignorance, a passé sous silence toute une série d'ouvrages qui faisaient pourtant grand honneur à notre pays.

Que dira-t-on alors de nous autres mathématiciens, qui avons chacun notre méthode, ce qui ne nous empêche pas de vivre d'accord, ni notre enseignement d'avoir de l'unité et d'être prospère ? »

Ainsi parla Darboux. Une leçon tombée de si haut ne pouvait manquer de porter ses fruits : la terrible épreuve de la guerre les fit cependant mûrir plus tôt qu'on ne pensait. Comme tous les grands fléaux de la nature, tel l'orage qui purifie l'air tout en accomplissant son œuvre de destruction, ce grand cataclysme eut pour résultat d'assainir chez nous une atmosphère d'intolérance, de défiance et de suspicion qui nous étouffait, aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre pédagogique. Ainsi que le disait ces jours-ci André Beaunier : « Il y a du nouveau partout : les âmes ont changé, tout est changé, il y a du nouveau dans l'ordre social, dans l'ordre national et international. »

Il faut d'ailleurs savoir gré à nos chefs de ne pas avoir attendu cette brutale invite de la guerre pour atténuer ces exagérations et préparer une transition dont l'inévitable nécessité ne pouvait échapper à leur clairvoyance. Ils ont compris que le mot de Darboux était profondément vrai, qu'en pédagogie les questions de méthodes — je ne dis pas : *de méthode* — sont réellement secondaires, que là comme à la guerre les méthodes doctrinales, rigides et immuables, ne sont pas les plus infaillibles, que la vraie maîtrise implique au contraire la plus grande souplesse dans l'emploi opportun des moyens les plus divers, qu'enfin les vrais conducteurs d'hommes ne sont pas ceux qui veulent les asservir au rôle de machines, mais ceux qui savent se les associer comme de vrais collaborateurs et qui, loin de contrarier des tempéraments forcément — et heureusement — si divers et parfois si opposés, savent au contraire les utiliser tous, en s'efforçant de les fusionner dans l'action commune, pour un but commun. La seule nécessité qui s'impose donc d'une façon tout à fait impérative, c'est la fixation très nette du but à atteindre : et là-dessus nous sommes tous d'accord. Mais qu'importe le chemin suivi, pourvu que l'objectif assigné soit atteint ?

Notre programme d'action

Mais j'ai hâte de tracer avec vous le programme des travaux qui dès maintenant sollicitent toute notre activité.

La première de toutes les questions qui s'imposent à notre

attention et la plus obsédante de toutes, parce qu'elle ne cesse de hanter notre esprit pendant et après chacune de nos classes, est incontestablement celle-ci : *Notre enseignement donne-t-il des résultats en proportion avec les efforts du personnel d'élite qui en est chargé et des sacrifices qu'il coûte au pays ?* Je ne crois pas qu'aucun de nous soit assez optimiste pour répondre à cette question par une affirmative sans restriction.

A quoi peut-on attribuer cette insuffisance de résultats ?

S'il est permis d'émettre une opinion en toute liberté sur une réforme qui date de plus de quinze ans, j'oserai dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas : cette insuffisance de résultats est due à ce fait que la réforme de 1903, malgré des resultats acquis et très positifs, que personne ne conteste et que j'ai proclamés moi-même depuis longtemps (1), fut trop hâtive, trop brusque, par conséquent mal étudiée et *incomplète*. J'ajouterai même, au risque de provoquer parmi vous quelques sourires, qu'elle fut trop *timide*. Oh ! rassurez-vous : j'entends *timide* non quant aux moyens d'application, — vous savez s'ils furent énergiques, — mais quant à la largeur des vues et de la conception d'ensemble. Là encore, comme dans maintes réformes de notre époque fiévreuse, suivant le vieux dicton, « les arbres empêchèrent de voir la forêt ». Hypnotisé par la question accessoire des méthodes, on ne vit pas que c'était tout le système qui était défectueux et à modifier, et qu'à côté et au-dessus de cet ordre de questions tout à fait secondaire, il y en avait d'autres bien autrement importants et qui portaient sur quatre points essentiels, savoir :

1° L'organisation de nos classes ;

2° Les sanctions ;

3° L'enseignement extra-scolaire et post-scolaire des langues vivantes ;

4° Le recrutement et la formation du personnel.

1° Organisation de nos classes

Cette question primordiale nous fait toucher du doigt la véritable plaie de notre enseignement, qui est, comme vous ne le savez que trop, le *manque d'homogénéité* de nos classes.

(1) Voir notamment : *Des limites de la méthode directe*, Paris, Belin frères, 1909, et la *Nouvelle Pédagogie des langues vivantes*, Paris, H. Didier, 1913.

Lequel d'entre nous ne s'est demandé cent fois, au cours de sa carrière, quel intérêt il pouvait bien y avoir à laisser se perpétuer le système néfaste de l'encombrement des classes de langues vivantes par les non-valeurs, quels qu'en soient le nombre, la nature et l'origine ? Il est trop visible que, tant que ce défaut capital n'aura pas été corrigé, tous nos efforts seront frappés d'avance de stérilité. Voyons à quoi tient cet état de choses et s'il est possible d'y porter remède.

Une erreur fondamentale. — Tout d'abord, il faut bien reconnaître que tout notre système repose sur une erreur fondamentale. On demande à notre enseignement ce qu'on n'a jamais demandé à aucun autre enseignement au cours des études secondaires : la *virtuosité*. Est-ce qu'on exige des élèves de latin et de grec, d'histoire et de géographie, de grammaire et de français, de mathématiques, de physique et de chimie, de sciences naturelles, etc..., qu'ils soient dès le lycée des latinistes, des hellénistes, des historiens, des géographes, des grammairiens, des littérateurs, des mathématiciens, des physiciens, des chimistes, des naturalistes, etc. ? Non, car ce serait franchement absurde. On se borne à demander à l'enseignement de toutes ces disciplines de donner à l'esprit ce qu'il est convenu d'appeler une culture générale, laissant aux spécialisations ultérieures le soin de développer les aptitudes particulières de tels ou tels élèves pour telle ou telle discipline. Seules les langues vivantes doivent réaliser tout de suite cette spécialisation : et on le conçoit, car les nécessités pratiques sont là qui n'attendent pas. Soit : mais alors qu'on leur en donne les moyens en ne nous objectant plus, comme on le fait toujours lorsque nous les réclamons à l'occasion des examens de passage et comme je me l'entends dire depuis bientôt quarante ans, *que l'enseignement des langues vivantes n'est qu'un élément dans l'ensemble des études scolaires,* et qu'il faut admettre entre les diverses disciplines les compensations comme une chose nécessaire.

Il ne faut pas non plus perdre de vue que, de tous les enseignements, celui des langues vivantes est le seul qui ne soit aidé par aucun autre, même pas par celui du latin et du français, depuis qu'on lui a interdit tout rapport avec ces deux compartiments, et que rien, absolument rien, ne vient aider le pauvre élève ni à l'école ni au dehors (sauf de rares exceptions), dès qu'il est sorti de notre classe.

Qu'en conclure, sinon que c'est une chimère de vouloir

obtenir cette virtuosité qu'on réclame avec raison de notre enseignement, tant qu'on ne lui aura pas donné les moyens d'existence propre sans lesquels il lui est impossible de donner guère plus qu'il n'a donné jusqu'à présent ? Je ne vois cette existence indépendante possible que dans l'organisation d'un *enseignement intégral fait dans la langue étrangère*, et qu'on pourrait réaliser, au moins pour les sujets vraiment doués, dans des conditions dont l'examen pourra donner lieu à d'intéressantes discussions (1).

Le système des cours. — En attendant le jour, sans doute lointain, où l'on se décidera à réaliser cette réforme indispensable, — parfaitement réalisable au moins dans nos grandes villes, — on peut envisager dès maintenant deux moyens de remédier au manque d'homogénéité dont nous nous plaignons tous. Le premier, qu'on a souvent préconisé, et qui consisterait à substituer le système des cours homogènes aux classes, offre de graves inconvénients, dont le moindre ne serait pas de rejeter tout à fait notre enseignement hors du cadre des études secondaires, dans lequel il doit absolument rester : car nous prétendons toujours *que l'enseignement des langues vivantes doit être un élément important de la culture générale.* J'ajoute que même l'homogénéité ainsi obtenue ne serait qu'apparente, puisque, en la supposant réalisée au début du cours, il est trop clair qu'elle n'existerait plus au bout de quelques semaines.

Le système des groupes. — Stagiaires et assistants. — Je préférerais donc nettement à ce système une organisation permettant de diviser les classes de nos grands lycées, maintenues dans le cadre du plan d'études secondaires, en *petits groupes* d'entraînement pratique *à effectifs variables et interchangeables,* dirigés par des *répétiteurs* véritables, sous le contrôle et la responsabilité du *professeur* proprement dit. Il va sans dire que ces répétiteurs pourraient avantageusement être de simples certifiés ou des candidats stagiaires, hommes ou femmes, qui auraient là enfin une excellente occasion d'apprendre leur métier par un *stage effectif* vraiment digne de ce nom, ou enfin des étrangers agréés ou même choisis par le professeur, et dont la fonction, nettement définie et surveillée, n'aurait rien de commun avec celle des

(1) C'est le système dont vont bénéficier les jeunes élèves des écoles d'Alsace qui ignorent encore le français : le modèle est tout trouvé.

assistants dont nous n'avons eu que trop souvent l'occasion, avant la guerre, de constater la fâcheuse inutilité, pour ne pas dire plus.

2° Les sanctions

J'arrive à la question des sanctions et en particulier de la sanction finale, je veux dire l'épreuve écrite de langue vivante au baccalauréat.

L'épreuve actuelle répond-elle aux efforts dépensés par le personnel enseignant ?

Mais comment la sanction finale pourrait-elle valoir mieux que les sanctions annuelles dont nous reconnaissons tous l'insuffisance ?

Là encore, et toujours en vertu de la même erreur, on a imposé, sans pourvoir aux moyens, un genre d'épreuve qui suppose la *virtuosité*. Les correcteurs sont là pour nous dire quel genre de virtuosité on a obtenu, et je pense qu'ils seront d'accord avec moi pour reconnaître que cette question de toute première importance, mûre depuis longtemps, réclame une solution aussi prochaine que possible. Aussi vous proposerai-je de l'inscrire en tête de notre programme de travaux.

Les langues vivantes à l'entrée des grandes Ecoles. L'obligation de deux langues. — Une autre sanction de notre enseignement et non la moins importante, est dans les épreuves exigées pour l'admission aux grandes Ecoles. Le moment n'est-il pas venu de réclamer l'obligation de deux langues, suite naturelle du baccalauréat, en admettant le latin pour les élèves n'ayant fait qu'une langue vivante ? Cela vaudrait mieux, sans doute, que le système de bascule qui consiste à favoriser tantôt une langue tantôt une autre, suivant les circonstances. Déjà, vous le savez, nous avons vu disparaître le monopole absurde de l'allemand, que j'avais combattu pour ma part dès 1911 (1), et dont le Directeur des études de l'Ecole Polytechnique, appuyé par le Conseil de perfectionnement, avait proposé la suppression vers la même époque : réforme arrêtée par le seul *veto* du ministre de la guerre. On reconnut cette erreur, un peu tard, lorsqu'on s'aperçut qu'on manquait d'interprètes anglais sur le front. C'est alors que,

(1) *Les langues vivantes à l'Ecole Polytechnique.* (*L'Enseignement secondaire*, N° du 1er juin 1911).

sur l'initiative même du Comité de notre Association, nous eûmes un jour, en 1916, la surprise de voir tout à coup établir l'égalité *théorique* de droits entre les trois langues fondamentales (allemand, anglais et russe), déclarées langues obligatoires à l'entrée de Polytechnique et de Saint-Cyr. Je dis : *théorique*, parce que malheureusement cette égalité ne fut qu'apparente, faute d'être rendue réellement *pratique* par le moyen d'une péréquation nécessaire entre des éléments de valeur aussi différente. Ce grave défaut a d'ailleurs été corrigé provisoirement par la suppression du thème; mais vous savez combien nos études d'allemand en ont pâti, au moment même où elles n'étaient déjà que trop compromises à la suite d'une campagne déplorable contre l'allemand, dictée plutôt par des considérations de sentiment que par une juste compréhension des véritables intérêts du pays. Qu'en est-il advenu ? A l'heure actuelle, nos classes d'allemand sont à peu près vides, et au moment d'occuper le pays ennemi, ce sont les interprètes allemands qui nous manquent. Parmi les nombreuses lettres que j'ai reçues à cet égard, il me suffira d'en citer une qui vient de m'être adressée du front rhénan par un de mes anciens élèves, et où il me dit : « Je suis admis à passer un examen d'interprète, car nous devons faire l'occupation de Coblenz... Si je vous disais que sur une division (ce qui représente bien 10.000 hommes), nous ne sommes que six candidats ! On réclame d'urgence des gens connaissant la langue allemande, mais ils sont bien, bien rares ! »

Vous voyez si le moment était bien choisi pour prendre une mesure qui ne pouvait que favoriser la désertion des études d'allemand dans nos établissements d'enseignement secondaire. Ici, encore, comme dans toutes les autres questions, je persiste à croire que de tels coups de barre, donnés brusquement tantôt vers un extrême, tantôt vers un autre, et qui sont si nuisibles aux intérêts de nos études et par conséquent du pays lui-même, pourraient être évités si l'Université prenait plus à cœur son droit et son devoir d'étudier d'aussi graves problèmes et d'en préparer les solutions.

3° L'enseignement extra-scolaire et post-scolaire

L'enseignement extra-scolaire. — L'enseignement intrascolaire des langues vivantes étant insuffisant tant qu'on ne

sera pas sorti des errements actuels, il a bien fallu songer à le compléter au dehors. Les moyens qui existent à cet effet, simples palliatifs d'ailleurs, sont : les *cours de faibles*, qui ont souvent donné d'heureux résultats et auxquels on a eu tort de renoncer, et les *séjours à l'étranger*, soit sous forme d'*échanges internationaux*, que j'ai préconisés pour la première fois à la Commission parlementaire de l'enseignement en 1902, ou de *Colonies de vacances* avec cours spéciaux, comme celles que j'ai eu la mission d'organiser de 1907 à 1914. Là encore, les résultats dépendent d'éléments complexes et variables qui nous échappent le plus souvent : néanmoins, il y a lieu de ne pas perdre de vue tout ce groupe intéressant de questions.

L'enseignement post-scolaire. — L'enseignement post-scolaire des langues vivantes n'est pas moins nécessaire pour assurer le maintien des notions acquises au cours des études secondaires. Car, sauf le petit nombre de cas où l'élève a l'occasion de les entretenir et de les développer pratiquement, il est malheureusement trop vrai que, au bout de très peu de temps, il ne lui en reste rien : tout s'en va en fumée. Quel déchet effrayant, et que d'années perdues ! Il y a là encore une grande lacune à combler, et un problème urgent à résoudre, si nous ne voulons pas voir se perpétuer tant de sacrifices inutiles et coûteux. Je ne vois de solution — en dehors des séjours prolongés ou périodiques à l'étranger qui seront toujours l'exception — que dans l'institution de *cours spéciaux* comme ceux qui fonctionnaient si bien avant la guerre à l'université de Lille pour les étudiants des quatre Facultés et dans la création, avec ou sans le concours des universités, d'*Instituts spéciaux de langues vivantes* (1). Ces instituts pourraient dans une large mesure remplacer les séjours à l'étranger, grâce à l'enseignement intégral qui y serait donné dans la langue étrangère, et qui pourrait être utilement complété par l'admission d'étudiants étrangers avec lesquels les nôtres pratiqueraient, sous une direction compétente, l'échange quotidien dans toutes les branches du savoir, théorique ou pratique, utile à leurs carrières respectives.

Il y a de longues années déjà que je me suis préoccupé de cette question. Dès 1905, au Congrès d'expansion mondiale de Mons, je présentai un vœu à ce sujet, qui fut unanimement

(1) A cette idée se rattachent les cours de vacances organisés avec succès par les Facultés de Lille et de Grenoble pour les étrangers.

approuvé. Même accueil favorable aux congrès des langues vivantes de Hanovre en 1908 et de Paris en 1909. Mais vous savez ce que valent les vœux, tant qu'ils ne sortent pas du domaine théorique. Ayant pensé qu'il appartenait surtout aux universités de réaliser ce progrès, j'offris mon modeste concours à celle de Paris, si richement dotée et outillée pour de telles entreprises ; mais la Sorbonne crut devoir poursuivre d'autres voies et préférer d'autres collaborations. Enfin, pour vous éclairer complètement sur l'état de la question, je ne puis omettre de rappeler que, loin de me décourager, je recherchai et trouvai d'autres concours et qu'un projet très mûrement étudié, assuré du patronage du Ministère de l'Instruction publique, échoua au moment d'aboutir, à la suite d'un de ces remous politiques dont nous n'avons que trop souvent l'occasion de constater l'influence néfaste sur les réformes utiles en voie de réalisation.

Je sais que vous ne vous méprendrez pas, mes chers collègues, sur le sentiment qui me guide en m'étendant, plus longuement que je ne l'aurais voulu, sur l'historique de cette importante question et des efforts tentés par moi pour la résoudre de la meilleure façon possible. Car j'ai pensé qu'il était strictement de mon devoir, faisant abstraction de toute considération personnelle et ne me plaçant qu'au point de vue de l'intérêt général, de vous exposer les faits tels qu'ils sont et tels que vous devez les connaître au moment d'aborder l'étude d'un aussi vaste problème.

4° Recrutement et formation du personnel

Quand on voit le soin apporté à la préparation professionnelle du personnel de l'enseignement primaire, on se demande comment elle a pu être si longtemps négligée dans l'enseignement secondaire. Ici également, la tâche qui incombe à nos universités, trop absorbées par l'unique souci de la science pure et de la préparation aux grades, est loin d'être accomplie d'une façon qui réponde aux exigences particulièrement complexes de notre enseignement. La formation de savants ou de pseudo-savants ne saurait, en effet, dispenser de la modeste préparation au métier. Cependant l'*apprentissage du professorat* reste tout entier à organiser, car personne ne songe à considérer comme en tenant lieu le semblant de stage que vous connaissez. Aussi entrevois-je une solution tout

indiquée et facile à réaliser dans l'institution d'un *stage réel* comme celui dont je vous parlais tout à l'heure à propos de l'organisation de nos classes, et qui, tout en contribuant à donner à notre enseignement l'*homogénéité* qui lui manque, fournirait enfin à nos candidats l'occasion, jusqu'ici inexistante, d'*apprendre pratiquement leur métier*.

Vous m'excuserez, mes chers Collègues, d'avoir si longtemps retenu votre attention, et je me reprocherais d'avoir peut-être abusé de votre patience si je n'avais senti en vous faisant cet exposé tout l'intérêt bienveillant avec lequel vous l'avez suivi. Il m'a semblé, en effet, ou que notre groupement professionnel n'avait pas de sens, ou que je ne pouvais laisser passer cette occasion, au seuil de la paix, de m'entretenir avec vous des intérêts que nous avons tous à cœur, et des réformes dont la nécessité urgente s'impose si nous voulons participer dignement à la régénération qui se prépare dans notre pays. Je termine, plein de confiance dans les destinées de notre enseignement, car elles sont entre vos mains. Il n'est pas de tâche plus belle capable de vous tenter : et jamais, je crois pouvoir l'affirmer, il n'y eut un personnel plus désireux ni plus capable de la réaliser. (*Applaudissements*).

Rapport du Secrétaire général

Dans son rapport, votre secrétaire se borne généralement à vous rendre compte de la vie intérieure de notre association et de la marche de ses affaires. Aujourd'hui cependant, je m'en voudrais de ne pas adresser d'abord un salut ému à nos frères de l'autre côté des Vosges, à mes compatriotes enfin rendus à la mère-patrie ; ils ne tarderont pas, j'y compte, à venir en grand nombre se joindre à nous ; ils nous apporteront leurs habitudes traditionnelles de travail méthodique et de discipline intellectuelle ; ils maintiendront parmi nous comme toujours, le niveau des études germaniques, et, en enseignant la langue d'Outre-Rhin, ils sauront, mieux que personne, enseigner le souvenir et la haine sacrée, qui depuis un demi-siècle s'est accumulée en eux.

Il faut d'ailleurs, votre président vous l'a déclaré bien mieux que je ne saurais le faire, que notre association reprenne désormais sa marche ascendante rapide d'avant

1914. Au moment où le personnel enseignant tout entier rédige le cahier de ses revendications si justifiées et si tardives, au moment où se prépare une refonte des programmes, une réforme peut-être complète de l'enseignement, il faut que nous soyons un groupement de plus en plus nombreux, imposant en qualité et en quantité, un groupement d'une cohésion parfaite, sachant manifester sa volonté et la soutenir avec l'énergie froide, la volonté tenace propres à tout éducateur digne de ce nom.

Mais revenons à notre rapport. Encore une fois nous constaterons que nous avons vécu ; mais c'est la derniere fois, j'en suis convaincu, que nous aurons usé de cette formule vieille de quatre ans ; et que nous devrons nous borner à vous dire que les nouvelles adhésions compensent à peu près le nombre des démissions.

C'est la dernière fois, je l'espère également, que votre secrétaire devra s'excuser, parce que la Revue vous parvient avec des retards de plus en plus fréquents ; malgré ses efforts, malgré la bonne volonté de l'imprimeur, ces retards sont inévitables en ce moment (il a fallu plus d'un mois pour mener à bien le numéro que vous venez de recevoir. Avec la paix, la régularité reviendra ; avec la paix, les ouvriers rentreront à l'imprimerie, la crise du papier diminuera ; nous pourrons dans un avenir peut-être prochain augmenter le nombre de nos numéros et serrer plus étroitement ce lien qui nous rattache les uns aux autres. La Rédaction aura du moins fait son possible pour étoffer davantage chaque Bulletin ; l'appel que vous adressait l'an dernier votre secrétaire a été entendu ; à la phalange de ses collaborateurs anciens et dévoués se sont joints des collaborateurs nouveaux dont vous avez certainement apprécié le savoir et le talent. Merci à tous ceux qui prennent sur leur repos le temps de rédiger quelques pages substantielles, ou simplement une note brève, instructive pour nos lecteurs. Merci surtout à ceux qui de l'Yser au Rhin, du Rhin à la Piave ont pensé à nous et travaillé pour nous.

Nous avons cette année repris une tentative faite l'an dernier et que beaucoup de nos collègues avaient approuvée. Vous avez trouvé dans notre numéro de décembre le texte anglais du message du Président Wilson du 2 avril 1917. Nous espérons ainsi être utile à ceux d'entre nous qui sont isolés en province et qui se procurent difficilement des textes complets et authentiques. Dans le courant de cet été nous avions essayé de vous donner quelques discours importants

prononcés en Allemagne ; nous avons dû y renoncer provisoirement.

D'autre part, nous avons repris la série de nos lectures ; dans les revues, les journaux français et étrangers, tel article peut être utile ou intéressant à faire connaître à nos sociétaires qui passerait inaperçu si nous ne le réimprimions pas. Un de nos plus dévoués collaborateurs nous a aidé dans notre tâche et nous a envoyé de Madrid et de Gènes des analyses de textes dont vous avez apprécié la précision.

Nous espérons que notre modeste Bulletin conservera ainsi la place honorable qu'il s'est faite parmi les Revues pédagogiques et que son influence ne pourra que croître et s'étendre.

Rapport de Mlle WEILLER, Trésorière

Mes chers Collègues, —

Je vous apporte le bilan financier de notre dernier exercice. S'il n'est pas déficitaire nous le devons à plusieurs causes : c'est en partie à une généreuse libéralité dont le Bulletin vous a informés en son temps. C'est aussi grâce à une opération commerciale qui nous a permis de réaliser, comme me l'écrivait plaisamment notre dévoué secrétaire générale, un bénéfice de guerre. Rassurez-vous : nous ne serons pas soumis à l'impôt pour la somme encaissée. Il s'agit de la mise au pilon des anciens numéros de la revue qui nous a rapporté 200 fr. 90. Vous vous souvenez, en effet, que cette opération fut décidée à la suite d'un vote de l'assemblée générale, autorisant notre dépositaire, M. Didier, à la faire effectuer contre partage par moitié des bénéfices de la mise au pilon.

Enfin, si nous sommes cette année encore au-dessus de nos affaires, oh ! bien légèrement ! nous le devons aussi, il faut le dire, aux restrictions volontaires que nous nous sommes imposées. La plus importante, vous le savez, a été la réduction temporaire du Bulletin à 4 numéros par an. Prise de scrupule, j'ai pu parfois me demander au cours de cet exercice, si j'avais eu raison de vous demander un tel sacrifice. Ma conscience est tranquille à présent. En face des chiffres dont l'éloquence est irréfutable, nous nous inclinerons tous. D'ailleurs, je tiens à le dire hautement ici : personne ne s'est plaint, aucun de nos collègues, pas même un

seul de nos abonnés. Tous ont compris que si nous faisions cette économie, elle était strictement nécessaire. Elle le sera sans doute encore cette année. Ce n'est plus la guerre, mais ce n'est pas encore la paix, ne l'oublions pas.

Je vous ai parlé chiffres, permettez-moi de vous en citer quelques-uns. Nous avions inscrit au budget une somme de 2.650 francs pour les frais du Bulletin et nous avons déboursé 2.501 fr. 20. Vous le voyez, nous nous sommes arrêtés à l'extrême limite. Vous confierai-je encore que l'avant-dernier numéro paru, celui de juillet-août-septembre, nous a coûté à lui seul plus de 800 francs, exactement 803 fr. 60 ! Sans doute, le montant des annonces rentre un peu plus lentement, puisque celles-ci ne paraissent que 4 fois par an. Mais tout cela n'est que provisoire et prendra fin dès que la vie normale de notre Association et de nos Régionales, de *toutes* nos Régionales aura repris son cours. Comme nous les fêterons, les chères exilées, celles qui furent séparées de nous pendant 51 mois et celles qui vont se former sur ce sol d'Alsace et de Lorraine qui nous est enfin rendu après une attente de près de 50 années.

Voici donc le bilan de nos comptes pour 1918 :

RECETTES

Avoir au 1er décembre 1917	6.087 15
Cotisations, dons, vente de papiers	4.040 35
Intérêts	211 20
Publicité	125 »
Total	10.463 70

DÉPENSES

Bulletin	2.501 20
Frais de recouvrement	89 70
Œuvres de guerre	450 »
Frais de Présidence de Secrétariat et de Trésorerie	125 85
Indemnité au Secrétaire et à la Trésorière	880 »
Frais de bureau (papier, enveloppes, registre)	83 85
Frais divers (gratifications, cotisations, frais de banque), etc.	120 25
Total	4.250 85

Notre avoir au 1er décembre 1918 est donc de	10.463 70
	— 4.250 85
Soit	6.212 85
Représenté par :	
Dépôt C. N. E.	1.039 30
Espèces en caisse	472 »
Bons de la Défense	2.500 »
Capital 5 0/0 (rente 60 francs)	1.047 »
Capital 4 0/0 (rente 57 francs)	977 55
Capital 4 0/0 (rente 10 francs)	177 »
Total égal	6.212 85

Plus le capital de 22 francs, rente 3 0/0 représentant la réserve.

Notre avoir au 1er décembre 1917	6.087 15
Notre avoir au 1er décembre 1918	6 212 85
Excédent	125 70

Vous le voyez, nous avons quelques francs de plus que l'an dernier. Mais nous n'avons ni le désir ni l'obligation de thésauriser. Aussi tout en vous demandant cette année encore de ne pas dépenser davantage pour notre Bulletin, je vous proposerai cependant de consacrer une somme un peu moins minime à nos œuvres de guerre.

Je vous rappelle que nous avons envoyé

A l'Orphelinat primaire	150 fr.
A l'orphelinat secondaire	150 —
A l'Accueil français	100 —
En livres de prix aux Ecoles d'Alsace	50 —

Eh bien, j'aurais voulu vous demander de voter 200 francs pour l'Alsace et la Lorraine et 200 francs à répartir entre les régions dévastées de l'Est et du Nord. Hélas ! je suis comme Perrette, et il faut en rabattre : nous ne pouvons disposer que de 50 francs de plus que nos 450 francs de l'an dernier. A vous de juger comment nous devons attribuer cette somme globale de 500 francs.

Nous parlions tout à l'heure de la renaissance de nos Régionales, laissez-moi vous dire un mot de celle de Lyon.

Elle nous avait annoncé son intention de reprendre en 1918 une vie active et de faire elle-même l'encaissement de ses cotisations. Elle ne l'a pas pu. Trop de ses membres ont été dispersés par la guerre pour lui permettre de nous aider au moment des recouvrements. Nous en avons été quittes pour faire en juillet quelques bordereaux de plus et un certain nombre de quittances supplémentaires. C'est peu de chose et nous ne nous en plaignons pas. Pourtant, mes chers collègues laissez-moi, à propos des recouvrements, vous renouveler ma prière de l'an dernier. Envoyez-nous vos cotisations par mandat-carte ou mandat-poste *avant fin avril.* Notre besogne en sera tout de même un peu allégée. Je ne renouvelle d'ailleurs mon appel que pour mémoire. En effet, celui de l'an dernier n'est pas resté tout à fait vain. Beaucoup de nos collègues, principalement ceux des armées l'ont entendu et m'ont envoyé avec des lettres d'excuses souvent touchantes, le montant de quatre ou cinq cotisations à la fois, réglant du coup tout ce qu'ils nous devaient depuis le commencement de la guerre. Quelques-uns (oh ! un tout petit nombre) en m'adressant leur mandat l'ont majoré de quelques francs pour nos œuvres de guerre. Mais que dire de notre collègue, Mlle Fourneau, de Houtkerque, qui a tenu à s'acquitter envers nous après quatre ans d'exil ? Et que penser surtout de Mme Wahart qui nous a envoyé la cotisation de son mari, emmené comme otage à Vilna, voulant, disait-elle, qu'il restât malgré tout avec vous, près de nous ! Vous avez lu aussi dans le Bulletin la belle lettre de M. Duméril, qui nous a adressé une marque si affectueuse d'estime et de solidarité par le don généreux d'une somme de 200 francs.

Le Bureau a pensé que le meilleur emploi à faire de cette somme devait être une souscription, si modeste fût-elle, à l'Emprunt de la Libération. Nous avons donc pris une coupure de 10 francs de rente 4 0/0 pour lesquels nous avons déboursé 177 francs.

M. Duméril n'est pas le seul de nos membres qui nous ait annoncé sa retraite prochaine. Miss Butts, de Lausanne, une de nos fidèles associées, quitte l'enseignement et rentre en Grande-Bretagne. Depuis le commencement des hostilités elle n'a jamais manqué une fois de majorer sa cotisation pour nous aider, disait-elle, à faire un peu de bien. Je l'en remercie en notre nom à tous.

D'autres, hélas ! parmi nos amis, sont partis sans prendre

congé. Les uns sont tombés face à l'ennemi, les autres, ceux de l'arrière, ont été eux aussi, emportés par la tourmente. Et quand pour chacun d'eux il nous a fallu prendre une dernière fois en main la fiche où leur nom est inscrit et la faire passer dans le carton des disparus, nous l'avons fait avec une émotion poignante, qu'il s'agisse pour nous de mettre la mention glorieuse « mort à l'ennemi » sous les noms de Wolf ou de Charlochet, ou le simple mot « décédé » sous ceux de Meister, de Mossmann ou de Mlle Kromayer. Ce nous fut une tristesse de plus en cette année d'angoisse qui devait pourtant se terminer si glorieusement pour nos armes.

Mais les mauvais jours sont passés. Si grosse que puisse être à présent la besogne, il ne s'y mêlera plus rien de ce qui, il y a peu de mois encore, la rendait bien lourde parfois. Avouons-le, le fardeau eût été souvent au-dessus de nos forces, si chacun de nous n'avait trouvé dans ses compagnons de travail l'appui solide d'une collaboration affectueuse et cordiale.

PROJET DE BUDGET POUR 1919

FONDS DISPONIBLES :	
Bons de la Défense	2.500 »
En caisse	472 »
Dépôt C. N. E.	1.039 30
RECETTES	
Cotisations	3.650 »
Intérêts	250 »
Publicité	500 »
	8.411 30
DÉPENSES :	
Bulletin	2.600 »
Indemnité Secrétaire et Trésorier	960 »
Recouvrements	90 »
Frais de Présidence	100 »
Frais de Secrétariat et de Trésorerie	75 »
Abonnements, gratifications, etc.	75 »
Frais divers	21 30
Œuvres de guerre	500 »
	4.421 30

Soit recettes	8.411 30
Dépenses	4.421 30
Resterait en caisse au 1er décembre 1919	4.090 »

Le projet de budget proposé par Mlle Weiller est adopté à l'unanimité.

M. Pinloche lit ensuite une lettre de M. Schlienger remerciant pour l'envoi de livres aux élèves des écoles d'Alsace.

Tenant compte des ressources budgétaires de l'Association et de la fin des hostilités, Mlle Weiller propose une nouvelle répartition des secours accordés.

Après une courte discussion, la répartition suivante est votée à l'unanimité.

150 francs à l'orphelinat de l'Enseignement secondaire.
150 francs à l'orphelinat de l'Enseignement primaire.
100 francs à l'œuvre des pays envahis du Nord et de l'Est,
50 francs à Mlle Fouriaux pour les œuvres de Reims
50 francs aux œuvres d'Alsace.

M. Cart annonce la mort de M. Wolfromm. Le président exprime nos sentiments unanimes de regrets et de reconnaissance à l'égard de notre collègue ; il déplore d'avoir ignoré son décès, qui n'a même pas été annoncé à l'Ecole Polytechnique, à laquelle Wolfromm avait cependant appartenu jusqu'à sa retraite ; sinon il se serait fait un devoir d'assister à ses obsèques. Il rappela ensuite en quelques mots la carrière de notre collègue, dont le mérite ne fut pas toujours reconnu, mais qui par son autorité, son énergie indomptable, ses qualités indiscutables de pédagogue, a grandement honoré notre profession. Fondateur de la *Revue des Langues Vivantes,* il a créé le premier organe professionnel défendant la cause des professeurs de langues vivantes ; d'autre part, nous lui sommes redevables d'avoir obtenu par sa ténacité et son courage inlassable, que les professeurs de Langues vivantes fussent traités de la même façon que leurs collègues des autres enseignements ; c'est grâce à lui que notre maximum a été réduit de 20 à 15 heures.

M. Dupré annonce d'autre part la mort de notre collègue Selsis ; après un long séjour à la Réunion, avait été nommé professeur au lycée d'Amiens, d'où il avait été évacué sur Evreux en mars 1918 ; c'était un collègue dévoué et sympa-

thique qui est aussi, dans une certaine mesure, une victime de la guerre.

L'assemblée aborde ensuite les questions inscrites à l'ordre du jour.

I. — Le président rappelle les démarches faites pour le relèvement des traitements, il indique quel est l'état actuel de la question et il donne lecture du vœu suivant, proposé par le Comité :

L'Assemblée générale des professeurs de langues vivantes de l'Enseignement public, réunie en séance annuelle le 19 décembre 1918,

Considérant la part de plus en plus grande que le personnel de l'enseignement des langues vivantes devra prendre, dès la signature de la paix, à l'activité nationale, pour remplir efficacement son rôle d'éclaireur et d'avant-garde dans les luttes pacifiques mondiales de l'avenir, comme il l'a rempli au cours de ces quatre années de guerre ;

Estimant que cette nécessité entraîne pour lui l'obligation primordiale de se tenir plus que jamais en contact étroit et constant, par des voyages d'études fréquents non moins que par les livres et une correspondance assidue, avec les nations étrangères, dont il aura plus spécialement pour mission de suivre et d'étudier l'activité et le développement ;

Que l'accomplissement de ce devoir, non moins indispensable au perfectionnement (plus désirable que jamais) de l'étude des langues dans notre pays qu'à l'accroissement des ressources de toute nature mises au service de sa puissance intellectuelle, politique et économique, serait rendu impossible aux professeurs de langues vivantes s'ils n'étaient assurés de moyens d'existence leur permettant de faire face non seulement aux besoins de la vie matérielle ordinaire, mais aussi à ces notables suppléments de dépenses nécessités par leur mission spéciale, et de tenir leur place avec dignité tant en France que vis-à-vis de l'étranger ;

Par ces motifs, déclare :

1° *S'associer entièrement aux démarches faites par les représentants dûment mandatés des différents groupements fédératifs universitaires en vue de poursuivre auprès des pouvoirs publics la réalisation des promesses relatives au relèvement des traitements, sans préjudice des crédits supplémentaires, qu'il serait sage de prévoir dès maintenant pour*

faciliter aux professeurs de langues vivantes, sous formes de bourses de séjour, ces voyages professionnels périodiques, dont ils sont trop souvent obligés de se priver pour des raisons budgétaires, et qui sont pourtant plus nécessaires que jamais si l'on veut réellement donner à leur enseignement son maximum de rendement et dédommager par là le pays des sacrifices qu'il aura consentis ;

2° S'en remettre en toute confiance à M. le Ministre de l'Instruction publique du soin de défendre devant le Parlement, à cette occasion, la cause et la dignité de l'Université, dont il a la charge et dont il a prouvé à maintes reprises qu'il avait aussi le souci, — l'une et l'autre se confondant avec celles du pays lui-même — et d'obtenir dès maintenant les crédits nécessaires à une équitable rémunération des services rendus.

Le vœu est adopté à l'unanimité.

II. — Le Président fait part du mécontentement causé par les mesures excluant les combattants des différents concours de l'agrégation et du certificat. Il pense que l'on a peut-être été surpris par la fin de la guerre, plus rapide qu'on ne le supposait ; il déclare qu'il a reçu de nombreures lettres du front, dans lesquelles les mobilisés se demandent ce qu'on va faire pour eux ; il ajoute que des mesures individuelles seront insuffisantes et juge impossible que l'Administration, dont on connaît la bienveillance, ne prenne pas une mesure générale qui donne satisfaction à d'aussi légitimes intérêts.

M. Koszul dit que le Ministre de l'I. P. et le Directeur de l'Enseignement supérieur ont affirmé qu'il y aurait une session spéciale pour les mobilisés.

III. — M. Simonnot propose les vœux suivants concernant l'enseignement primaire.

1° *Fixation d'un programme d'auteurs étrangers, à la 2e partie du professorat des écoles normales (lettres).*

« Les examens de la 2e partie du professorat des écoles normales (lettres) ont eu lieu pour la première fois en 1918. L'absence de tout programme d'auteurs étrangers pour les épreuves orales, met les candidats, les professeurs chargés de leur préparation et les examinateurs dans le plus grand embarras. Pour remédier à cet état de choses qui risque d'affaiblir l'étude des langues vivantes parmi les professeurs

de l'enseignement primaire, la Société émet le vœu que des auteurs étrangers, en nombre très restreint, soient fixés au programme de l'examen oral, dans les mêmes conditions que les auteurs français. »

Ce vœu a déjà été adressé à M. le Directeur de l'Enseignement qui a répondu qu'il le soumettait à la Commission de réorganisation de l'E. P. S.

Notre collègue, M. Veillet-Lavallée a signalé que l'examen du professorat des E. N. ne comportait plus qu'une épreuve orale et la 2e partie de l'examen ne comportant aucun programme, il en résulte un flottement, un laisser-aller et une décadence inévitables dans l'enseignement des langues vivantes, d'où le vœu suivant :

2° *Rétablissement d'une épreuve orale de langues vivantes au Brevet d'études primaires supérieures.*

A la surprise de tous les professeurs, l'épreuve orale de langues vivantes a été supprimée au Brevet d'études primaires supérieures (ancien certificat d'études primaires supérieures). Cette fâcheuse mesure paraît être le résultat d'un oubli. Le B. E. P. S. étant appelé à devenir le régulateur des études dans les Ecoles primaires supérieures, dont les 56.000 élèves se destinent pour la plupart au commerce et à l'industrie, il est à craindre que l'étude des langues étrangères n'y soit de plus en plus délaissée. Considérant l'urgence qu'il y a à doter notre pays d'une armée de commerçants, de correspondants, de commis-voyageurs, etc., qui possèdent la connaissance pratique des langues étrangères, la société émet le vœu qu'une *épreuve orale de langues vivantes* soit introduite au B. E. P. S., avec un programme précis.

3° *Rétablissement d'une épreuve de langues vivantes au concours d'admission aux Ecoles d'arts et métiers.*

Avant la guerre actuelle, une épreuve de langues vivantes était inscrite au programme du concours d'admission aux Ecoles d'arts et métiers. Par suite de la mobilisation d'une grande partie du personnel, cette épreuve a été ajournée. Considérant le retour prochain à une situation normale, la Société émet le vœu que l'épreuve prévue soit rétablie dans le plus bref délai.

Tous ces vœux sont adoptés à l'unanimité (1).

(1) Voir ci-après, p. 29, les réponses faites à ces vœux.

4° *Accession des professeurs de langues vivantes à la Direction des Écoles primaires supérieures.*

A l'occasion des démarches faites au Ministère de l'Instruction publique, en vue de rendre la Direction des Écoles primaires supérieures accessible aux professeurs pourvus du Certificat primaire de langues vivantes, la lettre ci-dessous a été adressée à M. Bertrand, député, par M. le Directeur de l'enseignement primaire :

« MONSIEUR LE DÉPUTÉ,

« Vous avez bien voulu appeler mon attention sur l'intérêt qu'il y aurait à prendre les mesures nécessaires pour « que les professeurs de langues vivantes des E. P. S. puis- « sent être en droit de prétendre à une direction d'École pri- « maire supérieure.

« J'ai fait prendre note de notre bienveillante intervention « en faveur de ces maîtres et je ne manquerai pas de « m'y reporter, si le résultat de l'examen de la question « auquel il est procédé en ce moment, permet de présenter « au Parlement un projet de loi conforme au vœu ci-dessus.

« Veuillez agréer, etc. »

Prenant acte de ce premier résultat, la Société adresse ses remerciements à M. le Directeur de l'enseignement primaire. Elle continuera à suivre de près cette importante question et s'emploiera par tous les moyens en son pouvoir, à faire mettre le plus tôt possible les professeurs de langues vivantes des E. P. S., sur un pied d'égalité absolu avec leurs collègues de lettres et de sciences, comme cela existe dans les autres ordres d'enseignement.

IV. — L'ÉPREUVE DES L. V. AU BACCALAURÉAT

Le président déclare que la question est mûre, et peut être dès maintenant étudiée ; elle est d'ailleurs liée à la question de l'examen d'entrée aux grandes écoles et il estime que l'Association ne peut se désintéresser de l'étude et de la solution de ces questions.

Il rappelle que dès 1911 il a demandé qu'il n'y ait pas à l'entrée des grandes Écoles, un véritable monopole au profit de l'allemand, mais il désirait qu'on tînt grand compte de la difficulté particulière de l'allemand : ce qui n'a pas été

fait quand les nouveaux programmes d'admission à St-Cyr et à Polytechnique ont été établis et la conséquence fatale en a été l'abandon de l'allemand par les candidats partisans du moindre effort.

M. Pinloche insiste sur la nécessité de s'opposer par tous les moyens à la désertion de l'étude de l'allemand ; une campagne en ce sens est d'autant plus difficile que l'on se heurte partout à la même mauvaise volonté, même de la part de la presse : une note envoyée à ce sujet tout récemment à tous les journaux quotidiens n'a été publiée par aucun.

M. Pinloche voit le salut dans l'obligation pour les jeunes gens, d'apprendre deux langues ; il lui paraît hors de doute que les hommes qui voudront désormais diriger le pays, contribuer à son relèvement et y occuper une situation prépondérante devront savoir au moins deux langues étrangères.

M. Girardin est très préoccupé par le sort des professeurs d'allemand, surtout dans les collèges.

Le Président lui répond qu'on s'occupera de cette question dans une des prochaines séances du comité.

M. Dupré qui craignait que l'on ne voulut traiter dès cette séance la question du baccalauréat, est heureux de constater qu'aujourd'hui on ne fait qu'amorcer la question ; il remercie d'autre part M. Pinloche pour les paroles aimables qu'il lui a adressées ; il fera toujours son possible pour être utile à ses collègues et à l'Association.

M. Cart demande qu'on établisse des réunions pédagogiques régulières où l'on puisse étudier les questions dont le programme vient d'être proposé par le Président.

L'Assemblée décide de convoquer une première réunion pédagogique pour le 1er jeudi de février, à l'effet d'examiner la question de l'épreuve de langues vivantes au baccalauréat ; la convocation ne pouvant être faite par l'entremise du Bulletin, on priera un professeur par Lycée de vouloir bien prévenir ses collègues.

Le président souhaite que ces réunions, auxquelles seront conviés tous nos collègues de l'Association, soient le plus nombreuses possible, afin de donner à ce genre de consultation l'ampleur qu'elle mérite, et aux résolutions prises une plus grande autorité.

Le président adresse les souhaits de bienvenue de l'Assemblée à nos collègues Lecigne et Wahart, revenant après 4 ans de dure captivité à Munster et à Vilna. Enfin, il remercie

vivement M. Daux, proviseur du Lycée Henri IV, qui a aimablement accordé l'hospitalité aux réunions de notre comité et à notre Assemblée générale, cependant que le Lycée Montaigne est réquisitionné par la Croix-Rouge américaine, et M. Hallot, directeur de l'Ecole communale de la rue de Musset, qui a bien voulu également nous accorder l'hospitalité, le 20 juin dernier, en pleine période de bombardements.

La séance est levée à 4 h. 1/2.

ANNEXE

au Compte rendu de l'Assemblée générale

RÉPONSES A NOS VŒUX

Notre président, M. Pinloche, a présenté lui-même au Ministère les différents vœux émis par notre Assemblée générale du 19 décembre dernier. Il a été reçu par MM. Bellin, directeur de l'Enseignement secondaire et Lapie, directeur de l'Enseignement primaire, et a obtenu les réponses suivantes :

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Agrégés et certifiés de 1914 mobilisés et non nommés. — Seront certainement pourvus d'un emploi à leur retour, et leurs années de services militaires leur seront comptées. L'Administration estime que c'est là un devoir élémentaire de reconnaissance envers ceux qui ont si vaillamment servi leur pays.

Candidats à l'agrégation n'ayant pu se présenter à nouveau depuis 1914 par suite de leur mobilisation. — Comme pour toutes les catégories de candidats se trouvant dans ce cas, il y aura des concours spéciaux organisés dès que l'autorité militaire les aura libérés. Le certificat seul n'est pas compris dans cette mesure.

Relèvement des traitements. — M. Lafferre, ministre de l'Instruction publique, poursuit avec la plus grande énergie et la plus grande ténacité auprès du Ministre des finances et des pouvoirs parlementaires la défense de nos intérêts, qui ne se séparent pas dans sa pensée de ceux de l'Université et du pays. Nous pouvons plus que jamais compter sur sa volonté personnelle de faire aboutir dans le plus bref délai les projets élaborés dans ce sens par son Administration.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Fixation d'un programme d'auteurs étrangers à la 2e partie du professorat des Ecoles Normales (Lettres).

C'est avec intention que l'on n'a pas fixé de programme pour cet examen où les candidats ont le choix entre les langues anciennes et les langues vivantes, ce qui nécessite la parité entre les deux. L'essentiel

est d'ailleurs la connaissance générale de la langue et non de certains auteurs. Mais on peut prévoir dans un avenir peu éloigné un remaniement d'ensemble de ces examens, à l'occasion duquel la question sera examinée de nouveau.

Rétablissement d'une épreuve de langues vivantes au concours d'admission aux Ecoles d'Arts et Métiers.

Ce vœu regarde le Ministère du Commerce, auquel le Ministère de l'I. P. l'a transmis avec son appui.

Rétablissement d'une épreuve orale de langues vivantes au Brevet d'études primaires supérieures.

C'est bien avec intention qu'on a supprimé à l'oral toutes les épreuves dans les matières qui figuraient déjà à l'écrit, dans le but d'alléger l'examen. Il ne pouvait être fait d'exception pour les langues vivantes, en dehors toutefois de la *section commerciale* où l'épreuve orale a été maintenue et même renforcée.

En représailles[1]

Le 13 mai 1916, étant prisonnier au camp de Halle sur Saale, je fus appelé vers midi et démie au bureau du commandant major Lohmann. En présence de cet officier prussien et de son adjoint, le lieutenant Knoche, je fus informé que je devais être prêt à partir dans une heure et demie pour la maison de force (Festungsgefängnis), de Spandau. Je me conformai à cet ordre et, étant donné le délai très court qui m'était accordé pour me mettre en route, je dus laisser à Halle des livres en grand nombre et différents objets que je ne revis jamais. J'arrivai à Spandau vers 7 h. 1/2 du soir. Je fus conduit dans un vaste bureau où le commandant de l'établissement, un capitaine et un lieutenant se trouvaient réunis, assistés tous trois de deux sous-officiers. Je fus accueilli par de violentes apostrophes à l'adresse de la justice française « dont l'indignité dépassait tout ce que l'ima« gination la plus échevelée peut concevoir », j'appris incidemment que « nul ne pouvait se fier à la parole d'un officier français », que « la nation française était une nation ignoble »... Je fus ensuite fouillé consciencieusement et allégé de tout ce que j'avais sur moi : argent, montre, alliance, chaîne en or..., on me laissa un mouchoir. Je fus conduit alors dans une cellule ou je trouvai un morceau de pain K et une cruche d'eau et je passai là une première nuit, dévoré par une centaine de punaises.

Le lendemain matin à cinq heures, le réveil me fut annoncé par un gardien qui ouvrit la porte en hurlant « aufstehen » (debout) ; peu après on m'apporta une écuelle de « kaffeeersatzersatz » non sucré. A huit heures, ordre de descendre au magasin ; là je fus dépouillé de ma tenue d'officier et affublé de l'uniforme des condamnés allemands : bottes de cuir jaune, pantalon noir, veste bleue-noire à col rouge, bonnet de police à bandeau rouge.

Déguisé de la sorte, je fus incarcéré dans la cellule n° 13 du Festungsgefängnis. Cette cellule avait environ 2 m. 60 de

(1) La Rédaction se fait un devoir de publier ces notes d'un de nos amis les plus dévoués et est convaincue qu'elles susciteront la même émotion et la même indignation parmi tous les membres de notre Association.

long sur 1 m. 50 de large. Une fenêtre à barreaux, à 2 m. 50 du sol fournissait la lumière ; le lit, une planche couverte d'une paillasse, de 10 centimètres d'épaisseur, se rabattait contre le mur pendant le jour, un cabinet à chasse d'eau permettait de laisser le prisonnier dans ce local sans jamais le faire sortir, sauf pour la promenade d'une heure par jour qui se faisait en deux fois : une demi-heure le matin, une demi-heure le soir ; plusieurs fois et notamment le dimanche, la promenade du soir fut supprimée, car le sous-officier chargé de veiller à ce que les condamnés tournassent en rond avec une régularité parfaite, sans se parler, se dispensait assez souvent de couper son après-midi des dimanches par ce service peu intéressant. Les travaux forcés consistaient dans la fabrication de sacs en jute. Durant les 102 jours que je restai à Spandau, j'en fabriquai environ 500, le chiffre obligatoire étant de 5 sacs par jour. Ce premier jour je fus conduit à la salle d'école ou, enfermé dans une sorte de boîte, la tête seule dépassant, j'appris ce qui me valait l'honneur d'être traité de la sorte. Tout en agrémentant son discours de force injures à l'adresse de mon pays, un lieutenant du nom de Friedheim me fit savoir qu'en France un certain lieutenant Erler, du 24[e] régiment d'infanterie prussienne avait été condamné à 20 ans de travaux forcés pour avoir simplement incendié une maison. Je fus averti que je resterais au même régime des travaux forcés tant que le dit Erler n'aurait pas été renvoyé dans un camp d'officiers prisonniers.

Je signalerai brièvement le régime de l'établissement :

Lever à 5 heures du matin Kaffee Ersatz Ersatz non sucré. Allocation d'une ration de pain K. Ce pain moisissait en quelques heures, on y trouvait des pommes de terre à demi-pourries, de la paille. Travail jusqu'à midi. Soupe aux pois cassés moisis, aux pois chiches moisis.... la soupe *toujours très claire* ne contenait certainement pas 100 grammes de matières solides. Je vis une fois de la viande, le lundi de la Pentecôte : on nous servit ce jour-là des boulettes malodorantes. Le soir la ration était la même qu'à midi, mais un peu plus claire encore. Les gamelles étaient passées par le guichet, leur contenu absorbé dans la cellule. Je n'étais pas astreint à laver le récipient. Je trouvai un jour (le surlendemain de mon arrivée) une grosse limace et quelques jours après un ver de terre (lombric), dans mon écuelle. Le feldwebel auquel je signalai cette trouvaille me fit remarquer

que ces choses-là n'étaient pas nocives puisqu'elles étaient cuites. Par la suite cependant je ne fis plus de découverte de ce genre. Pour me débarrasser des punaises, je fus autorisé à acheter de la poudre insecticide, mais je ne pus jamais me défaire de la vermine, car les insectes étaient logés dans les interstices du mur où il était impossible de les atteindre.

Presque tous les soirs, à la tombée de la nuit, on procédait dans les cellules du sous-sol à des exécutions ou passages à tabac. Les prisonniers (russes et allemands) que l'on rouait de coups poussaient de tels hurlements de douleur qu'on les entendait derrière la porte des cellules. Ces cris affreux ont contribué à me rendre d'une nervosité extrême dont je souffre encore et qui se traduit surtout par des insomnies extrêmement pénibles. J'ajouterai que l'incertitude de la durée des représailles, l'atmosphère générale de la maison de Force où, au dire du feldwebel, en dix-huit mois s'étaient produits neuf cas de folie à la suite du régime que je subissais moi-même, agissaient d'une manière déprimante sur l'esprit. La nourriture détestable et insuffisante ne pouvait être améliorée, car l'envoi de paquets était interdit et tous ceux qui arrivèrent furent ou volés ou pillés. Le tabac seul pouvait être pris dans les colis. Sur la porte de ma cellule les inscriptions suivantes prouvaient qu'à la longue le régime cellulaire devait agir d'une façon néfaste sur le moral. « Plutôt être fusillé que de continuer à vivre ici. » « Quel esclavage ? Mort, quand viendras-tu me délivrer ? » « Tu seras un esclave tant que tu seras soldat. » « La mort ne viendra donc jamais. » « Il faut souffrir sans se plaindre, a dit l'empereur Frédéric, mais quel martyre. ».....

Le régime, en effet, était dur, il l'était davantage pour moi, car un délassement accordé aux prisonniers allemands m'était refusé : je n'avais ni livre, ni crayon, ni papier dans ma cellule. Le papier hygiénique même était une sorte de papier buvard gris sur lequel on ne pouvait écrire. Le dimanche apportait un ennui tellement mortel, que je demandai à faire des sacs ce jour-là. Cette faveur me fut accordée. (Qu'il me soit permis, en passant, de dire que j'ai saboté tous les sacs que j'ai faits : je coupai toutes les coutures de 10 centimètres en 10 centimètres, de sorte que le sac d'un aspect extérieur impeccable, devait crever aussitôt rempli et manipulé).

Un écriteau accroché au mur de la cellule énumérait toutes les interdictions ; interdiction de chanter, de siffler, de frapper au mur, de parler à haute voix, de se parler à soi-

même (mit sich selbst zu sprechen), de rire, de murmurer, de faire du bruit, de regarder par la fenêtre... Toute infraction était punie de (Dunkelarrest) « cellule obscure au pain et à l'eau » ou de peines plus sévères. J'appris qu'un prisonnier, qui en 1907 avait été condamné à 3 ans de travaux forcés, se trouvait encore à Spandau en 1916 par suite des accumulations de peines successives que lui avait values sa mauvaise conduite.

Je restai 102 jours à Spandau. Je m'étais pesé quelques jours avant mon départ de Halle sur S., je pesai 78 kilogs (j'ai 1 m. 80 de taille) ; à ma sortie de la maison de force, je pesai 70 kg. 500.

Je résumerai brièvement le régime auquel je fus soumis.

A) Logement : cellule de 2 m. 60 à 1 m. 50. Pas de lumière artificielle. Lit à rabattement contre le mur. Fenêtre à 2 m. 50 du sol. Literie d'une malpropreté repoussante : draps déchirés, pollués, paillasse de 10 centimètres d'épaisseur, dure et pleine de vermine.

B) Nourriture : Kaffee Ersatz Ersatz le matin, soupe sans viande à midi, soupe sans viande le soir. Denrées avariées, pain K. Aucun supplément d'aucune sorte n'est admis.

C) Vêtement : uniforme des Zuchthäusler militaires allemands. C'est le vêtement réservé aux déserteurs, voleurs et autres repris de justice et condamnés de droit commun en Allemagne.

D) Travail et délassement : fabrication de sacs en jute. Demi-heure de promenade le matin, demi-heure de promenade le soir ; les condamnés durant la promenade doivent marcher d'un pas régulier, à dix pas les uns des autres, sous la surveillance d'un sous-officier et d'un soldat en armes.

E) Traitement moral : *au secret.* Aucune occupation intellectuelle. Interdiction d'avoir des livres, du papier, des crayons, de l'encre. Une exception fut admise : l'aumônier d'armée, frère bénédictin, von Spee, cousin de l'Amiral du même nom, vint un jour me donner un exemplaire en allemand du Nouveau Testament. Injures à l'adresse de la France, surtout de la part du lieutenant Friedheim.

F) Voyage : je dus payer non seulement les frais de transport en chemin de fer de mes bagages, mais encore le camionnage de mes colis de la gare de Spandau à la prison et au départ de la prison à la gare. Ce camionnage avait été fait par les soldats du train dans un fourgon militaire.

K.

L'Anglais aux Armées

Au mois de juillet 1918, au sortir de la bataille de Champagne où se brisa la dernière offensive allemande, le régiment vint souffler quelques semaines dans une coquette petite ville de l'arrière que parvenait à peine à troubler, de loin en loin, le ronflement des avions boches. C'est alors qu'en vertu d'une circulaire dont les événements militaires avaient seuls retardé l'application, on s'occupa de rechercher dans les différentes unités de la division, des instructeurs pour la langue anglaise.

Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, nous étions bien, je pense, une vingtaine aux réunions présidées par M. l'officier-interprète de l'armée. Pendant une semaine, matin et soir, il ne se lassa point de nous entretenir de la tâche qui nous attendait, insistant avec raison sur l'importance de la prononciation. Ses causeries courtoises firent beaucoup pour encourager chez les moniteurs d'origine et d'âges divers, une vocation parfois imprévue, mais doublée d'une bonne volonté à toute épreuve.

Quelques jours plus tard, nous reprenions le chemin des lignes.

Or, notre nouveau secteur était un secteur de tout repos. Jadis, aux premiers âges de la guerre, nous y avions barré à l'ennemi le chemin de la grande cité lorraine ; et autour du P. C. du colonel, rares étaient les logis respectés par les obus. Mais ruines et forêts dormaient sous le soleil d'été. Au milieu du village abandonné, un chalet minuscule entouré d'une haie bien peignée, abritait deux dames anglaises de la Croix-Rouge ; plus loin s'allongeait une baraque Adrian, « Cinéma Palace » bi-hebdomadaire, voire casino aux jours de grand gala.

Dans ce théâtre sans prétention, à l'orchestre, les sapeurs du régiment eurent tôt fait de dresser un tableau noir et les élèves se présentèrent. La première liste d'inscription en comprenait une cinquantaine que les circonstances réduisirent à trente ; encore ne pouvaient-ils venir ensemble à la leçon quotidienne : seuls, les hommes du bataillon en réserve et tout à fait exceptionnellement ceux du bataillon en sou-

tien, avaient l'autorisation d'y assister. Ainsi, le jeu des relèves, joint aux permissions et aux mille exigences du service, contrariait l'assiduité des disciples, les plus dociles du monde. Cependant, en dépit des difficultés inhérentes à l'enseignement en campagne, l'on pouvait se croire en droit d'espérer des résultats intéressants, et j'ai gardé de cette première classe en bleu horizon, le souvenir le plus sympathique.

Bientôt désigné comme professeur au quartier-général d'un corps d'armée, j'y trouvais, en même temps qu'une installation plus confortable, un auditoire plus régulier. Pendant plusieurs mois, on put compter vingt-cinq secrétaires au moins et une vingtaine d'officiers, ces derniers répartis en deux cours (élémentaire et supérieur). Les cours avaient lieu tous les jours (excepté le jeudi et le dimanche) à l'école publique du village ou au stand mis aimablement à la disposition du Q. G. par une société de tir. Jamais l'ardeur ne se démentit ; même il me souvient qu'au mois d'octobre, quand la rentrée des classes faillit nous laisser sans abri, spontanément des élèves songèrent à louer une salle plutôt que d'interrompre les études commencées. Le contact permanent de nos alliés américains et les nécessités des liaisons de toute nature ne contribuaient pas peu à entretenir et à fortifier le zèle général, sans parler du souci fort louable de s'équiper en vue des luttes pacifiques de l'après-guerre.

Dans ces conditions, les progrès étaient assurés et j'exprime mes remerciements à tous ceux, chefs ou camarades, dont l'appui bienveillant et l'attention cordiale ont facilité l'accomplissement de ma mission. Une fois de plus, au milieu de circonstances uniques, l'expérience a montré le prix que les Français d'aujourd'hui attachent à la connaissance des langues étrangères : souhaitons qu'ils puissent trouver dans la paix les moyens nécessaires à leur acquisition, dans l'intérêt même du pays.

Louis ROCHER (*St-Etienne*).

La "Modern Language Research Association"

Plus que jamais, après cette guerre, il y aura lieu de recourir à l'association. Pour reconstruire vite et bien, il faudra coopérer. La vie multipliée par l'entr'aide pourra peut-être en quelque mesure compenser les pertes causées par la mort. Dans notre humble petit domaine, comme dans les autres, on peut croire que mieux organisés, mieux liés et engrenés, nos efforts seraient plus économiques et plus féconds. C'est peut-être surtout lorsqu'il s'agit de recherches historiques originales, d'études de science, philologique ou littéraire, que ce besoin de coopération se fait sentir parmi nous. N'avons-nous pas tous constaté — et dès avant 1914 — combien les travailleurs s'ignoraient les uns les autres, combien de fois ils peinaient sans le savoir le long des mêmes chemins, combien il leur était difficile de savoir seulement, dans le pullulement des livres et des revues, l'état d'une question donnée. quel labeur ingrat chacun devait consacrer à la simple étude de ses instruments de travail et de ses sources de renseignements ?

C'est à quoi apparemment ont songé les fondateurs d'une association qu'il convient de signaler ici. La « Modern Language Research Association » a justement pour but, « par la correspondance, par l'établissement de rapports personnels », de faciliter les recherches, de centraliser les renseignements, d'éviter le double emploi ou la fausse orientation des forces. On demande aux membres de dire dès l'abord, et de redire, d'année en année, quels sujets précis les préoccupent particulièrement ; on les invite aussi à mettre en commun les informations utiles dont ils pourraient avoir connaissance et qui seraient d'un intérêt général ; on les prie même de signaler à leurs collègues les matières où ils seraient disposés, en principe, à servir de guides ou de critiques.

C'est là un beau programme d' « entente » entre chercheurs ou curieux. Peut-être y aurait-il avantage à ce que dans chaque pays un groupe analogue se constitue, connaissant spécialement des questions qui y seraient abordées le plus souvent, des moyens d'étude (collections, bibliothèques), qui lui seraient propres. Mais c'est bien de la fédération de

ces groupes que le travailleur pourrait attendre des lumières un peu complètes et une aide effective. Aussi dès maintenant nous semble-t-il désirable que quiconque en France poursuit quelque recherche spéciale dans le domaine des Langues Modernes donne son nom, communique son sujet, à l'Association anglaise. D'ores et déjà, elle compte un président éminent, Sir Sidney Lee, plusieurs vice-présidents bien connus de nos spécialistes, tels que les professeurs Graigie, Grierson, Rindmose-Brown, Moore-Smith, Sir A. W. Ward, etc. Enfin, la cotisation exigée est très modeste : 5 shillings par an. S'adresser pour plus ample informé au dévoué secrétaire, M. E. Allison Peers, the old School House, Felsted, Essex.

A. Koszul.

Livres, Revues, Théâtre

LIVRES

Deutschland singt. — L'Allemagne chante. *Chants et poèmes de guerre allemands publiés depuis le mois d'août 1914. Recueillis et traduits sans commentaires* par Ch. Sénéchal. Préface de M. Ehrard, professeur à la faculté des lettres de l'Université de Lyon. — Editions de la Sirène, Paris, 12, rue de la Boëtie.

Au cours de cette guerre où une Allemagne insoupçonnée de la plupart des Français s'est révélée au monde dans toute son horreur, on a souvent exprimé le vœu que le professeur de langues vivantes cessât de se confiner dans des études littéraires purement désintéressées, pour se faire l'éducateur « *de ses compatriotes insouciants, mal informés, trop facilement oublieux du passé.* (1) »

Cet appel a déjà été entendu. Plusieurs de nos collègues de Lyon, puisant dans la Bibliothèque de guerre si opportunément créée par la Municipalité, ont été parmi les premiers à donner le bon exemple. Suivant de près le remarquable volume de M. Ruplinger, « Also sprach Deutschland — Ainsi parla l'Allemagne (2) », ainsi que les articles si instructifs de M. Victor (3) sur la pédagogie allemande pendant la guerre, M. Sénéchal, professeur à l'Ecole supérieure de la rue Condé, nous apporte à son tour une contribution de toute première valeur dans sa brochure « *Deutschland singt — L'Allemagne chante* ».

Mettant à profit un long séjour à l'hôpital que lui valurent de graves blessures reçues dans les tranchées, M. Sénéchal a eu l'heureuse idée autant que le courageux mérite de collectionner et de dépouiller les nombreux chants et poèmes de guerre allemands publiés depuis le mois d'août 1914. On aura une idée de la difficulté d'une pareille tâche, si l'on songe que près de 10.000 chants de guerre avaient déjà paru Outre-Rhin à la date du 1er octobre 1914.

Dans ce débordement de lyrisme, l'Allemagne qui se croyait déjà sûre du triomphe, étale le tréfonds de son âme belliqueuse, c'est-à-dire « *sa frénésie de haine* », son « *idolâtrie de la force* », un *orgueil* qui va jusqu'à la folie, une ivresse dans la victoire qui lui fait perdre toute pudeur.

Ce sont ces quatre sentiments fondamentaux, composant l'état d'âme allemand du début de la guerre, qui ont servi de division au recueil de M. Sénéchal. On devine que les difficultés rencontrées par le traducteur ont dû souvent être des plus ardues. Il nous paraît les avoir surmontées de la façon la plus heureuse, ainsi que les lecteurs pourront en juger par les morceaux ci-dessous que nous détachons de son recueil.

Maintenant que le Destin a rabaissé la superbe de tous ces poètes pangermanistes, ce serait une erreur de conclure que leurs Kriegslieder, cessant d'être dangereux, n'ont plus pour nous qu'un intérêt

(1) Marcel Schütz. — Voir l'enquête de la *Revue des langues modernes*, décembre 1916.

(2) Editions de la Sirène, Paris, 12, rue de la Boëtie.

(3) Articles parus dans la *Revue Pédagogique* en 1917 et 1918, malheureusement interrompus par la mort subite de leur auteur.

rétrospectif. Si grand que soit sa chute, un peuple ne dépouille pas le vieil homme du jour au lendemain. Longtemps encore son âme en restera intoxiquée et il sera prudent de continuer à la surveiller. C'est à quoi nous aidera l'excellent recueil de M. Sénéchal.

E. SIMONNOT.

1. Extrait des chants de la haine

NOTRE HAINE

Nous ne voulons pas entendre parler d'amour, ne parlez pas d'entente ! nous avons trop bien entendu ; désormais notre haine est un droit. De tout temps, ils payèrent nos avances de dédain et de mépris. Aujourd'hui, la clarté se fait après tant d'arguties, de roueries et de menaces. Nous ne pouvons oublier ce que, dans leur abjecte démence, ils ont diaboliquement fait subir à nos femmes, nos enfants et nos blessés, avec quelle infamie ils souillent les Allemands aussi loin que vont leurs câbles, et comme leur argent, leur bassesse et leur mensonge rampent répugnants dans les ténèbres. Tant qu'un œil de femme au logis regardera sous des voiles, tant que des pleurs d'enfants enverront leur douleur vers le ciel, tant que le cœur d'une mère pour son fils sera lacéré d'épines, tant qu'un héros s'en ira estropié sur des béquilles, jusque-là nous voulons haïr ceux qui nous jetèrent dans l'effroi et l'épouvante. Haine, haine à tous les peuples qui mirent le feu à notre maison : aux suborneurs et aux subornés et à personne nous ne tendrons le doigt ! Nous voulons haïr encore honnêtement. Le reste viendra plus tard, peut-être !

A. SERGEL.

2. Extrait des « Chants de la force »

ET MAINTENANT NOUS ALLONS LES ROSSER

Merci, Empereur Guillaume, pour cette parole ; elle retentit de pays en pays ; et maintenant nous allons les battre au fléau ! Déjà plus que mûre était la récolte, maintenant vient l'année de la grande moisson. Et maintenant, nous allons les battre au fléau !

O vous, Prussiens, gardez bien la mesure avec nos fléaux, et vous, Bavarois, attaquez ferme, vous connaissez, d'ailleurs, aussi les règles. Vous autres, Wurtemberg et Bade, vous donnez tous deux de bons batteurs en grange et ce qui est vieille coutume en Saxe, qu'aujourd'hui nos ennemis l'apprennent à leur dam !

Prenez, prenez les fléaux d'une main ferme et frappez de toute la colère allemande ! Il y va de la patrie allemande ! Et la voix de notre empereur, sa sublime parole au grand jour, elle donna le rythme pour le partage de la moisson : Et maintenant nous allons les battre au fléau !

M. RINCKLEBEN.

3. Extrait des « Chants de l'orgueil »

AU SERVICE DE DIEU

Allemagne, tel un géant, tu t'avances broyant tout, grande comme la vérité qui sur terre a déjà tant détruit sans pitié.

Allemagne, tu es la fille de Dieu. Dieu est la vérité et la vie. C'est pourquoi tu écrases ce qui est dénué de vérité et de vie et ce qui, voué à la mort, te barre le chemin.

Mais là où ton pied de fer broie murailles et humains par millions, là lève une nouvelle semence, la semence de la vérité et de la vie éternelle.

Aussi celui qui, sous ton pied, lève les yeux vers toi, celui-là voit Dieu...

Richard FISCHER.

4. Extrait des « Chants de victoire »

VICTORIA

Que nous importe que l'on cède ou résiste, l'éclair dans le regard, le tonnerre dans les oreilles, nous avons, dans le tumulte des batailles, perdu derrière nous l'univers tout entier.

Nous ne savons pas ce que vous pensez en Allemagne, père et mère, là où nos frères se battent, nous sentons seulement que le Dieu des batailles nous mène, superbes, en des lointains vertigineux !

Une forteresse nous brave, des batteries crachent, sortie... reflux... un zeppelin dans les airs... les mortiers craquent, en avant ! A la baïonnette ! Et toujours plus loin dans le fracas des batailles !

Quand verrons-nous donc se dresser la ville aux avenues étincelantes d'or. Tour Eiffel, cathédrale et palais, que nous fassions enfin notre entrée dans Paris.

WINCKLER.

George MEREDITH a study of his works a personality par G. H. E. CREES (Blackwell, Oxford, 1918, 6 fr. net).

Dr Crees, l'auteur de ce nouveau livre sur Meredith est un historien de Cambridge qui a écrit sur Claudien (Thistwall Prize Essay, 1907) et consacré sa thèse à l'Empereur Probus. C'est aussi un éducateur (il dirige la Crypt Grammar School à Gloucester) et il a critiqué avec humour les méthodes pédagogiques modernes dans « Didascalus Patiens ; a Satire, a Medley, a Romance. »

Il ne faut pas s'y tromper, l'auteur nous en avertit dans sa préface, la présente étude est avant tout une excursion à travers l'œuvre de Meredith, un pèlerinage à son temple. Dr Crees est un disciple enthousiaste : il est tout imprégné de Meredith, il pense en Meredith, son tour de phrase même a subi l'influence du maître. Tel passage de l'Introduction (p. 15) rappelle même d'un peu trop près dans sa construction une page célèbre de l'Essai sur la Comédie.

Et cependant cette admiration pour un « géant de la parole et de la pensée », ne l'empêche pas de faire des réserves. Meredith peut être « Shakespearien » par certains côtés, mais il n'a rien écrit de comparable au Roi Lear ou à Hamlet. Dans de trop nombreux cas, « il nous a donné des énigmes au lieu de poésie ; nous nous attendions à l'extase, et nous avons trouvé la migraine ». Et puis, « on se lasse de la philosophie de la Terre... »

On peut regretter que Dr Crees ne se soit pas limité davantage : ses chapitres sur la poésie et la philosophie de Meredith n'ajoutent pas grand chose à ce que M. Trevelyan et d'autres en avaient écrit. Par contre le chapitre sur l'art du romancier contient plus d'une remarque fine et pénétrante et l'on souhaiterait que certaines parties en aient été plus développées. La conclusion aussi est excellente ; les rapprochements avec Dickens. George Eliot, Scott, ce dernier étant donné comme « la vraie antithèse de Meredith » sont pleines d'intérêt. Ne serait-ce que pour les cent dernières pages, nous conseillerions de lire l'étude du Dr Crees.

R. G.

Une soirée au Théâtre Antoine

Il y a une continuité admirable dans la présentation de l'œuvre « shakespearienne » qui nous est donnée au théâtre Antoine.

Les mêmes qualités que j'avais discernées l'an dernier dans « Antoine et Cléopâtre », je les ai retrouvées dans « le Marchand de Venise ». Ce sont : où il y a noblesse, avilissement, — où il y a grandeur, abaissement — où il y a pureté, demi-monde.

C'est bien simple : rien n'a passé des adorables charactères shakespeariens : Portia, Lorenzo, Jessica, dans ce que nous avons

entendu ce soir. Sentimentalisme chez Portia, quand le jeu voulait être fin et spiritualisé. Oserai-je dire, à l'oreille des amants de Shakespeare, que la scène des cassettes finit sur des larmes de Portia ? Pire, que Jessica descendant de sa fenêtre pour trouver Lorenzo, avait les mollets pincés par les jeunes hommes présents, et les petits cris qu'on peut imaginer ?

Ils n'ont donc rien compris ? ou à quel public croient-ils s'adresser ? Evidemment le public reste baba, et croit que c'est Shakespeare. Il n'a vu que ce qui n'est pas Shakespeare. Croirait-il en sortant que Shakespeare est fin; tendre, léger ? Ses sens ont été secoués, il ne faut pas reculer devant les mots, par les gueulements, les cris des foules, par tous les à-côté extérieurs grotesques et parfois idiots accompagnant la grande et principale action, par le divan, le même pour Portia que pour Cléopâtre (*nota-bene* : l'orgie cette fois s'appelait mascarade).

Je proteste contre le patronage d'une « Société Shakespeare » et me demande de qui elle est faite.

Je proteste contre le fac-simile de la première page de l'in-folio de 1623, qui orne le rideau de scène, et qui porte une tête que je n'ai plus pu regarder aux entr'actes, après le reste que j'avais vu.

Je proteste et je m'inscris en faux contre l'assersion de version intégrale, dont se targue M. Gémier.

Le texte est tronqué, l'ordre est changé, l'esprit est faussé.

Je proteste et m'inscris en faux contre les « nom de Dieu » répétés dont s'adorne la bouche du personnage Portia-Balthazar-Mégard.

H. Boussinesq.

ÉTATS-UNIS

English Pageantry : An historical outline, vol. I, par *Robert Withington*: Cambridge, Harvard University Press. London, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1918.

Dans ce beau volume, magnifiquement imprimé et orné d'illustrations fort judicieusement choisies, M. Withington, ancien élève de Harvard, ancien lecteur de littérature anglaise à l'Université de Lyon, raconte l'histoire des « *pageants* » en Angleterre. C'est, on le sait, le nom dont on désigne les processions, cavalcades, entrées royales, et tous défilés ou exhibitions de même nature. L'étymologie du terme fut longtemps ignorée. Il semble établi, dit M. Withington, que le mot *pageant* (pango, pactum, pacte, compact) signifiait au début une estrade sur laquelle étaient joués les anciens miracles. On l'appliqua graduellement, par suite de changements de sens faciles à expliquer, au char qui transportait les acteurs et toute la parade à travers la la ville, aux tableaux vivants, à la pièce jouée, au défilé, à toute fête de même nature. Dans l'ode de Tennyson sur la mort du duc de Wellington (Lead out the pageant) il s'agit évidemment de l'affût de canon sur lequel est posé le cercueil, à un pas du cortège funèbre. C'est un des sens primitifs du mot qu'a repris le poète. Quant à l'étymologie proposée par le Dr Johnson « payen géant » elle relève, il va sans dire, de la plus pure fantaisie.

Le *pageant* proprement dit paraît avoir été à l'origine un défilé organisé par une corporation municipale, ou religieuse, ou professionnelle. On y représentait, au moyen de symboles appropriés, quelques épisodes rappelant au spectateur l'origine de la corporation, son histoire, son objet. D'abord fortement empreints d'esprit religieux, ces spectacles se laïcisèrent peu à peu, notamment sous l'action de la Réforme. M. Withington nous montre quelques éléments nouveaux, quels figurants inattendus s'introduisirent dans le pageant au cours de son évolution : le géant Gogmagog, soit en une seule personne, soit en deux personnes distinctes, Gog et Magog ; les « hommes sauvages », précur-

seurs de nos gardes municipaux, car ils marchaient en tête du cortège, armés de lances à feu ou de massues, pour écarter la foule ; on les revêtait de peaux de bêtes, ou d'étoupe pour les rendre plus horribles. Le déguisement devint à la mode, et c'est en homme sauvage qu'était costumé Charles VI lorsqu'il faillit périr dans les flammes pendant une mascarade. L'éléphant porteur d'une tour (*elephant and castle*) y figuraient également. Originaire de l'Inde, introduit en Europe à la faveur des croisades, par l'intermédiaire des chansons de gestes, l'*elephant and castle* subsiste même dans notre jeu d'échecs, mais dans la seule figure de la tour (*castle*), l'éléphant, trop volumineux peut-être, ayant fini par disparaître. On trouvera dans le même chapitre une énumération fort suggestive d'autres personnages, créatures ou animaux empruntés à la fable, la légende, la Bible et l'histoire. M. Withington étudie toutes les transformations à la suite desquelles le pageant finit par devenir, le « *masque* », et comment les deux genres ne diffèrent que par l'esprit et le détail technique.

M. Withington se propose de consacrer un volume à la Procession du Lord-Maire (*Lord Mayor's Show*), et aux *pageants* des temps modernes. Puisqu'il s'est fait le spécialiste de ce genre d'études, nous le verrions avec plaisir porter son attention sur les démonstrations du même ordre dont notre pays, qu'il connaît à merveille, a été le théâtre au cours des deux derniers siècles. L'histoire des manifestations est encore à écrire. Elle offrirait à M. Withington de fort curieux chapitres, pittoresques par définition, et qui pourraient offrir de plus un vif intérêt au point de vue psychologique si l'on y étudiait aussi l'art d'organiser et de mettre au point une manifestation, spontanée ou non, celui de choisir les figurants, les costumes, les accessoires et les cris. Dans sa *Révolution Française*, Carlyle a décrit les pageants du 5-6 octobre 1789, et du 14 juillet 1790 en des chapitres merveilleux, frénétiques et hallucinatoires à souhait. C'est une histoire qui mérite d'être poursuivie. Il s'en dégagerait peut-être cette conclusion que les Français ont, entre autres qualités, celle d'être d'incomparables metteurs en scène, et comme les peuples (M. Withington nous en fournit des preuves abondantes) sont toujours plus ou moins de grands enfants, ce n'est pas un mince mérite que de savoir parler à leur imagination.

J. D.

La France et l'Indépendance-Day américain. — Le Président Wilson. — Conférence faite à Bourg, le 4 juillet 1918 par notre collègue J. Cosimi, sous les auspices de la Ligue des droits de l'homme et du citoyen. — Conférence claire, nette et substancielle.

REVUES

Mercure de France. 16 Déc. 1918. L. Lourthion, Les Allemands comprennent-ils la liberté (Schiller et Guillaume Tell).

1er janvier 1919, p. 184, C. P. : La dernière de Richard Dehmel.

16 janvier. C. Latreille. Henri Heine, patriote allemand.

V. O'Sullivan. La littérature américaine.

G. Prévôt. Essai sur l'emploi figuré des termes de guerre dans le langage contemporain.

L'Opinion. Suites des articles des Compagnons sur l'Université nouvelle, 30 nov., 7 déc., 14 déc. 1918, 11 et 25 janv., 8 et 15 fév. 1919. — 11 janv. Longworth Chambrun. M. Abel Lefranc contre Shakespeare. 25 janv. André François Poncet : Lettres sur la Révolution allemande, 25 janv., 15 fév., 1er mars.

Revue France. no 10. J. E. Spenlé. Le socialisme allemand est-il pacifiste. no 12. J. E. Spenlé. Le Méphistophèles de Gœthe, symbole de

l'intellectualité allemande. nº 14 J. E. Spenlé. Un prussien libéré : Henri Heine. E. Meyer, der Franzosenfresser. 1919 nº 2. J. E. Spenlé. Comment nous devons étudier l'Allemagne. E. Wust. La notion de « Patrie » en Alsace.

Revue des deux Mondes. 1er Février 1919. A. Beaunier. L'affaire Shakespeare.

Revue Pédagogique. Mai 1918. A. Dauzat, Le Français langue diplomatique de l'Europe. Etude et analyse pénétrante des idées exposées par M. F. Brunot dans le T. 5 de son Histoire de la langue française.

L'Enseignement des L. V. doit-il devenir facultatif dans les Ecoles Normales.

L'Insp. primaire faisant fonction d'I. d'Ac. dans la Dordogne propose qu'une épreuve d'agriculture remplace au B. S. l'épreuve de langue qui deviendrait facultative.

Juin 1918, Germaine Goblot : la Guerre et l'Enseignement des L. V. en Allemagne, analyse très complète et très intéressante, d'après les notes de M. Victor, prof. à l'E. N. de Lyon, des principaux articles et brochures sur l'enseignement de l'anglais et du français. « Conserver les langues étrangères, ne rien leur enlever de l'importance qu'elles avaient avant la guerre, peut-être même y ajouter encore, mais les étudier dans un esprit étroit et hostile, éviter comme un danger et comme une perversion de sentiment, tout ce qui peut dans l'enseignement, conduire à une compréhension large, vraiment humaine des diverses individualités nationales, tel est le programme de ces étranges professeurs. »

REVUES AMÉRICAINES

The School Review, revue de l'enseignement secondaire publiée par l'Université de Chicago.

1er Octobre 1918. — M. David Snedden pose la question des humanités sans le latin, sans le grec et sans les mathématiques.

L'humanité change et tourne ses regards vers des destinées nouvelles, cependant que l'éducation demeure rivée aux formules surannées et regarde obstinément en arrière.

A quoi bon la gymnastique purement abstraite et verbale des mathematiques ? A quoi bon l'acquisition du grec et du latin, puisqu'elle n'est jamais qu'un leurre, même chez les meilleurs ? Que de milliers d'heures perdues qui seraient utilement consacrées à l'étude de la nature et de la vie ! Et qu'ont à nous dire les anciens ? Leur monde d'esclavage, de pauvreté, de dégradation morale, de guerres incessamment renouvelées, n'est pas le nôtre. Notre idéal démocratique n'a rien de commun avec celui des Grecs et des Romains : L'Amérique est en voie d'élaborer une vie supérieure de bien-être matériel et moral accessible à tous. On disait aux jeunes Athéniens de regarder autour d'eux et en avant. Ainsi doivent faire les nôtres. Notre âge d'or est en devenir ; nous sommes une civilisation dynamique et non statique. Allons-nous apprendre aux enfants le maniement de la trirème, à l'époque des sous-marins ?

On dit que la maîtrise de l'Anglais ne peut s'acquérir sans la connaissance du latin ou de quelque autre langue. Comment alors expliquer l'excellence et la vigueur de l'anglais qu'écrivaient Lincoln et Witman ? On cite les hommes de mérite qui ont fait leurs études classiques ; y a-t-il cause et effet ? Les principaux de collège ne manquent jamais d'encourager les parents des meilleurs élèves à leur faire apprendre le latin. L'épreuve des humanités modernes est laissée aux médiocres : Comment s'étonner du résultat ?

M. Snedden demande qu'on en fasse l'essai loyal : A la base, l'étude politique et sociale de la vie américaine ; la connaissance approfondie

des parties de la littérature anglaise qui sont inspiratrices et vitales ; les sciences sociales ; les sciences naturelles ; puis, dans leur juste rang, les beaux-arts, la musique, la peinture, la sculpture.

Pour le reste, M. Snedden ne rejette absolument ni le latin, ni le grec, ni les langues modernes, ni les études d'érudition pure ; mais que ces choses n'interviennent qu'à titre exceptionnel, pour quelques spécialistes bien doués ! L'essentiel est que l'ensemble de la nation se dégage de l' « étreinte mortelle du latin ».

2 Novembre 1918. — M. C.-H. Judd, de l'Université de Chicago, critique le choix des principaux et directeurs dans l'enseignement secondaire et primaire supérieure : trop de spécialistes distingués, mal préparés à leur rôle d'administrateurs d'une part et de conseillers des maîtres de l'autre.

3 Décembre 1918. — M. M.-H. Jernegan fait une intéressante revue des efforts des premières colonies anglaises en Amérique, vers l'instruction obligatoire, fondement nécessaire de toute démocratie.

4 Janvier 1919. — Suite de la même étude.

5 Février 1919. — Vues très pratiques données par M. A.-W. Burr sur la façon de faire collaborer l'élève à l'étude d'une question.

C.-A. Krause : Littérature of Modern Language Methodology in America for 1917.

Extrait du Modern Language Journal, d'Octobre 1918. Ce répertoire alphabétique et analytique paraît très sérieusement fait et complet.

Bulletin officiel de la Société Nationale des professeurs français en Amérique. *Février 1919.* Compte-rendu de l'Assemblée Générale de cette vaillante Société ; livre d'or des membres de la Société ; intéressantes lettres du front.

LECTURES

L'étude du français en Angleterre et les échanges de professeurs

Dans les écoles et les Universités d'Angleterre, les Français n'ont ni l'autorité, ni la position de leurs collègues. Certes, il existe de brillantes exceptions, et en ces dix dernières années, la situation s'est bien améliorée. Il était temps d'ailleurs d'y remédier. On citait dernièrement le cas d'un malheureux mort dans une maison de santé à la suite des ennuis et de la fatigue que lui causaient ses classes.

Dans nos lycées, les professeurs anglais ne sont guère traités avec plus de respect. Pour les potaches, les leçons de conversation fournissent une excellente occasion de faire du chahut. Les filles se montrent non moins indisciplinées. Une jeune Anglaise, à qui l'on demandait comment se conduisaient ses élèves, répondit : « Au commencement, très mal ; elles ne venaient que pour s'amuser. A la fin, j'ai obtenu du silence et de l'attention, mais il me fallait faire un tel effort pour y arriver que j'étais prise de tremblements nerveux et que je devais m'étendre sur un lit pendant une heure après chaque leçon. » Cet état de choses est dû, plus à une négligence involontaire de détails qu'à un vice radical dans l'enseignement ou à une incompatibilité d'humeur absolue entre maîtres et élèves.

Chaque nation a ses marottes (si l'on peut s'exprimer ainsi), qui dans la vie pratique prennent souvent une importance capitale. L'intellectuel français plongé dans ses études, ne consacre parfois pas assez de temps au soin de sa personne. L'Anglais, même le plus négligé dans sa mise, regarde le bain comme une des nécessités de la vie ; il tient à être « well groomed » et il remarque tout de suite l'absence d'un goût semblable chez le nouveau venu. Les élèves en parlent entre eux, ricanent et se gaussent. Qu'on ne dise pas que c'est là de l'histoire ancienne et que nous avons secoué depuis plusieurs années les habitudes mises à la mode sous Louis XIV. On entend trop souvent les jeunes Anglais faire des plaisanteries à ce sujet. La Française s'arrange, se poudre, mais combien oublient de se laver les cheveux ou le cou ! Tout dernièrement, l'une d'elles a dû quitter son poste pour cette raison. Des parents s'étaient plaints. C'était une jeune fille du monde, fort gentille, et que ses élèves auraient beaucoup aimée sans ces négligences de toilette. Ces détails ne sont pas agréables à révéler, mais le souci de la vérité y oblige. De la tenue, de la simplicité, éviter dans la mise tout se qui se fait remarquer, voilà l'un des premiers points pour s'assurer un bon accueil.

Le second, c'est le calme. En Angleterre, on ne hausse jamais la voix. Dans certaines écoles même, si les élèves font du tapage, le maître a l'ordre de murmurer ce qu'il veut dire : l'effet est instantané. La curiosité de l'enfant est supérieure à son désir de faire du bruit. Pour entendre ce qu'on raconte, il redeviendra immobile et silencieux. Quelle que soit la faute commise par l'élève, on la lui reproche toujours sans colère, en lui faisant sentir qu'il s'est fait du tort. Le maître garde l'attitude de quelqu'un de désintéressé que cela ne touche pas personnellement. Au contraire, un professeur qui crie, qui s'agite, augmente le désordre. L'Anglais, nerveux, extrêmement sensible, ressent un malaise réel toutes les fois qu'on lui adresse la parole durement ou avec violence. Cela seul l'empêche de prêter

attention à ce qu'on lui explique. C'est ce que bon nombre de Français ne comprennent pas. J'ai interrogé beaucoup d'élèves, depuis bien des années, et quand ils m'ont avoué qu'ils n'aimaient point leur leçon de français, je leur ai demandé pourquoi. Ils ont presque toujours répondu : « Mademoiselle crie trop » ou : « le maître se met dans de telles rages ! » Ce manque d'empire sur soi leur paraît ridicule et de mauvais ton. Ce ne sont pas les manières d'une « lady » ou d'un « gentleman ». Si valables que soient les raisons de son indignation, le maître français doit la contenir s'il veut se faire écouter et respecter.

Enfin, l'Anglais a horreur de tout ce qui ressemble à de l'espionnage, ou à de la méfiance. Il ne met jamais en doute la parole d'un de ses élèves à moins d'avoir la preuve absolue qu'il ment. Or, dans les grandes écoles, c'est un cas qui ne se produit pour ainsi dire jamais. Nos jeunes voisins sont très francs, ils ne nient pas leurs fautes et s'excusent fort rarement. Leurs camarades ne le tolèreraient pas. Tous refuseraient de parler au coupable de la moindre défaillance de ce genre. Le terme : « menteur » est l'une des pires insultes de leur langue, aussi ne doit-on jamais l'employer. Un professeur qui s'en servirait soulèverait contre lui toute l'école dont il aurait ainsi attaqué l'honneur et jamais on ne lui pardonnerait.

En France, la douceur de l'Anglais lui nuit. Il n'est ni sévère, ni ironique, ni ardent travailleur. Nos gamins s'écrient : « Il est très gentil, on peut faire tout ce qu'on veut ! » Une élève d'un de nos grands lycées à qui l'on demandait si elle faisait des progrès pendant les leçons de conversation anglaise répondit : « Oh ! non pas beaucoup, Miss Z... est charmante. Nous lui apprenons le français. » La mère, qui était sage, murmura : « Je plains Miss Z... »

Une londonnienne distinguée et fort aimée de notre pays, fut envoyée par échange comme professeur dans un lycée de province. Le plus étonnant c'est qu'après cette expérience elle ne nous ait pas pris en grippe. Les échanges s'effectuent d'après certains contrats qui règlent les heures et le sujet des cours, la durée du séjour, etc... Quand Miss Z... arriva, on s'empressa de lui donner des classes auxquelles elle n'était point tenue. Comme elle s'en plaignait et faisait remarquer que c'était contraire aux arrangements signés, la directrice lui répondit : « Cela m'est égal, je ne lis jamais les règlements. »

Des incidents de ce genre ne devraient jamais se produire. Outre-Manche, personne ne consent jamais à faire d'autre travail que celui pour lequel on l'a engagé. L'ouvrier, le domestique, le bureaucrate, tous sont d'accord sur ce point. Si un chef ou un patron demande des heures supplémentaires sans compensation pécuniaire, il se heurte à un refus catégorique de la part de ses subordonnés. Aussi avant d'employer quelqu'un définit-on toujours minutieusement ses fonctions et le temps où il les remplira. Chez nous l'on a pas ces scrupules. Le Français accepte souvent sans se plaindre le cumul de charges diverses et le travail extra. Qu'il le fasse pour un compatriote ou pour son pays cela se conçoit, mais dans ses relations avec des étrangers, il ne doit pas permettre qu'on lui *impose* de semblables conditions et encore moins les *exiger* d'eux. Nous passons alors pour des gens qui ne savent pas s'en tenir à leur parole, qui exploitent et se laissent exploiter.

Miss Z... trouva aussi fort difficile de maintenir la discipline dans sa classe et se montra peu satisfaite de la propreté et du confort. A sa grande surprise, elle s'aperçut que la directrice, chaussée de pantoufles de feutre, écoutait aux portes la conversation des professeurs ! — Malgré cela, êtes-vous en faveur des échanges ? lui demandai-je ? — Certainement, m'a-t-elle répondu. J'ai beaucoup appris. Le lycée où je me trouvais était sans doute vieux et mal tenu, mais on y parlait français et en général, les professeurs ont été gentilles pour moi. Je suis tout à fait en faveur des échanges, surtout si l'on remédie à certains inconvénients et difficultés.

Il conviendrait peut-être de nommer dans chaque pays un secrétaire des échanges dont les fonctions seraient :

1° De veiller à ce que les conditions d'hygiène et de confort soient satisfaisantes. Il devrait inspecter les écoles et les lycées, se rendre compte par lui-même de leur tenue et de n'envoyer qu'aux bons établissements les professeurs étrangers ;

2° Il préparerait les contrats ;

3° Son autorité devrait être suffisante pour qu'on pût en appeler à lui en cas d'abus de la part des directeurs ou des maîtres et qu'on fut obligé de s'en remettre à sa décision ;

4° Son bureau fournirait les renseignements nécessaires sur le voyage, les conditions de vie, etc...

Quant à la discipline, c'est à la surveillante ou au proviseur, et en Angleterre, au directeur de s'en occuper. Ils devraient avoir à cœur que leurs hôtes emportent une bonne impression.

Ne suffirait-il pas, pour leur faciliter la tâche, de faire appel au bon vouloir et à l'orgueil national des élèves ? On pourrait charger l'un de ces derniers, élu par ses camarades, du maintien de l'ordre.

Des tentatives récentes ont prouvé que les enfants savent parfaitement faire régner la discipline parmi eux. Dans une école de Londres, connue sous le nom de « Petite République », toute infraction au règlement est jugée et punie par les gamins eux-mêmes. Ils ont de cinq à huit ans. Le coupable est amené devant un tribunal composé de deux juges et d'un président. Un enfant remplit les fonctions de procureur et un autre d'avocat. Le verdict étonne par sa sagesse et tous l'acceptent sans la moindre tentative de rebellion.

Il suffirait en somme de bien peu de changements pour rendre agréable le séjour des professeurs d'échange et leur permettre d'accomplir une œuvre utile et fructueuse.

Faut-il laisser se perdre tant de bon vouloir, de science, de désirs de compréhension mutuelle par le manque d'organisation centrale et par la négligence de points secondaires au premier abord, mais de toute importance dans la vie pratique ?

Henry D. Davray.

(*L'Action Nationale, 25 nov. 1918*).

Victor Hugo et la langue anglaise

Dans « *Le Rhin* », de Victor-Hugo, où réalité et imagination sont si étroitement confondues, l'auteur raconte naïvement (*Tome II, lettre 20e*) l'aventure suivante qui lui arriva en visitant les ruines du château de Falkenburg, dont il ignorait alors le nom : « J'allais sortir de la « chambre basse, charmé d'avoir trouvé ce curieux monument, mais « désappointé de n'en pas savoir davantage, quand un bruit de voix « sonores, claires et gaies arriva jusqu'à moi. C'était un vif et rapide « dialogue, où je ne distinguais au milieu des rires et des cris joyeux « que ces quelques mots : *Fall of the mountain... Subterranean pas-« sage... Very ugly footpath...* Un moment après, comme je me levais « du tombeau où j'étais assis, trois sveltes jeunes filles, vêtues de « blanc, trois têtes blondes et roses au frais sourire et aux yeux bleus, « entrèrent subitement sous la voûte, et, en m'apercevant, s'arrêtèrent « tout court dans le rayon de soleil qui en illuminait le seuil. Rien de « plus magique et de plus charmant pour un rêveur assis sur un sé-« pulcre dans une ruine, que cette apparition dans cette lumière. Un « poète, à coup sûr eût eu le droit de voir là des anges et des auréo-« les. J'avoue que je n'y vis que des Anglaises. Je confesse même à « ma honte qu'il me vint sur-le-champ la plate et prosaïque idée de « profiter de ces anges pour savoir le nom du château. Voici comment « je raisonnai, et cela très rapidement : Ces Anglaises, — car ce sont « évidemment des Anglaises, elles parlent anglais et elles sont blondes,

« — ces Anglaises, selon toute apparence, sont des visiteuses qui viennent de quelque station de plaisir des environs, de Binge ou de Rudesheim. Il est clair qu'elles se sont fait de cette mesure un objet d'excursion et qu'elles savent nécessairement le nom du lieu qu'elles ont choisi pour but de promenade. — Une fois cela posé dans mon esprit, il ne restait plus qu'à entamer la conversation, et je confesse encore que j'eus recours au plus gauche des moyens employés en pareil cas. J'ouvris mon porte-feuille pour me donner une contenance, j'appelai à mon aide le peu d'anglais que je crois savoir et je me mis à regarder par la meurtrière dans le ravin, en murmurant, comme si je me parlais à moi-même, je ne sais quels épiphonèmes admiratifs et ridicules : *Beautiful view ! Very fine, very pretty waterfall !* etc., etc. — Les jeunes filles, d'abord intimidées et surprises de ma rencontre, se mirent à chuchotter tout bas avec un petit rire étouffé. Elles étaient charmantes ainsi, mais il est évident qu'elles se moquaient de moi. Je pris alors un grand parti, je résolus d'aller au fait ; et, quoique je prononce l'anglais comme un Irlandais, quoique le *th* en particulier soit pour moi un écueil formidable, je fis un pas vers le groupe toujours immobile, et m'adressant de mon air le plus gracieux à la plus grande des trois : *Miss*, lui dis-je en corrigeant le laconisme de la phrase par l'exagération du salut, *what is, if you please, the name of this castle ?* La belle enfant sourit ; comme je méritais un éclat de rire et que je m'y attendais, je fus touché de cette clémence, puis elle regarda ses deux compagnes et me répondit en rougissant légèrement et dans le meilleur français du monde : — Monsieur, il paraît que ce château s'appelle Falkenburg. C'est du moins ce qu'a dit un chevrier qui est Français et qui cause avec notre père dans la grande tour. Si vous aller de ce côté, vous le trouverez.

« Ces Anglaises étaient des Françaises.

« Ces paroles si nettes et dites sans le moindre accent suffisaient pour me le démontrer ; mais la belle enfant prit la peine d'ajouter : « — Nous n'avons pas besoin de parler anglais, monsieur, nous sommes Françaises et vous êtes Français.

« — Mais, mademoiselle, repris-je, à quoi avez-vous vu que j'étais Français ?

« — A votre anglais, dit la plus jeune.

« La sœur aînée la regarda d'un air presque sévère, si jamais la beauté, la grâce, l'adolescence, l'innocence et la joie peuvent avoir l'air sévère. Moi, je me mis à rire.

« — Mais, mesdemoiselles, vous-mêmes vous parliez anglais tout à l'heure ?

« — Pour nous amuser, dit la plus jeune.

« — Pour nous exercer, reprit l'aînée.

(P. 37-40, Edition Gregoir, Wouters et Cie, Bruxelles, 1842).

Cette aventure amusante, digne de « *l'anglais tel qu'on le parle* », prouve que V. Hugo, à cette époque, ne possédait, ainsi qu'il l'avoue, que les éléments de la langue anglaise — et aussi que c'était un physionomiste médiocre.

Il ne se doutait guère alors que, quelques années plus tard, il lui serait donné toute facilité pendant son long exil, de se perfectionner dans la connaissance de la langue et de la littérature anglaises.

Ce passage m'a paru assez curieux pour être signalé aux lecteurs des « Langues Modernes » au moment où les armées alliées occupent cette région des vieux « burgs » peuplés de légendes que V. Hugo aimait tant.

Norbert Pruvot (Lisieux).

BULLETIN DE L'ASSOCIATION

Réunion du Comité. — Adhésions nouvelles. — Nécrologie.

Réunion du Comité du 12 décembre 1917. — Au parloir du lycée Henri IV sous la présidence de M. Pinloche, président de l'Association. Assistaient à la réunion : MM. Arnaudet, Bessé, Bellec, Bloch, Brocard. Mlle Demmer, MM. Cart, Garnier, Longuevalle, Mlle Rocheblave, M. Simonnot, Mlle Weiller. Excusés : Delobel, Clot, Méadmore.

Le président expose au Comité les questions qui sont à l'ordre du jour de l'Assemblée générale et lui donne lecture des différents vœux qui y seront proposés. — Au sujet de l'Epreuve écrite au baccalauréat, il rappelle qu'il faudra dès à présent que l'Association pose la question : qu'il ne faut laisser commettre d'empiètement sur notre compétence comme en 1902 où nous avons été mis en présence du fait accompli. Nous devrons étudier la question, de façon à être prêt à proposer notre solution ; et, en présence de solution proposée par des gens compétents et sérieux, on peut espérer que les pouvoirs publics en tiendront compte. Il rappelle enfin que des démarches ont été faites auprès du Directeur de l'enseignement primaire, en vue de permettre l'accession des professeurs de langues vivantes aux fonctions de directeurs ; le Directeur de l'Enseignement Primaire a pris bonne note de notre vœu, dont s'occupe la commission qui examine en ce moment le remaniement de toute l'organisation administrative.

M. Simonnot exprime le vœu qu'une épreuve orale de langues vivantes soit rétablie au Certificat d'Etudes Primaires Supérieures.

M. Bessé rappelle que l'Epreuve de langues vivantes aux Ecoles d'Arts et Métiers a été supprimée depuis la guerre ; cependant cette épreuve était très utile, elle prouvait les connaissances des élèves et leur donnait accès aux situations rémunératrices qui existent à l'étranger. L'administration donne comme raison de cette suppression le manque de personnel ; et la question lui semble d'ailleurs fort peu intéressante.

Mlle Weiller. exprime le désir qu'à l'examen de sortie des écoles de St-Cloud et de Fontenay, il y ait un programme d'auteurs, sur lequel porterait l'interrogation orale. D'autre part la version de l'examen écrit devrait être complétée par une série de questions précises auxquelles le candidat serait obligé de répondre. Il prouverait ainsi qu'il a acquis une connaissance effective de la langue étrangère qu'il a apprise et qu'il sait la manier correctement.

Le Comité approuve à l'unanimité cette solution qui lui paraît être celle de l'avenir.

M. Pinloche donne lecture des principaux passages d'une lettre fort intéressante de M. Laborier ; les problèmes soulevés par notre collègue et qui sont d'ordre tout à fait général, lui semblent être plutôt du ressort de la Fédération que de notre association.

M. Cart déclare que de nombreux candidats aux postes nouveaux qui vont être créés en Alsace, ne savent ni où ni à qui s'adresser. Sur sa demande le Comité décide d'insérer d'urgence une note dans le

bulletin invitant nos collègues à adresser leur demande au Ministère de l'I. P. Bureau des écoles d'Alsace.

Avant de lever la séance, le président rappelle que si M. Dupré a été appelé à faire partie de la commission de relèvement des traitements, il y a été appelé en sa qualité de Président de notre association. Avec un scrupule qui l'honore, M. Dupré s'est excusé de cette nomination auprès de M. Pinloche, et a même écrit au Directeur de l'enseignement secondaire pour demander à y être remplacé par le président actuel de notre association. Sa lettre est restée sans réponse. Mais M. Pinloche fait ressortir que M. Dupré est évidemment au Comité pour y représenter notre société, dont les intérêts ne pouvaient être mieux défendus que par lui, et c'est là l'essentiel. La séance est levée à 4 heures.

Réunion du 9 janvier 1919 au parloir du lycée Henri IV sous la présidence de M. Pinloche, président de l'Association. Assistaient à la réunion. MM. Arnaudet, Bellec, Bloch, Cart, Delobel, Mlle Demmer, M. Guilletel, Mlles Latappy et Ledoux, MM. Léon Mis, Roux, Mlle Weiller. Excusés : MM. Simonnot, Koszul.

La séance est ouverte à 2 h. 1/2. M. Bloch proclame les résultats des élections au Comité. M. Pinloche souhaite la bienvenue aux nouveaux élus : il compte sur leur utile et féconde collaboration et les remercie de l'empressement qu'ils ont mis à l'apporter. Il donne lecture d'une lettre de M. Simonnot qui exprime ses regrets de devoir décliner toute réélection au Bureau ; Mlle Demmer d'autre part, exprime le désir d'être remplacée dans ses fonctions d'archiviste.

Election du Bureau.

Il est procédé d'abord à l'élection du président et des deux vice-présidents. .

Votants 13.

Président : M. Pinloche, 12 voix.
Vice-président : M. Koszul, 12 voix.
M. Cart, 9 voix.
M. Garnier, 5 voix.

M. Pinloche est élu président de l'Association. MM. Cart et Koszul sont élus vice-présidents. Sur la proposition de M. Pinloche les autres membres du bureau sont maintenus dans leur fonctions ; Mlle Ledoux qui veut bien accepter de remplacer Mlle Demmer comme archiviste est élue à l'unanimité.

Le Président remercie le Comité de la confiance qu'il veut bien lui témoigner à nouveau. Il compte sur le concours de tous pour le plus grand bien de l'Association ; il regrette vivement la décision prise par M. Simonnot, qui, depuis de longues années, siègeait parmi nous, et dont l'autorité incontestée, la compétence indiscutable et le dévouement à toute épreuve, nous feront défaut à tout moment.

Le président donne lecture ensuite de la protestation des anciens admissibles qui lui a été adressée par M. Deniniolle. M. Pinloche a toujours regretté en tant que président de Jury la mesure exceptionnelle prise par l'administration, en 1914 en faveur des admissibles, déclarés admis d'office. Il avait alors proposé à la Direction de l'E. S. de prendre les admis sur la liste des admissibles par ordre de mérite et jusqu'à la limite prévue par l'arrêté ministériel fixant le nombre des candidats à recevoir. Sa proposition avait été acceptée, néanmoins un arrêté parut en 1914 déclarant reçus tous les admissibles de 1914.

Cette mesure a causé un mécontentement très grand parmi les anciens admissibles, qui la considèrent comme illégale et réclament maintenant le même traitement. Le Comité est unanime à penser que ce serait une illégalité plus grande et ne croit pas qu'on puisse obtenir satisfaction en se plaçant sur ce terrain. Il croit cependant devoir recommander la requête de protestation à toute la bienveillance de l'Administration en exprimant le vœu qu'elle trouve une solution aussi équitable que possible.

M. Bloch prévient le Comité de la nouvelle augmentation des frais d'impression du bulletin. En 1914 un n° de 64 pages de notre Revue, tiré à 300 exemplaires, revenant à environ 280 francs ; à partir du 1er janvier 1919, un n° de même dimension tiré à 1.000 exemplaires reviendra à plus de 600 francs ; malgré cela M. Bloch propose pour le 1er n° de l'année un tirage supplémentaire, qui servirait à faire de la propagande auprès de nos collègues nouvellement nommés.

M. Cart demande que cette propagande soit faite auprès de nos nouveaux collègues d'Alsace. Le Secrétaire demandera leurs noms à M. Schlienger et le nécessaire sera fait.

Le Comité aborde ensuite la question de l'épreuve de L. V. au baccalauréat. Le président rappelle que M. Simonnot a promis un spécimen du genre d'épreuves qu'il propose et que ce spécimen sera soumis à une assemblée pédagogique des membres de la Société convoquée spécialement à cet effet et qui précèdera la consultation individuelle de tous les membres.

M. Cart pense que l'Assemblée pédagogique réunie pour étudier la question pourrait la trancher.

M. Mis craint que les réunions pédagogiques ne donnent pas l'opinion réelle et personnelle de nos collègues, il faudrait que ces réunions n'aient lieu qu'après la publication du bulletin où se seraient trouvés les spécimens des épreuves à substituer aux épreuves actuelles ; on convoquerait ensuite les réunions où l'on discuterait les solutions proposées. Le vote n'aurait lieu qu'après, par lettre, au scrutin secret, par oui ou non, de façon à laisser toute son indépendance à chacun.

M. Pinloche se déclare partisan lui aussi, du vote personnel et secret. Toutefois il juge préférable, pour la date de la discussion, que l'Assemblée pédagogique précède la publication au Bulletin des spécimens proposés et retenus par elle et que le vote ait lieu ensuite. M. Mis se range à cet avis.

M. Guillotel voudrait que de toute façon les examinateurs aient à leur disposition les moyens matériels de faire passer sérieusement les examens, dût-il en résulter une augmentation de la durée de chaque examen. M. Pinloche fait remarquer que c'est là une question d'application qui sera discutée ultérieurement : pour le moment il s'agit uniquement de fixer la procédure à suivre pour que la consultation du corps enseignant soit aussi large que possible.

M. Cart propose que le prochain n° du bulletin contienne un questionnaire auquel nos collègues seraient priés de répondre ; il propose pour sa part trois questions :

1° Faut-il faire une différence entre l'Anglais et l'Allemand ?
2° Doit-il toujours y avoir une épreuve écrite ?
3° Quelle doit être la nature des épreuves écrites et orales ?

M. Cart ajoute que pour lui la 2e question est de pure forme, car nous serons probablement tous d'accord pour estimer que là où il n'y a qu'une épreuve orale, elle est trop souvent inexistante.

M. Arnaudet demande qu'en tête du questionnaire il y ait une 1re question.

Etes-vous partisan du maintien de l'épreuve actuelle ?

M. Guillotel demande que ce questionnaire ne serve pour ainsi dire que de poteau indicateur ; que chacun soit libre de proposer des changements aux solutions proposées et que les épreuves puissent être modifiées en tenant compte des difficultés relatives de chaque langue.

Le Président déclare qu'il est d'accord avec le Comité tout entier, qu'il espère que la consultation aura lieu en toute sincérité, qu'il désire pénétrer le plus profondément possible dans l'opinion de nos collègues, que chacun veuille bien donner son avis et ses suggestions éventuelles sans restriction aucune.

M. Arnaudet remarque qu'à son sens une version serait insuffisante pour prouver la connaissance de l'Anglais.

Mlle Weiller fait observer qu'au Diplôme de Fin d'Etudes Secondaires des jeunes filles la double épreuve (version et composition) permet de juger équitablement les candidates, en anglais aussi bien qu'en allemand.

Le Président rappelle que tous ces points seront examinés comme il convient lors de la discussion dans la prochaine réunion pédagogique. Sur sa proposition la date de cette réunion est fixée au jeudi 6 février et il est convenu que le premier objet de cette réunion sera l'examen des différents spécimens d'épreuves à insérer au bulletin en vue de la consultation générale.

Avant de lever la séance, Mlle Weiller donne lecture de la lettre suivante :

Mademoiselle et chère Collègue,

Ce que je viens vous demander n'est peut-être pas très régulier, mais j'espère que c'est faisable tout de même, et nous serions bien déçus s'il en était autrement. Ma femme et moi nous mettons à votre disposition la somme de 200 fr. — ci-incluse — pour que soient doublés les crédits de secours votés à notre dernière séance. Il est bien clair que nous désirons garder l'anonyme et que tout cela restera entre nous trois. On pourrait sans doute simplement indiquer dans le bulletin qu'une somme a été offerte par un membre de la Société et par sa femme pour être répartie, *au nom de la Société*, suivant la décision prise à l'assemblée générale.

Permettez-moi de profiter de l'occasion pour vous présenter nos meilleurs vœux pour vous et pour les vôtres et croyez bien, Mademoiselle et chère collègue, à mes sentiments très respectueusement devoués.

Le Comité tout entier s'associe à Mlle Weiller et exprime sa plus vive reconnaissance aux généreux donateurs pour leur acte de délicate solidarité.

La séance est levée à 4 h. 1/2.

Elections au Comité. — Le dépouillement du scrutin pour lequel Mlles Weiller et Clot s'étaient jointes à M. Bloch, a eu lieu à l'issue de l'Assemblée générale.

En voici les résultats : Nombre de votants : 41. — Ont obtenu :

M. Bloch,	38 voix.	M. Mis	34 voix
Mlle Weiller,	38 —	Mlle Latappie	33 —
MM. Bellec,	37 —	MM. Guillotel	31 —
Duvergé,	37 —	Roux	31 —
Jamin	36 —	Martin	25 —
Koszul	36 —	Massoul	25 —
Lecigne	36 —	Mlle Collette	20 —

Par application de l'article 9 des statuts et du règlement adopté par le Comité dans sa séance du 29 oct. 1911, ont été déclarés élus :

Enseignement supérieur, M. Koszul.

Lycées de garçons, MM. Bloch, Duvergé, Guillotel, Lecigne, Mis.

Collèges de garçons, M. Bellec.

Enseignement secondaire féminin, Mlles Latappie et Weiller.

Enseignement primaire commercial technique, MM. Jamin et Roux.

RÉUNION PÉDAGOGIQUE

tenue au Lycée Henri IV, le 6 février à 2 h. 1/2

Le Président de l'Association remercie ses collègues d'être venus en grand nombre à cette réunion, prouvant ainsi qu'ils se sont rendu compte de son importance pour l'avenir des études de langues vivantes. Il a fait part à l'Administration de notre intention d'étudier successivement toutes les questions qui peuvent intéresser notre enseignement, en commençant par les modifications reconnues nécessaires et possibles des épreuves de langues vivantes aux examens, et de provoquer un referendum à ce sujet parmi tous les professeurs de langues vivantes. L'Administration, qui sait que nous sommes inspirés avant tout par notre dévouement à l'enseignement public et par le désir de le voir progresser, nous encourage et nous approuve.

M. Pinloche rappelle qu'il ne s'agit pas, dans nos réunions pédagogique, de prendre des résolutions pour lesquelles elles n'ont aucune qualité, mais simplement d'examiner les questions dans un esprit aussi objectif que possible, et de recueillir les avis de tous les professeurs, présents et absents, en vue d'établir une consultation aussi large que possible de tout le corps enseignant des langues vivantes, qui permette à l'Administration de connaître les vœux de ceux qui sont le plus compétents en la matière et d'y donner en toute connaissance de cause la suite qu'ils comportent.

C'est dans ce sens qu'il soumet à l'examen de ses collègues les questions suivantes :

1° *La question préalable : Y a-t-il lieu, de modifier l'examen actuel ?*

2° *Faut-il maintenir l'épreuve écrite actuelle, ou la modifier ?*

3° *Y a-t-il lieu de maintenir la suppression de toute épreuve écrite pour les sections A et C du baccalauréat ?*

A ce sujet, M. Pinloche lit les passages essentiels d'une lettre de M. Souillart sur les imperfections du système actuel et les résultats déplorables des épreuves d'allemand, lettre qui résume nettement l'opinion d'un très grand nombre de professeurs d'allemand (1). Il est entendu que cette lettre sera annexée au procès-verbal de la réunion, car il ne s'agit aujourd'hui que de la position de la question.

(1) Voir cette lettre p. 64.

I. — *Questions d'ordre général*

M. Cart dit qu'avant d'aborder ces questions, il est nécessaire de se mettre d'accord sur un certain nombre de principes. Et tout d'abord au sujet de la procédure. Dans le referendum qui va s'ouvrir, il faudrait séparer les votes des professeurs d'anglais de ceux des professeurs d'allemand ; il se peut qu'il y ait une différence notable dans leur conception de l'examen.

Mlle Weiller. L'épreuve d'anglais, tout en étant semblable, pourrait être ou plus difficile ou plus longue.

M. Gricourt fait remarquer que ces différences dans la nature des épreuves présenteraient de grandes difficultés d'application.

Pour M. Simonnot, il ne faut pas partir d'épreuves différentes, il ne doit y avoir que des degrés dans la difficulté des épreuves : les professeurs d'allemand se rendant compte dans leur façon de noter de la difficulté plus grande de l'allemand — la sévérité plus grande des examinateurs d'une langue faisant refluer les élèves vers l'autre langue. Ainsi les élèves de Chaptal vont vers l'anglais parce qu'ils pensent avoir une meilleure note en anglais.

M. Pinloche confirme cette observation par l'exemple de ce qui s'est passé pour la préparation à Polytechnique et à St-Cyr depuis le jour où l'anglais a été avantagé aux examens d'admission.

M. Cart insiste sur la nécessité de diviser les votes par langue, c'est indispensable parce que de la répartition des votes il peut y avoir des conclusions à tirer.

M. Pinloche insiste dans le même sens ; on dressera une statistique exacte des avis exprimés, les votes devront être individuels de façon à arriver à une consultation aussi exacte et aussi nette que possible de tout le corps enseignant des langues vivantes.

Mise au voix, la proposition de M. Cart est adoptée à l'unanimité.

M. Cart propose que les questions à poser soient formulées comme suit :

1° *Les professeurs de langues vivantes estiment-ils qu'en principe les épreuves finales pourraient ne pas être les mêmes pour l'allemand, pour l'anglais et pour les langues méridionales ?*

2° *Les professeurs de langues vivantes estiment-ils nécessaire ou en tout cas désirable et possible, qu'il y ait une épreuve écrite, même très élémentaire, pour les sections qui n'ont qu'une épreuve orale (A et C) et une langue unique ?*

3° *Les professeurs de langues vivantes estiment-ils nécessaire ou en tout cas désirable et possible qu'il y ait une épreuve écrite même très élémentaire pour la 2e langue ?*

4° *Les professeurs de langues vivantes estiment-ils que l'épreuve finale pour les élèves de Philosophie et de Mathématiques élémentaires sous sa forme actuelle et avec les coefficients qui lui sont attribués soit vraiment efficace ?*

M. Gricourt dit qu'une épreuve écrite en A et C est nécessaire, surtout étant donnés les examens d'entrées aux grandes Écoles, auxquelles se destinent la plupart des élèves de ces classes.

Mlle Gauvain déclare cette épreuve indispensable, sinon il vaudrait mieux supprimer franchement l'enseignement des langues vivantes dans ces classes.

M. Dupré est d'autant plus heureux d'avoir cédé son tour de parole à mon collègue et ami Gricourt qu'il a exprimé ce qu'il se proposait de

dire. Il lui paraît indispensable que les élèves des section A et C, pour la plupart futurs candidats aux grandes Ecoles, soient soumis à une épreuve écrite. Une épreuve orale sanctionne bien pauvrement 6 ou 7 ans d'études. Elle n'est pas suffisamment probante de la capacité du candidat. D'autre part les sections A et C sont, d'une façon générale, recrutées parmi l'élite de nos établissements scolaires. L'épreuve écrite qu'auront à subir les jeunes gens de ces sections n'alourdira pas sensiblement le poids de leurs travaux.

M. Dupré s'associe aux paroles de M. Gricourt ; il est lamentable de penser que 7 années d'études sont couronnées par un simple examen oral, alors que ce sont les meilleurs élèves de chaque lycée qui choisissent ces sections, élèves auxquels on peut imposer une épreuve qu'ils accepteront volontiers.

Les trois premières proposition de M. Cart sont adoptées à l'unanimité.

A propos de la quatrième, M. Simonnot insiste sur la nécessité de l'enseignement de deux langues vivantes, imposée par l'exigence de la vie moderne.

M. Cart. La question de l'épreuve écrite se pose également pour la 2e partie.

M. Pinloche. On a tout intérêt à renforcer cette seconde partie, qui sert de lien entre les études du lycée et l'entrée dans les différentes carrières ; car les élèves n'ont que trop de tendance à oublier le peu qu'ils ont appris en six années d'études.

M. Mis. Le coefficient de l'épreuve de langue vivante en philosophie devrait en tout cas être égal à celui de mathématiques élémentaires.

MM. Cart et *Gricourt :* Il faut une épreuve écrite, fût-elle très courte, et n'eût-elle lieu qu'après l'admissibilité.

MM. Bloch et Dupré craignent que l'on ne demande trop et croient que jamais on n'obtiendra une épreuve écrite à la 2e partie du baccalauréat.

M. *Cart.* Une simple modification dans la façon de faire passer l'examen suffirait : le droit à l'examen oral de faire écrire un candidat. Il semble désirable qu'à n'importe quel examen il puisse y avoir une interrogation écrite, sans que cette interrogation compte à l'écrit pour l'admissibilité, et quelle qu'en soit la forme. Cela se passait ainsi au baccalauréat avant 1902 et tout récemment encore aux examens de Polytechnique.

M. Pinloche atteste que ce système, qu'il avait fait proposer par la Faculté de Lille, et qui subsista jusqu'en 1902 dans toutes les Facultés, avait produit de sérieux résultats et donné à l'examen oral une réelle valeur.

La 4e proposition de M. Cart est adoptée à l'unanimité moins 4 voix.

II. — Y a-t-il lieu de modifier les épreuves écrites des sections B et D ?

La réunion aborde la discussion de cette importante question.

M. Cart. Plusieurs systèmes sont en présence. On a demandé entre autres :

1° en 1918, que trois sujets de rédaction soient proposés à chaque série de candidats.

2° Une rédaction sous forme de questionnaire sur des auteurs désignés à l'avance.

3° Une narration ou un thème d'après un texte assez long donné en Français (système Sigwalt).

4° Une version tirée d'un auteur qui ne soit pas au programme et suivie de questions se rapportant au texte traduit (MM. Simonnot et Mis).

5° Une version suivie d'un texte de retraduction indirecte (M. Pinloche).

M. *Dupré*. Depuis que je suis dans l'enseignement (je ne dis plus volontiers depuis combien d'années !), j'entends, à intervalles périodiques, discuter sur la nature de l'épreuve la plus propre à sanctionner au baccalauréat les études de langues vivantes. Arriverons-nous jamais à trouver le genre d'épreuve capable de rallier tous les suffrages ? J'en doute ; mais ce dont je ne saurais douter, c'est de la sincérité avec laquelle chacun de nous, en cherchant à faire triompher ses préférences, s'efforce de servir la cause de notre discipline.

Vous voudrez bien admettre avec moi qu'aucune épreuve, quelle qu'elle soit, ne réussira à transformer les élèves ou foncièrement paresseux ou dénués d'intelligence. Certain roi disait en parlant de ses soldats, à propos de modifications apportées dans leur uniforme : « Habillez-les en jaune, en rouge ou en bleu, ils fuient toujours. » Que le programme du baccalauréat comporte une composition, un thème, une version ou tel autre exercice qu'il vous plaira, il y aura des élèves qui persisteront à somnoler. Ayant été le témoin de mainte expérience, je suis arrivé à la conviction que, de toutes les épreuves à imposer à nos élèves, la composition en langue étrangère me semble être la moins défectueuse. La composition en langue étrangère, je ne l'ignore pas, n'habitue pas suffisamment l'élève à aborder de front les difficultés ; une expression à rendre le gène ; il cherche aussitôt et il trouve un terme approximativement équivalent. L'inconvénient que je signale exige de sa part et développe en lui, tout au moins, une réelle souplesse d'esprit qui lui sera très utile dans la vie. La composition en langue étrangère, je le sais encore, invite les mauvais candidats à apprendre par cœur des « clichés » qu'ils servent à tout propos et bien souvent hors de propos ; mais de ces « clichés » il reste quelque chose. L'examinateur a toujours la ressource de mal noter la copie où l'usage immodéré et intempestif du « cliché » indique une notoire indigence de réflexion. La composition offre le grand avantage d'exercer les facultés d'imagination et de sensibilité. Nous devons veiller à ce que l'élève fasse preuve de méthode et de logique dans la disposition de ses matériaux. Enfin, dans l'ignorance où le candidat se trouve du sujet qu'il aura à traiter, il est incité à lire et à lire beaucoup ; ce n'est pas là le plus petit avantage dont nous sommes redevables à la composition en langue étrangère.

Je ne ferme pas les yeux sur les mérites de la version qui affine les facultés intellectuelles, sur les vertus du thème qui soumet l'élève à une discipline sévère et l'oblige à creuser le sens des mots. Je voudrais que, dans les classes de Philosophie et de Mathématiques, nous pussions, par des thèmes gradués et bien choisis, donner à nos élèves un sentiment très-net des difficultés à vaincre et « amarrer », pour ainsi dire, leur pensée flottante. Je voudrais qu'une épreuve de thème improvisé fût instituée à la seconde partie du baccalauréat à côté de l'explication d'un texte étranger. Notre enseignement recevrait ainsi son couronnement naturel et nos élèves sortiraient de nos

mains mieux préparés pour les diverses tâches qui peuvent les attendre. A mon sens toutefois, ni le thème ni la version ne me paraissent, pour la première partie de l'examen, répondre au but pratique que nous devons avoir en vue, pour la majorité de nos élèves. Le choix des sujets devient de plus en plus difficile, entendons-nous dire. Pourquoi resterions-nous confinés presque exclusivement dans le genre anecdotique ? Il y a un minimum de connaissances littéraires, historiques, politiques même que nos élèves doivent posséder après six années d'études. S'il ne s'agit que de remanier notre horaire, examinons un jour ou l'autre quels remaniements il y a lieu d'opérer. Il ne manque pas d'ouvrages excellents, fruit du labeur de maint collègue, où les candidats peuvent puiser le minimum de connaissances indispensables.

Quelques-uns parmi nous disent : « La composition en langue étrangère est si faible qu'il vaut mieux la supprimer. » Qu'il me soit permis de m'élever contre un pareil argument. Qui de nous n'a recueilli les doléances de nos collègues de lettres au sujet de la dissertation française ? Hier encore, un professeur de latin me parlait de la façon lamentable dont avait été, en général, comprise et traduite la version de Tite-Live, facile cependant, donnée en juillet dernier. Faudra-t-il en venir à la suppression de la version latine et de la dissertation française sous prétexte que les résultats sont très-médiocres ? Il ne convient pas que nous suivions nos élèves dans la voie de la décadence scolaire, si décadence scolaire il y a. Il ne nous appartient pas de nous faire les agents du nivellement par en bas ; notre tâche est d'élever les jeunes gens vers notre enseignement sans jamais cesser d'être en contact avec eux. Ne laissons pas dire que les lycéens sont surmenés ; ils sont plutôt surménagés. Ceux là seuls sont forcés de fournir un rude effort en seconde et surtout en première qui, dans les classes inférieures, se sont laissés aller aux douceurs du far-niente.

A vrai dire, la composition en langue étrangère pâtit, comme les autres épreuves, des conditions déplorables dans lesquelles nous nous trouvons depuis bientôt 5 ans : horaires surchargés, classes surpeuplées, afflux d'enfants venus des régions envahies, arrivée en 4e et même en 3e, d'élèves ignorant tout ou presque tout de la langue enseignée, succession d'événements bien faits pour accentuer la tendance de la jeunesse à la distraction, absence du père de famille, cause d'un relâchement de la discipline, que sais-je encore ? Espérons que, les circonstances devenant normales, l'état de notre enseignement s'améliorera. Ne condamnons pas la composition en langue étrangère ou toute épreuve permettant à nos élèves de donner à leurs idées, à leurs sentiments, la forme de l'expression personnelle. Il ne serait pas juste, en tout cas, de prononcer contre elles un arrêt de mort, à la suite d'événements dont le contre-coup s'est fait si vivement sentir dans tous nos établissements scolaires.

M. Bloch admire l'inaltérable confiance et l'optimisme de M. Dupré ; il craint que la grande majorité des professeurs d'allemand ne partage pas cette confiance et ne soit convaincue de la nécessité d'une modification des épreuves ; les compositions allemandes de la majorité des candidats se réduisent à quelques petits clichés passe-partout, appris par cœur, placés n'importe comment et reliées par quelques phrases où s'accumulent les fautes les plus grossières. Il reconnaît que les copies des candidates sont en général bien meilleures, ce qui tient à des raisons diverses dont les principales sont la différence dans

le recrutement des élèves et l'élimination progressive des mauvaises élèves.

M. Cart rappelle qu'il ne s'agit pas en ce moment de prendre une décision, mais simplement de poser le problème, d'établir les questions et le questionnaire.

MM. Pinloche, Simonnot et Mis, sont partisans non de la suppression de la composition, mais d'une autre forme de cette composition. M. Simonnot estime que malgré ses difficultés, la composition est utile, indispensable; elle oblige l'élève à exprimer des sentiments personnels, par conséquent elle est nécessaire. Mais il faut tendre la perche aux élèves moyens ; ils proposent donc une version, suivie d'un exercice de rédaction tiré du texte traduit ; cet exercice consisterait en un certain nombre de questions très simples et assez faciles pour que tout élève moyen puisse y répondre convenablement et d'une question plus difficile, demandant un certain développement et permettant au candidat de montrer vraiment ce qu'il sait.

M. Simonnot. L'épreuve de retraduction que propose M. Pinloche, est un excellent exercice scolaire, mais tous les exercices écrits ne peuvent figurer dans l'examen final, où il faut que l'élève puisse montrer ce qu'il a retiré de ses études, c'est-à-dire qu'il est capable de comprendre un texte de moyenne difficulté et d'exprimer quelques idées directement.

Mlle *Weiller* reconnaît la différence qu'il y a entre les résultats obtenus, avec des jeunes filles ou avec des garçons : elle a constaté elle-même, que pour un même sujet, elle obtient des jeunes filles des devoirs personnels, intéressants, des garçons, des compositions vagues et banales.

Elle est partisan de la version suivie non de questions mais d'un sujet de composition unique, inspiré de la version.

On donnerait par exemple, en version, une description de village d'Auerbach, suivie de la question : Décrivez le village que vous connaissez le mieux.

Les séries de questions se repprocheraient de ce qui se pratique au brevet supérieur, où les candidats faibles sont souvent très embarrassés. (Voir spécimen B).

M. Gricourt demande pour les baccalauréats A et C une version à traduire à l'aide d'un dictionnaire en la langue étrangère. Et si toute épreuve écrite — destinée à être la sanction de six années d'études — continue à être refusée, M. Gricourt estime qu'il convient de demander, pour l'examinateur chargé de l'épreuve orale — le droit de poser, par écrit, dans la langue étrangère quelques questions dans le genre de celles du brevet supérieur, auxquelles le candidat répondrait brièvement, — dans la langue étrangère bien entendu — pendant qu'un autre candidat subirait la partie purement orale de l'examen. Pour l'attribution de la note il serait procédé comme il est indiqué ci-dessous pour l'examen de seconde langue.

Quant à l'épreuve écrite des baccalauréats B et D, M. Gricourt, reprenant les propositions de son rapport publié en octobre 1913 par le bulletin des *Langues Modernes*, demande une version suivie de questions au nombre de trois environ. Deux de ces questions pourraient porter sur la grammaire, l'explication de pensées, de caractères et tous autres commentaires, la troisième se rapporterait à une courte période littéraire déterminée par deux ou trois auteurs ou quelques morceaux choisis fixés par un programme variant tous les trois ans. Il va sans

dire que les candidats ne disposeraient que d'un dictionnaire en langue étrangère. M. Gricourt tient à faire remarquer qu'une version accompagnée de questions suggérées uniquement par cette version est l'épreuve déjà en cours à l'examen du Certificat d'études primaires supérieures et que la sanction des études secondaires ne saurait s'en contenter.

Pour donner quelque satisfaction aux partisans du thème, le texte des questions pourrait être énoncé en français et le candidat aurait à les mettre en langue étrangère avant d'y répondre dans cette même langue.

L'épreuve écrite qui exista de 1892 à 1902 pour la seconde langue devrait être rétablie pour les baccalauréats B et D. Si cette restauration de l'épreuve écrite reste impossible à obtenir, elle pourrait être transportée à l'oral. Pendant qu'un candidat lirait ou expliquerait un passage d'auteur le candidat suivant répondrait brièvement, par écrit, à une série de questions polycopiées ou manuscrites que l'examinateur lui remettrait.

Enfin, à l'épreuve orale de Philosophie et Mathématiques, — songeant aux examens de St-Cyr et Polytechnique, — M. Gricourt demande l'introduction d'un petit thème instantané par écrit.

La note définitive pour les épreuves orales ainsi transformées serait le total des deux notes partielles méritées : l'une par les réponses écrites ou thème écrit (avec un léger avantage pour cette première note), l'autre par la lecture et l'explication de l'auteur marqué au programme.

M. Pinloche constate que la réunion est à peu près unanime à désirer que, sous une forme à déterminer, la rédaction soit maintenue. Il est aussi de cet avis, et est heureux de pouvoir rassurer M. Dupré à cet égard, en faisant remarquer que le genre d'épreuve proposé par MM. Simonnot et Mis (Voir spécimen C) n'est autre chose qu'une *rédaction libre* sur des *questions précises* se rapportant à un texte étranger *dont le candidat aura prouvé au préalable par une traduction qu'il l'a compris.* Aussi se rallie-t-il entièrement à ce système, dont il soumet deux spécimens à ses collègues, un pour l'anglais qu'il a établi avec le concours de M. Guillotel, et un pour l'allemand, établi par M. Mis et approuvé par M. Simonnot. Quant au système de *version* avec *retraduction indirecte* (spécimen E) dont il est l'auteur, il le croit bon surtout pour les concours, où il est indispensable d'avoir une base d'appréciation et de comparaison aussi exacte et aussi égale que possible, pour arriver à un classement rigoureusement équitable.

Il estime également, comme M. Simonnot et la plupart de nos collègues, que la connaissance de deux langues étrangères s'impose plus que jamais. Aussi n'a-t-il pas hésité à en proposer l'obligation pour l'admission aux grandes Ecoles : système qui aurait en outre l'avantage d'égaliser d'une façon absolue les chances des candidats, au lieu de les inciter, comme c'est le cas actuellement, à choisir la langue qui leur paraît la plus facile. L'introduction d'une épreuve écrite en A et en C faciliterait singulièrement cette réforme, dont l'utilité pour le pays n'a pas besoin d'être démontrée.

M. Massoul préconise un système d'épreuve comprenant une *version* suivie d'un *commentaire grammatical* et d'un *exercice de composition.* (Voir spécimen D).

M. Cart. Il faudra se demander quelle pourra être l'épreuve écrite pour les candidats d'A et C et pour ceux de seconde langue ; il est évi-

dent qu'on ne pourra leur demander la même chose qu'aux candidats des autres séries. Mais ceci devra être examiné dans une prochaine séance.

Sur la proposition de M. Pinloche, la réunion décide de procéder immédiatement à un referendum sur cet ensemble de questions, sous forme de questionnaire avec spécimens des différentes épreuves proposées, qui sera adressé par les soins du Secrétaire général à tous les professeurs de langues vivantes de l'enseignement secondaire. (*Voir ci-après le texte de ce questionnaire et des spécimens.*)

La séance est levée à 4 h. 3/4.

CORRESPONDANCE

La Rédaction se fait un plaisir et un devoir de communiquer à nos collègues la lettre suivante reçue par notre Trésorière :

Lille, 1er février 1919.

MADEMOISELLE,

J'ai reçu avec une grande émotion le mandat de deux cents francs que vous venez de m'adresser. L'Association des Professeurs de langues vivantes, en faisant ce don aux régions envahies, témoigne d'une façon touchante de son humanité, de sa générosité, de sa fraternelle sympathie pour les malheureuses victimes de l'invasion. Pour ceux qui ont tout enduré, qui ont souffert plus qu'on ne peut le dire, plus que leur admirable résignation ne permet de le supposer, c'est un précieux réconfort de se sentir ainsi aimés, soutenus, encouragés. Ils ont donné la preuve qu'ils étaient bons Français en supportant fièrement les maux qui leur ont été infligés ; vous témoignez par une précieuse marque de sympathie de votre sentiment de solidarité nationale : par là sont resserrés les liens qui unissent les membres de la famille française. Le groupe Lillois de l'Association appréciera la haute portée de votre geste et en gardera le fidèle souvenir.

Je tiens à me conformer à vos intentions, relativement à l'attribution de votre présent et vais chercher à savoir quelle est l'œuvre qui paraît le mieux désignée pour en recueillir le bénéfice. Je pense rester dans vos vues en le faisant parvenir à une Société qui s'intéresserait particulièrement aux choses d'enseignement.

Vous me feriez un vif plaisir si vous vouliez bien vous charger de transmettre à M. le Président de l'Association, à MM. les Membres du Bureau et de l'Association et au donateur, que je regrette de ne pouvoir remercier personnellement, l'expression de ma reconnaissance et par anticipation celle de ceux à qui ira votre don.

Dès que j'aurai recueilli les renseignements nécessaires, je vous soumettrai les propositions que je croirai devoir vous adresser.

Pour vous, Mademoiselle, veuillez accueillir mes remerciements, dus légitimement à la part que vous avez prise à cette œuvre de bienfaisance, et agréer l'assurance de mon respectueux souvenir.

F. PIQUET,
Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.

Adhésions nouvelles. — Mme Ancelet-Hustache, prof. au collège, Toul ; M. Bourdoncle, sergent, Intendance Coloniale ; M. Bruyère, prof., collège Pont-de-Vaux ; Mlle Daubié, prof. E. P. S., Besançon ; M. Cauvin, Maréchal-des-Logis-chef A. L. ; M. Debès, Prytanée militaire, La Flèche ; Mlle Dumèbe, prof. E. P. S. J. F., Nay ; Mlle Fantini, Aquila (Italie) ; Mlle Farenc, prof., collège J. F., Cahors ; M. Gre-

milly, prof. E. Milit. prép., les Andelys ; M. Henry, prof. E. P. S., Nantes ; M. Homps, prof., collège Perpignan ; Mme Lacoste, prof. E. P. S., La Ferté-Macé ; Mlle Miserie, prof. E. P. S., Carpentras ; M. Muller, Granville ; Mlle Nathan, prof. déléguée, lycée Jules Ferry ; Mlle Ombredenc, prof. E. P. S., Orléans ; Mlle Perret, prof., lycée Bourg ; Mlle Ras, prof. L. J. F., Limoges ; M. Sénéchal, prof., E. P. S., Lyon.

Nécrologie

ROMAIN SELSIS

A la liste déjà longue de nos morts, nous avons le regret d'ajouter le nom d'un collègue estimé et aimé entre tous, M. Romain Selsis, professeur d'anglais. Successivement secrétaire de M. Boutmy, puis professeur au Collège de Sisteron, il demanda à aller à la Réunion, cédant aux instances de ses parents restés dans la colonie sud-africaine. Il y séjourna onze ans, jusqu'au jour où la guerre éclata ; son fils fut appelé sous les drapeaux ; il l'accompagna en France où il débarqua après une traversée très-mouvementée qui dura 3 mois et demi ; les corsaires infestaient la mer des Indes et le navire dut faire maint détour pour déjouer leurs ruses meurtrières. Fort éprouvé par le climat de la Réunion, R. Selsis décida de se fixer dans la Métropole et il obtint un poste au lycée d'Amiens. Il se trouvait heureux dans sa nouvelle fonction, quand il dut subir les rigueurs d'une évacuation brusquée. Laissant derrière lui tous les objets qui lui étaient chers, il se réfugia au Lycée d'Evreux, non sans avoir erré de ville en ville, avec sa famille. Il espérait goûter quelque repos à Evreux après tant de violentes secousses. La grippe l'emporta le 19 novembre. Elle avait eu facilement raison de son organisme débilité par des épreuves de tout genre. Ardent patriote, R. Selsis avait vivement ressenti les souffrances du pays ; mais avant d'expirer, il eut la joie de connaître les clauses de l'armistice. Au milieu de ses tristesses, il avait gardé une foi non exempte de sérénité dans les destinées de sa patrie bien-aimée.

La mort de R. Selsis afflige tous ceux qui l'ont approché. D'une inépuisable bonté, il secourut nombre d'infortunés de la façon la plus discrète ; puisant dans ses économies, il soulagea bien des misères cachées. Sa vie demeurera un exemple de dévouement à ses élèves, à ses amis, à ses proches. A une exquise urbanité, à une délicate sensibilité, il alliait une droiture qui commandait le respect. Très actif, il ajouta aux fatigues de sa tâche professionnelle le souci d'une collaboration fréquente à des journaux coloniaux et fit des conférences nombreuses pour le compte de sociétés philanthropiques. Enfin il publia un roman « la Mauvaise Richesse » dans lequel se reflète son désintéressement. Les « Langues Modernes » se sont fait un agréable devoir de signaler les mérites de cet ouvrage lors de sa publication par la maison Bernard Grasset. C'est de tout cœur que nous adressons à la veuve de celui qui fut notre collègue et à son fils, candidat à la licence dont la vaillante conduite, au cours de la guerre, a été récompensée, le tribut de nos profonds regrets et l'expression de notre entière sympathie.

H. Dupré.

A. WOLFROMM (1)

Qu'il soit permis à un collègue et ami de Wolfromm d'apporter à la mémoire du fondateur de la *Revue des Langues Vivantes* le témoi-

(1) Cf. les paroles prononcées par M. Pinloche à l'Assemblée Générale de l'A. P. L. V. p. 23

gnage de l'affectueuse estime qu'éprouvaient pour lui ceux qui ont pu vivre dans son intimité.

Une collaboration de plus de vingt ans m'a permis d'apprécier à leur valeur les rares qualités de Wolfromm. Ce qui le caractérisait avant tout, c'étaient l'esprit d'initiative et le courage. Il en donna une preuve éclatante dès sa vingtième année, en s'engageant au début de la guerre de 1870, et en remplissant vaillamment son devoir de soldat. Le choix même de son régiment — un régiment de zouaves — nous fournit une indication précieuse sur le caractère de Wolfromm : toute sa vie, en effet, il conserva l'entrain, le feu et l'allant qui conviennent à une *troupe d'attaque*.

Son activité et son énergie furent constamment mises au service de ses camarades ou de ses collègues : c'est ainsi qu'à Spandau, où il avait été interné comme prisonnier de guerre, il profita de la situation toute particulière qu'il devait à sa connaissance de l'allemand pour adoucir, dans la mesure du possible, le sort de ses compagnons de captivité. Il déploya un zèle infatigable pour obtenir du commandant de la forteresse un traitement plus humain à l'égard des pauvres malades, durement éprouvés par la rigueur du climat. Il se montra, dès cette époque, sous son vrai jour : d'un dévouement absolu à ses amis, et ne se laissant arrêter par aucun obstacle ni rebuter par aucune difficulté.

Ces qualités précieuses qui s'étaient affirmées avec tant de force dans sa jeunesse, Wolfromm n'a pas cessé de les développer dans sa maturité ; tel il s'était montré en 1870-71, tel nous le retrouvons en 1884, lorsque l'idée lui vient de créer, pour les professeurs de langues vivantes, une revue dans laquelle ils pourront exposer leur doctrine, discuter les questions d'enseignement et défendre leurs intérêts professionnels.

Quand on connaît les difficultés de toutes sortes auxquelles se heurte la création d'un organe de ce genre, même dans une ville comme Paris, où les collaborateurs peuvent se trouver si nombreux, et où abondent les ressources de toute nature, on reste vraiment confondu de voir un professeur isolé en province oser tenter pareille entreprise. C'est pourtant ce que fit Wolfromm.

Il était professeur au Lycée du Havre quand il publia les premiers numéros de la *Revue de l'Enseignement des Langues vivantes.* Cette œuvre, qu'il entreprenait seul, et qu'il ne comptait soutenir que par l'unique ressource des abonnements, paraissait vouée à un échec certain ; elle vécut pourtant et fut menée à bonne fin. C'est que Wolfromm avait la foi robuste d'un apôtre, et qu'il fut un directeur essentiellement vivant et agissant. Il a, pendant de nombreuses années, fourni une somme de travail considérable, sans jamais se lasser ni se décourager. Outre sa besogne de directeur et de rédacteur, il avait une correspondance écrasante, qu'il ne laissa jamais en souffrance, prodiguant les renseignements et les conseils aux collègues plus jeunes qui s'adressaient à lui. Il portait allègrement le fardeau de la lourde tâche qu'il avait assumée, et pour laquelle il ne ménageait ni son temps ni ses peines. C'était pour lui un besoin de se dépenser et de se dévouer.

L'ardeur qu'il apportait à défendre la cause des Langues Vivantes lui avait attiré des abonnés de plus en plus nombreux, dont beaucoup devinrent dans la suite ses amis. Ces derniers se rendaient bien compte que le sentiment qui guidait Wolfromm n'était ni l'ambition, ni l'égoïs-

me ; il songeait toujours beaucoup moins à lui qu'à la cause qu'il défendait, et il ne lui vint jamais à l'esprit de tirer un avantage personnel de l'autorité que lui donnait la *Revue*. Il mit un point d'honneur à conserver toujours pleine et entière son indépendance ; il estimait par-dessus tout le droit de dire en toute franchise et en toute sincérité ce qu'il considérait comme la vérité. Quelques années avant l'introduction officielle de la méthode directe dans notre enseignement, il en avait reconnu les avantages, et l'avait pratiquée lui-même dans ses classes de Lakanal et de Carnot. Ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'il eut constaté les lacunes et les insuffisances de cette méthode, de chercher à en marquer les limites — à une époque où il fallait un certain courage pour formuler des critiques ou faire des réserves à ce sujet.

Wolfromm avait conservé, jusqu'à ces dernières semaines, sa belle et fière vaillance. Il supportait avec un patriotique optimisme les nouvelles épreuves par lesquelles cette guerre l'avait fait passer ; il avait dû, dès le début des hostilités, quitter Manheulles et son jardin, qu'il cultivait avec tant d'amour. Il savait que sa maison était rasée, son jardin détruit. Mais jamais une parole de découragement ne s'échappa de ses lèvres ; il souffrait en silence, dignement, gardant toujours au fond du cœur la plus ferme confiance dans les destinées de la patrie. Il n'aura pas eu la suprême joie de revoir sa chère Alsace ; il aura du moins, dans ses derniers jours, pu apprendre que nos troupes avaient repris possession de son pays natal, d'où l'Allemand détesté était à jamais chassé. Le pieux pèlerinage aux pays reconquis, qu'il n'aura pas été accordé à notre ami d'accomplir, bon nombre de lecteurs de cette *Revue* le feront un jour. Je suis certain que ceux qui ont connu Wolfromm, auront, en foulant le sol de l'Alsace, une pensée pour ce collègue dévoué, cet ami sûr, ce patriote ardent : ce sera honorer sa mémoire comme il l'eût souhaité.

F. MENEAU.

Revue des Langues Vivantes. Janvier 1919.

ANNEXE

au procès-verbal de la Réunion pédagogique

L'ÉPREUVE ÉCRITE DE LANGUES VIVANTES AU BACCALAURÉAT B ET D

L'épreuve actuelle consiste en une composition en langue *étrangère* sur un sujet *quelconque* et qui doit être faite en trois heures.

I. — Inconvénients multiples de cette épreuve :

A priori déjà on peut la déclarer trop difficile : Peut-on admettre que des jeunes gens de 16 ans en moyenne, des sections B et D, qui ne constituent certes pas l'élite de nos classes, arrivent à faire une composition satisfaisante, pour le fond et la forme, en une langue étrangère, alors que si peu d'entre eux, et même de leurs camarades de H et de C, arrivent à ce résultat dans leur langue maternelle ?

En fait, cette épreuve est *généralement* d'une *faiblesse déplorable*, comme l'ont constaté depuis longtemps tous les examinateurs du Baccalauréat et cette faiblesse s'explique par bien des raisons qui aggravent encore le vice initial entrevu *a priori*. En voici quelques-unes :

a) Le *peu de temps* que nous pouvons consacrer *spécialement* à cette épreuve, parce que dans la plupart des lycées, même à Paris, les

élèves de toutes les sections sont réunis pour les trois heures consacrées à l'étude de la 1re langue vivante.

b) L'*inconsistance* d'un *programme beaucoup trop vaste* et nécessairement *vague*. Aussi, dans la crainte que nombre de candidats n'aient point vu telle ou telle œuvre, même importante, on leur propose rarement des sujets littéraires et l'on s'ingénie à en trouver d'autres « que tout le monde puisse traiter » descriptions de voyages, bains de mer, séjour à la montagne, etc... qui sont donc essentiellement *banals* et demanderaient pour être traités avec quelque mérite, beaucoup d'originalité d'esprit et des qualités de style. La plupart des copies ne se recommandent donc, ni par l'*invention*, ni par la *composition* des idées. Quant aux qualités de style, elles sont déjà si rares dans le maniement de notre langue maternelle, qu'il faut se déclarer satisfait si l'on obtient seulement un *développement banal à peu près correct.* Et combien de fois cette qualité élémentaire ne fait-elle pas défaut ! La plupart des copies sont donc au-dessous du médiocre, et parmi celles qui sont passables, combien sentent le cliché tout préparé !

II. — *Remèdes proposés déjà, mais qui seraient vains :*

On a proposé de remédier à ce défaut en imposant un programme plus limité en surface, mais plus développé en profondeur, ce qui permettrait de donner au Baccalauréat des sujets plus intéressants et vraiment littéraires : Analyses de caractères, comparaison d'œuvres, etc...

Mais que d'inconvénients encore ! il faudrait restreindre singulièrement le programme, ce qui obligerait à faire entre les œuvres un choix bien difficile et nécessairement arbitraire, alors qu'à des débutants il importe de donner un aperçu général de la littérature étrangère. D'ailleurs au bout de quelques années un programme réduit de ce genre serait pour les professeurs d'une monotonie désespérante, et pour les candidats, une mine à clichés qu'ils exploiteraient impudemment. Il faudrait donc le renouveler. Alors ce serait des difficultés matérielles pour les Bibliothèques classiques qui sont déjà si pauvres et répugnent à toute acquisition nouvelle... Protestations des familles ! etc... Mais supposons qu'on arrive par ce moyen à donner un peu plus de fond à l'épreuve écrite de certains candidats, on n'aura nullement remédié à l'insuffisance générale de la forme, inhérente à la nature même d'une épreuve trop difficile pour des jeunes gens de cet âge. *Non, l'épreuve est trop ambitieuse et radicalement faussée en son principe : elle appelle une réforme radicale :*

III. — *Par quoi la remplacer ?* Sans hésiter nous répondons :

1°) *Par une Version.* Cette épreuve montre que l'élève *comprend* un texte de difficulté moyenne, prose ou poésie. Si d'ailleurs on veut la rendre plus probante, on pourrait exiger qu'elle fût faite sans l'aide du dictionnaire, sauf à donner en français ou en allemand plus facile, l'explication de quelques expressions moins connues. Autre avantage précieux : le candidat qui a des qualités littéraires, du goût et un peu de style, en trouverait l'emploi dans sa traduction. Enfin la pratique courante de cet exercice dans nos classes nous permettrait de coopérer plus sûrement à la formation du goût et du style, formation que nos collègues des langues classiques nous ont reproché parfois de compromettre par la banalité et l'incorrection de nos compositions.

2°) Une *épreuve accessoire de thème* devrait s'ajouter à cette version. Car il est de la plus grande importance, pour la vitalité de nos études,

que les qualités de correction de la langue et s'il y a lieu, d'élégance du style, se trouvent sanctionnées. Ce thème ne sera pas l'œuvre d'art, très difficile avec certains textes, que l'on propose toujours comme une vraie pierre de touche aux examens supérieurs de Licence ou d'Agrégation. Il doit être très modestement conçu comme un moyen de *contrôler rapidement l'étendue du vocabulaire usuel et la sûreté grammaticale* dans ses formes ordinaires. Aussi convient-il de le faire aussi sans dictionnaire, afin qu'il ne redevienne pas encore un exercice purement « livresque » dont la facilité relative favoriserait la paresse des élèves et les dispenserait de faire travailler leur mémoire. Si le texte de la version est bien choisi à cet effet, il sera facile d'en tirer la matière d'un petit *thème d'imitation*. Un exposé détaillé et très intéressant de cette méthode a été fait depuis longtemps déjà à la Société des Langues Vivantes par le maître très autorisé qui en est adjourd'hui le Président (1).

IV. — *Avantages pédagogiques de cette réforme.*

La modification de l'épreuve écrite, ainsi reconstituée, aurait par répercussion les plus heureux effets sur notre enseignement : D'abord en uniformisant la besogne pour toutes les sections de seconde et de première, elle la rendrait plus fructueuse pour tous ; et le temps que nous passons aujourd'hui en corrections fastidieuses pour une bonne partie de la classe serait bien plus utilement employé pour tous en lecture plus étendue des œuvres littéraires.

Les devoirs pourraient être communs, y compris les petits thèmes, d'entraînement et d'imitation, et ceci serait excellent pour les élèves des sections A et C qui, dès leur entrée en seconde, ont une tendance à se relâcher dans l'étude des langues vivantes. Ces petits thèmes bien composés et bien gradués pourraient constituer une révision constante et méthodique du vocabulaire et de la grammaire qui doivent rester la base de toute étude de langues vivantes et particulièrement de l'allemand.

Tels sont les avantages que l'on peut escompter de la modification proposée. Cette modification ne compromettrait d'ailleurs en rien la connaissance pratique de la langue, que l'épreuve orale est seule capable de bien sanctionner. On peut même affirmer qu'elle lui apporterait une aide précieuse avec le souci constant, l'habitude de la correction.

A. Souillart (Lakanal).

(1) Voir ci-après le spécimen E, p. 69.

Questionnaire

relatif à une réforme éventuelle des épreuves de langues vivantes aux examens

---

RÉPONSES (oui *ou* non)

I. — Examens de fin d'études scolaires

(Baccalauréat et, éventuellement, diplôme des lycées de filles)

Questions d'ordre général

1° Y a-t-il lieu de modifier l'examen actuel ? ....

2° Y a-t-il lieu en particulier de modifier l'épreuve écrite actuelle en B et D? (Voir ci-après le tableau des épreuves proposées et les spécimens annexés). ....

3° Est-il nécessaire que les épreuves soient identiquement les mêmes pour l'allemand, pour l'anglais et pour les langues méridionales ? ....

4° N'y a-t-il pas lieu d'adopter les mêmes épreuves pour le diplôme de fin d'études des jeunes filles que pour le baccalauréat ? ....

Epreuves des sections A et C

5° N'y a-t-il pas lieu d'établir une épreuve écrite, au moins élémentaire, pour les sections A et C, qui n'ont actuellement qu'une épreuve orale et une langue unique ? ....

Epreuves de 2e langue

6° N'y a-t-il pas lieu d'établir une épreuve écrite élémentaire pour la seconde langue ? ....

a) A l'écrit ? ....

b) A l'oral (comme ci-après, 8°) ? ....

Epreuves de la 2e partie

7° L'épreuve actuelle de la 2e partie du baccalauréat (Philosophie et Mathématiques) est-elle suffisante ? ....

8° N'y aurait-il pas lieu de la renforcer par une interrogation écrite donnée à l'oral (donc ne comptant pas pour l'admissibilité), comme cela se pratiquait au baccalauréat avant 1902 et récemment encore aux examens de Polytechnique ? ....

9° N'y a-t-il pas lieu de relever le coefficient actuel et de le rendre égal dans les deux sections (Philosophie et Mathématiques) ? ....

II. — Concours d'admission aux grandes Écoles — **RÉPONSES (oui *ou* non)**

10° N'y a-t-il pas lieu de réclamer l'obligation de deux langues, et lesquelles ?

(*N.-B.* — Une seule de ces trois langues est actuellement obligatoire à Polytechnique et à St-Cyr :) *allemand* ? *anglais* ? *russe* ?

(Langues actuellement facultatives à Polytechnique et à St-Cyr :) *espagnol* ? *italien* ? *arabe, etc.* ?

Projets d'épreuves écrites

I. — Examens de fin d'études scolaires

(Baccalauréat et, éventuellement, diplôme des lycées de filles)

A. Rédaction libre. (Maintien du *statu quo*).

B. Rédaction libre sur un sujet se rattachant d'une façon générale à un texte de *version* préalablement traduit par le candidat. (*Voir spécimen B*).

C. Rédaction libre sur des *questions précises* se rapportant à un texte de *version* préalablement traduit par le candidat,

Et suivi de quelques *questions de grammaire* se rapportant étroitement au même texte. (*Voir spécimen C*).

Ces *questions de grammaire*, ainsi que les *réponses*, devront-elles être *en langue étrangère* ? ou *en français* ?

D. Version, commentaire grammatical et rédaction libre (*Voir spécimen D*).

E. Version et retraduction indirecte. (*Voir spécimen E*).

F. Narration ou thème d'après un texte assez long donné en français.

II. — Concours d'admission aux grandes Écoles

E. Version suivie d'un texte de retraduction indirecte (*thème d'imitation*). (*Voir spécimen E*).

G. Version seule. (Système actuel à Polytechnique et à St-Cyr).

H. Thème et version de difficulté moyenne. (Concours de Polytechnique et de St-Cyr en 1916).

Signature et adresse :

Spécimens des épreuves proposées

PÉCIMEN B

1° Version

Der Rückzug aus Russland (1812).

Man sah, was von der grossen Armee übrig war. In den ersten Tagen des Jahres fielen die Schneeflocken ; weiss wie ein Leichentuch war die Landschaft. Da bewegte sich ein langsamer Zug geräuschlos auf der Landstrasse. Das waren die Franzosen..... alle wankten auf Stöcke gestützt, lahm und hinkend. Auch die Garden zogen mit, aber nur ihre Bärenmützen gaben ihnen noch ein militärisches Aussehen.

Alle kamen sie daher, Offiziere und Soldaten, mit gesenktem Haupte. Durch Hunger und Frost und unsägliches Elend, waren sie zu wandelnden Leichen geworden. Gustav Freytag.

2° Aufsatz

Die Rückkehr des Kriegsgefangenen

Ein Freund oder ein Verwandter (Bruder, Vetter, Onkel), der in Deutschland gefangen war, ist eben mit vielen Kameraden aus der Gefangenschaft zurückgekehrt. Lass ihn erzählen, was er erlebt hat (Das Leben im Gefangenenlager — Die Hoffnung, der Mut haben ihn dort niemals verlassen — Doch waren die Leiden, sowohl die physischen als die moralischen, unsäglich...) Endlich frei... Die Rück-Kehr... Ein elender Zug kommen sie durch die französischen Posten — Ihr Stolz, ihre Freude. — Sie vergessen ihre Leiden... Heimkehr — Der Empfang in der Familie — Zukunftspläne.

PECIMEN C (Allemand)

1° Version

Wer rief euch in das fremde Land, den blühenden Fleiss
Der Felder zu verwüsten, von dem heim' schen Herd
Uns zu verjägen und des Krieges Feuerbrand
Zu werfen in der Städte friedlich Heiligtum ?
Ihr träumtet schon in eures Herzens eitelm Wahn,
Den freigebornen Franken in der Knechtschaft Schmach
Zu stürzen und dies grosse Land, gleichwie ein Boot,
An euer stolzes Meerschiff zu befestigen !
Ihr Toren ! Frankreichs königliches Wappen hängt
Am Throne Gottes. Eher riss't ihr einen Stern
Vom Himmelswagen, als ein Dorf aus diesem Reich,
Dem unzertrennlich ewig einigen ! — Der Tag
Der Rache ist gekommen ; nicht lebendig mehr
Zurücke messen verdet ihr das heil'ge Meer,
Das Gott zur Länderscheide zwischen euch und uns
Gesetzt, und das ihr frevelnd überschritten habt.
(Schiller : *Die Jungfrau von Orléans*, II, 7.)

2° Explication de mots ou expressions

I. — *Erkläre auf deutsch folgende Wörter und beantworte folgende Fragen.*

II. — *Beantworte die gegenüberstehenden Fragen.*

Zeile 1. *den blühenden Fleiss der Felder.*

— 2. *verwüsten.* — Können Felder in eine Wüste verwandelt werden ?

— 4. *Heiligtum.* — Warum sollen die Städte während eines Krieges als Heiligtum betrachtet und behandelt werden ?

— 6, 7 *Boot, Meerschiff.* — In welcher Beziehung stehen Boot und Meerschiff zueinander ? Warum könnte man Frankreich mit einem Boot, England mit einem stolzen Meerschiff wergleichen ?

Zeile 8. *Wappen.* — Warum hängt Frankreichs königliches Wappen am Throne Gottes ? Wie wurde früher Frankreich hinsichtlich der Kirche genannt ?

— 10. *Himmelswagen.*

— 11. *Dem unzertrennlich ewig einigen.* — Warum hat man zuerst von der *einigen, unzertrennlichen* Republik gesprochen ? — Konnte schon damals Schiller diesen Ausdruck kennen ?

— 13. *Das heilige Meer.* — Welches ist dieses Meer ? Warum ist es heilig ?

3° Questions d'ordre littéraire

Hat Schiller mit Recht Johanna d'Arc als die höchste Vertreterin der französischen Vaterlandsliebe gewählt ?

Wie konnte Schiller, ein deutsscher Dichter, der Vaterlandsliebe der Franzosen einen so warmen, innigen Ausdruck verleihen ? In welchem anderen Stück hat er die Freiheit der Völker besungen ?

Welches ist die Bedeutung des Auftrittes zwischen Johanna und Montgomery für die ganze Handlung ?

4° Questions grammaticales

1. *friedlich.* — Warum ist dieses Adjektiv ohne Endung geblieben ?

2. Warum steht kein Artikel vor den Wörterm : *Feuerbrand, Heiligtum, Wahn, Schmach* ?

3. *riss't.* — Welches ist die eigentliche Bedeutung dieses Konjunktivs ?

4. *überschritten.* — Warum ist in diesem Verb die Vorsilbe *über* untrennbar ?

N. B. Chaque explication de mots ou réponse d'une question grammaticale doit être accompagnée d'un exemple.

Observations

Les questions proposées dans le spécimen ci-dessus ont été multipliées à dessein, en vue d'en montrer la variété possible. Pour l'examen elles seraient, naturellement, moins nombreuses. Leur nombre ne saurait, d'ailleurs, être fixé *a priori* ; il resterait subordonné à leur difficulté respective et au développement que pourrait comporter chacune d'elles. Il conviendrait pourtant que les trois rubriques fussent toujours représentées, par plusieurs questions pour les numéros 1 et 3, par une question au moins pour le numéro 2.

Les questions de grammaire devront être de préférence (au moins pour l'allemand) données et traitées *en français.*

SPÉCIMEN C (Anglais).

From Benjamin Franklin's Childhood

My father was much consulted by private persons about their affairs, when any difficulty occurred, and frequently chosen an arbitrator between contending parties. At his table he liked to have, as often as he could, some sensible friend or neighbour to converse with, and always took care to start some ingenious or useful topic for discourse, which might tend to improve the minds of his children. By this means he turned our attention to what was good, just and prudent, in the conduct of life, and little or no notice was ever taken of wat related to the victuals on the table ; whether it was well or ill dressed, in or out of season, of good or bad flavour, preferable or inferior to this or that other thing of the kind ; so that I was brought up in such a perfect inattention to those matters as to be quite indifferent what kind of food was set before me. Indeed, I am so unobservant of it, that to this day I can scarce tell a few hours after dinner of what dishes it

consisted. This has been a great convenience to me in travelling, where my companions have been sometimes very unhappy for want of a suitable gratification of their more delicate, bec use better instructed, tastes and appetites.

Benjamin Franklin.

1. Explication de mots ou expressions

I. — *Explain the following words or expressions and give sentences as instances of their uses.*

II. — *Answer the following questions relating to said words.*

Line 1. *consulted*	In what cases and for what reasons may a man be consulted ? What qualities must have been those of Franklin's father to be frequently consulted ?
private persons	
— 3. *arbitrator*	What must be the qualities of an arbitrator ?
contending parties	
— 4. *liked*	What is the difference between *to like* and *to love* ?
— 5. *sensible friend*	Why is a sensible friend to be preferred to any other ?
— 6. *to start*	
— 7. *topic*	
— 8. *to improve*	
— 11. *victuals*	Is it easy for us now to take little or no notice of what relates to the victuals on the table ? For what reasons ?
— 12. *in or out of season*	
— 13. *flavour*	
— 15. *brought up*	
— 18. *scarce*	Is there no other form of this word ?
— 21. *suitable gratification*	
— 22. *instructed*	How can tastes and appetites be better instructed ?

2. Questions de grammaire

N. B. — Every explanation and answer must be as often as possible illustrated by a complete sentence.

— 2. *occurred*	Give the infinitive of each and account fort the spelling.
— 20. *travelling*	Is the American spelling « *traveling* » justified ?
— 3. *chosen*	Give the primitive tenses in short sentences.
— 5. *to converse with*	Account fort this form.
— 12. *whether*	Could this conjunction be replaced here by *if* ?
— 15. *brought*	Give the primitive tenses in short sentences.
— 16. *food*	Give the verb corresponding to this word and its tenses in short sentences.
— 15. *such... as to*	Give a phrase containing this expression.

SPÉCIMEN D (Allemand).

1° Version

Im Herbst.

Es ging schon stark in den Herbst hinein. Aus den schwarzen Tannenwäldern leuchteten die vereinzelten Laubbäume gelb und rot wie Fackeln (1), die Schluchten hatten schon starke Nebel und der Fluss dampfte morgens in der Kühle.

Noch immer streifte Hans tagtäglich im Freien umher. Er schaute den Bäumen zu, wie sie gelb wurden, kahl wurden, und dem milchweissen Nebel, der aus den Wäldern rauchte, und den Gärten, in welchen nach der letzten Obstlese das Leben erlosch und niemand mehr nach den farbig verblühenden Astern (2) sah, und dem Flusse, in welchem Bad und Fischerei ein Ende hatte, der mit dürren Blättern bedeckt war und an dessen frostigen Ufern nur noch die zähen Gerber (3) aushielten.

Hermann Hesse.

(1) Flambeaux — (2) asters, fleur (ressemblant à une étoile) — (3) tanneurs.

2° Commentaire grammatical

Relever les *prépositions* contenues daus ce morceau et expliquer leur emploi (*sens*, *régime*).

3° Exercice de composition

Ein Spaziergang im Hochsommer durch *Dieselbe* Landschaft.

SPECIMEN D (Italien).

1° Version

Vengono i barbari.

Chi non ha visto don Abbondio, il giorno che si sparsero tutte in una volta le notizie della calata dell'esercito, del suo avvicinarsi, e de' suoi portamenti, non sa bene cosa sia impiccio e spavento. Vengono ; son trenta, son quaranta, son cinquanta mila ; son diavoli, sono ariani, sono anticristi ; hanno saccheggiato Cortenuova ; han dato fuoco a Primaluna : devastano Introbbio, Pasturo, Barsio : sono arrivati a Balabbio : domani son qui : tali eran le voci che passavan di bocca in bocca, e insieme un correre, un fermarsi a vicenda, un consultare tumultuoso, un' esitazione tra il fuggire e il restare, un radunarsi di donne, un metter le mani ne' capelli. Don Abbondio, risoluto di fuggire, risoluto prima di tutti e più di tutti, vedeva però, in ogni strada da prendere, iu ogni luogo da ricoverarsi, ostacoli insuperabili e pericoli spaventosi.

Alessandro Manzoni.

2° Commentaire grammatical

Spiegare l'uso dell' *infinito sostantivato* in questo brano. Trasformare in veri sostantivi oppure in altre forme verbali convenienti gl'infiniti sostantivati che qui s'incontrano.

ou bien (grammaire *historique*) :

Morfologia dell' articolo determinativo *: il, i ; lo, gli : del, dei* ; *nel, nei* (*ne'*) *; la, della*, ecc.

3° Exercice de composition

Una scena dell' invasione tedesca.

ou bien (sujet *littéraire*) :

Il carattere di don Abbondio nei *Promessi Sposi.*

Observations

1° **Version.** La version devra avoir un caractère littéraire et ne pas excéder une quinzaine de lignes. La traduction des mots rares, des expressions idiomatiques peu communes, des termes archaïques, sera donnée dans des notes à la suite du texte.

2° **Commentaire grammatical.** On ne posera, autant que possible qu'*une question*, donnant lieu à l'examen et à l'étude du texte de la version dans un sens bien déterminé.

N.-B. — Dans les épreuves de langues méridionales, et en particulier dans l'épreuve d'*italien*, cette question s'adressant à des candidats ayant étudié le *latin* (Sections A et B) pourra porter sur un sujet facile de *grammaire historique* (éléments de phonétique et de morphologie).

Pour l'épreuve d'*allemand*, le commentaire sera fait *en français* ; pour l'épreuve d'*anglais*, *en français* ou *en anglais*, au gré du candidat ; pour les épreuves de *langues méridionales*, *en langue étrangère*.

3° **Exercice de composition** sur un sujet qui sera suggéré par le texte de la version et auquel on évitera de donner un caractère trop général. Les limites du développement pourront être indiquées par un sommaire.

L'ensemble de l'épreuve sera noté de **0** à **40** : la *version*, de **0** à **15** ; le *commentaire grammatical*, de **0** à **10** ; l'*exercice de composition*, de **0** à **15**. Durée de l'épreuve : *trois heures et demie*.

SPECIMEN E (Allemand).

1° VERSION

Die Schlacht bei *Lützen*

Gustav Adolf hatte schon am 5. November (1632) *die Schlacht schlagen* wollen, war aber *trotz aller Eile* erst gegen Abend *bis in die Nähe* des Feindes gekommen. Wäre des Königs Absicht gelungen und er nur zwei Stunden früher auf das Lützener Feld gekommen, so wäre Wallensteins *zerstreutes* Heer *in üble Lage geraten*. Jetzt donnerten die kaiserlichen Signalkanonen, um die Heerteile *zusammenzurufen*, und es *blieb* eine lange Nacht *übrig*, Pappenheim mit den Kürassieren von Halle zu holen. Die Nacht war schwarz und *wollte nicht enden*, da am Morgen ein dicker Nebel alles bedeckte und den Beginn des Kampfes unmöglich machte. — Der König ward *verstimmt*. Er *ritt umher*, um *sich* zu *überzeugen*, ob alles *in Ordnung* sei. *Über* dem Koller von Elenshaut trug er einen grauen Überrock. Man bat ihn, wenigstens *an solchem Tage* einen Harnisch *anzulegen*. Er wollte nicht. Im polnischen Kriege nämlich hatte er eine *Schuszwunde* erhalten, und der Harnisch *drückte* ihn *auf dieser Stelle*. « Gott ist mein Harnisch ! » erwiderte er, als man nochmals *in ihn drang*. Heinrich LAUBE.

2° TEXTE DE RETRADUCTION INDIRECTE

La bataille de *Lützen*

En dépit de sa hâte, Gustave Adolphe ne put *livrer bataille* le 5 novembre comme il l'avait voulu, car il n'arriva que vers le soir *à proximité de* l'ennemi. Si son projet avait réussi, les Impériaux se fussent trouvés *en fâcheuse position* : mais ce retard inespéré donna à Wallenstein le temps, pendant la nuit *qui restait*, de *rassembler* son armée *dispersée*, et de faire venir Pappenheim et ses cuirassiers de Halle. Le lendemain matin, après une nuit noire et *sans fin*, un brouillard épais qui couvrait la campagne rendit impossible l'ouverture du combat, et le roi en fut fort *contrarié*. En attendant, il *fit une tournée à cheval* et *s'assura* que tout *était en ordre* pour la bataille. Il ne portait *sur* son pourpoint qu'un simple manteau gris, bien qu'on l'eût prié de *revêtir* une cuirasse au moins *ce jour-là*. Il avait en effet une ancienne *blessure produite par un coup de feu*, de sorte que la cuirasse le *gênait beaucoup à cette place*. Comme ses amis *insistaient* encore vivement auprès de lui pour qu'il la mît, il répondit que Dieu était sa cuirasse.

SPÉCIMEN E (Anglais).

1° VERSION

Louis The XIth of France

Louis the XIth of France, though the sovereing in Europe who was fondest and *most jealous* of power, desired only its substantial enjoyment; and though he knew well enough and at times *exacted strictly*, the *observances due* to his rank, was in general singularly *careless of show*.

In a prince of *sounder moral qualities*, the familiarity with which he *invited* subjects *to his board* — nay, occasionnaly, sat at theirs — must have been highly popular; and even such as he was, the King's *homeliness of manners atoned for* many of his vices *with* that class of his subjects who were not particularly exposed to the consequences of his suspicion and jealousy. The Tiers Etat, or commons of France, who *rose to* more *opulence* and *consequence* under the reign of this sagacious prince, respected his person, though they loved him not, and it was *resting on their support* that he was *enabled* to *make his party good* against the hatred of the nobles, who conceived that he diminished the honour of the French crown, and obscured their own splendid privileges, by that very neglect of form which gratified the citizens and commons. Walter SCOTT.

2° TEXTE DE RETRADUCTION INDIRECTE

Louis XI, roi de France

Parmi les rois qui furent *le plus jaloux* de leur pouvoir, on peut citer Louis XI. Bien que personne ne sût mieux que lui *exiger rigoureusement à l'occasion*, les *marques de respect* qui *lui étaient dues*, il *dédaignait en général toute ostentation* et affectait même une *simplicité de mœurs* qui *rachetait* bien des défauts *auprès de ceux* qui ne le connaissaient pas. C'est ainsi qu'*il invitait* parfois familièrement *à sa table* certains de ses sujets qui ne pouvaient exciter sa défiance ou sa jalousie, ou même d'autres fois *s'asseyait à la leur*. Il sut ainsi se rendre populaire et se faire respecter du Tiers-Etat qui commençait à *s'élever et à gagner en richesse et en importance*, mais il ne sut pas se faire aimer *faute de qualités morales solides*. Cela lui suffit néanmoins *en lui permettant de s'appuyer* sur cette partie de la nation pour *défendre sa cause* contre la noblesse qui le haïssait parce qu'elle sentait en lui le pire ennemi de ses privilèges.

Addition facultative. — Louis XI, dont l'avisé Walter Scott a bien saisi le caractère, nous apparaît ainsi comme un personnage incomplet, peu sympathique. Il manquait des dons de séduction qui font les héros populaires. Quel abîme entre lui et Henri IV, autre artisan de la grandeur française !

Observations

Le texte de retraduction indirecte doit être composé spécialement d'après le texte de version, de manière à fournir au candidat l'occasion d'appliquer ou d'imiter, dans des combinaisons autant que possible différentes, les formes syntaxiques et idiomatiques qui s'y trouvent.

Il va sans dire que ce second texte ne doit être distribué aux candidats qu'après la remise des copies de version.

N. B. — Les caractères n'ont été employés ici que pour faciliter la comparaison entre les deux textes ; il n'y a pas lieu de les conserver pour l'examen.

L'alinéa ajouté pour l'anglais sous la rubrique : *Addition facultative*, et qui peut être composé librement par l'examinateur, a pour but de différencier les copies des meilleurs élèves et ne doit en aucun cas diminuer la note.

Chronique du mois

Mouvement du personnel.

Enseignement Supérieur

Faculté des lettres. — M. *Basch*, chargé d'un cours de langue et littérature allemandes, est chargé, à partir du 1er janvier 1919, d'un cours d'esthétique et de science de l'art.

Le cours de langue et littérature allemandes précédemment confié à M. Basch est supprimé.

M. *Derocquigny*, professeur de langue et littérature anglaises, qui a exercé les fontions de doyen pendant la durée de l'occupation allemande, est nommé doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Lille.

Enseignement Secondaire

LYCÉES DE GARÇONS

M. *Dufour* (Périgueux), délégué (anglais), Nimes.

Mlle *Bunel* (Béthune), déléguée (anglais), Montluçon.

Mlle *Marchand* licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais), Bourges.

M. *Ferrand* (Marseille St-Charles), chargé de cours d'anglais, lycée de Marseille.

M. *Zigliara* (Toulon), chargé de cours (lettres et italien), Digne.

Mme *Bianconi*, agrégée d'allemand, ancienne déléguée (allemand), lycée Saint-Louis, professeur d'allemand (Vesoul).

M. *Laffaye*, licencié ès lettres (espagnol), délégué (espagnol), Brest.

M. *Lapeyre* (Bayonne), professeur chargé de cours d'espagnol, Pau.

M. *Andrieu* (Marseille), chargé de cours (anglais), Marseille-Périer.

Mme *Michel*, professeur L. J. F. (Auch), déléguée (anglais), Montlucon.

Mlle *Bagary*, admissible à l'agrégation d'italien, déléguée (italien), Avignon.

Mlle *Lyotard* (Romorantin), déléguée (anglais), Evreux.

Mlle *Joubert*, déléguée (anglais), Niort.

Mlle *Blanchet*, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais), Périgueux.

M. *Mengin*, professeur de lettres au collège de Melun, est mis à la disposition de M. le Ministre des Affaires étrangères pour occuper, pendant une période de cinq années, les fonctions de professeur d'italien à l'Institut français de Florence.

Mlle *Blanchet* (anglais), Périgueux, déléguée, Agen.

M. *Simon* (Grenoble), professeur (anglais), Périgueux.

COLLÈGES DE GARÇONS

M. *Briant*, professeur d'anglais au collège de Fougères, est délégué dans les fonctions de principal (4e classe), du collège de Beaufort.

(4e classe de la 1re catégorie des principaux occupant une chaire).

Mlle *Galland*, licenciée ès lettres (allemand), déléguée (lettres et allemand), Barbezieux.

Mlle *Andrerey* (Vire), déléguée (allemand et lettres), Castres.

M. *Armand* (Calvi), délégué (lettres et allemand), Civray.

M. *Euzenat*, licencié ès lettres (allemand), répétiteur (Dôle), délégué (lettres et allemand), Calvi.

M. *Lapalus* (Salins), délégué (lettres et anglais), Cosne.

Mlle *Delibes* (Romorantin), déléguée (anglais), Morlaix.

M. *Mathieu*, licencié ès lettres (espagnol), délégué (lettres et espagnol), Bédarieux.

M. *Goepfert*, bachelier ès lettres, délégué (allemand), Cassel.

M. *Piolé*, licencié ès lettres (anglais), délégué (anglais), Epernay.

Mlle *Lacombe*, C. A. S. (allemand), déléguée (allemand et lettres), Confolens.

Mlle *Le Chevalier*, C. A. S. (anglais), déléguée (anglais et lettres), Lannion.

Mlle *Le Guet*, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais et lettres), Mortain.

Mlle *Richard*, admissible C. A. S. (anglais), déléguée (anglais), Pontarlier.

M. *Turpin*, licencié ès lettres (allemand), délégué (allemand), Pointoise.

Mlle *Lyotard*, licenciée ès lettres (anglais), déléguée (anglais et lettres), Romorentin.

Mlle *Crétin* (Fécamp), déléguée (allemand), Saint-Dié.

M. *Vigourel*, licencié ès lettres (allemand), délégué (allemand et lettres), Sisteron.

Mlle *Mathieu* (baccalauréat ès lettres), déléguée (lettres et anglais), Bruyères.

M. *Lyotard*, licencié ès lettres (anglais et allemand), délégué (lettres et anglais), Civray.

Mlle *Muller*, licenciée ès lettres (allemand), déléguée (allemand et lettres), Mortain.

M. *Aliès*, licencié ès lettres (allemand), répétiteur (La Réole), délégué (allemand et lettres), Saint-Yrieix.

M. *Vabre*, bachelier ès lettres, répétiteur (Bourgoin), délégué (lettres et allemand), Saint-Marcellin.

M. *Roy*, professeur de philosophie et lettres (Gaillac), est nommé professeur d'allemand et lettres audit collège.

M. *Chapiet* licencié ès lettres (anglais), E. P. S., Fougères, délégué (anglais et lettres), collège de Fougères.

Mlle *Maurice*, licenciée ès lettres (italien), déléguée (lettres et italien), Carpentras.

Mlle *Delille*, diplôme de fin d'études secondaires, déléguée (lettres et allemand), Château-Thierry.

M. *Ripert*, licencié ès lettres (allemand), répétiteur (Epernay), délégué (lettres et allemand), Sézanne.

M. *Dutilh*, bachelier ès lettres, délégué (anglais), Saint-Girons.

Mlle *Daviot*, B. S., déléguée (anglais), Semur.

M. *Caudry*, instituteur (collège de Soissons), délégué (anglais), Vitry-le-François.

Mlle *Muller*, licenciée ès lettres (allemand), déléguée (allemand), Fécamp.

M. *Cornilleau* (Sillé-le-Guillaume), délégué (anglais), St-Pol (Pas-de-Calais).

M. *Zimmermann*, licencié ès lettres (allemand), répétiteur (Mende), délégué (lettres et allemand), Villefranche-de-Rouergue.

Mlle *Abeillou*, (baccalauréat ès lettres), déléguée (anglais), Château-Thierry.

Mlle *Leyrisse*, C. A. S. (anglais), déléguée (anglais), Figeac.

Mlle *Guillet*, B. S. et diplôme de fin d'études secondaires, déléguée (lettres et anglais), Wassy.

M. *Bioux*, professeur d'anglais (Arras), détaché (St-Omer), délégué Amiens.

M. *Declerck*, professeur-adjoint (Saint-Quentin), délégué (anglais), Amiens.

M. *Malaisée* (Reims), professeur chargé de cours d'allemand, Evreux.
M. *Richaud* (Briançon), allemand et lettres, Ajaccio.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

Anglais

Mlle *Lefebvre* (Nimes), chargée de cours d'anglais (4e classe), Angers.

Mlle *Dufour* (Auch), chargée de cours (6e classe), Nimes.

Mlle *Mantoy*, professeur d'anglais (4e classe), mise à la disposition du Ministre des Colonies, chargée de cours d'anglais (même classe), Alger.

Mlle *Bunel*, anglais (Béthune), professeur (6e classe), Dunkerque.

Mme *Bonnet*, née Cros, chargée de cours d'anglais (2e classe), Orléans, professeur d'anglais aux cours secondaires du XVe arrondissement.

Mlle *Descouchant*, C. A. S. (anglais) (Niort), professeur d'anglais (6e classe), La Châtre.

Mlle *Gallois*, professeur d'anglais (5e classe), Abbeville, chargée de cours d'anglais (même classe), Orléans.

Mlle *Dauphin* (Périgueux), professeur d'anglais (6e classe), (Périgueux), Abbeville.

Mlle *Dorchy* (Calais), professeur (4e classe), Périgueux.

Mlle *Déjardin* (St-Omer), professeur, Calais.

Enseignement Primaire

M. *Meyer* Edgard, professeur au lycée Henri IV, est chargé de l'enseignement de l'allemand à l'école normale supérieure de Fontenay-aux-Roses.

ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES DE JEUNES FILLES

Mlle *Scalabrino*, C. A. P. et C. A. S. (italien), déléguée institutrice-adjointe (lettres et italien), E. P. S., Briançon.

Mlle *Mac Namée*, C. A. P. (anglais), professeur d'anglais (5e classe), Sidi-bel-Abbès.

Mme *Lacoste*, née Say, institutrice-adjointe, E. P. S., C. A. P. (anglais), déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), E. P. S., La Ferté-Macé.

Mlle *Lagarde* Germaine, ex-institutrice suppléante (E. P. S. La Rochelle), C. A. (anglais), déléguée, institutrice-adjointe (lettres et anglais), E. P. S., Chasseneuil.

Mlle *Estève* professeur intérimaire au collège de garçons et à l'E. P. S. (Nyons), licenciée ès lettres (anglais-allemand), déléguée (lettres et anglais), E. P. S. Rodez.

Mlle *Paolini*, E. P. S. Chambéry, professeur (5e classe) (lettres et italien) E. P. S. Nice (emploi nouveau).

Mlle *Serrey*, institutrice-adjointe, E. P. S. (Gap), C. A. (italien), professeur d'italien (5e classe), E. P. S. Gap.

Mlle *Villard*, intitutrice-adjointe, E. P. S. (Château du Loir), C. A. (anglais), professeur d'anglais (6e classe), Château du Loir.

Mlle *Colombas*, institutrice-adjointe, E. P. S. (Nice), C. A. L. V. professeur d'anglais (5e classe), Nice.

Mlle *Woirhaye*, professseur-adjoint, E. P. S. professeur d'allemand (5e classe), E. P. S. Thaon-les-Vosges.

Mlle *Hudelot*, institutrice-adjointe, C. A. L. V. professeur d'allemand (6e classe), E. P. S. Epinal.

Mlle *Seguy*, C. A. (anglais), déléguée, institutrice-adjointe (lettres et anglais), E. P. S., Guingamp.

Notes et Documents

Enseignement Secondaire.

ARRÊTÉ *fixant les dates d'ouverture des concours de l'enseignement secondaire (jeunes gens et jeunes filles)*

Les épreuves écrites des concours de l'enseignement secondaire (jeunes gens et jeunes filles) en 1919, commenceront :

I. Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (1re partie) et admission à l'École normale supérieure de Sèvres : le lundi 16 juin, au chef-lieu de chaque académie.

Inscription du 3 février au 5 avril, au secrétariat de chaque académie.

II. Agrégations de l'enseignement secondaire des jeunes filles et examen du certificat d'aptitude (2e partie) : le lundi 23 juin, au chef-lieu de chaque académie.

Inscription du 3 mars au 3 mai, au secrétariat de chaque académie.

III. Agrégations des langues vivantes (anglais, allemand, espagnol et italien) et certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges (anglais, allemand, espagnol et italien) : le vendredi 27 juin, au chef-lieu de chaque académie, ainsi qu'à Bastia, Constantine, Oran et Tunis.

Inscription, au secrétariat de chaque académie et au secrétariat de la Direction générale de l'enseignement public en Tunisie, du 3 mars au 19 avril.

IV. Agrégations de l'ordre des sciences et des lettres des lycées de garçons et certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires de l'enseignement secondaire : le vendredi 4 juillet, au chef-lieu de chaque académie, ainsi qu'à Bastia, Constantine, Oran et Tunis.

Inscription, au secrétariat de chaque académie et au secrétariat de la Direction générale de l'enseignement public en Tunisie, du 3 mars au 3 mai.

CIRCULAIRE *relative à l'organisation des établissements d'enseignement secondaire d'Alsace-Lorraine.*

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me signaler les fonctionnaires et professeurs de votre Académie qui seraient disposés à exercer dans les lycées ou collèges d'Alsace-Lorraine pour y remplir soit des fonctions d'administration (service économique compris) ou de surveillance, soit des fonctions d'enseignement.

Il y aurait lieu de faire porter cette enquête non seulement sur le personnel présent dans l'établissement, mais aussi sur le personnel des mobilisés dont il serait utile de connaître également les desiderata.

Vous voudrez bien me transmettre *le plus tôt possible* un dossier complet de ces demandes avec votre avis motivé sur les candidatures.

Le dossier comprendra trois sections :

1° Lycées de garçons (Administrations et enseignement, 2e bureau).

2° Personnel de l'économat des lycées de garçons (3e bureau).

3° Collèges de garçons (4e bureau).

J'attire votre attention sur l'importanee que peut présenter pour les emplois en question la connaissance de la langue allemande.

18 novembre 1918.

Correspondance Scolaire Francc-Américaine

45, Rue d'Ulm, Paris, Ve Arr.

Présidents d'Honneur : MM. Hovelaque, Petit-Dutaillis, Guillaume, Inspecteurs Généraux. Président : A.-M. de Lapradelle, Secrétaire : Ch. Garnier.

Paris, le 1er Février 1919.

MONSIEUR LE

Sous l'inspiration du Haut-Commissariat des Affaires de Guerre Franco-Américaines et le patronage de MM. les Inspecteurs Généraux Hovelaque, Petit-Dutaillis et Guillaume, il s'est formé une Société pour développer la correspondance entre les élèves américains et les élèves français. Son président est M. de Lapradelle, professeur de droit des geus à l'Université de Paris. Un groupe analalogue est en formation aux Etats-Unis.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les avantages que présente pareille correspondance.

Pour atteindre plus vite et plus sûrement les professeurs d'anglais chargés des hautes classes, nous nous permettons, avec approbation du Ministère, d'avoir recours à vous.

Vous seriez tout à fait aimable de faire mettre sur l'enveloppe ci-jointe les noms des professeurs dont les élèves peuvent utilement participer à la correspondance.

La correspondance scolaire avec les jeunes anglais a déjà fait ses preuves. Dans les circonstances présentes il y aurait tout avantage à établir des liens semblables avec les Etats-Unis. Le Haut-Commissariat nous a accordé une subvention pour couvrir les premiers frais de cette entreprise si intéressante. Mais nous espérons qu'il vous sera possible de nous aider à la poursuivre en vous inscrivant pour une somme de dix francs par an qui pourrait contribuer à assurer les frais de la participation de votre Etablissement.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments dévoués.

GARNIER,
Professeur au Lycée Henri IV, Secrétaire.

N. B. — Vous seriez bien bon de faire adresser les envois d'argent au Trésorier M. A. Legrand, avoué, 171, rue Saint-Honoré, Paris.

Correspondance Franco-Anglaise

Miss Julia Titterton, M. A.
Municipal-Secondary School for Girls, York

Miss Julia Titterton, directrice de la Correspondance Internationale de la Modern Language Association, est débordée de demandes de jeunes anglais qui attendent depuis de longs mois un correspondant français ; elle sera vivement reconnaissante à nos collègues qui voudront bien l'aider dans sa tâche, et qui lui adresseront des listes de noms d'élèves désireux de correspondre avec des camarades anglais.

Petites Annonces

Les PETITES ANNONCES ne sont reçues qu'accompagnées de leur montant en un mandat-poste (étranger : mandat international), au nom de Mlle Weiller, 15, rue Trézel, Paris-XVIIe, à qui toute la correspondance relative aux PETITES ANNONCES doit être envoyée.

1. Pour les personnes étrangères à l'Association : 2 francs la ligne de 60 lettres. Pour les membres de l'Association, deux insertions gratuites de quatre lignes chacune ; insertions ultérieures à 0 fr. 50 la ligne.

Jeune fille française, 26 ans, désire trouver place dans famille anglaise comme demoiselle de compagnie ou pour enseigner le français à des enfants, à Londres de préférence :

S'adresser pour renseignements à Mme **Netter Gidon**, prof. Lycée — Jeunes Filles — Caen.

Je désirerais acheter d'occasion à un collègue une jumelle prismatique, autant que possible avec télémètre et de bonne marque.

Faire offres à M. Aubenas, prof. à Privas.

A vendre : Optostat du Dr Rolland : table de travail pour enfant myope, 35 fr. S'adresser à M. Ch. Veillet-Lavallée, 2, rue Mizon, Paris 15e.

Le Gérant : A. COUESLANT.

CAHORS & ALENÇON IMPRIMERIES COUESLANT. — 21.254

Dix-septième année. — N° 2 Avril-Mai-Juin 1919

Les Langues Modernes

AU CHAMP D'HONNEUR

LE LIVRE D'OR

VINGT-CINQUIÈME PAGE

CITATIONS

CLARENS (Gabriel), Officier interprète de 1re classe, EM, 18e CA., professeur d'allemand au Lycée de Tarbes :

« Sur le front depuis le début de la guerre, a rendu les meilleurs services. Sans se cantonner dans ses fonctions d'interprète, dont il s'acquitte avec une conception remarquable, il a contribué au service de reconnaissance dans les premières lignes ; il a été souvent, avec un beau mépris du danger, au-devant des renseignements sur des points violemment bombardés, particulièrement en mai 1917, sur le Chemin des Dames et au cours des opérations récentes. » (Ordre du corps d'armée).

DROUIN (Jules), Officier interprète de 1re classe à l'Etat-Major du Corps d'Armée, professeur d'allemand au Lycée Buffon :

« N'a cessé, pendant plus de quatre années de présence au front, à l'Etat-Major du C. A., de rendre les meilleurs services au commandement, tant par ses connaissances approfondies de l'armée allemande, que par la sûreté de ses investigations relativement à la situation exacte de l'ennemi.

« S'est toujours dépensé sans compter pour contribuer à assurer le service de renseignements le maximum de rendement, effectuant de fréquentes visites en première ligne, aux postes d'écoute. notamment en 1915 dans l'Oise (Bois des Loges, Camy, Thiescourt) et en 1917 devant St-Quentin (région Pire-Aller et Moulin-tout-vent) ». (Ordre du corps d'armée).

Frétigny (Albert), professeur d'allemand au Prytanée militaire de La Flèche (Sarthe), officier interprète :

« Interprète de tout premier ordre, d'un zéle infatigable, d'une intelligence et d'une perspicacité rares. Par sa méthode dans les interrogatoires, par sa parfaite connaissance de l'armée allemande, a permis d'établir avec la plus grande précision l'ordre de bataille détaillé de l'ennemi dans un secteur de combat et a ainsi facilité grandement la tâche du commandement dans les offensives victorieuses de Douaumont et de Louvemont-Bezonvaux. » (Ordre du quartier général).

Griffon (Charles-Henri-Clément), professeur d'allemand au Lycée de Lille, officier mitrailleur de 1re classe (actuellement professeur à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr) :

« Pendant toute la campagne d'Alsace en 1914, puis au cours de l'offensive de la Somme en 1918, s'est signalé par son sang-froid dans les circonstances les plus critiques et a rempli ses fonctions d'interprète avec une compétence absolue et avec un zèle et un dévouement qui ne se sont jamais démentis. » (Ordre de la division).

Hilleret (Albert), professeur d'anglais au Lycée de Toulouse, aspirant au 333e régiment d'infanterie :

« Détaché à l'état-major de l'infanterie divisionnaire/157 comme interprète chargé d'assurer la liaison avec les régiments américains, a fait preuve de courage et du plus bel esprit de devoir au cours de la bataille offensive de septembre 1918. A parfaitement assuré sous le feu son service spécial avec le plus profond mépris des dangers courus. » (Ordre de la division).

Hirtz (Georges-Joseph), professeur d'allemand au collège de Pontoise, interprète stagiaire :

« A servi dans un régiment d'infanterie, dans le rang

d'abord, puis comme interprète. A ensuite été employé aux postes d'écoute en Champagne et sur l'Aisne. A montré à la VIe armée le plus grand zèle et le plus grand dévouement, notamment le ..... en s'employant sous le bombardement ennemi à mettre à l'abri les archives importantes de la section de dépouillement de documents. » (Ordre de l'Etat-Major de la 6e armée).

Léger (Roger), professeur d'allemand au Lycée de Châteauroux, officier interprète :

« A toujours fait preuvre de la plus grande activité et d'un absolu dévouement. A, par sa connaissance approfondie de l'armée allemande et sa grande compétence professionnelle, su obtenir des prisonniers ennemis les renseignements les plus importants, notamment pendant les opérations actives entre Aisne et Marne, sur l'Avre et en Belgique, où il a contribué au fonctionnement des centres de renseignements d'armées dans des conditions souvent difficiles. » (Ordre du quartier général).

Morel (A.), officier interprète à la 15e division coloniale, professeur d'allemand au Lycée Buffon :

« Officier d'une haute valeur morale ; à peine remis d'une blessure, a été détaché en qualité d'interprète à la 15e D. I. C. où il a fait preuve en toutes circonstances d'un remarquable esprit d'à-propos et d'un zèle inlassable. En dernier lieu, au cours des combats d'octobre 1918, au nord de Verdun, a su procurer au commandement des renseignements précieux. »

Pitrou (Robert), officier interprète de 1re classe, E.-M. du 4e corps d'armée ; professeur d'allemand au Lycée, maître de conférences à l'Université de Caen :

« Officier interprète d'un zèle et d'un dévouement remarquables. Au front depuis le début de la campagne, a rendu des services importants, recueillant dans ses interrogatoires de prisonniers, faits souvent en première ligne et dans des conditions parfois très périlleuses, des renseignements du plus haut intérêt pour le commandement, notamment le 15 juillet 1918 (bataille de Champagne) et du 30 septembre au 10 novembre 1918, pendant l'offensive. » (Ordre du corps d'armée : 2e citation).

Ritz (Louis-Georges), adjudant à la 1Ce compagnie du 258e régiment d'infanterie, puis attaché comme interprète à

l'artillerie du 2e corps britannique, professeur d'anglais au Lycée de Lyon :

I. Cité avec sa section « pour s'être distingué dans la défense d'une tranchée avancée qui avait été violemment bombardée et dans la reprise d'un élément de cette tranchée où l'ennemi était arrivé à prendre pied. » (Ordre du corps d'armée).

II. « N'a cessé, durant le temps qu'il a été affecté au 2nd Corps Artillery Group, de donner des preuves du plus grand dévouement. Malgré un état de santé précaire dû aux fatigues encourues dans son unité française, ne s'est pas ménagé pour assurer son service, malgré les intempéries de deux hivers, dans des conditions toujours dures et souvent très pénibles. A, de plus, constitué une collection de fusées d'obus ramassées sur la ligne de feu, qui lui ont servi à l'instruction des jeunes officiers de l'armée britannique, et a fait, volontairement, en dehors des heures de service, des conférences sur leurs devoirs aux interprètes — hommes de troupe, — conférences qui ont été suivies avec fruit par des officiers de l'Etat-Major britannique. Très estimé de ses officiers supérieurs, et en particulier du Brigadier-Général commandant l'artillerie lourde du 2e corps. » (Mission Française).

III. Du Maréchal de France, commandant en chef les armées françaises de l'Est : « Sous-officier très brave qui, malgré un état de santé précaire, est resté au front jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Le 18 janvier 1915, a effectué une reconnaissance périlleuse avant une contre-attaque et en a rapporté des renseignements précieux. A ensuite entraîné ses hommes avec la plus grande énergie à la contre-attaque. » Signé : Pétain. (Division).

Vayssière, capitaine au 123e territoral, professeur d'allemand au collège de Moissac :

« A commandé la 11e compagnie depuis sa formation avec un zèle et une abnégation absolus, dans les conditions les plus pénibles. A pris part avec cette unité au combat de Carnoy et a obtenu d'elle, soit sous le feu, dans les secteurs de la Somme et de l'Yser, soit dans les travaux de 2e ligne, un dévouement et une discipline remarquables. » (Ordre du régiment).

Légion d'honneur

Chevaliers

Clarens, officier interprète de 1re classe E. M. 18e corps, professeur d'allemand au Lycée de Tarbes.

Frétigny (Albert), professeur d'allemand au Prytanée militaire de La Flèche (Sarthe), officier interprète de 2e classe (territorial) à un état-major aux armées.

Vayssière (Jean), professeur au collège de Moissac, capitaine (territorial) d'infanterie. Service des camps et cantonnements de la D. E. d'un groupe d'armée.

Comment fut « cuisinée » l'opinion publique en Allemagne à la veille de la catastrophe

Pour bien comprendre l'état de l'opinion publique allemande au cours de la grande guerre, nous ne disposions — puisque l'étude sur place était impossible et que les témoignages de « neutres » restaient fort sujets à contrôle — que des manifestations imprimées par quoi cette opinion, moins encore qu'elle se manifesta, fut fabriquée et dirigée par des écrivains le plus souvent échos dociles des directions et inspirations officielles. De telles manifestations, lorsqu'elles affectèrent la forme du *tract*, ou, à fortiori, du compact volume, étaient si difficilement accessibles au Français qui, avant le cataclysme, s'était spécialisé dans l'étude de l'Allemagne, que mieux valut renoncer à en prendre connaissance d'autre sorte que fragmentairement et selon les hasards, tout à fait contingents, de rencontres fortuites et capricieuses (1). Ce n'est point d'aujourd'hui que datent les plaintes au sujet de l'impitoyable ostracisme dont a été frappé, chez nous, depuis août 1914, indistinctement, quiconque, sur les garanties d'un passé de germaniste inéquivoque, eût été à même de tenir ses concitoyens au courant des successives et toujours morbides variations de la « *Stimmungsmache* » boche. Mais ces plaintes n'ont servi de rien et ce n'est encore, à cette heure comme il y a plus de quatre années, qu'à titre absolument exceptionnel et de façon incohérente que telle ou telle *Revue* aura pu entretenir ses lecteurs d'une œuvre, ou d'une série d'œuvres parues pendant la guerre, en Allemagne, sur tel ou tel domaine des choses de la guerre. Dirons-nous que l'ennemi a fait preuve, en l'espèce, d'une compréhension plus avisée, en laissant, avec un libéralisme d'ailleurs fort entaché de tendancieux opportunisme, ses frontières presqu'ouvertes à l'importation, puis à la traduction et au commentaire, d'une quantité de volumes parus en pays ennemis ? C'est là constat si évident pour quiconque a eu la bonne fortune de pouvoir parcourir les sommaires des principaux périodiques et les bulletins de la librairie tudesques que s'y arrêter ici serait de mauvais goût.

Restait la presse quotidienne. Ici, la situation fut quelque peu différente. En ce sens que nos journaux ont donné, quoique tardivement et d'incohérente sorte, des extraits de la presse d'Outre-Rhin. Nous ne parlerons pas des « correspondants spéciaux » de Suisse, qui furent censés dépouiller — pour quelques feuilles de Paris — les journaux allemands à mesure qu'ils arrivaient dans la

(1) C'est, en somme, ce que déclara M. Maurice Wilmotte quand, dans la *Revue des Nations Latines* du 1er septembre 1918, p. 31, *note*, il écrivit qu'à Paris « *depuis 4 ans, les publications allemandes sont introuvables* ».

Confédération helvétique et qui transmirent aussitôt, à leurs rédactions respectives, le fait, ou l'article sensationnel (1). Il y aurait trop à dire de ces découpages sommaires, tendancieux, irréguliers. « catastrophiques », oserions-nous écrire, et n'informant. en somme, le lecteur qu'à bâtons rompus et détestablement sur les flux et reflux de l'opinion publique ennemie. Quant aux informations spécialement confectionnées à Paris dans une organisation *ad hoc*, et que l'on retrouvait d'un bout à l'autre de la France dans les organes de toute nuance, elles eurent, sans doute, sinon historiquement, du point de vue civique leur utilité. bien qu'ici encore l'on doive regretter qu'il soit impossible d'édifier, sur la fuite bariolée de ces témoignages choisis selon les besoins de l'heure et d'après leur caractère de brûlante actualité. une synthèse un tant soit peu sérieuse de l'état d'esprit ennemi. Et ce que nous disons de notre presse pourrait également s'appliquer aux rares publications périodiques où la rubrique : *Presse Ennemie*, figura sous forme de deux ou trois découpures de journaux boches ou austro-boches qu'un collaborateur, parfois hanté par une idée fixe plus ou moins utopique. alla glaner dans les enfers officiels. où il avait, à un titre quelconque. accès et qu'il pillait, avec précaution et à ses risques et périls. Mais, enfin. il n'est que trop avéré que jamais nous n'avons rien eu, en France, d'équivalent à ce qu'ont, dès l'origine des hostilités, eu le droit de lire les Anglais. à ce que — pour nous en tenir à un seul journal populaire — M. Fr. W. Wile publiait dans le *Daily Mail* sous la rubrique ; *Germany day by day !* Et un journal — c'est la *Dépêche de Toulouse* — en demandant, le 8 octobre dernier ! que l'on permette, « *après cinquante mois de guerre et quand le peuple français a montré ce que nos grands amis anglais appelleraient un moral splendide* », un peu plus de liberté à la presse. avait parfaitement raison de noter qu' « *en fait, le Français qui veut être informé des choses de son temps a recours aux feuilles anglaises, admirablement outillées et traitées par le gouvernement britannique avec le plus large libéralisme* » (2). Mais, ces Français-là. combien sont-ils ?

Cependant. quels enseignements et quels profits n'eût point retiré notre public. celui qui pense et suit les mouvements d'idées, et même notre peuple tout court. d'un exposé régulier et méthodique des

(1) Le procès Humbert a révélé, à qui l'ignorait comment, en dépit des contrôles postaux — l'histoire de celui de Pontarlier sera-t-elle, en particulier, jamais écrite ? — l'on se procurait, par la Suisse, à Paris des ballots de publications, — périodiques et surtout quotidiennes, — allemandes. Le procédé était, d'ailleurs, d'une simplicité enfantine.....

(2) *Pétition pour les citoyens qu'on empêche de lire.* Il serait banal d'observer ici que même les journaux italiens ont toujours été mieux rédigés que les nôtres en matière d'informations de provenance ennemie et qu'il en est encore ainsi à l'heure présente. « *Même les journaux italiens* — écrit, dans cette même *Dépêche* (14 avril 1919), M. A. Aulard — *qui pourtant sont, je crois, encore censurés, donnent des détails intéressants et précis qu'on chercherait en vain dans les journaux français, même les plus avides d'informations* ». La chose est, aussi bien, devenue un lieu commun..... Cependant il importe de signaler ici une brillante exception. C'est la *Revue de la Presse*, paraissant tous les samedis, sous forme d'une brochure de 30 pages, depuis le 15 février 1916, et où la presse allemande est largement extraite. Mais cette publication voit le jour à Genève, 3, rue Merle-d'Aubigné !

cristallisations, par la presse, de l'opinion populaire allemande ! Il n'est point, croyons-nous, de besogne littéraire plus réconfortante — amusante à la fois et irritante pour qui l'entreprend — que celle qui consiste à s'atteler au dépouillement de la collection d'un journal allemand, de quelque nuance qu'il soit, depuis les premières rumeurs de guerre, en l'été de 1914, jusqu'à la catastrophe finale, consécutive à l'avènement du « pacificateur » Max de Bade ! Mais quand nous parlons de « journal allemand », nous nous exprimons mal, car il importe de distinguer entre la presse autrichienne de langue allemande et les feuilles sous l'inspiration directe des organisations officielles berlinoises, dont était empoisonnée l'Allemagne jusqu'en ses plus humbles bourgades. Tandis, en effet, que, dans la Double Monarchie, un semblant d'originalité et une ombre d'indépendance assurèrent même à l'*Arbeiter-Zeitung* et à ses succédanés de province une sorte d'autonomie qui en rendit la lecture fort édifiante et bien souvent passionnante, en face de la totale insignifiance doctrinale d'une *Neue Freie Presse*, ou de ses tout aussi volumineux succédanés viennois, il fallait en Allemagne, même avec les organes sociaux-démocratiques, s'attendre à la plus décevante monotonie, en dépit de la coutumière richesse, véritablement cinématographique, des thèmes traités et de la variation préguerrière des articles, allant de l'ordinaire diatribe anglophobe à la capricieuse et cosmopolite sélection de ce pot-pourri qu'est le « *Buntes Feuilleton* ». Monotonie qui résidait essentiellement en le fait que cet immense déploiement de « littérature » produisant l'impression d'une « objectivité » merveilleuse, n'eut que le seul et unique but de dorer la pilule au Michel philistin de l'intérieur, en le maintenant dans cette curieuse psychose où quelques observateurs superficiels ont pu diagnostiquer comme un manque des facultés de perception critiques, une impossibilité foncière de pénétrer l'âme étrangère — l'âme des peuples belligérants s'entend — et où il nous apparaît, à nous, que s'affirmait surtout l'éducation caporaliste d'une collectivité formée, dès l'école, à jurer *in verba magistri* et qui se cramponna, avec l'énergie du noyé, à cette parole officielle comme à l'unique branche de salut possible. Jusqu'au jour où, l'inanité de la panacée enfin reconnue, la longue erreur enfin abjurée, les masses allemandes réalisèrent, elles aussi, l'inévitable... Et ce jour, peut-être, n'est point encore parvenu à son midi...

Revenant à notre point de départ et à l'objet même de ce travail, nous avons pensé qu'il serait édifiant de montrer, par l'analyse d'un journal local allemand d'opinion bourgeoise à une période particulièrement délicate de l'histoire de cette guerre, comment fut « cuisinée » l'opinion publique d'une ville donnée au moyen de la presse — instrument dont l'efficacité reste incontestablement supérieure à celle du livre et du *tract*, et que, pour cette raison, nous avons choisi de préférence à ces derniers (1). Quant au journal soumis à notre analyse, ç'a été un organe comptant 60 années d'existence et, en dépit de la concurrence dangereuse des feuilles hambourgeoises, bien établi dans les milieux de commerce et d'industrie de l'impor-

(1) M. André Hallays qui, dans la *Revue des Deux Mondes* de novembre-décembre 1918 et du 1er janvier 1919, a, sous le titre un peu exagéré de : *L'opinion allemande pendant la guerre*, cité divers extraits de la « grande presse » d'Outre-Rhin, n'y mentionne pas une seule fois les si typiques *Altonaer Nachrichten*.

tante cité et port prussiens d'Altona, qui, on le sait, confine avec le grand emporium hanséatique. Nous avons donc traduit des *Altonaer Nachrichten* de la fin d'août et du commencement de septembre 1918, dans l'une et l'autre de leurs éditions du matin et du soir — car la crise du papier se fit si peu sentir chez les Centraux, que la *Neue Freie Presse* continua, jusqu'à l'automne de 1918, de publier des éditions (et l'on sait qu'elle en avait deux chaque jour) de 30 pages et plus — certains articles, quelques-uns en résumé, faute d'espace, mais suffisants pour mettre sous les yeux du lecteur un exemple typique, qui pourra, sans crainte aucune d'erreur, être généralisé et dans l'espace et dans le temps... En nous limitant à une courte période, nous étions à même de fournir des extraits variés, au lieu de ne citer que des articles espacés et ne donner, ainsi, qu'une vision tronquée de l'apparence et des tendances du journal. Un tel travail, forcément un peu aride, trouve, précisément, sa justification dans la valeur probante et le caractère de document ethnologique qu'il présente et c'est à ce titre que nous demandons qu'on veuille bien le juger.....

Le vendredi 23 août dernier, au moment où l'âpre lutte sur l'Ancre et la Somme battait son plein, Berlin jugeait à propos d'annoncer le déclanchement d'une... offensive politique (1). L'article, précédé d'une *, comme les communications officieuses des *Altonaer Nachrichten*, occupe la tête du n° 391. « Nous avions, depuis longtemps » — y est-il dit — « qualifié, à cette place, de postulat « indispensable cette offensive politique, que le gouvernement semble « maintenant vouloir réaliser. Le dernier et excellent discours du « secrétaire d'État, Dr Solf, en réponse au ministre des Affaires « Etrangères anglais, Balfour, à la Chambre des Communes, ne « représente, quant à son essence, son contenu et son but, rien autre « chose que les préliminaires d'une offensive politique contre l'adver- « saire, qui sera entreprise, organiquement et systématiquement, par « les personnalités responsables du gouvernement et les chefs « politiques de l'Empire. Il était devenu extrêmement nécessaire « que, parallèlement aux réalisations de notre commandement « militaire, s'affirmât l'initiative de nos chefs politiques. En « présence des complications créées par la guerre mondiale, la « solution d'un nœud de plus en plus embrouillé ne pouvait être « l'œuvre des seuls militaires. Parallèlement au travail de l'armée, « il faut que se déploie une action politique aussi intense et « consciente de ses fins, ne fût-ce que pour exploiter politiquement « et diplomatiquement les conquêtes du glaive. En vertu de préjugés « anciens, mais absolument injustifiables, nous avons beaucoup « trop longtemps hésité à faire agir la propagande de la parole à côté « de celle de l'acte. Ce ne saurait être, pour nous, qu'une salutaire « constatation que le franc aveu que nous avons brillamment « perdu, dès l'origine, la campagne de plume. A l'époque actuelle, « où l'on pratique chez les peuples une propagande raffinée sur la « base des « sentiments » et des « opinions », il ne faut pas que « nous restions en arrière dans l'utilisation de l'opinion publique. « Et c'est ici que, plus s'approchera la fin de la guerre, la presse « aura à jouer un rôle aussi important que difficile. C'est reconnaître

(1) Sur cette « offensive », voir le bon article de M. Henri Albert dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1918, p. 536-542 : *L'offensive oratoire*.

« officiellement la presse comme l'une des armes de guerre les plus « puissantes et les plus indispensables qu'avoir tenu le discours qu'a « tenu le ministre des colonies, Dr Solf, devant un cercle choisi de « journalistes et en présence de ministres d'Etat de l'Empire et de « Prusse, de diplomates éminents, de chefs de partis influents du « Reichstag et d'autres importantes personnalités de la politique et « du gouvernement. Le cadre grandiose et solennel, que le secrétaire « d'Etat, Dr Solf, a donné à sa réplique à Balfour, fait, en outre, « connaître qu'il s'agit ici d'une action soigneusement préparée et « expressément approuvée par le gouvernement impérial et toutes « les instances compétentes. Jugées selon ces critères, les « déclarations du Dr Solf acquièrent une importance capitale..... »

Suit une analyse générale du discours de Solf, puis viennent ces perles de la Sprée : « Nous savons déjà par un discours du Chan- « celier que le gouvernement allemand accepte absolument en « principe l'idée d'une Union entre Nations. Mais ce que nous « devons exiger, c'est que l'on extirpe, préalablement, cette mauvaise « doctrine de la haine, qui tue tout bon mouvement dans l'âme « humaine. Une Ligue des peuples sera impossible aussi longtemps « que les violences anglaises, dans le genre de la guerre commerciale, « tendront à courber sous le joug d'Albion des nations faibles et « sans défense. Néanmoins, on ne désespère pas, pour autant, en « Allemagne, de voir enfin triompher en Angleterre même cet état « d'esprit, qui est la base de la confiance et de la collaboration de « peuple à peuple..... » Les bonnes âmes ! Et voici, sur la question coloniale :

« Enfin, une troisième et tout aussi importante affirmation du « Dr Solf est celle qui concerne la question coloniale. Naturellement, « nous maintenons solennellement, à la face de l'univers, nos « prétentions à la conservation de nos possessions coloniales. « Toutefois, les autorités impériales ne s'opposent pas à la « possibilité de discussions sur le caractère et la délimitation du « futur empire colonial des peuples. Les prétentions de l'Allemagne « à jouir des droits et privilèges de Puissance coloniale, le Dr Solf « les a fondées sur cette belle maxime : « *Kolonisieren heisst* « *missionieren !* » (*Coloniser équivaut à évangéliser !*). Et, en effet, « comme les Allemands ont vu, précisément, dans le noir le frère « en humanité et l'ont respecté à ce titre, il en résulte qu'ils ont « moralement le droit d'être les gardiens et les protecteurs d'un « domaine colonial ». Encore une fois, les bonnes âmes ! Demandez plutôt aux Herreros ! Mais il faut, maintenant, qu'on invoque la « conscience européenne » :

« Le Dr Solf en appelle à la « conscience européenne » et aux « centres moraux » existant dans tous les pays, pour s'ouvrir une « voie libre. C'est seulement quand les nations belligérantes seront « rentrées en possession de la conscience de leurs devoirs réciproques « et se seront de nouveau avisées que l'Humanité a de grandes « tâches communes, que la base de la paix future sera posée. Les « peuples encore aujourd'hui aveuglés ne pourront pas se soustraire, « à la longue, à l'irrésistible force d'attraction de ces buts communs « à l'Humanité..... »

Nous n'avons nullement choisi à dessein cette petite homélie. Les pages des *Altonaer Nachrichten* regorgent de proses semblables. Toujours l'impudente thèse de l'indiscutable et inconstestable supériorité morale de la Germanie : toujours l'éternel refrain de la

perversion ethnique de l'ennemi. Par suite, la paix, dont on entretient à satiété un lecteur que les restrictions et les sacrifices de toute espèce ont rendu nerveux, ne saurait être qu'une atténuation à peine sensible de cette insolente *pax germanica* dont la collection du journal contient, en 1915 et même en 1916, de si réjouissants projets... avant la lettre ! Mais n'était-ce point la veille du jour où paraissait cette officieuse élucubration — dont nous avons, d'ailleurs, retrouvé le leit-motiv dans les journaux les plus divers et aux points les plus éloignés de l'Allemagne — que le futur chancelier, Max de Bade, prononçait, à l'occasion du centenaire de la constitution badoise, à Karlsruhe, son fameux discours sur le « *deutschen Völkerbundgedanken* », (« *l'idée allemande d'une Ligue des peuples* »)? Les *Altonaer Nachrichten* en donnent le texte complet et l'on sait que Max de Bade, alors Président de la 1re *Chambre*, s'adressait au grand-Duc, à l'issue du service divin et en présence des représentants du pays. Ce discours, que notre presse n'a pas reproduit alors, se résumerait exactement en cette affirmation qu'il représentait, d'une part, une charge à fond contre notre immortelle Révolution, — dont étaient stigmatisés « *die grossen tönenden Worte* » (« *les grands mots vides de sens* ») — et, de l'autre, en une apologie de la monarchie constitutionnelle à armature militariste et apparent libéralisme : apologie habilement mêlée à un tendancieux résumé de l'histoire du Duché de Bade depuis un siècle. On y remarquait des phrases comme celle-ci, qui confirmait merveilleusement le contenu de la lettre du Prince à Alexander von Hohenlohe, à la suite de son discours du 14 décembre 1917, et que publièrent, au commencement d'octobre, nos journaux : « *Wahrlich, das wäre ein schlechter Berater der deutschen Nation, der uns aufforderte, uns ein Beispiel an Clemenceau und Lloyd George und ihrem neuen Heidentum zu nehmen...* » (« *En vérité, il serait mauvais conseiller de la nation allemande, celui qui nous demanderait de prendre exemple sur Clemenceau et Lloyd George et leur moderne paganisme...* ») (1) Ce gros morceau de résistance digéré, des plats plus légers seront offerts aux infimes capacités stomacales des bourgeois d'Altona. Généralement, pour sauvegarder la thèse sacro-sainte de la « *deutsche Objektivität* », les bureaux d'information officielle alimentant la presse affectèrent de ne narrer que des faits dont la source fût clairement indiquée. On a pu voir, dans l'étude que la *Revue des deux Mondes* du 1er octobre dernier a donnée sur la *Gazette des Ardennes*, comment l'on procédait et à quel genre de journaux l'on recourait, en Allemagne, pour maintenir dans la pratique la classique duperie de cette méthode perfide. C'est ainsi que, sans sortir de notre n° 391, nous trouvons reproduit un article de l'organe allemand de Genève : *La Feuille*, (2) où

(1) Dans le *Schwäbischer Merkur*, de Stuttgart, le comte Richard du Moulin Eckardt, professeur à l'Ecole supérieure technique de Munich, glosant, dans un leader intitulé : *Force d'attraction de l'idée monarchique* (n° du 29 août 1918, *Abendblatt*), le discours de Max, renchérira sur la thèse princière et écrira : « *Nous nous moquons du despotisme éclairé des Américains, des principes que Clemenceau a empruntés à Robespierre et des doctrines puisées par Lloyd George dans Cromwell, après un stage à la moderne École de Manchester...* »

(2) On en a surtout parlé à propos de Guilbeaux. Mais qui donc s'amusera à exhumer, des *Hommes du Jour* du 3 septembre 1910, l'article où ce

il est dit que, de nouveau, des agents français du service d'espionnage en Suisse ont tenté d'attirer un jeune homme sur le territoire de la République, en l'étourdissant au moyen du chloroforme, pour, ensuite, — comme le Hollandais Otten à Grenoble — le... fusiller. Après quoi, vient le topique quotidien sur l'action dévastatrice des sous-marins, qu'aucune feuille allemande n'est autorisée à négliger. L'affolante monotonie du thème, relevé de toutes les variations imaginables, réapparaît dans ces phrases stéréotypées :

« L'Angleterre, qui s'imaginait *à priori* que la guerre qu'elle « nous déclarait ne serait qu'un jeu d'enfants de ses alliés, où elle « ne serait onques contrainte d'intervenir de son sang et de ses « biens : l'Angleterre, qui s'imaginait cette guerre finie avant même « que son premier soldat eût mis le pied sur le sol français, est « aujourd'hui, à la cinquième année de lutte, plus qu'aucun autre « pays ennemi tout entière dans la guerre. Cette Grande-Bretagne « dont, bien au-dessus du reste des peuples, la raison d'être était « le commerce, auquel elle est redevable de sa richesse : cette « Grande-Bretagne s'est vue, en conséquence de la guerre, con- « trainte à subir la paralysie de son nerf vital. L'avenir reconnaîtra « comme fatales aux insulaires anglais les mesures de leur gouver- « nement, restreignant le commerce britannique d'exportation. Il « constatera qu'il eût été dix fois plus avantageux pour l'Angleterre « de capituler dès l'origine du renforcement de la guerre sous- « marine. L'Angleterre ne serait pas si mal lotie, si elle eût conservé « au commerce britannique le tonnage coulé par nos sous-marins. « Il eût été encore temps, alors, de réserver aux Britanniques la « primauté dans le commerce mondial. Mais aujourd'hui, réduite « à des soucis étroits de ravitaillement national, Albion a dû, « depuis longtemps, céder à ses alliés les marchés du monde. Deux « surtout de ces alliés, l'Amérique et le Japon, ont su excellemment « s'emparer du commerce anglais et ne se sont pas même arrêtés « au seuil des colonies britanniques, en train qu'ils sont de faire « perdre à la mère-patrie l'habitude de trafiquer avec les *dominions* « et autres possessions coloniales. Et il est certain que les commer- « çants américains et japonais, qui, au prix des plus grandes peines « et contre des frais considérables, dirigent maintenant leur activité « sur les anciens territoires d'exportation anglaise, ne s'en laisse- « ront pas facilement mettre à la porte... *etc. etc.* » — Comme nous l'avons marqué plus haut, ces diatribes s'appuient, fatalement, sur des « sources ». En l'espèce, c'est le *Daily Telegraph* qui fait les frais de la démonstration, grâce à M. Archibald Hurd, « *spécialiste bien connu des choses maritimes* », lequel, dans un long article sur les constructions nautiques anglaises publié précédemment dans la feuille londonienne, s'adressant à Lord Pirries, l'adjurait — et ici, on le citera textuellement, — de faire vite, étant donnée l'infériorité anglaise en navires, conséquence de la guerre victorieuse de l'*U-Boot* aux nefs d'Albion.

Et voici qu'immédiatement après ce réquisitoire journalier, apparaît son non moins inévitable *confirmatur*, sous forme d'une trouble

dernier tentait la psychologie de celui que — lors de sa polémique avec Georg Brandès (V. *Mercure de France* du 16 mai 1911, p. 445) — il qualifiait de « *loufoque* », personnifiant « *la politique prussienne moyen-âgeuse et brutale et le mauvais goût officiel* », Guillaume II ?

satire contre les nouvelles constructions navales anglaises. Derechef, ce ne sera pas le rédacteur de l'officieuse « *Korrespondenz* » — de quelque titre qu'on la décore — qui entrera directement en lice. mais le libéral *Manchester Guardian*, le garant préféré des plumitifs prussiens sur les choses d'Angleterre. On exposera donc que le *Manchester Guardian* n'est pas content de l'effroyable perte des forces nationales représentée, à ses yeux, par les nouvelles constructions navales et l'on se plaindra avec lui de ce que celles-ci marchent trop lentement, pour, finalement, adopter les conclusions « *de ce grand journal anglais très répandu* », en les amplifiant avec le luxe coutumier d'arguments de marque berlinoise, puis en les réduisant à ces deux formules lapidaires :

« 1° L'aile gauche des Puissances centrales, étendue sur la mer, « est la guerre sous-marine, contrairement à la thèse, infatigable- « ment soutenue par les hommes d'Etat anglais, de la non-existence « d'une aile maritime ennemie, l'Angleterre étant la maîtresse des « mers : 2° le remplacement du tonnage détruit par les sous-marins « ne s'effectue qu'avec une douloureuse lenteur, bien que, des « bureaux gouvernementaux anglais, l'on répète incessamment que « les constructions navales font des progrès gigantesques, compen- « sant les pertes sous-marines non seulement du point de vue du « tonnage mondial, mais encore de celui du simple tonnage pure- « ment anglais. »

Le problème maritime ainsi réglé à Altona pour le mieux des mots d'ordres berlinois pangermanistes, l'on passera incontinent à un autre genre de sport oratoire : variété dans l'unité, c'est la devise. Et, donc, certain *G. M.* — qui, en cinq articles antérieurs, intitulés : *Der Mord als Kriegsmittel der Entente* (« *Le meurtre comme instrument de guerre de l'Entente* »), a déjà prouvé que l'Entente fit massacrer : 1° l'archiduc d'Autriche et sa femme (1) : 2° Jaurès et Casement : 3° Rasputine et Nicolas II — continuera la démonstration par Mirbach et Eichhorn. Il ne saurait être qu'édifiant d'apprendre la vraie histoire de ces deux derniers meurtres, qui, dit l'auteur, « *am empœrendsten erscheinen* » (« *apparaissent les plus répugnants* »). Voici comment procède le professeur *G. M.* :

« Mirbach et Eichhorn ont été assassinés pour les mêmes motifs « et, les motifs étant identiques, l'exécution a été également sem- « blable. Dans ses efforts pour brouiller de nouveau l'Empire alle- « mand avec son nouveau voisin pacifié de l'Est, l'Entente collabore

(1) Notons qu'à l'autre bout européen de la propagande allemande, en Espagne, il s'était trouvé, dès l'an 1915, un personnage diplomatique des Empires centraux à Madrid, qui usait du pseudonyme : *R. Schneider*, pour écrire, dans le castillan de D. Domingo Tejera, au n° du 11 juin 1915 de l'*ABC*, que l'assassinat de Sarajevo était l'œuvre... des francs-maçons italiens. Voir dans ce même *ABC* (12 juin 1915) la protestation de l'ambassadeur d'Italie à Madrid, aujourd'hui à Paris, M. le Comte Bonin-Longare. Dans son volume, paru à Madrid en 1917 comme t. IV de la « *Biblioteca Schneider* » : *La Patria del Dante*, ce personnage diplomatique (qui n'était autre que Herr Norbert Mittelmann, consul général d'Autriche-Hongrie), a reaffirmé cette odieuse assertion, en la renforçant d'un article laissé pour compte naguère par l'*ABC* et où il est dit que la thèse de l'auteur ne fait que refléter « *ce que l'on murmurait en Autriche* » (v. p. 132). Que ne communiquait-il d'abord aux Espagnols les révélations du Croate Rud. Bartulitch ? (cf. G. Beck, *La Responsabilité de la Hongrie* : Paris, Payot, 1917).

« avec les sociaux-révolutionnaires de gauche. A Moscou devait « avoir lieu une rupture diplomatique entre le gouvernement des « sowjet et nous : à Kiew, on voulait nous mettre à mal avec « l'Ukraine. Mais ces projets de l'Entente échouèrent, particulière- « ment pour cette raison qu'elle nous laissa beaucoup trop vite « deviner ses intentions. D'après une nouvelle de Genève en date « du 3 août, le *Journal* prophétise, « *à la suite des deux premiers « attentats contre Mirbach et Eichhorn, une série d'incidents sem- « blables. Les journaux français formulent l'opinion que de gran- « des difficultés attendent l'Allemagne en Russie et ne cachent pas « leur joie à ce sujet.* » D'ailleurs, c'est une malignité non dissi- « mulée qui ressort de l'article de fond du *Daily Chronicle* du 1er « août, où on lit ceci : « *Ces événements terroristes créent pour « l'Allemagne un problème très délicat... Les nouvelles complica- « tions forceront l'Allemagne, ou bien à employer là-bas plus de « troupes, où à y réduire considérablement ses entreprises.* » La « feuille anglaise ne pouvait manifester de manière plus claire sa « joie en présence de tels attentats. Et l'on ne saurait non plus « démontrer de façon plus claire — après la prophétie du *Journal*, « préalablement citée — que l'auteur en dernier ressort du meurtre, « c'est l'Entente. Mais nous avons, en outre, sur cette question « même de l'assassinat d'Eichhorn, la preuve directe que l'Entente « en a eu connaissance à l'avance. En effet, le *Matin* du 20 juillet « déclare que le mouvement antirévolutionnaire de l'Ukraine peut « éclater d'un moment à l'autre, et, à cette constatation, il joint ce « remarquable pronostic : « *Les têtes d'Eichhorn et de Mumm « ont été mises à prix par la Société secrète des patriotes Ukrai- « niens.* » Or, nul n'ignore que cette « *Société* » travaille de concert « avec les révolutionnaires sociaux extra-ukrainiens. Quand la « rédaction du *Matin* est si bien informée de ce qui se passe à « l'intérieur de cette « *Société* », serait-il autre chose que puéril « d'admettre que les milieux officiels de l'Entente l'eussent ignoré ? « Et quelle était l'intention de cette nouvelle du *Matin* ? Exacte- « ment la même que celle qui, le 26 juillet, avait inspiré son canard « des 75.000 paysans de l'Ukraine conjurés pour une révolte anti- « allemande ! Tout cela obéissait au même but : *préparer le monde « au meurtre projeté en faisant croire que l'attentat provenait des « gens de l'Ukraine !* » Passons à Mirbach. La démonstration, pour être un peu moins brillante, n'en possède pas moins quelque charme d'élégance géométrique « *echt deutsch*. »

« Pour ce qui est du meurtre de l'Ambassadeur à Moscou, de « telles prémisses nous font défaut. Toutefois, les Alliés ont montré « de façon inéquivoque (*unzweideutig*) leur complicité avec les « assassins en mettant à la disposition de ceux-ci, pour s'enfuir en « Angleterre, un bateau anglais. D'ailleurs les sociaux révolution- « naires de gauche proclament assez haut la culpabilité de l'Entente « en proclamant, comme un de leurs desiderata, la nécessité d'une « guerre avec l'Allemagne. Et Kerenski n'a-t-il pas avoué au repré- « sentant de l'*Associated Press* que, s'il désapprouvait le meurtre en « général, il ne laissait pas de se réjouir de la mort de Mirbach ? « Au surplus, si l'on voulait une preuve plus forte de la joie de « l'Entente à ces attentats et, par conséquent, de sa complicité, l'on « n'aurait qu'à voir la façon absolument canaille (*geradezu gemein*) « dont ses journaux exultent devant de tels forfaits. Quand le « *Gaulois* du 1er août qualifie « *le meurtre du feld-maréchal général*

« *von Eichhorn, dictateur militaire des Allemands en Ukraine* »,
« de : « *conséquence bien méritée des tromperies, actes de trahison*
« *et cruautés qui, au cours de toute cette guerre, ont caractérisé*
« *la politique allemande sur tous les territoires conquis* », sa haine
« lui vient du désir invétéré de calomnier, en toute circonstance,
« l'Empire allemand et ses représentants. Mais lorsque le *Popolo*
« *d'Italia* du 12 juillet célèbre le meurtre de Mirbach en ces ter-
« mes : « *On lui a fait son affaire d'un coup de revolver et par*
« *quelques bombes à la gueule : assez de plomb pour abattre un*
« *éléphant et, par suite, un ambassadeur boche...* », il révèle une
« bassesse morale sans pareille. Les meurtres de Moscou et de
« Kiew s'enchaînent. Ce sont les membres d'une série. Et ceux qui
« ont manœuvré les pantins doivent être recherchés à Londres, à
« Paris, ou quelque part dans le camp de l'Entente. Quand la corde
« cassera-t-elle ? D'après les dernières nouvelles de Stockholm, le
« Conseiller de légation, Dr. Riezler, aurait reçu des révolution-
« naires sociaux sa « *condamnation à mort.* » Et ces derniers
« auraient également décidé d'assassiner Helferich... »

Ainsi, l'Allemagne, victime de la conspiration du Mauvais, mais fière de son innocence, de sa pureté morale, était-elle mise à la plus rude épreuve. C'est, du moins, G. M. qui l'affirmera en ces termes, dans sa conclusion — écho dilué du grand écho qui retentissait, chaque jour, jusqu'au fond de la dernière officine journalistique du dernier des *Krähwinkel* tudesques :

« Le peuple allemand lutte depuis plus de quatre années contre le
« Monde. Dans cette lutte, il a fait de grandes choses et supporté
« de lourds sacrifices. Son bon droit, sa conscience nette lui confè-
« rent la certitude que la lutte finira, pour lui, dans la victoire. Le
« sang que l'ennemi a traîtreusement répandu retombera sur cet
« ennemi : le sang du Grand-Duc héritier et de son épouse, celui de
« Jaurès et de Casement, celui de Raspoutine et de Nicolas II, celui
« de Mirbach et d'Eichhorn ! » (1)

Il serait superflu d'insister, après ce qui précède, sur cette vérité élémentaire que l'essentiel d'un journal allemand de guerre était constitué par des prêches du genre de ceux que nous avons extrait du n° 391 des *Altonaer Nachrichten*. Les « nouvelles » proprement dites y sont représentées par une sélection de dépêches des agences *Havas*, *Radio* et *Reuter*, de l'*Agence Télégraphique* de Petersbourg, de la *Stefani* et des mutilations tendancieuses de journaux alliés, donnant, à l'incurable grégarisme du bourgeois tudesque, l'impression d'une « objectivité » — il faut répéter le terme, car le sophisme qu'il implique est à la base même du système adopté par la presse allemande — qui, en le rassurant, le maintient dans cet esprit d'erreur confiante et d'ignorance éclairée qui aura été la caractéristique générale de son état d'âme civique. Selon que l'a excellemment remarqué l'ex-correspondant de l'*United Press* à Berlin en 1915-16, M. Carl W. Ackermann, dans *L'Allemagne de l'arrière !* (2)

(1) Dans les *Altonaer Nachrichten* du 28 août, *Morgen-Ausgabe*, n° 399, *G. M.* est revenu à la charge, « prouvant » cette fois que l'Entente avait en outre fait mourir San Giuliano, le comte Witte, le roi de Roumanie Carol, et qu'elle avait tenté également de faire disparaître Enver Pascha, Talaat Pascha et Tino lui-même !

(2) Paris, *Payot et Cie*, 1918, p. 30. Il y eut, naturellement, des excep-

« *en Allemagne, les gens croient tout ce qu'ils lisent dans les journaux* ». Mais cette foi aveugle trouvait, en quelque sorte, sa justification dans le fait de la dépendance absolue du journalisme allemand vis-à-vis du gouvernement, certes, mais surtout vis-à-vis d'un parti politique donné. L'abbé Wetterlé, dont la vieille expérience en pareilles matières est irrécusable, parle d'or quand, dans ses *Propos de Guerre* (1), il écrit que « *le journaliste allemand ne s'appartient pas : il appartient d'abord à la nation, puis à son parti* », et qu'il « *n'est pas l'éducateur des masses, mais l'exécuteur des hautes et basses œuvres de ses maîtres* ». Et, au commencement d'octobre dernier, le *Times* pouvait encore, avec justesse, remarquer que « *ce serait une grande erreur, en dépit d'un pessimisme et d'une dépression manifestes, de supposer que le public allemand en fût venu à quelque chose de semblable à notre conception de la situation présente. Le contenu essentiel des journaux allemands continue à ne révéler qu'un changement de point de vue insignifiant* ». Et le grand organe de la *City* renvoyait au *Lokal-Anzeiger* du 3 octobre, où la situation militaire était présentée comme très favorable et où on lisait que « *relativement à l'évacuation de St-Quentin, les Français eussent pu, s'ils eussent pressé assez fort, l'avoir obtenue dès l'an dernier, lors du retrait des lignes allemandes à la position Siegfried* ». Sur quoi le journal de Lord Northcliffe observait : « *Dans la considération du moral allemand, il est bon de se souvenir que cette sorte d'écrits — si absurde soit-elle — est la nourriture quotidienne de l'immense majorité du public tudesque. Et il n'est point du tout vraisemblable que le Gouvernement allemand se décide, si ce n'est peut-être à la dernière minute, à changer cette politique systématique de cacher à son peuple la vraie situation militaire* ». (2) Mais nous nous sommes éloigné des *Altonaer Nachrichten* ! Revenons à l'*Abend-Ausgabe* du 2[illegible] août, qui porte le n° 392.

En guise de leader, nous y trouvons un long plaidoyer de deux colonnes et demie, qu'identifie la berlinoise* des communications officieuses, contre le manque d'esprit patriotique des civils. Et, brusquement, nous évoquons le tumulte des péans et des dithyrambes des premiers temps de la guerre ! *Quantum mutatus ab illo !* Maintenant on glose le *quid est veritas ?* de la légende du Christ : « *Qu'est-ce donc que la vérité ? La minime parcelle qu'à titre de découpure du bloc des faits mondiaux chacun de nous arrive à connaître ! Et ce serait cela qui représenterait l'image de la réalité ? Ce qui est vrai peut-être à l'instant présent, ne le sera plus, et depuis longtemps, quand un autre le racontera. Et cet autre ne le racontera déjà plus sur le même ton, dans la même nuance d'idée qu'originairement. Dans une autre ambiance, dans un autre contexte, sur un autre ton, avec un autre regard, une chose, vraie en son temps et en son lieu, devient soudain la fausseté même. Voilà ce qu'il faut que nous ayons tous présent à l'esprit lorsque nous racontons, ou communiquons par lettre des observations particulières du front ou des particularités du*

tions, et ailleurs encore que dans la colonie des Allemands libertaires réfugiés en Suisse, mais elles n'agirent guère sur la masse grise de l'ensemble.

(1) Paris, *Société Générale d'éditions illustrées*, *s. d.* (1915), p. 270 et p. 276.

(2) *Special extracts from « The Times »*, dans l'édition continentale du *Daily Mail* du 13 octobre 1918.

ravitaillement. La vérité est quelque chose de beaucoup plus haut. La vérité, c'est la considération mûrie des faits, sous l'angle de leurs grandes relations (Wahrheit.... ist die reife Anschauung von Tatsachen unter dem Gesichtswinkel ihrer grossen Zusammenhaenge). Quand à la vérité politique, il est encore plus difficile de la saisir, car « *n'est que très rarement vrai sur ce domaine ce qui semble l'être. La vérité politique, c'est la volonté et la croyance d'un peuple* (« *politisch wahr ist, was ein Volk will und glaubt* »). Mais ces lamentos en mineur finiront, à travers une succession de plats sophismes, sur la réaffirmation de la nécessité foncière du maintien d'un conformisme d'Etat strict parmi toutes les classes du peuple allemand, — seule condition de cette victoire finale par ailleurs si certaine ! Et il y aurait, certes, une belle et utile anthologie à composer, à l'aide de ces prêches variés et répétés qui tendaient à insuffler aux civils une confiance qui, de plus en plus, leur faisait defaut.

L'édition du matin des *Altonaer Nachrichten* du 25 août (n° 395) est, à ce point de vue, caractéristique. Son leader s'intitule : *Confiance !* (*Vertrauen !*) L'énergie des Alliés y est confessée, mais simplement — comme toujours — à titre de réactif destiné à galvaniser la lassitude croissante du peuple allemand. Or, de celle-ci, il est parlé en ces termes : « A dire vrai, ce fut un spectacle affligeant « de nervosité allemande que le fait que l'échec passager d'un essai « isolé d'offensive de nos troupes ait pu produire une impression « aussi forte sur l'état d'esprit du peuple allemand. Il faut, d'ailleurs, « avouer que cette dépression de l'opinion n'est pas due simplement « à des mobiles militaires. D'autres circonstances ont aussi exercé « leur pression... » Ces « autres circonstances », est-il besoin d'indiquer ici quelles elles étaient ? Dans l'examen des *Altonaer Nachrichten*, déjà si sommaire, nous avons été obligé de laisser de côté la partie, cependant si édifiante, qui n'occupe pas moins de la moitié de chaque numéro et s'intitule : *Vaterstädtisches* (*Choses de notre ville*). Par une fatalité inéluctable, — car c'était là le seul moyen, pour les autorités municipales, de communiquer rapidement avec leurs administrés — il se trouvait que cette portion du journal constituât le plus éloquent — parce qu'entièrement documentaire — démenti de sa première moitié, toute officieuse et théorique. En effet, c'est là qu'était formulé au jour le jour l'aveu, combien éloquent en ses expressions multiples ! de la misère économique et sociale de cette nation que l'obstiné mensonge de ses mauvais bergers voulait maintenir, en dépit de l'évidence, dans l'illusion d'une victoire absolument nécessaire à la conservation de leur système. Il eût fallu instituer un dépouillement systématique de cette section spéciale de la presse allemande et en offrir au public français les résultats quotidiens, dont l'authenticité eût été ainsi officiellement garantie. Cela eût mieux valu que les tentatives ridicules de « relever » son moral par les fables grotesques que chacun sait et qui eurent comme résultats de rendre sceptiques ceux de l'arrière sur presque tout ce qui touchait l'Allemagne. Mais pourquoi récriminer sur un passé douloureux ? Il est certain que seule la mentalité germanique pouvait s'accommoder de cette contradiction flagrante entre l'optimisme de commande de la première moitié d'un journal et les cris de détresse économique de la section locale. Au fond elle ne s'en accommodait que mal et sous bénéfice d'inventaire : le grand inventaire de la « victoire finale », cette *fata*

morgana décevante dont le mirage reculait à mesure que les augures officiels en pronostiquaient la prochaine matérialisation. Et ici, de nouveau, il importe d'insister sur le retour presque quotidien des articles de « renforcement moral ». Ce même numéro 395, qui est celui du dimanche et se double, à ce titre, d'un suppément de 4 feuilles in-8 dont une section est consacrée au périodique hebdomadaire, ou : *Altonaer Familienblatt*, contient un compte-rendu du « *Congrès de guerre* » (« *Kriegstagung* ») de la bourgeoisie commerciale et industrielle qui avait eu lieu quelques jours auparavant à Hanovre. Malgré un optimisme de commande, dont on avoue expressément qu'il a pour but « *de faire savoir aux combattants, là-bas, que la population par eux protégée est digne de leurs efforts* », (« *damit die Kämpfer da draussen wissen, dass die von ihnen geschützte Bevölkerung der aufgewandten Kraft würdig ist* »), l'impression générale qui se dégageait des débats — où étaient représentés 80.000 petits commerçants, par environ 500 délégués — était tout autre chose que brillante. On y déplore que, « *sous prétexte de maintinir le moral des masses, maintes autorités elles-mêmes n'hésitent pas à violer la loi et en tolérer la violation* » (« *dass, zur Aufrechterhaltung der Stimmung der Massen, selbst von seiten mancher Behörden Umgehung des Gesetzes geübt und geduldet wird* »). Un tel blâme n'était-il pas typique, de la part de cette bourgoisie qu'un peu plus loin l'on représentait comme « *la couche la plus croyante et la plus docile du peuple en matière politique ?* » C'est que la « force des nerfs » — à laquelle en appellera l'orateur, le *Verbandsdirektor* Beythien, de Hanovre — commençait, un peu partout, à faire défaut. Et la preuve la plus éclatante de cet état d'âme nouveau n'allait pas tarder à être donnée par von Stein, alors ministre de la guerre, dans sa fameuse interview avec le rédacteur en chef de la *Morgenpost* berlinoise, Cuno. Cet inoubliable réquisitoire contre la « *nervosité* » des civils, les *Altonaer Nachrichten* le réimpriment dans leur n° 300, *Abend-Ausgabe* du 26 août, et la pièce devra être versée, quelque jour, au dossier formidable du grand procès où seront épurées, pour l'histoire, les criminelles falsifications de tant d'augures officiels, malgré qu'elle contienne déjà certains aveux, où demi-aveux de défaite. Il semble, d'ailleurs, que plus distinctement surgissait, à l'horizon brumeux de la Sprée, le spectre justicier dû prochain règlement des comptes, plus redoublèrent d'efforts les plumitifs des services de presse pour galvaniser le Michel teuton aux abois. Le 28 août, nous relevons, dans l'édition du matin (n° 300), un interminable leader, à l'* symptômatique, où l'on s'efforce de démontrer — sur la foi du périodique anglais *The New Statesman*, pour ne pas manquer aux règles de l'« objectivité » susrelatée — que l'appoint américain sur les champs de bataille de l'occident est sans importance : « On a annoncé de « Washington avec une joie délirante que, dès juillet dernier, les « effectifs américains en Europe atteignaient les chiffres que l'on « prévoyait pour la fin de l'année et que lorsque 1918 se terminera, « les Américains sur le continent dépasseront un total de 2.000.000. « Il est impossible de contrôler le degré d'exagération de ces « données américaines. Mais en admettant même qu'elles fussent « exactes, elles ne représenteraient pas autre chose qu'un bluff, « destiné à tromper, non certes l'adversaire, mais les alliés de « l'Amérique. Il s'agissait de prouver à la France apeurée et à « l'Angleterre excitée — à cette Angleterre d'où Lloyd George

« poussait vers Washington d'urgents appels au secours ! — que « les Américains « *arrivaient vraiment* ». On jeta donc par delà « l'Océan tout ce que les camps d'outre-mer contenaient de troupes « à demi-instruites. Et maintenant, il faut former en France ces « contingents et les transports de telles masses d'hommes, qui font « si grand effet sur le public anglo-français, n'ont eu pour résultat « réel que de mettre à la disposition de l'Amérique les restes d'un « tonnage déjà absolument défectueux, afin d'amener en France le « ravitaillement de quelques centaines de milliers d'hommes qui « eussent parfaitement pu achever leur formation militaire chez « eux... » Ce raisonnement, nous le retrouverons un peu partout et, à Vienne, la *Neue Freie Presse*, comme, à Budapest, le *Neues Pester Journal*, le ressasseront à l'envi, pendant tout le mois d'août et une bonne partie du mois de septembre ! C'est, en effet, ce titre : « *Die Klageweiber* », que porte, dans les *Altonaer Nachrichten* du 28 août, *Abend-Ausgabe*, (n° 400), le sermon qui suit immédiatement le *leader* coutumier, à l'adresse de l'Angleterre et de l'Amérique. Il s'agit de convaincre le bourgeois d'Altona, dont l'estomac se rebelle devant la pitance restreinte, que le recul quotidien des armées est sans importance stratégique. On connaît le raisonnement adopté : la théorie du « glacis » et celle du « front élastique » en faisaient les frais principaux. Des considérations de haut goût, cependant, relèvent parfois la trame un peu monotone de ces plaidoyers de commande, telle celle-ci : *« Nous ne devons jamais oublier que le « pays où fluent et refluent les terribles luttes d'Occident n'est pas « notre pays et que, par suite, nous pouvons y prodiguer les « destructions... »* D'autres fois, c'est une dissertation académique qui vient égayer la funèbre mélopée de ces sotties affublées en moralités. Ainsi, le 29 août, en tête de la *Morgen-Ausgabe* (n° 401), le professeur de droit Strasbourgeois, Dr Erich Jung, entreprendra de redonner une virginité juridique aux lieux communs, si durement ressassés, et depuis tant de semestres, sur la « légitime » violation de la neutralité belge. La question avait évolué depuis le jour — c'était le 18 novembre 1914 — où, dans le *Katholisches Wochenblatt* de Chicago (n° 46 : *War der deutsche Einmarsch in Belgien sittlich erlaubt ?*) (1), le R. P. L. Bonvin en appelait à la

(1) L'article de R. P. Bonvin a été réimprimé dans l'organe clérical de Munich : *Bayerischer Kurier und Münchner Fremdenblatt* du 11 janvier 1915 (*n° 11, 59e année*), sous le titre : « *Ein Jesuit über die Frage des deutschen Einmarsches in Belgien* ». Quant aux articles de la revue hebdomadaire de P. Rohrbach et E. Jäckh, *Das Grössere Deutschland*, il importe de signaler les suivants comme momunents impérissables de la mentalité allemande : années 1914, n° 34, article du prof. Dr von Blume : 1915, n° 1, article du prof. Dr W. Kolbe : *id.*, n° 5, article de l'*Oberleutnant A. D.* Franz Kolbe . *id.*, n° 8, note *« aus unserem Leserkreise »* (p. 270) : *id.*, n° 20, analyse de l'article de l'avocat et député au *Reichstag* Wolfgang Heine dans le *Vorwärts : Uber Englands Kriegsgrund und die belgische Neutralität* (p. 667-668). Nous tenons surtout à insister sur l'article de Fr. Kolbe, parce qu'on y discute les deux consultations juridiques de l'autrichien Robert Pattai (au n° 9256 du *Wiener Deutsches Volksblatt*, 11 octobre 1914 : *Die Neutralität Belgiens*) et du professeur de *Columbia University* et *Austauschprofessor* à Berlin, John W. Burgess, dans la Revue américaine *The Vital Issue*, résumée par la *Kölnische Zeitung* du 23 décembre 1914. Il serait à souhaiter que l'on fît, pour *Das Grössere Deutschland*, puis pour sa continuation, en 1916 : *Deutsche Politik* (toujours chez

théorie morale de Lehmkuhl. I. 936-937. pour légitimer l'agression teutonne. Le Dr Erich Jung. lui, citera Treitschke. la Revue pangermaniste : « *Das Grössere Deutschland* ». Friedrich Engel. fondateur de la démocratie sociale... Une autre fois. l'on s'en prendra à cette excellente Espagne, qui, à force d'esquifs torpillés, faisait mine de vouloir enfin se décider à agir. en mettant la main — oh ! une main gantée de velours : la main amicale de D. Antonio Maura. fusilleur de Ferrer ! — sur quelques bateaux allemands internés dans ses ports. Et sur quel ton s'adresse-t-on à ce neutre qui. depuis 4 ans, tolère plus que libéralement les frasques innombrables des 80.000 boches qu'il hospitalise ! L'article. muni de l'* berlinoise, est contenu dans le nº 402. *Abend-Ausgabe*. 20 août, et n'est pas indigne d'analogues diatribes. par nous collectionnées. On y rappelle à l'Espagne que l'attitude de son gouvernement « *n'a pas toujours eté exempte de légères hésitations* » et ce qualificatif : « *leise Schwankungen* » vaut à lui seul un volume ! Puis l'on passe aux menaces voilées d'insinuations classiques sur le danger, pour la monarchie d'Alphonse XIII, d'un contact permanent avec l'Entente... En vérité. les diplomates de l'*Auswärtiges Amt* savaient parfaitement, grâce aux documents envoyés par Ratibor, qu'au nom près — Prim s'appelant aujourd'hui Maura — la situation à Madrid était celle de 1870. si bien caractérisée par cette citation d'Emile Ollivier, dans son article de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin 1906 : « *Prim, disait Guerrero. l'un de ses amis intimes, Prim met beaucoup d'ardeur à rester en bonne intelligence avec la France : mais il en met dix fois plus à être un cordial ami de la Prusse...* » (1).

La question des bassins de Longwy et de Briey constituera une autre matière à abondantes digressions chauvines. Le 30 août (nº 403. *Morgen-Ausgabe*), l'on extrait sur le fer en Allemagne, le Dr Reichert. dans sa publication récente : *Aus Deutschlands Waffenschmiede*. Mais déjà, le 10, à la *Morgen-Ausgabe*, on lisait sur le même thème cet aveu significatif : « *Souvent l'on entend dire* « *que les combats qui se livrent en Flandre sont destinés à sauver la* « *base sous-navale allemande. C'est exact et chacun de trouver la* « *chose toute naturelle. Mais beaucoup n'ont pas compris encore le* « *sens et le but de nos combats autour de Verdun. Quiconque, cependant, sait qu'à l'ouest de la Moselle se trouvent notre plus riche* « *trésor de minerai et l'un des principaux gisements de fer de* « *l'Allemagne, comprendra que l'on ait combattu là-bas pour le fer* « *de la force allemande. pour l'un des essentiels facteurs de la* « *victoire allemande. Et c'est l'un des grands mérites de l'armée de* « *notre Kronprinz d'avoir, aux premiers mois de la guerre, par sa*

l'éditeur G. Kiepenheuer à Weimar, mais. cette fois, avec 3e rédacteur en chef : le professeur de Francfort Ph. Stein. directeur du *Sozialpolitisches Institut*), le petit travail d'analyse auquel nous nous sommes livré dans la *Revue des langues romanes* (1918 ; voir *supplément*, 1919) sur H.-S. Chamberlain : d'autant plus qu'un professeur de Sorbonne, germaniste professionnel, parlant de l'œuvre de P. Rohrbach pendant la guerre, ne connaissait de lui que..... sa collaboration « régulière » aux *Preussische Jahrbücher* et ignorait même son fameux livre : *Der Krieg und die Deutsche Politik !*

(1) Cité par « *Azorin* » (J. Martínez Ruiz), p. 14 de : *Entre l'Espagne et la France*, trad. par A. Glorget (Paris, Bloud et Gay, 1918). Voir sur ce volume le témoignage de M. P. Souday dans le *Temps* du 30 mai 1918.

« *marche victorieuse, arraché à l'ennemi ses mines de la frontière,* « *en nous en maintenant la possession par les longs et acharnés* « *combats autour de Verdun... Les minerais de la Lorraine alle-* « *mande ont été notre salut dans cette guerre. Pour une guerre* « *nouvelle, où irions-nous prendre ceux qu'il nous faudra, si nous* « *ne nous sommes nantis à temps voulu? De même donc que la Lorraine* « *allemande nous a sauvés présentement, de même aussi la Lorraine* « *française doit-elle constituer, sous notre organisation, une garantie,* « *contre l'anéantissement futur...* » D'autre part, la question coloniale fera l'objet d'apologies furibondes, surtout après le discours de Balfour et la « réputation » du Dr Solf — dont il a été question au début de ces notes, — à la *Deutsche Gesellschaft*, le 20 août. En tête du n° 404 (*Abend-Ausgabe*, 30 août), un capitaine de la *Landwehr*, Dr Eduard Buchmann, tancera le ministre anglais en se servant de l'article de Evans Levin, *The Germans in Africa*, paru en 1914 dans les *Oxford Pamphlets*... Toujours « l'objectivité ! » Mais, le 5 septembre, l'avertissement de Hindenburg « *an Heer und Heimat* » (« *à l'armée et au foyer* »), officiellement propagé par le *W. T. B.*, provoquera la mobilisation des premières colonnes du n° 413, *Morgen-Ausgabe*, qui interprètera cet appel désespéré à la façon d'une géniale synthèse des luttes actuelles ! Un tel chef-d'œuvre mérite d'être traduit en entier :

« Le sérieux avertissement de Hindenburg aux Allemands du « front et de l'intérieur résume avec une géniale simplicité l'actuelle « lutte : c'est le combat pour l'esprit allemand, pour l'esprit de « vérité et de clarté, de force et de confiance, mais, en même temps, « un combat pour tout notre avenir, non seulement intellectuel, « mais aussi matériel. Si l'Allemagne dévie de son vieil esprit, si « elle s'acharne à la discorde et au désordre, si elle se perd dans le « doute et le découragement, elle deviendra le jouet de l'ennemi et, « par suite, son esclave. Le feld-maréchal ne méconnaît pas le poids « dont ces jours pèsent sur nous. Il ne méconnaît ni la misère « économique ni les soucis de l'individu à l'intérieur, pas plus qu'il « ne méconnaît les sacrifices sanglants du front. Cependant, par-« dessus toutes les misères actuelles et momentanées, la vibration « de cet appel au peuple allemand du front et de l'intérieur atteint « l'avenir, cet avenir qui fait l'objet des combats au dehors comme « au dedans. Qui se souvient des événements d'août et septembre « 1914 et les compare à l'état de choses actuel, lira entre les lignes « de l'appel du vieux généralissime, plus encore que dans ses « paroles mêmes, la vraie philosophie de la question. Certes, il est « impossible de faire revenir cet enthousiasme de l'origine, cet « ouragan déchaîné que fut la première année de guerre. Le temps « et les hommes ont exigé leurs sacrifices, qui ont été offerts joyeu-« sement sur l'autel de la patrie. Et de telles choses ne se dispersent « pas aux quatre vents, mais s'impriment profondément dans les « cerveaux et les âmes, pour influencer à jamais notre pensée et « notre vouloir, quelle que soit notre existence, quelles que soient « nos obligations... Mais le mot d'un vieux socialiste français, jeté, « sur le lit de mort, à ses disciples, ce mot conserve aujourd'hui « encore sa vérité et ses droits : « *Il faut de l'enthousiasme pour* « *réaliser de grandes choses!* » Nous devons chercher à maintenir « dans la pureté de sa force, en l'armant contre l'épidémie des « bavards et de semeurs de fausses nouvelles, contre la confusion « et la bêtise, l'esprit allemand ! Pour ce, il n'est besoin que d'un

« peu de confiance, de cette confiance illimitée en Hindenburg que
« nous possédons, les Dieux en soient loués ! Un peu aussi de disci-
« pline personnelle, dont nous avons tous besoin. Nous ne devons
« pas, pour autant, oublier les misères présentes, en les escamotant
« secrètement, ou même avec effort. Au contraire, plus nous les
« regarderons en face, plus nous comprendrons que leur significa-
« tion est minime par rapport à l'ensemble de notre avenir et de
« celui de nos fils. Nous avons tous, tant que nous sommes, beau-
« coup trop oublié, sous les misères du moment, la signification en
« bloc de cette guerre mondiale. Il faut que nous réapprenions à
« voir par-delà nous-mêmes, en faisant intervenir comme facteur
« d'action et d'énergie, non plus l'intérêt égoïste, mais le bon esprit
« allemand. C'est alors seulement que toutes les tentatives ennemies
« échoueront : aussi bien ses tentatives infatigables de percer notre
« front que celles, infâmes, de briser notre moral à l'intérieur.
« Confiance, discipline, antique croyance en notre avenir : voilà les
« normes qui, en ces jours pénibles, ne devraient pas nous faire
« défaut, mais être nos maîtresses et nos guides... »

Ces lignes finales — sur lesquelles nous abandonnerons les *Altonaer Nachrichten*, bien que la matière ne soit nullement épuisée ! — ne pourraient-elles pas s'appliquer, à l'heure présente, à la France ? Jamais, semble-t-il, nous n'eûmes plus besoin, dans l'anxiété déconcertante d'une victoire si autre que celle que nous rêvâmes, de cette confiance, de cette discipline, de cette antique croyance en notre avenir... Dans le profond malaise actuel — fait du besoin de reviser toutes les idées à majuscule dont notre foi civique récita le chapelet, — le crime allemand, encore non vengé, est déjà passé au second plan, derrière les menaçantes revendications sociales... Mais l'Histoire, sereine, n'attend, pour aiguiser son burin émoussé, que l'instant — espérons-le, point trop éloigné — où l'effervescence, fatale suite du grand effort, enfin calmée, le leurre d'une refonte subite, aura fait place au rythme propice de la lente évolution et où il sera permis, enfin, de revendiquer les droits du Bon Sens, dans le pays même du Bon Sens.

Camille Pitollet.

Traduttore, Traditore

Je dédie cette petite anecdote à mes collègues de l'Université et autres anglicisants. Authentique en tous points, elle m'est apparue comme valant son pesant d'or. Le jour venu, peut-être servira-t-elle de contribution humoristique à l'histoire de la grande guerre, chapitre des Interprètes anglais.

Mettons, si vous voulez bien, des Interprètes « première manière ». Foin des esprits moroses ou simplement austères, qui se demanderont sans doute en me lisant ce que devient la liaison délicate d'armées alliées lorsqu'elle se trouve être confiée à de pareils « traditori » ! Après les judicieuses observations soumises par notre Association aux autorités compétentes, nous n'avons, espérons-le, plus rien à craindre. Il reste bien entendu que mon récit remonte à l'ancien régime, vécu au temps des vieilles lunes de la guerre, et culbuté, — ce n'était pas trop tôt — par la force même de douloureuses expériences. Ne songeons plus, pour l'instant, qu'à nous en esbaudir.

Or donc, M. le Comte F. de F., propriétaire du somptueux château de R..., s'avisa un jour qu'une unité anglaise avait, sans sa permission, organisé un jeu de foot-ball dans l'une de ses plus verdoyantes pâtures !!! Le jeu de foot-ball, vous le savez, est le péché mignon de nos braves voisins d'Outre-Manche, et a fait blanchir prématurément les cheveux de tous les Interprètes de la Mission Française. Le châtelain, qui a le culte de ses domaines ancestraux, se fâcha tout rouge et adressa (c'était son droit) une réclamation bien sentie à l'Armée Britannique, — qui, soit dit en passant, paya la note sans discussion, royalement et impérialement, comme d'habitude.

La dite réclamation, rédigée en français par M. le Comte F. de F., fut traduite en anglais par un Interprète. Que dis-je ? Par un jeune Officier Interprète, attaché à la division d'infanterie dont l'Etat-Major logeait au château ! Un hasard voulut que original et traduction me fussent transmis et soumis au cours de leur ascension hiérarchique. Je les reçus « humilitate quæ decet », comme disent les vieux parchemins, — au fond de ma tranchée d'artillerie, à six cent mètres des lignes boches. Et là, vous allez comprendre comment (j'en demande pardon à Wordsworth) :

« They flashed upon my *outward* eyes,
« And were the bliss of solitude » !!!

Comme la défense nationale n'y est point mise en péril, et que les deux documents « se posent un peu là cinq minutes », je me permets de les livrer ici à la postérité, dans toute leur savoureuse exactitude.

* * *

Château de R.... 3 avril 1916.

M. F. de F. à l'Armée anglaise.

« Veuillez remettre à M. l'Officier commandant la section des « auto-camions ce qui suit.

« Au départ des mêmes autos le 6 février, après leur cantonnement « ment de cent cinq jours, j'ai remis une réclamation en quatre cents « francs de dommages-intérêts, pour le tort que je venais de subir « par les jeux de foot-ball pratiqués par les hommes des autos dans « mes pâturages de l'Argilière et du Bois Nono. Ces jeux ont « abîmé le terrain dans ces deux endroits que je remarque que « l'herbe est enlevée et ne repoussera pas.

« Ma réclamation est restée sans réponse.

« Je la transforme en une plainte que j'adresserai à Londres, s'il « le faut.

« Nous pouvons être obligés de souffrir de la guerre et des faits « qui en ressortent ou en sont les conséquences. Mais le jeu de « foot-ball ne dépend pas d'un fait de guerre, et nous ne sommes « pas pour devoir en souffrir.

« Je viens de m'apercevoir que le jeu venait d'être reconstitué et « préparé par un homme des autos, à l'Argilière. J'ai enlevé moi- « même les piquets, que j'ai mis à l'abri.

« Je préviens l'Officier responsable des actes de ses hommes « sous son autorité que je réclamerai la somme de cent francs « d'indemnité par chaque journée de jeu, pour le tort et la priva- « tion de la jouissance de ma propriété qui m'est occasionné par « son acte qui n'est pas qualifié acte de guerre et qui ne saurait « en dépendre à aucun point de vue, sous réserve de la plainte que « j'adresserai devant qui de droit pour obtenir satisfaction.

« Recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments. »

F. de F.

*
* *

Traduction du texte précédent par M. de L...., Officier Interprète près de l'Armée Britannique

Castle of R..., 3th (sic) April 1916.

M. F. of F. to the English Army.

« Please hand those who follow to the Commanding Officer of « the Moto-Lorries detachement.

« On the departure of the same detachement the 6th February « after 105 days of billeting in this area, I give a claim for four « hundreds francs for damages for the harms I have pass throught « by the game of foot-ball made by the Moto-Lorries on my pastu- « res named l'Argilière and Bois Nono. Those games do damage « to the ground in those two places which I remark that the herb « is root out and shall not grow against.

« My claim stay without answer.

« I change it in a claim that I may send to London if it is « necessary.

« We have or we can have to suffer for the war and the facts

« brought by and consistencies to. but for foot-ball game not a
« War-Fact we shall not have duty to suffer for.

« I just take notice that the game just start on again and was « prepared by a man from the moto-lorries detachement. I took off « myself the pickets and get them in a safe place.

« I inform the Officer responsible for the actions of his men « under his authority that I will claim for one hundred francs « indemnity each day the game will be played, for the harms and « state privations I bear by having my propriety use. This is a case « which cannot be qualified War-Fact and in no points of view « could be assimiled to.

« Under the reserve of my claim that I will send to the proper « party to obtain satisfaction.

« Receive the assurance of my best feelings. »

F. de F.

***

Sans commentaire, n'est-ce pas ? (1)

Louis Ritz *(Lyon-Parc).*
ci-devant adjudant interprète au « 2nd Corps Heavy Artillery Group ».

(1) Pendant les longs mois que j'ai passés auprès de l'armée britannique j'ai pu constater qu'environ un interprète sur vingt connaissait l'anglais.

L'avenir de nos relations intellectuelles avec l'Amérique

Aux mois de lutte, de tristesse et de deuils, c'est sur les champs de bataille qu'a eu lieu le rapprochement complet de nos deux pays : aujourd'hui et demain il se poursuivra comme un bienfait de la paix. Ce pont de France en Amérique et d'Amérique en France, qu'ont bâti nos soldats, ne s'écroulera pas : nous continuerons à le traverser, industriels, négociants, professeurs, étudiants occupés à entretenir, les uns les relations économiques, les autres les relations intellectuelles. Tandis que les premières étaient plus suivies avant la guerre, c'est à notre génération que reviendra la gloire d'avoir resserré les secondes, ce sera le fruit d'une initiative toujours en éveil. Sans avoir l'ambition de donner une liste complète des tentatives faites en ce sens et de présenter ensuite un plan de campagne complet, je voudrais dire quelques mots des efforts de chaque pays et offrir quelques suggestions basées sur mon expérience personnelle des deux systèmes universitaires.

Ce qui frappe d'abord, c'est la disparition de deux idées principales reconnues surannées, l'une existant en Amérique, l'autre en France. Cette grande révélatrice que fut la guerre a dévoilé combien la Kultur était surfaite, cette Kultur qui se déclarait anglo-saxonne, et s'érigeait en *credo* pour les nations soi-disant anglo-saxonnes Mais l'allemand « Kultur » diffère fortement de ce que les Anglais appellent « Culture ». Quant aux Américains, ils sont en grande partie d'origine anglo-saxonne : mais oublier l'élément latin serait faire erreur au même titre qu'ignorer les changements subis par les vieilles races dans le Nouveau-Monde, et la Kultur est loin de satisfaire l'idéal de nos alliés.

La seconde idée, trop souvent soutenue par les Allemands et dans bien des cas par nous, peut s'exprimer ainsi : les Américains sont un peuple jeune, nous allons leur montrer la voie et, ajoutaient souvent les Français, s'ils ne semblent pas nous écouter nous les laisserons de côté. Présomption ! Les Américains sont un peuple jeune : seulement ils ont toute l'initiative et l'énergie nécessaires pour se frayer un chemin : ils l'ont déjà fait très différent du nôtre, mais droit et nettement tracé : nous gagnerons à le suivre avec eux comme ils gagneront à être nos compagnons sur nos vieilles routes. Pour cela nous accepterons avec empressement les bourses et les postes qu'ils nous offrent, pour cela nous leur ouvrirons nos écoles et universités avec bienveillance et amitié.

Avant la guerre, le professeur « échangé » était presque le seul à avoir l'occasion et la chance de venir faire un séjour en Amérique. J'ai entendu des Américains, anciens étudiants de Harward surtout,

parler de tel ou tel « splendid French professor » qui était à l'université de leur temps. Ces professeurs ont fait et font encore beaucoup ; nous leur devons d'avoir montré tout ce que les Français savent mettre de science, d'érudition sûre, de pensée claire, riche et puissante, sous la forme élégante et artistique de leur enseignement : nous leur devons d'avoir montré quelle noble déesse était notre culture et quelle pureté de cœur et d'intelligence il fallait pour la servir. Mais ces professeurs ne sont pas nombreux, et la foule enthousiaste qui se pressa à leurs cours, dispersée à cette heure, n'est plus qu'une infime portion de l'élément pensant, qui n'est, lui, qu'une partie du peuple américain.

Mais voici que l'Amérique elle-même nous offre l'occasion d'un contact plus général et plus direct. En octobre 1917, cinq jeunes filles, parmi lesquelles je me trouvais, arrivèrent à Bryn Mawr College comme « French scholars ». Nous fûmes appelées pionnières (j'espère que le dictionnaire ne s'effarouchera pas d'un mot nouveau pour exprimer une chose nouvelle) par nos amis français, tandis que nos amis d'Amérique virent en nous les cinq pèlerines de Bryn Mawr : nous fûmes interviewées et photographiées pour les journaux : c'était une véritable nouveauté. Or, en février 1918, cinq autres jeunes filles nous suivirent à Cincinnati ; et en septembre dernier 133 boursières débarquaient à New-York (1).

A cette heure, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest des Etats-Unis, de Madison en Wisconsin à Vanderbilt en Tennessee, de Bryn Mawr, et tous les grands collèges de l'Est à Berkeley et Leland Stanford en Californie, l'on connaît les « French girls », les « jeunes filles de France ». Cent autres sont dans une école commerciale de Springfield, Massachussets, d'où, après un séjour de deux ans, elles rentreront en France prêtes au commerce international. Le Jardin d'Enfants modèle de Chicago ne veut pas être oublié et vient de fonder une bourse pour une Française. Et puisque les hommes commencent à rentrer dans la vie civile, les bourses se multiplient pour eux. Enfin les écoles et universités offrent volontiers des postes à des Français ou à des Françaises. Partout dans le champ de l'enseignement l'intérêt pour tout ce qui est français est cultivé au plus haut point, et l'initiative américaine pour consolider les relations intellectuelles avec nous se fait de plus en plus puissante.

C'est ainsi que nous sommes accueillis de l'autre côté de l'Atlantique et telle est la première phase d'activité ; la seconde consiste dans les efforts que nous faisons pour comprendre les Américains, les attirer chez nous et dans ceux qu'ils font eux-mêmes pour venir étudier dans notre pays. Là encore nous trouvons un nouvel état de choses.

Nous commençons à enseigner la civilisation et la littérature américaines. Des cours se sont ouverts sous cette rubrique à la dernière rentrée scolaire, et les Américains eux-mêmes sont étonnés non seulement de l'enthousiasme des professeurs et des étudiants, mais de la justesse du point de vue exposé dans ces cours. Nous trouvons une aide précieuse dans cette nouvelle étude : celle des 6.000 livres dont la fondation Carnegie vient d'annoncer le don à la Sorbonne. Ici encore l'Amérique s'associe à nos travaux.

(1) En fait, il y eut 220 bourses offertes et 250 demandes, mais 133 jeunes filles seulement répondaient aux conditions posées.

Ensuite ne venons-nous pas d'organiser nos universités afin qu'elles puissent recevoir ces étudiants en khaki qui ne se battent plus, mais ne peuvent encore, pour des raisons d'ordre militaire, rentrer en Amérique ? Ils apprendront le français : les plus avancés suivront des cours spéciaux, se familiariseront avec nos méthodes et notre science, nous trouveront en avance sur certains points, en retard sur d'autres, et le résultat sera fort appréciable pour nous. Nous partagerons généreusement avec eux ce que nous avons de meilleur et nous mettrons de l'amour-propre à ce qu'ils ne soient pas déçus, ou plutôt, puisque rien n'est parfait ni dans l'ancien, ni dans le nouveau monde, nous nous moderniserons le plus possible pour leur offrir le maximum de satisfaction.

La question qui doit ensuite retenir notre attention est celle des efforts que nous pouvons faire pour faciliter un séjour en France aux Américains et aux Américaines qui ne sont pas encore venus chez nous. Le cas de ceux et de celles qui peuvent pourvoir à leurs propres besoins se règle aisément. Ils n'ont qu'à choisir une université ou un lycée, et écrire quelque temps à l'avance pour trouver une pension. Mais cette bonne maîtresse, l'expérience, a appris a un plus grand nombre que, même dans la grammaire yankee, « Américain » et « milliardaire » ou simplement « millionnaire » ne sont nullement synonymes ; leur voyage, comme celui de beaucoup de Français, est empêché par la légèreté de leur porte-monnaie. C'est pourquoi nous ferons, j'espère, beaucoup pour eux, nous qui recevons tant de leurs compatriotes. Ne nous contentons pas de dire : « La guerre nous a déjà amené un grand nombre d'Américains ou d'Américaines, soldats, docteurs, infirmières, collaboratrices du Y. M. C. A. Par conséquent beaucoup sauront notre langue ». Jusqu'ici le raisonnement est exact, mais il ne s'en suit pas que tous ces gens feront de bons professeurs de français, une fois de retour dans leur pays. Notre langue n'est qu'un moyen pour eux ; leur principal intérêt est ailleurs, il est dans les œuvres sociales auxquelles ils travaillent soit en France, soit en Amérique. Ce que nous voulons aider à former, ce sont des professeurs de français, et pour cela nous n'avons jamais eu tant et de si bonnes cartes en main. La guerre a tourné les yeux de l'Amérique vers le vieux continent, mais surtout vers la France et cela dans tous les champs d'action. Les étudiantes qui arrivèrent à l'université vers les années 1910-1915 ne savaient pas qu'aujourd'hui leurs pensées se dirigeraient de notre côté. Mieux connaître la France, l'enseigner davantage et mieux leur paraît maintenant un des sorts les plus dignes d'envie et c'est pourquoi, parmi les noms des jeunes filles qui désirent ardemment venir en France, nous trouvons ceux des étudiantes les mieux cotées dans leur université, à la fois pour leur travail intellectuel et pour la grande part qu'elles prennent à la vie universitaire. Pour ne parler que d'ici, notre liste commence par le nom de la jeune fille élue présidente du S. G. A. pour cette année, et ceux qui ont la moindre expérience des universités ou collèges américains savent ce qu'une telle fonction implique de valeur intellectuelle et morale, associée à la force de volonté et de persuasion aimable qui permet de conduire les autres. Nous n'aurons jamais une telle occasion de voir chez ces « leaders » le souhait d'ajouter leurs expériences de la vie française à celles de la vie américaine ; nous n'aurons jamais un nombre semblable de futurs professeurs de français, surtout parmi les femmes qui enseignent en Amérique plus que les

hommes, et la grande influence de ces éducateurs ne pourra jamais faire plus pour nous qu'au début de cette nouvelle ère de lutte puis de paix ; leur faciliter la tâche revient donc à deux choses également importantes : être reconnaissants et comprendre notre propre intérêt.

Que ferons-nous dans ce cas ? D'abord Sèvres vient de s'entendre avec l'Association des anciennes Elèves des collèges et universités d'Amérique pour offrir deux bourses (1) à des Américaines, et il est à souhaiter que nos autres grandes écoles organisent quelque chose de semblable. Nous pourrions avoir des boursières dans nos lycées à classe de sixième et nos écoles normales à quatrième année où les élèves ne sont pas en dortoir. En outre, ces établissements devront reprendre, en le développant, le système des assistantes étrangères, tel qu'il fonctionnait avant la guerre. De cette façon, nous assurerons le logement et la nourriture aux Américaines qui ne peuvent payer qu'une partie de leurs dépenses. Ces deux dernières méthodes seraient de beaucoup les plus agréables, car elles laissent le loisir de travailler et le temps de sortir un peu des livres, pour voir cette partie de la vie française qui n'est pas dans les livres.

Mais un autre groupe d'étudiantes doit aussi nous intéresser : c'est celui des jeunes filles qui ne pourraient venir qu'à la condition qu'on leur rembourse toutes les dépenses occasionnées par leur voyage. Naturellement, les plus avancées dans l'étude de notre langue peuvent seules espérer obtenir une situation qui leur permette de couvrir tous leurs frais ; elles savent suffisamment de français, elles ont presque toutes une certaine (quelques-unes, une grande) expérience de l'enseignement, et je ne doute pas que nous trouvions en elles de bon professeurs de collège ou de lycée, et même quelques lectrices d'université. Evidemment, le nombre de nos écoles est limité, en raison du nombre restreint de nos enfants, tandis que celui des jeunes filles désireuses d'enseigner est infiniment plus grand. Mais il faut reconnaître que ce dernier n'ira pas en augmentant, du fait des nombreux débouchés offerts aux jeunes filles de nos jours ; si nous pensons aussi que les bourses d'Amérique nous enlèveront des professeurs, il nous est permis d'espérer avoir quelques postes pour ce petit groupe d'Américaines moins favorisées que les autres.

Nous devrions aller plus loin et fournir à ces étudiants plus que l'occasion d'apprendre notre langue ; puique beaucoup se destinent à l'enseigner, nous leur donnerons des titres universitaires. Le doctorat d'université, fondé il y a quelques années, fut une heureuse initiative et j'espère que le nombre de doctorats que nous conférerons contrebalancera celui qu'accordèrent les universités allemandes avant la guerre. Mais nous ne donnerons plus que le doctorat : il n'est pratique que pour les étudiants plus avancés ; pensant aux plus jeunes dans la carrière, aux étudiants qui n'ont que le B. A., nous trouverons autre chose. Je sais bien que nous avons dans certaines universités, la Sorbonne par exemple, un diplôme spécial pour étrangers, mais il n'est pas tout à fait populaire parce qu'il n'est pas purement français ; ces étudiants, et leur désir est louable, veulent se mesurer avec nous. On a déjà parlé d'une licence : c'est de beaucoup la meilleure suggestion, je crois ; nous

(1) Nous croyons que le nombre de ces bourses a été augmenté. — *N. d. l. R.*

pouvons leur ouvrir cet examen, non en modifiant le programme des cours, mais les groupes de matières requises pour passer une licence : ainsi un groupe comprenant français, histoire et philosophie devrait permettre l'obtention d'un titre sérieux, sans parler des combinaisons qui pourraient résulter de la fusion des sujets auxquels s'intéressent nos amis : il ne resterait plus qu'à obtenir dans toutes les univerités et collèges d'Amérique l'équivalence de ce titre avec le M. A., et j'ai entendu dire qu'il y avait des pionniers dans cette voie.

Quelle sanction donner, d'autre part, au travail fait dans les lycées et les écoles normales ? Les programmes diffèrent dans chacun de ces établissements : faut-il donc inventer un nouveau titre dans chaque cas ? Ce serait bien compliqué, en France et en Amérique. Il me semble qu'à la fin de l'année les professeurs de l'établissement pourraient faire passer un examen à ces étudiantes et leur donner un titre ; dans le cas d'une moyenne suffisante pour le travail de l'année, l'examen pourrait ne pas être nécessaire à l'obtention du titre. Quel nom lui donner ? Il n'en chaut : certificat ou diplôme ou autre. L'important est d'attester la valeur du travail afin qu'il puisse mériter la considération en Amérique ; et pour ce titre on pourrait demander l'équivalence avec le M. A. dans le cas des étudiantes déjà pourvues du B. A., ou l'équivalence avec ce dernier dans le cas contraire.

Tout ceci n'est que l'ébauche d'un plan qui demande réflexion mais aussi de la décision : il faut offrir quelque chose de souple mais de défini à ces étudiants étrangers. C'est ainsi que nous les attirerons chez nous, que nous les aiderons à connaître la France, qu'ils feront connaître à leur tour quand ils reviendront chez eux riches de précieux souvenirs des jours de France. — Pour nous, nos années d'Amérique compteront parmi nos plus riches en expérience, parmi les plus fertiles dans le développement de notre personnalité et de tout ce qui contribue à notre « efficiency ». Ainsi nous ajouterons tous des anneaux à cette chaîne de sympathie qui relie et reliera nos deux nations.

MADELEINE FABIN,
University of Wisconsin.

Madison, Février 1919.

(*Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes*, avril 1919)

TRIBUNE LIBRE

M. le Professeur Armstrong, de l'Université de Princeton U. S. A. m'ayant demandé s'il avait paru en France un ouvrage sur : *Les langues vivantes et la guerre*, je lui apportai la collection complète des « Langues Modernes » de 1914 à 1919, après avoir eu soin de souligner dans les sommaires les articles particulièrement caractéristiques.

Notre Comité, ne serait-il pas d'avis, pour compléter ce qui a déjà été fait, d'ouvrir ici une rubrique spéciale sous le titre indiqué plus haut. Chacun de nous noterait en quelques phrases les réflexions que lui ont suggéré les événements auxquels il a été mêlé, au seul point de vue de l'utilité, du rôle ou de l'étude des langues vivantes, bien entendu. L'ensemble constituerait un trésor inestimable d'observations vécues et par conséquent de suggestions utiles pour l'avenir.

E. ROCHELLE (Bordeaux) (1).

La Question du Baccalauréat

I

Je me résumerai donc en disant : *pour l'écrit* rédaction en langue étrangère, double épreuve de vocabulaire, thème facile en français élémentaire ; *pour l'oral* explication d'un texte préparé par le candidat, explication à vue d'un texte facile. J'ajoute que dans cette dernière épreuve la médiocrité ou l'insuffisance ne seraient pas excusables. Un candidat qui trébuchera sur un passage de Shakespeare ou même de George Eliot, l'eût-il sérieusement expliqué en classe, peut toujours au contraire espérer le pardon, ou tout au moins l'indulgence de l'examinateur.

DUCHEMIN (Marseille).

II

Une expérience presque quotienne montre que trop d'élèves négligent les exercices qui ne sont pas représentés aux examens de fin d'études par une composition écrite.

D'autre part, il est presque impossible de demander aux candidats autant de compositions qu'il y a de genres d'exercices pratiqués dans les classes.

Le problème soulevé par ces deux propositions est-il insoluble ? Nullement. Il suffit que les élèves de nos établissements secondaires sachent qu'ils *pourront* être appelés à faire telle ou telle composition. Que dans chaque Faculté, après clôture du registre d'inscription, le sort désigne le genre d'épreuve écrite qui leur sera imposé : version, rédaction libre, thème d'imitation, commentaire d'un texte.

(1) La Rédaction s'associe au désir de notre collègue et sera reconnaissante à tous ceux qui voudront bien lui envoyer leurs notes sur le rôle et l'étude des L. V. pendant la guerre.

etc. L'épée de Damoclès suspendue jusqu'au dernier moment sur leur tête ne leur permettra de considérer aucune sorte de composition comme négligeable.

Le procédé n'est pas nouveau. Assez longtemps, c'est le sort qui a décidé, au baccalauréat ne comportant alors qu'une seule série d'épreuves, si la composition littéraire serait latine ou française. Ce régime a pris fin en 1864 : à cette époque on a rendu obligatoires à la fois le discours latin et la dissertation française.

H. Duméril,

Professeur à l'Université de Toulouse.

III

Vous savez que les universités anglaises dirigent en fait, par des examens, l'enseignement de groupes d'écoliers secondaires. J'ai eu entre les mains pendant plusieurs années avant la guerre les *papers* proposés pour les divers degrés de l'enseignement du français tantôt pour Oxford, tantôt pour Cambridge ; je trouvais chaque année une amélioration marquée pour chaque série d'examen, sur les questions proposées l'année précédente...

Changez de système et remplacez le baccalauréat passé à tort dans les facultés par un examen de sortie ou par deux examens passés comme en Angleterre dans les établissements d'instruction.

Mais quelle que soit la méthode elle sera toujours viciée en fait par la nécessité de se débarrasser dans le temps minimum d'une quantité maximum de candidats.

A. François (Alençon).

IV

1 Je dois, pour rendre hommage à la vérité, déclarer que les fonctions d'interprète, que j'ai exercées durant quarante-cinq mois sur le front, m'ont permis de constater que les résultats de la méthode directe se sont montrés supérieurs à ce que j'attendais. Comme je l'ai marqué dans la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes* de janvier 1918, le nombre des officiers ou soldats en état de se servir utilement de leurs connaissances d'allemand s'est trouvé beaucoup plus considérable qu'on ne pouvait le penser à priori. Mais les examens d'interprète que j'ai eu occasion de faire passer, les observations que j'ai pu faire sur la façon dont la langue écrite était maniée par ceux-là même qui parlaient l'allemand avec une certaine aisance, m'ont prouvé, par contre, que si la méthode directe donnait au point de vue de la conversation des résultats appréciables, elle n'assurait pas encore, pour l'allemand au moins, la sûreté grammaticale relative, qui est indispensable.

Cette méthode a donc besoin de perfectionnement. — Elle doit modifier certains de ses procédés et, par suite, les sanctions qu'elle comporte.

L'examen écrit actuel n'est pas suffisamment probant. La narration que l'on demande aux candidats de B et de D est une épreuve dont j'ai depuis longtemps souligné moi-même les résultats médiocres. Sauf dans les copies des meilleures élèves, et ceux-ci restent l'exception, le vocabulaire est indigent, vague, les genres sont outra-

geusement malmenés et la correction grammaticale est nettement inférieure à ce qu'elle devrait être au gré des désirs les plus modestes, le développement est le plus souvent rudimentaire, gauche, parfois enfantin. L'entraînement à cette épreuve ne force évidemment pas l'élève à un effort assez grand en vue de la précision. Habitué à se contenter d'à peu près pour la conversation, l'élève écrit comme il parle. Cela ne suffit pas pour l'allemand.

C'est pourquoi j'aimerais à voir remplacer la rédaction par des épreuves qui obligeraient l'élève à un effort de réflexion plus sérieux, par la *Version* qui prouverait qu'il est capable de se reconnaître méthodiquement dans une phrase allemande, qu'il a le souci de la place des verbes, de la particule séparable, des cas, par le *thème d'imitation* (ou un exercice analogue) qui prouverait qu'il est lui-même capable de construire, de conjuguer, de décliner, sans commettre de trop lourdes bévues. — Si, pour ce qui est du thème, je suis convaincu qu'il faut continuer à proscrire le *thème d'invention*, péniblement fabriqué à coups de dictionnaire, je ne suis pas moins persuadé que le thème, sous une forme ou l'autre, doit être rétabli à tout prix ; c'est le seul exercice qui oblige vraiment l'élève à faire un effort conscient, positif, donc réellement profitable, qui l'amène à une connaissance claire, à une possession effective de la grammaire allemande.

Dans la narration, l'élève applique vaguement, quand il les applique, des règles vaguement apprises par la conversation ou les fallacieux exercices à grille, et, d'instinct, il simplifie à l'excès les phrases squelettiques qu'il bâtit avec une prudence timorée. La proposition principale a toute ses faveurs, il a l'horreur de la proposition subordonnée et il souffre de ne pouvoir éviter les compléments. — Tous les correcteurs au baccalauréat en ont fait l'expérience.

Ce qui d'ailleurs s'impose pour l'allemand, ne s'impose pas avec la même évidence pour les autres langues vivantes, notamment et surtout pour l'anglais. L'anglais n'offrant pas les mêmes difficultés grammaticales, il n'est peut-être pas nécessaire pour cette langue de renoncer à la narration. Il n'est pas assurément indispensable qu'il y ait unité d'épreuves. Cela a été justement une des grosses erreurs initiales de la méthode nouvelle, de ne pas faire de distinction entre des langues si diverses par leur esprit et les obstacles qu'elles présentent à l'acquisition de leurs formes.

Pour ce qui est de la question d'une épreuve écrite élémentaire pour les sections A et C et pour la second langue, je ne crois pas qu'il soit utile de l'introduire, à condition qu'il soit entendu que, pour l'allemand, au moins, les élèves devront faire la preuve qu'ils ont de la grammaire des notions suffisamment exactes, afin qu'elles puissent leur servir pratiquement pour la compréhension précise d'un texte.

Par contre j'estimerais tout à fait opportune l'introduction d'une épreuve écrite à la 2e partie, car les résultats du baccalauréat prouvent que les élèves n'attachent aucune importance à l'épreuve orale actuelle. Il en résulte un réel dommage pour ceux d'entre eux que leurs études postérieures obligent à reprendre un sérieux contact avec l'allemand après leur année de philosophie ou de mathématiques. Mais si j'estime utile l'établissement d'une épreuve écrite simple, une version, à l'examen de philosophie ou de mathématiques,

je ne vois, par contre, la raison qui ferait reporter cette épreuve à l'oral. Ce ne serait qu'une demi-mesure dont les résultats seraient médiocres, comme ceux du régime d'avant 1902.

Faut-il réclamer l'obligation de deux langues, au concours d'admission aux grandes écoles ? Non, en principe, pour les écoles autres que les écoles militaires. Mais il me semble qu'on devrait viser à obtenir le rétablissement de l'allemand aux concours de St-Cyr et de Polytechnique, au moins comme langue complémentaire pour les élèves qui présenteraient l'anglais comme langue principale, car le danger allemand devant, selon toute apparence, peser longtemps encore sur la France, il est inadmissible et il serait dangereux que nos futurs officiers aient le droit d'ignorer l'allemand, de façon absolue. Il est au moins aussi nécessaire de connaître la langue de ceux qui resteront nos ennemis que la langue de nos amis. L'expérience de cette guerre l'a prouvé, et l'attitude présente de l'Allemagne démontre que la guerre que nous venons de subir ne sera pas la dernière. Pour avoir changé de côté, l'idée de revanche n'en subsistera pas moins et le péril qu'elle implique demeurera entier.

H. Loiseau,
Professeur à l'Université de Toulouse,

V

La faillite des procédés empiriques de la « Méthode directe »

La proposition de M. Souillart ne peut que réjouir tous ceux qui, depuis des années, dénoncent des méfaits des procédés Berlitz encore en honneur dans l'Université. La faillite de cet empirisme pédagogique éclate maintenant à tous les yeux. La plupart des professeurs, condamnés à l'application de recettes qui leur imposent, ainsi qu'à leurs élèves, une tâche écrasante, pour un résultat plus que médiocre, tendent aujourd'hui des bras désespérés vers la bonne vieille méthode du Thème et de la Version. Au moins, avec l'antique rabâchage des listes de mots, auxquelles aboutiront fatalement les promoteurs de cette nouvelle réaction, on avait un système de tout repos — pour tout le monde ! Ceux d'entre nous qui l'ont subi en savent quelque chose ! Avant d'en venir là, peut-être eût-il mieux valu réviser la question de l'enseignement direct et l'envisager non plus au point de vue Berlitz mais au point de vue scientifique. On se serait aperçu que le débat sur les méthodes, c'est-à-dire sur les instruments de travail, car, en fin de compte il faut toujours en venir là — loin d'être clos, reste au contraire, plus ouvert que jamais. On aurait pu faire en grand des essais qui n'ont même pas été tentés. On aurait constaté qu'une méthode scientifique de langues vivantes, pratiquée intégralement, avec un bon livre d'élaboration verbale et grammaticale et d'excellents disques phonographiques (il en existe) replace le professeur et les élèves dans les conditions normales d'acquisition du langage, et qu'on aboutit ainsi, par le double jeu de l'effort induitif et de la répétition au maximum de résultat dans le minimum de temps.

En doute-t-on ? Il est un moyen bien simple de s'en assurer. Il suffit d'organiser dans quelques lycées de Paris, des « *classes d'épreuve* », dans lesquelles les élèves seraient soumis, pendant

quelques années à l'entrainement d'un certain nombre de méthodes. Une commission impartiale, constaterait le rendement année par année. On sortirait ainsi des discussions abstraites pour entrer dans le domaine des faits ; on tirerait, enfin, des conclusions pratiques.

Nous soumettons cette idée à la bienveillante attention de MM. les Inspecteurs Généraux, convaincu qu'ils ne refuseront pas aux initiatives l'occasion d'apporter leurs preuves dans une expérience qui profiterait à tous.

Louis Marchand.

Professeur agrégé d'allemand à l'Ecole Supérieure Arago, Paris.

VI

L'allemand (2e langue)

Véritable *non-sens* pédagogique dans l'état actuel, impossibilité matérielle d'arriver à un résultat appréciable (sauf de rares exceptions) donc temps absolument perdu.

Pour moi, la question de la 2e langue, comme celle du *grec*, est liée à une réorganisation d'ensemble comportant des *lycées de types différents*.

Etant admis qu'il faut conserver le grec, qu'on l'étudie *à fond* dans un certain nombre de lycées *spécialisés* à cet effet.

Cela vaudra mieux que de l'étudier *mal* dans *tous* les lycées.

De même il y a un intérêt général à ce qu'un certain nombre de Français *sachent deux langues*. Qu'on les étudie dans un certain nombre de lycées **mais pas dans tous.**

En un mot — se mettre au point de vue *social* et non au point de vue *individuel* — voila la *Révolution* à faire dans notre éducation nationale.

V. Riemer,

Professeur au Lycée de la Rochelle.

VII

Je donne mon approbation au projet B (épreuves écrites) mais à la condition que les « textes de versions préalablement traduits par le candidat » soient les auteurs vus en classe, et dont la liste à la fois ample, variée, moderne autant que classique, serait remaniée tous les deux ans, par exemple. J'ai examiné l'objection du « bachotage » et ne le crois pas très valable.

L. Wolf.

Livres & Revues

LIVRES

James W. Gerard. — *Face à Face avec le Kaiserisme.* Payot et Cie, Paris, in-8o. 10 fr.

Ce livre qui complète *Mes quatre années en Allemagne*, et auquel le prodigieux effondrement de l'Allemagne donne un intérêt saisissant, est un recueil de notes intimes prises au jour le jour par M. Gerard au cours des années 1915 et 1916, à la suite de ses conversations, soit avec Guillaume II, soit avec son chancelier ou son ministre des Affaires étrangères.

On trouvera ici des anecdotes curieuses sur la vie secrète du monde officiel allemand pendant la guerre et des révélations sur les intrigues allemandes auprès des gouvernements neutres tant en Europe que dans les deux Amériques, révélations que le secret diplomatique ne permettait pas encore de faire dans le premier tome des Mémoires.

C'est donc là un document d'un intérêt capital auquel il y aura lieu de se reporter souvent pour connaître les dessous de la politique allemande pendant la période la plus critique de la guerre, car l'ambassadeur Gerard est certainement l'homme qui a le mieux vu l'Allemagne à cette époque.

G. Desfeuilles. — *Premier livret à l'usage des maîtres.* — Cours élémentaire de français pour les travailleurs coloniaux et étrangers. Edité par le secrétariat général de la Mission Laïque Française, 1918. Brochure in-8o, 1 franc.

Nous sommes bien en retard pour signaler cette excellente brochure et la recommander à tous ceux qui ont à s'occuper de l'enseignement du français à des étrangers illettrés. Ils y trouveront de véritables leçons de pédagogie pratique, œuvre d'un maître avisé et guidé lui-même par sa longue expérience ; une étude brève et pénétrante des livres qui peuvent leur être utiles ; un résumé très suffisant des principes de phonétiques dont ils pourront avoir besoin et enfin seize leçons types qui guideront les maîtres inexpérimentés, mais de bonne volonté qui auront à entreprendre l'éducation des indigènes de nos colonies.

H. B.

Pierre Benoit. — *Kœnigsmark* (Paris, Emile-Paul, 1918, 3 fr. 50, 301 pp.).

Bien qu'il ne soit pas trop d'usage de consacrer ici à des œuvres de pure imagination un espace strictement limité, j'imagine qu'il sera permis, au moins une fois, de déroger à la règle en faveur du roman de M. Pierre Benoit. Mon exemplaire porte la mention d'une dix-huitième édition, et la justification du tirage est munie du chiffre : 7.669. Comprenne qui pourra. Mais comprenne, également, qui pourra la signification de ce volume. Pour moi, mon entendement défaille. Eh quoi, nous en sommes venus si bas ? De qui se moque-t-on en ces pages ? Voici un Monsieur, prôné par un certain clan, qui pousse la mystification au point de combiner Ponson du Terrail, Cherbuliez et Anne Radcliffe et servir à un public de dupes le plus stupide imbroglio cinématographique, en le faisant passer pour la peinture

d'une Cour allemande à la veille de la déclaration de guerre ! Et le héros est agrégé d'allemand et l'auteur se gausse de la méthode historique de M. Seignobos ! Grand Dieu du ciel, en quel âge vivons-nous donc ? Faut-il relever l'absurdité de graphies barbares et la totale absence d'ambiance de ces tableaux de film ? Et dire qu'il s'est trouvé des gens pour comparer ce défi au bon sens aux œuvres de Maurice Barrès et de Stendhal ! Mais M. Pierre Benoit, qui ne sait manifestement pas l'allemand, aurait bien tort de se gêner. Qu'il continue donc, puisque ça rapporte. Il n'a pas eu, cette fois, le prix Goncourt. Mais il a failli l'avoir. Et c'est quelque chose, dit Rachilde (1), comme le *prince consort* : « il fera des enfants à la reine ». Cependant, je n'oserais point affirmer, avec cette femme de lucide esprit, que « je me sois bien amusé » à lire *Kœnigsmark*, en dépit des réclames pour Doucet et de l'encens brûlé sur l'autel de bons camarades. Même le duel au réveille-matin — avec le : « *n'oubliez pas votre réveil* », qui est une trouvaille, en la patrie des voleurs de pendules (p. 261) — m'a laissé froid. « Vieux conte à dormir debout », oui, c'est bien cela ; comme, aussi, que « pour se consoler, Pierre Benoit a l'approbation de l'*Action Française*, une monnaie du pape qui n'est pas rien en ce temps de désunion sacrée ». Tout de même, si c'est à ce genre de littérature que doit aboutir, en matière d'études exotiques, même de caractère romanesque, le « nationalisme intégral », j'avoue préférer la méthode employée de l'autre côté de la barricade et, par exemple, *Au pays des maîtres chanteurs : Trois villes : Vienne, Munich, Berlin*, ou, du même Marc Henry, les tout récents : *Villes et Paysages d'Outre-Rhin*...

Camille PITOLLET.

Comité parlementaire d'Action à l'Etranger. La deuxième Semaine de l'Amérique Latine. Congrès tenu à Paris du 22 au 28 novembre 1917 (grand in-8° de 518 pp., *s. l. n. d.* [Imprimerie de Vaugirard, Paris]).

Voici un gros volume, récemment paru, et dont la lecture s'impose à quiconque, soucieux des destinées de notre pays, sait que de merveilleuses et vierges perspectives s'ouvrent pour nous du côté des républiques de l'Amérique Latine. Nous ne l'analyserons pas. Les professeurs de langues vivantes de l'Université auront à cœur de se le procurer, sans doute aucun, et résumer ici le contenu, aussi riche que varié, de ces 500 pages d'impression ténue serait tâche au-dessus de nos forces et dépasserait, au surplus, de beaucoup l'espace restreint dont dispose cet organe pour la bibliographie. Disons seulement que c'est surtout à la *Seconde Partie* — la *Première* consacrée aux *Discours et conférences*, n'étant nullement sans intérêt — qu'ira d'abord l'attention de nos collègues. Elle se divise en deux sections. La première, dite *économique*, comprend les pp. 137-289 et se subdivise elle-même en : *questions commerciales*, *questions maritimes* et *questions financières*, soit, en tout, 18 rapports, émanant tous de spécialistes, d'une compétence indiscutable en chacune des matières traitées. La seconde, dite *intellectuelle*, comprend les pp. 293-427. C'est, de beaucoup, la plus instructive pour nous. Tour à tour, on y traite des questions *artistiques*, *d'enseignement*, *de presse et de librairie*, *juridiques et scientifiques*, en tout, également, 18 rapports ou propositions (2). Signalons

(1) *Mercure de France*, 16 janvier 1919, p. 302. Nous savons, par une indiscrétion du *Merle Blanc*, n° 2, p. 4, que M. Pierre Benoit ne sera candidat à l'autre Académie qu'« après son troisième chef-d'œuvre ». Evidemment, ça ne saurait tarder..... Le second, ç'a été cette *Atlantide*, dont la Reine, *Antinéa*, est déjà, par son seul vocable de pseudo grécisante fantaisie, témoignage des méthodes, faussement érudites et fouilleuses, de notre épateur de bourgeois.....

(2) Une *Troisième Partie*, réservée aux *Communications*, *Débats* et *Vœux*, va des pp. 433 à 511. On y remarquera, à la discussion du

tout particulièrement le lumineux exposé fait par M. le professeur E. Martinenche, professeur de langue et de littérature espagnoles à la Sorbonne et président du *Groupement des Universités et Grandes Ecoles de France pour les relations avec l'Amérique Latine.* Sobre et net, cet exposé représente la quintessence des enseignements qui se dégagent de l'organe que dirige également M. E. Martinenche, ce *Bulletin de l'Amérique Latine*, ancien *Bulletin de la Bibliothèque Américaine*, fondé en 1911 et qui ne devrait pas manquer dans les *bibliothèques* de nos lycées — ce n'est, malheureusement, pas le cas — puisque c'est actuellement le seul périodique trimestriel fournissant, avec des articles originaux d'écrivains sud-américains ou d'américanistes notoires, une bibliographie relativement complète du sommaire des principales *Revues* de l'Amérique Latine et l'analyse critique d'ouvrages dont on chercherait vainement ailleurs un examen détaillé. M. E. Martinenche insiste, dans son rapport, sur « la nécessité d'un effort général pour le développement de l'enseignement de l'espagnol » et allègue — d'après le n° du 15 octobre 1917 de *América Latina* : voir aussi le témoignage, identique, de *« Un Interprète »*, à l'article : *Prisonniers Allemands*, du *Mercure de France* du 1er mars 1918 et notre propre article : *La « Sociedad Ibero-Americana » hambourgeoise*, dans la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes* de novembre 1916 — le zèle des prisonniers de guerre allemands pour apprendre l'idiome castillan. Il serait extraordinaire que l'on se refusât, en haut lieu, à reconnaître enfin le bien-fondé d'une cause à laquelle il n'a manqué, pour se justifier pleinement, jusqu'à présent, que la possibilité de se faire valoir avec l'extension à laquelle elle peut prétendre.....

Camille PITOLLET.

REVUES

Revue des Deux Mondes. 1er Février : Jules Cambon, l'erreur allemande sur les Etats-Unis ; André Bearnier, l'affaire Shakespeare.

Revue de Paris. 1er Février. J. Boulanger, l'affaire Shakespeare. Charles Rist, l'indemnité de guerre vue par les Allemands.

15 Février : Marc-Henry. Leipzig, Dresde et Prague.

1er Mars : Un interprète : Prisonniers Allemands (Etude extrêmement intéressante sur la vie et la psychologie des prisonniers allemands en France). Elie Halévy. Après les élections anglaises.

1er et 15 Avril : André Chevrillon. Au pays d'Alsace et de Lorraine.

Mercure de France. 16 Mars 1919 : C. Pitollet. Comment Bismarck expliquait l'échec de la « Commune ». — Analyse intéressante d'un article de Brugel paru dans l'*Œsterreischiche Rundschau*. 1. 2. 16. — et traduction du *pro memoria* résumant les vues du chancelier sur les causes de l'échec de la Commune à Paris.

L'Opinion. 1, 15, 22 mars, 5, 19, 26 avril, 3 et 17 mai. Nous continuons à signaler à nos collègues la série des articles des **Compagnons**

rapport de M. Martinenche, l'opinion d'un Argentin, M. Lamy, demandant qu' « en vue du rapprochement franco-américain latin », l'enseignement de l'espagnol et du portugais fût confié à des Américains Latins plutôt qu'à des Français, des Portugais ou des Espagnols » (p. 487). Il va sans dire que, dans la bibliothèque du professeur de langues vivantes, le volume que nous signalons doit prendre place à côté de son aîné : *La Première Semaine de l'Amérique Latine. Congrès tenu à Lyon du 2 au 7 décembre 1916* (gr. in-8° de 397 pp., *s. l. n. d.* [Imprimerie Diéval, Paris]), où il y a déjà un passage sur l'enseignement de l'espagnol et du portugais (p. 235-236 et p. 381).

sur l'UNIVERSITÉ NOUVELLE, qui valent tous d'être lus et examinés de très près ; après avoir porté la pioche sur l'ancienne organisation, ils nous donnent maintenant leurs projets de reconstruction de l'Enseignement à tous les degrés. Dans leur projet de réforme de l'Enseignement secondaire nous découpons ce qui se rapporte aux langues vivantes :

Les langues vivantes et la méthode directe

« On peut se servir de deux façons d'une langue vivante : pour la parler ou pour la lire. Il faut sans doute concilier les deux points de vue, mais si l'un d'eux doit l'emporter dans les classes, ce doit être le second. On n'apprend guère à parler autrement que par la méthode directe ; elle a l'avantage de faire passer l'usage de la langue étrangère en réflexes, mais elle a l'inconvénient de n'assurer qu'une connaissance instinctive et qui manque de solidité. La bonne vieille méthode grammaticale peut seule donner cette assise sans laquelle toute acquisition est éphémère. Or c'est au lycée seulement qu'on peut l'employer : plus tard, en effet, dans la vie, le temps manque pour cela, tandis que, si le besoin s'en fait sentir, on trouvera facilement quelques heures par semaine pour des exercices de conversation dans des instituts spéciaux, qui rafraîchiront les connaissances acquises et achèveront l'éducation de l'oreille et du gosier. La classe au contraire, fort propre aux études livresques, n'est pas faite pour ce dressage-là. Les élèves y seront toujours trop nombreux pour que la méthode directe y soit efficace. Dès lors s'y consacrer, c'est y perdre son temps.

Nous ne prétendons pas pourtant la proscrire du lycée, mais il faut la reléguer hors de la classe. Il faut absolument que nos établissements d'instruction s'adjoignent de *nombreux lecteurs étrangers* qui prendront les élèves par petits groupes, suivant leur force et non suivant leur classe, et qui feront avec eux de purs exercices de conversation. Le détail de cette organisation est à étudier : nous ne faisons ici que suggérer le principe. » *22 Mars.*

L'Ecole et la Vie. A la veille de la rénovation urgente de l'Education nationale, le journal « **l'Ecole et la Vie** », a eu l'idée d'organiser un concours-referendum entre ses lecteurs pour faire établir par eux « *quelles sont les 7 réformes scolaires les plus urgentes* » :

« Aux divers indices qui se multiplient et que « l'*Ecole et la Vie* » enregistre soigneusement, il est facile de voir que l'heure des réformes scolaires va sonner.

« A tous les moyens déjà employés par les associations, par les initiatives privées ou par les initiatives parlementaires, par le personnel ou par l'administration, nous avons songé, sans autre esprit de concurrence que l'émulation pour le meilleur avenir de l'enseignement national, à ajouter un moyen nouveau : l'action de la masse individuellement consultée, c'est-à-dire une sorte de referendum.

« *Quelles sont les réformes scolaires les plus urgentes* ?

« Si un grand nombre de suffrages pouvait déterminer librement nos besoins scolaires les plus pressants, ne serait-ce pas une précieuse indication pour les réformateurs de demain, en ce pays de suffrage universel ? »

Revue France. 1919. *2 et 3.* E. Wust. La Notion de *patrie* en Alsace. *4.* F. Bertaux. Guillaume II et sa génération : une prophétie. *5.* Ch. Cestre. L'Amérique et la paix ; F. Berteaux, les Allemagnes. *6 et 7.* Benjamin Valotton. Et la Suisse.

L'Education. Déc. 1918. Notes sur le rapport du comité concernant la place des sciences de la nature dans les programmes de la Grande-Bretagne. — Notes à lire où nous découpons le passage suivant :

« Le principal défaut de notre éducation ne réside pas dans le temps consacré à l'étude du latin et du grec, mais dans *le fait que tant d'an-*

nées se passent à l'école à ne rien apprendre. Après neuf ans d'études, les neuf dixièmes de nos garçons ne peuvent lire un texte ancien. Ils peuvent avoir acquis quelques vagues connaissances de mythologie classique, mais ils ne savent rien de la manière dont vivaient les Grecs, du rôle de la philosophie ou de l'art grecs dans la formation des idées modernes, ni de l'évolution qui rattacha les institutions occidentales à celles de Rome. Quoique leurs études aient été presque entièrement littéraires et grammaticales, ils sont incapables de parler ou d'écrire couramment aucune langue, même la leur. Et non seulement ils n'ont rien trouvé qui pût leur servir de guide spirituel dans la vie, mais leur enthousiasme intellectuel est éteint, leur curiosité est morte. »

Revue des Langues Romanes. Août-Déc. 1918. C. Pitollet : Bibliographie très soigneusement établie, et apparemment très complète des œuvres Houston Stwart-Chamberlain, suivie de la traduction d'une lettre tout à fait curieuse de Chamberlain (du 22 sept. 1914), panégyrique de la langue allemande « unique indiscutablement dans sa majesté et la plénitude de sa vie au point d'exclure toute comparaison ».

« La langue française est devenue exactement, ce que le voulait sa monarchie exigeant l'absolue unité, l'unification et l'uniformité. La Révolution Française a pu détruire la Bastille de pierre ; la Bastille intellectuelle est toujours debout. L'esprit de ce peuple est toujours en prison et après avoir montré également l'infériorité de sa langue maternelle Chamberlain imagine la langue allemande devenant un jour la langue universelle. »

Dans le **Réveil de la Marne** du 24 janvier 1919, sous le pseudonyme de Fer, un de nos collègues de lettres a publié un intéresant article documenté, plein de faits et d'idées, sur l'imprudence et l'aveuglement de ceux qui ne veulent plus apprendre l'allemand, sur la nécessité d'apprendre l'anglais et l'allemand et sur l'intérêt primondial qu'il y a pour les gens de l'Est à savoir cette dernière langue.

Réponses au Questionnaire relatif à une réforme éventuelle des épreuves de langues vivantes aux examens

	OUI						NON				
	Lycées de garçons		Lycées de filles				Lycées de garçons		Lycées de filles		
	All.[1]	Ang.	All.	Ang.	L. M.	Total	All.	Ang.	All.	Ang.	L. M.
Votants.	222	159	27	34	25	467					
Questions d'ordre général											
1° Y a-t-il lieu de modifier l'examen actuel ?	196	145	25	22	21		22	21	1	6	4
2° Y a-t-il lieu en particulier de modifier l'épreuve écrite actuelle en B et D ?	180	123	22	18	19		26	35	0	5	2
3° Est-il nécessaire que les épreuves soient identiquement les mêmes pour l'allemand, pour l'anglais et pour les langues méridionales ?	52	45	5	2	9		190	113	23	26	14
4° N'y a-t-il pas lieu d'adopter les mêmes épreuves pour le diplôme de fin d'études des jeunes filles que pour le baccalauréat ?	130	106	27	26	17		21	21	1	1	2
Epreuves des sections A et C											
5° N'y a-t-il pas lieu d'établir une épreuve écrite, au moins élémentaire, pour les sections A et C, qui n'ont actuellement qu'une épreuve orale et une langue unique ?	196	149	21	25	20		22	16	1	3	0
Epreuves de 2e langue											
6° N'y a-t-il pas lieu d'établir une épreuve écrite élémentaire pour la seconde langue ?	163	124	24	22	18		59	31	1	7	3
A. A l'Ecrit ?	67	49	9	7	5		0	1	9	6	3
B. A l'Oral ?	45	74	17	16	9		33	0	2	1	1
Epreuves de la 2e partie											
7° L'épreuve actuelle de la 2e partie du baccalauréat (Philosophie et Mathématiques) est-elle suffisante ?	37	24	1	1	4		60	130	16	25	15
8° N'y aurait-il pas lieu de la renforcer par une interrogation écrite donnée à l'oral (donc ne comptant pas pour l'admissibilité), comme cela se pratiquait au baccalauréat avant 1902 et récemment encore aux examens de Polytechnique ?	165	132	19	28	14		26	28	0	1	2

(1) All. = allemand ; Ang. = anglais ; L. M. = langues méridionales, espagnol, italien, arabe.

	OUI					NON				
	Lycées de garçons		Lycées de filles			Lycées de garçons		Lycées de filles		
	All.	Ang.	All.	Ang.	L.M.	All.	Ang.	All.	Ang.	L.M.
9° N'y a-t-il pas lieu de relever le coefficient actuel et de le rendre égal dans les deux sections (Philosophie et Mathématiques) ?	196	148	21	22	20	2	12	0	3	1
Concours d'admission aux grandes Ecoles										
10° N'y a-t-il pas lieu de réclamer l'obligation de deux langues, et lesquelles ?	163	107	19	27	17	26	36	2	2	3
Allemand	134	101	15	13	9	0	0	0	0	0
Anglais	125	99	20	15	12	3	2	0	0	0
Russe	15	9	—			27	16	8	0	
Esp. Ital. Arabe	24	21	6	2	10	21	14	5	0	
Projets d'épreuves écrites										
I. — Examens de fin d'études scolaires (Baccalauréat et, éventuellement, diplôme des lycées de filles)										
A. Rédaction libre (Maintien du *statu quo*).	37	44	3	10	5	149	96	22	18	14
B. Rédaction libre sur un sujet se rattachant d'une façon générale à un texte de *version* préalablement traduit par le candidat. (*Voir spécimen B*).	50	29	9	8	4	115	95	13	13	9
C. Rédaction libre sur des *questions précises* se rapportant à un texte de *version* préalablement traduit par le candidat, Et suivi de quelques *questions de grammaire* se rapportant étroitement au même texte. (*Voir spécimen C*).	78	64	11	5	7	90	71	12	19	7
Ces *questions de grammaire*, ainsi que les *réponses*, devront-elles être *en langue étrangère ?*	35	28	3	2	1	34	1	1	0	
ou *en français ?*	46	30	5	2	3	19	3	1	—	
D. Version, commentaire grammatical et rédaction libre (*Voir spécimen D*).	56	37	9	14	5	90	82	11	2	9
E. Version et retraduction indirecte (*Voir spécimen E*).	65	33	8	4	2	112	97	15	15	9
F. Narration ou thème d'après un texte assez long donné en français.	32	25	2	1	6	116	89	16	19	7
II. — Concours d'admission aux grandes Ecoles										
E. Version suivie d'un texte de retraduction indirecte (*thème d'imitation*). (*Voir spécimen E*).	64	43			9	69	70	—	—	4
G. Version seule. (Système actuel à Polytechnique et à St-Cyr).	9	4			1	119	93	—	—	9
H. Thème et version de difficulté moyenne. (Concours de Polytechnique et de St-Cyr en 1916).	112	95			12	47	31			5

Ces votes se totalisent donc de la façon suivante :

Questions d'ordre général

Votants : 467.

	OUI	NON
1°	309	54
2°	362	68
3°	113	266
4°	316	46
5°	411	42
6°	351	101
A l'Ecrit :	137	
A l'Oral :	191	
7°	67	246
8°	358	57
9°	407	18
10°	233	69
Allemand	252	
Anglais	276	
Russe	24	
Langues mérid. et Arabe	68	

Pour le maintien du *statu quo* (Rédaction libre A) 99
Pour la Version avec rédaction libre 386
Spécimen C 165, D 121, B 100 = 386 (1)
Pour la Version avec rédaction libre et grammaire C 165
— — — — D 121 = 286
Pour la Version avec retraduction. Spécimen E 107
Pour la Narration ou le Thème — F 32

GRANDES ECOLES

Pour Thème et Version (H) 219
— Version avec retraduction (E) 116
— Version seule (G) 14

Section Régionale de Poitiers de l'Association des Professeurs de langues vivantes de l'Enseignement public

Assemblée générale du 18 mai 1919

La Section Régionale de Poitiers de l'Association des Professeurs de langues vivantes de l'Enseignement Public s'est réunie en Assemblée générale le dimanche 18 mai 1919, à 10 heures, à la Faculté des Lettres de Poitiers, sous la présidence de M. Castelain, professeur à l'Université de Poitiers.

M. Castelain expose la situation actuelle de la S. R., dont l'activité est restée suspendue depuis 1914 par suite de la mobilisation de la plupart de ses membres. De nombreux changements ont eu lieu dans le personnel enseignant des langues vivantes de l'Académie, si bien que le Bureau s'est trouvé dans l'impossibité de convoquer individuellement tous les professeurs. Cependant, des convocations ont été envoyées dans tous les établissements d'enseignement de l'Académie.

Le secrétaire donne ensuite lecture des statuts de la S. R. qui sont approuvés et ratifiés unanimement par l'Assemblée. Une seule question a été soulevée. Elle avait trait au recrutement des membres de la S. R. admis au titre d' « adhérents régionaux ». Pouvait-on admettre

(1) L'excédent du chiffre total des suffrages sur le nombre des votants provient de ce qu'un certain nombre de ces derniers ont voté indifféremment pour plusieurs systèmes qui leur semblaient analogues, notamment C et D.

comme adhérents régionaux (cotisation de 1 fr.), des membres du personnel enseignant, par conséquent des professeurs susceptibles de devenir membres actifs de l'Association ? L'Assemblée est d'avis que leur admission à titre d'adhérents régionaux pourrait tendre à l'affaiblissement de l'Association qui serait de ce fait privée d'une partie de ses ressources pécuniaires, et décide de s'en tenir aux termes des statuts (art. 1), qui n'admettent comme adhérents régionaux que les personnes non susceptibles de faire partie de l'Association.

Le Trésorier, M. Malarmey, fait l'exposé de la situation financière de la S. R. Il constate que beaucoup de cotisations n'ont pas été versées depuis 1914 et qu'il est impossible de songer à faire rentrer ces cotisations en retard. D'ailleurs aucune dépense n'ayant été faite pendant la période correspondante, la caisse de la S. R. n'est pas en déficit. Des félicitations et des remerciements sont adressés au Trésorier.

Le Président soumet ensuite à l'Assemblée une proposition de M. Hirtz, vice-président, tendant à admettre dans la S. P. de Poitiers les professeurs des Académies voisines où n'existent pas encore de Sections régionales.

Considérant que ces Sections ne tarderont vraisemblablement pas à se créer, l'Assemblée décide de s'abstenir.

Questions intéressant le personnel

1° *Services rétribués au tarif des heures supplémentaires*

Mme Godillon signale que dans les Ecoles Normales et dans les Ecoles Primaires Supérieures, il existe encore des professeurs chargés d'un certain nombre d'heures d'enseignement ne constituant pas un service complet, et payées au tarif des heures supplémentaires, soit 150 francs. Les professeurs forcés d'accepter un poste ne comportant que de 8 à 10 heures d'enseignement se trouvent ainsi réduits à un traitement tout à fait insuffisant.

M. Duméril signale que certains professeurs de Cours Secondaires se trouvent dans le même cas.

Regrettant unanimement cette situation, l'Assemblée émet le vœu *que les professeurs chargés de l'enseignement des langues vivantes dans un établissement d'enseignement public reçoivent au minimum le traitement complet de la catégorie à laquelle ils appartiennent et que leurs heures de services ne soient rétribuées au taux des heures supplémentaires que lorsque ces heures s'ajoutent à un service normalement rétribué.*

2° *Economies réalisées au préjudice du personnel*

Un membre de l'Assemblée signale que dans certains établissements (Ecoles Normales), l'Administration, par mesure d'économie, pour éviter de verser l'indemnité de 300 francs à un professeur de langues vivantes diplômé, charge d'une partie de l'enseignement des langues vivantes un professeur non diplômé et n'ayant par conséquent pas droit à ladite indemnité.

L'Assemblée, considérant que cette pratique est préjudiciable à l'enseignement et lèse injustement, pour réaliser une économie insignifiante, les intérêts du professeur diplômé, émet à l'unanimité le vœu que :

lorsque dans un établissement se trouve un professeur qualifié par ses grades pour l'enseignement des langues vivantes, cet enseignement ne soit pas confié à un professeur non diplômé.

L'Assemblée émet également le vœu que, lors du relèvement général des traitements dans l'Université, les indemnités spéciales aux professeurs de langues vivantes soient augmentées dans les mêmes proportions que le traitement de la catégorie intéressée.

3° Dédoublement des classes de langues vivantes

Considérant que les effectifs des classes d'anglais des Lycées, Collèges et Ecoles Primaires Supérieures prennent des proportions anormales (on a vu jusqu'à 57 élèves dans une classe de 1re de Lycée et jusqu'à 95 élèves dans une classe d'Ecole Primaire Supérieure de l'Académie de Poitiers.

Considérant qu'un effectif trop nombreux dans une classe de langues vivantes est extrêmement préjudiciable à l'enseignement, et constitue, sans profit pour personne, une cause évidente d'épuisement pour le professeur,

Considérant d'autre part que la raison de disponibilités insuffisantes en personnel que l'Administration faisait justement valoir pendant la guerre n'existe plus maintenant que la plupart des professeurs mobilisés ont regagné leurs postes et que les délégués ont été conservés en surnombre,

L'Assemblée émet à l'unanimité le vœu *que le règlement prévoyant le dédoublement des classes de langues vivantes de plus de 25 élèves dans les Lycées et Collèges soit partout et automatiquement appliqué, et que des dispositions de même nature soient prises et appliquées pour les Ecoles Primaires Supérieures.*

4° Classes géminées

Les professeurs des collèges exposent que dans certains petits établissements d'enseignement secondaire les élèves de langues vivantes des classes de 5e et 6e, ou de 6e et 2e (2e langue) se trouvent réunis. Il y a même des exemples de classes de sixième, cinquième et seconde 2e langue géminées !

D'autre part, dans ces mêmes établissements, le nombre d'heures prévu pour l'enseignement des langues vivantes dans les différentes classes se trouve considérablement réduit. Pour ne citer qu'un exemple, les classes d'allemand en 2e langue du Collège de jeunes filles de Poitiers (établissement important où un grand nombre d'élèves se préparent à subir les épreuves du Baccalauréat B) ne comportent qu'une heure d'enseignement par semaine.

En présence de ces faits qu'elle est unanime à déplorer, l'Assemblée émet le vœu

1° *que, dans aucun cas, les élèves de langues vivantes d'une classe du premier cycle ne soient réunis aux élèves d'une classe du second cycle,*

2° *que, dans aucun cas, les élèves de cinquième et de sixième des Lycées et Collèges ne soient réunis pour les langues vivantes,*

3° *que le nombre d'heures d'enseignement prévu par le Programme d'études pour les langues vivantes dans les différentes classes soit effectivement donné dans tous les établissements.*

5° Maximum d'heures de service

Considérant que l'enseignement des langues vivantes par les méthodes actuelles est beaucoup plus fatigant que tout autre,

que la fatigue du professeur croît en raison de l'augmentation de l'effectif des classes,

que cette fatigue est plus grande pour les professeurs plus âgés,

L'Assemblée émet à l'unanimité le vœu

1° *que le nombre maximum des heures de services actuellement dues par les professeurs de L. V. pour chaque catégorie ne soit pas augmenté,*

2° *qu'une réduction d'une heure au moins soit accordée aux professeurs de L. V. lorsque l'effectif total de leurs classes dépassera un certain nombre (par exemple 100 élèves),*

3° *que des réductions d'heures de service soient prévues pour les professeurs âgés.*

QUESTIONS PÉDAGOGIQUES

Epreuves de Langues Vivantes au Baccalauréat

L'Assemblée décide d'accepter les résultats du referendum organisé par les soins du Bureau de l'Association.

Elle formule toutefois quelques réserves au sujet du genre de questions posées aux candidats à la suite de la version. Elle voudrait voir bannir en particulier de ces questions les simples définitions de mots.

Les divers projets soumis aux professeurs lors du referendum ne précisaient pas non plus si l'usage d'un dictionnaire restait prévu pour ces différentes épreuves.

Il paraît évident que la plupart des questions posées à la suite de la version (Spécimen C), notamment pour l'anglais (explication des mots *to start, topic, to improve*, etc.), suppose la suppression du lexique en langue étrangère actuellement entre les mains des candidats. Il faudra donc mettre à la disposition des candidats un dictionnaire étranger-français, ou supprimer purement et simplement l'usage du dictionnaire.

Après une assez longue discussion, l'Assemblée se prononce unanimement pour *la suppression pure et simple du dictionnaire*. Il sera toujours facile de choisir un texte de version à la portée des candidats. Si par accident ce texte renfermait un mot rare, une expression difficile, rien n'empêcherait d'ajouter au texte soit une note explicative, soit une traduction.

Abandon de l'étude de la langue allemande

L'Assemblée Générale de la S. R. est unanime à déplorer l'abandon de l'étude de la langue allemande.

En plus de toutes les causes qui ont amené progressivement cet abandon, il semble qu'il y ait dans l'Administration un mot d'ordre donné pour déconseiller aux parents de faire apprendre la langue allemande à leurs enfants.

Considérant que les raisons d'apprendre l'allemand qui existaient pour les Français avant la guerre existent encore aujourd'hui,

Considérant que ces raisons sont même renforcées du fait de la reprise de nos relations administratives, intellectuelles, industrielles et commerciales avec nos anciennes provinces reconquises, et de la situation résultant d'une longue occupation par nos armées des régions de la rive gauche du Rhin.

L'Assemblée Générale émet à l'unanimité *le vœu que l'Administration dans l'Enseignement Secondaire n'exerce pas comme elle le fait parfois auprès des familles une pression tendant à détourner les élèves de l'étude de la langue allemande.*

Création dans l'Académie de Poitiers d'un enseignement pédagogique des Langues Vivantes sous les auspices de la S. R.

Un projet d'organisation sous les auspices de la S. R. des conférences pédagogiques ayant trait à l'enseignement des langues vivantes est présenté par M. Castelain au nom du Vice-Président, M. Hirtz.

En présence de l'importance de la question, l'Assemblée décide de la réserver et de la placer à l'ordre du jour de la prochaine réunion.

Bourses de Voyage et de séjour à l'Etranger

Sur la proposition de Mlle Tiégloss (Le Dorat), l'Assemblée Générale de la S. R. émet le vœu :

1° *que les bourses de voyage et de séjour à l'étranger qui étaient autrefois attribuées annuellement aux maîtres et aux élèves pour les langues vivantes soient rétablies ;*

2° *qu'en raison de l'accroissement de la cherté de la vie ces bourses soient considérablement augmentées.*

RENOUVELLEMENT DU BUREAU

Il est procédé ensuite à l'élection du nouveau Bureau, M. Castelain informe l'Assemblée que MM. Malarmey et Ruyssen, qui ont rempli pendant de nombreuses années consécutives les fonctions de trésorier et de secrétaire de la S. R., aspirent à prendre du repos et ne se représentent pas.

A la suite du scrutin le Bureau suivant est constitué pour l'année 1919 :

Président : M. M. Castelain, Professeur à l'Université de Poitiers ;
Vice-Présidente : Mme Godillon, Professeur à l'E. P. S. de Poitiers ;
Vice-President : M. Hirtz, Professeur au Lycée de Poitiers ;
Secrétaire : M. Duméril, Professeur au Lycée de Poitiers ;
Trésorier : M. Guy, Professeur à l'Ecole Normale de Poitiers ;
Membres du Comité : Mlles Chaigneau et Pivetaud, Professeurs au Collège de Jeunes Filles de Poitiers ; M. Roché, Professeur au Collège de Saint-Maixent ; M. Macary, Professeur à l'E. P. S. de Châtellerault.

PROCHAINE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La prochaine Assemblée Générale est fixée au Jeudi 5 Juin, à 1 h., à la Faculté des Lettres de Poitiers.

Ordre du Jour :

1° Expériences faites en classe sur la nouvelle épreuve proposée à la suite du referendum pour le baccalauréat. Résultats obtenus.

2° Création d'un enseignement pédagogique des langues vivantes sous les auspices de la Section Régionale.

3° Etudes des moyens propres à faciliter la suite de leurs études de langues vivantes aux élèves sortant des Ecoles Normales Primaires ou des Ecoles Primaires Supérieures.

4° Questions diverses.

La séance est levée à midi 20.

Le Secrétaire : H. Ruyssen. — *Le Président :* M. Castelain.

Poitiers, le 22 Mai 1919.

Question des Langues vivantes aux Examens d'entrée des Ecoles d'Arts et Métiers

Réponse de M. le Directeur de l'Enseignement Primaire à M. Pinloche

Paris, 10 avril 1919.

Monsieur le Président,

Conformément au désir que vous avez bien voulu m'exprimer, j'ai transmis à M. le Ministre du Commerce, en l'appuyant d'un avis favorable, le vœu que vous m'aviez présenté au nom de l'association des professeurs de langue vivantes, relatif au rétablissement de l'épreuve de langues vivantes au programme du concours d'admission des écoles nationales des arts et métiers.

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'à la date du 25 mars dernier, M. le Ministre du Commerce m'a avisé que son administration s'est préoccupée de cette question, et que le rétablissement de l'épreuve de langues étrangères est envisagé pour les concours des écoles nationales d'Arts et Métiers de 1920.

Pour le ministre et par autorisation
Le Directeur de l'Enseignement Primaire,
Conseiller d'Etat.

P. Lapie.

Les Langues vivantes dans les Armées alliées

M. Pinloche a été désigné par M. le Directeur de l'Enseignement secondaire pour représenter le Ministre de l'Instruction publique à la Commission interalliée de l'enseignement des langues vivantes dans les armées alliées, présidée par le général Marillier.

Concours du Certificat pour les Démobilisés

Par arrêté du 17 avril dernier, le Ministre de l'Instruction publique a décidé qu'une session spéciale, réservée aux candidats démobilisés ou mis en sursis à une date postérieure à l'armistice, s'ouvrira le 3 octobre 1919 pour l'obtention du Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges.

Nous sommes particulièrement heureux, au point de vue de l'équité, de cette mesure prise par M. le Ministre de l'Instruction publique, dont nous avions appelé la bienveillante attention sur les candidats au certificat mobilisés depuis 1914 et exclus sans raisons valables de la session spéciale réservée à leurs camarades de l'agrégation.

Séjours à l'Etranger

A propos de différentes demandes qui lui sont parvenues de plusieurs collègues, notamment de M. Renoir (Louis-le-Grand), au sujet des difficultés presque insurmontables que l'on rencontre en ce moment pour se rendre en Angleterre et y séjourner, M. Pinloche fait savoir que M. le Directeur de l'Enseignement secondaire, à qui il a soumis personnellement la question, a bien voulu lui promettre d'appuyer auprès du Ministre des Affaires étrangères toute demande qui lui serait adressée par les membres de l'Enseignement secondaire, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs élèves, en vue d'obtenir rapidement les autorisations nécessaires pour un séjour d'études.

CORRESPONDANCE

La rédaction se fait un plaisir et un devoir de communiquer à nos collègues la lettre suivante :

Tourcoing, le 3 avril 1919.

Mon cher Président,

En vous retournant le questionnaire concernant les épreuves de langues vivantes à remanier, je me fais l'agréable devoir de vous présenter les félicitations d'un « ressuscité » pour les travaux accomplis par notre société pendant ces années de guerre.

La lecture des « Langues Modernes » m'a permis de reprendre contact avec le monde auquel je suis si attaché, de nos collègues qui ont su comprendre et faire leur devoir, modestement et noblement.

Je ne sais si les circonstances nous permettront de reconstituer aussi vite que nous le voudrions notre Groupement Lillois. J'ai déjà repris conctact avec M. Piquet, notre courageux — (j'ai partagé ses angoisses et ses labeurs comme otage) — président de section et notre désir commun est de faire tous nos efforts pour faire renaître dans sa belle activité d'antan la petite société régionale.

J'ai lu avec une émotion assez naturelle les souvenirs de nos collègues « prisonniers » de représailles et professeurs dans des circonstances particulières. J'ai moi-même traversé les mêmes aventures et suis heureux de trouver dans nos annales trace de ces circonstances bien étranges... et douloureuses. Vous pourrez par mon ami Wahart qui a rendu tant de services aux otages de Lithuanie obtenir des détails bien intéressants.

Voulez-vous, en me rappelant au bon souvenir de nos collègues du Bureau les assurer de ma grande sympathie et de mon bien cordial dévouement.

A. Beltette.

Adhésions nouvelles

MM. Cayrou, prof. collège, Le Blanc ; Colle, prof. collège, Bergerac. Mlle Daunois, prof. E. P. S., Tulle. MM. Deconde, prof. collège, Joigny ; Dellers, prof. collège, Lisieux. Mlle Descouchant, prof. collège j. f., La Châtre. Mlle Durand, prof. collège, Corte. M. Génévrier, prof. lycée, Roanne. M. Gérard, prof. collège, Guebwiller. Mlle Marbot, prof. E. P. S., Tulle. Mlle Pedon, Schio, Italie. Mlle Perdoncini, prof. lycée j. f., Niort. Mlle Pieyre, prof. lycée, Tulle. Mme Rainaud, prof. collège, Auxerre. M. Marcel Régnier, prof. collège, Barbezieux. M. Sauvage, prof. lycée Buffon. Mlle Sauzet, Montmartel-Saillans.

Nécrologie

Henri Coudray (1870-1918)

Henri Coudray, né à Nogent-le-Rotrou, fit de très bonnes études au collège de sa ville natale ; puis il vint à la Sorbonne. Il passa la licence ès lettres, le certificat d'aptitude d'allemand et obtint comme poste de début une chaire au collège de Compiègne.

Il y resta 8 ans ; et revint sur sa demande en 1903 enseigner dans l'établissement même dont il avait été un élève modèle.

En 1914, quoique souffrant, il tint à mettre ses forces déclinantes au service de la patrie ; G. V. C. d'abord, désigné ensuite pour le contrôle postal de Pontarlier, il revint à Nogent comme gendarme auxiliaire ; mais Coudray avait trop présumé de ses forces, renvoyé dans ses foyers, il essaya de reprendre ses classes et fut emporté subitement par la maladie contre laquelle il luttait depuis de longues années.

Profondément dévoué à sa profession, s'intéressant vivement à tous les problèmes de pédagogie, Henri Coudray a été un excellent professeur, très aimé de ses élèves ; desservi par un aspect un peu rude, par une réserve très grande, par une réelle timidité, il laissera le souvenir d'un homme loyal, intelligent, méthodique et laborieux, d'une âme délicate et sensible. (M. Bruyant).

M. Dardel

« M. Dardel, né en Suisse romande en 1857, fit d'excellentes études secondaires à Lausanne et à Genève, se prépara à l'enseignement des langues vivantes, étudia ensuite dans diverses universités étrangères, notamment à Tubingue. Il poursuivit d'ailleurs parallèlement de fortes études de théologie auxquelles il se consacra pendant plusieurs années. En 1893, après avoir subi avec succès les épreuves du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand, il venait définitivement à l'Université de France et débuta au Collège de Nogent-le-Rotrou. Dans ce poste, malgré le dur labeur de sa fonction, il tint à se perfectionner encore dans sa spécialité et se prépara à l'agrégation d'allemand. Nommé en 1898 au Collège de Montargis, il y a exercé jusqu'au moment où la mort l'a saisi avec tant de brutalité.

« Nous perdons en lui un collaborateur dévoué et instruit, un collègue plein de sens et de mesure, un homme excellent, vers qui allaient toutes nos sympathies.

« Il aimait profondément sa fonction, portait un intérêt affectueux à ses élèves et déplorait, malgré que sa tâche en fut diminuée, qu'un courant regrettable, né de la guerre et de l'aversion que nous inspirent les Allemands, éloignât de plus en plus nos élèves de l'étude de la langue allemande.

(Extrait du discours prononcé par M. le Principal du Collège de Montargis).

M. Denis

Allocution de M. Bloume, proviseur du Lycée de Valenciennes.

Nous ne pourrons jamais oublier la période si douloureuse de l'occupation ennemie, suivie des horreurs du bombardement ou de l'évacuation forcée, car la mort a fauché parmi nous sans compter et le nom de M. Denis vient s'ajouter à la longue liste de tous ceux que

l'on doit à juste titre considérer comme des victimes de la guerre, ou plus exactement de la barbarie allemande. En effet, notre regretté collègue nous est ravi après une très courte maladie dont rien ne permettait, semble-t-il, de prévoir la rapide et fatale issue, mais dont la gravité est imputable aux souffrances physiques et morales que nous avons éprouvées sous le joug odieux de l'étranger.

La vie de M. Denis s'est écoulée dans la simplicité de l'effort régulier et constant ; elle fut toute unie et toute droite, partagée entre le travail personnel, le patient labeur de l'enseignement, les joies et les peines ordinaires de la famille.

Né le 11 juillet 1854 à Laviéville, dans la Somme, il fit de solides études qui lui permirent d'obtenir le Brevet de Cluny en 1875 et le Certificat d'Aptitude à l'enseignement de l'anglais en 1876. Il fut d'abord professeur à l'Ecole de Cluny, où il avait été élève-maître, puis au Collège de Soissons. En mars 1882, il fut nommé chargé de cours au Lycée du Puy et en cette qualité il exerça les fonctions de professeur d'anglais aux Lycées de Roanne et d'Aurillac. En octobre 1907, il eut enfin la satisfaction d'être rappelé dans le Nord et c'est alors qu'il débuta au Lycée de Valenciennes, pour ne plus le quitter.

M. Denis vécut heureux dans notre ville, qu'il avait adoptée comme sienne. Tout lui souriait d'ailleurs : son fils dont le vœu le plus cher était de marcher sur les traces d'un père tendrement aimé, était entré, lui aussi, dans l'Université comme professeur agrégé d'anglais et sa fille préparait dans d'excellentes conditions le concours d'admission à l'Ecole de Sèvres. Mais les fatigues de l'enseignement et les atteintes répétées d'une bronchite chronique minèrent peu à peu le tempérament pourtant robuste de notre collègue. En juillet 1914, prématurément épuisé, il obtint de faire valoir ses droits à une pension de retraite.

Survint la guerre. Sans hésiter, M. Denis accepta de reprendre du service actif, pour nous aider à combler les vides créés par la mobilisation et, pendant plus de quatre ans, à force de courage, d'énergie et de vaillance, il nous fut au Lycée d'un précieux secours.

Pourtant sa santé, déjà très compromise, devenait chaque jour plus précaire et plus chancelante : les restrictions alimentaires jointes aux vexations de toute espèce que nous dûmes subir, les dangers mêmes que nous courûmes et plus encore les tortures morales causées par l'éloignement d'un fils, l'orgueil de sa vieillesse, achevèrent bientôt d'abattre ses dernières forces de résistance. Depuis longtemps il ne vivait plus que par les soins dévoués d'une épouse et d'une fille dont la tendresse s'ingéniait à lui adoucir les soucis et les difficultés matérielles. Les souffrances de l'évacuation déterminèrent enfin le mal funeste qui, s'insinuant dans un organisme mal défendu, vient brusquement d'arracher notre ami à l'affection des siens.

Telle fut la vie de M. Denis. La guerre l'a empêché de goûter un repos qu'il avait bien mérité ; elle a même abrégé son existence. Mais il a eu la consolation suprême de revoir son fils et la douce joie d'assister au triomphe éclatant de nos armées victorieuses.

Que dire désormais du professeur et de l'homme ? Son enseignement a contribué à former de nombreuses générations de jeunes Valenciennois, et je suis sûr d'être leur interprète en rendant hommage à leur maître, à sa valeur pédagogique, à son sentiment profond du devoir, à son esprit de justice, à la fermeté de son caractère. D'une grande discrétion à l'égard d autrui, M. Denis se renfermait lui-même dans une réserve parfois un peu farouche, cachant ainsi sa vie intérieure. Ce serait sans doute lui être infidèle que de dévoiler les qualités qu'il se plaisait à masquer aux regards ; mais ce que je puis dire, c'est qu'il savait être obligeant et dévoué aux amis qu'il s'était choisis et qu'il avait éprouvés ; ce que je puis dire, c'est qu'il était délicatement sensible sous une apparence de froideur qui couvrait de la timidité plus que de la rudesse ; ce que je puis dire enfin, c'est qu'il fut un homme droit, d'une grande honnêteté morale, un homme à l'es-

prit vraiment libéral, respectueux des croyances d'autrui, mais inébranlablement attaché jusque dans la mort aux principes qui l'avaient éloigné de toute foi religieuse.

Et maintenant, Messieurs, permettez-moi, en disant un dernier adieu à notre excellent collègue, d'adresser en votre nom l'expression de votre profonde sympathie à sa veuve et à ses enfants. Puissent-ils trouver quelque adoucissement à leur peine dans l'affirmation des regrets qui emplissent notre cœur.

Miss Williams (1)

C'est avec une émotion profonde qu'un de ceux qui eurent le privilège de connaître Miss Edith Williams depuis le temps où elle était étudiante en Sorbonne, vient lui apporter son suprême hommage et lui dire un dernier adieu. Devant sa tombe s'évoque une vie qui a peu d'égales pour la simple unité, pour la droiture de la marche, la fermeté sans défaillance et l'inlassable énergie.

Je la revois telle qu'elle était en 1883, alors que, sous la direction d'Alexandre Beljame, elle préparait ce concours d'agrégation où, sur les femmes et les hommes encore mêlés sur la même liste, elle devait conquérir la première place, — mémorable succès qui lui ouvrit les portes des Ecoles de Sèvres et de Fontenay-aux-Roses, ainsi que celles des Maisons de la Légion d'Honneur, et lui assura pendant toute sa carrière la primauté dans l'enseignement féminin de la langue anglaise. Sa joie de cette réussite sans précédent se reporta toute sur sa mère, avec laquelle elle vivait, dont ce devait être sa fierté et son bonheur de choyer et d'orner la vieillesse ; — et quiconque a vu ensemble la mère et la fille sait la puissance d'affection, la tendresse de cœur qui se cachait en celle dont la plupart ont surtout connu la force de volonté, admiré le caractère trempé comme l'acier.

Tout autre que Miss Williams eût pu se tenir contente des postes élevés où elle avait atteint. Toute autre eût hésité à ajouter un nouveau labeur à celui que lui imposait son triple enseignement. Mais à elle, il ne suffisait pas de se donner avec un zèle parfait, servi par une rare lucidité d'esprit et de langage, à sa tâche de professeur. La nature l'avait faite femme d'action. Elle l'avait destinée à la fondation d'une œuvre où seraient employées ses qualités d'organisatrice que le professorat ne pouvait utiliser toutes. Et c'est ainsi que Miss Williams fut amenée à concevoir et à réaliser l'entreprise de la Guilde Internationale. La tranchante netteté de son esprit, son sens pratique aigu, tracèrent les sobres lignes de cette institution originale que sa main ferme devait diriger pendant plus de trente ans. Grand exemple d'initiative privée et d'opiniâtre persévérance dans notre pays où chaque Société qui se forme tourne d'abord les yeux vers l'Etat, attendant de lui appui et protection !

Frappée de voir que les étudiantes françaises qui suivaient les cours d'anglais de la Sorbonne, et que les étudiantes étrangères des pays de langue anglaise qui venaient travailler dans la même université, restaient isolées et dispersées au sortir des salles de conférence, elle eut l'idée d'une maison commune qui les rassemblerait, qui compléterait pour elles un enseignement réduit à trop peu d'heures et souvent au-dessus de la portée des débutantes. Elle refit ainsi spontanément un de ces *Collèges* internationaux qui furent si nombreux et si vivants autour de la Sorbonne ancienne. Patiemment, peu à peu, par ses propres leçons, par un choix attentif de collaboratrices compétentes et dévouées, elle fit de la Guilde un foyer de sérieuses études, aidant les jeunes filles dans la préparation de leurs examens, mettant en présence et en contact quotidien Françaises et étrangères, facilitant

(1) Discours prononcé aux obsèques de Miss Williams, le 19 février dernier, par M. Emile Legouis, professeur de langue et littérature anglaises à la Sorbonne.

entre elles l'échange des conversations et des leçons, rendant possibles des amitiés fécondes, contribuant puissamment à accroître la connaissance de l'anglais chez les unes, du français chez les autres.

La Guilde a triomphé de tous les obstacles que lui opposaient la coutume, l'inertie, et une indifférence parfois méfiante. Et elle a dû son succès grandissant à la vigilance de toutes les heures avec laquelle sa présidente a guidé chacun de ses pas. Cette Guilde a été plus que son œuvre, elle a été son enfant. Toutes les pensées de Miss Williams allaient à elle, et, disons-le avec admiration pour le désintéressement de la directrice, toutes ses ressources propres. Chaque progrès dans la prospérité matérielle de la maison était le point de départ d'un développement nouveau : ouverture d'une classe supplémentaire ou d'une section nouvelle.

Mais quelles fatigues, quelles anxiétés souvent se dissimulaient sous l'air tranquille et toujours décidé de la Présidente ! Au moment où fléchissait sa santé, déjà ébranlée par la mort de sa mère, de cette compagne unique dont la disparition la laissa à la solitude du cœur, voici qu'éclata la guerre qui menaçait d'ajouter les ruines de la Guilde à tant et tant d'autres. La guerre, c'était pour la Guilde le manque momentané de ces étrangères qui étaient la moitié de ses élèves — plus d'Anglaises et plus d'Américaines. Et les années de lutte se succédaient, meurtrières pour l'œuvre conduite avec tant de prudence et de sagesse. Les réserves qu'elle pouvait avoir tombaient une à une dans le gouffre. Il s'agissait, dur problème, de maintenir l'institution vivante jusqu'au jour où, la paix définitive signée, les étrangères revenant en nombre que tout fait présager considérable, la Guilde pourrait étendre plus au large son influence et ses services. Aux longs sacrifices succèderait une prospérité sans égale dans le passé de la maison et dépassant toutes les espérances de sa fondation : juste récompense d'avoir été bien longtemps avant toute autre société le terrain d'entente et de fusion des nations aujourd'hui étroitement associées.

Il est pathétique de se dire que Miss Williams a connu ces heures d'angoisse et s'en est allée à la veille des jours meilleurs où son œuvre allait entrer. Mais gardons-nous de juger sa carrière d'après les tristesses de sa fin. C'est en somme la vie vaillante et triomphante d'une femme qui par sa seule vigueur a réalisé une conception juste, à laquelle elle a dévoué toute son activité avec la claire conscience du bien qui en découlait. Son effort créateur a reçu sa récompense visible le jour où le ministère en proclama le mérite en la faisant entrer, elle, femme et étrangère, dans la Légion d'honneur. Mais sa vraie récompense lui était donnée lorsque sa mémoire lui rappelait les noms et les succès de ces centaines de jeunes filles de divers pays auxquelles la Guilde avait procuré des études plus fructueuses, une carrière plus sûre.

Soyez assurée, ô vous la fondatrice de cette œuvre si bien conçue et si précieuse, qu'elle vous survivra et gardera, avec le souvenir de votre constante sollicitude, celui de votre fière leçon de bienfaisance exempte de sensiblerie, d'initiative sage appuyée sur une longue expérience et servie par une admirable volonté !

Emile Legouis.

Chronique du mois

Mouvement du personnel.

Enseignement Supérieur

M. Legouis, professeur de langue et littérature anglaises à la Faculté des lettres de l'Université de Paris (fondation de l'Université), est nommé professeur de langue et littérature anglaises à ladite Faculté (chaire d'Etat).

M. Verrier, docteur ès lettres, chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, est nommé professeur de langue et littérature scandinaves à ladite Faculté (fondation de l'Université).

M. Haumant, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, est nommé professeur de langue et littérature russes à ladite Faculté (fondation de l'Université).

M. Marçais, chargé d'un cours d'arabe maghrébin à l'Ecole des langues orientales vivantes, est chargé d'un cours complémentaire d'arabe à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

M. Berger, professeur au lycée de Bordeaux, est chargé d'un cours de langue et littérature anglaises à la Faculté des lettres de Bordeaux.

M. Delattre, docteur ès lettres, maître de conférences de langue et littérature anglaises à la Faculté des lettres de l'Université de Lille, est nommé professeur adjoint à ladite Faculté.

Enseignement Secondaire

LYCÉES DE LA SEINE

Mlle Scialtiel (lycée Voltaire), chargée des fonctions de professeur d'anglais au lycée Condorcet. — M. d'Hangest, le Havre, professeur d'anglais (5e classe), Versailles. — M. Bourgeois, Beauvais, suppléant, professeur d'anglais (5e classe) Versailles, pendant la durée de la mission confiée à M. d'Hangest en Alsace-Lorraine.

LYCÉES DE GARÇONS DES DÉPARTEMENTS

Proviseurs

M. Clermont, (Chaumont), proviseur du lycée de Nice, pendant la durée de la suppléance confiée à M. Despois en Alsace-Lorraine.

Censeurs des études

M. Fraissé, professeur chargé de cours d'allemand, Marseille, est nommé censeur des études (5e classe) au lycée de Vesoul (emploi vacant).

Professeurs

M. Hervé, C. A. S. (anglais), professeur de classe élémentaire la Roche-sur-Yon, professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), Niort. — M. Gaucher, professeur de classe élémentaire (Brest), professeur chargé de cours d'allemand (3e classe). — M. Bailly (anglais), (Pont-à-Mousson), délégué Nancy. — Mlle Macé, agrégée d'anglais (Caen),

chargée des fonctions de professeur d'anglais lycée de garçons d'Alençon. — M. Valat, professeur d'arabe, Constantine. — M. Lalou, agrégé d'anglais, professeur d'anglais, Oran (6e classe). — M. Chaux (Pau), professeur d'anglais, Pau. — M. Porez (Aurillac), professeur chargé de cours d'anglais, Valenciennes. — M. Loussert, agrégé d'allemand et licencié ès lettres, ancien répétiteur (Aubusson), professeur chargé de la classe de sixième (5e classe), Aurillac. — M. Adam, C. A. S. (anglais), licence ès lettres (anglais), délégué (anglais), Bourges.

COLLÈGES DE GARÇONS

Principaux

M. Gratreaud, principal (Loudun) Chinon, est chargé, en outre, de l'enseignement des lettres et de l'allemand. — M. Jean, licencié ès lettres (allemand), professeur de classe élémentaire (3e classe) Valenciennes, chargé de l'enseignement du français, 5e et 6e, Besançon, principal (4e classe), Cambrai.

Langues vivantes

M. Lemoine (lettres), (Sainte-Menehould), professeur d'allemand et lettres. — M. Grossein, délégué (Romans), professeur d'allemand et lettres (1er ordre, 5e classe), la Mure. — M. Hanneton (Semur), professeur d'allemand, Montargis. — M. Montaubric (Fontainebleau), professeur d'allemand, Nogent-le-Rotrou. — M. Richaud (Ajaccio), professeur d'allemand. — M. Léopold, licencié ès lettres (anglais), délégué (anglais), Treignac. — M. Nemo, professeur à titre provisoire, d'anglais et lettres (1er ordre, 5e classe), Menton. — M. Casanova (Ajaccio), professeur de lettres et italien. — M. Simongiovani, délégué (Ajaccio), professeur d'italien. — M. Rouayroux (Sisteron), professeur d'allemand, Château-Gontier. — M. Fougeront (lettres et allemand), Morlaix, est mis à la disposition de M. le Ministre des Affaires étrangères, pendant une période de cinq ans, pour exercer des fonctions d'enseignement au collège d'Oudjda (Maroc), (5e classe, 1er ordre), — M. Matharel (anglais), Castres, est mis à la disposition de M. le Ministre des affaires étrangères, pendant une période de 5 ans, pour exercer des fonctions d'enseignement au collège de Tanger (3e classe du 1er ordre). — M. Bartier (anglais), (Armentière), Calais. — M. Pommeret (allemand et lettres), (La Mure), (lettres), Arles. — M. Paulet, bachelier ès lettres, délégué (allemand), Sedan. — M. Samuel, délégué (anglais et lettres), Menton. — M. Grossein (Romans), (lettres et allemand), La Mure. — M. Nayel (allemand), Dinan. — M. Jallat, licencié ès lettres (anglais), Mostaganem. — Mlle Lauraint, déléguée (anglais), (Argentan), Sillé-le-Guillaume. — M. Wintzer, surveillant général (Sétif), professeur d'allemand, Tlemcem. — M. Duc (Chinon), délégué (allemand et lettres), Loudun. — M. Nemo, licencié ès lettres (anglais), (Sarlat), professeur d'anglais, Menton. — M. d'Ollières, licencié ès lettres (Bastia), délégué (lettres et allemand), Clermont (Oise).

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

Mlle Bréchaille (Marguerite), agrégée d'anglais, déléguée St-Louis, déléguée (anglais) au lycée Victor-Duruy. — Mme Simon, *née* Hortala, C. A. S. (anglais), déléguée (Grenoble), professeur d'anglais (6e classe), Périgueux. — Mlle Cathelin (Eugénie), professeur d'italien (6e classe), (Grenoble), est mise pour une durée de cinq ans à compter du 1er janvier 1919, à la disposition du directeur de l'Institut français de Florence. — Mlle Coste (Emilie), détachée (Grenoble), chargée de cours, lycée de jeunes filles. — Mlle Lalanne, déléguée, C. A. S. collège de garçons (Barcelonnette), chargée de cours (lettres et anglais), (6e classe), Orléans. — Mlle Arlès-Dufour (Claire), chargée du cours d'anglais (4e classe), St-Etienne. — Mlle Gouverd (Marguerite), C. A. S.

anglais), déléguée collège de garçons de St-Claude, professeur d'anglais (6e classe), Bône. — Mlle Cru (Avignon), chargée de cours (6e classe), Marseille-Longchamp. — Mlle Danton (Louise), Marseille-Longchamp, professeur (3e classe), Avignon. — Mlle Thieulin (Marguerite), C. A. S. (anglais), déléguée (Valognes), professeur de collège (6e classe), chargée de suppléer au lycée de jeunes filles d'Amiens Mme Lalou : déléguée lycée Victor-Hugo, à Paris. — Mlle André (Catherine), C. A. S. (Espagnol) déléguée (Saint-Gaudens), professeur de lettres et d'espagnol (6e classe), Châtellerault.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD

M. Goy, professeur d'allemand à l'école J.-B. Say, est nommé professeur d'allemand à l'école normale supérieure de Saint-Cloud.

ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES DE GARÇONS

M. Vaillandet, instituteur adjoint E. P. S., C. A. P. L. V., professeur adjoint E. P. S. Dourdan (6e classe). — M. Chaillan, instituteur (Toulon), C. A. P. (anglais), délégué E. P. S. (anglais), Toulon. — M. Albouker (Batna) instituteur, admissible C. A. P. F. N. ; C. A. arabe, délégué instituteur adjoint (lettres et arabe), E. P. S., Constantine. — M. Féret, professeur adjoint E. P. S. (Louviers), C. A. (anglais), professeur d'anglais (3e classe). — M. Massart, instituteur adjoint délégué E. P. S. (Tourcoing), C. A. (Anglais), professeur d'anglais (4e classe). — M. Boussagol, instituteur adjoint délégué E. P. S. (St-Céré), C. A. (espagnol), professeur adjoint (4e classe). — M. Loustous, professeur (2e classe), E. P. S. (Lembeye), professeur (lettres et espagnol), E. P. S., Pau. — M. Berlioz-Benier, instituteur suppléant E. P. S. (la Loupe), C. A. (allemand), instituteur adjoint (lettres et allemand), E. P. S., Gérardmer (emploi vacant). — M. Blanc, professeur E. P. S. (4e classe), (lettres et anglais), E. P. S., Creil. — M. Beslon (E. N. Douai), professeur (4e classe), [lettres et anglais], E. P. S., Rambouillet.

ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES DE JEUNES FILLES

Mlle Faucon-Dumont, institutrice adjointe, E. P. S. (Quimperlé), C. A. (anglais), professeur d'anglais (6e classe). — Mlle Tréglos, professeur adjoint, E. P. S. (le Dorat), C. A. (anglais), professeur d'anglais (5e classe). — Mlle Vercouter, institutrice adjointe, E. P. S. (Saulieu), C. A. (allemand), professeur d'allemand (2e classe). — Mme Gaudiani, *née* Ducani, professeur adjoint (5e classe), E. P. S. (Chambéry), C. A. S. (italien), professeur d'italien. — Mlle Pommier, institutrice intérimaire, E. P. S. (Ferté-Macé), C. A. (anglais), institutrice adjointe (lettres et anglais), E. P. S. Montluçon. — Mme Kuntz, institutrice intérimaire, E. P. S. (Beauvais), C. A. (anglais), déléguée, institutrice adjointe (lettres et anglais), E. P. S., Illiers.

Notes et Documents

Réponse à une lettre ouverte des universités allemandes. — Programme des concours d'agrégation et des certificats (oct. 1919). — Les admissibles à l'agrégation. — Compositions données à l'Ecole Polytechnique, à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales.

Réponse à une lettre ouverte des Universités allemandes

Les universités de Leipzig et de Heidelberg ont adressé aux universités des pays neutres, par l'intermédiaire de l'université d'Upsal, les deux lettres de protestation suivantes :

Universität Leipzig

Leipzig, den 23. Dezember 1918

Offener Brief an die Universitäten der Schweiz, von Holland, Dänemark, Schweden, Norwegen

Die Universität Leipzig weist die Universitäten der neutralen Länder mit Nachdruck auf das unerhörte Vorgehen des französischen Oberkommandos gegen die deutschen Träger der Wissenschaft in Strassburg hin. Ist es schon unverständlich, dass deutsche Beamte und Bürger mit kürzester Frist ausgewiesen werden, so bedeutet es eine schwere private und wissenschaftliche Schädigung, wenn deutsche Gelehrte und die sämtlichen deutschen Bibliothekare der Universität Strassburg binnen 24 Stunden Stadt und Land unter Zurücklassung ihrer ganzen Habe verlassen mussten. Denn damit ist der Verlust der wissenschaftlichen Arbeit oft eines arbeitsreichen Lebens verbunden, die auf keine Weise zu ersetzen ist, eine Benachteiligung der internationalen Kultur, gegen welche die gesamte Wissenschaft auch in den uns feindlichen Ländern schärfsten Protest einlegen müsste.

Wir bitten von unserem offenen Briefe Kenntnis zu nehmen, ihn in der neutralen Presse zu verbreiten und ihn abschriftlich unverzüglich den Universitäten und Akademien von Frankreich, England und Amerika zuzusenden.

Rektor und Senat der Universität Leipzig
Ritter

Heidelberg, den 30. Dezember 1918

Bartholomae an die Universität in Upsala

Die Universität Heidelberg, vertreten durch Professor Bartholomae, und die Heidelberger Akademie der Wissenschaften, vertreten durch Professor Bezold, schliessen sich dem Schreiben der Universität Leipzig vom 23. Dezember ds. Js. vollinhaltlich an und bitten, bei Verbreitung des Schreibens auch ihren Namen anzuführen.

C. Bezold

Ces deux documents ont été transmis par l'université d'Upsal à l'université Columbia, de New-York, avec la lettre suivante :

To the Columbia University in the City of New-York

At the request of the Rector and Senate of the University of Leipzig, with whom the University and Academy of Sciences of Heidelberg have associated themselves, the Senate of the University of Upsala beg

to present to you the enclosed copies of addresses delivered at the University and dated 23 and 30 December, 1918.

At the same time the Senate, regretting the interruption of the international connections in the field of learning caused by the war, wish to express their ardent hope that the collaboration between the scholars of the different nations may be resnmed as soon as possible for the promotion of science and the benefit of mankind.

Upsala, February 1, 1919

In the name of the Senate of the University
LUDWIG STAVENORD
Rector of the University of Upsala

Voici la réponse du Président de l'Université de New-York :

LETTER
ADDRESSED TO THE RECTOR OF THE UNIVERSITY OK UPSALA
BY THE PRESIDENT OF COLUMDIA UNIVETSITY

April 15, 1919

To the Rector of the University of Upsala Sweden

SIR :

I have the honor to acknowledge your letter addressed to Columbia University in the City of New York, bearing date February 1, 1919, sent in the name of the Senate of the University of Upsala.

You were good enough to transmit therewith a copy of an open letter from the Rector and Senate of the University of Leipzig, addressed to the Universities of Switzerland, Holland, Denmark, Sweden, and Norway under date of December 23, 1918, together with a copy of a letter dated December 30, 1918, testifying that the University of Heidelberg and the Heidelberg Academy of Sciences wished to associate themselves with the University of Leipzig in forwarding the open letter just mentioned.

The open letter from the University of Leipzig complains to the universities in neutral lands of the outrageous action (das unerhörte Vorgehen) of the French High Command toward the German scholars and men of science in Strasbourg. It is alleged that these scholars and men of science have been compelled to leave the University of Strasbourg on twenty-four hours' notice, in many cases to the grave damage of the studies and investigations which they had under way. Such treatment is made the ground of sharp protest in the name of science, and the universities in neutral lands, to whom the letter of the University of Leipzig is addressed, are asked that the facts laid before them be spread abroad in the press and brought immediately to the attention of the universities and academies of France, England and America.

Whether or not German scholars and scientists formerly resident in Strasbourg have been harshly treated by the French High Command we do not know. We should wish to have some more convincing evidence than the mere allegation of the Rector and Senate of the University of Leipzig.

Meanwhile we invite attention to the fact that it is an established principle in England and the United States that anyone who comes into a court of equity seeking relief must come with clean hands. Before the Rector and Senate of the University of Leipzig can expect the court of public opinion to sympathize with their allegations, the people of France, England and the United Ttates will certainly wish to know what measure of protest, if any, the Rector and Senate of the University of Leipzig recorded against the cruel and inhuman treatment in 1914, by the German High Command, of the scholars associated with the University of Louvain and against the wanton and barbarous destruction of the library of that University. They will also wish to

know what measure of protest, if any the Rector and Senate of the University of Leipzig have recorded against any or all of the following thirty-one kinds of offense which it has been proved on idisputable evidence, gathered formally by national and international commissions, were committed by German armies and German agents and their allies in one or more of the countries invaded by them during the war whose issues are now in process of settlement :

Massacre of civilians
Putting to death of hostages
Torture of civilians
Starvation of civilians
Rape
Abduction of girls and women for the purpose of enforced prostitution
Deportation of civilians
Internment of civilians under brutal conditions.
Forced labor of civilians in connection with military operations of the enemy
Usurpation of sovereignty during military occupation
Compulsory enlistment as soldiers among the inhabitants of occupied territory
Pillage
Confiscation of property
Exaction of illegitimate or exorbitant contributions and requisitions
Debasement of currency
Issue of spurious currency
Impositions of collective penalties
Wanton devastation and destruction of property
Bombardment of undefended places
Wanton destruction of religious, charitable, educational and historic buildings and monuments
Destruction of merchant ships and passenger vessels without examination or without warning
Destruction of fishing boats and a relief ship
Bombardment of hospitals
Attack on and destruction of hospital ships
Breach of other rules relating to the Red Cross
Use of deleterious and asphyxiating gases
Use of exploding and expanding bullets
Directions to give no quarter
Ill-treatment of prisoners
Misuse of flags of truce
Poisoning of wells

The Rector and Senate of the ancient University of Upsala might render great service, not only to science and to scholarship, but to the cause of civilization itself, if they would bring to the attention of the Rector and Senate of the University of Leipzig, as well as to that of the proper authorities of the University of Heidelberg and the Heidelberg Academy of Sciences, the fact that acknowledgment of wrong-doing on the part of the German Government, the German armies and the German people, and contrition for that wrong-doing, are the first and necessary steps in the rehabilitation before the world of German scholarship and German science. It is probably within the truth to say that the universities of France, England and the United States are awaiting, with deep interest and no small measure of anxiety, some sign that German scholars and men of science realize the enormity of the offenses, public and private, that have been committed by Germans and in the name of Germany during the war now ending, and some evidence that these scholars and men of science feel sincere regret for them.

We have not forgotten the amazing prostitution of scholarship and science to national lust marked by the formal appeal to the civilized

world made by German professors in September, 1914. That appeal was an unmixed mass of untruths, and the stain which it placed upon the intellectual and moral integrity of German scholars and men of science will forever remain one of the most deplorable and discouraging events of the war which German militarism and Prussian autocracy forced upon the peaceful and liberty-loving nations of the world.

I have the honor to be,

Your obedient servant,

NICHOLAS MURRAY BUTLER,
President of Columbia University

Nul ne pouvait mieux répondre à l'incroyable protestation des savants allemands troublés par la victoire du droit, dignes continuateurs des trop fameux intellectuels signataires du manifeste de 1914, et nous ne pouvons qu'exprimer notre profonde gratitude à notre éminent collègue américain pour la façon si éloquente et si juste dont il su, une fois de plus, défendre la cause de la civilisation.

Nombre des candidats à recevoir aux Examens et Concours de 1919

Le nombre maximum des candidats et aspirantes à recevoir, en 1919, à la suite des concours des mois de juin et juillet pour les divers ordres d'agrégation, les différents certificats d'aptitude à l'enseignement secondaire, est fixé ainsi qu'il suit par l'arrêté du 15 mars 1919 :

	HOMMES	FEMMES
Agrégation d'allemand	5	1
Agrégation d'anglais	16	5
Agrégation d'espagnol	2	1
Agrégation d'italien	1	2
Certificat d'aptitude : Allemand	5	3
Certificat d'aptitude : Anglais	18	12
Certificat d'aptitude : Espagnol	3	2
Certificat d'aptitude : Italien	1	2

Les anciens Admissibles

Arrêté du 22 avril 1919 concernant les candidats à l'agrégation de l'enseignement secondaire déclarés admissibles aux épreuves orales des concours antérieurs à 1914.

ART. 1er. — Seront nommés agrégés les candidats à l'agrégation de l'enseignement secondaire déclarés admissibles aux épreuves orales des concours antérieurs à 1914 qui auront été empêchés de se présenter au concours de 1914 soit par leur appel sous les drapeaux, soit par suite de maladie survenue après leur inscription en vue dudit concours.

ART. 2. — Les candidats justifiant de deux ou de plusieurs admissibilités aux concours antérieurs à 1914 conserveront le bénéfice de l'admissibilité aux concours soit de 1919 et de 1920, soit de 1920 et de 1921.

ART. 3. — Les candidats justifiant d'une seule admissibilité aux concours antérieurs à 1914 conserveront le bénéfice de cette admissibilité aux épreuves orales de 1919 ou de 1920.

ART. 4. — Les concours spéciaux de 1919 (octobre) et de 1920 (juillet) restent réservés aux candidats dont la démobilisation est postérieure à la date de l'armistice.

Programme des concours pour les agrégations de l'enseignement secondaire et le certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires. — Session d'octobre 1919.

AGRÉGATION D'ALLEMAND

I. — HISTOIRE DE LA CIVILISATION

1. Le rationalisme et le piétisme en Allemagne au XVIIIe siècle. Lessing. — *Die Erziehung des Menschengeschlechts.*

Gœthe. — *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, Buch VI : *Bekenntnisse einer schönen Seele.*
2. La politique extérieure de Bismarck après le congrès de Berlin. Discours du 2 mars 1885, du 28 janvier 1886, du 6 février 1888.

II. — Histoire de la littérature

1. Schiller. — Période classique (1795-1805).
Ueber das Erhabene.
Wallensteins Tod.
Poésies lyriques : *Das Ideal und das Leben.*
2. L'Ecole souabe : Uhland, Kerner, Mörike.
Uhland, *Romanzen und Balladen.*
3. Le théâtre allemand de 1840 à 1860.
Hebbel : *Mein Wort über das Drama ; Herodes und Mariamne.*
Otto Ludwig : *Der Erbförster.*

AGRÉGATION D'ANGLAIS

I. — L'Education en Angleterre au XIXe siècle

1. Wordsworth. — *The Prelude*, Books I à V.
2. Carlyle. — *Sartor Resartus*, Book II, Chap. III.
3. Herbert Spencer. — *Education : intellectual, moral and physical.*
4. Mrs Browning. — *Aurora Leigh*, Book I.
5. H. G. Wells. — *Joan and Peter.*

II. — Théâtre classique et Théâtre romantique a l'époque de la Renaissance

1. Sackville and Norton. — *Gorboduc.* *
2. Thomas Preston. — *King Cambyses.* *
* In Specimens of the Pre-Shakespearian Drama (edit. by Manly), Vol. 2.
3. Shakespeare. — *King Lear.*
4. Ben Johson. — *Sejanus.*

AGRÉGATION D'ESPAGNOL

I. — Questions et auteurs

1° Les origines du goût mauresque dans la littérature espagnole.
1. *Romances fronterizos*, n°s 1038, 1064, 1102, 1088, 1083, 1085, 1180, du *Romancero general* de Durán, tome II (B. A. E.)
2. Villegas. — *Historia del Abenceraje y la hermosa Jarifa.*
2° Les époques du drame religieux espagnol.
1. Juan del Encina. — *Représentation á la muy bendita pasión y muerte de nuestro precioso Redentor.* (Empieza : « Deo gracias, padre honrado ».)
2. Tirso de Molina. — *El condenado por descons fiado.*
3. Calderon. — *La cena del rey Baltasar.*
4. José Zorrilla. — *Don Juan Tenorio.*

II. — Auteurs supplémentaires

Don Quijote, segunda parte, cap. 22-24.
Juan Valera. — *La buena fama.*

III. — Auteur latin

Dialogue des orateurs.

AGRÉGATION D'ITALIEN

I. — Histoire de la littérature

Pétrarque, l'homme, le poète, l'humaniste.

II. — Histoire de l'art et de la civilisation

1re Question. Léonard de Vinci : l'homme et l'œuvre.
2e Question. L'évolution politique de l'Italie, de 1870 à 1915.

III. — AUTEURS POUR LES EXPLICATIONS ORALES

Dante. — *Purgatoire*, XXIII-XXIV.
Pétrarque. — *Rime*, nos 125 à 139 inclus (d'après les éditions Carducci ou Scherillo) ; *Epistola ad Posteros*, jusqu'à : « ... Sed haec quoque longior est historia quam poscat hic locus ».
Boccace. — *Décaméron*, giorn. V, nov. 8, 9.
B. Cellini. — *Vita* (édit. O. Bacci ad uso delle scuole, Florence, Sansoni), p. 79-110.
G. Carducci. — *Giambi ed Epodi*, nos XX, XXII, XXIII, XXVI, XXX ; — Prose : *Garibaldi in Francia ; Agli elettori del Collegio di Pisa ; Per il tricolore*.
G. d'Annunzio. — *Per la piu grande Italia* (Milan, Trèves).

CERTIFICAT SECONDAIRE

ALLEMAND

1. Lessing. — Extraits des *Lettres sur la littérature moderne* et des *Lettres archéologiques* (Paris, Hachette).
2. Kleist. — *Michael Kohlhaas*.
3. Gœthe. — *Campagne in Frankreich*.
4. Schiller. — *Wallensteins Tod*.
5. Gromaire. — *Deutsche Lyrik*, I. Teil (Paris, A. Colin).

ANGLAIS

Shakespeare. — *King Lear*.
Walt Whitman. — *Drum Taps*.
Jack London. — *The Call of the Wild*.
Wells. — *Joan and Peter*.

ITALIEN

Dante. — *Purgatorio XXIV*.
Pétrarque. — *Rime*, nos 125-139 (éd. Carducci).
B. Cellini. — *Vita*, éd. O. Bacci ad uso delle scuole (Florence, Sansoni), p. 79-110.
V. Alfieri. — *Vita*, epoca quarta (1775-1790).
G. Leopardi. — *All'Italia* ; le *Ricordanze* ; la *Ginestra*.

ESPAGNOL

1. *Romances fronterizos*, nos 1038, 1064, 1102, 1083, 1088, 1085, 1180 du *Romanceri general* de Duran, tome II (B. A. E.).
2. Villegas. — *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa*.
3. *Don Quijote*, segunda parte, cap 22-24.
4. Calderon. — *La cena delery Baltazar*.
5. José Zorilla. — *Don Juan Tenorio*.
6. Juan Valera. — *La Buena fama*.

CERTIFICAT D'APTITUDE AU PROFESSORAT DES CLASSES ÉLÉMENTAIRES

Auteurs Allemands

Prose. — Schweitzer et Simonnot : *Deutsche Kulturgeschichte in Wort und Bild* (classe du second cycle), paragraphes 7, 8, 9, 15, 58, 81, 83, 116, 122, 123, 124, 179. (Librairie Armand Colin.)
Poésie. — Gromaire : *Deutsche Lyrik*. II. Teil ; für die Oberklassen. De la page 62 à 102. (Librairie A. Colin.)

Auteurs Anglais

Prose. — R. L. Stevenson : *Island Nights Entertainments*. The Bottle Imp. (Cassel and Co. Sixpenny Edition.)
Poésie. — Tennyson : *Enoch Arden*, du vers 1 au vers 595. (Macmillan's Sixpenny series.)

AUTEURS ITALIENS

PROSE. — Goldoni : *La Locandiera*, acte I.
Manzoni : *I promessi sposi*, chap. VIII.
POÉSIE. — Pétrarque : *Chiare fresche e dolci acque*.
Leopardi : *All' Italia*. — *Il sabato del villagio*.

AUTEURS ESPAGNOLS

POÉSIE. — *Las cien majores poesias liricas de la lengua castellana, escogidas por Don M. Menéndez y Pelayo* (Paris, Perche), de la page 2 à la page 18, et de la page 215 à la page 269.
PROSE. — *Mariano de Larra. Articulos de costumbres* (Tome 14 de la *Biblioteca universal*).

AUTEURS ARABES

Madjâni-l-adab (édition de Beyrouth, chez Paul Geuthner, 13, rue Jacob, Paris. Tome I), de la page 89 à la page 116.
Les Mille et une Nuits (édition de Beyrouth, chez le même. Tome I), les 15 premières pages.

Examens d'admission à l'Ecole Polytechnique (1919)

VERSION ALLEMANDE (1 h. 1/2)

Es war Austerlitz nicht nur der glänzendste, sondern auch politisch der folgenreichste Sieg, den Napoleon je errungen. Denn er brachte den Frieden. Am 4. Dezember hatte Napoleon mit dem Kaiser Franz eine Unterredung, in der er diesem einen Waffenstillstand bewilligte, wenn die Russen sofort nach Hause abzögen. Brächte er den Zaren dazu, gleich mit Frieden zu schlieszen, so würde er Österreich jede Landesabtretung erlassen ; gelänge es nicht, so müsse er Venedig und Tirol fordern. Kaiser Franz erklärte bei seiner Heimkehr dem Zaren, er würde weiter kämpfen, wenn er ihm treu zur Seite stehe. Aber davon wollte derselbe nichts wissen und überliesz den Kaiser, den er leichtsinnig in den Krieg hineingetrieben hatte, seinem Schicksal. Der Friede von Preszburg wurde unter den oben genannten Hauptbedingungen Ende Dezember unterzeichnet.

Unterdessen hatte Napoleon Preuszen zu einem Schutz — und Trutzbündnis überredet. Im Schönbrunner Vertrag hatte er die Abtretung von Kleve, Neufchatel und Ansbach unterschrieben und dafür das schon besetzte Hannover eingehandelt. Preuszen war damit an Napoleons Siegeswagen gekettet. So hat Austerlitz das Übergewicht Napoleons über Europa gegründet.

Dr RÜHLER (Hamburger Nachrichten).

VERSION ANGLAISE. 1919

England and her colonies

Meanwhile indoors we were studying Australian manners and Australian society. Party followed party, and it was English life over again ; nothing strange, nothing exotic, nothing new or original, save perhaps in greater animation of spirits. The leaves that grow on one branch of an oak are not more like the leaves that grow on another, than the Australian swarm is like the hive it sprung from. All was the same — dress, manners, talk, appearance. The men were quite as sensible, the women as pretty, and voth as intelligent and agreable. I could not help asking myself what, after all, is the meaning of uniting the colonies more closely to ourselves. They are closely united ; they are ourselves ; and can separat only in the sense that parents and childern separate, or brothers and sisters ; and until symptoms have actually appeared of a wish on our part to throw them off, or on theirs to desert us, the wery talk of such a thing ought not to be. Nor need any straiter bond exist betwean us, were

there but one executive among us, or even but one fleet, since in no other way can the colonies come into collision with a foreign power.

TROUDE (Oceana). 1 h. 1/2.

LANGUES VIVANTES. THÈME FACULTATIF. 1919

Fragment d'une lettre de Voltaire sur les Anglais

Vous voulez que je vous donne une idée générale du peuple avec lequel je vis. Ces idées générales sont sujettes à trop d'exceptions; d'ailleurs un voyageur ne connaît d'ordinaire que très imparfaitement le pays où il se trouve. Il ne voit que la façade du bâtiment; presque tous les dedans lui sont inconnus. Vous croiriez peut-être qu'un ambassadeur est toujours un homme fort instruit du génie du pays où il est envoyé, et pourrait vous en dire plus de nouvelles qu'un autre. Cela peut-être vrai à l'égard des ministres étrangers qui résident à Paris, car ils savent tous la langue du pays. Un ambassadeur de France en Angleterre est tout autre chose. Il ne sait, pour l'ordinaire, pas un mot d'Anglais; il ne peut parler aux trois quarts de la nation que par interprète; il n'a pas la moindre idée des ouvrages faits dans la langue; il ne peut voir les spectacles où les mœurs de la nation sont représentées. 1 h. 1/2.

Compositions données aux examens de sortie de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales (1919)

1re Année. — 3e Composition. — 1re Langue

I. — ALLEMAND

A) *Besprechen Sie kurz folgendes Thema :*

Die wirtschaftliche Klassenbildung und die soziale Frage.

B) *Bilden Sie mit jedem der folgenden Verben einen Satz :*

herauskommen, — hineinlaufen, — herüberwerfen, — hinaufsteigen, — heraufspringen, — hinunterrufen.

Jeder Satz soll so gebildet werden, dass der eigentliche Wert der Partikel hin *oder* her *klar hervorleuchtet.*

II. — ANGLAIS

First part

1. What are the inconveniences of barter?
2. Describe what is meant by a medium of exchange
3. Enumerate the three qualities which the substance selected as money should possess.

Second part

Use an adjective instead of the adverbial clause :

1. He undertook a long journey *on foot.*
2. I passed many a night *without sleep.*
3. Aviation daily causes accidents *that result in death.*
4. We sailed under a sky *of the colour of lead.*

Sentences to be translated :

1. La flotte hollandaise remonta la Tamise. *(Macaulay).*
2. Les chèvres sauvages avaient mangé complètement le blé. *(Defoe).*
3. Ils remplirent les vases jusqu'au bord. *(Bible).*

2e Année. — 3e Composition. — 1re Langue

I. — ALLEMAND

Folgendes Thema soll behandelt werden :

Welthandel. — Handelsbilanz. — Wirtschaftskrisen.

II. — ANGLAIS

Credit and Banking

1. What is the test of the credit of an individual or of a nation?
2. How do banks promote the productive employment of wealth?

3. What are bills of exchange, and in what way do they facilitate the exchange of wealth ?

4. Speak of bill-discounting.

2e Langue

I. — Allemand

1. Zu Gunsten eines Gesellschafters schreibt Firma X. einen Kreditbrief auf Wien aus und empfiehlt zu gleicher Zeit den Überbringer desselben.

2. *Bilde Sätze mit folgenden Ausdrücken :*

faire bon accueil à une traite ;
présenter à l'acceptation ;
faire protester ;
porter au crédit d'un compte ;
mettre une traite en circulation.

II. — Anglais

I. An English customer offers to settle his account by one of the following modes of payment : post-office order, chèque, or draft drawn by you.

Choose, giving the reasons of your choice and stating why you discard the two other means.

II. *Form sentences with :*

poursuivre faute de paiement à l'échéance ;
pour solde de tout compte ;
tenir compte du taux du change ;
à temps pour ne pas laisser protester ma signature.

III. — Espagnol

I. A" escribe a B" y C" para obtener de ellos una carta de crédito de 6.000 pesetas a favor de D" sobre su corresponsal de Barcelona.

Modo de verificarse la operación y garantiás ofrecidas.

II. *Introducir en frases españolas :*

1. Porter au débit le montant du protêt.
2. Proposer une affaire de compte à demi.
3. Faute de paiement à l'échéance.
4. Toucher le montant de la facture.
5. Faire face à ses engagements.

IV. — Italien

I. Lettera di A" a B" per avvisarlo che per coprirsi dell' importo di un affare ha fatto tratta su di lui, sperando che buona accoglienza venga fatta alla detta tratta.

II. *Introdurre in frasi italiane :*

1. Joindre le compte de retour.
2. Toucher les intérêts.
3. Le montant des frais.
4. Faute de paiement.
5. Envoyer un relevé du compte-courant.

Le Gérant : A. Coueslant.

Cahors, Imp. Coueslant (*personnel intéressé*). — 21.548

Dix-septième année. — N° 3 Juillet-Août-Septembre 1919

Les Langues Modernes

« Les Langues Modernes » paraîtront désormais tous les deux mois pendant le cours de l'année scolaire.

AU CHAMP D'HONNEUR

LE LIVRE D'OR

VINGT-SIXIÈME PAGE

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

CONNES (Georges), ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, agrégé d'anglais, lieutenant de la 9e Compagnie du 5e R. I. :

« Le 1er juin 1916, dans les difficiles circonstances de Verdun, a pris le commandement de sa compagnie et a donné, au cours des combats dans Douaumont, un bel exemple de courage et d'énergie. » (7 juin 1919).

AUTRES CITATIONS

AGOSTINO, professeur d'espagnol au Collège de Blaye (Gironde) :

1° « Sergent observateur, accomplit journellement des missions avec intelligence et abnégation. Les 9, 10, 11 et 12 juin 1918, malgré un violent bombardement s'est maintenu à son poste pendant toute la durée des combats, donnant à ses chefs les plus précieux renseignements. » (Ordre de la brigade).

2° « Sous-officier observateur intelligent et énergique. Dans les combats du 5 au 7 mai 1917, a fait preuve du plus grand sang-froid en assurant sa mission sous les bombardements les plus violents, donnant constamment l'exemple à ses hommes par son mépris du danger dans les moments les plus critiques. » (Ordre de la division).

Bartier (Paul), professeur d'anglais au collège d'Armentières (Nord), officier interprète de 1re classe :

« Officier interprète dans une place de guerre, a, pendant les nombreux bombardements de cette place, donné à tous l'exemple du calme et du sang-froid. S'est à diverses reprises, et notamment dans la nuit du 3 au 4 septembre 1917, porté spontanément, dès le jet des premières bombes, aux endroits les plus dangereux, malgré la chute des projectiles, pour renseigner le commandement. » (Ordre de la division).

Bloch (Albert), officier interprète de 3e classe à l'Etat-Major de la 34e D. I., professeur d'allemand au Lycée de Vendôme :

« Interprète de haute valeur intellectuelle et morale. A assuré, pendant un mois de combats et de poursuite, en octobre 1918, simultanément le service du 2e bureau de la D. I. et l'interrogatoire minutieux de très nombreux prisonniers. A organisé et surveillé, en toute première ligne, dans une zone fréquemment soumise aux tirs de l'artillerie ennemie, le service des observatoires ». (Ordre de la division).

Braun, professeur d'allemand au lycée de Lons-le-Saunier :

« Etant officier interprète à l'état-major d'une division, a été appelé à aller fréquemment en mission aux premières lignes. S'est toujours acquitté des missions qui lui étaient confiées avec courage, conscience et sang-froid. » (Ordre de la division).

Dreyfus, professeur d'allemand au Lycée Victor-Hugo à Besançon, officier interprète de 1re classe à l'Etat-Major du 16e corps d'armée :

« Officier interprète de grande valeur. Par son intelligence, sa connaissance approfondie de tout ce qui a trait à l'Allemagne et à l'armée allemande, par son dévouement éclairé, a rendu les plus signalés services, en ce qui concerne l'exploitation des renseignements fournis par les prisonniers et la tenue à jour de l'ordre de bataille ennemi. » (Ordre de la division).

Fretigny (Albert), chargé du cours d'allemand au Prytanée militaire, officier interprète :

« Interprète de tout premier ordre, d'un zèle infatigable, d'une intelligence et d'une perspicacité rares. Par sa méthode dans les interrogatoires, par sa parfaite connaissance de l'armée allemande, a permis d'établir avec la plus grande précision l'ordre de batatlle détaillé de l'ennemi dans un secteur de combat, et a ainsi facilité grandement la tâche du commandement dans les offensives victorieuses de Douaumont et de Louvemont-Besonvaux. » (Ordre du corps d'armée).

Gambier (Ludovic), professeur d'allemand au Lycée de Constantine, sergent :

« Précieux auxiliaire de l'officier de renseignements ; par un travail méthodique, continu et infatigable, une vue claire,

une présence assidue sur tous les points de la ligne où la surveillance peut être féconde, a procuré de précieuses indications sur l'ennemi. » (Ordre du régiment).

GOBERT (Gustave), professeur à l'Ecole Française de Bruxelles, actuellement délégué au Lycée de Douai :

Blessure : Plaie en sillon, par éclat d'obus, de la région sus-claviculaire droite (bois de la Gruerie, 6 octobre 1914).

Citations : 1° comme sergent au 91e régiment d'infanterie :

« Excellent sous-officier, intelligent, dévoué, courageux, toujours volontaire pour les missions périlleuses, blessé le 6 octobre 1914. » (Ordre du régiment).

2° comme officier interprète à la 11e division d'infanterie coloniale (Armée d'Orient) :

« Officier des plus distingués, d'un très beau caractère et animé au plus haut point du sentiment du devoir, très zélé et dévoué, énergique et actif; a rendu les services les plus distingués en qualité de chef du deuxième bureau à l'Etat-Major de la division, allant fréquemment dans les postes avancés et faisant preuve du plus beau mépris du danger. » (Ordre de la division).

3° Comme officier interprète à l'E.-M. de la 6e Armée :

« S'est particulièrement distingué par son courage et sa bravoure au cours de l'offensive victorieuse des Flandres. » (Croix de guerre belge).

MARCET (Auguste), chargé de cours d'anglais au Prytanée militaire, caporal au 286e régiment d'infanterie :

« Excellent gradé qui s'est très courageusement conduit au combat du 8 septembre 1914, au cours duquel il a été grièvement blessé. Infirme. » (Rapport du Ministre de la Guerre du 19 mars 1919).

SCHMITT (J.-P.), professeur d'allemand au Lycée de Besançon, officier interprète détaché auprès des troupes américaines :

« Etant détaché à l'état-major d'une division qui a reçu et assisté sur le front les premières troupes américaines mises en ligne, pendant la période du 20 octobre au 20 novembre 1917, a fait preuve d'un zèle et d'un dévouement admirables en exécutant presque quotidiennement des reconnaissances en première ligne. A donné ainsi un constant exemple de courage et de sentiment du devoir. » (Ordre de la Mission militaire française près l'Armée américaine).

VACHET, professeur d'allemand au Lycée de Toulon :

« Officier d'une grande conscience professionnelle et très attaché à son devoir. Pendant trois ans, dans tous les secteurs occupés par la D. I. et au cours de toutes les opérations qu'elle a engagées, a rempli ses fonctions spéciales avec un grand dévouement et dans des conditions souvent périlleuses ; notamment sous Verdun et devant Péronne (1916), a

interrogé de nombreux prisonniers allemands sous de violents bombardements. » (Ordre de la division. — Rapport du Recteur de l'Académie d'Aix du 8 mars 1919).

Légion d'honneur

Chevaliers

Bartier (Paul), professeur au collège d'Armentières (Nord), officier interprète de 1re classe (territorial), à l'état-major du gouvernement d'une place.

Fretigny (Albert), chargé de cours d'allemand au Prytanée militaire, officier interprète de 2e classe à un état-major aux armées. »

Godart, professeur d'allemand au Lycée Condorcet, officier interprète de 1re classe.

Varenne, professeur d'allemand au Lycée Condorcet, officier interprète de 1re classe.

Promotion

Bartier (Paul), professeur d'anglais au collège d'Armentières (Nord), promu officier interprète de 1re classe.

Lalou, professeur au Lycée d'Oran, promu commissaire de la Marine (2e classe).

Orange, professeur d'anglais au lycée de Cherbourg, promu interprète 2e classe.

CERTIFICAT D'ALLEMAND
de l'Enseignement secondaire

CONSEILS AUX CANDIDATS

Dans une séance plénière tenue à la fin de la session de juillet dernier, le jury a cru devoir donner aux candidats les conseils suivants, qu'il nous autorise à reproduire.

Thème et Version. — La faiblesse croissante de ces deux épreuves essentielles prouve qu'on les a trop négligées depuis quelques années. Une interprétation erronée de la réforme de 1902 a amené trop de candidats à croire que les exercices de traduction, dont l'usage prématuré avait seul été dénoncé comme funeste, étaient inutiles et même nuisibles, alors qu'ils n'ont jamais cessé d'être indispensables pour quiconque veut arriver à posséder réellement une langue étrangère. Mais il importe aussi de ne pas les pratiquer comme on les pratiquait autrefois, et je ne peux à cet égard mieux faire que de renvoyer les candidats aux conseils que je leur donnai au lendemain de la réforme, prévoyant ce qui allait arriver :

« Ce n'est pas en faisant du *thème pour le thème*, c'est-à-dire en partant exclusivement du français, qu'on apprend à faire un vrai *thème*. Une traduction, qu'il s'agisse de *thème* ou de *version*, ne consiste pas dans la simple substitution de *vocables* à d'autres *vocables :* mais, étant donné une pensée exprimée dans une langue, le problème consiste à la faire passer dans une autre langue. Or cela n'est possible qu'en soumettant cette pensée, pour ainsi dire, à une nouvelle conception ; en d'autres termes, il faut arriver à *repenser* dans une langue ce qui a été exprimé dans l'autre. Il y a donc un moment où il est de toute nécessité d'oublier les *mots* du texte à traduire et de ne retenir que la *chose* (pensée ou fait) qu'ils ont servi à exprimer, pour en trouver en bloc l'expression adéquate dans l'autre langue. Mais comment trouver rapidement et sûrement cette expression, si l'on n'a pas vécu dans le commerce des auteurs assez longtemps pour pouvoir les imiter en quelque sorte instinctivement ? Car ici notre travail se réduit à l'imitation des modèles existants, une langue ne pouvant s'inventer ni se construire *à priori*. On ne saurait donc trop recommander aux candidats, dans leur intérêt même, de s'en rapporter exclusivement à ces guides sûrs et infaillibles qu'ils ont toujours sous la main, et de renoncer à des procédés de travail dont l'impuissance n'est plus à démontrer.

« C'est encore l'insuffisance de la lecture des modèles, jointe au défaut d'attention et de réflexion, qui seule peut expliquer l'inaptitude de la plupart de nos candidats à faire une bonne traduction. Peu de personnes savent lire un texte, même facile, au point de s'assimiler tout ce qui en est utile tant au point de vue de la compréhension que de

l'assimilation. C'est tout un art qui ne peut s'acquérir que par un travail lent et assidu, quotidien même. Combien consentent à s'y soumettre ? Le succès n'est pourtant que pour ceux qui sont capables de cet effort de volonté et de persévérance. » (1).

A. Pinloche.

Lecture expliquée. — L'épreuve de lecture expliquée n'a pas seulement pour but de constater si le candidat a une connaissance suffisante de la langue, elle doit permettre en outre de reconnaître ses qualités pédagogiques. Il ne s'agit pas seulement de montrer qu'on a compris un texte, il faut encore montrer comment on l'interprèterait devant des élèves déjà avancés (Première ou Philosophie), comment on ferait passer son contenu dans leur esprit. Toutes les explications données doivent donc être dominées par cette question : comment et dans quelle mesure peuvent-elles contribuer à l'intelligence du texte ?

I. — Il est naturel de commencer par « situer » le passage à expliquer. Les élèves doivent savoir de quel auteur est le texte, dans quel ouvrage il se trouve. Mais il ne s'ensuit pas qu'on doive donner une analyse de l'ouvrage entier ou raconter toute la biographie de l'écrivain. Une bonne pédagogie veut qu'on dise tout ce qui est nécessaire, mais rien que ce qui est nécessaire. L'analyse n'est utile que dans la mesure où elle replace un morceau détaché dans l'ensemble dont il fait partie ; les indications biographiques n'interviennent qu'autant qu'elles peuvent faciliter la compréhension du texte.

II. — Pour l'explication du texte lui-même, deux méthodes se présentent. Ou bien commencer par des indications générales sur l'ensemble du morceau, sur les idées, sur leur enchaînement, et approfondir ensuite le détail, ou bien s'élever de l'intelligence du détail à la vue de l'ensemble. Si l'on considère que les élèves se trouvent placés devant un texte qu'ils ne peuvent comprendre à la première lecture, la seconde méthode paraît plus sage ; les considérations les plus intéressantes sur les idées ou sur le style du morceau passeront pardessus leur tête, s'ils n'ont pas commencé d'abord par le comprendre. C'est encore une règle de saine pédagogie que d'aller du simple au composé, du facile au difficile. Commençons donc par le détail pour nous élever de la compréhension des mots à l'intelligence de la phrase, et de la compréhension des phrases à la vue de l'ensemble.

III. — Dès lors, deux questions se posent : Que faut-il expliquer ? Comment faut-il expliquer ?

Puisqu'il est admis que le candidat s'adresse à des élèves d'une classe supérieure, il est inutile de s'arrêter à des mots supposés connus, comme *töten. gewitter*. Par contre, on ne saurait laisser passer sans une explication des termes d'un usage moins fréquent, comme *scheuen*, *trachten*, *gestellt sein lassen*, qui peuvent embarrasser les élèves. C'est dans ce choix que le professeur fera preuve de discernement.

Il n'y a pas de procédé passe-partout pour expliquer les mots. C'est l'affaire du professeur de choisir selon les cas, parmi les moyens à sa disposition, ceux qui lui paraissent le plus convenables, et c'est là encore que le candidat fera preuve de ses aptitudes pédagogiques. Mais on peut cependant signaler certains procédés défectueux ou attirer l'attention sur d'autres moyens trop peu employés.

(1) Rapport sur le concours du Certificat de 1903.

Les candidats ont généralement tendance à se contenter d'équivalents. Ils expliquent par exemple *geschickt* par *gewandt*, *bloszsteller* par *entblöszen*, *Vollbringung* par *Vollstreckung*. Ils croient avoir expliqué lorsqu'ils n'ont fait que substituer une difficulté à une autre. Sans compter les cas où les équivalents donnés sont inexacts, comme *Menge* pour *Gedränge* ou *Schriftsteller* pour *Verfasser*. Le procédé en lui-même peut servir, mais à condition qu'il apporte un véritable éclaircissement.

Un autre défaut assez commun est d'accumuler les explications. Comment l'élève pourrait-il se reconnaître dans ce déluge de paroles ? il risque fort de perdre pied et de ne plus rien voir du tout. Parmi les différentes explications qui peuvent se présenter à l'esprit, il faut choisir la plus claire et la plus brève, et s'en tenir à celle-là.

Par contre, les candidats se servent rarement de l'exemple, qui est cependant un des moyens d'explication les plus féconds. Le mot *listig* ne s'éclaire-t-il pas si l'on rappelle comment le renard trompe les animaux par ses ruses ? — L'étymologie peut aussi rendre service dans certains cas, mais, bien entendu, lorsqu'elle est accessible aux élèves, sans étalage de vaine érudition (rapprocher *vorhanden* de *Hand*, *Bezirk* de *Zirkel*, *aufs geratewohl* de *geraten*).

En expliquant le détail de l'expression, il faut enfin se garder de deux erreurs. N'oublions pas que si nous expliquons les mots, ce n'est pas pour eux-mêmes, mais pour atteindre la pensée de l'auteur. Le candidat n'a pas devant lui une liste de vocables détachés, mais un texte. Il ne lui suffit donc pas de faire comprendre les mots isolément ; il lui faut ensuite les relier pour faire comprendre l'idée qu'ils expriment. Mais, d'autre part, le mot enchâssé dans la phrase ne présente qu'une seule de ses facettes, n'est pris que dans une acception déterminée : N'expliquer que ce sens, c'est figer le mot dans l'esprit de l'élève en une signification trop restreinte. Il faut donc partir du sens propre pour aboutir à l'explication du mot pris comme élément de la phrase.

Ce qui importe dans l'exercice de lecture expliquée, c'est la méthode et la précision. Sinon, il se réduit à un pur verbiage et à une paraphrase sans profit. Bien conduit, au contraire, c'est un des exercices des plus féconds, car il peut témoigner que l'enseignement des langues vivantes, tout en donnant des connaissances pratiques, peut aussi contribuer à l'éducation générale de l'esprit.

G. Delobel.

Commentaire grammatical. — Le commentaire grammatical est une épreuve plus dangereuse qu'elle ne paraît au premier abord. Il faut, pour y réussir pleinement, du savoir et des qualités diverses. L'une de ces qualités est l'initiative personnelle : aussi n'y a-t-il pas de règle absolue, de plan qui vaille pour tous les cas. Voici cependant quelques conseils qui pourront ne pas être superflus.

Le candidat se trouve en présence d'un texte de vingt à trente lignes, qu'il a le loisir d'examiner à tête reposée. De ce texte il doit extraire ce qui est de nature à instruire et à intéresser des élèves qui connaissent les éléments de la grammaire. A lui de témoigner de son sens pédagogique en faisant un choix judicieux des faits qui méritent d'être retenus et en les exposant avec méthode, avec clarté, avec goût.

Pour ce qui est de l'ordre à adopter, toute disposition est légitime qui est basée sur un groupement logique. L'essentiel est que les faits de même ordre soient envisagés d'un même coup d'œil. Il est clair que toutes les remarques intéressant la *flexion* doivent être réunies, éclai-

rées les unes par les autres, et non présentées au hasard de la rencontre. La clarté sera atteinte si les explications sont aisément intelligibles, et évitent avec le même soin le fatras et l'excès de concision. Il sera pourvu aux exigences du goût si la préoccupation est constante de présenter les observations de façon à tenir l'attention en éveil. Autre chose est, par exemple, à propos de l'*inflexion*, de passer en revue les divers mots où une voyelle est infléchie, en se bornant à constater la règle grammaticale, ou de montrer dans un même texte l'influence physiologique d'un *i* visible *(Tag : täglich)* et, partant de là, de faire voir que la même cause a produit les mêmes effets dans des cas où l'*i* ancien, auteur de l'inflexion, a disparu *(lang : länger)*. De même l'esprit de l'élève sera plus satisfait si l'on prend soin de réunir — lorsque l'occasion en est offerte — les formes diverses d'un même vocable fournies par le texte. Ainsi, s'il arrive que dans le texte à commenter se trouvent *ward* et *wurden*, *Mann* et *menschlich*, *rinnen* et *rennen*, ces formes doivent être étudiées et faire le point de départ d'une explication générale. Mais ce qui est contre toute pédagogie et aussi contre la loyauté de l'examen c'est, à propos d'un mot quelconque, d'exposer — ou de réciter — un chapitre de grammaire qu'un esprit de prévoyance aura incité à préparer soigneusement en vue d'une utilisation toujours possible si l'on sait s'y prendre. Présenter la théorie des particules tantôt séparables tantôt inséparables à propos d'un *unter*-cueilli dans le texte, c'est faire l'aveu d'un défaut du sens de l'enseignement.

Il est de toute évidence que c'est la grammaire pratique, c'est-à-dire l'ensemble des règles qui enseignent la correction, qui fait le fond du commentaire grammatical, soit que l'on constate que les lois sont appliquées, soit que l'on remarque — ce qui arrivera dans un passage poétique — qu'elles ne sont pas observées, soit que se présentent des cas douteux, où il faut prendre parti.

Comme appui de la grammaire usuelle peut intervenir la grammaire historique. Il n'est pas contestable que plus un professeur sera documenté sur le passé de la langue qu'il enseigne, mieux cela vaudra. Il sera ainsi mis à l'abri d'affirmations telles que celle-ci : « *ü* et *i* étaient volontiers confondus au temps de Gœthe, et cette confusion persiste dans la langue populaire ». La connaissance de l'évolution de l'allemand permettra à un candidat qui trouve dans son texte *ein eisern Gittertor* de faire une réflexion plus juste et plus instructive que la suivante : « Le poète a supprimé la terminaison de l'adjectif ». Mais c'est une grave erreur de croire que la grammaire historique soit une science à enseigner aux élèves. Son rôle doit se borner à élucider des faits obscurs, à montrer le jeu de lois psychologiques et physiologiques là où un esprit non averti ne voit que le chaos de règles arbitraires, à faire d'instructifs rapprochements entre des langues différentes, bref à agir sur l'intelligence de l'élève et à stimuler sa curiosité intellectuelle. Ce but sera atteint si le professeur sait observer une juste mesure, s'il se garde de toute exposition dogmatique, de toute digression stérile, s'il adapte ses observations sur l'histoire de la langue au degré de culture et à la maturité d'esprit de ses élèves. C'est là question de tact. L'intelligence des candidats leur fixera les limites qu'il est imprudent de dépasser. F. PIQUET.

Les candidats trouveront encore des indications utiles dans les différents rapports du jury parus de 1898 à 1912 et reproduits en partie dans *La Nouvelle Pédagogie des langues vivantes*, 1913, H. Didier, pp. 67-78.

« Überall „Tipperary"... ! »

Dans le numéro de janvier-mars 1919, notre collègue M. S. Simonnot, rendant compte du livre de feu M. Chr. Sénéchal : *Deutschland singt* (1), écrivait fort justement :

« Dans ce débordement de lyrisme — près de 10.000 chants de « guerre ayant déjà paru Outre-Rhin à la date du 1er octobre « 1911 —, l'Allemagne, qui se croyait déjà sûre du triomphe, étale « le tréfonds de son âme belliqueuse, c'est-à-dire « *sa frénésie de* « *haine* », son « *idolâtrie de la force* », un « *orgueil* » qui va jus-« qu'à la folie, une ivresse dans la victoire, qui lui fait perdre toute « pudeur... Maintenant que le destin a rabaissé la superbe de tous « ces poètes pangermanistes, ce serait une erreur de conclure que « leurs « *Kriegslieder* », cessant d'être dangereux, n'ont plus pour « nous qu'un intérêt rétrospectif. Si grande que soit sa chute, un « peuple ne dépouille pas le vieil homme du jour au lendemain. « Longtemps encore son âme en sera intoxiquée et il sera prudent « de continuer à la surveiller... »

Déjà, dans *Pages Libres* (2) de décembre 1917 et janvier 1918, M. G. Gromaire, analysant le petit recueil de *Kriegslieder* publié par Carl Busse, vers le milieu de 1915, chez Velhagen und Klasing à Bielefeld et Leipzig, s'attachait, avec une compétence indiscutable, à justifier d'un autre point de vue que le point de vue courant l'épithète de « *barbares* » appliquée aux Allemands, y compris, naturellement, les auteurs inclus par Busse dans son Anthologie. Il voyait, dans ces rimeurs — dont quelques-uns illustres —, à l'instar de leur peuple, des « *primitifs* », des gens « *non entièrement développés, non entièrement arrivés, dont les sentiments manquent de délicatesse, de mesure, de profondeur et d'humanité* » et établissait un opportun et frappant parallèle entre ces déments aveugles et la production lyrique patriotique de 1813, voire même — que l'on relise feu Liliencron — de 1870-71.

A quelles causes attribuer ce bizarre phénomène de régression aculturelle ? A un cas de folie collective ? Un rédacteur anonyme de la *Revue Pédagogique* (3) écrit justement, à propos de l'*Also sprach Germania* de M. J. Ruplinger, que les proses pangermaines de ce volume lui ont remis en mémoire le conte d'E. Poë : *Le système du Dr Goudron et du Professeur Plume* et il assimile assez ingénieusement la méthode du directeur d'asile d'aliénés à celle de l'ex-kaiser et de sa Table Ronde « *lorsqu'ils offrent de mettre aux peuples la camisole de force dans leur propre intérêt et lorsqu'ils pro-*

(1) *Les Langues Modernes*, 1919, p. 39.
(2) Supplément de la *Grande Revue*, depuis que ce dernier organe a subi la transformation que l'on sait.
(3) No de Juin 1919, p. 462.

testent contre les prétendues calomnies dont les Allemands seraient l'objet ». Mais enfin, cette folie n'a point été le fruit d'une génération spontanée. L'origine doit, à notre avis, en être cherchée dans la systématique déformation de l'intelligence allemande par l'œuvre de l'Université germanique prussianisée. Dans son dernier volume : *Etudes historiques et figures alsaciennes* —, qui a paru cette année 1919 chez Hachette et Cie —, M. A. Bossert a consacré le 7e chapitre à Treitschke et à « *la décadence du sens historique en Allemagne.* » Il y a là d'excellentes choses, comme toujours, et la lecture de ces pages doit être chaleureusement recommandée. Mais ce que le vieil inspecteur général de l'enseignement des langues vivantes, victime de feu Firmery, écrit de la seule discipline historique, ne s'applique-t-il pas, avec la même justesse, à l'ensemble des directions et des productions intellectuelles de cette nouvelle Allemagne issue de nos désastres en 1870 ? Car partout l'on y retrouvait ces escouades, ces sections dont parle M. P. de Pressac, archiviste paléographe, dans *l'Europe Nouvelle* (1) et qui, pour le *Deutschland über Alles*, travaillaient avec un ensemble si bien concerté sous l'autorité de caporaux prussiens !

M. Auguste Ehrhard, dans la *préface* qu'il a écrite pour le travail de feu M. Chr. Sénéchal, déclare que les chants qui y sont traduits « *montreront aux plus incrédules à quelles aberrations monstrueuses la haine et l'orgueil entraînent les Allemands, à quelle distance de toute pitié humaine, de tout sentiment moral, de toute pudeur les emporte le vertige du crime et quels fauves d'époques qu'on eût dites à jamais disparues restent prêts à sauter à la gorge du passant dans un univers que l'on croyait devenu, au* XX*e siècle, un jardin sûr et tranquille...* » Ainsi s'illusionnait-on sur l'Allemagne, dans les milieux mêmes les mieux aptes à la connaître ! Et cette stupeur, que l'on confesse, sur les aspects lyriques de son âme guerrière, ne laisse pas, elle aussi, d'être édifiante. Voici, par exemple, M. A. Marguillier qui récidive, dans le *Mercure* du 1er juillet 1919 (2) et avoue : « *En dehors de quelques spécimens recueillis au Musée de la guerre, on ne lēs* [ce *les* se rapporte aux illustrations et images de guerres allemandes !] *connait pas bien encore. Toutes celles que nous avons vues portent la marque de l'esprit d'orgueil, de brutalité et de haine où, dans l'ivresse de ses succès, l'Allemagne s'est complue sauvagement, jusqu'au jour de la suprême défaite...* » Mais ces *Kriegsbilder* qui constituent le commentaire le plus adéquat de la *Kriegslyrik*, nous devrions à notre *Nationale* — à l'instar de ce qu'a tâché de faire pour Lyon M. le Bibliothécaire municipal R. Cantinelli — en posséder un fonds à peu près complet, si, au lieu de détruire stupidement et par camions des sacs d'imprimés de toute nature, que la censure anglaise envoyait aux contrôles postaux français, on eût, par une intervention toute naturelle, prélevé, de ces trésors uniques pour l'historien futur, une dîme soigneusement établie, qui fût venue, dans le grand tombeau de la rue de Richelieu, s'ajouter aux si maigres et presqu'inexistantes acquisitions de « littérature » allemande au cours de

(1) No du 5 juillet 1919, p. 1301.
(2) P. 169. Il avait analysé : *Also sprach Germania* dans le *Mercure* du 1er septembre 1918, p. 136. Sur le *Musée de la Guerre* (39, rue du Colisée), voir l'article : *Affiches Boches* dans *L'Œuvre* du mercredi 30 juillet 1919.

la grande guerre. Mais qu'a-t-on fait ? Nous pourrions citer le nom d'un fonctionnaire de cette même *Nationale*, qui, mobilisé au contrôle postal de Marseille et ayant eu, dans l'hiver 1915-1916, la malencontreuse idée de suggérer au brave colonel alors à la tête de cette institution, de procéder dans le sens indiqué ci-dessus, se vit menacé, s'il intervenait d'une façon quelconque, de Conseil de guerre, sans parler d'autres aménités moindres ! Plus tard nous avons vu nous-même, à Londres, dans cette colossale ruche de la censure postale anglaise installée en le bel immeuble neuf de *Portugal Street*, une si nombreuse quantité de cette « littérature » — y compris celle de propagande, dans la plupart des langues du globe — aller alimenter les chaudières de l'appareil de chauffage central que le geste d'Omar nous en parut, presque, moins exécrable. L'Intelligence, alors, était trop exclusivement mise au service de la Force — une force souvent d'autant plus inintellectuelle que ses représentants étaient, dans telles ou telles fonctions délicates, moins à leur place et gênés, dans leur for intérieur, par le contraste avec ceux de leurs subalternes qui, faisant toute leur besogne, y compris les « rapports » qui leur valaient, à eux, les félicitations et récompenses officielles, restaient immuablement des soldats de 2me classe ! — pour que des faits comme ceux que nous signalons eussent pu frapper l'opinion. O lettrés, amateurs ou écrivains, qui, comme moi-même, considérez que le « *trésor des âmes* » — pour appeler les bibliothèques comme les appelaient les Egyptiens — méritait la révérente vénération et le pieux zèle des esprits bien nés, comme vous avez dû, ainsi que moi-même, souffrir, à la vue de ces étincelles de matérielle flamme anéantissant la sophistique boche, qu'il eût fallu, au contraire, héberger, avec un soin jaloux, dans ces retraites sacrées où s'élaborera, quelque jour, le récit de la Tragédie aux cent actes divers dont vous fûtes, en ces recoins secrets, des acteurs aux lèvres muettes ! Mais alors, noyés dans le troupeau philistin des polyglottes improvisés, *rari nantes in gurgite vasto*, vous viviez sous l'obsession du « *renvoi au dépôt* », dont, à chaque minute, la hantise vous était renouvelée, et estimiez bien passé le jour où vous aviez abattu le record de la lecture des correspondances : 500 lettres ou cartes, portées sur la quotidienne statistique de ce Saint-Office non moins injuste et versatile que l'autre !

Pour juger en connaissance de cause la lyrique guerrière allemande, c'est, mieux encore que des anthologies incomplètes, les feuilles de l'immense forêt de la presse allemande qu'il faut, au jour le jour, avoir dépouillées (1). Busse, relatant une opinion contre laquelle il s'élève, disait qu'on estimait le nombre des poésies publiées par les Allemands au début de la guerre à un million et demi, en moyenne 50.000 par jour ! Rien qu'à nous remémorer les collections de *Jugend*, du *Simplicissimus*, de *Daheim*, de *Die Woche*, du

(1) Dans le *Mercure* du 16 septembre dernier, M. H. Albert a analysé le *Heinrich Heine* de l'immigré messin, député de Francfort à l'Assemblée Nationale, H. Wendel, p. 330-333. Nous regrettons qu'il n'ait point songé à renvoyer, à ce propos, à la critique qu'en a donné Alfred Kerr dans la *Frankfurter Zeitung* du 27 août et à caractériser comme il convient la « francophilie » nouveau jeu de cet immonde personnage, qui, pendant 3 ans, a rempli les colonnes de la feuille berlinoise réactionnaire : *Der Tag*, des plus abjets couplets chauvins, qu'il signait : *Gottlieb*, et où la France était couverte de fange.

Kladderadatsch, de l'*Ulk*, des *Meggendorfer*, des *Lustige*, de cet unique *Wieland* (1), nous frémissons devant cette vision tronquée. Et nous évoquons l'œuvre à venir d'un John Grand-Carteret, qui suppléerait, enfin, à cette lacune faussant la perspective de la vision française. Car, en sa vanité, la lyrique boche de guerre est d'une telle richesse que c'est autre chose que ce maigre recueil qu'il faudrait pour être adéquat au sujet. Si, en 1915, le poète Klabund pouvait, en cette élégante anthologie illustrée par Emil Pretorius et éditée par G. Müller à Munich : *Das deutsche Soldatenlied*, offrir en un peu plus de 35 pages une image condensée des chants militaires allemands traditionnels, c'est un in-folio qu'exigerait une présentation « objective » de la *Kriegslyrik* en sa multiple variété. Et ce gros volume aurait une portion de ses pages consacrée à la parodie d'airs ou poésies connus. Ce n'en serait pas l'aspect le moins original. Mais, comme ici nous ne pouvons pas insister, bornons-nous à transcrire de nos notes ce spécimen parodique de *Tipperary*, que nous copiâmes du 60me « *Numéro de guerre* » (20 novembre 1915) des *Lustige Blätter* :

Überall « Tipperary » !

Als der grosse Krieg begann — Fing auch England munter an.
Tommy ruderte behend — 'rüber nach dem Kontinent.
Tommy sang dabei ein Lied —, Allerdings nicht voll Gemüt.
Etwas, das zu Herzen spricht — Kennt der Tommy nämlich nicht.
Und der lange Tommy schrie — Deshalb diese Melodie :

« Weit ist der Weg nach Tipperary,
Weit ist der Weg dort hinaus,
Weit ist der Weg nach Tipperary,
Wo das netteste Mädel zuhaus ! »

Tommy schiffte nach Calais — Denn das lag hübsch in der Näh !
Brüssel schützen wollt'er ja — Aber das lag nicht so nah.
Ausserdem war Brüssel jetzt — Von den Deutschen schon besetzt,
Gegen die es wenig nützt — Wenn der Tommy kommt und schützt,
Doch Calais, wo keiner war — Schützte Tommy wunderbar,
Schützte täglich er aufs neu — Und sang dieses Lied dabei :

« Weit ist der Weg zum schönen Brüssel,
Weit König Alberts Palais !
Weit ist der Weg zum schönen Brüssel,
Drum bleib ich fein hier in Calais ! »

(1) *Wieland*, hebdomadaire édité par Bruno Paul avec la collaboration du Dr W. von Bode, du Dr Cäsar Flaschlen, de Lotte von Mendelssohn-Bartholdy, d'E. Orlik, avec, comme rédacteur responsable, Hans Heilmann à Berlin-Wilmersdorf, était imprimé par les Brockhaus à Leipzig et jouissait de l'appui du Comité Central de la *Croix-Rouge* allemande. Il avait créé un *Wieland-Verlag* (Berlin, W 9, Lennéstrasse 4), où parurent quelques merveilleuses illustrations (*P. ex. : Das Luftschiff*, de W. Geiger et G. W. Rössner).

Auch aus Dardanellentor — Pochte Englands Sängerchor.
Aber Tommys Pracht=Tenor — Fand am Tor kein offnes Ohr.
Enver, strengen Angesichts. — Sagte schroff : « Ich gebe nichts ! »
Und mit abgesägter Hos — Schob der Tommy wieder los...
Wieder mal betrüblich klang — Tommys Tipperarysang :

> *« Weit ist es nach Konstantinopel,*
> *Pech hab ich auf Gallipoli.*
> *Weit ist es nach Konstantinopel.*
> *Da hinein komm im Leben ich nie ! »*

Als die Serben eingekreist — Tommy stark mit Worten schmeisst.
Michel stürmte, = watsch'auf, = watsch — Tommy redete blos [Quatsch.
Tapfre Ungarn ritten kühn — Tommy liess nur Worte sprühn.
Täglich siegte Ferdinand — Tommy brüllte allerhand,
Doch hauptsächlich hat er wild — Diese Melodie gebrüllt :

> *« Weit ist's nach Nisch von Saloniki.*
> *Geh. du Franzos, geh du voraus !*
> *Weit ist's nach Nisch von Saloniki,*
> *Bade du meine Kiste dort aus ! »*

Also hat, wohin er fährt, — Tommy prächtig sich bewährt,
Überall ist's ihm zu weit — Nie kommt er zur rechten Zeit.
Stets versucht er, ob's ihm glückt, — Dass er einen andern schickt ;
Wenn am End kein andrer geht, — Kommt der Tommy selbst zu spät.
Armer Tommy, segle heim ! — Und sing dir dazu den Reim :

> *« Überall ist leider Tipperary,*
> *Tommys Geduld ist jetzt aus !*
> *Überall ist leider Tipperary,*
> *Ach, da fahr'ich doch lieber nachhaus ! »*

L'illustration de cette fantaisie — si bien confirmée, comme toutes les prévisions de guerre boche ! par les faits, — est signée. Ne le fût-elle pas, l'on y reconnaîtrait aisément la manière « *Kinderbilderbogenartig* » de W. A. Wellner. Le texte porte les initiales : *G. H.* Il suffit d'être un peu familier avec les *Lustige* pour y retrouver l'un des membres de la rédaction — avec Rudolf Presber, Paul Kræmer et Georg Mühlenschulte — le sieur Gustav Hochstetter, dont les élucubrations ornent chacun des numéros. C'était, alors, la bonne époque de la guerre fraîche et joyeuse ; où l'on sablait le « *Hindenburg Cognac* » confectionné à Grünberg i. Schlesien ; où l'on consultait l'heure de la victoire sur la « *Deutsche Reichskrone-Leuchtblattuhr* » d'Andreas Huber à Munich ; où les « *Ullsteinbücher* » faisaient fureur au front ; où l'on se guérissait des rhumes de la tranchée avec les pastilles d'Ems, ces « *Emser Pastillen* » au nom prédestiné ; où chaque officier monté défiait le

froid aux pieds grâce à l' *« Heizbarer Steigbügel »* que fabriquait C. Maquet à Heidelberg ; où chaque homme se guidait dans les ténèbres des boyaux à l'éclat de la lampe portative électrique Osram, qu'envoyait *« Sirius »*, de Chemnitz ; où le capitaine de la *Landwehr* Höcker et le *Rittmeister* baron von Ompteda annonçaient dyonisiaquement l'apparition du 50[me] mille, chez W. Wobach et C[ie] à Leipzig, de leur *Anthologie* des 40 premiers n[os] de la *Liller Kriegszeitung, « mit ihren herzerfrischenden Schilderungen der Selbsterlebnisse in grosser Zeit »* ; où, où, où ! Tout cela est si loin, et pourtant.... *olim meminisse juvabit*. Car il faudra bien que l'on se décide à renouveler notre matériel scolaire classique allemand, où l'on continue, comme si rien ne s'était passé, à présenter l'Allemagne traditionnelle. Alors, ne sera-t-il pas nécessaire de parler de toutes ces choses à nos enfants ? Et où les trouvera-t-on ? La dernière *Anthologie* du lyrisme allemand contemporain est, sauf erreur, celle que le triste Guilbeaux publia, en 1913, chez Figuière et C[ie] sur 410 pages avec *préface* par Emile Verhaeren. Lorsqu'elle parut, M. Jean Florence écrivit, dans la *Phalange* du 20 décembre 1913, ces lignes, symptomatiques de la part de l'ardent défenseur de Bergson : *« Qu'en faut-il penser ? Je pense que cela est tout à l'honneur des poètes lyriques de l'Allemagne contemporaine. Cela prouve que le lyrisme, qui a longtemps été à l'état diffus, à l'état de suspension, si je puis dire, dans la littérature allemande, partout présent et nulle part réalisé, a enfin pris conscience de lui-même... (1) »* Un peu plus d'un lustre s'est écoulé et M. Auguste Ehrhard, à son tour, jugeant ces même lyriques, écrit : *« Il suffit de leur laisser la parole pour qu'ils se flétrissent eux-mêmes. Ces grands coupables ressemblent à ces personnages de contes, qui ne peuvent ouvrir la bouche sans qu'il s'en échappe des bêtes hideuses ou malfaisantes, crapauds ou serpents. Et ils ne semblent pas se douter de l'énormité de leur propos. Leurs chants révèlent ce que Berlioz appelle, dans la* Damnation de Faust,

« La bestialité dans toute sa candeur. »

Hélas, trois fois hélas ! (2)

Camille Pitollet.

(1) *La Phalange, 8e année*, p. 567.

(2) Quiconque voudra — à défaut des collections, introuvables, que nous citions ci-dessus, et d'autres encore — se faire quelque idée des chants de guerre allemands *en allemand*, devra d'abord tâcher de se procurer les cahiers — il y en avait trois éditions différentes : *Feldpostsendung* à 40 pfennigs ; *Buchausgabe* à 1 mark 20 pfennigs et *Liebhaberausgabe* à 15 marks — que publia Johann Albrecht, duc de Mecklembourg, à Leipzig, chez K. F. Kœhler, sous le titre : *Deutsche Kriegsklänge*. En décembre 1915, l'*Akademische Rundschau. Zeitschrift für das gesamte Hochschulwesen und die akademischen Berufstände*, rédigée par les D[rs] Paul Roth et Robert Corwegh — c'est là, au 3[me] fascicule de la *IVe année*, que le sieur G. Glœge, ex-lecteur allemand à l'Université de Dijon, publia sa satire contre *« L'Académie française »* (p. 126-135), où il cite ce corps comme preuve palpable que la France n'est pas *« ein sehr fortschrittlich gesinntes, ständig nach Neuem strebendes, alle Verbesserungen gierig aufnehmendes Land »* — annonçait que plus de 35.000 exemplaires des 4 premiers cahiers s'étaient déjà vendus. Il est vrai que Kœhler éditait également l'*Akademische Rundschau*...

L'œuvre du Vaterlandsdank

Sous le nom de *Vaterlandsdank* a fonctionné pendant la guerre, en Allemagne et plus particulièrement en Prusse, une organisation qui s'était donné pour tâche de recueillir au profit des veuves et des orphelins de la guerre les objets d'or et d'argent que des personnes bienveillantes voulaient bien lui abandonner. Ces objets étaient fondus s'ils n'avaient pas de valeur artistique ou documentaire : dans le cas contraire, ils étaient cédés aux musées et aux collectionneurs qui les payaient un bon prix.

L'initiative du mouvement vint de l'Association connue sous le nom de Verein deutscher Schmucksteinfreunde, dont le siège est à Crefeld et qui, en temps de paix, se proposait d'éveiller dans le peuple le goût de la bijouterie allemande et des pierres précieuses. Un appel fut lancé par la voie des journaux en 1914 et, dès l'année suivante, le Vaterlandsdank put avec le produit des dons recueillis souscrire 75.000 marcs au deuxième emprunt de guerre.

Peu après, le Vaterlandsdank dont l'initiative avait trouvé de nombreux admirateurs mais dont l'action était encore limitée à un petit territoire, se transforma en une œuvre puissante qui se développa dans tout l'Empire et prit en conséquence le nom de Reichssammlung Vaterlandsdank. A la tête du comité d'action fut placé le Dr. Ing. Hermann Muthesius, conseiller intime du gouvernement et attaché au ministère prussien du Commerce, lequel fut assisté du premier conseiller intime du gouvernement, Schneider, attaché au Ministère de l'Intérieur. L'œuvre fut patronnée efficacement par le Ministre de l'Intérieur lui-même et par le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes qui, par des ordonnances adressées aux maires et aux conseillers provinciaux d'une part, aux autorités scolaires d'autre part, soutinrent sans relâche son action. De leur côté, les gouvernements de la plupart des états confédérés lui accordèrent leur haute protection. L'effort fourni fut considérable et se traduisit par une souscription d'un demi-million de marcs au troisième emprunt de guerre.

Cependant le siège de l'office central du Vaterlandsdank avait été transféré de Crefeld à Berlin où il s'était installé au Musée Royal des Arts et Métiers. Des agences furent créées un peu partout dans l'empire. On fit appel à toutes les bonnes volontés : fonctionnaires, maires, autorités constituées, ministres du culte, professeurs et instituteurs, avocats, médecins, directeurs de journaux, présidents d'associations, etc., etc... Par l'intermédiaire des écoles, où des conférences eurent lieu régulièrement par ordre supérieur, on agit sur la population. La propagande par l'école prit un tel développement qu'une section spéciale dut être créée pour faciliter les relations avec les directeurs, les maîtres, les maîtresses et les surveillants, à la tête de laquelle fut placé le Dr. Otto Briessen, professeur à Charlottenbourg, qui dirigeait déjà l'œuvre scolaire du *Gold in die Reichsbank*.

Les brochures donc le Vaterlandsdank inondait le pays, portaient comme devise : « Celui qui à une heure aussi grave ne sent pas battre son cœur, n'en a pas ». Elles s'appliquaient à préciser le but poursuivi

et s'efforçaient de montrer la différence qui existait entre les dons sollicités et les sacrifices que le salut du pays avait réclamés des Prussiens en 1813. Il ne s'agissait pas de donner à l'Etat de l'or et de l'argent dont il n'avait que faire (!), il était inutile de se dépouiller d'objets auxquels s'attachait un souvenir précieux ; on demandait seulement de se défaire au profit des victimes de la guerre et en récompense de l'héroïsme de ceux qu'elles pleuraient, des objets d'or et d'argent dont on pouvait se passer, montres, chaînes, couverts de table, médailles et monnaies, vieux dentiers (!), etc... Ainsi éclatait, mêlé à un désir de propagande active, le souci de l'orgueilleuse Allemagne de ne point paraître indigente ; n'eût-elle pas été blessée dans son amour-propre, alors qu'elle était sûre de la victoire, si l'on avait osé la comparer, ne fût-ce qu'un instant, à la Prusse haletante de 1813 ? Evidemment, l'œuvre entreprise avait un caractère patriotique mais elle était humanitaire avant tout !

Malgré ces indications, beaucoup de donateurs s'empressèrent d'adresser au Vaterlandsdank des bijoux de famille, surtout des bagues, bagues de fiancailles, bagues de mariage. Le geste fut quelquefois un peu théâtral. Beaucoup ne se contentèrent pas d'envoyer leur contribution, ils l'accompagnèrent de considérations pathétiques, le plus souvent en prose. Néanmoins ce fut pour certains l'occasion de rimer quelques mauvais vers. En échange, l'office du Vaterlandsdank adressait à chacun moyennant cinquante pfennigs un anneau de fer avec l'inscription Vaterlandsdank 1914. On avait écarté la devise *Gold gab ich für Eisen* qui eût rappelé les jours sombres de 1813. Ces anneaux de fer étaient conformes au modèle établi par le Professeur Peter Behrens de Berlin, celui-là même qui avait dressé les plans de l'Ambassade de l'Allemagne à Pétrograd. Ils étaient inoxydables et le métal employé pour leur fabrication, un produit de la firme Fr. Krupp d'Essen, avait aux yeux du public chauvin une valeur incalculable.

Est-il vrai que les demandes d'anneaux commémoratifs furent si nombreuses qu'on put redouter un moment que le fer qui servait à les fabriquer ne vînt à manquer et qu'on envisagea sérieusement l'envoi aux généreux donateurs d'un bon valable après la guerre ? Je n'y crois guère. Quoi qu'il en soit, le succès des Vaterlandsringe fut considérable.

Pendant toute la guerre, l'œuvre du Vaterlandsdank connut une grande prospérité. Plusieurs villes et cantons voulurent recueillir eux-mêmes les dons bénévoles pour les familles de leurs propres enfants tombés à l'ennemi. Ceux-ci n'en continuèrent pas moins à affluer à l'office central du Vaterlandsdank et dans ses agences. Une action discrète eut vite raison des tendances particularistes et sut les orienter vers des buts différents. Non seulement à l'intérieur du pays on s'empressa autour des collecteurs d'or et d'argent. Les soldats du front leur adressèrent, en les remerciant de leurs efforts, le meilleur des encouragements à persévérer dans leur tâche. Et de l'étranger, de Suède et de Suisse, d'Amérique même pendant les premières années de la guerre, arrivèrent nombreuses les marques de sympathie que les milieux allemands ou germanophiles produiguèrent, souvent avec ostentation, au Vaterlandsdank.

Telle est, esquissée à grands traits, l'histoire du Vaterlandsdank, manifestation curieuse de l'assistance aux familles des soldats morts pendant la guerre.

Joanny Commarmond (Condorcet).

La réforme scolaire en Angleterre

Dans le domaine scolaire l'effort d'organisation poursuivi depuis plusieurs années en Angleterre et qui compte déjà à son actif le vote de la loi Fisher, semble encore loin de se relâcher. Educateurs, auteurs et publicistes continuent de critiquer, souvent sans ménagements, routines et préjugés. A la fois journaliste et romancier, Mr. Alec Waugh (1) s'en prend aux *public schools* si bien abritées contre les réformes les plus urgentes derrière leurs remparts de sentiments et de traditions. « The English public school, affirment ses défenseurs, in the form in which it has existed for several centuries is a peculiarly English institution, and well has it served England. » (2).

Aussi Mr. Alec Waugh, dans la crainte de faire figure de révolutionnaire, s'empresse-t-il de rendre d'abord un hommage ému au vieux collège anglais, toujours si cher au cœur d'un ancien élève ; loin de lui la pensée sacrilège de démolir la vénérable maison : « it is bound by too many associations with the post » ; cependant il faut bien admettre qu'elle a besoin de quelques réparations.

Malheureusement, les mieux intentionnés, les plus timides des réformateurs se heurtent à une véritable conspiration du silence où se rencontrent, étroitement unis, élèves, maîtres, parents et écrivains. A part *Tom Brown's Schooldays* et *The Harrovians* (3), Mr. Alec Waugh ne connaît pas de livre sincère sur la vie de collège en Angleterre. Trop souvent l'auteur paraît se croire obligé de s'en tenir au thème conventionnel du *Schoolboy's code of honour*, d'ailleurs en contradiction avec l'axiome : « l'école n'est que la vie en miniature ». Si, par exception, le romancier se risque à traiter franchement de l'éducation des jeunes gens, les parents demeurent incrédules tandis que les maîtres prennent des airs de supériorité offensée ; témoins le Révérend Lyttelton, ancien principal du Collège d'Eton, qui, croyant répondre aux critiques parues dans *The Loom of Youth* (4), se contentait de leur opposer, avec un démenti catégorique, cet idéal du collégien anglais : « Not only is the talk of a schoolboy dull to an adult, but if it is not, it ought to be. Nay, I should go further and say it is dull in proportion as the speaker is healthy-minded, and is developing on lines normal to an Anglo-Saxon. »

A l'optimisme satisfait, Mr. Alec Waugh se propose d'opposer une vision claire de la réalité : « What is the course of a boy's development from the day he leaves his preparatory school to the close of his last term ? » La réponse a l'accent brutal de la franchise : l'élève s'intéresse de moins en moins à son travail, à ses yeux rien ne compte que les jeux et les succès sportifs : « he works at is play and plays at his work. » A part le boursier, bête à

(1) *The English Review* (mars 1919).
(2) *The Daily Graphic* (21 mai 1919).
(3) Par Arnold Lunn.
(4) Par Alec Waugh.

concours qui préfère à l'étude des règles celle des exceptions, le collégien moyen possède un bagage des plus minces. Et sur ce point Mr. Alec Waugh ferait sans doute volontiers siennes les critiques récentes de Mr. Lunn :

« The boys in this form run from fifteen to nineteen years of age, and they know nothing, ab—so—lute—ly nothing. The obvious facts of recent European history, of recent English history, they don't seem to have heard. And letters and poetry... why they can't even give the names of the great Victorian poets. They've just heard of Tennyson and perhaps Browning. They know nothing of the stars above their heads and flowers at their feet or the earth beneath their feet. But they are experts in cricket history. » (1).

Devant aussi douloureuse découverte on conçoit l'étonnement d'un maître dévoué à sa tâche. Sans doute nul ne souhaite plus voir appliquer les verges aux champions des jeux (2), mais ne convient-il pas de renverser les idoles Football et Cricket qui menacent de transformer les collèges en autant des clubs sportifs ? Et que mettre à leur place au milieu de la concurrence scolaire faussée par la tyrannie d'une opinion mal instruite ? Songeant peut-être à ressusciter, sous une forme plus moderne, la vieille revue de Harrow « qui avait pour but d'éveiller chez les collégiens des idées un peu plus larges de patriotisme et de les intéresser aux affaires du pays » (3), deux jeunes maîtres fondèrent un organe intitulé *A public school looks at the world* qui avait réussi, affirme Mr. Alec Waugh, à susciter chez les élèves une certaine curiosité intellectuelle ; mais la carrière du journal se trouva bientôt interrompue, laissant à ses principaux rédacteurs tout loisir d'exposer ailleurs leurs conceptions pédagogiques (4).

Devant les obstacles dressés contre tous les novateurs ne serait-on point tenté, en désespoir de cause, d'appeler à l'aide la toute-puissance de l'Etat ? Au moment où l'Université de Cambridge elle-même songerait peut-être à abdiquer une partie de son indépendance séculaire, Mr. Alec Waugh semble fort effrayé d'une telle intervention, et pour sa part il préfèrerait apporter au système actuel des public schools des retouches partielles, des améliorations successives, avec une patiente sollicitude. Encore faut-il, pour mener à bien cette tâche modeste, faire tomber les résistances passionnées, éclairer l'opinion en dénonçant l'abus des sports et l'absence de vie intellectuelle dans les grands collèges anglais. Déjà le doute, léger encore, semble se glisser dans l'esprit des optimistes qui ne professeront peut-être pas toujours pour le *dull boy* la même ardente sympathie. Aussi le temps paraît moins éloigné où les public schools, adaptant leurs méthodes d'éducation aux nécessités nouvelles pourront continuer à donner à l'Angleterre l'élite de ses serviteurs.

Louis ROCHER.

(1) *Loose ends*. Cf. le jugement sévère prononcé dès 1867 par le Rev. A. W. Farrav cité par Max Leclerc dans *L'Education en Angleterre*, p. 11.

(2) Le premier match de cricket entre Harrow et Eton eut lieu en 1796 à l'insu des autorités des deux collèges, et la peine du fouet fut infligée à ceux qui y prirent part (Sir C. H. Maxwell Lyte, *Eton College*, p. 369, cité par Elie Halévy).

(3) Taine, *Notes sur l'Angleterre*, p. 140.

(4) Cf. *Political education in a public school* et *The School and the world*, par Victor Gallancz et David Somervell.

LECTURES

Extrait du discours prononcé par M. Spenlé à la distribution des prix du lycée de Marseille

On l'a souvent observé : une guerre fait plus pour la pénétration réciproque des peuples qu'un siècle d'activité pacifique.

Obligée de se transporter à tout instant du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, ou inversement, transportée en masse dans des contrées dont à peine elle avait entendu jadis les noms exotiques, notre jeunesse guerrière a reçu une leçon de choses auprès de laquelle pâlit tout l'enseignement donné dans nos écoles. Et puis ces peuples étrangers que nous négligions d'aller visiter chez eux, ils sont venus chez nous, en alliés, en amis, parce que la certitude s'était imposée au monde que la France attaquée, c'était la civilisation menacée dans son cœur le plus généreux, le plus vulnérable, dans son centre le plus vital, et que là où combattait la France, là combattait l'Honneur de l'Humanité. Rapprochement fécond ! Il est impossible, désormais, selon les belles paroles que prononçait le président Wilson en quittant notre sol, il est impossible que les mains qui en ces heures-là se sont serrées, se disjoignent de nouveau, et que le vaste Océan mette encore une fois tout son abîme entre les mondes rapprochés.

Mais si les sévères leçons de la guerre ont approfondi notre savoir et élargi notre horizon, si la communion des grandes heures tragiques a noué des liens impérissables et éveillé de nouveaux besoins de pénétration réciproque il est, par contre, un enseignement qui reste comme frappé d'interdit : je veux parler de celui de la langue et des lettres allemandes. Et certes, on ne saurait s'étonner que l'indignation et le dégoût qu'ont fait naître l'agression criminelle de l'Allemagne et sa manière féroce de conduire la guerre, aient détourné bon nombre de Français de faire apprendre à leurs enfants la langue d'un ennemi si exécré.

Ni les réparations, combien insuffisantes, précaires, lointaines, imposées à l'agresseur barbare, ni les garanties que lui a arrachées un traité de paix qu'il n'a signé que la menace à la bouche, n'effaceront de nos mémoires le ressentiment de pareilles blessures ni le souvenir de tant d'horreurs. Le désarmement est dans les discours mais la paix n'est pas entrée dans les cœurs. Et malgré cela, ou plutôt : précisément *à cause de cela* j'estime imprudente cette désertion soudaine de nos classes d'allemand. J'y vois l'effet d'un patriotisme respectable, mais mal éclairé, une erreur qu'il nous faut à tout prix redresser, car elle pourrait devenir un jour pernicieuse à notre avenir national.

Dès le début de la guerre, en effet, il m'a semblé voir s'affirmer en cette matière deux manières de voir nettement différentes. Sur le front on raisonnait froidement et d'une manière, si je puis dire, réaliste. Les enseignements de la guerre s'imposaient là avec une

évidence trop instantanée. On avait pu apprécier les services rendus à nos Etats-Majors par cet admirable corps d'interprètes, auquel les cadres de notre Université ont fourni un recrutement d'élite. On mesurait sur place les lacunes, non seulement dans notre préparation militaire, mais aussi dans notre préparation technique, industrielle, économique — lacunes sur lesquelles une connaissance plus approfondie et mieux répandue de l'ennemi, de ses ressources, de son outillage, de ses projets, aurait dû nous éclairer plus tôt. A l'arrière, par contre, où l'on ne se trouvait pas en si bonne posture pour tirer les leçons immédiates de la guerre, on raisonnait différemment. On jugeait surtout par le sentiment. Peut-être aussi suivait-on un peu trop docilement un entraînement irréfléchi — car on est un peu mouton de Panurge en France. Ou bien s'imaginait-on vraiment qu'une fois l'Allemagne vaincue, la guerre serait finie, et que nous verrions disparaître du globe, comme par enchantement, une population de près de 70 millions d'hommes, qui est un des groupements humains les plus compacts, les plus prolifiques, les plus laborieux, les plus entreprenants qui aient jamais existé ?

Je ne sais, mais une chose est certaine, c'est que cette masse continue et continuera de vivre à nos portes, dans la proportion de plus de 60 millions d'Allemands contre moins de 40 millions de Français. C'est que tôt ou tard cette multitude se remettra au travail, les dents serrées, la rage au cœur, ramassant toutes ses énergies. Et c'est aussi que le formidable effort auquel, par sa faute, elle s'est condamnée, fera peut-être d'elle un adversaire plus dangereux demain que par le passé. Ecoutez l'avertissement que nous donnait encore tout récemment un des allemands les plus clairvoyants, un pacifiste sincère pourtant, qui n'a pas craint de dénoncer courageusement les criminelles responsabilités de son peuple, le professeur Fœrster. « En somme, écrivait-il, le peuple allemand se trouve acculé à ce dilemme : ou bien il glissera vers la banqueroute chronique, il s'effondrera littéralement, et ses créanciers s'en iront les mains vides, ou bien, si l'on veut qu'il paie, il faudra bien, pour des considérations d'ordre strictement techniques, lui fournir du crédit, des matières premières, des facilités d'écoulement en quantité telle que ce paria, aujourd'hui relégué dans son ghetto d'infamie, le cœur ulcéré de rancœur, se verra condamné à devenir le Crésus de ce monde ».

Exagération orgueilleuse direz-vous, où se reconnaît aisément la manière allemande. Sans doute. Mais c'est avec de pareilles exagérations que depuis un siècle on exalte et fanatise l'Allemagne. C'est là le démon dont elle est possédée et que ni les humiliations de la défaite, ni les convulsions de la Révolution n'ont réussi à exorciser. Et c'est pourquoi, demain comme hier, à l'Est est notre frontière la plus vulnérable, où doit se concentrer toute notre vigilance.

Comprenez-vous dès lors qu'étudier l'Allemagne est pour nous plus que jamais un devoir national ? Rappelez-vous le mot de ce prisonnier allemand qui occupait ses loisirs, en terre française, à comprendre l'anglais. Comme on lui demandait pourquoi il apprenait l'anglais plutôt que le français : « J'apprends toujours, dit-il, la langue de mon principal ennemi ». Formule énergique et frappante qui nous indique notre devoir, à nous aussi qui avons mission d'enseigner les lettres allemandes. Ah ! je le reconnais. Il serait bien plus agréable pour le professeur d'allemand à la Faculté aussi

bien qu'au Lycée, d'initier ses auditeurs aux délicats mystères de la poésie allemande, de la musique allemande, aux profondes méditations de la spéculation d'Outre-Rhin. Et loin de moi l'idée de répudier cette tradition. Ce furent d'incomparables éducateurs de l'humanité que les Lessing, les Gœthe, les Kant, les Beethoven, les Richard Wagner, les Nietzsche. On peut même espérer avec certains esprits généreux, que ces grands maîtres deviendront de nouveau un jour les éducateurs du peuple allemand et qu'ils travailleront à préparer dans ses profondeurs une conscience régénérée. Un pareil espoir tout au moins est dans les traditions humaines de la France.

Mais il n'en est pas moins vrai que cette Allemagne-là n'est pas celle d'aujourd'hui et ne sera pas celle de demain. Ici encore la guerre nous a singulièrement approfondis. Elle nous a obligés à mettre au premier plan ces problèmes nouveaux apportés dans le monde par ce fait redoutable qui s'appelle l'Allemagne. Autrefois nous l'abordions par l'étude de ses poètes, de ses philosophes, de ses musiciens, de ce qui nous paraissait être la *vraie* civilisation — et l'on sait à quelles illusions ce commentaire a entraîné certains. Ce que nous n'avons plus le droit d'ignorer ou de négliger désormais, ce sont les « dures réalités » de la vie économique et matérielle, où nul peuple n'a porté un savoir si documenté, une discipline si méthodique, un réalisme si tenace, si froidement raisonné, si dénué de scrupules — ce sont les luttes dans lesquelles, qu'il le veuille ou non, plus que jamais il se trouvera engagé après la liquidation désastreuse de cette guerre. Il ne s'agit certes pas d'adopter telle ou telle solution étrangère, d'attacher à notre arbre national des fruits qui n'ont pas poussé sur ses racines. Mais il s'agit de ne pas laisser s'endormir en nous le sentiment de l'effort nécessaire, de la discipline nationale indispensable et salutaire. Or rien ne nous discipline, rien ne nous élève et ne nous grandit, autant qu'un adversaire redoutable. Malheur à nous si par insouciance ou ignorance, nous négligions cette sévère et bonne école.

Et maintenant je voudrais, pour terminer, vous lire encore ces lignes adressées à un journal suisse par son correspondant en Allemagne, lignes écrites après la dernière rentrée de Pâques — car c'est à Pâques qu'on célèbre, en Allemagne, le renouvellement de l'année scolaire. C'est la date qui correspond à peu près à notre distribution des prix. Il est bon que notre jeunesse française soit renseignée sur l'état d'esprit de cette jeunesse scolaire allemande que demain elle affrontera sur les champs de bataille du commerce et de l'industrie. « Nos Universités, lisons-nous dans cette correspondance, regorgent de monde. On dirait vraiment que la guerre n'a fait ici aucun vide. Et pourtant nulle couche de la société n'a payé un tribut plus sanglant que la jeunesse des écoles. Des régiments entiers d'étudiants, presque des enfants, recrutés dans les classes supérieures des lycées, ont marché à la mort. Là on peut voir combien vite un grand peuple répare ses pertes. Jamais il n'y eut affluence pareille dans nos salles de cours. Pareillement tous les professeurs sont unanimes à constater que jamais le zèle porté à l'étude n'a été plus grand. Comme des affamés ces jeunes gens, revenus de la guerre, se jettent sur la pâture intellectuelle qu'on leur distribue dans nos amphithéâtres. « On se serait cru à l'Eglise » disait récemment un professeur à ses nombreux auditeurs à l'issue de sa leçon. Voilà des indices où l'on reconnaît combien intact, dans son tréfonds, est resté le moral de notre jeunesse, et comme

elle est travaillée d'un besoin, plus pressant que jamais, de s'instruire, de croître spirituellement, d'affirmer son activité et de se faire sa place dans le monde (1). »

Méditons ces paroles. Elles nous montrent une Allemagne de demain, plus populeuse que jamais, prête à se ranger derrière ses instructeurs et ses chefs techniques, Avec quelle impatience elle attend en ce moment même la levée du blocus ! Avec quel empressement brutal elle se presse déjà contre la barrière qui la sépare encore du stade grand ouvert où viendront demain s'aligner les coureurs, scrutant du regard l'horizon, prêts à partir !

Elèves et étudiants français de l'année de paix glorieuse, et en particulier vous, lauréats, dont les noms tout à l'heure vont être proclamés dans cette enceinte, rappelez-vous que vous êtes, vous aussi, de ces partants. Vous êtes la jeune équipe de France. A vous de défendre les trophées que vous ont transmis vos héroïques aînés. A vous l'honneur de porter toujours plus loin, toujours plus haut, les couleurs de la France victorieuse.

(1) *Neue Zürcher Zeitung*, n° 644 du 2 mai 1919.

Livres & Revues

LIVRES

J. Heller. — *L'Anglais des Affaires*. 1 vol. in-16 ; 132 pp. ; Imprimerie Roux et Laborie, Privas 1919 ; 3 fr. 75.

Petit volume d'ambitions modestes, puisqu'il vise surtout à former des « traducteurs muets », à donner aux employés de commerce une connaissance de l'anglais qui leur permette de traduire pour leur patron correspondance et publications venant d'Angleterre ou des Etats-Unis. L'ouvrage contient, en effet, l'essentiel de la grammaire générale et du vocabulaire technique. Je lui reprocherai toutefois de donner un enseignement trop fragmentaire : il n'y a guère que des phrases détachées ; on aimerait trouver, à la fin du volume, un certain nombre de lettres complètes. — Les conseils pratiques donnés de-ci de-là et judicieusement mis en vedette par un encadrement, sont intéressants et ne manquent pas d'originalité. Le point faible de l'ouvrage, d'ailleurs composé avec sérieux et beaucoup de soin par un auteur instruit et avisé, c'est l'impression typographique qui aurait dû être parfaite, en raison même de la multiplicité des signes conventionnels répandus dans le texte. Une prochaine édition, tirée sur papier plus lisse, portera sans doute remède à ce défaut. Ch. V.-L.

Jean-Edouard Spenlé. — *L'Allemagne des Hohenzollern* 1915-1918, Paris, Berger-Levrault, 1919. 3 fr.

M. Spenlé, en bon Français et en bon Alsacien, a consacré depuis la guerre son beau talent de conférencier, ses qualités et sa science de germaniste et d'historien averti, ses dons de philosophe et de psychologue à nous faire connaître l'Allemagne, à nous faire pénétrer dans l'âme allemande, à nous mettre en garde contre les retours offensifs de nos ennemis. Cette fois, en un court volume de 180 pages, extrêmement vivant, bourré de faits et d'idées, M. Spenlé nous retrace l'histoire des Hohenzollern depuis leur patiente emprise sur l'Allemagne jusqu'à l'effondrement dans lequel ils ont entraîné l'Allemagne tout entière.

En nous montrant la lente formation de l'état brandebourgeois, ramassis de pièces et de morceaux, lentement et patiemment acquis ; l'établissement progressif de l'esprit administratif et du militarisme prussiens ; la création par Fichte de la foi dans le peuple appelé à gouverner le monde ; la réalisation par Bismarck de l'empire germano-prussien, M. Spenlé dégage les caractères essentiels de la dynastie des Hohenzollern, nous fait voir les qualités réelles d'administrateurs, la volonté tenace, l'aptitude au commandement des plus médiocres d'entre eux, mais aussi leurs vices, leur faculté de dissimulation, leur esprit de traîtrise, leur ambition insatiable, germes destructeurs de leur puissance. Enfin, dans

un dernier chapitre, M. Spenlé retrace le développement de la Sozial-demokratie, s'installant en Allemagne contre et malgré la volonté impériale et cependant tout imprégnée des méthodes et de la discipline césarienne, reconnaissant dès 1908, qu'en cas de conflit, l'Allemagne devait prendre militairement l'offensive, admettant la guerre comme une forme de la luttte pour la vie, ou l'acceptant comme une alliée de la révolution, « la catastrophe mondiale » devant entraîner la banqueroute de la société bourgeoise.

M. Spenlé conclut sans illusion aucune : il doute de l'éveil prochain de la conscience allemande ; intoxiquée par ses maîtres passés et façonnée par eux ; pour lui, l'Allemagne risque de rester longtemps encore l'Allemagne des Hohenzollern.

H. B.

Deutschland im Weltkriege, eine Sammlung von deutschen Zeugnissen, herausgegeben von Gaston Varenne, Paris, Vuibert, 1919.

Excellent petit livre où notre collègue M. Varenne a réuni des textes soigneusement choisis à l'usage de nos élèves des classes supérieures. Ils auront ainsi entre les mains quelques-uns des documents révélateurs de la mentalité germanique, depuis les rêves grandioses du pangermanisme d'avant-guerre, jusqu'à la débâcle du mois de novembre 1918 : Appel aux armes et dicours de Guillaume II, extrait du discours du chancelier Bethmann du 4 août 1914 ; manifeste des 93 ; puis le réquisitoire dressé contre l'Allemagne guerroyant, pillant et massacrant ; réquisitoire dressé par des Allemands contre M. Mülhon, l'un des directeurs des usines Krupp, et le professeur Nicolai qui. persécuté pour sa clairvoyance et ses opinions dut s'enfuir d'Allemagne ; puis nous lirons l'Appel à l'Entente (du Conseil des ouvriers et des soldats) ; enfin, la *Gazette de Cologne* et celle de Francfort nous donneront la vision du retour des troupes après l'armistice et de l'effondrement lamentable des espoirs allemands. Tout l'essentiel est là, dans ces 176 pages, acte d'accusation irréfutable que nous voudrions voir entre les mains de tous nos bons élèves, et que quiconque entend l'allemand et s'intéresse aux choses d'Allemagne parcourra avec fruit.

Tout au plus est-il permis de regretter que M. Varenne n'ait pas cru devoir joindre aux discours du père quelques paroles du fils et nous donner quelque échantillon révélateur de l'éloquence du Kronprinz ; mais si ce livre a le succès qu'il mérite, notre souhait pourra aisément être exaucé.

En ce temps de papier à chandelles félicitons et remercions auteur et éditeur du soin avec lequel *Deutschland im Weltkriege* a été édité : imprimé en gros caractères, sur beau papier, avec la correction, la netteté traditionnelles que l'Imprimerie Alsacienne met à tous ses travaux contenant un frontispice poignant du bon graveur lorrain P.-E. Colin et la curieuse reproduction d'une affiche boche de propagande et de guerre, c'est un livre de bibliothèque autant qu'un livre de classe. H. B.

Mme Camerlynck et G.-H. Camerlynck. — *France* (1re année de Français). 1 vol. in-16 carré, cartonné, 190 pp. H. Didier, Paris, 1919, 5 fr.

Mme et M. Camerlynck avaient publié déjà l'an dernier un ouvrage intéressant destiné à l'enseignement du français aux étrangers. Il s'agissait de fournir aux militaires alliés de langue anglaise, alors fort nombreux sur notre sol, un moyen d'étude surtout simple et prati-

que. Les élèves avaient besoin d'aller vite et ils devaient se contenter de l'essentiel. « France » est un livre vraiment scolaire, fruit d'années de réflexion et d'essais, dont la disposition générale et le plan rappellent, comme on pouvait s'y attendre, la série « Boy's Own Book » et « Girl's Own Book ». Toutefois, le trait est à noter, les auteurs ont pu, dès la Vingtième Leçon, sans s'écarter sensiblement des principes de la Méthode Directe, aborder l'*histoire suivie* ; la vie d'une famille parisienne sert de thème à tout le développement ultérieur de l'ouvrage qui y gagne en unité et en intérêt. L'étude de la grammaire se mélange, bien entendu, avec celles du vocabulaire et se dégage naturellement de la vie parlée de la classe. Mais les auteurs ont, avec raison, souligné et mis en valeur les règles et les faits grammaticaux auxquels est réservée la page de droite de chaque leçon. Une *révision générale* du vocabulaire, qui suit la dernière leçon proprement dite, permet aux élèves de retrouver sans peine le mot dont ils auraient oublié le genre (une des principales difficultés de notre langue).

Le livre se termine par un choix judicieux de poésies et de chansons avec musique, et enfin, par la transcription phonétique des vingt premières leçons, des poésies et des chansons ; — on sait que nos collègues d'Amérique et de Grande-Bretagne y tiennent beaucoup.

Ch.-V. L.

Le Rapport général du Congrès International de 1909

Nous sommes heureux de constater que le *Rapport Général du Congrès International* de 1909 s'est vendu à un nombre élevé d'exemplaires au cours de l'année scolaire 1918-1919. Ce qui nous cause une satisfaction particulière, c'est l'assurance donnée par plusieurs acheteurs que cet ouvrage leur a été d'une grande utilité pédagogique. Quelques-uns d'entre eux, novices, dans l'art d'enseigner, se sont rapidement fait une méthode sûre, en s'inspirant de l'expérience acquise par leurs aînés. Ils se sont ainsi évité de longs et stériles tâtonnements et ont gagné un temps précieux.

Au moment où les établissements scolaires ouvrent à nouveau leurs portes, nous croyons devoir signaler à l'attention de nos lecteurs et principalement de nos jeunes collègues le *Rapport Géneral du Congrès International* de 1909.

Cet ouvrage a été rédigé avec un soin scrupuleux et un évident souci d'impartialité par M. Georges Delobel, agrégé de l'Université, professeur au Lycée Voltaire, secrétaire-général du Congrès. Il a été honoré d'une souscription du ministère de l'Instruction Publique.

Il se compose de 848 pages — in-8° raisin — où sont condensés, sous une forme claire, les résultats pédagogiques obtenus, les méthodes employées par les professeurs les plus notoires de la France et de l'étranger. Il contient toutes les communications, toutes les discussions que suscita la grande conférence du mois d'avril 1909. Tous les points touchant directement ou indirectement la pédagogie des langues vivantes y sont l'objet d'études consciencieuses et approfondies.

Le *Rapport général* traite des programmes adoptés en France et hors de France, de la préparation des professeurs, des moyens les plus propres à maintenir et développer les notions acquises, de l'enseignement extra-scolaire et post-scolaire. L'enseignement du *Verbe*, point essentiel autour duquel gravite l'étude d'une langue, y occupe une large place. On y trouve des communications fort intéressantes sur la Phonétique, les bourses de voyage, les séjours à l'étranger, l'échange d'enfants, la

correspondance interscolaire, les colonies françaises de vacances, les clubs de conversation, la condition des assistants, la Guilde internationale, etc., etc...

L'ouvrage est toujours d'actualité et les renseignements qu'il contient sont toujours de saison.

En recommandant l'étude du *Rapport Général* à nos lecteurs, nous sommes mûs par une préoccupation d'ordre uniquement pédagogique. Notre but est de leur faciliter la tâche ardue de l'enseignement et de les aider dans l'adoption d'une méthode. Notre appel n'a donc nullement le caractère d'une réclame commerciale. Le *Rapport Général* n'a pu être établi qu'à grands frais. Mais, tenant compte des circonstances, nous le laisserons, jusqu'à nouvel ordre, aux prix de :

5 fr. 75 pour la France et de
6 fr. 75 pour l'étranger.

Malgré notre vif désir d'obliger nos collègues, il ne nous sera peut-être pas toujours possible de maintenir l'ouvrage aux prix indiqués. Ajoutons, en terminant, que ces prix comprennent la majoration de la valeur marchande des publications, les frais d'emballage et même les frais d'expédition. Ceux de nos collègues qui désireraient faire l'acquisition du *Rapport Général du Congrès International* de 1909 sont priés de s'adresser à M. Henri Didier, éditeur, 6, rue de la Sorbonne, Paris (6e).

Le Comité du Congrès.

REVUES

English. — Une revue vient de voir le jour à Londres, qui sera accueillie avec enthousiasme par les professeurs d'anglais et tous ceux qui aspirent à l'être. Son titre est *English,* son but : défendre la langue anglaise, favoriser l'étude du langage sous toutes ses formes et particulièrement l'étude de l'histoire des mots, signaler que la langue elle-même comporte une étude différente de l'étude de la littérature.

Les premiers numéros sont un tissu serré de documents précieux pour l'étudiant et pour le maître. On en jugera d'après le sommaire suivant :

Maz 1919, n° 1. Official English. — Spoken English and Speech Training. — The English Element in Foreign Languages. — Words of war. — *English and Foreign Students.* — Johnson's Dictionary. — English in the Schools. — A plea for the Scottish Dialect, ect.

Avril, n° 2. — English and the Business Man. — English Language League. — English Element in Foreign Languages. — Spoken English. — *English and Foreign Students.* — English Writers' Club, etc.

Tous les articles sont composés avec soin et riches en précisions utiles. L'apparition de *English* sera un événement dans le monde des *Langues vivantes.* Editeur P. Macnamara. Barham House, Handel Street. London, W. C. 1. Abonnement : 7 s. 6 pence, post free in England. G. S.

The Times Educational Supplement. — Le supplément du *Times* consacré aux questions d'éducation renseigne sur les progrès réalisés en Angleterre et ses articles sont riches en suggestions

opportunes. Sa bibliographie seule suffirait à en faire une publication indispensable dans tout centre universitaire. Parmi les derniers articles publiés nous relevons les titres suivants : The Measurement of Intelligence. — Moving Pictures in Schools. — Anglo-American Relations. — The Study of Russia. — Greek at Oxford. — Shakespeare for Children. — An Educational League of Nation. — Children's Dreams. — Italian Universities. — Modern Language Teaching. — The Danger of Grammar. — Grammar and Language. Le numéro du 29 mai contenait deux articles particulièrement intéressants, l'un sur les Enfants Français dans la zone de Guerre, l'autre sur les Ecoles sous le régime révolutionnaire en Russie. — Les annonces du *Times Educational Supplement* renseignent sur tous les postes de professeurs de langues vacants dans les établissements anglais. — Tous les livres de classe nouveaux sont résumés dès qu'ils paraissent. - Editeur : Times Publishing Company, Printing House-Square. St-Ann.-Blackfriars. London. Fr. C. 4. Prix du numéro 2d.

REVUES AMÉRICAINES

The School Review, publiée par l'Université de Chicago. Mars 1919.

I. — « Le Décalogue des premières années de l'Ecole Primaire Supérieure ». Sous ce titre, D.-E. Philipps, de l'Université de Denver, s'élève violemment contre les sujets d'étude imposés par les Universités, c'est-à-dire par l'enseignement supérieur, aux enfants de 12 à 15 ans qui suivent les cours de ce que nous appellerions soit le premier cycle de notre enseignement secondaire, soit les premières années de l'enseignement primaire supérieur.

Puisque, dit-il, la plupart de ces enfants ne sont pas destinés à profiter de l'enseignement des Universités, pourquoi leur imposer les seuls sujets d'étude qui y conduisent, au lieu de s'appliquer uniquement à diriger et développer leurs aptitudes naturelles en vue de la profession ou du métier qui les attend au sortir de l'école ?

C'est un cri contre l'uniformité dans l'éducation ; c'est un appel à la formation tout individuelle qui doit être la forme à venir de toute éducation véritable. Car, dit l'auteur, si, après cette grande guerre, l'Amérique ne réforme pas de fond en comble son système d'éducation, elle aura fait faillite et prouvera qu'elle n'est point digne de donner l'exemple que l'humanité attend d'elle.

Il propose donc :

1° que, soumis à une sage direction, l'enfant puisse choisir à son gré les sujets d'étude qui l'attirent ;

2° que l'enfant passe d'une classe à l'autre, s'il en est digne, sans qu'on tienne compte de ce qu'il a fait antérieurement ;

3° que, dès le début, l'enfant puisse faire son choix parmi les divers sujets d'étude, au lieu de les tenir échelonnés de classe en classe et d'année en année ;

4° que le maître s'efforce scientifiquement de dégager la vocation de l'enfant ;

5° que, dès les premières années, l'enfant ait à sa portée toutes les activités industrielles, commerciales ou agricoles (y compris des jardins et des fermes), qui pourront l'intéresser; que si cela

coûte cher, cela coûtera encore moins que les prisons et la guerre ;

6° qu'il convient de traiter l'intelligence de l'enfant comme le médecin fait le corps, et de ne plus parler d'enfant mauvais, anormal, mais d'enfant malade qu'il faut guérir ;

7° qu'il importe que le maître soit un guide et non un autocrate ; mais être un guide ne signifie pas qu'il faille faire le travail de l'élève, au risque de développer uniquement la mémoire de l'enfant, de tuer son originalité et d'épuiser le maître ;

8° que la formation dans les premières années ne doit pas être subordonnée à celle des Universités, mais doit en être indépendante, comme une chose complète en soi ;

9° qu'il faudra faire un nouveau choix de maîtres, à qui l'on dira par-dessus tout avec Rousseau : « Soyez humain, soyez humain ; votre plus pressant devoir est d'être humain » ;

10° que la préoccupation constante du maître soit moins d'apprendre des faits à l'enfant, que de former son esprit aux plus hauts problèmes de la vie : La quantité de choses apprise n'est rien ; ce qui importe, c'est l'esprit dans lequel elles sont apprises et le but moral que l'on a en vue...

Et l'auteur conclut : « La nation qui, oubliant la guerre, donnera à la formation industrielle et morale du peuple une direction sage et avisée, au courant des cinquante années qui vont suivre, celle-là seule évitera les révoltes au dedans et brillera au dehors comme le guide des autres nations. »

II. — Sous le titre « Etudes sociales à l'école », le rédacteur attire l'attention du public sur la nécessité d'enseigner aux élèves les éléments des problèmes sociaux, qu'il s'agisse du commerce international, des méthodes récentes de l'industrie, du gouvernement des Colonies, ou des assurances contre les accidents du travail, du syndicalisme, de la loi de huit heures et de l'intervention de l'Etat dans les entreprises privées.

Une tentative a été faite dans ce sens par le « Bureau de l'Education », d'accord avec le Contrôle des vivres, et sous la haute approbation du Président Wilson, ce qui lui a valu d'être appelé « bolcheviste » par les dirigeants de l'industrie et de la finance. C'est que jusqu'à présent, dit le rédacteur, l'enseignement a été contrôlé uniquement par le capitalisme qui fournit les fonds et n'entend pas que les maîtres présentent de la société une image qui puisse lui faire tort. Le capitalisme veut réduire l'enseignement du peuple à la formation manuelle et technique, réservant l'enseignement intégral à ceux de ses privilégiés qui sont destinés à faire corps avec lui.

Cet état de choses est anti-démocratique et il est temps qu'il prenne fin.

The Pedagogical Seminary, publié par G. Stanley Hall, Président de l'Université de Clark, Mars 1919.

Sous le titre « Ce que la guerre a apporté à la science de la psychologie », G. Stanley Hall appelle l'attention du public américain sur les dangers que court la civilisation. La guerre entre nations est finie ; une autre grande guerre a commencé « entre le Capitalisme et le Travail, entre les Classes et la Masse, entre la Culture et le Bolchevisme ». Le sentiment d'un nombre croissant d'individus à l'endroit de la bourgeoisie actuelle ressemble de plus en plus à l'aversion de l'anarchiste lanceur

de bombes pour le millionnaire. Le « péril rouge » est devenu plus redoutable que le militarisme allemand dont il est la conséquence naturelle.

Il importe donc de le prévenir et pour cela il faut changer l'esprit de l'industrie : Il faut l'« humaniser » et il faut que chacun s'y sente à sa place.

Or, l'expérience guerrière de l'Amérique a prouvé deux choses : premièrement, c'est que l'élément moral a pour le succès une importance plus grande que celle du matériel, et les bons chefs en ont su tirer le meilleur profit ; secondement, sous l'empire de la nécessité, une sélection rapide s'est faite entre les hommes : les responsabilités sont allées à ceux qui les pouvaient porter ; les autres ont été impitoyablement écartés. Et c'est ainsi qu'en peu de temps l'Amérique a pu mettre sur pied une armée de millions d'hommes où chacun se sentait à sa place et était prêt à donner le meilleur rendement. Le bon vouloir qui en est résulté a fortifié la discipline.

Il doit en être de même dans l'organisation future du commerce et de l'industrie. Ce sera la tâche de l'éducateur de découvrir la vocation et d'orienter les jeunes gens de telle sorte que chacun trouve sa place naturelle dans la société, y prenant sa juste part de biens.

C'est donc à lui de sauver la société dans la grande guerre qui vient de s'ouvrir.

BULLETIN DE L'ASSOCIATION

Séance du Comité du 7 mai. — Au parloir du Lycée Henri IV, à 2 h. 1/2, sous la présidence de M. Pinloche. Etaient présents : MM. Bellec, Bloch, Brocard, Cart, Mlles Clot et Demmer, MM. Duverger, Guillotel, Jamin, Mlles Latappy et Ledoux, M. Meadmore, Mlle Weiller et M. Gaston Hirtz professeur au Lycée de Poitiers, délégué de la régionale de l'Académie de Poitiers.

Le président donne lecture de la réponse de M. le Directeur de l'Enseignement Primaire au sujet du rétablissement en 1920 de l'épreuve de langues vivantes au concours d'admission aux Ecoles d'Arts et Métiers, et de l'intéressante lettre de M. Beltette qui a vaillamment repris ses fonctions à Tourcoing ; il rend compte de sa démarche auprès de M. le Directeur de l'Enseignement secondaire qui a promis son intervention immédiate en faveur de tout professeur désirant faire un séjour à l'étranger ou de tout élève proposé par un professeur.

Il annonce que le don fait aux régions du Nord a été attribué par M. Piquet à la Fraternelle, société pour la reconstitution et l'aide aux foyers dévastés.

Il rappelle avec quel intérêt l'Association tout entière et le Comité s'associent aux démarches faites pour le relèvement des traitements universitaires.

Puis il donne lecture des résultats du referendum ; résultats qui seront publiés in-extenso. Le président ajoute que ces résultats ont été communiqués au Directeur de l'Enseignement Secondaire qui propose la convocation d'une Commission chargée de mettre au point cette question de la réforme des épreuves du Baccalauréat : les auteurs des différents projets devant faire partie de cette Commission, le président les prie de s'entendre, de façon à n'avoir qu'un seul système à proposer au ministre.

Une courte discussion s'engage, mais M. Cart fait remarquer que les votes sont acquis, que nous ne pouvons que les enregistrer, et que le Comité ne peut en aucune manière ouvrir la discussion.

M. Guillotel attire l'attention du Comité sur l'intérêt qu'il y aurait à mettre notre Association en rapport avec le Comité France-Amérique. Le Comité est tout disposé à poursuivre cette idée, dès que M. Guillotel lui aura fourni les renseignements nécessaires sur les meilleurs moyens de la réaliser, et notamment sur le mode de représentation de notre Association qui paraitra le plus approprié au Comité France-Amérique.

M. Cart demande au Comité de voter des remerciements, aux collègues beaucoup plus nombreux que nous n'osions l'espérer, qui ont répondu à notre questionnaire. Il faut leur savoir un gré infini de nous avoir donné cette preuve de solidarité et d'avoir ainsi assuré le succès de cette consultation, succès qui dépendait uniquement de leur bonne volonté. Le Comité a le droit d'être fier du résultat obtenu ; c'est la première fois que le corps enseignant, ou une partie du corps enseignant, collabore sous cette forme avec l'administration qui d'ailleurs lui

en sait gré — ce ne sera peut-être pas la dernière. En tout cas, il y a là quelque chose de neuf dont nous pouvons nous féliciter.

M. Cart demande enfin au Comité de voter également des félicitations au président et au secrétaire, pour le travail qu'ils ont assuré en organisant et en dépouillant le referendum.

Les propositions de M. Cart sont adoptées à mains levées ; la séance est levée à 4 h. 1/2.

Réunion du Comité du 26 juin, à 10 h. du matin. Au parloir du Lycée Henri IV, sous la présidence de M. Pinloche, président de l'Association. Assistaient à la réunion : MM. Bastide, Bloch, Cart, Mlle Clot, Mlle Demmer, MM. Duverger, Guillotel, Hirtz, Mlle Latappy, Mlle Ledoux. Excusés : MM. Bessé, Brocard, Delobel, Garnier, Jamin, Meadmore, Mlle Weiller.

M. Bloch presente au Comité M. le professeur Spizek de Prague, délégué tchéco-slovaque à la Conférence de la Paix, qui a désiré assister à cette réunion, qui vient nous demander de rétablir au plus tôt les anciennes relations qui existaient entre les néophilologues tchèques et français, et de contribuer ainsi à développer et fortifier les relations intellectuelles qui désormais existeront entre les deux pays.

M. le professeur Spizek remercie le Comité d'avoir bien voulu l'autoriser à assister à cette réunion ; il y est venu pour affirmer les sympathies qui ont toujours existé entre tchèques et français, pour renouer le lien entre les néophilologues des deux pays ; mais les paroles ne suffisent plus ; il faut passer aux actes. Il faudra établir à Paris un institut slave avec une section tchéco-slovaque qui attirera les étudiants tchéco-slovaques à Paris, qui permettra de rompre avec Leipzig et Vienne, qui transportera le centre des études slavistiques à Paris et luttera énergiquement contre toute influence germanique. Pour cela, il faudra aussi une chaire à la Sorbonne, à l'Ecole des langues Orientales Vivantes, il faudra des lecteurs tchèques dans les Universités, il faudra l'appui des Chambres de Commerce, et plus tard des cours de tchèque dans les écoles commerciales de façon que la nouvelle république ne soit plus à la merci du commerce allemand.

D'autre part, une chaire de langue française va être créée à Prague, et nous avons grand besoin de lecteurs français pour diriger les exercices pratiques, pour expliquer à la jeunesse qui l'ignore en partie, ce que c'est que la République Française et la faire aimer ; on aura besoin ensuite d'assistants français dans les lycées, où l'étude du français va passer au premier plan, et pour aider à la dégermanisation de notre peuple. Il faudrait immédiatement une vingtaine d'assistants et le nombre en sera augmenté progressivement.

Nous avons d'autre part l'intention de créer des classes où l'enseignement se fera en français à partir de la 2e dans les grands établissements, et de fonder un Collège Français à Prague ; il y a dans cette ville une colonie française, dont les enfants seront élevés avec les enfants tchèques ; ils apprendront ainsi à se connaître et à s'aimer, et inconsciemment toute cette jeunesse propagera les idées françaises.

Tout cela représentera pour nous de grandes dépenses ; mais jamais un capital n'aura été mieux placé, et nous pouvons espérer que Prague deviendra ainsi le quartier général de la France dans l'Est de l'Europe.

Enfin, pour maintenir et fortifier nos relations avec votre Association, nous vous adresserons nos revues, nos publications avec des résumés français, qui permettront à tous ceux qui ignorent le tchèque de s'orienter. Nous vous demandons de nous convoquer à vos Congrès de même que nous vous invitons d'ores et déjà à celui qui aura lieu à Prague, dès que la situation politique nous permettra de le réunir.

M. Pinloche remercie M. le professeur Spizek des paroles qu'il vient de prononcer ; il n'a jamais douté des sentiments des Tchèques à notre égard, que tout Français ayant voyagé en Bohême connaissait depuis longtemps ; tous ceux qui lisent, étaient au courant du mouvement et de la résistance anti-allemande, organisée par les Sokoly. Lui-même, dès 1885, à l'occasion du *Schriftstellertag*, auquel il prit part, avait pu constater combien grande était chez les Tchèques la haine contre les Teutons et la sympathie pour les Français : il a été heureux d'accueillir M. le professeur Spizek et il voit dans ses paroles le présage d'une longue et fructueuse coopération de nos associations.

M. Guillotel, très heureux de la création d'un Collège Français à Prague, voudrait qu'on fît de même dans toutes les grandes villes d'où notre influence doit rayonner ; ce serait à son sens un des meilleurs moyens de propager nos idées.

Le Comité reprend ensuite l'expédition des affaires courantes. Le président donne lecture des lettres qu'il a reçues et des vœux qui y sont exprimés, entre autre un vœu de M. Delmas pour que des crédits pour des bourses de voyage à l'étranger soient inscrits au budget — ce vœu est adopté à l'unanimité par le Comité.

M. Pinloche rend compte ensuite des difficultés subsistant encore pour l'obtention d'un passeport pour l'Angleterre et de l'obligation où se trouve le voyageur de prouver qu'il a des moyens d'existence suffisants pour y vivre. Il répète que les intéressés peuvent compter sur tout l'appui de l'Administation de l'Instruction publique pour l'obtention des autorisations nécessaires, et est heureux d'en avoir eu la preuve déjà dans plusieurs cas dont il s'est occupé personnellement. Il annonce que la Commission pour la réforme des épreuves de langues vivantes au baccalauréat est convoquée pour la semaine suivante, et enfin que suivant l'usage déjà ancien il a fait un envoi de livres de prix pour les écoles d'Alsace.

M. Hirtz présente les vœux de la régionale de Poitiers qu'on lira ci-après. L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 11 h. 1/2.

Section Régionale de l'Académie de Poitiers. — Assemblée Générale du 5 juin 1919. — La S. R. de Poitiers de l'Association des Professeurs de Langues Vivantes de l'Enseignement Public s'est réunie en Assemblée Générale le jeudi 5 juin 1919 à 13 heures à la Faculté des lettres de Poitiers, sous la présidence de M. Castelain, professeur à l'Université de Poitiers. 16 membres de l'Association, représentant divers établissements de la région, étaient présents.

I. — Questions pédagogiques

Réforme éventuelle des épreuves du baccalauréat

A la séance précédente, il avait été décidé de mettre à l'étude la question des nouvelles épreuves proposées pour le baccalau-

réat. Il ressort de la discussion qui s'engage à ce sujet que la version est unanimement considérée comme une épreuve excellente, mais insuffisante pour prouver la connaissance précise d'une langue. Quelle épreuve faut-il adjoindre à celle de la traduction ? Sur ce point, les avis sont partagés. Une longue discussion s'engage : l'on s'accorde à reconnaîtrer que le système des *questions* posées à propos du texte de la version, présente de sérieux inconvénients : ou les questions seront puériles, et la réponse du candidat sera des plus plates ; ou elles seront trop compliquées et exigeront des notions d'histoire de la littérature — que n'implique nullement la connaissance de la langue, — à moins d'introduire dans les programmes un certain nombre de questions littéraires précises et limitées. Des raisons analogues font repousser les définitions de mots : ou la réponse sera insignifiante, ou elle devra être abstraite, c'est-à-dire au-dessus de la portée du candidat. Quant aux questions de grammaire, elles seront avantageusement remplacées par l'application pratique des règles dans une épreuve en langue étrangère. — Cette épreuve sera-t-elle un thème d'imitation (Cf. modèle E) ou une rédaction libre se rattachant à la version ? (Mod. C.). — Ici, les avis sont partagés et inconciliables. Le vote qui termine la discussion donne une faible majorité aux partisans de la retraduction indirecte sans dictionnaire.

II. — ORGANISATION D'UN ENSEIGNEMENT PÉDAGOGIQUE

M. Hirtz expose sa proposition relative à l'organisation de conférences sur la pédagogie des Langues Vivantes. Les candidats à des postes d'enseignement n'ont aucune formation pédagogique. Beaucoup de tâtonnements et de déboires leur seraient évités, si les méthodes d'enseignement leur étaient exposées par des professeurs expérimentés. La S. R. ne pourrait-elle pas prendre l'initiative d'organiser des conférences pédagogiques pour les candidats à la Licence ?

M. Wintzweiller rappelle l'organisation du stage pédagogique dans les lycées de Paris. Il serait de même peut-être possible de faire désigner — par l'Inspection Générale par exemple — les meilleurs professeurs, pour les charger de former dans leur classe des stagiaires. — D'autres membres élèvent contre la proposition des objections d'ordre pratique : comment les étudiants déjà placés dans des collèges éloignés pourraient-ils accomplir un long stage dans un grand lycée ? Après un échange de vues l'Assemblée émet à l'unanimité le vœu :

Qu'il soit procédé à l'organisation d'un enseignement pratique et sérieux de la pédagogie des Langues Vivantes, et qu'aucun licencié ne puisse être utilisé dans un établissement d'instruction sans avoir préalablement suivi cet enseignement.

III. — BOURSES DE SÉJOUR A L'ÉTRANGER

Plusieurs membres signalent l'impossibilité actuelle d'obtenir des bourses de séjour à l'étranger, en particulier pour les jeunes filles sortant des Ecoles Normales. Beaucoup sont ainsi obligées d'abandonner l'étude des langues. En conséquence, la S. R. émet à l'unanimité le vœu :

Que le gouvernement français veuille bien s'entendre le plus tôt possible avec les gouvernements étrangers (anglais, espagnol, etc.), en vue de permettre aux étudiants et aux étudiantes français d'obtenir des places au pair dans une institution correspondant à celle d'où ils sortent (établissement secondaire, Ecole normale, etc.)

IV. — Vacances de postes

La S. R. émet à l'unanimité les vœux suivants :

1° *que l'Administration veuille bien faire connaître d'avance dans le* Bulletin Officiel *les vacances de postes dès qu'elles sont prévues comme certaines ;*

2° *que l'Association des Professeurs de Langues vivantes introduise dans son Bulletin une rubrique spéciale concernant* LES DEMANDES DE PERMUTATIONS. *Celles-ci seraient transmises à la rédaction du Bulletin par la S. R. chargée de la centralisation.*

V. — Fréquence du bulletin

La S. R. considère que les « Langues Modernes » doivent maintenant reprendre leur périodicité MENSUELLE. *Si les frais sont trop élevés, il suffit pour les réduire de retrancher du bulletin maint article dépourvu de tout caractère pédagogique ou corporatif. Mais il importe avant tout que le lien qui unit nos membres ne demeure pas relâché comme il l'est dans la situation présente.*

VI. — Importation de livres étrangers

M. Duméril signale le cas d'un candidat au Diplôme d'Etudes Supérieures dont les livres allemands, commandés en Suisse et certifiés nécessaires à un travail scientifique par le professeur de l'Université, ont été confisqués par la douane française. Il y a là une incompréhension totale des besoins de notre enseignement, qui mérite d'être signalée. L'Assemblée émet à l'unanimité le vœu :

Que le Ministère de l'Instruction Publique s'entende immédiatement avec l'Administration des Douanes pour permettre régulièrement l'importation de tout ouvrage provenant des pays ennemis, qui sera déclaré utile à un travail scientifique.

L'Assemblée s'en remet au Bureau pour fixer la date de la prochaine réunion.

La séance est levée à 15 heures 3/4.

Le Secrétaire : Ed. Duméril. — *Le Président :* M. Castelain.

Poitiers, le 10 juin 1919.

Baccalauréat

Par arrêté ministériel, une commission a été constituée pour étudier les réformes à apporter aux épreuves de langues vivantes pour le baccalauréat. Cette Commission s'est réunie immédiatement pour procéder à l'examen des différents projets qui lui ont été soumis, et espère être en mesure, dès la rentrée, de formuler ses conclusions.

Adhésions nouvelles

Mlle André, prof. cours second., Châtellerault ; M. Bailly, prof. lyc. Poincaré, Nancy ; M. Boué, prof. coll. Loudun ; M. Bourgeois, prof. lyc. Hoche ; M. Guy, prof. E. N. Poitiers ; M. Montaubric, prof. coll. Nogent-le-Rotrou ; Mlle Pomès, Prof d'esp. lycées de jeunes filles, Paris ; Mlle Rousset, prof. E. P. S., Pons ; Mme Ruayres, prof. E. P. S., Castelnaudary ; M. Saroïhandy, prof. lyc. Poitiers ; M. Vallod, prof. lycée Poincaré, Nancy ; Mlle Van den Berg, prof. lyc. J. filles, Dijon ; M. Van Oppen, Paris ; Mlle Vercouttet, prof E. P. S. Saulieu.

Chronique du mois

Agrégation

Sont nommés agrégés des lycées, par application de l'article 1er de l'arrêté du 22 avril 1919, les candidats déclarés admissibles aux épreuves orales à un concours antérieur à 1914 dont les noms suivent :

LANGUES VIVANTES

MM. Caujolle (Louis-Pierre-Marcel), ancien boursier d'agrégation à la Faculté des lettres de Bordeaux.
Prévost (Edouard), professeur chargé de cours au lycée de Tournon.

Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les Ecoles normales et Ecoles primaires supérieures

Liste des candidates admises en 1918 publiée par le B. I. P. du 25 juillet 1919

LANGUE ALLEMANDE

1. Mlles Vérité (Clotilde-Augustine-Renée), née à Ansauvillers (Oise), le 4 août 1890, institutrice à Maurepas (Seine-et-Oise).
2. Magnus (Marguerite-Aline-Léonie), née à Besançon (Doubs), le 19 juillet 1871, déléguée au lycée de garçons de Besançon.
3. Baudoin (Anna), née à Epinal (Vosges) le 3 janvier 1889, institutrice à Thaon (Vosges).
4. Siffert (Marie-Julie), née à Paris le 5 octobre 1895, étudiante à Paris.

LANGUE ANGLAISE

1. Aumeunier (Germaine-Jeanne-Marie) née à Nîmes (Gard) le 1er mars 1892, institutrice à Casablanca (Maroc).
2. Moinard (Suzanne-Marie), née à La Rochelle (Charente-Inférieure), étudiante à La Rochelle.
3. Poissonnié (Marie-Marguerite), née à Podensac (Gironde), le 28 juin 1889, déléguée à l'école primaire supérieure de garçons de Bayonne (Basses-Pyrénées).
4. Jouglas (Julia-Françoise-Simonne), née à Paris le 12 octobre 1895, institutrice à Paris.

5. Bouyssonie (Hélène-Marie-Louise), née à Brive (Corrèze) le 11 janvier 1895, étudiante à Paris.
6. Mme Vve Soissons, *née* Roquet (Irma), née à Diges (Yonne) le 23 novembre 1890, institutrice publique à l'école primaire supérieure de l'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse).
7. Mlles Michaud (Marguerite-Rose), née à Lyon (Rhône) le 10 août 1894, professeur libre à Lyon.
8. Cuneo (Marie-Dominique-Marguerite), née à Erbalunga (Corse) le 24 juillet 1893, étudiante à Paris.
9. Angelé (Marguerite-Marie-Joséphine), née à Izolges (Gers) le 8 septembre 1894, institutrice à l'école primaire supérieure de Dax (Landes).
10. Canivet (Georgette-Alice), née à Saint-Julien-du-Pinet (Haute-Loire), le 12 décembre 1895, étudiante à Saint-Geneys (Haute-Loire).
11. Bonérandi (Annonciade), née à Bastia (Corse) le 27 mai 1894, étudiante à Moulins (Allier).
12. Bouvet (Berthe-Virginie-Thérèse), née à Valréas (Vaucluse) le 22 juillet 1894, institutrice déléguée à l'école primaire supérieure de garçons d'Arles (Bouches-du-Rhône).
13. Séjourné (Germaine-Marie-Hélène-Alexandrine), née à Versailles (Seine-et-Oise) le 24 septembre 1888, institutrice libre à Versailles.
14. Sarcey de Sutières (Marie-Valentine), née à Marseille (Bouches-du-Rhône) le 8 octobre 1893, institutrice en congé à Marseille.
15. Mac Namée (Kathleen-Margret), née à Sablé (Sarthe), le 6 janvier 1894, professeur intérimaire au lycée de Ben Aknoun (Alger).

LANGUE ESPAGNOLE

1. Auret (Jeanne-Marie-Constance), née à Albi (Tarn) le 1er septembre 1891, institutrice à l'école normale d'Aurillac (Cantal).
2. Mme Munet, *née* Tastet (Marthe-Eugénie), née à Dax (Landes) le 27 juillet 1890, déléguée à l'école primaire supérieure de garçons d'Aire-sur-l'Adour (Landes).

LANGUE ITALIENNE

Mlle Ferrari (Marie-Julie), née à Guagno (Corse) le 22 avril 1894, étudiante à Montpellier (Hérault).

LANGUE ARABE

Mlle Bel (Jeanne-Laurence), née à Oran, le 5 septembre 1892, déléguée au collège de Médéa (Alger).

ARRÊTÉ *portant inscription pour l'année scolaire 1919-1920, sur la liste d'aptitude aux fonctions de professeur dans les lycées de la Seine et de Seine-et-Oise.*

Pour les chaires d'allemand :

MM. Berteaux, de Rouen ; Joffroy, de Nantes ; Krumholtz, de Besançon ; Pitrou, de Caen.

Pour les chaires d'anglais :

MM. Bahans, de Bordeaux ; Chaffurin, de Lyon ; Chemin, de Rouen ; Debailleul, de Lille ; Demolon, de Dijon ; Dequaire, de Lyon ; Duchemin, de Marseille ; Fournery, d'Orléans ; Malarmey, de Poitiers ; Messiaen, de Nantes ; Meyer, d'Amiens ; Orange, de Cherbourg; Rabache, d'Amiens; Renard, de Marseille; Corteel, de St-Quentin ; Rivoallan, d'Agen.

Pour les chaires d'espagnol :

MM. Amade, de Montpellier ; Boussagol, de Carcassonne ; Pitolet, de Nîmes ; Saroïhandy, de Poitiers.

Pour les chaires d'italien :

MM. Ronzy, de Valence ; Rouede, de Nice ; Valentin, de Grenoble.

Professeurs d'allemand :

Mlle Bianquis, de Saint-Quentin ; Mme Carrère, d'Auxerre ; Mlles Davesnes, du Havre ; Girard, de Lyon ; Mme Guéritot, de Nancy.

Professeurs d'anglais :

Mlles Bécourt, de Dijon, détachée au lycée Condorcet ; Brousse, de Caen ; Bussonnet, de Clermont-Ferrand ; Castella, de Clermont-Ferrand ; Cantecor, d'Alger ; Mme Dupré, de Henri IV ; Mlle Dupouts, de Bordeaux ; Fournery, de Brest ; Mme Lalou, d'Amiens.

Mouvement du personnel.

Alsace-Lorraine

Nous ne connaissons pas encore dans leur ensemble les nominations universitaires faites dans nos trois départements reconquis. Nous savons seulement que nos collègues et amis MM. Koszul, Lange, A. Lévy, E. Lévi, Tonnelat et Vermeil sont professeurs à l'Université de Strasbourg ; que M. Lamarche est proviseur de l'Ecole supérieure réale de la même ville, que M. Clausse est principal du Collège d'Altkirch.

D'autre part, MM. Bodevin et Launay sont professeurs au Lycée de Strasbourg.

Le Comité leur adresse à tous ses plus sincères félicitations et ses meilleurs vœux de réussite.

Enseignement Supérieur

M. Loiseau, docteur ès lettres, maître de conférences de langue et littérature allemandes à la Faculté des lettres de l'Université de Toulouse, est nommé, à partir du 1er juin 1919, professeur de langue et littérature allemandes à ladite Faculté.

M. Armstrong, professeur à l'Université de Princeton (Etats-Unis), délégué de l'« Army educational commission » auprès des étudiants américains de l'Université de Bordeaux, est chargé, du 1er mai à la fin de l'année scolaire 1918-1919, de conférences d'anglais à la Faculté des lettres de cette ville.

Faculté des lettres de Montpellier. — M. Fauconnet, docteur ès-lettres, est chargé, pour l'année scolaire 1919-1920, d'un cours complémentaire de langue allemande, en remplacement de M. A. Lévy, nommé à Strasbourg.

Enseignement Secondaire

LYCÉES DE GARÇONS DE LA SEINE

Anglais

M. Chaffurin (Ampère, Lyon), au lycée Buffon (5e classe). M. Messiaen (Nantes), au lycée Charlemagne (6e classe). M. Corteel (St-Quentin), au lycée Condorcet (petit lycée). M. Rabache (Amiens), et M. Bahans (Bordeaux), au lycée Condorcet (5e classe), (petit lycée). M. D'Hangest (Versailles), au lycée Condorcet. M. Bourgeois (suppléant), au lycée de Versailles. M. Meyer (Amiens), au lycée Henri-IV (5e classe). M. Wolff (Rollin), au lycée Henri-IV. M. Danchin (Douai), au collège Rollin (5e classe). M. Renard (Marseille), au lycée Janson-de-Sailly (5e classe). M. Fournery (d'Orléans), au Lycée Louis-le-Grand (4e classe). M. Dupré (Carnot), sur sa demande au lycée Montaigne. M. Chemin (Rouen), au lycée Carnot (4e classe). M. Dequaire (St-Rambert, Lyon), au lycée Voltaire (5e classe) ; M. Demolon (Dijon), au lycée Voltaire (5e classe). M. Mallarmey (Poitiers) et M. Lecoq, professeur de lycée, détaché au lycée de Salonique, au collège Rollin.

Espagnol

M. Boussagol, (Carcassonne), aux lycées Charlemagne et Condorcet (5e classe). — M. Saroïhandy (Poitiers), aux lycées Louis-le-Grand, Condorcet, Buffon, Saint-Louis, Michelet (3e classe).

Allemand

LYCÉES DE GARÇONS DES DÉPARTEMENTS

Censeurs des études

M. Nayel (allemand, Dinan), délégué censeur des études (5e classe), Pontivy. — M. Chamoux, professeur d'allemand au lycée de Bar-le-Duc, censeur des études (5e classe) au dit lycée. — M. Ruinet, professeur d'allemand au lycée de Dijon, censeur des études (5e classe), Bourg.

Enseignement

Allemand

M. Thierry, agrégé d'allemand, professeur d'allemand (5e classe), Montluçon. — M. Husson, agrégé d'allemand, répétiteur (Nancy), professeur d'allemand (5e classe), Douai. — M. Rivière (anglais), Angers, est délégué à Laval. — Mlle Nimsgern (Châteauroux), professeur d'allemand, Avignon. — M. Jalabert (Mostaganem), délégué (allemand), Toulouse. — M. Simon, lettres et allemand, Philippeville, est mis, pour une durée de cinq ans, à la disposition du Ministre des Affaires étrangères pour exercer les fonctions de professeur au lycée de Casablanca, 1er ordre, 5e classe. — M. Euvrard, professeur chargé de cours d'allemand, Laon, mis à la disposition du Ministre de la guerre pour exercer les fonctions de professeur au Prytanée militaire de la Flèche (4e classe). — M. Gobert, détaché à l'Ecole française de Bruxelles, délégué (allemand), Douai. — M. Schmitt (Besançon), empl. sup. à Alger (Mustapha). — M. Waldner (le Mans), à Amiens. — M. Le Tournau (Lorient), au Mans. — M. Schuffenecker, à Lorient. — M. Michel (Digne), à Avignon. — M. Lebay, délégué (Toulon), prof. chargé de

cours d'allemand (6e classe), à Digne. — M. Dontenwille, Poitiers (emploi supprimé), à Toulon. — M. Hirtz (Poitiers), à Avignon. — M. Bourgoin (Limoges), à Poitiers. — M. Geismar (Vesoul), à Limoges. — M. Desanlis (Bastia) à Vesoul. — M. Simondet, agrégé d'allemand, professeur d'allemand (5e classe), à Bastia. — M. Chappey, agrégé d'allemand, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur d'allemand (5e classe) à Chambéry. — M. Foissy (Alger), à Chaumont. — M. Hagen (Moulins), à Alger. — M. Favre, agrégé d'allemand, professeur chargé de la classe de seconde au lycée de Bourg, professeur d'allemand à Moulins. — M. Malaisée (Reims), à Evreux. — M. Roy, agrégé d'allemand professeur d'allemand (5e classe), à Reims. — M. Martin, agrégé d'allemand, professeur d'allemand (5e classe) à Laon. — M. Ravizé (Caen), au lycée Ampère, à Lyon. — M. Trevet (le Havre) à Caen. — M. Bordier (Guéret), à Montauban. — M. Berthelot (Albi, chaire supprimée), à Alais. — M. Laval, agrégé d'allemand, professeur d'allemand (4e classe), Rochefort. — M. Rigambert, agrégé d'allemand, professeur d'allemand (4e classe), à Tarbes. — M. Guey (Mende), chargé de cours d'allemand (4e classe), à Montauban. — M. Deniniolle, de Tournon, à Nevers. — M. Maynard (Prytanée militaire de La Flèche), à Tournon. — M. Esswein (Constantine), à Oran. — M. Isselé (Reims), à Orléans. — M. Vaillant, à Orléans. — M. Taillandier, à Pau. — M. Désesbats (Agen), à Périgueux. — M. Caujolle (Louis), agrégé d'allemand, professeur d'allemand (5e classe), à Agen. — M. Straub (Soissons), est nommé professeur chargé de cours d'allemand (3e classe) à Roanne. — M. Foulon (Quimper), à Rochefort. — M. Landre, agrégé d'allemand (Sézanne), professeur d'allemand (4e classe), à Quimper. — M. Laurens, délégué (Lyon), à Rodez. — M. Cagniard (le Quesnoy), professeur chargé de cours d'allemand (3e classe), à Saint-Omer (emploi vacant). — M. Loussert, agrégé d'allemand (Aurillac), professeur d'allemand à Tulle. — M. Vernet, agrégé d'allemand, ancien boursier d'agrégation, professeur d'allemand (5e classe) à Valence. — M. Cahen, à Valence. — M. Lecigne (Cambrai), professeur chargé de cours d'allemand (3e classe), lycée de Vendôme. — M. Lewtow, agrégé d'allemand (Bruyères), professeur d'allemand (5e classe) à Vesoul. — M. Duraffour, professeur chargé d'une classe d'allemand (Grenoble), professeur de cinquième audit lycée. — M. Catala (Douai) à Cherbourg.

Italien

M. Montagné, professeur-adjoint, Lyon, délégué (italien) Nice, professeur chargé de cours d'italien (4e classe), à Bastia. — M. Langlais (lettres et italien), Tournon, professeur d'italien à Bourg. — M. Camugli, délégué lettres et italien, Marseille, à Tournon. — M. Garnier (Annecy), à Clermont. — M. Guiton, délégué (italien), Gap, professeur chargé de cours d'italien (5e classe), à Annecy. — M. Ronzy (Valence), au lycée Ampère à Lyon. — M. Crémieux (Tournon), professeur d'italien (5e classe), à Valence.

Anglais

M. Théfaine (lettres et anglais, Verdun), est mis pour une durée de cinq ans à la disposition du Ministre de la guerre pour exercer les fonctions de professeur au Prytanée militaire de La Flèche, 1er ordre, 4e classe. — M. Pécheux (Ajaccio), est mis, pour une durée de cinq ans, à la disposition du Ministre des Affaires étrangères pour exercer les fonctions de professeur d'anglais au lycée de Casablanca, 1er ordre, 5e classe. — M. Hélias, principal

(Coulommiers), professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), Marseille (Saint-Charles). — M. Chrétien, délégué (lettres), Alençon, délégué (anglais), Beauvais. — M. Villeneuve, Condom, chargé de cours d'anglais (3e classe), à Albi. — M. Chrétien (Beauvais), délégué à Alençon. — M. Parmentier (Saint-Quentin), à Amiens. — M. Prugnard (Saint-Claude), professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), à Annecy). — M. Gondry (le Quesnoy), professeur chargé de cours d'anglais (3e classe), à Bar-le-Duc. — M. Rey (Figeac), professeur chargé de cours d'anglais et espagnol (3e classe), à Bayonne. — M. Lalou (Oran), à Beauvais. — M. Grept, délégué (Besançon), professeur chargé de cours d'anglais audit lycée. — M. Rivoallan, professeur d'anglais (Agen), à Bordeaux. — M. Caralp (Alais), à Agen. — M. Garrigou (Saint-Nazaire), professeur chargé de cours d'anglais (4e classe) à Rochefort. — M. Adam, maintenu délégué (anglais), à Bourges. — M. Ayiron, professeur de lycée, détaché (lycée Monaco), lycée Ampère, à Lyon. — M. Despont (Bayonne), sur sa demande, à Cahors. — M. Salvan (Saint-Jean-d'Angély), professeur chargé de cours d'anglais (3e classe), à Bayonne. — M. Gédéon (Vitry-le-François), professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), à Chaumont. — M. Simon (Béthune), professeur chargé de cours d'anglais (3e classe), à Cherbourg. — M. La Cécilia, délégué (anglais), lycée Montaigne, professeur chargé de cours d'anglais (5e classe), à Constantine. — M. Clech, agrégé d'anglais, professeur d'anglais (5e classe), à Dijon. — M. Tillaud (Pontivy), à Evreux. — M. Le Pézennec (Valognes), professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), à Cherbourg. — M. Camp, maintenu délégué (anglais), à Gap. — M. Sallé, professeur d'anglais, à Grenoble. — M. Pomiès (Carcassonne), à Grenoble. — M. Rosenstiel (Constantine), à Carcassonne. — M. Perrin, professeur-adjoint (lycée Voltaire), est délégué (anglais), à La Rochelle. — M. Rivière, maintenu, délégué (anglais), à Laval. — M. Bertrand, professeur de collège, délégué (anglais), Toulouse, professeur chargé de cours d'anglais (5e classe), à Limoges. — M. Rocher, Saint-Etienne, au lycée Ampère, à Lyon. — M. Dauven (Charleville), au Mans. — M. Dhaleine (Laon), à Charleville. — M. Connes, agrégé d'anglais, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur d'anglais (5e classe), à Marseille. — M. Combes (Nogent-le-Rotrou), chargé de cours d'anglais (5e classe), à Montauban. — M. Cibaud (Ambert), professeur chargé de cours d'anglais (5e classe), à Montluçon. — M. Roger (Clermont), à Montpellier. — M. Veignau, agrégé d'anglais, professeur d'anglais (5e classe), à Moulins. — M. Auvray (Saint-Brieuc), à Nantes. — M. Fauré (Cherbourg), à Saint-Brieuc. — M. Berranger, professeur de collège, délégué (Nice), est nommé professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), audit lycée. — M. Dufour, agrégé d'angalis (Nimes) est nommé professeur d'anglais (3e classe), audit lycée. — M. Ménos (Carcassonne), à Nimes. — M. Tiburce (Libourne), professeur chargé de cours d'anglais (3e classe), à Carcassonne. — M. Orieux (Alger), à Orléans. — M. Malrieu, agrégé d'anglais, professeur d'anglais (5e classe), à Alger. — M. Talbot, professeur de collège, délégué, Périgueux, professeur chargé de cours d'anglais (4e classe). — M. Renaudeau, agrégé d'anglais, professeur à l'école nationale professionnelle d'Armentières professeur d'anglais (5e classe), à Poitiers. — M. Sauvage (Valenciennes), professeur d'anglais à Poitiers. — M. Porez, maintenu à Valenciennes. — M. Mallet, professeur de lycée, délégué (Montaigne), à Reims. — M. Paimblant (Vienne), profes-

seur chargé de cours d'anglais (3e classe), à Roanne. — M. Reynaud, agrégé d'anglais, ancien boursier d'agrégation, professeur d'anglais (5e classe), à Rouen. — M. Digeon (Bordeaux), à Rouen. — M. Saurat, agrégé d'anglais, professeur d'anglais (5e classe), à Bordeaux. — M. Guennebaud, nommé professeur chargé de cours d'anglais (Saint-Brieuc). — M. Maillet (Ajaccio), professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), à Saint-Etienne. — M. Trapé, professeur de collège, délégué (Sens), professeur chargé de cours d'anglais (5e classe), audit lycée. — M. Maillan, professeur-adjoint, délégué, Toulon, professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), audit lycée. — M. Barrat, agrégé d'anglais, professeur d'anglais (5e classe), à Toulon. — M. Darnaud est nommé professeur chargé de cours d'anglais, au lycée de Toulouse. — M. Genévrier (Roanne), à Tours. — M. Morfin (Charolles), professeur chargé de cours d'anglais (5e classe), à Roanne. — M. Baron (Brive), professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), à Tulle. — M. Heller (Privas), professeur chargé de cours d'anglais (5e classe), à Valence. — M. Simon (Périgueux), sur sa demande, à Vendôme. — M. Pruvost, agrégé d'anglais, ancien élève de l'école normale supérieure, professeur d'anglais (5e classe), à Périgueux.

Professeurs adjoints

M. Lebettre, professeur d'allemand (Melun), professeur-adjoint (4e classe), lycée Charlemagne. — M. Sautereau, professeur d'anglais (St-Germain-en-Laye), professeur-adjoint (1er ordre, 1re classe), lycée Condorcet. — M. Schaeffer, professeur d'allemand (Verdun), sur sa demande, professeur-adjoint (1er ordre) (1re clase) au lycée de Nancy.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

Mlle Gauvin (Camille), agrégée d'allemand (déléguée, Janson-de-Sailly), professeur d'allemand (5e classe) Charleville. — Mlle Cambefort (Marie-Louise), (Figeac), chargée de cours d'anglais (5e classe), Dreux. — Mme Prévot, *née* Collette (Blanche), en congé, chargée de cours d'anglais (6e classe), Tourcoing. — Mlle Leyrisse (Marie-Louise), C. A. S. anglais, déléguée, chargée de cours (lettres et anglais) (6e classe), Figeac. — Mlle Nimsgern (Marie), professeur d'allemand (5e classe), lycée de garçons (Charleville), professeur (même classe) au lycée de jeunes filles. — Mlle Gau (Antoinette), C. A. S. (allemand), déléguée Wassy, professeur (lettres et allemand) (6e classe), Douai. — Mlle Pitiot (Jeanne), C. A. S., (anglais), déléguée (La Rochefoucauld), professeur d'anglais (6e classe), cours secondaires, Châlons-sur-Marne.

COLLÈGE DE GARÇONS

Principaux

M. Malgouyat, professeur d'anglais (Condé-sur-Noireau), principal (4e classe) au dit collège et chargé de l'enseignement des lettres et de la grammaire, 1re catégorie, 4e classe. — M. Preuss, professeur d'allemand (Clamecy), principal (5e classe), La Rochefoucauld, et chargé de l'enseignement des lettres et de l'allemand, (1re catégorie, 4e classe). — M. Berron, professeur d'allemand Le Cateau, principal, Cassel. — M. Lachot, professeur de lettres et allemand (Saint-Marcellin), principal (Arbois), chargé de l'enseignement des lettres et de l'allemand (1re catégorie, 4e classe).

— M. Gout (allemand et lettres), Mauriac, principal, Brioude, chargé de l'enseignement des lettres et de la grammaire (4e classe de la 1re catégorie).

Enseignement

M. Bricourt (Dunkerque), anglais, Le Cateau. — M. Werquin, Le Cateau (anglais), à Dunkerque. — Mlle Mannoni, licenciée ès lettres, (Nogent-le-Rotrou), déléguée (anglais) Epernay. — M. Marchand, Luxeuil (allemand), Saint-Maixent. — M. Bongard, (anglais), Longwy à Romans. — M. Fèvre (allemand), Gaillac à Wassy. — M. Ben Chemoul, professeur d'arabe (Mostaganem), à la disposition de M. le Ministre des Affaires étrangères, pendant cinq ans, pour occuper au collège d'Oudjda (Maroc) un emploi de professeur (1er ordre, 5e classe). — M. Monteil, licencié ès lettres (allemand), (Morlaix), délégué (lettres et allemand), Clermont (Oise). — M. Béchot, C. A. S. (anglais), répétiteur de lycée, détaché comme directeur d'école à Londres, délégué (anglais), Avesnes. — M. Roger (Noyon), professeur d'allemand, Figeac. — M. Marchand (Saulieu), délégué (allemand), Châtillon-sur-Seine. — M. Cahuzac (St-Flour), professeur d'anglais, Cette. — M. Legrand (La Fère), professeur d'anglais, Saint-Flour. — M. Perrin (Longwy), professeur d'anglais, Orange. — M. Boué, licencié ès lettres (allemand), répétiteur (Honfleur), délégué (allemand), Loudun. — M. Le Gouaille (Vannes), délégué (allemand), Etampes. — M. Matruchot (Sablé), professeur (lettres et anglais), Auxonne. — M. Prunet (Villefranche) (Aveyron), (anglais), Saintes. — M. Soum (Le Cateau), professeur (lettres et allemand), Saintes.

Nominations d'oct.-nov. 1918 publiées par le B. I. P. du 25 juillet 1919

M. Auniac (licencié ès lettres, licence de Genève), délégué (lettres et italien), Manosque. — M. Normand (licencié ès lettres, allemand), délégué (allemand et lettres), Mortain. — Mlle Costes, B. S., diplôme de fin d'études secondaires, délég. lettres et anglais (Lisieux). — Mlle Salambien, C. E. S. (espagnol), délég. (let. et esp.), Cognac. — Mlle Bon, B. S., diplôme de fin d'études secondaires, déléguée (lettres et italien), Orange. — M. Baudet, licencié ès-lettres (philosophie), déléguée (anglais), Château-Thierry. — Mlle Tournié, C. E. P. (anglais), déléguée anglais, Sarlat. — M. Schwartz, bachelier ès lettres, est délégué (allemand et lettres), Lure. — Mlle Bourgeois, B. S., déléguée (allemand et lettres), Vire. — Mlle Noël, diplôme de fin d'études secondaires, déléguée (anglais), Romorantin, en remplacement de Mlle Lyotard, appelée à d'autres fonctions. — Mlle Fournié (Amélie), C. A. S. (anglais), déléguée Marseille, professeur d'anglais (6e classe), Villeneuve-sur-Lot. — Mlle Ponchot (Angèle), professeur d'allemand (4e classe) (Grenoble), Mans. — Mlle Roux (Alice), chargée de cours d'allemand (3e classe), Le Mans, à Grenoble.

Enseignement Primaire

ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES DE LA VILLE DE PARIS

M. Ninot, professeur (4e classe), aux écoles J.-B. Say, Turgot et Arago, professeur (même classe) (ordre des lettres), à l'école Turgot. — M. Colin, répétiteur à l'école J.-B. Say, pourvu de la

licence ès lettres, C. A. P. et C. A. S. (allemand), professeur d'allemand aux écoles J.-B. Say, Turgot et Arago. — M. Beslon, professeur (4e classe), E. N., Douai, C. A. E. N. (lettres), admissible agrégation (anglais), professeur d'anglais (4e classe), au collège Chaptal. — M. Baseau directeur (1re classe), E. P. S., Rambouillet, C. A. P. E. N. (lettres), C. A. P. et C. A. S. (anglais), professeur d'anglais (1re classe), à l'école J.-B. Say. — M. Collet, professeur suppléant à l'école Lavoisier, agrégé d'espagnol, professeur d'espagnol à l'école J.-B. Say. — M. Duchemin, professeur suppléant à l'école Turgot, C. A. S. anglais, nommé professeur d'anglais à l'école Colbert, en remplacement de M. Dougnac.

ÉCOLES NORMALES D'INSTITUTEURS

M. Chlique (Maurice), C. A., professorat des écoles normales et des écoles prim. supérieures, prof. (5e classe) (ordre des lettres), Lons-le-Saunier, E. N., et chargé de l'enseignement de l'allemand. — M. Mazurier, instituteur, Périgueux, C. A., professorat des écoles normales, professeur (ordre des lettres), E. N., Angers, et chargé de l'enseignement de l'anglais. — M. Bouet, Poitiers, professeur (4e classe) (ordre des lettres), E. N., Beauvais, et chargé de l'enseignement de l'anglais. — M. Barat (Parthenay), professeur (5e classe) (ordre des lettres), E. N., Alençon, et chargé de l'enseignement de l'anglais.

ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES DE GARÇONS

M. Desagher (le Havre), professeur (lettres et anglais) Saint-Maur-les-Fossés. — M. Rochaix (Perpignan) professeur (5e classe) (lettres et anglais), Valence. — M. Chambon, répétiteur, collège Chaptal, C. A., professorat des écoles normales et des écoles primaires supérieures, C. A. S. (allemand), diplôme d'études supérieures d'allemand, est nommé professeur (ordre des lettres), Nogent-sur-Marne. — M. Thuau (Granville), professeur (4e classe) (lettres et anglais), Nogent-sur-Marne. — M. Gerbier, professeur-adjoint (5e classe), C. A. (Ruelle), anglais, professeur (5e classe) (lettres et anglais), à Aix-les-Bains. — M. Henriot, ancien élève de l'école normale supérieure de Saint-Cloud, instituteur-adjoint (lettres et allemand), à Lunéville. — M. Pidoux, ancien élève de l'école normale supérieure de Saint-Cloud, délégué, instituteur-adjoint (lettres et allemand) à Montbrison.

ÉCOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES DE JEUNES FILLES

Mlle Ott (Angéla), déléguée (allemand), collège de Figeac, précédemment institutrice-adjointe d'école primaire supérieure C. A. (allemand), déléguée d'institutrice adjointe (lettres et allemand), E. P. S., Mézières. — Mme Pyguillem, institutrice adjointe E. P. S., Saint-Céré, C. A. (Anglais), est déléguée (lettres et anglais), E. P. S., Saulieu. — Mlle Bénésis, C. A. (anglais), maîtresse auxiliaire d'anglais, déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), E. P. S., Blida. — Mme Decloître, *née* Burfin, institutrice-adjointe, déléguée E. P. S., la Côte Saint-André, professeur-adjoint (5e classe). — Mme Duchat, professeur-adjoint E. P. S., Mouy C. A. (anglais), est professeur d'anglais. — Mlle Desport, C. A., langues vivantes, professeur d'anglais E. P. S., Pontlevoy (6e classe). — Mlle Maurel C. A. (espagnol), institutrice-adjointe (lettres et espagnol), E. P. S., Foix. —

Mlle Bès, C. A., langues vivantes, déléguée (lettres et espagnol), E. P. S., Aire-sur-Adour. — Mlle Brunel, C. A., langues vivantes, professeur-adjoint (6e classe) (lettres et espagnol), E. P. S. (St-Girons). — Mlle Malard, C. A. L. V., professeur d'anglais, E. P. S., St-Calais. — Mme Dhuitre, C. A. L. V., professeur d'espagnol, E. P. S., Oloron (6e classe). — Mlle Schirck, licenciée ès lettres, suppléante (Embrun), déléguée (lettres et italien), Briançon. — Mme Vauquois, *née* Bernard, institutrice intérimaire (Chalon-sur-Saône) C. A. (Anglais), déléguée, institutrice-adjointe (lettres et anglais), à Saint-Céré. — Mme Barat, *née* Philère, intérimaire, collège Parthenay, licenciée ès lettres (anglais), professeur (6e classe) (lettres et anglais), à Alençon. — Mlle Bénésis, C. A. (anglais), déléguée, institutrice-adjointe (lettres et anglais), Blida (emploi nouveau). — Mlle Bel, C. A. (arabe), déléguée, institutrice-adjointe (lettres et arabe), Sidi-bel-Abbès (emploi nouveau). — Mlle Scalabrino, institutrice-adjointe, Briançon, C. A. (italien), déléguée (lettres et italien), Gap. — Mlle Moine, institutrice-adjointe, Lorient, C. A. (anglais), déléguée (lettres et anglais), à Privas. — Mme Colvez, *née* Adam, institutrice intérimaire (Guingamp), C. A. (anglais), déléguée, institutrice-adjointe (lettres et anglais), à Lorient. — Mlle Desvaux, professeur-adjoint (5e classe), E. P. S., (Falaise), C. A. (anglais), professeur d'anglais (même classe) à la dite E. P. S. — Mlle Dieu, professeur-adjoint (6e classe), E. P. S. (Bayonne), C. A. (anglais), professeur d'anglais (même classe) au même établissement.

Notes et Documents

Circulaire du Maire de Clermont. — Notes diverses. — Arrêtés et décrets concernant l'agrégation et les certificats secondaires. — Programmes des concours d'Agrégation et du Certificat (avril et juin 1920). — Compositions données aux différents concours et examens.

La rédaction se fait un plaisir et un devoir de publier la circulaire ci-dessous de M. le Maire de Clermont. — Elle désire vivement que ses efforts aient le succès qu'ils méritent. Il est évident d'autre part qu'en donnant le texte *intégral* de cette circulaire, elle entend ne prendre parti pour aucune méthode, ni pour aucun livre.

LES PREMIERS ÉLÉMENTS DES LANGUES VIVANTES A L'ÉCOLE PRIMAIRE

En attendant que s'opère la réforme demandée par la démocratie, de l'égalité absolue de l'éducation et de l'instruction pour tous les enfants de la France, nous demandons qu'on introduise dans les écoles primaires, pour le cours moyen et pour le cours supérieur, l'enseignement de quelques notions de langues vivantes, anglais, allemand, italien ou espagnol, selon la région.

Est-ce utile ? Qu'on interroge les poilus, nouvellement rentrés dans leurs foyers, et tous répondront affirmativement. Pendant la guerre, ils ont été en relations avec des soldats venus des pays voisins, et ils ont plus d'une fois regretté de ne pas savoir un mot de leur langage. Et aujourd'hui, est-ce qu'au point de vue commercial, industriel, agricole, la connaissance, même superficielle, d'une langue étrangère ne procurerait pas aux jeunes Français de sérieux avantages ? L'école primaire initierait les enfants aux premiers éléments ; les cours d'adolescents, d'adultes et surtout les lectures personnelles étendraient le cercle des connaissances acquises.

Où trouverons-nous des professeurs ? Faisons tout simplement appel au concours des Instituteurs et des Institutrices pourvus du brevet supérieur : les uns et les autres ont, dans les Ecoles normales, étudié une langue vivante ; ils seront heureux de perfectionner, par la pratique de l'enseignement, les connaissances acquises en vue de l'examen.

Vous allez dépasser les programmes, nous dira-t-on. Notre réponse est bien simple. Que le Ministère permette tout simplement aux maîtres des Ecoles primaires de procéder, en 1919, comme on l'a fait à partir de 1871, dans les écoles de l'Est, en ce qui concerne l'allemand. M. Lapie, directeur actuel de l'enseignement primaire, connaît toute la région, et il sait certaine-

ment qu'on a obtenu, à ce point de vue, des résultats très appréciables dans les écoles de la Marne et les départements environnants.

Aujourd'hui surtout, la tâche de nos Maîtres est facilitée par la publication d'une quantité considérable d'ouvrages élémentaires spéciaux, admirablement faits. Il est évident que nous ne sommes pas tous aptes — et pour cause — à faire emploi de la méthode directe, réservée à l'enseignement secondaire ; mais nous pouvons toujours employer les anciens procédés, qui avaient bien une certaine valeur.

En ce qui concerne les ouvrages qui peuvent être employés dans les écoles primaires et dans les cours d'adolescents ou d'adultes, nous avons recueilli de précieux renseignements auprès de divers éditeurs parisiens, qui ont bien voulu nous donner des indications très complètes.

Malgré la discrétion que nous jugeons indispensable en pareille matière, nous nous permettrons de donner les titres de quelques ouvrages que nous connaissons tout particulièrement, ce qui n'implique du reste aucune exclusion en ce qui concerne ceux que nous ne désignerons pas :

Anglais. — *English at home*, par Addison. — Maison Fouraut, 49, rue Saint-André-des-Arts. — *First steps in english*, par Camerlynck, maison Didier, 6, rue de la Sorbonne.

Allemand. — *La première année d'allemand*, par Halbwachs et Wéber, maison Colin, 5, rue Mézières. — *Erstes elementarbuch*, par Meneau et Wolfrom, maison Didier.

Italien. — *L'Italien enseigné par la pratique*, par Cardelli, maison Fouraut.

Espagnol. — *El Español ensèñado por la prattica*, par Guin, maison Fouraut.

A l'aide de l'un ou de l'autre de ces petits ouvrages, les Instituteurs et les Institutrices seront certainement en état de faire débuter leurs élèves dans l'étude des langues vivantes, dont ils leur inspireront le goût, et ils leur rendront ainsi un appréciable service. Ils accompliront également une œuvre utile à l'égard du pays lui-même ; car la France a besoin de toutes ses énergies, et elle ne doit rien laisser perdre de ses ressources.

E. Saindenis,
Inspecteur Primaire Honoraire.
Maire de Clermont (Oise).

Le baccalauréat joyeux

Les professeurs de langues entendent souvent des choses fort curieuses au baccalauréat et ils peuvent sourire quand une candidate, dont ils demandent l'âge pour obtenir d'elle enfin une réponse, loin de vouloir se rajeunir, leur confie qu'elle a *quatre-vingts* ans. Toutefois, ils n'ont jamais enregistré, je crois une réponse aussi jolie que celle qui fut faite à un de nos collègues d'histoire, lequel interrogeant une candidate sur la Guyane française, s'entendit affirmer que la Guyane française était « un lieu de déportation pour plénipotentiaires ».

J. Commarmond.

Guillaume II exécuté en Alsace

Nos frères d'Alsace se montrent plus prompts que les Alliés à juger et à châtier les grands criminels de la Guerre. C'est du moins ce que nous apprend le *Thanner Volksblatt* (Echo de Thann et de Massevaux).

Dans la soirée du 24 juin les élèves des Ecoles de Chimie et de Tissage de Mulhouse se réunirent pour exécuter publiquement Guillaume II. Le cortège qui s'était formé devant l'Ecole de Chimie, parcourut toute la ville. En tête, s'avançaient des tambours, puis venait un étudiant qui portait nos trois couleurs, et enfin, précédant la foule joyeuse, oscillait lamentablement au bras d'une potence, le sinistre accusé, en uniforme gris, la moustache hargneusement retroussée. Sur la Place du Quartier-Neuf, l'ex-kaiser fut mis à terre, copieusement arrosé de pétrole et pendu de nouveau, cette fois au plus haut réverbère, où après un jugement sommaire il fut enflammé. La plaisanterie ne parut pas lui être agréable, car, préalablement farci de pétards et de fusées, il se mit presque aussitôt à fulminer étrangement, tout là-haut, dans le ciel. Un monôme qui se déroula autour du supplicié, termina la fête. Et la place se vida, tandis qu'achevait de se consumer l'image du rescapé d'Amerongen.

Arrêté *concernant les candidats aux agrégations d'espagnol et d'italien, déclarés admissibles aux épreuves orales du concours de 1914.*

Article premier. — Les candidats aux agrégations d'espagnol et d'italien, déclarés admissibles aux épreuves orales du concours de 1914 et justifiant en outre d'une ou plusieurs admissibilités à des concours antérieurs, conserveront le bénéfice de l'admissibilité aux concours soit de 1919 et de 1920, soit de 1920 et de 1921.

S'ils ne justifient que de la seule admissibilité au concours de 1914, ils conserveront le bénéfice de cette admissibilité aux épreuves orales de 1919 ou de 1920.

Art. 2. — Les dispositions des articles 2 et 3 de l'arrêté du 22 avril 1919 restent applicables aux candidats aux agrégations visées ci-dessus, qui n'ont pas pris part aux concours de 1914.

L. Lafferre.

Arrêté *relatif à l'ouverture en 1920 d'une session spéciale d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (2e partie) et du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges.*

Article premier. — Il sera ouvert, en avril 1920, une session spéciale de la 2e partie du certificat d'aptitude à l'enseignement dans les lycées et collèges de jeunes filles (lettres et sciences).

Art. 2. — Sont autorisés à prendre part à cette session, sans avoir à justifier de la possession de la première partie du certificat :

1° Les candidates retenues en régions envahies qui, postérieurement au 1er octobre 1914 et antérieurement au 1er octobre 1919, ont subi avec succès devant les Facultés des lettres ou des sciences de Lille les épreuves de la licence ;

2° Les candidates originaires d'Alsace et de Lorraine pourvues antérieurement au 1er octobre 1919, soit d'une licence délivrée par l'Université de Strasbourg, soit du Staas examen ;

3° Les candidates pourvues d'une licence ès lettres ou ès sciences, qui ont été déléguées postérieurement au 1er octobre 1914 dans un lycée ou collège de garçons pour une durée d'une année au moins, ou qui exercent en qualité de chargées de cours dans un lycée ou collège de jeunes filles.

Art. 3. — Il sera ouvert, à la même époque, une session spéciale du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges.

Sont autorisées à prendre part à cette session les candidates justifiant des conditions spécifiées à l'article 2 du présent arrêté.

Art. 4. — Les examens seront subis dans les conditions fixées par les articles 22, 23, 24, 25, 26, 27 et 28 du décret du 3 août 1911, et par l'article 1er de l'arrêté du 14 août 1903.

Toutefois, pour les candidates à la 2e partie du certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (ordre des lettres), l'épreuve orale de langues vivantes pourra être remplacée par une épreuve de latin.

L. Lafferre.

Décret *relatif aux épreuves du concours et de l'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (1re et 2e partie).*

Article premier. — Les articles 11, 14 et 26 du décret du 3 août 1911 sont modifiés ainsi qu'il suit :

CERTIFICAT 1re PARTIE

ORDRE DES LETTRES

Epreuves écrites

Art. 11. — ...5° soit une composition de langues vivantes comprenant une rédaction et une version allemandes, anglaises, espagnoles, italiennes (durée : quatre heures), soit une version latine (durée : quatre heures).

Epreuves orales

Art. 14. — Langues vivantes. Traduction, suivie d'un commentaire en langue étrangère, d'un texte tiré d'un auteur choisi par l'aspirante sur une liste empruntée aux programmes des lycées.

Lecture à haute voix d'un texte de journal ou de revue que l'aspirante résume aussitôt après en langue étrangère.

Ou langue latine. Traduction d'un texte latin tiré d'un auteur choisi par l'aspirante sur une liste publiée chaque année : questions relatives à la grammaire et au vocabulaire du texte traduit.

ORDRE DES SCIENCES

7° Une interrogation sur les langues vivantes (allemand, anglais, espagnol ou italien), ou traduction orale d'un texte latin facile.

CERTIFICAT 2e PARTIE

ORDRE DES LETTRES (ORAL)

Art. 20. — ...4° explication (traduction suivie d'un commentaire en langue étrangère) d'un texte étranger tiré d'un des

auteurs inscrits annuellement au programme (après une demi-heure de préparation surveillée). Durée : vingt minutes.

Ou explication (traduction suivie d'un commentaire en français) d'un texte latin tiré d'un des auteurs inscrits annuellement au programme (après une demi-heure de préparation surveillée). Durée : vingt minutes.

Le présent décret recevra son effet à partir de 1920.

ARRÊTÉ *relatif aux épreuves de l'agrégation d'espagnol*

ARTICLE PREMIER. — Les épreuves définitives de l'agrégation d'espagnol sont modifiées ainsi qu'il suit à partir de 1920 :

a) Une leçon en français sur une question se rapportant au programme arrêté chaque année ;

b) Une leçon en langue étrangère sur une question se rapportant au programme arrêté chaque année.

Chacune de ces leçons sera faite après cinq heures de préparation surveillée ; les ouvrages demandés par le candidat seront, autant que possible, mis à sa disposition ;

c) Une explication, après une heure de préparation, de deux textes espagnols, l'un ancien, l'autre moderne. Durée : trois-quarts d'heure.

Un dictionnaire en langue étrangère indiqué par le jury sera mis à la disposition du candidat ;

d) Un thème oral improvisé ;

e) Explication improvisée d'un passage d'une revue portugaise ou italienne.

Programmes des examens d'agrégations et des certificats d'aptitude pour Juin 1920

AGRÉGATION D'ALLEMAND

I. HISTOIRE DE LA CIVILISATION

1. Les dieux germaniques.

   (Consulter en particulier : *Die Edda...* übersetzt und erläutert von Hugo Gering. Leipzig und Wien ; Bibliographisches Institut, — et W. Golther, *Handbuch der germanischen Mythologie*. Leipzig, Hirzel).

2. La pensée religieuse dans le romantisme allemand, de 1796 à 1817. Novalis et Schleiermacher.

   Textes :

   a. Schleiermacher. — *Uber die Religion, Reden an die Gebildeten unter ihren Verächtern*, les discours 2 et 5.

   b. Novalis. — *Hymnen an die Nacht ; Heinrich von Ofterdingen*, 1re partie, chap. VIII, 12e partie.

3. Plans de reconstruction politique, sociale et morale dans l'Allemagne contemporaine.

   Die Arbeiterschaft in neuen Deutschland, hersg von Fr. Thimme und Carl Legien ; Leipzig, Hirzel.

   Textes :

   a. Dans ledit ouvrage, les articles de Oncken, Legien, Lensch, Schmidt, Troeltsch et Schulz.

   b. Walther Rathenau. — *Von Kommenden Dingen*, Berlin, S. Fischer, pages 25 à 151.

II. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE

1. La période du *Sturm und Drang*, 1770 à 1780,
Goethe, Wagner, Lenz, Klinger.

Textes :

a. Goethe. — *Götz von Berlichingen.*
b. Lenz. — *Der Hofmeister.*
c. Klinger. — *Simsone Grisaldo.*

2. Les idées de Goethe sur la nature.

Textes :

a. *Fragment über die Natur. — Der Versuch als Vermittler — Auschauende Urteilskraft. — Bedenken und Ergebung. — Erfinden und Entdecken. — Erster Entwurf einer allgemeinen Einleitung in die vergleichende Anatomie, ausgehend von der Osteologie. — Geschichte meines botanischen Studiums.*

(Ces essais se trouvent dans le tome 39 de la *Jubiläumsausgabe*, et dans les tomes 33 et 34 de l'édition Hempel).

b. *Gedichte : Gott und Welt.*
c. *Faust, zweiter Teil : Klassische Walpurgisnacht.*

3. La poésie lyrique de 1822 à 1844.
Heine et Lenau.

Textes :

a. Heine. — *Lyrisches Intermezzo. — Die Heimkehr. — Aus der Harzreise. — Romanzen.*
b. Lenau. — *Bilder der Sshnsucht. — Bilder der Vergangenheit. — Frühling. — Herbst. — Wanderung im Gebirge. — Heidebilder. — Reiseblätter I et II. — Atlantica. — Waldbilder. — Gestalten.*

L'examen oral comportera la traduction et le commentaire linguistique d'un texte de moyen-haut allemand.

AGRÉGATION D'ANGLAIS

A. *Les origines de la prose anglaise.*

1. Sweet's Anglo-Saxon Reader.
Aelfred — State of England, P. 4 à 7.
Aelfric — Life of King Oswald, P. 80 à 87.
2. Morris and Skeat's specimens of Early English ;
vol. 1. The Ancien Riwle, p. 115 à 123 ;
vol. 2. John Wyclif, Gospel of Park, p. 215-236.
3. English Bible of 1611 (Ed. Camb. Univer. Press) ;
2. Sir Philip Sidney. Arcadia. Bk I (Ed. Feuillerat Cam. English Classic. The Gospel according to St-Mark (First 6 chapters).

B. *La pastorale de la Renaissance anglaise.*

1. Spencer. Colin Clout's Come Home Again.
2. Sir Philipp Sidney. Arcadia. Bk 1. (Ed. Feuillerat Cam. English Classic).
3. Shakespeare. Winter's Tale. Act. IV.
4. Ben Jonson. The Sad Shepherd.

C. *La Restauration : la littérature ; la vie.*

1. Butler. Hudibras. Part. I.
2. Pepy's Diary. (Ed. Braybrooke. P. 1. 351).
3. Dryden. Absolom and Achitophel. Part. I.
4. Wycherley. The Gentleman Dancing Master.

D. *La seconde génération romantique.*
1. Byron (Childe Harold's Pilgrimage, Cantos 3 et 4).
2. Shelley, Prometheus Unbound.
3. Keats, Odes.
4. de Quincey, Confessions of an Opium-Eater.
5. Hazlitt. Table-talk (On living to one's self).

On thought and Action ; on Will-Making, on certain inconsistencies in Sir Joshua Reynold's Discourses ; On Paradox and Common-Place ; On Vulgarity and Affectation ; On a landscape of Nicolas Poussin ; On Milton's sonnets ; On going a Journey ; On coffee-house Politicians.

CERTIFICAT D'APTITUDE SECONDAIRE

ALLEMAND

1° Auteurs

Gottfried von Strassburg. — *Tristan und Isolde*, neu bearbeitet von W. Hertz (Stuttgart, Cotta) : *Die Minnegrotte; Die Entdeckung ; Scheiden und Meiden.*
Gœthe. — *Goetz von Berlichingen.*
Schiller. — *Don Carlos.*
Heine. — *Die Harzreise.*
Lenau. — *Lieder der Sehnsucht ; Lieder der Vergangenheit ; Frühling ; Herbst ; Wanderung in Gebirge ; Heidebilder ; Reiseblätter, I u. II ; Atlantika ; Waldlieder ; Gestalten.*
Walther Rathenau. — *Von kommenden Dingen*, pages 25 à 151 (Berlin, S. Fischer, 1917).

2° Dictionnaire autorisé pour les épreuves orales

Duden. — *Orthographisches Wörterbuch der deutschen Sprache.*

3° Ouvrages à consulter

O. Lyon. — *Deutsche Grammatik* (collection Göschen).
Behaghel. — *Die deutsche Sprache.*
Friedrich Kluge. — *Unser Deutsch* (Verlag von Quelle und Meyer).
Friedrich Seiler. — *Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts* (Halle, 1905).
F. Piquet. — *Phonétique allemande.*
H. Paul. — *Deutsches Wörterbuch.*

ANGLAIS

Auteurs

1. Shakespeare. — A Winter's Tale.
2. Pepy's Diary. (Everyman's) p. 1. 351.
3. Byron Childe Harold. Cantos 3 et 4.
4. Hazlitt Table Talk. (Everymants), p. 90-204.
5. Stevenson. An Inland Voyage.
6. T. Hardy. — The Woodlanders.

Programme des sessions spéciales d'avril 1920

CERTIFICAT D'APTITUDE SECONDAIRE

ALLEMAND

1. Lessing. — Extraits des *Lettres sur la littérature moderne* et des *Lettres archéologiques* (Paris, Hachette).
2. Kleist. — *Michaël Kohlhaas.*

3. Gœthe. — *Campagne in Frankreich.*
4. Schiller. — *Wallensteins Tod.*
5. Gromaire. — *Deutsche Lyrik,* 1. Teil (Paris, A. Colin).

ANGLAIS

Shakespeare. — *Winter's Tale.*
Byron. — *Childe Harold,* Cant. 3 et 4.
Stevenson. — *An Inland Voyage.*
Th. Hardy. — *The Woodlanders.*

ESPAGNOL

1. *Romances fronterizos,* nos 1038, 1064, 1102, 1083, 1088, 1085, 1180 du *Romancer general* de Duran, tome II (B. A. E.).
2. Villegas. — *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa.*
3. *Don Quijote,* segunda parte, cap. 22-24.
4. Calderon. — *La cena del rey Baltazar*
5. José Zorilla. — *Don Juan Tenorio.*
6. Juan Valera. — *La Buena fama.*

ITALIEN

Dante. — *Purgatorio XXIV:*
Pétrarque. — Rime, nos 125-139 (éd. Carducci).
B. Cellini. — *Vita,* éd. O. Bacci ad uso delle scuole (Florence, Sansoni), p. 79-110.
V. Alfieri. — *Vita,* época quarta (1775-1790).
G. Leopardi. — *All'Italia* ; le *Ricordanze* ; la *Ginestra.*

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES DANS LES ECOLES NORMALES ET LES ECOLES PRIMAIRES SUPERIEURES

Programme de 1920 (2e partie)

Auteurs français auxquels seront empruntés, en 1920, les sujets de la composition française et le texte de l'explication française :

Corneille. — *Cinna.*
Molière. — *Le Bourgeois gentilhomme.*
La Bruyère. — *Les Caractères* : chapitre de la Mode.
Buffon. — *Les Epoques de la Nature* : Septième et dernière Epoque (édit. Georges Meunier, Delalain, p. 163-188).
Marivaux. — *L'Epreuve.*
Lamartine. — *Jocelyn,* neuvième époque : Episode des Laboureurs.
V. Hugo. — *La Légende des Siècles* : Booz endormi ; Première rencontre du Christ avec le tombeau ; le Mariage de Roland.
A. Daudet. — *Lettres de mon moulin* : Le secret de Maître Cornille ; La Chèvre de M. Seguin ; Le Phare des Sanguinaires ; L'Agonie de la Sémillante.

Les épreuves orales de langue étrangère porteront, à la même session, sur les ouvrages suivants :

1° *Traduction d'un passage d'un auteur français*

Edmond About. — *Le Roi des montagnes.*

2° *Lecture et traduction d'une page d'un auteur étranger*

AUTEURS ALLEMANDS

Lessing. — *Minna von Barnhelm.*
Gœthe. — *Campagne in Frankreich.*
Gromaire. — *Deutsche Lyrik.* 1 Teil (Colin).
Loiseau, Senil et Wolfromm. — *Erzählende Prosa,* p. 1-199 (Didier).

AUTEURS ANGLAIS

Shakespeare. — *Jules César.*
Tennyson. — *Four Poems* (édit. Vallod, Hachette).
Kipling. — *The Kipling Reader* (Macmillan).
Thomas Hardy. — *Under the Greenwood Tree.*

AUTEURS ESPAGNOLS

Tirso de Molina. — *Marta la piadosa.*
Antonio de Villegas. — *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa.*
Ramón D. Perés. — *Musgo.*
J. M. de Perreda. — *El sabor de la tierruca.*

AUTEURS ITALIENS

Boccace. — *Novelle scelte* (édit. Fornaciari ; Florence, Sansoni). Nov. VII ; X ; XIII.
Le Tasse. — *Jérusalem délivrée,* ch. XIII.
Baretti. — *Scritti scelti* (édit. Menghini ; Florence, Sansoni), p. 67-106.
Berchet. — *Il Romito del Cenisio. Giulia* (édit. Sansoni ou Sonzogno).

Concours et Examens de 1919

Epreuves écrites

AGREGATION D'ALLEMAND

THÈME

La littérature Française et la Littérature Allemande au temps de Mme de Staël

Les mauvais plaisants disent : « Le fond de l'art des Français consiste à avoir la vue très claire et en éprouver une très grande satisfaction. Le fond de l'art allemand consiste à avoir la vue trouble et à en éprouver une éternelle mélancolie, mêlée d'une certaine fierté. » Il y a du vrai dans cette boutade. Elevés, vers 1550, par des hommes qui mettaient une admirable perfection de forme dans l'expression de sentiments simples ; appliqués tout d'abord à imiter surtout la forme de ces maîtres antiques ; dans ce moule, toujours respecté, versant ensuite des sentiments plus complexes, mais simples encore, et simplifiés par notre goût de l'analyse ; rêvant, tout comme d'autres, mais de nos rêves n'aimant à donner au public que le résultat, la formule réfléchie, l'idée où ils aboutissent, et qui, en tant qu'idée, leur ôte leur caractère, les trahit en les traduisant, et, tout en les exprimant, se moque un peu d'eux ; nous avions créé une littérature d'idées générales très nettes, de sentiments puissants très clairs, de peintures de l'homme très profondes et nullement abstraites,

quoi qu'on en ait dit, mais assez peu individuelles pour pouvoir être comprises du premier coup par toute l'Europe. En un mot, nous étions classiques, autrement que les anciens et moins qu'eux, mais classiques encore, c'est-à-dire universels...

Les Allemands du temps de Mme de Staël et du temps un peu antérieur ne devaient ou ne voulaient rien devoir à l'antiquité. Ils étaient même en réaction contre leurs classiques, ceux d'entre eux qui avaient dit du bien de l'antiquité, les Lessing et les Winckelmann. Ils étaient d'ordinaire purement subjectifs, point orateurs, point conteurs, peu dramatiques, aimant à suivre, sans grande méthode, dans le charme qu'on éprouve à s'écouter, le déroulement lent, indéfini, plein de détours et de retours, de leur rêve tendre et sentimental. Le fond de leur art était élégie et lyrisme, et lyrisme moderne, qui n'a absolument rien de commun avec le lyrisme antique, qui est épanchement personnel, et dont Shakespeare (ils le savaient bien) était réellement le seul à avoir donné l'exemple.

Et, de plus, ils étaient philosophes. Ils mêlaient toujours une théorie métaphysique à leur rêverie littéraire. Ce n'est point à dire qu'ils ne fussent point spontanés et naturels ; c'était leur manière d'être spontanés et naturels. La philosophie est si bien chez elle en Allemagne qu'elle se confond d'elle-même avec les émotions des poètes. C'est une de ces pensées si familières qu'elles en deviennent un sentiment. Les Allemands l'ont dans le cœur autant que dans la tête. La rêverie personnelle aboutit à une méditation sur la destinée humaine, et cette méditation prolonge, soutient et enrichit la confession que le poète fait de son âme. Ces poètes rattachaient leurs contemplations à une théorie ; ils écoutaient comme un maître l'ami de Mme de Staël, Schlegel, et rêvaient en lisant religieusement l'*Atheneum*.

Emile FAGUET.

VERSION

An eine tote

Heut' traf ich einen, den auch du gekannt.
In einem Zug ums Auge, sagten sie,
sei er dir ähnlich, ich — ich fand es nie.
Doch wie ich heut' ihn sah und unverwandt
das Bürschlein mir nun sorgsam scharf beschaue —
da seh' auch ich's : Dort zwischen Aug und Braue
die Linie ist der deinen ähnlich — ja !
Und lange stand ich wie verloren da.

Zwei Monde sind seit deinem Tod vorbei,
zwei Monde Schlafs und dumpfer Träumerei –
jetzt musz mich eine Zufallsposse wecken,
ein Zug von dir — im Antlitz eines Gecken.

Jetzt äfft mich ein Gespenst mit deinen Zügen,
zwingt mich, statt weg mich in den Traum zu lügen,
hier auf der Welt mit ihrer Nichtigkeit
zu bleiben und zu sehn, wie endlos weit
von allem, was da lebt, zu dir die Kluft —
so wach', ich denn. Am Sarg. In einer Gruft...

Von deinem Grab am Meere zu den Stätten
des Alpenlands, die dich und mich gekannt,
jagt es mich hin und her — 's ist alles tot
und trauert so in Eis und Schnee mit mir.
Doch furchtbar wird die Zeit, die kommen soll.
ach, furchtbar ist der Frühling — wenn die Welt
aufsteht und jubelt, und du bist nicht da :
Ich kann's nicht denken, Gott...

Im Tannenwalde droben, unsers ersten Glücks.
Vertrauten, tote Liebe, such' ich dich.
Wehmütig in den Wipfeln zittert aus
das letzte Abendrot, und weiches Dunkel
versenkt das Irdische. Dann, tote Liebe,
mit leisem Grusze her zu mir trittst du,
dann gehen wir mitsammen. Und der Wind
erwacht hoch droben, und wir lauschen ihm
wie ehedem. Der Wind rauscht in den Buchen
und singt zu uns und rauscht und singt uns zu
von Kommendem.
Siehst du das kleine Haus, das er umsingt ?
Von Kinderstimmen mischt sich's in sein Lied,
und durch die Fenster leuchtet goldig her,
mein Weib, das Glück, das reiche, stolze, strahlende,
das grosse Glück. Die Zukunft, Gertrud, grüszt,
die Zukunft grüszt !...

Der Bergwald rauscht, der Bergwald singt und rauscht,
am Arme dich. schreit' ich halboff'nen Aug's
den Hang hinab. Was er uns zugesungen,
mit Fäden Lichtes spinnt es in uns fort,
zu deiner alter Wohnung kommen wir.
Ein Kusz, ein Händedruck, im Weggehn schon
nochmals ein Gutenacht...
Und erst, wenn ich daheim, erfaszt es mich,
und wie ein Geier krallt in mich der Schmerz.

(Ferdinand Avenarius. *Lebe !*)

DISSERTATION FRANÇAISE

Schiller fait dire à son Buttler, parlant de Wallenstein :

Es denkt der Mensch die freie Tat zu tun ;
Umsonst ! Er ist das Spielwerk nur der blinden
Gewalt, die aus der eignen Wahl ihm schnell
Die furchtbare Notwendigkeit erschafft.

Commenter cette pensée, et indiquer dans quelle mesure elle se vérifie dans le *Wallenstein* de Schiller.

DISSERTATION ALLEMANDE

Lessings Ansichten über die Rolle des Gefühls und der Vernunft in der Religion.

AGREGATION D'ANGLAIS

THÈME

Coucher du soleil à Constantinople

Un parfum d'aromates montait de ce grand bois funéraire, si tranquille devant mes fenêtres — parfum de la vieille terre turque immuable, parfum de l'herbe rase et des très petites plantes qui s'étaient chauffées depuis le matin au soleil d'avril. Les verdures noires des arbres, détachées sur le couchant qui prenait feu, étaient comme percées de part en part, comme criblées par la lumière et les rayons. Des dorures anciennes brillaient çà et là, aux couronnements de ces bornes tombales, que l'on avait plantées au hasard dans beaucoup d'espace, que l'on avait clairsemées sous les cyprès. (En Turquie l'on n'a pas l'effroi des morts, on ne s'en isole point ; au cœur même des villes, partout, on les laisse dormir). A travers ces choses mélancoliques des premiers plans, entre ces gerbes de feuillage sombre qui se tenaient droites comme des tours, dans les intervalles de tout cela, les lointains apparaissaient, le grand décor incomparable : tout Stamboul et son golfe, dans leur plein embrasement des soirs purs. En bas, tout à fait en bas, l'eau de la Corne d'Or, vers quoi dévalaient ces proches cimetières, était rouge, incandescente comme le ciel ; des centaines de caïques la sillonnaient — va-et-vient séculaire à la fermeture des bazars, — mais, de si haut, on n'entendait ni le bruissement de leur sillage, ni 'effort de leurs rameurss; ils semblaient de longs insectes, défilant sur un miroir. Et la rive d'en face, cette rive de Stamboul, changeait à vue d'œil ; toutes les maisons avoisinant la mer, tous les étages inférieurs du prodigieux amas, venaient de s'estomper et comme de fuir, sous cette perpétuelle brume violette du soir qui est de la buée d'eau et de la fumée ; Stamboul changeait comme un mirage : rien ne s'y détaillait plus : ni le délabrement, ni la misère, ni la hideur de quelques modernes bâtisses ; ce n'était maintenant qu'une silhouette, d'un violet profond liseré d'or, une colossale découpure de ville toute de flèches et de dômes, posée debout, en écran, pour masquer un incendie du ciel. Et les mêmes voix qu'à midi, les voix claires. les voix célestes se reprenaient à chanter dans l'air, appelant les Osmanlis fidèles au quatrième office du jour...

Mais ce fut de courte durée, et quand tous les muezzins eurent lancé, aux quatre vents chacun, la phrase religieuse de tradition immémoriale, un grand silence tout à coup y succéda .Stamboul maintenant, dans les intervalles des cyprès tout noirs et tout proches, se découpait en bleuâtre sur le ciel imprégné d'une vague lumière de lune, un Stamboul vaporeux, agrandi encore, un Stamboul aux 'coupoles tout à fait géantes, et sa silhouette séculaire, inchangeable, était ponctuée de feux sans nombre qui se reflétaient dans l'eau du golfe... Le silence, l'absolu silence enveloppait par degrés le vieux quartier de Khassim-Pacha. Tout se figeait autour de moi. Dans ce calme oriental, que ne connaissent point nos villes, un seul bruit de temps en temps s'élevait, bruit caractéristique des nuits de Constantinople, bruit qui ne ressemble à aucun autre, et que les Turcs des siècles antérieurs ont dû connaître tout pareil : tac ! tac ! tac ! tac ! sur les vieux pavés ; un tac ! tac ! amplifié par la sonorité funèbre des rues où ne passait plus personne. C'était le veilleur du

quartier qui, au cours de sa lente promenade en babouches, frappait les pierres avec son lourd bâton ferré. Et, dans le lointain, d'autres veilleurs répondaient en faisant de même ; cela se répercutait de proche en proche par toute la ville immense comme pour dire aux habitants : « Dormez, dormez, nous sommes là, l'œil au guet jusqu'au matin, épiant les voleurs ou l'incendie ».

(Pierre Loti, *Les Désenchantées*).

VERSION

One view called me to another, one hill top to its fellow, half across the county, and since I could answer at no more trouble than the snapping forward of a lever, I let the county flow under my wheels. The orchid-studded flats of the East gave way to the thyme, ilex and grey grass of the Downs ; these again to the rich cornland and fig-trees of the lower coast, where you carry the beat of the tide on your left hand for fifteen level miles ; and when, at las, I turned inland through a huddle of rounded hills and woods I had run myself clean out of my known marks. Beyond that precise hamlet which stands godmother to the capital of the United States, I found hidden villages where bees, the only things awake, boomed in eighty-foot lindens that overhung grey Norman churches ; miraculous brooks diving under stone bridges built for heavier traffic than would ever vex them again ; tithe barns larger than their churches, and an old smithy that cried out aloud how it had once been a hall of the knights of the Temple. Gipsies I met on a common where the gorse, brackens and heath fought it out together up a mile of Roman road ; and a little farther on I disturbed a red fox rolling dog-fashion in the naked sunlight,

As the wooded hills closed about me I stood up in the car to take the bearings of that great Down whose ringed head is a landmark for fifty miles across the low countries. I judged that the lie of the country would bring me across some westward-running road that went to his feet, but I did not allow for the confusing veils of the woods. A quick turn plunged me first into a green cutting brim-full of liquid sunshine ; next into a gloomy tunnel where last year's dead leaves whispered and scuffled about my tyres. The strong hazel stuff meeting overhead had not been cut for a couple of generations at least, nor had any axe helped the moos-cankered oak and beech to spring above them. Here the road changed frankly into a carpeted ride on whose brown velvet spent primrose clumps showed like jade, and a few sickly, white-stalked blue-bells nodded together. As the slope favoured I shut off the power and slid over the whirled leaves, expecting every moment to meet a keeper ; but I only heard a jay, far off, arguing against the silence under the twilight of the trees.

Still the track descended. I was on the point of reversing and working my way back as best I could ere I ended in some swamp, when I saw sunshine through the tangle ahead and lifted the brake.

It was down again at once. As the light beat across my face my four wheels took the turf of a smooth still lawn from which sprang horsemen ten feet high with levelled lances, monstrous peacocks, and sleek roundheaded maids of honour — blue, black and glistening — all of clipped yew. Across the lawn — the

marshalled woods besieged it on three sides — stood an ancient house of lichened and weather-worn stone, with mullioned windows and roofs of rose-red tile. It was flanked by semicircular walls, also rose-red, that closed the lawn to the fourth side, and at their feet a box-hedge grew man-high. There were doves on the roof about the slim brick chimneys, and I caught a glimpse of an octogonal dove-house behind the screening wall.

Here then, I stayed ; a horseman's green spear laid at my breast ; held by the exceeding beauty of that jewel in that setting.

« If I am not packed off for a trespasser, or if this knight does not ride a wallop at me » thought I « Shakespeare and Queen Elisabeth will come out of that half-open garden door, and ask me to tea. »

(Rudyard Kipling. *They*).

DISSERTATION FRANÇAISE

La substance et la forme dans la poésie de Walt Whitman.

DISSERTATION ANGLAISE

How far was Wordsworth's education exceptional ? How far is it largely human and representative ?

AGREGATION D'ESPAGNOL

THÈME

Dangers de la Richesse

N'avoir besoin de personne, premier effet de l'opulence, et disposition prochaine et infaillible à mépriser tout le monde. Dans l'indépendance où se trouve le riche mondain, et dans l'état où le met sa fortune, de se pouvoir passer du secours d'autrui, de l'amitié d'autrui, des grâces d'autrui, il ne considère plus que lui-même, et il ne vit plus que pour lui-même. Affabilité, douceur, patience, déférence, ce sont des noms qu'il ne connaît point, parce qu'ils expriment des vertus dont il ne fait aucun usage, et sans lesquelles il a de quoi se soutenir. « Qu'ai-je à faire de celui-ci, et que me reviendra-t-il d'avoir des égards pour celui-là ? » Enflé qu'il est de ce sentiment, il ne sait ce que c'est que de s'aider, que de s'abaisser, que de plier, dans des occasions néanmoins où la charité et la raison le demandent. Et comme l'amour-propre est le seul ressort qui le fait agir, n'étant jamais humble par indigence et par nécessité, il ne l'est jamais par devoir et par pitié.

Voir tout le monde dans sa dépendance, c'est-à-dire se voir recherché de tout le monde, redouté de tout le monde, obéi de tout le monde, autre effet de la richesse ; et qu'y a-t-il de plus propre à entretenir la présomption d'une âme superbe ? On sait bien que l'humiliation d'un riche, s'il voulait se rendre justice, serait de penser quels sont ces serviteurs et ces amis prétendus dont il se glorifie ; amis, serviteurs, que le seul intérêt conduit, et qui, s'attachant à sa fortune, n'ont souvent qu'un fonds de mépris et qu'une secrète haine pour sa personne. Mais l'orgueil, ingénieux à se tromper, ne laisse pas de profiter de cela même, se faisant, sinon une douceur, au moins une gloire, d'avoir sous ce nom d'amis beaucoup de mercenaires et beaucoup d'esclaves.

S'il n'a pas de quoi se faire aimer, il a de quoi se faire craindre, et, soit qu'on l'aime ou qu'on le haïsse, c'est toujours un sujet de complaisance pour lui de voir qu'on est intéressé à le ménager. De là vient, dit le plus sage des hommes, Salomon (morale admirable et dont nous faisons à toute heure l'épreuve sensible), de là vient que le riche, par là même qu'il est riche, prétend avoir un titre pour devenir fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, chagrin quand il lui plaît, impatient, colère ; un titre pour rebuter les uns, pour choquer les autres, pour être à tous insupportable. S'il était pauvre, il n'aurait dans la bouche que des supplications et des prières, ce sont les termes de l'Ecriture ; mais parce qu'il est à son aise, et qu'il a du bien, il ne parle qu'avec hauteur, et il ne répond qu'avec dureté...

VERSION

Vuela, pensamiento, y diles
A los ojos que te envío,
Que eres mío.

Celosa el alma te envía
Por diligente ministro,
Con poderes de registro
Y con malicias de espía ;
Trata los aires de día,
Pisa de noche las salas
Con tan invisibles alas
Cuanto con pasos sutiles.

Vuela, etc.

Tu vuelo con diligencia
Y silencio se concluya
Antes que venzan la suya
Las condiciones de ausencia,
Que no hay fiar resistencia
De una fe de vidrio tal
Tras un muro de cristal,
Combatido de esmeriles.

Vuela, etc.

Mira que tu casa escombres
De unos soldados fiambres,
Que perdonando sus hambres,
Amenazan a los hombres ;
De los tales no te asombres,
Porque, aunque tuercen los tales,
Mostachazos criminales,
Ciñen espadas civiles.

Vuela, etc.

Por tu honra y por la mía
Desta gente te descartes
Que te serán estos Martes
Más aciagos que el día ;
Que la lanza de Argalía,
Es ya cosa averiguada
Que pudo más por dorada
Que por fuerte la de Aquiles.

Vuela, etc.

Si a músicos entrar dejas,
Ciertos serán mis enojos,
Porque aseguran los ojos
Y saltean las orejas ;
Cuando ellos ajenas quejas
Canten, ronda, pensamiento,
Y la voz, no el instrumento,
Les quiten tus alguaciles.

Vuela, pensamiento, y diles
A los ojos que te envío,
Que eres mío.

DISSERTATION FRANÇAISE

Comment se mêlent dans les romances de la frontière les sentiments des Mores et des chrétiens, et quelles sont les idées et les formes nouvelles qui, grâce à cette rencontre, s'introduisent dans la littérature espagnole ?

DISSERTATION EN LANGUE ESPAGNOLE

Aclarar y discutir este pensamiento : « La diversidad originaria de los elementos integrantes de la patria española, bastó para requerir que se adoptara, en las relaciones interiores, un idioma común ; y no fueron, ciertamente, la intriga, ni la fuerza, quienes impusieron el castellano. »

[Del discurso pronunciado el 3 de Noviembre de 1918 por el Director de la Real Acamedia Española en el acto de la recepción pública de un académico de número.]

Certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue anglaise dans les lycées et collèges

THÈME

L'attaque de Bazeilles

L'attaque s'annonçait terrible. Du côté des prairies, la fusillade avait cessé. Maîtres d'un ruisseau étroit, bordé de peupliers et de saules, les Bavarois s'apprêtaient à donner l'assaut aux maisons qui défendaient la place de l'Eglise, et leurs tirailleurs s'étaient prudemment repliés ; le soleil seul dormait en nappe d'or sur le déroulement immense des herbes, que tachaient quelques masses noires, les corps des soldats tués. Aussi le lieutenant venait-il de quitter la cour de la teinturerie, en y laissant une sentinelle, comprenant que, désormais, le danger allait être du côté de la rue. Vivement, il rangea ses hommes le long du trottoir, avec l'ordre, si l'ennemi s'emparait de la place, de se barricader au premier étage du bâtiment, et de s'y défendre, jusqu'à la dernière cartouche. Couchés par terre, abrités derrière les bornes, profitant des moindres saillies, les hommes tiraient à volonté ; et c'était, le long de cette large voie, ensoleillée et déserte, un ouragan de plomb, des rayures de fumée, comme une averse de grêle chassée par un grand vent. On vit une jeune fille traverser la chaussée d'une course éperdue, sans être atteinte. Puis un vieillard, un paysan vêtu d'une blouse, qui s'obstinait à fairer rentrer son cheval à l'écurie, reçut une balle en plein front, et d'un tel choc, qu'il en fut projeté au milieu de la route. La toiture de l'église venait d'être défoncée par la chute d'un obus. Deux autres avaient incendié des maisons qui flambaient dans la lumière vive, avec des craquements de charpente. Et cette misérable Françoise broyée près de son enfant malade, ce paysan avec une balle dans le crâne, ces démolitions et ces incendies achevaient d'exaspérer les habitants qui avaient mieux aimé mourir là que de se sauver en Belgique. Des bourgeois, des ouvriers, tiraient rageusement par les fenêtres.

— Ah ! les bandits ! cria Weiss, ils ont fait le tour... Je les voyais bien qui filaient le long du chemin de fer... Tenez, les entendez-vous, là-bas à gauche ?

— Prenez donc garde, maladroit ! cria le lieutenant, en forçant Weiss à se coller contre le mur, vous allez être coupé en deux !

Ce gros homme, si brave, avec ses lunettes, avait fini par l'intéresser, tout en le faisant sourire ; et comme il entendait venir un obus, il l'avait fraternellement écarté. Le projectile tomba à une dizaine de pas, éclata en les couvrant tous deux de mitraille. Le bourgeois restait debout sans une égratignure, tandis que le lieutenant avait eu les deux jambes broyées

— Allons, bon ! murmura-t-il, c'est moi qui ai mon compte.

Renversé sur le trottoir, il se fit adosser contre la porte, près de la femme qui gisait déjà en travers du seuil. Et sa jeune figure gardait son air énergique et têtu.

— Ça ne fait rien, mes enfants, écoutez-moi bien... Tirez à votre aise, ne vous pressez pas. Je vous le dirai, quand il faudra tomber sur eux à la baïonnette.

Et il continua de les commander, la tête droite, surveillant au loin l'ennemi.

(Emile ZOLA. *La Débâcle*).

VERSION

A Canadian Patriarch

We followed our swirling, airy guides down through a trail to another clearing planted with potatoes. On the farther side of this the two girls stopped, hand in hand, at the woods' fringe, and awaited us in a startingly sudden repose.

« V'la le gran'père, » said they in unison.

At the words a huge, gaunt man clad in shirt and jeans arose and confronted us. Our first impression was of a vast framework stiffened and shrunken into the peculiar petrifaction of age : our second, of a Jovelike wealth of iron-gray beard and hair ; our third of eyes wide, clear, and tired with looking on a century of the world's time. His movements, as he laid one side his axe and passed a great, gnarled hand across his forehead, were angular and slow. We knew instinctively the quality of his work — a deliberate pause, a mighty blow, another pause, a painful recovery — labour compounded of infinite slow patience, but wonderfully effective in the week's result. It would go on without haste, without pause, inevitable as the years slowly closing about the toiler. His mental processes would be of the same fibre. The apparent hesitation might seem to waste the precious hours remaining, but in the end, when the engine started, it would move surely and unswervingly along the appointed grooves. In his wealth of hair ; in his wide eyes, like the mysterious blanks of a marble statue ; in his huge frame, gnarled and wasted to the strange, impressive, powerful agequality of Phidias's old men, he seemed to us to deserve a wreath and a marble seat with strange inscriptions and the graceful half-draperies of another time and a group of old Greeks like himself with whom to exchange slow sentences on the body politic. Indeed, the fact that his seat was of fallen pine, and his draperies of butternut brown, and his audience two half-breed children, an artist, and a writer, and his body politic two hundred acres in the wilderness, did not filch from him the impressiveness of his estate. He was a Patriarch. It did not need the park of birch trees, the grass beneath them sloping down to the water, the wooded knoll fairly incisting on a spacious mansion, to substantiate Dick's fancy that he had discovered an ancestor.

Neat piles of brush, equally neat piles of cord-wood, knee-high stumps as cleanly cut as by a saw, attested the old man's efficiency. We conversed.

(Edward Stewart White. *The Forest*).

COMPOSITION FRANÇAISE

SUR UNE QUESTION GÉNÉRALE DE MORALE OU DE LITTÉRATURE

Essayez de dégager sommairement, de la tragédie du *Roi Lear*, les traits caractéristiques du drame shakespearien.

COMPOSITION EN LANGUE ANGLAISE

How can you, in spite of its « hundred faults », account for the long world popularity of the *Vicar of Wakefield* ?

Certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue allemande

VERSION

Der extreme Nationalismus.

Die Ziele, die ein Volk aus seiner Überlieferung mit reifem Sinn entwickelt, müssen irgendwie sittlichen Gehaltes sein. Sie brauchen nicht rein moralischer Art zu sein, aber sie müssen sich moralisch rechtfertigen lassen. Blosse Herrschaftsgedanken, die den Eroberergeist nur dürftig verhüllen, der Glaube an eine kulturelle Mission, wenn man den Wert der eigenen Kultur groszsprecherisch überschätzt, das Aufstellen einer sittlichen oder humanen Weltmission, wenn man dabei nur auf den eigenen Vorteil aus ist, das Fordern einer groszen. Stellung in der Welt, wen man das eigene Haus kaum zu bestellen instande ist — das alles sind Ziele ohne echten und sittlichen Gehalt, und ein Volksgeist, der ihnen nachlebt, wird früher oder später einen Zusammenbruch erleben. Aus der Notwendigkeit des Selbstbewusztseins und einer gewissen Überschätzung seiner Kraft gerät fast jedes Volk von Zeit zu Zeit in solche Gefahr, denn ein jedes besitzt unter den Volksgenossen Elemente, die zur blinden Überschätzung antreiben, die nur sich als den Mittelpunkt der Welt betrachten und die Herabsetzung aller Mitbeweber als ihre Aufgabe ansehen. Es ist der extreme Nationalismus oder Chauvinismus, der in solcher Gesinnung und Tätigkeit sich kundgibt, und der noch keinem Volk zum Segen gereicht hat, wenn er inihm zur Vorherrschaft gelangt. Denn indem er von maszloser Überschätzung des eigenen und gehäsziger Verkennung fremden Volkstums ausgeht, verwirrt er das Urteil, das die Völker über dich behalten sollen, und steckt Ziele auf, die das erlaubte Masz im Wettbewerb der Völker überschreiten. Er ist, da er von der Überschätzung des eigenen Wertes ausgeht, überall fern von Besonnenheit und Gerechtigkeit... Wo der Geist eines Volkes noch gesund ist, wird er den extremen Nationalismus weder zur Herrschaft, noch zu Einflusz kommen lassen.

Prof. Dr Walter Gœtz,
Major d. R. u. Bataillonsführer in der K. bayr. Infanterie
Der Volksgeist (Schützengrabenbücher).

THÈME ALLEMAND

Qu'est-ce qu'une nation ?

Par leurs facultés diverses, souvent opposées, les nations servent à l'œuvre commune de la civilisation ; toutes apportent une note à ce grand concert de l'humanité, qui, en somme, est la plus haute réalité idéale que nous atteignions. Isolées, elles ont leurs parties faibles. Je me dis souvent qu'un individu qui aurait les défauts tenus chez les nations pour des qualités, qui se nourrirait de vaine gloire, qui serait à ce point jaloux, égoïste, querelleur, qui ne pourrait rien supporter sans dégaîner, serait le plus insupportable des hommes. Mais toutes ces dissonances de détail disparaissent dans l'ensemble. Pauvre humanité ! que tu as souffert ! que d'épreuves t'attendent encore ! Puisse l'esprit de sagesse te guider pour te préserver des innombrables dangers dont ta route est semée !

Je me résume. L'homme n'est esclave ni de sa race, ni de sa langue, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes. Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale, qui s'appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu'exige l'abdication de l'individu au profit d'une communauté, elle est légitime, elle

a le droit d'exister. Si des doutes s'élèvent sur ses frontières, consultez les populations disputées. Elles ont bien le droit d'avoir un avis dans la question. Voilà qui fera sourire les transcendants de la politique, ces infaillibles qui passent leur vie à se tromper et qui, du haut de leurs principes supérieurs, prennent en pitié notre terre à terre. « Consulter les populations, fi donc, quelle naïveté ! Voilà bien ces chétives idées françaises qui prétendent remplacer la diplomatie et la guerre par des moyens d'une simplicité enfantine. » Attendons, laissons passer le règne des transcendants, sachons subir le dédain des forts. Peut-être, après bien des tâtonnements infructueux, reviendra-t-on à nos modestes solutions empiriques. Le moyen d'avoir raison dans l'avenir est, à certaines heures, de savoir se résigner à être démodé.

RENAN.

COMPOSITION FRANÇAISE

SUR UNE QUESTION GÉNÉRALE DE MORALE OU DE LITTÉRATURE

Appréciez ce jugement de Mme de Staël :

« La littérature allemande est peut-être la seule qui ait commencé par la critique ; partout ailleurs la critique est venue après les chefs-d'œuvre, mais en Allemagne, elle les a produits. »

COMPOSITION EN LANGUE ALLEMANDE

Goethe's Gesinnungen über den Krieg überhaupt nach seiner « *Campagne in Frankreich* ». Inwiefern lassen sie sich mit dem deutschen Standpunkt im jüngsten Weltkriege vereinigen ?

Examens oraux

AGREGATION D'ALLEMAND

LEÇONS EN ALLEMAND

1° Bismarcks Kolonialpolitik.
2° Inwiefern ist Lessings Weltanschauung optimistisch ?
3° Gœthes Ansichten üler die Erziehung in dem Wilhelm Meister.
4° Die Frauen in dem deutschen Minnesang mit besonderer Berücksichtigung Walters von der Vogelweide.
5° Das religiöse Erlebnis im Leben der schönen Seele, wie es Gœthe geschildert hat.
6° Patriotismus und Weltbürgertum bei Lessing.
7° Wie haben Pietismus und Aufklärung das Verhältnis des Individuums zu Staat, Kirche und Gott aufgefaszt.
8° Weltanschauung Walthers von der Vogelweide.

LEÇONS FRANÇAISES

1. Que pensez-vous de ce jugement de Gottfried Keller sur Mörike : « Es ist gerade, wie wenn er der Sohn des Horaz und einer feinen Schwäbin wäre. »
2. Le caractère d'Hérode dans le drame *Herodes und Marianne* de Hebbel.
3. Caractère et rôle de Max et de Thékla dans le *Wallenstein* de Schiller.
4. Discuter le jugement d'Otto Ludwig sur Schiller (citation) et dire dans quelle mesure ce jugement peut s'appliquer à la trilogie de *Wallenstein*.

5. Discuter les idées de Hebbel sur la corrélation entre les grandes crises historiques et l'histoire de la tragédie.
6. Le caractère et le rôle du sentiment de la nature dans l'œuvre poétique d'Uhland.
7. Le caractère de Wallenstein dans la trilogie de Schiller.
8. Comment Otto Ludwig individualise-til ses personnages ?

RESULTATS

ADMIS

Mlle Thomas ; MM. Doll, Laval, Rigambert.

CERTIFICAT D'APTITUDE DE L'ALLEMAND (*Oral*)

VERSION

I

Die politische Zerspaltung Deutschlands ist keineswegs ausschlieszlich durch geschichtliche, sondern wesentlich auch durch geographische Verhältnisse, durch Lage und Landesnatur begründet worden. Uns fehlt eine leicht zu verteidigende und zu einem staatlichen Mittelpunkte vorteilhaft gelegene Zentralhochfläche, wie etwa Spanien sie hat, oder ein überwiegend grosses Mittelbecken an einem ganz deutschen Hauptflusze wie etwa das der Seine oder Themse. Auszerdem waren der Mangel an Natureinheit eines geographisch abgeschlossenen Ganzen, und die nach mehreren Seiten offene Lage durchaus nicht geeignet, das Streben nach Verdichtung der Staatsgewalt und die Ausbildung einer das ganze einige Deutschland beherrschenden Hauptstadt zu unterstützen ; da, wo keine trennenden Gebirge hinderlich waren, geschah viel leichter und schneller eine staatliche Reinigung als in dem zersplitterten Mitteldeutschland. Die ungemeine Mannigfaltigkeit der Bodengestaltung, die in der Bodenform sich aussprechende vielfältige Sonderung des Landes hat eine ähnliche Verschiedenheit der Bevölkerung, ihrer Sitten, Gewohnheiten und Erwerbszweige, eine vielfältige geistige Durchbildung hervorrufen und entwickeln helfen. Un so leichter konnte bei dem uralten Zuge des deutschen Volkes nach Selbständigkeit und Sonderung der Stämme und bei der dadurch geförderten politischen Werdelust einzelner Zeiten eine ähnliche Mannigfaltigkeit der Staaten und staatlichen Einrichtungen entstehen.

II

In allen Sprachen findet ein beständiges Absterben und Erneuern statt ; an Lebende gebunden zeigt die Sprache auch alle Erscheinungen des Lebens. Auf diese Weise ist immer die Möglichkeit gegeben, dasz sich aus einer Sprache heraus ganz selbständig neue Dialekte bilden, die wieder ihre eigene Entwicklung nehmen und zuletzt einander sehr unähnlich werden können, wie die Tochtersprachen des Lateinischen, Selbst einzelne Berufe oder bestimmte Volksgruppen schaffen sich durch Anwendung von Fachausdrücken besondere Idiome, die Auszenstehenden nicht ohne weiteres verständlich sind, z. B. die Jägersprache, das Rotwelsch der Gauner, das Pariser Argot, Aber auch aus der Mischung verschiedener Sprachen kann unter dem Einflusz politischer Einheit eine neue Sprache hervogehen, wie

das Englische besonders deutlich zeigt ; der Grundcharakter der Sprache ist germanisch, aber eine grosze Zahl lateinischer und französischer Wörter hat den ursprünglichen niederdeutschen Wortschatz durchsetzt. Wo starke Kultureinflüsse wirken, kann eine Sprache auch ohne eigentliche Völkermischung durch übermäszige Aufnahme von Fremdwörtern ihr Wesen ändern ; das Deutsche hat mehrmals vor dieser Gefahr gestanden, Sehr merkwürdig ist das Entstehen von Verkehrssprachen, die sich meist dort bilden, wo zahlreiche verschiedensprachige Menschen in beständige Berührung treten.

THÈME N° 1

Le nombre de conseils qui nous ont été donnés depuis trois ans et demi est véritablement prodigieux. Les avis bénévoles ont été aussi foisonnants que les décrets comminatoires dont on nous a accablés sans mesure. Nous passons perpétuellement de l'ordre à l'exhortation et de l'injonction à la suggestion. Après l'impératif, c'est l'optatif qui a joué dans la littérature de guerre le rôle le plus important.

Et nos arrière-neveux ne pourront s'empêcher de prendre en pitié notre touchante inexpérience. Vraiment, les Français de 1918 ne savaient pas faire grand'chose ! Il fallait tout leur apprendre. Ils ignoraient les notions les plus élémentaires de la vie courante. La guerre les avait-elle donc troublés au point de leur faire perdre la mémoire et de les ramener à l'état d'enfance ?

On a été obligé de nous apprendre que la chute d'une bombe sur un promeneur peut présenter pour ce dernier de sérieux inconvénients : on nous a donc conseillé de ne pas stationner dans les rues pendant les raids et de mettre, entre le bolide et notre crâne, le bouclier protecteur de quelques plafonds. On ne nous a pas caché que deux épaisseurs valent mieux qu'une, que trois valent mieux que deux, et que le caveau voûté offre un abri plus résistant que le simple toit de verre.

N° 2. — UN MORT

Comment un habillement aussi incommode, aussi fragile, aussi encombrant, aussi coûteux, parvint-il à réunir l'unanimité des suffrages, tout comme s'il eût été pratique ? Il y a certainement de la magie dans cet invraisemblable succès. Le fait est que, durant un siècle, le haut de forme fut, en quelque sorte, l'objet d'un culte superstitieux : il y a quelque vingt ans encore un homme, à quelque classe qu'il appartînt, quelles que fussent ses aptitudes, ne pouvait espérer la réussite, qu'en s'affublant, tout d'abord, de cet appendice saugrenu. Le préjugé était si impérieux que je sais des gens qui aimaient mieux aller à pied que de monter dans un fiacre dont le cocher eût été coiffé non du couvre-chef traditionnel, mais d'une casquette ou d'un beret, cas, d'ailleurs, extrêmement rare. Bien plus, les statisticiens ont établi que, lorsqu'un désespéré enjambait le parapet d'un pont pour se jeter à l'eau, il était sans exemple qu'il ne déposât point soigneusement avant d'en finir avec la vie, son haut de forme sur le trottoir, comme s'il se fût fait scrupule d'associer à son suicide ce redoutable talisman. Oui, oui, il y avait du sortilège en cette affaire, et c'est bien là qu'il faut chercher l'origine de la décadence présente.

Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire de jeunes filles (1er partie). Concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure de Sèvres (1919).

ANGLAIS

VERSION

Leisure is gone — gone where the spinning-wheels are gone, and the pack-horses, and the slow waggons, and the pedlars who brought bargains to the door on sunny afternoons. Ingenious philosophers tell you, perhaps that the great work of the steam-engine is to create leisure for mankind. Do not believe them : it only creates a vacuum for eager thought to rush in. Even idleness is eager for amusement : prone to excursion trains, art-museums, periodical literature, and exciting novels : prone even to scientific theorising, and cursory peeps through microscopes. Old Leisure was quite a different personage : he only read one newspaper, innocent of leaders, and was free from that periodicity of sensations which we call post-time. He was a contemplative, rather stout gentleman, of excellent digestion, — of quiet perceptions, undiseased by hypothesis : happy in his inability to know the causes of things, preferring the things themselves. He lived chiefly in the country, among pleasant seats and homesteads, and was fond of sauntering by the fruit-tree wall, and scenting the apricots when they were warmed by the morning sunshine, or of sheltering himself under the orchard boughs at noon, when the summer pears were falling... Life was not a task to him, but a sinecure...

Fine old Leisure ! Do not be severe upon him, and judge him by our modern standard.

George Eliot, *Adam Bede.*

VERSION

In meiner Vaterstadt war man in hohem Grade patriotisch und hatte den lebhaftesten Anteil genommen an dem Aufrufe zum Kampfe gegen Napoleon. Die Stadt hatte zwei Reiter ausgerüstet, grüne Husaren, zwei Bürgerssöhne, und von der Treppe des Rathauses hatte der Bürgermeister ihnen eine feurige Abschiedsrede gehalten ; Kopf an Kopf war die ganze Bevölkerung versammelt gewesen, um die zu Pferde sitzenden beiden jungen Männer zu sehen, deren Namen und Physiognomie ich noch heute weisz. Jede Begeisterung ist zuversichtlich. Niemand zweifelte daran, dass unsere gute Sache und unser Mut siegen würden, siegen müszten. Die erste grosze Kriegsnachricht, unklare Erzählung der Schlacht bei Lützen, hatte niemanden irregemacht. Niemand sagte, dasz die Schlacht verloren gegangen; man sprach nur von unserer heldenmütigen Tapferkeit und dasz wir uns blosz deshalb zurückgezogen hätten, un eine bessere Position für eine neue Schlacht zu wählen.

Heinrich Laube, *Erinnerungen.*

RÉDACTION EN LANGUE ALLEMANDE ET EN LANGUE ANGLAISE

La chanson des cloches

« La chanson des cloches n'est pas triste. Des hauteurs du ciel où elle résonne elle s'épand largement sur la terre et sur les hommes. Les Allemands dans leurs tranchées l'entendent comme nous l'entendons. Mais elle ne dit pas à eux les mêmes choses qu'elle dit à nous.

« A nous elle dit : Espérez, fils de la France. Je suis, tout

près de vous, la voix de tous les foyers que vous avez quittés. A chacun de vous j'apporte l'image du coin du sol où votre cœur est resté. Je suis, contre votre cœur, le cœur du pays qui bat. Confiance à jamais en vous, fils de la France, confiance et force à jamais. Je rythme la vie immortelle de la Patrie.

« A eux elle dit : Insensés qui croyiez que la France pouvait mourir, écoutez-moi : Sur la petite église dont les vitraux en miettes jonchent les dalles, le clocher est resté debout. C'est lui qui m'envoie vers vous, allègre et moqueuse. Par moi, c'est le village qui vous nargue. Je vis... Je vis... Quoi que vous ayez fait, je vis : quoi que vous fassiez, je vivrai ! Je n'ai pas peur de vous. Car je sais qu'un jour viendra où le coq du clocher qui sans fin scrute l'horizon verra votre fuite éperdue et les corps innombrables de vos morts pourrissant par nos campagnes. »

Vous venez de lire ou de relire cette page prophétique du beau livre de Maurice Genevoix, *Sous Verdun*, publié en 1916. Dites ce qu'elle vous suggère.

Ecole Polytechnique. Concours de 1919

VERSION ALLEMANDE

Austerlitz

Es war Austerlitz nicht nur der glänzendste, sondern auch politisch der folgenreichste Sieg, den Napoleon je errungen. Denn er brachte den Frieden. Am. 4 Dezember hatte Napoleon mit dem Kaiser Franz eine Unterredung, in der er diesem einen Waffenstillstand bewilligte, wenn die Russen sofort nach Hause abzögen. Brächte er den Zaren dazu, gleich mit Frieden zu schliessen, würde er Osterreich jede Landabtretung erlassen, gelänge es nicht, so müsse er Venedig und Tirol fordern. Kaiser Franz erklärte bei seiner Heimkehr dem Zaren, er würde weiter kämpfen, wenn er ihm treu zur Seite stehe. Aber davon wollte derselbe nichts wissen und überliesz den Kaiser, den er leichtsinnig in den Krieg hineingetrieben hatte, seinem Schicksal. Der Friede von Preszburg wurde unter den obem genannten Hauptbedingungen Ende Dezember unterzeichnet.

Unterdessen hatte Napoleon Preuszen zu einem Schutz-und Trutzbündnis überredet. Im Schönbrunner Vertrag hatte er die Abtretung von Kleve, Neufchatel und Ansbach unterschrieben und dafür das schon besetzte Hannover eingehandelt. Preuszen war damit an Napoleons Siegeswagen gekettet.

So hatte Austerlitz das übergewicht Napoleons über Europa gegründet.

Dr Rüther (*Hamburger Nachrichten*).

Concours d'admission à l'Ecole Spéciale Militaire en 1919

LANGUE OBLIGATOIRE

THÈME ALLEMAND

A mon retour, vers cinq heures du soir, j'appris une bien triste nouvelle. Un de nos meilleurs camarades venait d'être tué par une balle dans la tète, en passant dans une tranchée de première ligne. C'est en arrière d'un créneau qu'il avait été atteint. Les Allemands sont des tireurs d'élite spécialement chargés de tirer sur les ombres qui apparaissent un instant derrière les créneaux de nos tranchées.

Quel admirable officier nous venons de perdre : svelte et sec, avec une fine et jolie tête brune, passionné pour le service, plein d'entrain, toujours prêt à se charger d'une mission périlleuse ! Il avait trente-quatre ans, était marié et père de trois

fillettes. Que de fois, le soir, après une journée fatigante, étant couvert de boue, il prenait plaisir à nous raconter ce qu'il avait vu, à nous communiquer ses impressions. Mais tout à coup il terminait son discours par ces mots : « Maintenant, mes amis, je vous quitte. Avant de me coucher, il faut que j'écrive à ma femme. »

On vient de ramener son corps pour l'étendre sur un lit dans une pauvre et triste chambre décorée en toute hâte avec quelques couronnes de feuillage et deux ou trois drapeaux.

VERSION ALLEMANDE

Bald standen die Leute ihre Säcke vor ihren Füszen, in Reih und Glied, die Unteroffiziere vor der Front. Der Feldwebel zählte sie ab, und stand dann wieder, sich nach dem Offizier aussehend. Der kam denn auch ziemlich rasch von einem Dampfbot her. Es war ein schlanker, feiner Mann. Die eine Hälfte seines kühnen, hageren Gesichtes wurde alle Augenblicke, besonders wenn er sprach, von einem nervösen Zucken zusammengerissen. Man sah ihm an, dasz er in den letzten Nächten nicht geschlafen hatte.

Der Offizier hörte den Bericht des Feldwebel san, sah prüfend über die Mannschaft hin, trat zwei Schritte zurück und sagte dann kurz, freundlich und frisch mit schmetternder Stimme : « Leute, ihr wiszt es alle, wir sind von zwei mächtigen Völkern überfallen worden, die uns berauben wollen, und als England das sah, meinte es, es müszte Teilhaber sein bei dem Geschäft, das ihm sehr leicht zú sein schien. Wir deutschen Seeleute aber wollen es ihm höllisch schwer machen, und wenn es angeht, es ihm völlig versalzen ! »

Baccalauréat. Compositions données en juillet 1919

ALLEMAND

Ihre Eindrücke am Tage des Waffenstillstandes :
1. Die Erwartung ;
2. Die Verkündigung ;
3. Die gemeinschaftliche Freude auf der Strasze ;
4. Die Stimmung in der Familie ;
5. Ihre Gefühle und Gedanken am Abend des groszen Tages.



Erzählt was eine Strasze von Nord Frankreich von August 1914 bis heutzutage gesehen hat.



AUF URLAUB

Ein Schüler schildert einem Kameraden den Besuch eines älteren Bruders oder Freundes, der für einige Tage aus der Front auf Urlaub zurückgekehrt ist :

Was der Freund vom Leben im Schützengraben erzählt.
Seine Eindrücke über das Leben in Paris.
Seine Hoffnungen für die Zukunft.



Nach dem Kriege wandert ein alter Bauer durch die Ruinen seines heimatlichen Dorfes. Kaum weisz er noch die Stätte zu erkennen, wo sein blühender Hof, sein teures Heim einst gestanden haben !... Trotzdem faszt er Mut und schwört, das vernichtete Gut wiederherzustellen.

(Als Brief an seine Frau, oder als Gespräch mit den Seinigen zu behandeln.)

DIE SCHLACHT.

Wie stellst du dir eine Schlacht vor ? Er handelt sich darum, ein Dorf einzunehmen. Die grosse Dorfstrasze leer ; Totenstille. Die Einwohner sind verborgen ; nur einige an den Fenstern. Einige französische Soldaten brechen hervor ; ihr Aussehen (staubbedeckt, kothespritz). Plötzliches Krachen am Ende des Dorfes ; die ersten Gewehrschüsse. Die Feldartillerie eröffnet das Feuergefecht. Wie die Geschütze hinter dem Kamm einer Anhöhe abgesprotzt werden und den Feind beschiessen. Kanonendonner. Schrecklicher Lärm auf der Strasze. Tote, Verwundete. Flucht des Feindes. Das Dorf von den Franzosen eingenommen.

(*Bordeaux*).

IHR BERUF.

Welchen Beruf möchten Sie wählen ? Warum ?

(*Poitiers*).

BRIEF AN EINEN FREUND AM TAGE DES WAFFENSTILLSTANDS

(Den 11. Nov. 1918)

Sie beschreiben den allgemeinen Jubel — die bunte Menge auf den Straszen — die Fahnen u. s. w... Sie gedenken der Freude unserer Soldaten udd Gefangenen, aber auch der zähllosen Eltern, Wittwen und Kinder, die heute in der Stille trauern.

(*Poitiers*).

ANGLAIS

Describe a schoolroom in America. The master ; the scholars. On the walls, prints, engravings, post-cards representing French worthies : Charlemagne, Duguesclin, Bayard, Henri IV. — Men of letters too, such as Molière, La Fontaine, Corneille, Racine, Hugo.

Suppose that the master gives a slight sketch of the life and work of some of these representative sons of France.

⁂

How was the news of the armistice received at your school ? — Describe the aspects of the streets on that day. — The feelings of the people. Relief after watching events with anxiety but always hopefully. — Some incidents of the war seen in the retrospect. Your impressions during a nocturnal air-raid. — The achievements of our fighting men in the tremendous crisis.

What was at stake in the war ?

⁂

An American soldier in cantonment in a French village writes home describing what he has seen of France.

Landing at a sea-port, he saw a quaint old city, with historical associations and artistic monuments, which one feels was meant to live in peace and happiness, though bustling now with war activity.

Later, he saw all the peacefulness, historical majesty and artistic beauty destroyed.

While travelling from the sea-shore to the battle-line, he saw the French country-side (well tilled fields, green meadows, goodly farm-houses).

Later, on the battle-line, he saw a country which used to be as beautiful, devastated.

America must love France in return for all that France has suffered and for all that France has done for humanity.

⁂

THE FLAG

What does the flag represent ? What ideas does it call up in our mind, what feelings in our heart ?

What is the meaning of the three colours in the French flag, of the three crosses in the Union Jack, of the stars and stripes in the American banner ?

A BATTLE

How do you fancy a battle ?

There is a village to take. The main street of the village is empty ; everything silent as death ; the inhabitants are hidden ; only a very few look out of their windows. — Some French soldiers appear ; they look dusty or muddy. — All at once, a gun-report near the village ; the beginning of the rifle-firing. — The field-artillery begins booming ; the guns are ready behind the top of a hill and fire on the enemy. — Their frightful noise. — The din in the street. — The dead, the wounded. — Flight of the enemy. — The village taken by the French.

(*Bordeaux*).

⁂

Explain and illustrate, by several examples drawn from human life, the three following proverbs :

1° A rolling stone gathers no moss.
2° Who grasps too much holds little.
3° Who wants to ride far must spare his horse.

(*Poitiers*).

⁂

Describe, in the form of a letter, the Christmas festivities as celebrated in an English home for the first time after the end of the Great War. (*Poitiers*).

⁂

ESPAGNOL

LA DEFENSA DE KEHL

Se había confiado á Desaix la defensa del fuerte de Kehl.

A pesar de no ser protegida la plaza sino por malas empalizadas, se defiende Desaix algunos meses contra ataques cada vez más furiosos.

No siendo ya posible conservar la posicion, Desaix arranca una estaca de las empalizadas y se la echa al hombro.

Lo mismo hace cada soldado.

« No hemos evacuado el fuerte de Kehl », dijo despues Desaix, « nos lo hemos llevado. »

LOS LABRADORES CODICIOSOS

Por su buena condición y trato apacible, Luis Manchego no solo era conocido en los pueblos y mesones, sino que le hacian mucha fiesta cuando llegaba a la posada.

Llegando una tarde al campillo de Altabuey, mojado por la nieve, díjole, la huéspeda que se asentase a la lumbre del fuego: pero acudiendo algunos labradores del pueblo y ocupando los primeros asientos, el pobre no podia bien calentarse.

Viéndole, pues, el húesped algo mustio y pensativo, le preguntó si había recibido en el camino alguna pesadumbre. « Me hallo, contestó Luis Manchego, con mas de diez escudos menos

que pienso me han caido al pie de un nogal que está junto al camino, á una legua y media de aqui. Ahora no habria modo de llegar allá, pero tendré que volver a la mañana, en apuntado el dia. »

Oyéndole los labradores, y creyendo que decía verdad, comenzaron a escabullirse uno a uno ; de modo que le desembarazaron presto el lugar, y el se estuvo a placer, y ellos toda la noche se cansaron en vano, y a la mañana, muertos de frío, volvieron sin nada.

LOS HIGOS DEL CURA

A una higuera en el patio de la casa de un cura quedeban algunos higos en las puntas de las ramas.

Se le occurió al cura buscas a en muchacho ; Hananado Periquillo para que los cogiese, pero a condición de que siguiese cantando mientras estuviera encaramado à le higuera.

Cuando le pareció, Periquillo dejó de cantar un responso y principió á comer higos.



Ha dicho Séneca el Filósofo : « Vivir es combatir. » Commentar este pensamiento desde el punto de vista general, dejando completamente a un lado las luchos militares, cualesquiera que sean.

LA BATALLA

¿ Cómo se representa Vd. una batalla ?

Se trata de tomar un pueblo. La calle mayor está vacía. Silencio de muerte ; los vecinos están escondidos ; algunos, asomados á las ventanas. Unos cuantos soldados franceses aparecen ; su exterior : están cubiertos de polvo y lodo. De repente, una detonaciõn en la extremidad del pueblo : los primeros fusilazos. La artilleria de campaña comienza el tiro. Colocadas en baterías detrás de la cresta de un cerro, las piezas hacen fuego contra el enemigo. El cañonazo. Terrible estruendo en la calle. Muertos y heridos. Ya está el pueblo en poder de los Franceses. (*Bordeaux*).

LOS TOROS

I. Animación de la ciudad un día de corrida. Descripción de la Plaza.

II. La corrida.

III. Afición extraordinaria de los Españoles a las corridas. ¿ Qué piensan de ellas los extranjeros ? (*Poitiers*).

CARTA A UN AMIGO

I. Viaje a España.

II. Madrid (visita al Museo del Prado) ; Córdoba, Sevilla y Granada (vestigios de la dominaciõn de los Arabes).

III. De Sevilla, por mar, a Barcelona. Lengua de Cataluña y tendencias separatistas de los catalanes. Vuelta a Francia. (*Poitiers*).

ITALIEN

IL RITORNO DEL PRIGIONIERO

Un prigioniero di guerra, tornato dalla Germania, trova la sua casa distrutta.

Descriverete l'aspetto del villaggio in rovina ; — l'emozione e la collera del prigioniero liberato ; — il coraggio col quale,

insieme con gli altri abitanti, si mette al lavoro per far tornare la vita in mezzo a tanta devastazione.

***

Spiegherete il significato di questo proverbio, che l'Alceste del Molière avrebbe approvato : « Chi è amico di tutti non è amico di nessuno. »

***

Narrerete distesamente la nota favola della Cicala e della Formica, ed esaminerete se, in tempo di guerra, trova la sua applicazione solita, senza certe restrizioni.

***

Quale è fra gli uomini celebri italiani quello che conoscete e ammirate di più.

***

La Foresta. — Aspetto della foresta ; alberi centenari e giovani arbusti. La vita della foresta nella primavera ; i ruscelli ; gli animali ; gli insetti...

Le industrie della foresta : i boscaioli e i carbonai : le segherie ; diversi usi del legno...

Perchè ai poeti piacciono le foreste? Ricorderete alcuna leggenda o alcuna poesia che si riferisca alla vita delle foreste.
(*Poitiers*).

***

Senso di questo proverbio francese : « Rien ne sert de courir ; il faut partir à point. » — Darete esempi che ne provino la verità. (*Poitiers*).

Sous les auspices de la Revue Normande, *Mlle Frétigny publie un recueil des œuvres de son frère, notre regretté collègue, M. Frétigny. Elle serait vivement reconnaissante aux amis de son frère qui voudraient coopérer, par leur souscription, à cette publication. (Prix de l'exemplaire :* 5 fr.). — *S'adresser à Mlle FRÉTIGNY, 166, rue du Temple, Paris, IIIe.*

Petites Annonces

Les PETITES ANNONCES ne sont reçues qu'accompagnées de leur montant en un mandat-poste (étranger : mandat international), au nom de Mlle Weiller, 15, rue Trézel, Paris-XVIIe, à qui toute la correspondance relative aux PETITES ANNONCES doit être envoyée.

1. Pour les personnes étrangères à l'Association : 2 francs la ligne de 60 lettres. Pour les membres de l'Association, deux insertions gratuites de quatre lignes chacune; insertions ultérieures à 0 fr. 50 la ligne.

2. Nos correspondants sont prévenus que la composition des Petites Annonces des Langues Modernes *est arrêtée le 15 de chaque mois.*

Le Gérant : A. COUESLANT.

CAHORS, IMP. COUESLANT (*personnel intéressé*). — 21.869

Dix-septième année. — N° 4 Octobre-Novembre 1919

Les

Langues Modernes

« Les Langues Modernes » paraîtront désormais tous les deux mois pendant le cours de l'année scolaire.

La mentalité de Sammy d'après la littérature de guerre américaine

Quand l'Amérique répondit à l'appel de la civilisation et convoqua ses fils à prendre leur part glorieuse aux risques d'Armageddon, des millions de jeunes gens durent, en conséquence, entrer dans un ordre de vie aussi étrange que nouveau. Les formes et les usages de l'existence militaire leur étaient une révélation. Il fallut des semaines, que dis-je, des mois d'intense entraînement pour les préparer à cet acte final et suprême, synthèse et clef de tout : *to go over the top and meet the Boche in the game of war.* Comment ils jouèrent ce jeu, c'est affaire de l'Histoire de le narrer, pour l'édification des âges futurs. Mais si cette tâche, déjà partiellement remplie, d'ailleurs, exige un matériel documentaire trop copieux pour que son élaboration ne soit pas œuvre progressive et lente, il est un autre aspect du problème, moins capital certes, mais passionnément intéressant pour le psychologue de France, qu'il serait d'ores et déjà loisible d'aborder avec espoir d'une solution satisfaisante : nous avons nommé l'examen de la mentalité de Sammy transplanté en un monde plus nouveau pour lui que celui découvert par Colomb l'était aux aventuriers espagnols du règne des Rois Catholiques.

Certes, les éléments d'une telle solution sont, eux aussi, complexes et délicats. D'abord et avant toute chose, le contact familier avec le dit Sammy. Prenons, par exemple, le cas — vécu et concret — suivant. A Lux, Côte-d'Or, l'Armée Américaine possédait un gigantesque dépôt de remonte (1), véritable bourgade de *huts* surgie comme par enchantement, à quelques kilomètres de la colossale base d'Is-sur-Tille, dans le courant de l'année 1918, aux côtés du village qui possède l'historique château des Saulx-

(1) Désigné par l'abréviation : *F*[*ield*] *R*[*emount*] *S*[*quadron*] *315* et *335*. Lux était prononcé *Leux* par les Américains, ce qui causa maintes erreurs.

Tavannes, à l'orée de cette merveilleuse et légendaire forêt de Velours. Voici le modèle du *pass* qui permettait à notre Sammy de s'évader de cette prison de planches aux toits de tôle ondulée, qui retentissait tout le jour des ébats hippiques d'une armée de chevaux, casernés en d'interminables hangars :

« HDQTS. U. S. TROOPS, LUX (Côte-d'Or).

....
Organisation. *Date.*

.....has permission to visit the village of..... between the hours of 5.00 P. M. and 9.00 P. M. on week days, and between the hours of 10.00 A. M. and 9.00 P. M. on Sundays and Holidays, during the week ending at noon, Saturday.

....
Date

....
Commanding O. »

Les villages que ce prestigieux papier l'autorisait à « visiter » n'étaient point particulièrement captivants. Sans doute, dans les auberges, il était — les *M. P.* n'exerçant qu'un contrôle bénin et enlevant, à l'occasion, leur brassard — loisible de vider, à des prix appropriés, des verres de « cognac » et même de « champagne », et de délayer dans la mauvaise bière d'Is-sur-Tille des quantités d'œufs frais, à la stupeur des paysans de ce coin de Bourgogne presque champenoise. Quelques maisons, particulièrement accueillantes, abritaient aussi des flirts pimentés par des promesses d'un mariage qui, finalement, se révélait prétexte a des intimités risquées et, souvent, occasionnait de regrettables faux pas. L'obstacle de la langue érigeait, aussi bien, une barrière infranchissable et si la télégraphie sentimentable, s'aidant de ce petit nègre, si progidieusement éloquent, dont le lexique ne dépassait guère les deux douzaines de vocables barbares, réussissait à maintenir, entre « amoureux » et « amoureuses », un contact d'ailleurs plutôt tactile qu'intellectuel, il nous est avéré qu'aucun gain mental positif n'est sorti de ces relations de plus d'une année entre l'*A. E. F.* et cette portion de France (1). A peine si, de temps à autre, un Américain parlant français se chargeait-il, flegmatiquement, de révéler, pour un petit cercle choisi, les arcanes de la vie transocéanique, laissant confondus les braves gens qui l'écoutaient sous l'impression de leur état d'immense infériorité, au surplus manifestement avéré par l'exemple parlant de ce camp aux installations si adéquates, aux dispositifs si pratiques, au confortable si peu français et, en revanche, si splendidement démocratique ! Quel contraste entre ces baraquements, où les W.-C., les bains, la salle de chirurgie dentaire, les *huts* de la *Y. M. C. A.*, la baraque du commissaire des ventes, les cuisines, et jusqu'au système de drainage (2) proclamaient, d'une voix unanime, qu'en cette armée ci-

(1) Cet obstacle de la langue est le principal responsable des malentendus qu'expliqua M. Everett Glass dans *The New Republic.*

(2) Quiconque a visité un camp américain n'a pas été sans en admirer le modernisme pratique : égoûts, canalisations d'eau, électricité, gaz, etc., etc. Par contre, les installations de nos casernes françaises n'ont pas déchaîné un enthousiasme bien

toyenne le *private* n'était pas devenu, du simple fait de sa mobilisation, un numéro brimable et exploitable à la merci d'un quelconque tyranneau, seulement supérieur par l'adjonction, sur sa manche, d'une cotonnade ou de quelques fils de clinquant, mais était resté un homme et que l'on traitait selon les normes. encore que conditionnées par la guerre, d'humanité. Pourtant, il arrivait que Sammy tombât, comme par miracle, sur un Français parlant sa langue. Le cas lui paraissait tellement merveilleux que sa bonne face rougeâtre, dès les premières phrases échangées, s'incendiait de subit effroi et qu'une instinctive défiance lui rivait la langue au palais. Mais la glace était vite rompue et alors le flot des expansions, intarissable, coulait, sur le pacte d'amitié scellé par l'offre rituelle de la cigarette. Nous n'évoquerons pas, dans cette *Revue*, l'édifice fruste et enfantin de ces reconstructions où, sur la base d'un contraste aussi frappant que peu philosophique, s'érigeait une Amérique de mirage, embellie par le *heimweh*, aussi caricaturale que les histoires, avidement absorbées au camp, de l'*All-Story Weekly*, protégées par *copyright* et fournies, chaque semaine, par la *Y. M. C. A.*, « *for use of A. E. F.* », et au plus grand profit de la Frank A. Munsey Company, Broadway, 200, New-York, alors que l'édition anglaise de *France* restait, non coupée, sur les rayons de la *Camp Library*... Nos lecteurs, qui plus, qui moins, ont suffisamment pratiqué Sammy pour qu'un tel exercice leur apparaisse futile.....

Mais ce que peu ont songé à faire, nous le craignons, ç'a été d'essayer une interprétation de cet état d'âme de Sammy à l'aide de la littérature de guerre dont les *huts* de la *Y. M. C. A.* le gavèrent et qu'il digéra, en bon enfant doué de peu de sens critique, comme il mâchait son *chewing gum*, sans penser à mal, souriant et optimiste, vrai fils de sa race, en un mot.

Les anglistes ont, certes, lu chaque n° des *Stars and Stripes* et, sans doute aussi, d'autres périodiques, moins répandus, à l'usage de l'*A. E. F.*, par exemple ces si curieux *Comrades in Service*, publiés en 1919 par Harold Otho Stone à l'*Elysée Palace Hotel* à Paris et imprimés par Lang, Blanchong et Cie, 7, rue Rochechouart, dont le programme se proposait, en présence de l'inconnu menaçant de la démobilisation, de faire — vaste entreprise ! — de l'Amérique « *the best of all countries for all sorts and conditions of men* » et dont les clubs, tenus dans les baraques de la *W. M. C. A.*, offraient cette si américaine mixture d'esprit biblique et de divertissements mondains — *Bible classes* y voisinant avec *music, debates, mock trials, boxing, special stunts, spelling bees and speeches* (1). Il leur a été plus difficile

délirant chez les écrivains militaires de nos Alliés : voir le premier témoignage en date dans l'article de l'ex-lieutenant d'artillerie française George Nestler Tricoche (: *Glimpses of military life in France*), dans le *Journal of the Military Service Institution* bi-mensuel (New-York), n° de janv.-févr. 1915. et, pour la suite, l'indispensable répertoire : *International Military Digest*, publié, en fascicules mensuels, à partir de juin 1915, par le colonel C. de W. Willcox et le lieutenant-colonel E. R. Stuart à West Point.

(1) Voir au n° 8, 3 mai 1919, de *Comrades in Service* deux articles fort bien pensés sur la valeur sociale de l'Université américaine installée à l'hôpital américain de Beaune (*A. E. F. University constitutes new educational experiment*) et celle de l'école d'agriculture voisine d'Allerey (*Allerey Farm School is clearinghouse for Ideas.*)

de collectionner les nombreux tracts confectionnés spécialement pour Sammy et imprimés, tantôt aux Etats-Unis, tantôt en France — à des imprimeries aussi diverses que celles-ci, entre autres : Binet, à Levallois ; Lahure, à Paris ; J. Cussac, *ibid ; The Anglo-American Publishing C°*, à Montrouge ; — tantôt à Londres, spécialement par Hazell, Watson et Vinez, Ld., 4-8, Kirby Street, Hatton Garden, E. C. I. Nous nous sommes efforcé d'en lire le plus grand nombre possible et, sur cette lecture, avons édifié notre conception — renforcée, certes, par une multitude d'entretiens directs — de la psyché sammienne. Il ne saurait, dans ces quelques pages, s'agir d'une étude épuisant la matière. Nous devons, devant l'urgente nécessité d'être bref, nous y borner à quelques citations typiques, choisies entre mille.

Sous le titre : *Bugle Calls in the Army and in Life,* le *Religious work Department* de *l'American Y. M. C. A.,* installée, comme on sait, 12, rue d'Aguesseau, à Paris, publia — sortant des presses de E. Pigelet, à Paris — de tout minces tracts, signés par l'aumônier militaire George J. Russell. Dans l'un d'eux, le IVe, intitulé : *Guard Mount* et qui se recommande de cette phrase d'Ezéchiel (3, 17) : *Je t'ai fait un gardien,* il y a ce passage consécutif à un graphique exposé des devoirs et responsabilités du soldat montant la garde « *somewhere in France* » (p. 7) :

« A good name is a tremendous asset in life, while a bad « reputation is a crushing liability. Men in the army who have « unfortunately acquired a bad name at the outset of their « career have found to their sorrow that it has stuck to them « like a cootie and could not be shaken off, in spite of their « effort. Some of you on various occasions in the past have been « stationed as a guard over some government property. While « on that duty you made it your business to see, that nothing « shall creep into your life and make off with your reputation ? « Your good name is your own personal property that must be « guarded with extreme diligence because of its immense « value... »

Puis viennent ces réflexions sur l'*influence* personnelle :

« Another of the things that you are to guard, is your *In-* « *fluence.* There is a difference between your reputation and « your influence ; the first is the impression your character « makes, while the second is the force it exerts on others. Both « of them are things of great importance, but the latter is the « most important, for the reason, that if you have a bad name, « you yourself will suffer for it, whereas if you have a bad in- « fluence, there is no possibility of estimating the amount of « suffering it may cause others. One of the finest fellows I have « known in the army was cursed by the influence of some of « his comrades in his own organisation, an influence which « was indirectly responsible for his untimely death. Those men « were not faithful to their Godgiven duty of watching their « influence. Our orders for this duty are plain : « *Be Thou an* « *example* » (*Tim.* IV, 12). The surest way to guard your in- « fluence is to watch your example. »

Enfin, ce paragraphe sur la conversation privée d'un chacun :

« There is one more thing that God sets you to stand guard « over, that I would like to mention and that is your *Speech.* « There is a familiar sentence that has a home flavor to all « New-Yorkers : « *Watch Your Step.* » This word of caution is « heard many times daily by all travellers on the Subway and « has been fruitful in preventing many an accident or injury.

« There is a caution that is especially valuable to the average « man and that is : « *Watch Your Speech.* » It is one of the « things that God has made each one of us a Watchman « over, and to carry out this duty faithfully, is a full sized « man's job. Most of you have seen some of the enclosures « where German prisoners are housed and guarded. The rows « of barbed wire fences surrounding the place make the duty « of the sentry a comparatively easy task, and reduce the possi- « bility of escape to a minimum. If however you find yourself « confronted with the task of guarding a score or so of priso- « ners in the field in the midst of a battle you will have your « hands full, and will have to be « *Always on the Alert* », « watching for the slightest sign that indicates an attempt to « escape. You have a similar task in life where there are words « on the end of your tongue that are continually trying to « escape. Your duty is to guard them and set a watch over « them and prevent them from breaking loose and doing irre- « parable damage... »

Dans un autre tract de cette même série et qui porte le n° 2 et le titre : *Mess* (1), le Rev. Russell développe, avec cet humour à froid qui caractérise la manière américaine, l'importance pour Sammy du « *Chow* » (p. 5) :

« This is one of the things that will cause him to put up « an awful « *howl* » if it is poor or sometimes even only or- « dinary. Companies that can boast of a good mess are not « backward in publishing that fact to their less fortunate com- « rades in other companies. A good mess sergeant who deli- « vers the goods is the pride of the company and one of its « most valuable assets. Because the matter of food occupies a « very important place in the soldier's life and because he lays « a great deal of emphasis on what he eats, mess call is usually « a popular one. I would be willing to wager that everyone of « you who was in France last Thanksgiving Day and sat « down to the « Spread » which the Mess Sergeant had provi- « ded for you, wrote home about it to your (*sic*) friends during « the days that followed. Every letter that I read after Thanks- « giving Day or Christmas contained in full the menu for the « great feast that had been held in camp... »

Nous abrégeons le développement, où l'on voit, après la suite de ce long exposé, paterne et d'un réalisme bonhomme, qu'à l'importance de la nourriture matérielle correspond celle de la nourriture morale, laquelle est détaillée aussi sur le même ton, ainsi que les divers procédés en usage pour la frelater. Voici un spécimen du genre (p. 9) :

« One interesting feature of the soldier's life over here has « probably impressed you as it has me : the feature to which « I refer is the widespread tendency to adopt pets of every « description. You have seen some extremely queer pets adop- « ted by certain individuals of your acquaintance. The stran- « gest one I think I ever saw was a little blind mole that was « devotedly cared for by a husky Doughboy of a fighting divi- « sion. You know how much the term « Buddy » means to a « man and you have a very clear idea of just how much a man « will do and bear for his buddy. This simply goes to show

(1) Le tract n° 3 : *Fatigue*, assimile à la désagréable corvée de quartier (*fatigue*), qui a pour but de nettoyer les locaux militaires, celle, si nécessaire, du nettoyage de l'âme.

« that there is inherent in every man a deeply rooted longing for companionship, which is in turn only a manifestation of hunger of the soul. These are some of the longings which indicate that there is such a thing as soul hunger... »

Est-il besoin de marquer la conclusion (p. 11) :

« There was only one who came to earth for the very purpose of satisfyng these deeper longings in the hearts of us all. His own words explained his mission : « *I am the bread of life, he that eateth of me shall never hunger* ». A man whose soul is poorly fed is almost certain to be a poor fighter in the battle of life. Therefore in a double sense, in the coming days, aim to « *Eat that which is good.* »

Nous avons choisi les *Bugle calls* comme spécimens du tract religieux en usage à la *Y. M. C. A.*. (1) On sait que cette Association — adoptée en France le 22 août 1855 et réaffirmée en notre capitale, un demi-siècle plus tard, en 1905 — se propose « d'unir les jeunes gens qui, regardant Jésus-Christ comme leur Dieu et Sauveur, conformément aux Saintes Ecritures, désirent être ses disciples par leur doctrine et par leur vie et associer leurs efforts pour l'extension de son royaume parmi la jeunesse » (Morse, 279 et Murray, *Principles and Organization of the Y. M. C. A.*, 8 et 9). De nuance essentiellement protestante, son activité ne fut que maigrement contrebalancée par la propagande catholique des *Knights of Columbus*, dont les rares *huts* n'offraient ni la riche variété de distractions, ni l'opulence matérielle des *huts* rivales de la *Y. M. C. A.* Un exemple montrera cette différence. Pour la semaine Sainte de 1919, l'annonce des services religieux au camp de Lux fut ainsi libellée :

SPECIAL RELIGIOUS SERVICES NEXT WEEK

In all the « Y » Huts beginning Tuesday Evening April 15 at 6.30 o'clock.

Speakers and Singers will come to Camp for these meetings which will continue till Easter Sunday. April 20.

Catholic Services will be held in the K. C. Hut.

Mais l'éclectisme de la *Y. M. C. A.* était assez large pour admettre, à côté de la propagande ressortissant directement à ses fins constitutionnelles, toute une littérature simplement moralisatrice et sociale. Sur les murs de ses principales *huts*, au camp de Lux, étaient placardés des manifestes dont le suivant, identifié par le triangle rouge symbolique, marque assez bien la portée :

A PROGRAMM.

« Millions have died that the trampling war madness might « end. It is better to see that they have not died in vain than

(1) On pourra voir sur les principes directeurs de la *Y.M.C.A.* américaine le résumé apologétique de Paul Super : *Outline Studies of Some Fundamental Principles and Tested Policies of the North American Young Men's Christian Associations.* (New-York, *Association Press,* 1918). L'ouvrage capital reste naturellement l'*History of the North American Y. M. C. A.*, de R. C. Morse. L'apologie de la *Y. M. C. A.* fait l'objet indirect du petit tract : *The Stuff that wins*, par le médecin Luther H. Gulick, dont la première édition (1918, *Association Press*) est d'un million d'exemplaires : V. p. 12-14.

« *to bewail their dying. War burdens mut become a means of* « *expropriation, not exploitation. Military mobilization at the* « *front and in the shops and on the farms must end in demo-* « *cratic industrial mobilization for peace. The place that has* « *been won for labor in the parliaments of the world must* « *be strengthened and used for the protection of workers when* *the war has ended. The war need for woman's services must* « *lead to her complete political and social emancipation. The* « *care of peoples in war must show the way to the abolition of* « *poverty in peace.* »

Ce texte était emprunté à A.-M. Simons. Celui d'un autre placard, faisant face au précédent, et emprunté à William Allen White, disait :

THE DEMOCRACY OF COURAGE

That Courage — that thing which the Germans thought was « *their special gift from Heaven, bred of military discipline, ri-* « *sing out of German Kulture — we know now is the common-* « *est heritage of men. It is the divine fire burning in the soul* « *of us that proves the case for democracy. For at base and* « *underneath, we are all equals. In crises the rich man, the poor* « *man, the thief, the harlot, the preacher, the teacher, the la-* « *borer, the ignorant, the wise : they all go to death for some-* « *thing immortal in the human spirit. Those truck drivers,* « *those mule whackers, those common soldiers, that doctor, these* « *college men on the ambulance, are brothers tonight in the de-* « *mocracy of courage. Upon that democracy is the hope of the* « *race, for it bespeaks a wider and deeper kinship of men.* »

En même temps que cette éloquence pariétaire, tout un orchestre polyphonique exhalait les diverses mélodies du *leit motiv* moral. La question de l'avarie était traitée par Charles Larned Robinson dans le petit tract *copyrighted* en 1918 et publié par le *Sex Education Bureau* du *National War Work Council* de la *Y. M. C. A.* à New-York : *Don't take a chance*, avec lettre, reproduite en fac-simile, du grand « Teddy » (1) et la jolie poésie suivante, émanant de *Christian Commonwealth* :

« Somewhere a woman, thrusting fear away,
Faces the future bravely for your sake,
Toils on from dawn till dark, from day to day,
Fights back her tears, nor heeds the bitter ache ;
She loves you, trusts you, breathes in prayer your name —
Soil not her faith in you by sin or shame.

« Somewhere a woman — mother, sweetheart, wife —
Waits betwixt hopes and fears for your return ;
Her kiss, her words will cheer you in the strife
When death itself confronts you, grim and stern.
But let her image all your reverence claim,
When base temptations scorch you with their flame.

« Somewhere a woman watches, thrilled with pride, —
Shrined in her heart, you share a place with none ;

(1) En date de Baltimore, 3 janvier 1918, et adressée à M. Robinson.

She toils, she waits, she prays, till side by side
You stand together when the fight is done.
O keep for her dear sake a stainless name,
Bring back to her a manhood free from shame !

Dans un autre tract : *Friend or Enemy ?*, publié par le Secrétaire de l'*International Committee* des *Y. M. C. As.*, M. J. Exner, *M. D.* et *copyrighted* en 1916, le délicat et si vital problème était examiné de beaucoup plus près. Ces 32 pp. sont en leur cadre, étroitement limité, un pur chef-d'œuvre. « Sexual activity —, dit l'auteur avec sa brièveté lapidaire, p. 7, —outside the field of mutual love in marriage becomes at once degrading to every noble sense, for it is a selfish animal act which uses another person as a mere convenience without regard to personality. » Et, avec la compétence d'un spécialiste, il développe cette thèse capitale et, hélas ! si méconnue chez nous, des diverses dégradations de l'amour et de leurs fatales conséquences pour la vie, sociale aussi bien qu'individuelle, sans négliger de fournir les précisions matérielles élémentaires sur les manifestations et les variétés du mal vénérien (1). Le même auteur dans un autre tract, également publié par l'*Association Press : The Physician's Answer*, traite à fond le sophisme courant, résumé par notre adage : *Il faut que jeunesse se passe !* et démontre que la continence n'infirme en rien la santé ni la virilité d'un éphèbe et qu'elle est, au contraire, la seule garantie d'intégrité sexuelle en dehors du mariage. Mais ses conclusions sont, peut-être, un peu décevantes, quand il écrit (p. 32) : « The extensise experience which it has been my privilege to have in intimate relations with men, with reference to their deepest and most difficult life problems, has rooted firmly in me the conviction that the surest and completest solution of the life problems of man lies in a deep personal fellowship-relation of the individual with God. Such a relationship keeps him under the spell of a mastering ideal and puts at his disposal the infinite resources of God Himself. »

Conclusions un peu décevantes, disions-nous. Et nous ne songeons ici qu'au Français, tel que l'ont fait près de cinquante années de « laïcité » primaire. Le lecteur de cette *Revue*, pour peu familier qu'il soit avec la mentalité américaine moyenne, n'aura aucun étonnement de cette nature. Il ne saurait, en effet, complètement ignorer que la grande démocratie yankee est à base théiste et qu'il n'est, par suite, que normal que la littérature de propagande semi-officielle à l'usage de Sammy, reflète la doctrine d'Etat. Sous des aspects divers, c'est donc la même thèse qui est soutenue dans cette multitude de tracts, dont la presse du « *Red Triangle* » inonda les agglomérations américaines de soldats : *Your Religion ; Have you Understood Christianity ?* —

(1) Dans la série des Conférences de Guerre faites au *Camp Greenleaf* (fort Oglethorpe, Georgia), à l'usage des médecins de réserve et publiées par la *Camp Greenleaf Publication Com.*, il en est une — la 17e de la 2e Série — prononcée le 6 octobre 1917 par le capitaine-médecin Beardsley : *Venereal Prophylaxis*, où nous lisons, dès la page 1, que « we regretfully remember that our army holds the unenviable record of having the greatest constant non-effective rate as a result of venereal disease. » Pauvres *girls* de France, cette constatation s'applique à la période antérieure à la venue des Américains chez vous !

éditées à Londres et d'auteur anglais, le Rev. W. J. Carey, aumônier du *Warspite* — ; *How the Soldier has proved Jesus right*, par Nolan Rice Best ; *What is Profanity ?* (anonyme, imprimé par Binet) ; la série *The Soldier's Time, The Soldier's Money, etc.*, par George Steward Jr. ; les deux séries de *A Student in arms* (d'où fut extrait le minuscule tract : *Don't worry*), par Donald Hankey, auteur, également, de *Religion and Common Sense*, écrivain merveilleusement précis, en sa conviction d'un évangélisme messianique, où l'incube des tranchées — cette Mort angoissante — est présenté comme un facteur céleste à Sammy, en ces termes : « As for personal danger, he must not think of it. If he is killed, that is a sign that he is no longer indispensable. Perhaps he is wanted elsewhere. The enemy can only kill the body, and the body is not the important thing about him, etc. » (*Don't worry*, p. 14) ; *Some Words of President Wilson about Religion*, où la conception matérialiste de l'univers est combattue au profit du « segment spirituel », dans la sphère de la connaissance, et où l'utilité de la religion (biblique) comme facteur social est revendiquée (1) ; *A Man's fundamental decisions*, réimpression corrigée et modifiée de *Fundamental Questions*, par le président d'*Oberlin College*, H. Churchill King, où nous relevons, p. 7, cette simple et terrible phrase : « The great war has brought home anew to us all the absolute necessity of the surrender of individual desires and preferences to the larger common good, if we were not to lose the priceless values of a Christian civilization ; *War and the teaching of Jesus*, réimprimé de *The Way to Life*, du même : essai de conciliation entre l'enseignement et l'esprit du *Nouveau Testament* et les réalités de la guerre, avec vue spéciale sur les pacifistes extrémistes (c'est-à-dire germanophiles) d'Amérique ; *Prize Code of Morals for young Americans*, par W. J. Hutchins, professeur à *Oberlin College*, seconde partie (à l'usage des élèves, masculins et féminins, des *High Schools*) du *Code de Morale* gratifié en 1918 (*cf.* l'*American Magazine* d'avril 1918) du prix de 5.000 dollars de la *National Institution for Moral Instruction*, Washington, D. C. : contient l'exposé de dix lois morales essentielles ; *What Shall I do with my Life ? A Message on Christian Leadership*, par Frank M. Sheldon ; *My silent partner. A business man's story of something he has recently discorered in the Bible*, tract anonyme, où est continuée l'histoire américaine commencée dans *Finding God in Millersville*, du même auteur, qui se dit propriétaire de la fabrique de couteaux de Millersville ; *Regular Fellows*, par Daniel L. Marsh : sur le pont d'un transport militaire, en route pour la France, l'auteur, secrétaire de la *Y. M. C. A.*, convainct « a quiet boy of seventeen short summers from St-Louis, a cock sure fellow from Kentucky, a Jew from Boston, a tall, slender, sharp-faced blond from New York, and a Greek from Chicago » que, si « it is affirmed that every year in the United States 770.000 males reach the age of early maturity, and that under existing conditions at least sixty

(1) *cf.* p. 11 : « I am sorry for the men who do not read the Bible every day. I wonder why they deprive themselves of the strength and of the pleasure, etc. » P. 15 : « It is unquestionably an advantage, and a great advantage, for a public man to be known as a professing Christian, etc. » Il s'agit, en l'espèce, d'un sermon du Président. Notre édition (*Association Press*, 1918) porte la mention : « Seven hundredth thousand. »

per cent, or over 450.000 of these young men will sometime during life become infected with venereal disease », le seul moyen d'échapper à cet enfer est d'observer les commandements de Jésus, spécialement celui qui interdit l'adultère (p. 14) ; *Temptation*, par James Stalker : sermon en six points sur les six aspects de la tentation et les six moyens de la vaincre, qui, d'ailleurs, se résument tous en ce remède unique (p. 16) : « the best way to help men with their temptations is to bring them to Christ..... This is the effectual defense, and no other can be really depended on » ; *The Christian Witness in War* (réimpression de *The North American Student*), par Edward J. Bosworth : justification de l'intervention américaine par des considérants d'ordre surnaturel : « the world will be a better world » et développements consécutifs (1), mais, aussi, curieuse réversion de la théorie de la haine : « The Christian soldier in friendship wounds the enemy. In friendship he kills the enemy. In friendship he receives the wound inflicted by the enemy. He keeps his friendly heart while the enemy is killing him. His heart never consigns the enemy to hell. He never hates... (p. 10) : idées qu'il serait édifiant de rapprocher de celles de l'Anglais Harry Emerson Fosdick, telles qu'il les exprimait en 1917, p. 51 seq. de : *The Challenge of the Present Crisis* (London, Student Christian Movement), livre où l'on trouve la traduction de « Henri de Régnier's song of hate from France » (p. 50) :

I swear to cherish in my heart this hate
  Till my last heart-throb wanes ;
So may the sacred venom of my blood
  Mingle and charge my veins !
May there pass never from my darkened brow
  The furrows hate has worn !
May they plough deeper in my flesh to mark
  The outrage I have borne !
By towns in flames, by my fair fields laid waste,
  By hostages undone,
By cries of murdered women and of babes,
  By each dead warrior's son,.....
I take my oath of hatred and of wrath
  Before God and before
The holy waters of the Marne and Aisne,
  Still ruddy with French gore ;
And fix my eyes upon immortal Rheims,
  Burning from nave to porch,
Lest I forget, lest I forget who lit
  The sacrilegious torch !

? Do You Win, par Charles R. Brown (Yale University) : l'auteur, un clergyman, essaie de persuader les jeunes clients de la *Y. M. C. A.* que le jeu est la pire des plaies sociales : mais le hasard a voulu qu'à côté de son tract nous trouvions, dans la

(1) Pour l'Amérique, l'auteur déclare que la guerre devra entraîner d'importantes réformes (p. 8) : « Our gross traffic in the daughters of the poor, our unjust treatment of the Negro, the industrial wrongs inflicted on those who have no effective, orderly means of protest, are to be put away from American life... » Nous n'oserions dire que ce programme soit actuellement en cours de réalisation aux Etats-Unis, du côté officiel.

hut principale du camp de Lux, la *New Edition* (*with rules for « Dixie Rook »*) de « *The Famous Game Rook and other Splendid Games played with the same cards* » (Parker Brothers, Salem [Mass.], New-York, London) et que des paquets de 56 cartes (*Rook packs*) jonchassent le sol des baraques où couchaient les hommes du *F. R. S. 315* et *335*...

Nous avons dit plus haut que les exemples par nous choisis ne prétendaient point épuiser la matière. Mais ils suffisent pour illustrer, croyons-nous, le fond et la forme de la propagande morale faite à l'intention de Sammy en France par les organisations américaines attachées à l'*A. E. F.* Le fond est essentiellement biblique, ou, si l'on préfère, chrétien. Il n'était, en effet, guère de soldat américain — même ceux qui portaient, gravé sur le chaton d'une bague, un triangle symbolique autre que celui de la *Y. M. C. A.* — qui ne souscrivît, dans le secret de son âme, à la profession de foi, fataliste et cependant théiste, formulée par James Whitcomb Riley dans ces « vers » populaires :

Some One's runnin' this concern
That's got nothin' else to learn ;
Ef He's willin', we'll pull through :
Say good-bye er how-de-do...

En leur parlant le vrai langage américain, les auteurs de ces petits sermons homélitiques ne pouvaient que plaire à leur public. On s'est aperçu, dans quelques milieux littéraires, chez nous, qu'il existait une manière américaine d'exprimer sa pensée, fort différente de la manière anglaise. M. Edouard Conte, qui est un esprit fort sagace, écrivait, à ce propos, dans la *Dépêche* de Toulouse du dimanche 24 août, que « les Américains tournent le dos au verbiage ». Et voici, à ce sujet, un trait que nous empruntons à *France, Our Ally,* par B. Van Vorst — l'Américain qui publia chez Larousse : *A Popular History of the War* et *The Geography and Industries of France.* Dans cet excellent tract, publié par l'*Association Press* en 1918, l'auteur narre, p. 18, qu'un jeune capitaine français faisant à des soldats américains une conférence sur le thème : *Attaque par assaut des tranchées,* il développa la matière pendant plus d'une demi-heure avec logique, précision, pittoresque, imagination et réalisme : toutes qualités « which made the scene very living. » Quand il eut fini, l'interprète spécial américain prit la parole. Et il dit simplement : « Say, fellers, when this stunt is pulled off, you want first to crawl like snails, and then when the officer hollers, you want to run forward like H——— ! ». M. B. Van Vorst ajoute que le jeune et disert officier français en fut si stupéfait qu'il ne put s'empêcher de proclamer que l'américain était « une merveilleuse langue. » Evidemment ! Mais enfin, les tracts de la *Y. M. C. A.* ne doivent point être pris comme seuls éléments d'information (1). Il importe aussi d'examiner, par exemple.

(1) Qu'eût-on dit, chez nous, si, dans les centres de repos, par exemple, l'on eût fait circuler des papiers comme le *War Roll* de la *Y. M. C. A.*, où la formule suivante, « for Christ and the Church », signée par le soldat, était retournée par lui à 347 Madison Avenue, New York :

« I hereby pledge my allegiance to the Lord Jesus Christ as my Saviour and King, and by God's help will fight His battles for the victory of His Kingdom » ?

Il est vrai qu'aux bons jours de la « désunion sacrée »,

ce que chantait Sammy. Les « poésies » insérées dans *The Stars and Stripes* et dont une Anthologie parut en volume ; celles, aussi, qu'insérèrent les petites feuilles publiées par diverses unités, ou groupements d'Américains, méritent une attention studieuse. Si les *Hut Hymns* — ce petit recueil sorti des presses de l'*Anglo-American Publishing C°* à Montrouge —, où ont été recueillis les vieux hymnes puritains (à côté de la *Marseillaise,* offraient à la religiosité sentimentale des fils bigarrés de l'Union, l'exutoire de leurs effusions centenaires, les *Popular Songs of the A. E. F.* édités en septembre 1918 par J. F. M., jettent une note plus moderne dans le concert de ces grands enfants naïfs et héroïques. C'est, d'abord, dès la couverture, notre immortelle *Madelon :*

When Madelon comes in to serve the boys,
Life is a dream, the world is full of joys
And each one begins to sigh anew
That to her his vows are true.
Sweet Madelon to us is not severe
But, always kind, she gives the soldiers cheer,
Smiles at each before she passes on —
Madelon, Madelon, Madelon !

Mais, dans cette mince sélection de 142 numéros — qui ne représentent que quelques-uns des chants chantés et *sifflés* (= *whistled*) par les boys en France — quelles perles révélatrices d'une « psyché » pour nous si vierge et neuve ! Quand Will. Hart écrivit cette rhapsodie puérile, mise en musique par Ed. Nelson :

When Yankee Doodle learns
To « Parlez-vous français,
Parlez-vous français »
In the proper way,
He will call each girlie :
« Ma chérie » ;
To every Miss
That wants a kiss,
He'll say : « Wee, wee ! »

l'effigie du Sacré-Cœur de Jésus fut employée comme signe de ralliement et distribuée, avec quelque indiscrétion, à d'inconscients poilus par les gens bien pensants de France.

(1) Le premier en tête est le désormais consacré *Abide with me.* Ce petit recueil comprend 46 numéros. La partition musicale en fut tirée à part, sous le même titre : *Hut Hymns* et au même lieu. Le libéralisme des Américains en matières confessionnelles est assez bien mis à jour par ce petit détail que nous extrayons d'une des conférences médicales du camp Greenleaf (*Series 2, Lecture N° 15*). Le major Kirk, parlant aux médecins de réserve sur divers points concernant l'admission des blessés, ou malades, aux hôpitaux du front, remarque que la plupart des hommes, lorsqu'on leur demande quelle est leur religion, disent généralement « that they have none ». Et il ajoute : « Put it down Protestant. The question of religion is wether he is Protestant or Catholic. » (p. 1). Cette conférence eut lieu le 20 décembre 1917

On ze Be,
On ze Bou,
On ze Boule, Boulevard,
with a girl,
with a curl,
You can see him promenade,
When Yankee Doodle learns
To « Parlez-vous français » ;
« Oo là là,
Sweet Papa »
He will teach them all to say,

il insérait un rameau jeune à l'arbre fabuleux sous l'ombre duquel Annie Laurie donna à l'aventureux Ecossais « her promise true », et au souvenir de Nancy Lee, la plus belle « of all the wives as e'er you know », s'associait désormais pour les siècles des siècles celui de la « fair girl of Paris », plus belle à mesure que reculeront les temps, plus douce même que « *darling* » Nelly Gray, plus désirable, plus digne d'être aimée en chœur :

O my poor Nelly Gray, they have taken you away
And I'll never see my darling any more :
I'm sitting by the river and I'm weeping all the day.
For you've gone from the old Kentucky shore...

Il est, enfin, un autre facteur, dont l'influence sur la mentalité de Sammy en France fut capitale, mais qui échappe à la portée de la présente recherche. C'est ce que les Américains appellent d'un mot aussi pittoresque que suggestif : « athletics » et que nous traduisons par « sports athlétiques ». Le grand programme athlétique de l'*A. E. F.* a été formulé en 1918 (*v. General Orders*, N° 241, *G. H. Q.*) (1), mais c'est seulement du 1er janvier 1919 qu'est datée la préface du *Simplified Handbook on Athletics for use with American Expeditionary Forces* compilé par le « *Department of Athletics* » de la *Y. M. C. A.* Tout en tête, à la p. 6, on y rappelle ces mots du général Pershing :
« We are now starting on one of the most important and most trying periods which the American Expeditionary Forces have had to face. Relieved from the stimulation of the exciting demands of actual battle conditions, we must maintain the contentment of our officers and men and continue to increase their military knowledge and efficiency. This must be done at a time when many of them, especially those whose accomplishments in their particular civil life activities have been such as to carry with them the ambitions and responsibilities which spring from success in any walk of life, are naturally looking forward with keen anticipation to the time where their services will no longer be needed here. I am now, therefore, most anxious to encourage in any way possible the athletic side of our training, both as a means of keeping the personnel

(1) Rappelons que le *War Department* à Washington a publié en volumes (Washington, Government Printing Office) des *Extracts* des *General Orders and Bulletins*, dont la lecture s'impose pour qui veut connaître la discipline intérieure de l'armée expéditionnaire américaine.

wholesomely and enjoyably occupied during the periods not needed for other military duties and as a means of keeping them in the state of physical and mental fitness which is so necessary to the morale which breeds contentment. » Et l'on sait universellement que la dévotion avec laquelle les soldats américains s'adonnaient à leurs jeux, fit la stupeur de la masse française. Peut-être qu'à la base — inconsciente — de cette stupeur, était la perception d'avoir affaire à des joueurs propres, « clean players », à des joueurs jouant durement et loyalement, « hard and fair », sans intérêts grossiers d'argent, ni « for keeps », ni « for money », où le perdant ne perdait jamais la joie de la partie, « the fun of the game », où le gagnant n'abdiquait pas la conscience de lui-même, « his self-respect » : à des joueurs, en un mot, sachant rester des hommes, « good losers » et « generous winners », qualité sans quoi le jeu n'est qu'une aventure basse et souvent cruelle, « a mean and often cruel business », selon l'adage, si américain : *Sport must serve life, not life sport.*

Maintenant que l'A. E. F. est partie, que ses innombrables installations ont été généreusement données à la France (1), il faudrait que son exemple ne fût pas perdu pour nous. Exemple plus encore pacifique que guerrier, car, de la guerre, que dirions-nous, après que Walt Whitman, qui ne l'avait pas vue, cependant, sous son aspect le plus horrible, en a dit ce que tous, ici,

(1) Leur édification coûta près de 10 milliards de francs. Les Américains avaient divisé la France en régions, où Saint-Nazaire prit le n° 1, Bordeaux le n° 2, le Havre le n° 4 — le n° 3 étant réservé à l'Angleterre — Brest le n° 5, Marseille le n° 6, La Palisse et La Rochelle le n° 7. Saint-Nazaire, point principal de débarquement, vit s'élever une nouvelle ville rectangulaire de 12 kilom. de long sur 5 de large, munie d'un réseau de 200 kilom. de voies ferrées, qui reçut toutes les marchandises et coûta plus de 100 millions de francs. Elle comprenait une installation modèle qui fut imitée dans les autres ports. Les docks de Bordeaux, les hangars, dépôts et constructions de tous genres de Bassens, Blaye, Saint-Loubès, Saint-Pardon, Saint-Sulpice sont connus. A Périgueux et Angoulême, nous avons admiré les installations pour les troupes et à Nexon les formidables dépôts du génie. Brest conservera un quai considérable et son camp outillé à la moderne. Dans 8 villes de France, les Américains ont amélioré le réseau ferré, construit des lignes nouvelles, des ateliers de réparation, etc. A la Rochelle-La Palisse, à Rochefort, des docks magnifiquement installés ; à Aigrefeuille, Tonnay, Talmont, d'immenses dépôts avec hangars et voies de chemin de fer, témoignent de leur volonté de vaincre. A Tours, section intermédiaire de l'Ouest, était installé l'Etat-Major des Services de l'armée ; à Saint-Pierre-des-Corps, un atelier de réparation de machines ; à Gièvres, le dépôt central des marchandises et jusqu'à Poitiers, Châteauroux, Marcy et Nevers, d'innombrables dépôts leur rendent hommage. L'autre région, celle de l'Est, qui allait vers Bourg, Mâcon, Lyon, est également enrichie par leurs travaux et les matériaux laissés en place. Enfin l'*Advance Section* de l'Etat-Major, à Is-sur-Tille — où ont été rédigées ces lignes — était en rapport, par voies ferrées, télégraphiques et téléphoniques, avec le secteur du front et tout le pays. Des organisations comme l'hôpital de Langres, le plus grand de l'armée américaine, nous ne dirons rien ici, pour ne pas être trop long.

savent par cœur : « Wars are hellish business — all wars..... Any honest man says so — hates war, fighting, blood-letting. I was in the midst of it all — saw war where war was worst —, not in the battle-fields, no — in the hospitals : there war is worst : there I mixed with it, and now I say : God damn the wars — all wars : God damn every war : God damn'em ! God damn'em ! »

Camille Pitollet,
Professeur aux lycées Carnot et Henri-IV.

Livres & Revues

LIVRES

Edouard HERRIOT. — *Créer.* Paris, Payot, 1919. 2 vol. 6 et 5 fr.

V.-G. SIMKHOVITCH. — *Marxisme contre Socialisme.* Traduction de *Roger Picard.* Paris, Payot, 1919. 4 fr. 50.

A. de TARLÉ. — *La préparation de la lutte économique par l'Allemagne.* Paris, Payot, 4 fr. 50.

Assurément, M. Spenlé avait mille fois raison de dire que dans les classes nous ne pouvons plus nous soucier de la seule Allemagne littéraire et philosophique, mais « nous sommes obligés de mettre au premier plan ces problèmes nouveaux apportés dans le monde par ce fait redoutable qui s'appelle l'Allemagne... et « que nous n'avons plus le droit d'ignorer ou de négliger désormais les dures réalités de la vie économique et matérielle, où nul peuple n'a porté un savoir si documenté, une discipline si méthodique, un réalisme si tenace, si froidement raisonné, si dénué de scrupules (1) », que le peuple allemand.

Malheureusement les renseignements que nous pourrions désirer sur ces quesions désormais vitales pour notre enseignement, sont dispersés dans les périodiques ou revues d'Allemagne et de France. Rares sont les ouvrages qui traitent sinon tout le sujet — c'est impossible — du moins un de ses aspects essentiels.

D'autre part, il est urgent dans ces études délicates de veiller à ce que l'exposé ou le jugement ne soient faussés ni par la haine, ni par l'admiration. Il faut encore citer, ici, les paroles de M. Spenlé : « Il ne s'agit certes pas, d'adopter telle ou telle solution étrangère, d'attacher à notre arbre national des fruits qui n'ont pas poussé sur ses racines. Mais il s'agit de ne pas laisser s'endormir en nous le sentiment de l'effort nécessaire, de la discipline nationale indispensable et salutaire. Or, rien ne nous discipline, rien ne nous élève et ne nous grandit autant qu'un adversaire redoutable. Malheur à nous si par insouciance ou ignorance, nous négligeons cette sévère et bonne école (2) ».

Les trois ouvrages que nous signalons aux lecteurs des *Langues Modernes* semblent répondre à ces souhaits, et à ces nécessités. Solides sans prétention à une ampleur excessive, nourris de faits sans être surchargés de détails, incomplets mais éminem-

(1) *Les Langues Modernes,* juillet-août-septembre 1919, p. 165.

(2) M. de Tarlé a également fait paraître à la même librairie la traduction d'un ouvrage singulièrement révélateur d'un ingénieur et économiste allemand des plus réputés, rédigé en 1915 et intitulé : *Le plan de guerre commercial de l'Allemagne.*

ment propres à piquer la curiosité et à orienter les recherches, impartiaux enfin, ils doivent être appelés à rendre de réels services à tous ceux qui s'efforceront d'étudier et de faire connaître l'Allemagne actuelle.

Le titre même du volume de M. de Tarlé en indique le but. Il nous montre comment l'Allemagne a organisé sa résistance économique pendant la guerre même, et prépare aujourd'hui, non pas une nouvelle lutte militaire, mais sa restauration industrielle et commerciale avec une suite dans les idées, une opiniâtreté, une variété de moyens qui ne le cèdent en rien à ceux du temps de paix (1). Peut-être pourrons-nous trouver, du point de vue qui nous intéresse ici, que la deuxième partie (La Chasse aux matières premières. L'Effort technique et industriel. Les Succédanés) et la troisième partie (L'Organisation de la production et de l'expansion commerciale. La Recherche des marchés) renferment des indications, des statistiques dont le spécialiste tirera plus de profit que le professeur. Mais, il faudrait lire avec soin les pages consacrées, dans la troisième partie, à l'action des Universités, et aux instituts économiques de Kiel, Breslau et Kœnigsberg. Et toute la première présente un exposé, très succinct à coup sûr, mais suggestif des théories, et des événements qui ont tellement accéléré le mouvement de l'Allemagne vers le Socialisme d'Etat, une conception qui est bien l'une des caractéristiques les plus saillantes de la nouvelle République (?) notre voisine.

Une autre caractéristique importante n'est-elle pas l'accession des socialistes plus ou moins moralistes au pouvoir suprême à Berlin ? L'attention se trouve donc à nouveau appelée sur ces théories de Marx dont se réclament les social-démocrates. Dans son livre écrit à la veille de la guerre, M. Simkhovitch, qui professe à l'Université de Harvard l'histoire des doctrines sociales, examine, après bien d'autres, la valeur scientifique du marxisme. En le confrontant avec les faits, comme en étudiant tour à tour ses thèses diverses, il le trouve faible. Il constate qu'aucune des conceptions marxistes : théorie de la valeur, interprétation économique de l'histoire, paupérisation croissante des salariés, lutte de classes, fatalité des crises et du cataclysme final, ne peut être tenue pour conforme à la réalité. Il reconnaît d'ailleurs, lui qui est tout le contraire d'un conservateur social, que tout n'est pas à dédaigner dans le marxisme, et il n'apporte à sa critique aucune animosité. Mais il met à nu, avec une brièveté et une précision remarquables les faiblesses d'un système infiniment trop rigide et catégorique. Par là-même, il explique bien des désillusions qu'a déjà causées et que causera sans doute encore, la social-démocratie allemande. M. Roger Picard a été heureusement inspiré en donnant une traduction de ce livre.

Déjà les deux ouvrages précédents avaient, par leur nature même, incité à plus d'un rapprochement avec la situation et l'évolution de la société française. C'est la France même que M. Herriot étudie, et c'est pour elle qu'il écrit. C'est un vaste plan de réorganisation de notre pays qu'il trace, en s'appuyant sur l'exemple, non pas de la seule Allemagne, mais de tous les pays à puissante vitalité, Angleterre, Etats-Unis, Japon, Italie. Quelle est celle des questions pouvant intéresser le développement de la France qui n'est pas envisagée ? Agriculture et industrie, beaux-arts et administration, les questions de la race, des richesses du sol, de la mer, de l'organisation commerciale, scolaire, financière, de l'expansion coloniale, tous les problèmes

sont abordés, et l'auteur nous indique chaque fois la solution la plus susceptible à son sens, d'assurer dans l'avenir la prospérité de notre pays. De courtes bibliographies permettent de se livrer à un examen plus approfondi de telle ou telle question, qu'il ne lui a été possible de le faire dans cette grande fresque. Mais quelle courageuse et généreuse inspiration anime ces deux volumes ! C'est une France nouvelle qui surgit devant nous.

Après les avoir lus, nous saisissons toute l'étendue et la multiplicité des difficultés que l'avenir, et le présent, vont nous inviter instamment à résoudre. Quelle n'était pas notre ignorance et surtout notre nonchalance ? Il nous faut maintenant « créer », c'est-à-dire à la fois comprendre et agir, faire œuvre d'intelligence et de volonté. Cette mentalité n'était pas la nôtre avant la guerre : M. Herriot veut que nous l'acquérions. Aussi ne faut-il pas s'étonner — raison de plus pour que nous nous intéressions à son ouvrage — s'il ne conçoit pas cette transformation de notre mentalité, sans une transformation radicale de l'enseignement, de son esprit, surtout dans le sens de la démocratie et des humanités modernes.

Gaston Raphaël.

LECTURES

Lettres au " Temps "

Les classes d'allemand sont à peu près désertes dans nos collèges. De braves gens pensent que c'est une punition méritée infligée à l'Allemagne, qui doit en être vexée. A la place des Allemands, je me réjouirais.

L'enseignement de leur langue réussissait chez nous avant la guerre. Les maîtres discutaient et même se disputaient au sujet de la méthode : ces querelles prouvaient qu'ils s'intéressaient à leur tâche. Aussi l'épreuve d'allemand était-elle convenable au baccalauréat, et satisfaisante au concours d'entrée des grandes écoles. La plupart des candidats à l'Ecole normale lisaient couramment les textes de langue allemande.

D'autre part, les candidats à l'agrégation d'allemand, comme les candidats aux agrégations des autres langues vivantes, passaient deux années, sur leurs quatre années d'études, dans le pays dont ils devaient enseigner la langue. Ils en revenaient avec une sérieuse connaissance de ce pays. Des thèses doctorales sur sujets germaniques honoraient la science française.

Il faut rappeler aussi que d'excellents travaux de la Section historique du ministère de la guerre, et de sérieuses études publiées par la presse et par des revues, notamment par des revues militaires, n'auraient pas été possibles, si leurs auteurs avaient ignoré la langue allemande.

Certes, il restait beaucoup à faire pour répandre, pour vulgariser chez nous la difficile connaissance de l'Allemagne. Mais on était en train...

Et maintenant, il faudrait couper court et renoncer à cet effort dont les débuts promettaïent ?

Cette idée est d'autant plus singulière qu'un grand nombre de Français se persuadent que l'Allemagne va recouvrer ses forces rapidement, et que nous aurons affaire à elle demain ou bien après-demain au plus tard. Ils se trompent : l'Allemagne a les reins cassés, et des reins ne se raccommodent pas en quelques jours. Mais nous nous tromperions, à notre tour, et l'erreur serait dangereuse, si nous en venions à nier la possibilité d'un relèvement de ce peuple, si grièvement blessé qu'il soit. Les forces qui étaient en lui, son intelligence, son exactitude au travail, son aptitude à l'ordre, qui lui avaient valu presque l'hégémonie du monde, subsistent. Le travail reprendra dans les usines, les comptoirs, et aussi dans les écoles de tout genre, mieux appropriées que les nôtres aux besoins de notre temps. L'Allemagne redeviendra puissante.

Voilà une raison décisive pour ne pas la perdre de vue, pour la regarder au contraire avec une intense attention, comme pourront le faire des observateurs nombreux, spécialisés, perspicaces et patients.

Il nous faut savoir d'abord si l'Allemagne est capable de s'assagir. Reconnaîtra-t-elle les fautes et les crimes que son stupide orgueil et son inhumanité lui ont fait commettre ? Acceptera-t-elle autrement qu'en paroles et en écritures la paix qu'elle a signée ? Demeurerons-nous pour elle l'ennemi privilégié, je veux dire celui qu'il faut tuer d'abord pour retrouver la possibilité de l'hégémonie ? Les intentions de l'Allemagne à notre égard et à l'égard de ceux qui, avec nous, l'ont vaincue, ses vues d'avenir, sa volonté d'avenir ne peuvent être complètement dissimulées par elle, bien qu'elle soit capable d'hypocrisie collective. Les Parlements d'Allemagne, les journaux allemands, les tribunes des réunions publiques, les *Professoren*, des *Lehrer* hauts et bas parleront. Personne ne contestera que voilà une matière où il est important que nous soyons informés.

Mais laissons cet intérêt d'actualité, si grave qu'il soit. France et Allemagne sont des nations voisines et nécessairement concurrentes dans l'ordre économique et dans l'ordre intellectuel. Il est invraisemblable qu'elles n'aient rien à apprendre l'une de l'autre. Après la guerre de 1870, un historien allemand, von Sybel, écrivit une brochure intitulée : « *Ce que nous pouvons apprendre des Français.* » Quelqu'un en France prétendra-t-il que nous n'avons rien à apprendre des Allemands ? Et comment apprendre sans étudier, et comment étudier un pays, si l'on ne le connaît pas de *visu*, si l'on n'y écoute pas les gens parler, si on ne les regarde pas agir ?

Qu'importe, disent les extrémistes, nous ne voulons plus de relations d'aucune sorte avec ces gens-là. Ce propos, je l'ai entendu en 1871, et je me rappelle une inscription en caractères rutilants que le photographe Nadar avait affichée à la porte de ses ateliers : « Cette porte est interdite à tout Allemand, client ou fournisseur. » Le malheur est que ces relations sont nécessaires au moins dans le domaine économique, Les deux pays ayant besoin l'un de l'autre. M. Loucheur l'a fort bien expliqué à la Chambre. Aussi les affaires entre les deux pays vont-elles reprendre ; elles ont repris...

Mais, dans l'ordre intellectuel ?

Oh ! je sais bien les méfaits de l'orgueil intellectuel d'Allemagne : autolâtrie, mépris de l'intelligence des autres, et puis le bluff, les mensonges, le rapt du bien d'autrui. Tous les intellectuels d'outre-Rhin sont plus ou moins infectés par l'idée d'une mission supérieure confiée au peuple élu. Mais, de notre côté, allons-nous prétendre effacer les grands noms inscrits dans l'histoire de l'humanité par les penseurs et les artistes de l'Allemagne ? Si l'on faisait une brochure intitulée : *Choses qu'il ne faut pas apprendre des Allemands*, celle-là en serait une.

Sans doute l'Allemagne intellectuelle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était autrefois. Aucun grand nom n'y retentit. Dans l'Allemagne de l'avant-guerre, prodigieusement enrichie, avide de richesses nouvelles, assoiffée de jouissances, l'intelligence pure a perdu son prestige ; le *Herr Professor* n'est plus le personnage qu'il était jadis ; mais il continue de travailler dans les laboratoires et les séminaires. Ce travail, ce serait une sottise de vouloir l'ignorer ; tout le monde en conviendra.

Voilà donc bien des raisons pour que nous continuions d'apprendre l'allemand, même pour que nous l'apprenions plus que jamais ; bien des raisons par conséquent de nous inquiéter en regardant ces classes désertes dans nos collèges et ces professeurs d'allemand aujourd'hui sans emploi.

Si encore on pouvait espérer que ce sera l'affaire d'un moment ;

mais il nous faut plutôt craindre que le mal n'empire. Voici un fait passé inaperçu : avant la guerre, les candidats à l'Ecole polytechnique pouvaient se faire interroger sur plusieurs langues vivantes ; mais l'épreuve de langue allemande était obligatoire ; cette obligation a été récemment abolie. Or il n'est guère en France de pères de famille qui ne destinent pas leurs fils à l'Ecole polytechnique, dès le berceau. Beaucoup renonçaient à cette ambition, quand ils avaient constaté que l'enfant était impropre aux études scientifiques ; mais l'écolier demeurait dans la classe d'allemand où son père l'avait inscrit. Il n'en sera plus de même à l'avenir. La langue allemande a d'ailleurs, aux yeux de nos collégiens, le tort grave d'être difficile et rébarbative.

La décision de l'Ecole polytechnique n'a pas été prise à la légère. Dans son Conseil, il a été dit que la connaissance de l'anglais a autant d'importance que la connaissance de l'allemand, que nos ingénieurs ont grand besoin de connaître les travaux qui se font en Amérique et aux Etats-Unis. Cela est vrai : il y a importance égale ; mais, dans un des plateaux de la balance, il aurait fallu mettre les raisons que nous avons dites, et qui sont considérables. Tous ceux qui ont quelque souci de l'avenir de notre pays doivent nous préserver de ce danger : ignorer l'Allemagne.

Ernest LAVISSE.

Le Temps, 24 octobre 1919.

L'Ecole de l'Allemagne nouvelle

Le 10 juin s'est ouvert à Berlin un congrès d'une importance exceptionnelle : il réunissait les représentants du *Deutscher Lehrerverein*, la vaste association qui groupe la presque totalité des instituteurs allemands. Il s'agissait, dans ces assises de Pentecôte, de déterminer les principes de l'école nouvelle dans l'Allemagne transformée.

Le congrès eut un *caractère national* très marqué : l'intervention d'un délégué autrichien affirmant la volonté de rester Allemand et la foi dans l'avenir d'une Grande Allemagne ; les paroles d'espoir du président du congrès Röhl dans le retour à l'Etat allemand des provinces maintenant perdues (« être Allemand, c'est être et rester fidèle ! ») indiquent nettement que le corps des instituteurs de l'Allemagne nouvelle entend soutenir de toutes ses forces les revendications nationales allemandes.

L'école elle-même doit être désormais essentiellement *démocratique*. Plus de privilège de classes dans un pays où les castes sont supprimées ! On adopte sans grande discussion par conséquent les principes sur *la Nature et la Mission de l'Ecole*, qui sont en vérité un nouveau 4 août dans le domaine de l'organisation scolaire :

1. La démocratie a pour condition une éducation qui donne à chaque citoyen la plus grande *capacité productrice* et le sens le plus complet de sa *responsabilité*. L'école publique doit donc offrir à tous les enfants du peuple la possibilité de développer toutes les dispositions et tous les pouvoirs et facultés du corps et de l'esprit.

2. Pour qu'aucun obstacle ne vienne entraver l'acquisition de la culture, l'école publique doit être unique, gouvernée selon

les principes du *self government ;* ses ramifications et ses degrés doivent être étroitement reliés les uns aux autres.

3. Les *privilèges* actuels sont abolis. L'admission à telles professions ou telles écoles professionnelles ne doit plus dépendre de la fréquentation de telle sorte ou de tel degré d'enseignement, mais doit être accordée à tout candidat en mesure de prouver effectivement sa capacité. Parmi les écoles professionnelles sus-visées, il faut ranger les Universités.

Dans la question de l'*obligation scolaire,* il importait avant tout de donner de l'unité à des prescriptions infiniment variables d'Etat à Etat dans l'Allemagne impériale. Le débat fut vif sur les écoles privées. Voici les principes adoptés :

1. L'obligation scolaire commence au plus tôt avec la sixième année révolue et se termine à la *dix-huitième année* accomplie. Pendant huit ans au moins ce doit être un enseignement complet, de jour ; par la suite, il peut se borner à un enseignement post-scolaire, obligatoire pour les deux sexes, dans les écoles qui ont à la fois un but éducatif et un caractère professionnel.

2. A partir de la troisième année révolue, la fréquentation d'*écoles maternelles* est obligatoire pour les enfants qui n'ont pas d'éducation familiale organisée

3. Les écoles publiques pour les enfants en âge scolaire sont *gratuites,* ainsi d'ailleurs que les fournitures scolaires ; les indigents doivent être de plus secourus.

4. Il faut *abolir* toutes les *écoles privées,* qui divisent en maintenant entre les enfants les distinctions de caste, de fortune ou de religion. Elles ne doivent être tolérées qu'exceptionnellement, pour des raisons éducatives sérieuses ou d'urgentes nécessités. Elles sont soumises alors, comme les écoles publiques, à la surveillance de l'Etat.

Pour l'*organisation scolaire,* le principe admis sans discussion fut, comme on peut le penser, après les campagnes de presse de dix années consécutives, après la Révolution et l'instauration d'un régime démocratique, l'*école unique.*

1. Tout l'édifice scolaire public a pour base l'école unique.

2. Sur cette école élémentaire commune s'élèvent toutes les autres. Les écoles professionnelles (enseignement post-scolaire, écoles spéciales) doivent être organisées de telle sorte et avoir un contenu de culture générale tel qu'elles permettent d'arriver jusqu'à l'Université.

3. On organisera d'une manière particulière l'éducation et l'instruction des aveugles, des enfants de faible vision, des sourds-muets, des enfants qui souffrent de troubles de l'ouïe, de troubles de la parole, des maladifs, des dévoyés, des infirmes.

4. Dans chaque catégorie, les écoles doivent être réparties sur l'ensemble du territoire d'après les besoins réels et en nombre suffisant.

Le point le plus vivement débattu dans cette charte de l'école nouvelle fut la question de l'*enseignement religieux.* Le bureau de l'Association proposait le maintien de cet enseignement en donnant à touts les écoles le caractère d'écoles « simultanées », comme elles existent déjà dans un certain nombre d'Etats de l'Ouest, où tous les ministres des cultes professés dans la région donnent leur enseignement en même temps aux élèves groupés un instant d'après les confessions dans le local et dans l'horaire normal de l'école publique.

Une très vive opposition apparut dès le début, qui se basait sur l'idée nationale : les religions actuelles ne sont pas alle-

mandes ; elles ont leur origine dans des pays étrangers et dans une conception du monde qui est abolie. L'Etat ne doit pas s'immiscer dans le domaine de la religion.

Ce furent ces principes que l'assemblée adopta, mais à une très faible majorité, par 172 voix contre 165. On peut donc dire que l'opinion reste partagée. Voici les formules votées :

1. En principe, les écoles publiques sont ouvertes à tous les enfants sans distinction de confession.

2. L'école a pour mission de former la personnalité morale, c'est son devoir le plus impérieux ; elle s'y efforce par la vie scolaire tout entière.

3. L'enseignement religieux, en tant que matière particulière, est du domaine exclusif des communautés religieuses.

4. L'Etat et les communes abandonnent à ces communautés, sur leur demande, les locaux de l'école aux moments convenables.

5. Les instituteurs ont le droit de donner cet enseignement religieux, par libre contrat avec les communautés.

6. Aucun enfant ne peut être obligé de suivre un enseignement religieux, contre le vœu de ses parents ou tuteurs.

Comme on le voit, dans ce grave sujet, l'école allemande, voulant devenir neutre, ne va pas jusqu'à instituer l'enseignement moral proprement dit. Voulant, comme le dit expressément un rapporteur, « éviter les conflits religieux », elle supprime seulement l'obligation de l'enseignement religieux, permettant à beaucoup de régions et à beaucoup d'instituteurs de garder en fait aux écoles leur physionomie confessionnelle. C'est surtout un vœu de transition.

Le dernier groupe de propositions concernant les *œuvres d'assistance* fut adopté sans débat :

1. Il faut assurer l'influence de l'école dans toute l'assistance de l'enfance.

2. Toute la population scolaire doit être soumise à la surveillance médicale.

3. On étendra et perfectionnera toutes les œuvres qui concernent l'alimentation, l'habillement, le logement et l'occupation des enfants dans les garderies, jardins d'enfants, refuges, ateliers scolaires, foyers d'apprentis, colonie de vacances, écoles de forêt, excursions, séjour à la campagne.

4. On créera, en relation avec les écoles publiques, des foyers ou internats, notament pour les élèves venus du dehors, gratuits pour les indigents.

5. En quittant l'école, tout élève devra recevoir des conseils autorisés sur le choix d'une carrière.

Il sera intéressant, et sans doute fort utile, de voir la réalisation de ces vœux. Aucun n'est nouveau pour quiconque suit attentivement le mouvement scolaire en France ou à l'étranger. Mais jusqu'ici beaucoup de ces principes n'étaient pas sortis du domaine de la discussion. On va voir comment ils se comportent à l'épreuve de la réalité.

Henri Goy.

L'Ecole et la Vie, 4 octobre 1919.

BULLETIN DE L'ASSOCIATION

Assemblée Générale. — Convocation du Comité.

Assemblée Générale. — Le Comité a fixé au jeudi 18 décembre à 2 h. 3/4, la date de la réunion de l'Assemblée Générale annuelle prévue par les statuts de l'Association. — L'assemblée aura lieu au Lycée Louis-le-Grand. — Le banquet traditionnel n'aura pas lieu, et aucun représentant des Associations étrangères n'a été invité.

Nous espérons néanmoins que nos collègues se rendront nombreux à l'appel du Comité.

Plus que jamais, il est nécessaire de resserrer les liens qui unissent notre grande famille.

L'ordre du jour suivant a été arrêté :

I. Allocution du Président.
Rapport de la Secrétaire générale.
Rapport de la Trésorière.
Projet de budget pour 1917.
II. Modification à l'article 4 des Statuts.
III. Questions diverses.

Elections au Comité (1). — Nous rappelons qu'en vertu de l'article 9 des statuts, le Comité doit fixer chaque année le nombre des membres à élire dans chaque catégorie de membres actifs, le nombre total des représentants de chaque catégorie au sein du comité devant rester, autant que possible, proportionnel au nombre des électeurs appartenant à cette catégorie. Sont déclarés élus, dans chaque catégorie, jusqu'à concurrence du nombre préalablement fixé, les candidats ayant obtenu le plus grand nombre de voix.

Conformément aux dispositions qui précèdent, le nombre des sièges attribués aux différentes catégories a été fixé comme suit :

Lycées de garçons	5
Collèges de garçons	2
Enseignement secondaire féminin	2
Enseignement primaire, commercial, technique	2
Total	11

Notre association n'ayant eu qu'un nombre très restreint de démissions compensé en grande partie par des adhésions nouvelles compte comme, en décembre 1918, environ 978 membres actifs qui se répartissent ainsi :

Enseignement supérieur	38
Lycées de garçons	404
Collèges de garçons	192
Enseignement secondaire féminin	184
Enseignement primaire, commercial, technique	180
Total	978

(1) Nous empruntons à M. Milliot-Maderan la note très claire qu'il a publiée à ce sujet dans le Bulletin de décembre 1914.

Les 33 membres du Comité doivent donc se répartir comme suit :

Enseignement supérieur	1
Lycées de garçons	14
Collèges de garçons	7
Enseignement supérieur féminin	6
Enseignement primaire, commercial, technique	5
Total	33

Les membres sortants sont, cette année :

MM. Bastide, Besse, Mlle Ledoux, MM. Lestang, Meadmore, Paoli, Pinloche, Mlle Rocheblave, MM. Russeil, Simonnot et M. Dardel, décédé au commencement de cette année.

L'Assemblée générale doit donc élire :

5 représentants des Lycées de garçons.

2 représentants des Collèges.

2 membres de l'enseignement secondaire féminin.

2 membres de l'enseignement primaire, commercial et tehnique.

Conformément au § 3 de l'art. 7 des statuts, sont seuls rééligibles Mlle Ledoux et M. Pinloche.

Les collègues dont les noms suivent ont bien voulu consentir à poser leur candidature.

Lycées de garçons

MM. Boussagol, professeur d'espagnol au lycée Charlemagne.
Chemin, professeur d'anglais au lycée Carnot.
D'Hangest, professeur d'anglais au lycée Condorcet.
Martin, professeur d'allemand au lycée Janson.
Massoul, professeur d'allemand au lycée Michelet.
Pinloche, professeur d'allemand au lycée Michelet.

Collèges de garçons

MM. Carillon, professeur d'allemand au collège de St-Germain.
Montaubric, professeur d'anglais au collège de Nogent-le-Rotrou.

Enseignement secondaire féminin

Mlles Brunel, professeur d'anglais au lycée Fénelon.
Ledoux, professeur d'anglais au lycée Victor-Duruy.
Schlesser, professeur d'allemand au lycée Molière.

Enseignement primaire, commercial et technique

MM. Goy, professeur d'allemand à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud.
Veillet-Lavallée, professeur d'anglais à l'Ecole Arago.

Il va sans dire que la liste ci-dessus n'est pas limitative et le président se fera un devoir d'annoncer, dès l'ouverture de l'Assemblée générale, les candidatures qui se seront produites après l'impression du présent bulletin.

Le vote par correspondance est admis. (Voir page II de la couverture).

Nous rappelons que, conformément à nos statuts (article 5, paragraphe 2) seuls les membres actifs (voir art. 4, paragraphe 1) ont le droit de prendre part au scrutin.

Chronique du mois

Légion d'honneur

M. Schlienger, directeur de l'Enseignement secondaire en Alsace-Lorraine, ancien président de notre Association, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

D'autre part, notre ami M. B. Minssen, professeur au collège de Harrow, a été décoré par le Président de la République, lors de son récent voyage à Londres.

Le Comité est heureux d'adresser ses plus chaleureuses félicitations à nos deux collègues et amis.

Elections au Conseil Supérieur de l'Instruction Publique (1)

Les élections au Conseil Supérieur de l'Instruction Publique étant fixées au vendredi 28 novembre, une réunion générale des professeurs de langues vivantes a eu lieu sous les auspices de notre Association, le jeudi 20 novembre au lycée Louis-le-Grand. M. Cart, remplaçant M. Pinloche empêché, a rappelé que tout en gardant une neutralité absolue, le Bureau de notre Association avait jugé de son devoir de convoquer nos collègues pour permettre aux candidatures de s'affirmer et aux électeurs de voter en connaissance de cause.

M. Camerlynck ayant été nommé président de séance et M. Bloch secrétaire, M. Varenne au nom d'un groupe de professeurs du lycée Condorcet a posé la candidature de M. Rancès, professeur au lycée Condorcet, ancien délégué au Conseil Supérieur et ancien Président de notre Association.

M. Rancès ayant accepté la candidature qu'on lui offrait a exposé son programme et les idées qui dirigeraient son activité au Conseil s'il était élu.

Après une discussion à laquelle prirent part MM. Becker, Bloch, Desclos-Auricoste, Godard, Guillotel, Hantz et Varenne, la réunion a adopté à mains levées la candidature de M. Rancès.

Concours de l'Enseignement secondaire en 1919

ADMISSION

Agrégations des langues vivantes

ANGLAIS

Mlles Borry, Mantoy, Cousin, Vessiot, Bernard.
MM. Salin, Dufour, Briquelot, Granier.
Mutilés et réformés : MM. Saurat, Talbot.
Anciens admissibles : M. Veaux.

(1) Le *Bulletin de l'I. P.* daté du 26 octobre et distribué à Paris le 18 novembre ne contient, ni l'annonce du renouvellement du Conseil de l'Instruction publique, ni l'indication de la date de ce renouvellement. Il est vrai que nous n'en sommes plus ni à un retard, ni à un oubli près dans ce modèle des bulletins administratifs : l'arrêté ministériel a paru dans le n° portant la date du 1er novembre et distribué à Versailles le 22 du même mois.

ALLEMAND

Mlle Thomas.
Mutilés et réformés : M. Doll.
Anciens admissibles : MM. Rigambert, Laval.

ESPAGNOL

Mlle Dejeanne.
MM. Capmartin, Sarrailh.

ITALIEN

Mlles Lafond, Quézel-Ambrunaz.
Mutilés et réformés : MM. Barincou, Pézard, Camugli.

Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes

ANGLAIS

MM. Gervais, Declerck, Bruneau.
Mlles Bescam, Hermann, Richard, Popelin, Laffite, Mieille, Estève, Roman, Feytens.

ALLEMAND

Mlles Daubié, Prentout.

ITALIEN

Mlles Girard, Portier.

ESPAGNOL

Mlles Rouché, Rouquet.

Mouvement du personnel.

Lycées de garçons des départements

CENSEUR DES ÉTUDES.

M. Foissy, professeur chargé de cours d'allemand (Chaumont), censeur des études (3e classe) au lycée du Puy.
M. Montangerand, professeur chargé de cours d'allemand (Gap), délégué censeur, Douai.

ALLEMAND ET ANGLAIS

M. Camp (anglais), Gap, délégué Alais. — M. Robet (lettres et anglais) (Manosque), professeur chargé de cours d'anglais (5e classe), Gap. — M. Beilvert (anglais) (Condé-sur-Escaut), délégué Marmande, professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), Laon. — M. Touzain, Ampère (Perrache), professeur d'anglais lycée du Parc, à Lyon. — M. Rocher, professeur chargé de cours d'anglais au lycée Ampère (Perrache), à Lyon. — M. Cibaud (Montluçon), professeur chargé de cours d'anglais (5e classe), Roanne. — M. M. Pallier, C. A. S. (anglais), Montluçon. — M. Simon (Dunkerque), professeur chargé de cours d'allemand (3e classe), Vendôme, en remplacement de M. Lecigne, maintenu à Cambrai. — M. Rohet, maintenu professeur de lettres et anglais, Manosque. — M. Euvrard (Prytanée militaire de La Flèche), est chargé, à titre de professeur chargé de cours d'allemand Périgueux. — M. Briquelot, agrégé d'anglais, répétiteur délégué (anglais), lycée Voltaire, professeur d'anglais, Bar-le-duc. — M. Doll, agrégé d'allemand, élève sortant de l'école normale supérieure, professeur d'allemand (5e classe), Belfort. — M. Capmartin, agrégé

d'espagnol (Oloron), professeur d'espagnol (5e classe), Cahors. — M. Desanlis (Vesoul), professeur chargé de cours d'allemand Chaumont. — M. Chabot (lettres et allemand), Cusset, professeur chargé de cours d'allemand (4e classe), Guéret. — M. Le Tourneau, est maintenu à Lorient. — M. Schuffenecker (Lorient), professeur chargé de cours d'allemand le Mans. — M. Hirtz, est maintenu à Poitiers. — M. Cagniard (Saint-Omer), professeur chargé de cours d'allemand, Tourcoing.

M. Baron (Tulle), professeur chargé de cours d'anglais (4e classe), Aurillac. — M. Bruneau, C. A. S. (anglais), répétiteur, est délégué (anglais), Brest.

M. Michel (allemand), maintenu à Digne. — M. Lebay (allemand), maintenu à Toulon. — M. Provost (Périgueux), professeur d'anglais (5e classe), Clermont. — M. Catala (allemand), maintenu à Douai. — M. Bouchez, Toulouse, professeur d'allemand, Nancy.

ESPAGNOL.

M. Delcombre, licencié ès lettres (espagnol), répétiteur Beauvais, délégué (espagnol), Brest. — M. Pons (Angoulême), Carcassonne. — M. Dives, professeur chargé de cours de grammaire (Angoulême), professeur chargé de cours d'espagnol au dit lycée. — M. Barrau, professeur-adjoint délégué (espagnol), Foix, nommé professeur chargé de cours d'espagnol (3e classe), au dit lycée. — M. Roustan, délégué (espagnol), Montpellier, professeur chargé de cours d'espagnol (6e classe) au dit lycée. — M. Denjean (Cahors), Poitiers. — M. Thomas (Mont-de-Marsan), sur sa demande, à Tarbes. — M. Rimey (Foix), à Mont-de-Marsan. — M. Bompieyre, délégué (espagnol), Foix, professeur chargé de cours d'espagnol (6e classe) au dit lycée — M. Baradat titularisé à Toulouse. — M. Ronzy, lycée Ampère, professeur d'italien, lycée du Parc, à Lyon. — M. Marcaggi (Aix), professeur d'italien au lycée Ampère, à Lyon. — M. Berthé (Avignon), professeur d'italien, Aix. — M. Zigliara, Digne, professeur chargé de cours d'italien, Valence.

Lettres et grammaire

M. Thiétry, C. A. S. (allemand), professeur de classe élémentaire (Belfort), professeur chargé de cours de grammaire (classe d'Alsaciens) au dit lycée. — M. Barineou, agrégé d'italien, professeur chargé de cours de quatrième Chambéry, professeur chargé de la classe de quatrième (5e classe) au dit lycée. — M. Camugli, agrégé d'italien, délégué (Tournon), professeur de lettres et italien (6e classe) au dit lycée.

COLLÈGES

M. Gérardin, lettres et allemand, Clermont (Oise), délégué Amiens, à Abbeville. — M. Delmas, licencié d'allemand, diplômé d'études supérieures, délégué (allemand), Auxerre. — M. Bloch, délégué pour l'enseignement de l'allemand (1er ordre) [6e classe], Avranches. — M. Brunschvig, délégué (lettres et allemand), Pontoise, à Briançon. — M. Léonetti (allemand et lettres), Saint-Amand-les-Eaux, à Calais. — M. Herman, licencié d'allemand (lettres et allemand) (1er ordre) [6e classe], Cateau. — M. ›entard (Auxonne), lettres et allemand à Dôle. — M. Lyotard (Civray), délégué (lettres et allemand), Auxonne. — M. Dubreuil, licencié

d'allemand, délégué lettres et allemand à Cholet. — M. Henry d'Ollières, répétiteur de collège, délégué (lettres et allemand), Clermont (Oise) (1er ordre) [6e classe]. — M. Gobert, délégué, Douai, professeur d'allemand, Mirecourt. — M. Aulagon, délégué, Valence, professeur de langues vivantes, Nyons. — M. Nevton, délégué (lettres et allemand) (1er ordre) [5e classe], Embrun à Luxeuil. — M. Cornu, licencié d'allemand, répétiteur (Nancy), délégué (lettres et allemand), Embrun. — M. Saint-James, licencié d'allemand, délégué (lettres et allemand), Pont-l'Evèque. — M. Fourrier, professeur E. P. S., Louhans, chargé de l'enseignement de l'allemand, Saint-Dié. — M. Tourneur, licencié d'allemand, répétiteur (Privas), est délégué lettres et allemand (1er ordre) [6e classe] Saint-Marcellin. — M. Louchart, professeur E. P. S., Beauvais, est chargé de l'enseignement des lettres et de l'allemand, Sézanne. — M. Jobard, délégué (Bonneville), professeur (lettres et allemand) (1er ordre) [5e classe]. Vitry-le-François. — M. Perruchot (Issoire), prof. de let. et anglais, Autun. — M. Mairot, licencié d'ang. (let. et ang.) (1er ordre) [6e classe], Ajaccio. — M. Pigeon, Perpignan, est délégué (let. et ang.) (1er ordre) [6e classe], Issoire. — M. Giot, professeur adjoint, Sens, est délégué (lettres et anglais), Auxerre. — M. Donnarel, délégué (lettres et anglais (1er ordre) [5e classe]), Saint-Lô à Blaye. — M. Mollon, licencié d'anglais, délégué (lettres et anglais), Charolles. — M. Bailly (Pont-à-Mousson), professeur d'anglais, Commercy. — M. Lacroix, licencié d'anglais, délégué (lettres et anglais), Condom. — M. Macary, certifié d'anglais, délégué (lettres et anglais) (1er ordre) [6e classe], Falaise. — M. Léopold, délégué (lettres et anglais) (1er ordre) [6e classe], Treignac, à Figeac. — M. Gaudin, délégué (Bordeaux), professeur (lettres et anglais) (1er ordre) [4e classe], Libourne. — M. De Montaigu, délégué (Poitiers), délégué (lettres et anglais), Luçon. — M. Gervais, délégué (lettres et anglais), Manosque (1er ordre) [6e classe]. — M. Constans, délégué (Grenoble), est délégué (1er ordre) [6e classe] (anglais), Meaux — M. Payen, licencié d'anglais, délégué (lettres et anglais), Montargis. — M. Lecornu (lettres et anglais) (1er ordre) [5e classe], Aubusson, à Morlaix. — M. Cauvin, en congé (lettres et anglais) (1er ordre) [6e classe], Mortain. — M. Balteau (Sedan), professeur d'anglais, Nogent-le-Rotrou. — M. Perrin, délégué (lettres et anglais), Longwy (1er ordre) [6e classe] à Perpignan. — M. Payelle, licencié d'anglais, délégué (lettres et anglais), Quesnoy. — M. Jousseaume, répétiteur (Angers), délégué (lettres et anglais), Saint-Jean-d'Angély. — M. Trobas, professeur adjoint (Nantes), (anglais), Saint-Nazaire. — M. Urgel (Châteaudun), professeur de lettres et anglais, Saintes. — M. François (Lunel), professeur d'anglais, Châteaudun. — M. Cornilleau, délégué (lettres et anglais), Saint-Pol, est délégué (1er ordre) [6e classe], Sedan. — M. Blanquet, délégué (lettres et anglais), Thiers (1er ordre) [6e classe]. — M. Chapiet, (lettres et anglais), Fougères, à Valognes. — M. Bongard, délégué (lettres et anglais) (1er ordre) [5e classe], Romans, à Vienne. — M. le Roi (Ajaccio), professeur d'anglais à Romans. — M. Pouget, Tarascon, professeur de lettres et d'anglais à Villefranche-de-Rouergue. — M. Ricaud, professeur adjoint (Oran), délégué (lettres et anglais), Tarascon. — M. Bonnafous, licencié d'espagnol, délégué (Perpignan) (lettres et espagnol) (1er ordre) [6e classe], Lunel. — M. Legrand, Saint-Flour, professeur de lettres et d'anglais à Béthune. — M. Pégou, licencié ès lettres, délégué (lettres et allemand) Loudun. — M. Lecigne (Vendôme), est maintenu professeur d'allemand à Cambrai. — M. Lapalus, délégué (lettres et anglais), Cosne, délégué (lettres et grammaire) (1er ordre) [6e classe], Salins. — M. Barthélémy

(Verdun), professeur d'allemand à Lunéville. — M. Fournet, licencié ès lettres (allemand), répétiteur (Mauriac), (lettres et allemand) au dit collège. — M. Budelot, délégué (lettres et allemand), Saint-Pol (1er ordre) [6e classe]. — M. Horlaville, licencié d'anglais (Troyes), délégué (anglais) (1er ordre) [6e classe], Auxerre — M. Mairot (Ajaccio), délégué (anglais), Lunel. — M. Lechevalier, délégué (anglais), Corte, délégué à Ajaccio. — M. Lamar, licencié ès lettres, délégué (anglais), Salins. — M. Babel, répétiteur de lycée, délégué Charlemagne, délégué (lettres et allemand), Bayeux. — M. Bosc, licencié d'allemand, délégué (allemand) (1er ordre) [6e classe].

Lycées et collèges de jeunes filles

ALLEMAND

Mlle Weiller (Noémie), professeur d'allemand (2e classe) (lycée Jules-Ferry), professeur à l'école normale supérieure de Sèvres (demi-service) et au lycée Jules-Ferry (heures disponibles). — Mme Henry (Emma) (lycées Lamartine et Versailles Saint-Cloud), au lycée Jules-Ferry. — Mme Carrère (Suzanne), professeur d'allemand (Auxerre) (4e classe), aux lycées Lamartine et de Versailles Saint-Cloud. — Mlle Bigoudot (Blanche) (lycées Victor Hugo et Fénelon), au lycée Victor-Hugo. — Mme Valdy, *née* Fritz (Versailles), aux lycées Fénelon et Victor-Hugo. — Mlle Davesne (Henriette) professeur d'allemand (3e classe), au lycée de jeunes filles de Versailles. — Mme Clauzel (Mathilde) chargé de cours d'allemand (1re classe) [section supérieure], à Besançon, à la disposition de M. le Directeur des cours de Neuilly-sur-Seine. — Mme Bordier (Guéret), professeur à Montauban. — Mlle Behr Montauban, chargée de cours d'allemand à Guéret. — Mlle Roch (Lydie), chargée de cours de lettres et allemand (3e classe) (Grenoble), est mise pour une durée de cinq ans à la disposition de l'Office des Universités pour occuper un poste de professeur dans un établissement d'enseignement aux Etats-Unis. — Mlle Huguenin, déléguée au lycée de garçons de Grenoble, prof. d'allemand (5e classe), au Havre. — Mlle Gauvin, agrégée d'allemand (Toul), détachée au lycée Condorcet, professeur d'allemand à Auxerre. — Mlle Guyon, agrégée d'allemand, déléguée (Besançon), professeur d'allemand (6e classe), au lycée de jeunes filles de cette ville. — Mlle Bianquis (Saint-Quentin), à Reims. — Mme Ancelet-Hustache, agrégée d'allemand (Toul), à Saint-Quentin. — Mme Leroy-Salzard, C. A. S. (allemand), répétitrice (Clermont-Ferrand), professeur d'allemand au collège de jeunes filles de Toul. — Mlle Ehrhard, agrégée d'allemand, déléguée (Montluçon), à Clermont-Ferrand. — Mlle Klein (Valenciennes), détachée (Tulle), à Epernay.

ANGLAIS

Etablissement d'enseignement de jeunes filles en Indo-Chine. — Mlle Perdoncini, maîtresse chargée de cours d'anglais (4e classe) (Niort), mise à la disposition du Ministère des Colonies, pour occuper un emploi dans un établissement, en Indo-Chine. — Mlle Bécourt (Dijon), au lycée Molière. — Mme Dupré (Jeanne), détachée au lycée Henri-IV, au lycée Victor-Duruy. — Mlle Latappy (lycée Victor-Hugo), au lycée Fénelon. — Mme Lalou (Amiens), au lycée Victor-Hugo. — Mlle Bronne (Caen), sur sa demande, à Rouen. — Mlle Cantecor (Alger), au lycée Jules-Ferry. — Mlle

Cambilliard (le Havre), au lycée Jules-Ferry. — Mme Perrenot (Annecy), à Caen. — Mlle Fournié, C. A. S. (anglais), prof. d'anglais, Villeneuve-sur-Lot. — Mlle Goisey, chargée de cours d'ang. (La Fère), déléguée, Sées, chargée de cours de lettres et anglais, Périgueux. — Mlle Cambefort (Dreux), chargée de cours de lettres et d'anglais secondaires Châteaudun (5e classe). — Mme Gozzi (Péronne), est nommée chargée de cours d'anglais (5e classe), Dreux. — Mlle Déjardin, professeur d'anglais (5e classe), Cambrai. — Mlle Morel (Tonnerre), à Dieppe. — Mlle Duncan, agrégée d'anglais, maintenue Grenoble. — Mlle Mieille C. A. S. (anglais), professeur (6e classe), Milhau. — Mlle Treil, détachée lycée Belfort, professeur (4e classe), cours secondaires même ville. — Mlle Treille agrégée d'anglais (Roanne), professeur (6e classe), Moulins. — Leyrisse (anglais) (Figeac), professeur d'anglais (6e classe), à Pamiers. — Mlle Breitling (Joigny), est nommée professeur d'anglais (6e classe), à Châlons-sur-Marne. — Mlle Fournier (Villeneuve-sur-Lot), chargée de cours (6e classe), lycée Longchamp, Marseille. — Mme Michel Pellissier, déléguée (Montluçon), professeur (4e classe), Villeneuve-sur-Lot. — Mlle Bertrand (Millau) à Tonnerre. — Mlle Gernisse C. A. S. (anglais), déléguée (Agen), professeur (6e classe), Epinal. — Mlle Monteil, déléguée lycée Condorcet, chargée de cours (5e classe), Lille. — Mlle Vendercolm (Armentières), déléguée, St-Omer, à Arras. — Mlle Valerio, agrégée d'anglais (6e classe), Niort. — Mlle Janin, agrégée d'anglais, professeur (6e classe), Alger. — Mlle Brehier (Brest), à Nantes. — Mlle Wheatcroff, agrégée d'anglais (Saint-Etienne) (6e classe), Brest. — Mlle Quéprotte, agrégée d'anglais, déléguée (Nice), mise à la disposition du commissaire général de la République en Alsace-Lorraine. — Mme Capiaux-Buvat (Epinal), à Vitry. — Mlle Combe, C. A. S. (anglais), déléguée Cahors, professeur d'anglais (6e classe), Millau. — Mlle Thieulin, C. A. S. (anglais), suppléante, (Amiens), à Dinan. — Mlle Regis, (Villeneuve-sur-Lot), à Douai. — Mlle Nazon, agrégée d'anglais, déléguée (Clermont-Ferrand), professeur (6e classe), à Caen. — Mlle Macé, agrégée d'anglais, déléguée Alençon, prof. (6e classe) Charleville. — Mlle Bertrand, agrégée d'ang. suppléante Aix-en-Provence, prof. (4e classe), au dit lycée. — Mlle Mantoy, agrégée d'anglais, prof. Alger. — Mlle Popelin, C. A. S., chargée de cours, Oran. — Mlle Bréchaille (Alger), à Lille. — Mlle Borry, agrégée d'anglais, professeur (5e classe), Lille. — Mme Parmentier (St-Quentin), à Amiens.

ESPAGNOL

Mlle Auriac, agrégée d'espagnol (Béziers), à Montpellier. — Mlle Dejeanne, C. A. S. (espagnol), admissible à l'agrégation d'espagnol, professeur d'espagnol (6e classe), Béziers. — Mme Labarthe, C. A. S. (espagnol), répétitrice (Pau), professeur d'espagnol), à Pau. — Mlle Lavertujon (Irène), C. A. S. (espagnol) chargée de cours de lycée (6e classe), Bordeaux.

ITALIEN

Mlle Meyer, C. A. S. (italien), déléguée (Annecy), chargée de cours d'italien et anglais (6e classe), au dit lycée. — Mlle Quézel, agrégée d'italien, chargée de cours d'italien (Lyon), professeur au dit lycée. — Mlle Lafond, agrégée d'italien, est professeur d'italien (6e classe), Bourg. — Mlle Coste (Grenoble), est chargée de cours d'italien (6e classe), Marseille. — Mlle Bertrand, agrégée d'italien, déléguée (Valence), professeur d'italien (5e classe),

Dijon. — Mlle Chevrant, C. A. S. (italien), admissible à l'agrégation d'italien, déléguée La Mure, chargée de cours d'italien (6e classe), Clermont-Ferrand.

Ecoles primaires supérieures de garçons

M. Garnier, professeur au lycée Henri IV, est nommé professeur d'ang. à l'école normale supérieure de St-Cloud, en remplacement de M. Cazamian, démissionnaire. — M. Fabre (Gustave, Joseph), instituteur (Marseille), admissible C. A. (anglais), délégué, instituteur adjoint (lettres et anglais), Aix-en-Provence. — M. Boudon, professeur (5e classe) (Châlon-sur-Saône) [lettres et anglais], E. P. S. rue Chaponnay, à Lyon. — M. Delaporte Fernand, Joseph), ex-élève de 4e année d'école normale, instituteur adjoint (lettres et anglais) (Nogent-le-Rotrou). — M. Neveux (Omer), délégué instituteur adjoint (lettres et allemand), à Bonneval. — M. Guinet (Alfred), C. A. (allemand), délégué, instituteur adjoint chargé de l'enseignement de l'allemand à Douai. — M. Vaillandet, professeur adjoint E. P. S. Rambouillet, C. A. E. N. et C. A. (allemand), professeur (6e classe) [ordre des lettres], Nancy. — M. Debnisser (Douai), professeur (4e classe) [anglais] E. P. S., Calais. — M. Galibert (Dax), professeur d'anglais (5e classe), Toulouse (4 octobre 1919). — M. Thalamas, instituteur intérimaire E. P. S., Prades, délégué, instituteur adjoint (lettres et espagnol) à la dite école. — M. Tuloup (Troyes), professeur (5e classe) [lettres et anglais], E. P. S., le Havre. — M. Blériot (Georges), C. A. L. V., délégué, instituteur-adjoint (lettres et anglais), Calais. — M. Auvray (Emile), instituteur à Lens, détaché à Cenillé (Indre-et-Loire), pourvu de la première partie du C. A. P. E. N., délégué instituteur-adjoint (lettres et anglais), Dourdan. — M. Bouïfroy (Villers-Bretonneux), professeur adjoint (3e classe) [lettres et anglais], Amiens — M. Caudron (Hénin-Liétard), professeur adjoint (lettres et anglais). — M. Suran (Jean-Pierre), licencié ès lettres (espagnol), délégué (lettres et espagnol). Saint-Céré. — M. Noëll (Perpignan), professeur d'espagnol (4e classe), Montpellier. — M. Boussagol (Saint-Céré), C. A. (espagnol), professeur d'espagnol (4e classe), Perpignan. — M. Imbert (Charles), instituteur-adjoint, E. P. S., chargé de l'enseignement de l'anglais, Constantine. — M. Desbiet, instituteur-adjoint, E. P. S., C. A. (anglais) (lettres et anglais) instituteur-adjoint (lettres et anglais), Caen.

Ecoles primaires supérieures de jeunes filles

Mme Raynal, institutrice en congé, C. A. (espagnol), déléguée, institutrice adjointe (lettres) E. P. S. — Mlle Patte, directrice E. P. S., Chinon, sur sa demande, professeur (2e classe) [lettres et anglais] à E. P. S., Lille. — Mlle Desvaux, Falaise, professeur d'anglais (5e classe), Elbeuf. — Mme Macary, E. P. S. Saint-Gaultier, professeur d'anglais (4e classe), Falaise. — Mme Laudu (Excideuil), professeur-adjoint (5e classe) [lettres et anglais] Saint-Gaultier. — Mme Manuel (Cannes), professeur d'anglais (5e classe) Edgar-Quinet à Marseille. — Mlle Azemard (en congé), professeur d'anglais (6e classe) à Aix-les-Bains. — Mlle Chalard (en congé), professeur d'anglais (5e classe), La Rochelle (emploi nouveau). — Mlle Taboureau (Hirson), professeur d'anglais (3e classe), Nancy. — Mlle Sempé (Chinon), professeur d'anglais

(4e classe), Hirson. — Mme Bontemps (née Hudelot) (Epinal), professeur d'allemand (6e classe), Chaumont. — Mlle Thénard (en congé), professeur d'anglais (5e classe), Chinon. — Mlle Hallé, Mamers, professeur d'anglais (5e classe), à Mayenne. — Mlle Gérard, maîtresse auxiliaire d'anglais (Saint-Etienne), C. A. (anglais), déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), à la dite école. — Mlle Poissonnié (Bayonne), C. A. (anglais), déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais) d'Exideuil. — Mme Birmann, institutrice-adjointe (Aix-les-Bains) (anglais), C. A., déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), Cannes. — Mme Gonnet, institutrice intérimaire (Toulouse), C. A. d'anglais, déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), Rodez. — Mlle Baigue, institutrice intérimaire (Die) C. A. (anglais), déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), Saint-Maixent. — Mlle Darrière, chargée de cours collège Mauriac, C. A. d'anglais, déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), Villefranche-de-Rouergue. — Mme Trobas, déléguée (lycée Nantes), C. A. P. N., est déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), Nantes. — Mlle Lauraint, chargée de cours collège Sillé-le-Guillaume, C. A. (anglais), déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), Saulieu. — Mme Vigné, institutrice intérimaire (Montélimar), C. A. (anglais), déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), Montélimar. — Mlle Feuillat, institutrice intérimaire Bourges, C. A. d'anglais, déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais) Bléneau. — Mlle Husson, ex-institutrice chargée de cours au collège de Salins, C. A. (allemand), institutrice-adjointe (lettres et allemand), Salins. — Mlle Kron, institutrice-adjointe E. P. S. (Commercy, C. A. (allemand), professeur d'allemand (5e classe). — Mlle Petitcolas (Belfort) professeur (5e classe) [lettres et allemand], Nancy. — Mlle Combes (Renée), professeur intérimaire, lycée de Cahors, licenciée ès lettres (anglais), déléguée, professeur (lettres et anglais), Brioude. — Mlle Cuisson (Jeanne, Andrée), maîtresse auxiliaire d'anglais (Saint-Etienne), C. A. (anglais), déléguée, institutrice-adjointe (lettres et anglais), Thiers. — Mlle Mosbacher, institutrice-intérimaire (Bruay), C. A. (anglais), déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), Mamers. — Mlle Bouriel, institutrice intérimaire (Ussel), C. A. (anglais), déléguée institutrice-adjointe (lettres et anglais), Valognes. — Mlle Larab (Yamina), institutrice (Alger), C. A. (arabe), est déléguée institutrice-adjointe (lettres et arabe), à Mascara. — Mme Bera, née Larsonneur (Flers), pourvue de la licence ès lettres, C. A., déléguée (allem.), déléguée prof. (let. et allem.), Rethel. — Mlle Passard (Bourg-de-Péage), C. A. (ang.), déléguée, institutrice adjointe (let. et ang.), Largentière. — Mlle Corny, institutrice intérimaire (Lisieux), institutrice adjointe (lettres et anglais), Gondecourt.

Notes et Documents

Session spéciale des certificats d'aptitude. — Programme des concours d'agrégation. — Compositions données aux concours d'agrégation et aux certificats secondaire et primaire.

Certificat Secondaire

Les sessions spéciales prévues par l'arrêté du 18 juin 1919 pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (2e partie), et du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les lycées et collèges (aspirantes), s'ouvriront le lundi 11 avril 1920.

Les inscriptions des aspirantes seront reçues au secrétariat de chaque Académie, du 1er décembre 1919 au 1er février 1920.

Le nombre des candidates à recevoir au concours du certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes ne sera pas fixé à l'avance. Il ne pourra toutefois excéder les deux tiers des admissibles aux épreuves orales.

PROGRAMMES DES CONCOURS D'AGRÉGATION POUR 1920 (1)

Agrégation d'espagnol

I. QUESTIONS ET AUTEURS

1° La littérature autobiographique en Espagne.
1. Santa Teresa. — *Vida*, les dix premiers chapitres.
2. Torres y Villarroel. — *Vida*, trozos 1, 2, 3 y 4.
3. Azorin. — *Las confesiones de un pequeño filósofo. Infancia de Antonio Azorín.*

2° Lope de Vega et son temps.
1. *La Dorotea.* — Acte IV.
2. *Laurel de Apolo.* — Dédicace, prologue et les quatre premières silvas.

3° L'histoire nationale dans la littérature espagnole de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.
1. B. Pérez Galdós. — *Zaragoza.*
2. Eduardo Marquina. — *En Flandes se ha puesto el sol.*

II. AUTEURS SUPPLÉMENTAIRES

1. Antología de prosistas castellanos de R. Menéndez Pidal. — Les extraits de Alfonso el Sabio et de don Juan Manuel.
2. Garcilaso de la Vega. — *Eglogas primera y tercera.*
3. Cervantes. — *El licenciado Vidriera.*

(1) *Ces programmes arrêtés dès fin juillet 1919 par les présidents des jurys d'examen n'ont paru au bulletin de l'I. P. que le 6 octobre.*

III. AUTEUR LATIN

Ciceron. — *Pro Archia.*

Agrégation d'italien

I. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA CIVILISATION

1re Question. — L'Enfer de Dante ; la matière (éléments traditionnels, historiques, personnels) et la forme (composition, symbolisme, expression).

2e Question. — La décomposition de la Renaissance italienne de 1527 à 1600 : évolution politique (le régime despotique), religieuse (le Concile de Trente), littéraire (la doctrine classique, le Tasse) et artistique (Michel-Ange, les Vénitiens, les Bolonais).

3e Question. — Les influences étrangères en Italie de 1740 à 1789.

II. TEXTES POUR LES EXPLICATIONS ORALES

Virgile. — *Eneide*, l. VI, v. 295-336 et 417-627.

Dante. — *Inferno*, canti II, X, XXVI.

Michel-Ange. — *Poésie*, VI, LXXXIII, CIX (25, 36, 37, 49, 77, 82, 97, 101), CX, CXVIII, CXXVI, CLV et CLXIII (d'après les éditions C. Frey, Berlin, 1897, ou G. Amandola, Lanciano, 1911).

Lorenzino dei Médici. — *Apologia.* — P. Paruta. — *Orazione per i nobili Veniziani morti a Lepanto* (dans les *Oraziani scelte del secolo XVI*, ed. G. Lisio, Florence, Sansoni, p. 159-185 et 295-316).

T. Tasso. — *Gerusalemme liberata*, c. XII et XVI, st. 31-67.

Metastasio. — *La Clemenza di Tito*, atto III.

G. Baretti. — *Préfazione IIa alle tragedie di Pier Cornelio* (dans Baretti, *Prefazioni e polemiche*, Bari 1911, p. 45-55).

Goldoni. — *Pamela nubile.*

Parini. — *Il mattino*, v. 184-628 (ed. G. Mazzoni, Florence, Barbèra).

F. de Sanctis. — Cap. XVII (Torquato Tasso) de sa *Storia della letteratura italiana.*

Certificat d'aptitude secondaire

ESPAGNOL

1. Garcilaso de la Vega. — *Eglogas primera y tercera.*
2. Cervantes. — *El licenciado Vidriera.*
3. Lope de Vega. — *La Dorotea*, acte IV.
4. Torres y Vallarroel. — *Vida*, trozos 1, 2, 3 y 4.
5. B. Pérez Galdós. — *Zaragoza.*
6. Eduardo Marquina. — *En Flandes se ha puesto el sol.*
7. Azorín. — *Las confesiones de un pequeño filósofo. Infancia de Antonio Azorín.*

ITALIEN

Dante. — *Inferno*, c. II et X.

Lorenzino dei Medici. — *Apologia* (dans les *Orazioni scelte del scolo decimo sesto*, ed. Lisio, Florence, Sansoni, p. 159-185).

T. Tasso, *Gerusalemme liberata*, c. XII.

Galdoni. — *Pamela nubile.*

Parini. — *Il Mattino*, v. 184-628 (ed. G. Mazzoni, Florence, Barbèra).

A. Fogazzaro. — *Il mistero del Poeta.*

Certificat d'aptitude au professorat des classes élémentaires

ALLEMANDS

Prose. — Auerbach. — *Récits villageois de la Forêt Noire.* Ed. B. Lévy-Hachette, p. 1 à 117.

Poésie. — Gromaire. — *Deutsche Lyrik.* II. Teil ; p. 125 à la fin du volume.

AUTEURS ANGLAIS

Morceaux choisis des classiques anglais. — Vers et prose, par A. Baret ; 2e partie. (Librairie Garnier).

1. Prose. — De Gibbon à Macaulay inclusivement ; de la page 184 à 323.

2. Poésie. — Les extraits de Gray, Cowper et Wordsworth.

AUTEURS ESPAGNOLS

Poésie. — *Gaspar Nuñez de Arce. La Pesca.* (Madrid, libreria de Fernando Fé).

Prose. — *D. Mariano José de Larra (Figaro). Articulos de costumbres. Tomo segundo.* (Tome 15 de la *Biblioteca universal*), de la page 83 à la fin.

AUTEURS ITALIENS

Baretti. — *Scriti scelti* (édition Menghini, Florence, Sansoni), pages 67-105.

Carducci. — *Davanti San Guido. — Per la morte di Napoleone Eugenio. — Sogno d'estate. — Jaufré Rudel* (Antologia carducciana, Bologne, Zanichelli).

D'Annunzio. — *La Gioconda.*

AUTEURS ARABES

Madjâni-l-adab (édition de Beyrouth, chez Paul Geuthner, 13, rue Jacob, Paris, Tome I), de la page 89 à la page 136.

Les Mille et une Nuits (édition de Beyrouth, chez le même. Tome I), de la page 1 à la page 56.

PROGRAMMES DES CONCOURS DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN 1920

Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (1re partie) et concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure de Sèvres

LANGUE LATINE ET LANGUES VIVANTES

Examen écrit (Lettres)

Rédaction et version en langue étrangère ; — ou version latine.

NOTA : Sont autorisés les lexiques en langue étrangère et, pour la version latine, le dictionnaire latin-français.

Examen oral (Sciences et Lettres)

L'épreuve orale de langue étrangère comprend deux parties :

1° L'aspirante traduit un passage pris dans l'un des trois auteurs (deux poètes et un prosateur) qu'elle aura choisis elle-même parmi ceux qui sont énumérés ci-dessous ; elle commente ensuite en se servant de la langue étrangère ;

2° Elle lit à haute voix un texte tiré d'une revue ou d'un journal et elle le résume en se servant de la langue étrangère.

L'épreuve en langue latine comprend la traduction d'un texte latin tiré d'un auteur choisi par l'aspirante sur une liste publiée chaque année et, pour la section des lettres, des questions relatives à la grammaire et au vocabulaire du texte traduit.

Auteurs allemands

Gœthe. — *Campagne in Frankreich.*
Gœthe. — *Iphigenie auf Tauris.*
Schiller. — *Die Jungfrau von Orleans.*
Hoffmann. — *Meister Martin und seine Gesellen.*
Sigwalt. — *Realistische Periode* (extraits de prose et de poésie).

Auteurs anglais

Shakespeare. — *Twelfth Night* ou *Macbeth.*
Milton. — *Paradise Lost*, Books I, II.
Sheridan. — *The School for Scandal.*
Jane Austen. — *Emma.*
Palgrave. — *Golden Treasury :* Poésies de Byron, Campbell, Coleridge, Keats, Shelley (1).
Tennyson. — *Lancelot and Elaine.*
Ruskin. — *The Ruskin Reader* (Allen).
Hawthorne. — *The House of the Seven Gables.*

Auteurs espagnols

Lope de Rueda. — *Las aceitunas* (édit. de la Biblioteca Universal, t. 168).
Lope de Vega. — *La más prudente venganza* (édit. de la Biblioteca Universal, t. 73).
Tirso de Molina. — *El vergonzoso en palacio* (édit. de la Biblioteca Universal, t. 145).
Baltasar del Alcázar. — *Una cena* (dans *las Cien mejores poesías liricas*, édit. Perche).
Espronceda. — *Canto a Teresa* (dans *las Cien mejores poesías liricas*, édit. Perche).
Ramon D. Perés. — *Musgo.*
Azorin. — *Lecturas españolas* (édit. Nelson).

Auteurs italiens

I Fioretti di San Francesco, chap. 20, 21 et 22.
Dante. — *Divina Commedia*, canto XIII, *Episodio dei Suicidi*, jusqu'au vers 108.
Nievo. — *Confessione d'un Ottogenario :* Les deux chapitres.
Carducci. — *Ode per la morte d'Eugenio Napoleone ; Il canto dell' Amore* (Antologia Carducciana di Mazzoni).
Fucini. — *Le veglie di Neri : Fiorella ; Scampagnata : Dolci Ricordi.*
Rovetta. — *Il Romanticismo.*

Auteurs latins

Cicéron. — *Extraits des œuvres morales* (édit. Thomas, Hachette) : *Tusculanes*, p. 81 à 139.
César. — *Commentaires* (l. VII).
Virgile. — *Énéide* (l. II).
Ovide — *Morceaux choisis des Métamorphoses* (édit. Lejay, A. Colin) : l. II, p. 96 à 116 ; l. V, p. 143 à 157 ; l. XII, XIII et XIV, p. 223 à 282.

(1) Ces extraits doivent être considérés comme formant ensemble un des ouvrages de poésie entre lesquels les candidates peuvent choisir.

Certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire des jeunes filles (2e partie)

Auteurs allemands

Lessing. — *Nathan le Sage* (édit. Reclam).
Gœthe. — *Die Novelle* (édit. Cotta).
Deutsche Lyrik, recueil publié par M. Gromaire (Armand Colin, édit.), tome II : Storm ; Hebbel.
Ebner Eschenbach. — *Ein Buch für die Jugend.*

Auteurs Anglais

Shakespeare. — *Love's Labour's Lost.*
Mrs. E. B. Browning. — *Aurora Leigh.*
R. L. Stevenson. — *Travels with a donkey through the Cevennes.*
H. G. Wels. — *Joan and Peter*, vol. I (édit. Conard).

Auteurs italiens

I fioretti di San Francesco d'Assisi (I-X).
Dante. — *Inferno*, I, II, XIII.
Fucini. — *Le veglie di Neri.*
Pascoli. — *Poesie*, I *(Myricæ) : Il giorno dei Morti ; Romagnas ; Il Castagno.*

Auteurs espagnols

Fernando de Herrera. — *Por la vitoria de Lepanto* (dans les *Cien mejores poesias liricas*, édit. Perche).
Cervantes. — *La ilustre fregona*, édit. Dubois (chez Garnier).
Moratin. — *La comedia nueva*, édit. Oroz (chez Garnier).
Perez Galdos. — *Miau.*

Auteurs latins

César. — *Guerre des Gaules*, livre VII, chap. I-XIII ET LXIII ET XC.
Virgile. — *Enéide*, livre IX, 1-502.
Horace. — *Odes*, livre II : 2. 3, 6, 7, 10, 14, 15, 16.
Tacite. — *La Germanie*, I-XXVII.

PROGRAMME POUR 1920 DU CERTIFICAT D'APTITUDE AU PROFESSORAT DES ECOLES NORMALES, DES ECOLES PRIMAIRES SUPÉRIEURES (1re PARTIE) ET DU CONCOURS D'ADMISSION AUX ECOLES NORMALES SUPÉRIEURES DE ST-CLOUD ET DE FONTENAY..

Auteurs étrangers

Auteurs allemands

Heine. — *Extraits* par Sucher, chez Hachette, pages 26 à 92.
Deutschland. Extraits de romans et de nouvelles en allemand, par L. André, chez Hachette, page 3 à 35, 195 à 255, 292 à 313.

Auteurs anglais

Palgrave. — *The Children's Treasury of Lyrical Poetry* : Poems of Wordsworth, Coleridge and Tennyson.
G. Eliot. — *Silas Marner* (édit. Hachette).

Auteurs espagnols

P. Antonio de Alarcón. — *El sombrero de tres picos.*
Bretón de los Herreros. — *Múerete y verás.*

Auteurs italiens

Foscolo. — *Ultime lettere di Jacopo Ortis.*

Manzoni. — *Adelchi.*

Auteurs arabes

Desparmet. — *Enseignement de l'arabe dialectal d'après la méthode directe.* 1re et 2e périodes (Jourdan, Alger).

Belkasem ben Sedira. — *Cours de littérature arabe;* textes extraits du « Mostratef » et des « Mille et une Nuits » (Jourdan, Alger).

J. Jourdan. — *Cours normal et pratique d'arabe vulgaire, dialecte tunisien,* 1re et 2e années (Tunis, Imprimerie nationale, 57, Souk el-Bllat).

De Aldecoa. — *Cours d'arabe marocain,* 2e année (Paris, Challamel, 17, rue Jacob).

Certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue espagnole dans les lycées et collèges (juillet 1919)

THÈME

Pour la comédie, qui doit être la représentation de la vie ordinaire, nous l'avons tournée tout à fait sur la galanterie, à l'exemple des Espagnols ; sans considérer que les anciens s'étaient attachés à représenter la vie humaine, selon la diversité des humeurs ; et que les Espagnols, pour suivre leur propre génie, n'avaient dépeint que la seule vie de Madrid, dans leurs intrigues et leurs aventures.

J'avoue que cette sorte d'ouvrage aurait pu avoir dans l'antiquité un air noble et je ne sais quoi de plus galant ; mais c'était plutôt le défaut de ces siècles-là que la faute des auteurs. Aujourd'hui la plupart de nos poètes savent aussi peu ce qui est des mœurs, qu'on savait en ce temps-là ce qui est de la galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'avares, de prodigues, d'humeurs douces et accommodées à la société, de naturels chagrins et austères. Comme si la nature était changée, et que les hommes se fussent défaits de ces divers sentiments, on les représente tous sous un même caractère, dont je ne sais point la raison ; si ce n'est que les femmes aient trouvé, dans ce siècle-ci, qu'il ne doit plus y avoir au monde que des galants.

Nous avouerons bien que les esprits de Madrid sont plus fertiles en invention que les nôtres ; et c'est ce qui nous a fait tirer d'eux la plupart de nos sujets, lesquels nous avons remplis de tendresses et de discours amoureux, et où nous avons mis plus de régularité et de vraisemblance. La raison en est qu'en Espagne, où les femmes ne se laissent presque jamais voir, l'imagination du poète se consomme aux moyens ingénieux de faire trouver les amants en même lieu ; et en France, où la liberté du commerce est établie, la grande délicatesse de l'auteur est employée dans la tendre et amoureuse expression des sentiments...

Pour la régularité et la vraisemblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles se trouvent moins chez les Espagnols que chez les Français. Comme toute la galanterie des Espagnols est venue des Maures, il y reste je ne sais quel goût d'Afrique, étranger des autres nations et trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la justesse des règles. Ajoutez qu'une vieille impression de chevalerie errante, commune à toute l'Espagne, tourne les esprits des cavaliers aux aventures bizarres.

SAINT-ÉVREMONT.

VERSION

Une Conversation de Don Lolo avec sa nièce Pepita.

PERSONAJES

PEPITA REYES.

DON LOLO, *bastante viejo, pero retocado y con pretensiones. Viste de americana y hongo, y usa piel al cuello y paños de goma.*

DON LOLO. — Hola, pitusa. ¡ Qué día, chica, qué dia !... Este otoño de Madrid es una primavera andaluza. Bueno ; hoy se conoce que allá arriba están de gaudeamus y el sol ha tomado unas copas : si, porque nunca lo he visto más alegre. [*Quítase el hongo, la piel y los puños de goma...*] ¡ Qué falta me está haciendo un sombrero !... Este pobre ya no puede con más café.

PEPITA. — Anoche viniste cuando clareaba, don Lolo.

DON LOLO. — No tanto, sobrina ; me recogí tarde, pero no tanto. Estuve en el Real, viendo salir al público. Era función de gala, y yo no podía perder eso. ¡ Chica, qué mujeres ! ¡ qué lujo ! Me transporté á mis buenos tiempos. Saludé á la Infanta ; pero me parece que no me vió.

PEPITA. — Don Lolo, tú siempre estás hablando de tus buenos tiempos, y á mí me da el corazón que son las ganas. Mientes lo que puedes.

DON LOLO. — ¿ Por lo de la Infanta lo dices ? Pues no eches en saco roto que me estima y que me ha concedido varias audiencias. Pronto serán sus días, y no seré yo quien deje de firmar en el álbum.

PEPITA. — Si ; porque si nota la falta se va á picar. ¿ Echaste al correo la carta que te di ?

DON LOLO. — No, chica, no he estado de humor. Y he pasado por veintitrés estancos lo menos. Pero basta que lleven en si las cosas sombra de obligación, para que mi libre voluntad las rechace. Soy el soberano de mi mismo.

PEPITA. — Lo que eres un soberano vago. En tu vida has hecho más que pasearte, don Lolo... ¿ Adónde has ido esta mañana ?

DON LOLO. — ¡ Uh !... No me he dado punto de reposo. He visto la parada en Palacio, que me gusta mucho ; he oído media misa en San Francisco el Grande y en las Calatravas el resto ; he visto entarugar la calle del Barquillo — ¡ qué mal lo hacen ! — he visto regar la del Saúco, hoy Prim — por cierto que lo encharcan todo y voy á tener que comprarme unos chanclos do goma ; — he mediado en Recoletos en una disputa entre un golfo y un guardia — tenía razón el golfo ; — he visto pasar por el Prado el batallón de Cazadores de Madrid... [*Tararea marchando con cierta marcialidad cualquier paso doble :*] Ta ta chin na, ta ta chin na... Y por último he visto una boda de esas de café popular, en la que la novia era más fea quel el novio ; como siempre... ¡ Con que si te parece que he perdido la mañana !... [*Cantando :*]

¡ Qué hermosa es la vida
Que el cielo nos dío !...

PEPITA. — Don Lolo, estás más loco que un cohete.

SERAFÍN Y JOAQUÍN ÁLVAREZ QUINTERO.

COMPOSITION FRANÇAISE

Vous connaissez l'Espagne pour y avoir voyagé et pour avoir lu beaucoup d'ouvrages espagnols ou relatifs à l'Espagne. Vous avez noté que la nature et l'histoire y ont marqué des régions bien distinctes (Castille, Manche, Aragon, Catalogne, Andalousie, Galice, Asturies, etc.). Parmi ces régions, quelle est celle que vous préférez ? Indiquez les traits caractéristiques de la région préférée.

COMPOSITION EN LANGUE ESPAGNOLE

Ha llegado a ser opinión clásica, al tratar de España, la de que los Pirineos bastaron a separar a esta nación del movimiento intelectual de Europa, obedeciendo a este aislamiento algunos de sus caracteres peculiares. Impugnando este parecer tradicional, un erudito contemporáneo sostiene que, así como los Pirineos no fueron nunca una barrera en lo político y en lo lingüístico, — pues en repetidos casos no detuvieron las invasiones, ni se deja de hablar catalán y vascuence en ambas vertientes, y el habla aragonesa se diferenciaba más, en lo antiguo, del castellano que del dialecto gascón o bearnès, — no lo fueron tampoco en lo que atañe a las ideas ni en lo literario. — Discutir estos dos juicios opuestos.

Certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue italienne

THÈME

Venise en 1834

La vie est encore si facile à Venise ! La nature si riche et si exploitable ! La mer et les lagunes regorgent de poissons et de gibier : on pêche en pleine rue assez de coquillages pour nourrir la population. Les jardins sont d'un excellent revenu : il n'est pas un coin de cette grasse argile qui ne produise généreusement en fruits et en légumes plus qu'un champ en terre ferme. De ces milliers d'isolettes dont la lagune est semée, arrivent tous les jours des bateaux remplis de fruits, de fleurs et d'herbages si odorants qu'on en sent la trace parfumée dans la vapeur du matin. La franchise du port apporte à bas prix les denrées étrangères ; les vins les plus exquis de l'Archipel coûtent moins cher à Venise que le plus simple ordinaire à Paris. Les oranges arrivent de Palerme avec une telle profusion que le jour de l'entrée du bateau sicilien dans le port on peut acheter dix des plus belles pour quatre ou cinq sous de notre monnaie.

La vie animale est donc le moindre sujet de dépense à Venise, et le transport des denrées se fait avec une aisance qui entretient l'indolence des habitants. Les provisions arrivent par eau jusqu'à la porte des maisons ; sur les ponts et dans les rues pavées passent les marchands au détail. L'échange de l'argent avec les objets de consommation journalière se fait à l'aide d'un panier et d'une corde. Ainsi toute une famille peut vivre largement sans que personne, pas même le serviteur, sorte de la maison.

Quelle différence entre cette commode existence et le laborieux travail qu'une famille seulement à demi pauvre est obligée d'accomplir chaque jour à Paris pour parvenir à dîner plus mal que le dernier ouvrier de Venise ! Quelle différence aussi entre la physionomie préoccupée et sérieuse de ce peuple qui se heurte et se presse, qui se crotte et se fait jour avec les coudes dans la cohue de Paris, et la démarche nonchalante de ce peuple vénitien qui se traîne en chantant et en se couchant à chaque pas sur les dalles lisses et chaudes des quais !

Georges Sand (*Lettre d'un voyageur*).

VERSION

Morte di Guidubaldo, Duca d'Urbino

Urbino, a' 10 di giugno, 1508.

A M. Vincenzo Quirino, a Vinegia.

Erasi il povero signore ridotto in ultima magrezza e debollezza ; pure perchè di possente complessione il vedevano essere i medici, d'alcuni accidenti avuti poco innanzi, che fecero ognuno dubitare della sua vita, essendosi esso riscosso, non si temea che morisse, ed

attendevasi a ristorarlo ; quando, sopraggiunto da un grave parosismo che gli indebolí la virtù, in due giorni pervenne a quel passo ad quale ognuno una volta perviene. Avea egli per addietro, dalla strema unzione in fuori, presi divotissimamente tutti quegli ordini che a santo cristiano si convengono. Perchè sentendozi già vicino al morire, chiese di bocca sua ancor quella ; ed ebbela. Appresso la quale, avendo egli sempre accanto a sè la signora Duchessa, tra'l signor Prefetto ed i suoi più cari de' quali l'albergo era ripieno, vedendosi e sentendosi raccomandar l'anima da vescovi ed altri sacerdoti, co' lumi accesi e con tutti gli apparecchi che a quella ora ed a quelle cerimonie facean mestiero, la mano sotto la destra gota egli stesso adagiandosi, quasi preparandosi all' eterno sonno, quetissimo e senza alcun segno di morte o pure d'affanno, come gli altri sogliono, agli undici di maggio, alle ore cinque della notte, egli di questa vita pass, lasciando opinione in ciascuno che con miglior disposizione e grandezza d'animo e con maggior tranquillità e più santamente morire non si possa, che morisse egli.

Cosí ebbe fine la vita del più raro principe, con pace di tutti gli altri, della nostra età. Il quale, come che in molt cose poco avventuroso e poco fortunato fosse, in una si puo veramente dire che sia stato fortunatissimo e felicissimo sopra quanti grandi uomini vissero e morîr giammai, e cio fu in moglie. La quale non men pietosa e valorosa, anzi maravigliosa, a tutto 'l mondo nella morte del marito s'è dimostrata, che in vita si dimostrasse, venti anni continui che ella dimoro seco. Avea la infelice donna, incontanente che fu da' medici la vita del marito sfidata, fatto sí dolorosi pianti senza mai punto nè giorno nè notte riposarsi, che parea che dovesse muovere a piagnere i sassi medesimi della camera, dov'ella piangea. Non potea occhio alcuno mirarla, che asciutto si rimanesse nè orecchio udirla, il cui cuore non si sentisse della pietà acerbissimamente venir meno.

P. Bembo.

COMPOSITION FRANÇAISE

SUR UNE QUESTION GÉNÉRALE DE MORALE OU DE LITTÉRATURE

Si le moi est haïssable, comme l'a dit Pascal, comment s'explique le succès du genre autobiographique ? — Prendre les exemples dans la littérature italienne.

COMPOSITION EN LANGUE ITALIENNE

Come si svolse il pessimismo leopardiano ?

SESSION SPÉCIALE D'OCTOBRE 1919

Agrégation d'allemand

Version

Der verrückte Stil

Unter moderner Kunst versteht (und verstand jeweilen) der ruhige Staatsbürger gewöhnlich die Verrücktheit einer gewissen Jugend, der er Gottseidank nicht angehört. Die Krise, unter der eine neue Kunstepoche vom Zeitgeist geboren wird, scheint ihm viel weniger eine geistige Revolution als der Originalitätswahnsinn einiger Kliquen, die das bewährte Gut der Klassik nach herostratischem Rezept zerstören wollen. Einige grosse Namen werden wie Keulen geschwungen : mit Rubens, Goethe oder Beethoven — die Namen allein genügen — erschlägt man ohne jegliches Prozessverfahren den Jünger irgend einer Richtung, deren Firma auf -ismus ausgeht. Vor zwanzig Jahren war es der Naturalismus und heute ist es der Expressionismus, der eine synonyme Bezeichnung für alles Widersinnige, Unschöne und

Verrückte geworden ist. Dieses Renommee offizieller Verrücktheit der modernen Kunst stammt zunächst aus dem Schaudern vor den exzentrischsten Kunstleistungen, die sehr häufig gerade von den weniger begabten Mitläufern einer Richtung vollbracht werden, um den Mangel an geistiger Originalität durch verblüffende Harlekinaden wettzumachen. Es stammt aber ebenso aus der Verwirrung des schwach gewordenen Publikums vor der Mannigfaltigkeit der Erscheinungsformen der zehntausend bestialischen Meisterwerke, die jährlich auf es losgelassen werden unter den anfeuernden Programmrufen der schreibenden Kulturbändiger.

Die einigermassen kunstgebildete Menge sieht an früheren Kunstwerken die stilistische Zusammengehörigkeit : im Anblick eines Spitzbogens oder einer abgehungerten Heiligenplastik konstatiert sie « Gotik », und reagiert vor einem spiralig gewundenen, etwas dicklichen Engel mit « Barock » ; vor einem ordentlichen Wechsel von zwei bis vier Akkorden im Verwandtschaftsbereiche einer Tonart spricht sie von « klassischer » Symphonik, und sie empfindet bei Richard Straussens « Sinfonia domestica » sofort und blitzklar die kulturelle Nötigung zu einer Schandrede über die Absichten der sogenannten « Programmmusik », der der Komponist gleich einem Moloch sein häusliches Glück mit Kunst und Kind und Kegel ruchlos opfere. Fünfüssige Jamben jedoch in Verbindung mit einer Begebenheit aus Beckers oder Schlossers Weltgeschichte genügen zu der überzeugenden Beruhigung, dass man vor einem Drama gesicherten Stiles stehe, und man stammelt « Weimar ! » — ohne jeden politischen Nebensinn.

So einfach liegen die Dinge in der unmittelbarsten Gegenwart nicht. Man erkennt die Formel des Expressionismus nicht, und daher ist er verrückt. Man sieht zwar die stilistische Gemeinsamkeit zwischen dem gotischen Giotto und dem barocken Michelangelo auch nicht ein, aber die Formel « Renaissance » hat beide nun einmal unter einen Hut gebracht. Beim Expressionismus aber scheint das einzige Gemeinsame an seinen Kunstwerken nur das der Allgemeinheit Unverständliche. Als « Stil der Unverständlichkeit » darf wohl aber eine Richtung, die nun seit Jahren fast alle jungen Begabungen mit sich reisst, nicht in die Kunstgeschichte eingehen und ihren Platz neben Antike, Renaissance, Klassik und Romantik beanspruchen. Es muss einen anderen Generalnenner für diese Kunst geben.

Bernhard DIEBOLD.

THÈME

Prière aux Blés

Blés qui dites au vent des choses à voix basse,
Blés, nés d'un geste large et pur comme un beau vers,
Blés qui, pour fêter Juin, roi des plaines, qui passe,
Dégainez vos épis comme des sabres verts ;

Blés, cheveux blonds du sol où la brise aux doigts grêles
Joue ainsi qu'une main aux boucles de l'aimé,
Blés crépitant, la nuit, de chants de sauterelles
Comme un front où bourdonne un poème enflammé ;

Vous le brocart vivant dont le coteau se pare
Comme un autel sonore où Dieu trône et sourit ;
Vous en qui l'avenir ténébreux se prépare,
Blés qui serez le pain, et la chair, et l'esprit.

Blés : vigueur de l'époux ; blés : beauté de l'amante ;
Blés : muscles des soldats ; blés : rêves des penseurs ;
Froments où la patrie auguste s'alimente
Comme sur des seins lourds de mère aux bras berceurs ;

Voyez : le soir vermeil courbe les fils des Gaules !
Leur pied poudreux titube au seuil des temps nouveaux,
Car vingt siècles de gloire oppressent leurs épaules
Comme des aigles noirs repus de leurs cerveaux.

Blés, nos enfants ont mal aux nerfs, ont froid à l'âme ;
Ils ont besoin d'amour, d'espoir et de santé.
Oh ! donnez-leur la force ! infusez-leur la flamme
Que verse à vos épis l'urne d'or de l'été !

Prenez au ciel tous les rayons pour leurs cervelles !
Prenez, pour leurs poumons, tous les parfums aux vents !
Et que le sang des morts puisé par vos javelles,
Refleurisse en vertus dans le cœur des vivants !

Blés, qu'ils aient les yeux clairs, le front haut, le cœur brave !
Blés, que leur main soit probe et leur bras redouté
Pour qu'en ce monde obscur où la haine s'aggrave,
Dieu fasse encore par eux ses gestes de clarté !

Et les aïeux dissous, tressaillant d'espérance,
Vous crieront, de leur tombe, un merci glorieux ;
Et vous verrez, dans vos bleuets, ô blés de France,
La bénédiction posthume de leurs yeux.

Jean Rameau,
La lyre haute.

Dissertation allemande

Die Weltanschauung der « schönen Seele » und die des Oheims in Goethes *Bekenntnissen einer schönen Seele.*

Dissertation française

Hebbel écrit à propos de son *Herodes und Mariamne :*

« Ich habe mich dem mir gesteckten Ziel, einmal eine Tragödie unbedingtester Notwendigkeit zu schreiben, um einen guten Schritt genähert. » (*Tagebuch*, III, 4334).

« Ich will in diesem Stück durchaus Nichts abhängig machen von Stimmungen und Entschlüssen, die nur auch relativ begründet in den Charactern und den Verhältnissen, so, aber auch anders sein können ; es soll sich zu dem, was sich darin ereignet, ein Jeder, der Mensch ist, bekennen müssen, selbst zu dem Entschluss des Herodes, aus dem Alles entspringt, un der nicht blos mysteriös zu sein scheint, mysteriös in dem Sinn, dass er aus dem unentzifferbaren Urgrund der Persönlichkeit aufsteigt, sondern geradezu phantastisch. » (*An Rötscher*, 22. Dez. 1847).

Dans quelle mesure sa tragédie de *Herodes und Mariamne* donne-t-elle raison à ces assertions ?

Agrégation d'Anglais

VERSION ANGLAISE

I

O, that you were yourself ! but, love, you are
No longer yours than you yourself here live :
Against this coming end you should prepare,
And your sweet semblance to some other give.
So should that beauty which you hold in lease
Find no determination : then you were

Yourself again, after yourself's decease,
When your sweet issue your sweet form should bear.
Who lets so fair a house fall to decay,
Which husbandry in honour might uphold
Against the stormy gusts of winter's day
And barren rage of death's eternal cold ?
O ! none but unthrifts : — Dear my love, you know
You had a father ; let your son say so.

II

Not from the stars do I my judgment pluck ;
And yet methinks I have astronomy ;
But not to tell of good or evil luck,
Of plagues, of dearths, or seasons' quality :
Nor can I fortune to brief minutes tell,
Pointing to each his thunder, rain and wind ;
Or say, with princes if it shall go well,
By oft predict that I in heaven find :
But from thine eyes my knowledge I derive,
And (constant stars) in them I read such art
As truth and beauty shall together thrive,
If from thyself to store thou would'st convert :
Or else of thee this I prognosticate,
Thy end is truth's and beauty's doom and date.

III

When I consider every thing that grows
Holds in perfection but a little moment ;
That this huge state presenteth nought but shows
Whereon the stars in secret influence comment ;
When I perceive that men as plants increase,
Cheer'd and check'd even by the self-same sky,
Vaunt in their youthful sap, at height decrease,
And wear their brave state out of memory ;
Then the conceit of this inconstant stay
Sets you most rich in youth before my sight
Where wasteful time debateth with decay
To change your day of youth to sullied night ;
And, all in war with time, for love of you,
As he takes from you, I engraft you new.

IV

But wherefore do not you a mightier way
Make war upon this bloody tyrant, Time ?
And fortify yourself in your decay
With means more blessed than my barren rhyme ?
Now stand you on the top of happy hours ;
And many maiden gardens, yet unset,
With virtuous wish would bear you living flowers,
Much liker than your painted counterfeit :
So should the lines of life that life repair
Which this, Time's pencil, or my pupil pen,
Neither in inward worth, nor outward fair,
Can make you live yourself in eyes of men.
To give away yourself, keeps yourself still ;
And you must live, drawn by bour own sweet skill.

Shakespeare.

Thème anglais

Les Bords du Tibre le soir

La promenade préférée de Pierre devint bientôt le nouveau quai du Tibre, devant l'autre façade du palais Boccanera. Il n'avait qu'à descendre le vicolo, l'étroite ruelle, et il débouchait dans un lieu de solitude, où les choses l'emplissaient d'infinies pensées. Le quai n'était pas achevé, les travaux semblaient même abandonnés complètement, c'était tout un chantier immense, encombré de gravats, de pierres de taille, coupé de palissades à demi rompues et de baraques à outils dont les toits s'effondraient. Sans cesse le lit du fleuve s'est exhaussé, tandis que les fouilles continuelles ont abaissé le sol de la ville, aux deux bords. Aussi était-ce pour la mettre à l'abri des inondations qu'on venait d'emprisonner les eaux dans ces gigantesques murs de forteresse. Et il avait fallu surélever les anciennes berges à un tel point que, sous l'abri de son portique, la terrasse du petit jardin des Boccanera, avec son double escalier où l'on amarrait autrefois les bateaux de plaisance, se trouvait en contre-bas, menacée d'être ensevelie et de disparaître, quand on achèverait les travaux de voirie. Rien encore n'était nivelé, les terres rapportées restaient là telles que les tomberaux les déchargeaient, il n'y avait partout que des fondrières, des éboulements, au milieu des matériaux laissés à l'abandon. Seuls des enfants misérables venaient jouer parmi ces décombres où le palais s'enfonçait, des ouvriers sans travail dormaient lourdement au grand soleil, des femmes étendaient leur pauvre lessive sur les tas de cailloux. Et, cependant, c'était pour Pierre un asile heureux, de paix certaine, inépuisable en songeries, lorsqu'il s'y oubliait pendant des heures à regarder le fleuve, et les quais, et la ville, en face, aux deux bouts.

Dès huit heures, le soleil dorait la vaste trouée de sa lumière blonde. Quand il regardait là-bas, vers la gauche, il apercevait les toits lointains du Transtévère, qui se découpaient, d'un gris bleu noyé de brume, sur le ciel éclatant. Vers la droite, le fleuve faisait un coude au delà de l'abside ronde de Saint-Jean des Florentins, les peupliers de l'hôpital du Saint-Esprit drapaient sur l'autre rive leur verdoyant rideau, laissant voir, à l'horizon, le profil clair du château Saint-Ange. Mais, surtout, il ne pouvait détacher les yeux de la berge d'en face, car un morceau de la très vieille Rome y était demeuré intact. Du pont Sisto au pont Saint-Ange, en effet, se trouvait, sur la rive droite, la partie des quais laissée en suspens, dont la construction devait achever, plus tard, de murer le fleuve entre les deux colossales murailles de forteresse, hautes et blanches. Et c'était en vérité une surprise et un charme que cette extraordinaire évocation des anciens âges, cette berge chargée de tout un lambeau de la vieille ville des papes. Sur la rue de la Lungara, les façades uniformes avaient dû être rebadigeonnées ; mais, ici, les derrières des maisons, qui descendaient jusque dans l'eau, restaient lézardés, roussis, éclaboussés de rouille, patinés par les étés brûlants, comme d'antiques bronzes.

Emile ZOLA. *Rome.*

Dissertation anglaise

Compare Wordsworth's with Spencer's notions of natural data and influences in education.

Dissertation française

Qui de Ben Jonson ou de Shakespeare vous paraît le meilleur initiateur à l'histoire romaine ?

Agrégation d'espagnol

THÈME ESPAGNOL

Un quidam délibéra de surprendre ma maison et moi. Son art fut d'arriver seul à ma porte, et d'en presser un peu instamment l'entrée. Je le connaissais de nom, et avais occasion de me fier de lui, comme de mon voisin et aucunement mon allié. Je lui fis ouvrir comme je fais à chacun. Le voici tout effrayé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entretint de cette fable : « Qu'il venait d'être rencontré à une demi-lieue de là, par un sien ennemi, lequel je connaissais aussi, et avais ouï parler de leur querelle ; que cet ennemi lui avait merveilleusement chaussé les éperons et qu'ayant été surpris en désarroi et plus faible en nombre, il s'était jeté à ma porte à sauveté : qu'il était en grand'peine de ses gens, lesquels il disait tenir pour morts ou pris ». J'essayai tout naïvement de le conforter, assurer, et refreschir. Tantôt après, voilà quatre ou cinq de ses soldats, qui se présentent en même contenance et effroi, pour entrer, et puis d'autres encore après, bien équipés et bien armés, jusqu'à vingt-cinq ou trente, feignant avoir leur ennemi aux talons. Ce mystère commençait à tâter mon soupçon. Je n'ignorais pas en quel siècle je vivais, combien ma maison pouvait être enviée, et avais plusieurs exemples d'autres de ma connaissance, à qui il était mésadvenu de même. Tant y a, que trouvant qu'il n'y avait point d'acquêt d'avoir commencé à faire plaisir, si je n'achevais, et ne pouvant me défaire sans tout rompre, je me laissai aller au parti le plus naturel et le plus simple, comme je fais toujours, commandant qu'ils entrassent. Aussi à la vérité, je suis peu défiant et soupçonneux de ma nature. Je penche volontiers vers l'excuse, et l'interprétation plus douce. Je prends les hommes selon le commun ordre, et ne crois pas ces inclinations perverses et dénaturées, si je n'y suis forcé par grand témoignage, non plus que les monstres et miracles. Et suis homme en outre qui me commets volontiers à la Fortune et me laisse aller à corps perdu entre ses bras. De quoi jusqu'à cette heure j'ai eu plus d'occasion de me louer que de me plaindre. Et l'ai trouvée et plus avisée et plus amie de mes affaires que je ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquelles on peut justement nommer la conduite difficile ou, qui voudra, prudente. De celles-là même ; posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous...

Ceux-ci se tinrent à cheval en ma cour ; le chef avec moi dans ma salle, qui n'avait voulu qu'on établât son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il aurait eu nouvelles de ses hommes. Il se vit maître de son entreprise : et n'y restait sur ce point que l'exécution. Souvent depuis il a dit, car il ne craignait pas de faire ce conte, que mon visage et ma franchise lui avait arraché la trahison des poings. Il remonte à cheval, ses gens ayant continuellement les yeux sur lui, pour voir quel signe il leur donnerait, bien étonnés de le voir sortir et abandonner son avantage.

VERSION ESPAGNOLE

Es muy seria la prudencia, y la gravedad concilia veneración de dos extremos ; más seguro es el genio majestuoso. El que siempre está de burlas nunca es humbre de veras, y hay algunos que siempre lo están, tiénenlo por ventaja de discreción y le afectan ; que no hay monstruosidad sin padrino ; pero no hay mayor desaire que el continuo donaire. Su rato han de tener las burlas ; todos los demás las veras. El mismo nombre de sales está avisando cómo se han de usar. Hase de hacer distinción de tiempos, y mucho más de personas. El burlarse con otro es tratarle de inferior, y a lo más, de igual, pues se le aja el de coro y se le niega de la veneración.

Estos tales nunca se sabe cuándo hablan de veras, y así los igualamos con los mentirosos, no dándoles crédito a los unos por recelo de mentira, y a los otros de burla. Nunca hablan en juicio, que es tanto como no tenerle, y más culpable, porque no usar de él por no querer, más es que por no poder, y así no se diferencia de los faltos sino en ser voluntarios, que es doblada monstruosidad. Obra en ellos la liviandad lo que en los otros el defecto ; un mismo ejercicio tienen, que es entretener y hacer reír, unos de propósito, otros sin él.

Otro género hay aún más enfadoso por lo que tiene de perjudicial, y es de aquellos que en todo tiempo y con todos están de fisga. Aborrecibles monstruos, de quienes huyen todos más que del bruto de Esopo, que cortejaba a coces y lisonjeaba a bocados. Entre fisga y gracia van glosando la conversación, y lo que ellos tienen por punto de galantería es un verdadero desprecio de lo que los otros dicen, y no sólo no es graciosidad, sino una aborrecible frialdad. Lo que ellos presumen de gracia es un prodigioso enfado de los que tercian. Poco a poco se van empeñando hasta ser murmuradores cara a cara. Por decir una gracia os dirán un convicio, y éstos son de quien Cicerón abominaba, que por decir un dicho pierden un amigo o lo entibian ; ganan fama de decidores y pierden el crédito de prudentes. Pásase el gusto del chiste y queda la pena del arrepentimiento : lloran por lo que hicieron reír. Estos no se ahorran, ni con el más amigo ni con el más compuesto, y es notable que jamás se les ofrece la pruntitud en favor, sino en sátira ; tienen siniestro el ingenio.

Este, con otros defectos infelices, nace de poca sustancia y acompaña la liviandad. En hombres de gran puesto se censuran más, y, aunque los hace en algún modo gratos al vulgo por la llaneza, pone a peligro el decoro con la felicidad ; que como ellos no la guardan a los otros, ocasionan el recíproco atrevimiento.

DISSERTATION FRANÇAISE

En vous appuyant surtout sur les chapitres inscrits à votre programme, vous chercherez à expliquer et à justifier cette réflexion de Saint-Evremond : « De tous les livres que j'ai lus, *Don Quichotte* est celui que j'aimerais mieux avoir fait : il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût, sur toutes choses ».

DISSERTATION EN LANGUE ESPAGNOLE

¿ Cómo se explica la aceptación que tuvo el *auto sacramental* a mediados del siglo XVII ? ¿ Y por qué motivos vino a desaparecer en el siglo XVIII ?

Agrégation d'italien

THÈME ITALIEN

Flaubert écrivain

Obsédé par cette croyance absolue qu'il n'existe qu'une manière d'exprimer une chose, un mot pour la dire, un adjectif pour la qualifier et un verbe pour l'animer, il se livrait à un labeur surhumain pour découvrir, à chaque phrase, ce mot, cette épithète et ce verbe. Il croyait ainsi à une harmonie mystérieuse des expressions, et, quand un terme juste ne lui semblait point euphonique, il en cherchait un autre avec une invincible patience, certain qu'il ne tenait pas le vrai, l'unique.

Ecrire était donc pour lui une chose redoutable, pleine de tourments, de périls, de fatigues. Il allait s'asseoir à sa table avec la peur et le désir de cette besogne aimée et torturante. Il restait là, pendant des heures, immobile, acharné à son travail effrayant de colosse patient et minutieux qui bâtirait une pyramide avec des billes d'enfant.

Enfoncé dans un fauteuil de chêne à haut dossier, la tête rentrée

entre ses fortes épaules, il regardait son papier de son œil bleu, dont la pupille, toute petite, semblait un grain noir toujours mobile. Une légère calotte de soie, pareille à celle des ecclésiastiques, couvrant le sommet du crâne, laissait échapper de longues mèches de cheveux bouclés par le bout et répandus sur le dos. Une vaste robe de chambre en drap brun l'enveloppait tout entier ; et sa figure rouge, que coupait une forte moustache blanche aux bouts tombants, se gonflait sous un furieux afflux de sang. Son regard ombragé de grands cils sombres courait sur les lignes, fouillant les mots, chavirant les phrases, consultant les physionomies des lettres assemblées, épiant l'effet comme un chasseur à l'affût. Puis il se mettait à écrire lentement, s'arrêtant sans cesse, recommençant, raturant, surchargeant, emplissant les marges, traçant des mots en travers, noircissant vingt pages pour en achever une, et, sous l'effort pénible de sa pensée, geignant comme un scieur de long.

Quelquefois, jetant dans un grand plat d'étain oriental rempli de plumes d'oie soigneusement taillées la plume qu'il tenait à la main, il prenait la feuille de papier, l'élevait à hauteur du regard, et, s'appuyant sur un coude, déclamait d'une voix mordante et haute.

G. DE MAUPASSANT.

VERSION ITALIENNE

Giuochi di Armeggiare in Napoli

La nostra città, oltre a tutte l'altre italiche di lietissime feste abbondevole, non solamente rallegra i suoi cittadini o con le nozze o con li bagni o con li marini liti, ma, copiosa di molti giuochi, sovente or con uno, or con un altro letifica la sua gente : ma tra l'altre cose, nelle quali essa appare splendidissima, è nel sovente armeggiare. Suole adunque esser questa a noi consuetudine antica, poiché i guazzosi tempi del verno sono trapassati, e la primavera co' fiori e con le nuove erbette ha al mondo rendute le sue smarrite bellezze, essendo con questi i giovaneschi animi per la qualità del tempo accesi e più che l'usato pronti a dimostrare i loro disii, di convocare ne' dí più solenni alle logge dei cavalieri le nobili donne, le quali, ornate delle loro gioie più care, quivi s'adunano. Allora li nostri principi, sopra cavalli tanto nel correre veloci che, non che gli altri animali, ma i venti medesimi (qualunque più si crede festino) di dietro correndo si lasceriano, vengono, la cui giovanetta età, la speciosa bellezza e la virtù spettabile d'essi graziosi gli rende oltre modo a' riguardanti. Essi, di porpora e di drappi dalle indiane mani tessuti con lavori di vari colori e d'oro intermisti ed oltre a ciò soprapposti di perle e di care pietre vestiti, ed i cavalli coperti appariscono ; dei quali i biondi crini, penduli sopra i candidissimi omeri, da sottiletto cerchiello d'oro o da ghirlandetta di fronde novelle sono sopra la testa ristretti ; quindi la sinistra un leggerissimo scudo, e la destra mano arma una lancia, ed al suono delle trombe l'uno appresso l'altro, e seguiti da molti, tutti in cotal abito cominciano davanti le donne il giuoco loro, colui lodando più in esso il quale, con la lancia, più vicino alla terra con la sua punta, e meglio chiuso sotto lo scudo, senza muoversi sconciamente dimora correndo sopra il cavallo.....

Essendo adunque la lieta schiera due o tre volte, cavalcando con picciolo passo, dimostratasi a' circostanti, cominciavano i loro arringhi ; e diritti sopra le staffe, chiusi sotto gli scudi, con le punte delle lievi lance tuttavia ugualmente portandole quasi rasenti terra, velocissimi più che aura alcuna correvano i loro cavalli ; e l'aere risonante per le voci del popolo circostante, per li molti sonagli, per li diversi strumenti, e per la percossa del riverberante mantello del cavallo e di sè, a meglio ed a più vigoroso correr gli rinfrancava. E cosi tutti veggendoli, non una volta ma molte, degnamente ne' cuorí de' riguardanti si rendevano laudevoli. Quante donne, quale il marito, qual l'amante, quale lo stretto parente veggendo tra questi, vidi io

già più fiate sommissimamente rallegrare! certo assai, e non che esse, ancora le strane. Io sola, ancora che 'l mio marito vi vedessi, e con esso i miei parenti, dolente gli riguardava, Panfilo non veggendovi, e lui esser lontano ricordandomi. Io sola tra mille stromenti, tra mille allegrezze, ed in molte e varie maniere di feste, non posso la mia pena, non che dimenticare, ma solamente un poco alleviare. E posto che io alcuna volta a queste feste ed a somiglianti con infinto viso la celi, e dea sosta a' sospiri, la notte poi, o quale ora soletta trovandomi prendo spazio, non perdono a parte delle lagrime, anzi tante più ne verso quanti per avventura ho il giorno risparmiato sospiri.

Giovanni Boccaccio, *Fiammetta*, c. v.

DISSERTATION EN LANGUE ITALIENNE

« A voi posso alfine parlare così. Tutto il passato non vale alla vostra novità più di quelle spoglie di serpi che rapisce il grande zefiro carico di polline. La storia non vi vale più di quelle pagine scritte dai legislatori, che gli insorti cacciavano nelle canne dei loro moschetti, a guisa di stoppaccio, per calcare la polvere e la munizione. Che fanno a voi le testimonianze dei secoli ? Io stesso le ricuso... Ve lo dico, fanti leggeri. Non vi fu mai popolo ingombro quanto il nostro, sino a oggi ; ma non ve n' è oggi uno più sciolto. Alfine la nostra speditezza balza di là dagli impedimenti secolari. Non abbiamo più storia. Vogliamo ricominciarla da oggi con la nostra sola passione. Nessuna esperienza ci servirà, fuorchè la nostra angoscia. Il gioco estremo è fra noi e il destino, fra noi e la vita futura... »

G. d'Annunzio, *Alle reclute del' 99.*

DISSERTATION FRANÇAISE

Lamartine a dit à Pétrarque : « Quant à moi, je considère Pétrarque, sans aucune comparaison possible, comme le plus parfait poète de l'âme de tous les temps et de tous les pays... Ses sonnets sont les médailles du cœur humain.. »

Certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue allemande dans les lycées et collèges

VERSION ALLEMANDE

Kosmopolitismus und Nationalismus

Ganz unbeabsichtigt, ganz unwillkürlich war der Dienst, den die Machtpolitik. Friedrichs des Grossen dem deutschen Geistesleben erwies. Es hat ihn damals nicht erwidert, es hat sich nicht an den Dienst staatlicher Interessen gestellt, es ist seine Wege für sich gezogen, die zum höchsten Menschheitsideal hinführten. In dieser Kosmopolitischen Denkweise unserer groszen Dichter sehen wir Leute keineswegs, wie das Ausland von uns anzunehmen scheint, eine nationale Verirrung oder Untreue, sondern eine grossen historische Notwendigcekt. Durch sie befreite sich der deutsche Geist von der Kleinlichkeit der damaligen sozialen und politischen Verhältnisse, durch sie gewann, er die Kraft, gewisse Probleme des Lebens ganz rein und unbedingt zu lösen. Und der Zustand der politischen Zersplitterung hatte des Gute, dasz sich vielerlei Mittelpunkte und Herde der Kultur bildeten und die Entwicklung individueller Mannigfaltigkeit gefördert wurde. Wie der Groszstaat einen eigentümlichen Segen für die Kultur entfalten kann, so auch der Kleinstaat. Aber alle solche Wirkungen sind an Zeitund Ort und an bestimmte Stufen der Entwicklung geknüpft. Unsere Gegner spielen wohl heute mit dem Gedenken, dasz man der deutschen Kultur einen Dienst tue, wenn mann Deutschland zurückzwinge in seine frühere politisch Machtlosigkeit und Harmlosigkeit. Sie meinen anscheinend ; dasz der deutsche Vogel am schönsten singe, wenn erm Käfig eingesperrt

sitze. Aber sie würden grosse Augen machen, wenn mann ihnen dasselbe Rezept verschreiben wollte. Die weltbürgerliche Kultur Gœthes und Schillers, Kant und W. vonHumboldts war eine herrliche aber vergängliche und nicht wieder zurückzurufende Blüte, — und die notwendige Frucht, die aus ihr keimte, war die national — gesinnte Kultur Deutschlands im 19. Jahrhundert, die am Aufbaude-deutschen Reiches mitgearbeitet hat. Unsere Gegner, die inmer das gute gegen das Schlechte, das unpolitische gegen das militärische Deutschland ausspielen, haben ja keine Ahnung, wie eng und innerlich diese beiden Deutschlands zusammenhängen, wie notwendig es war, von der einen Stufe zur anderen zu ichreiten. Um die Wende des 18, und 19. Jahrhunderts trat der Moment ein, wo sich die deutsche Kultur um ihrer eigenen Vollendung willen zun Staate hinzuwenden begann.

F. Meinecke, 1915.

THÈME ALLEMAND

La Roumanie

Comment appellerai-je la Roumanie, les Valaques et Moldaves? La nation sacrifiée. La Hongrie, la Pologne, ont eu du moins la gloire de leurs souffrances ; leur nom a retenti par toute la terre. Les peuples du bas Danube ont à peine obtenu l'intérêt de l'Europe.

Huit millions d'hommes de même langue, de même race, une des grandes nations du monde, passaient inaperçus. Pourquoi? C'est le fond même de leur misère ; battus d'une mer orageuse de cent peuples divers, changeant toujours de maîtres, ils lassaient l'attention, ils troublaient le regard de leur apparente mobilité. Le vertige venait à considérer leur histoire, comme le voyageur qui, assis au bord du Danube, contemplant son cours orageux, voudrait fixer des yeux, saisir, compter la vague qui toujours va montant sur la vague ; puis, las, découragé, détournerait les yeux, plaignant son travail inutile.

Le flot varie sans cesse, le fond ne varie pas. La Roumanie, de Trajan jusqu'à nous, se reste fidèle à elle-même, fixe en son génie primitif. Peuple né pour souffrir, la nature l'a doué de deux choses qui font durer : la patience, l'élasticité qui font que, toujours courbée, toujours elle se relève. Ne la comparez pas aux monuments romains, aux voies éternelles qui sillonnent son territoire. C'est plutôt la résistance, la forte et souple résistance des digues de fascines où l'océan se brise ; il aurait emporté des digues de granit.

Le fond de cette résistance n'est point la sombre acceptation du mal, le triste fanatisme de l'autre côté du Danube, cette mort du cœur qui a stérilisé le musulman ; non, c'est un principe vivant, l'amour obstiné du passé, le tendre attachement à cette infortunée patrie qu'on aime plus, plus elle est malheureuse. Le Roumain ne la quitte jamais que pour y revenir. Il garde, invariable, tout ce qui lui vient de ses pères, l'habit, les mœurs, la langue et son grand nom surtout : Romains!

Michelet (1850).

COMPOSITION EN LANGUE ALLEMANDE

Ist Wallenstein ein wahrhaft tragischer Held?

COMPOSITION FRANÇAISE SUR UNE QUESTION GÉNÉRALE DE MORALE OU DE LITTÉRATURE

Appréciez ce jugement d'un auteur contemporain : « Gœthe est le plus grand des Allemands, c'est-à-dire le moins Allemand ».

Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les écoles normales (sept. 1919)

VERSION ALLEMANDE

Französische Soldaten in Frankfurt a./M. zur Zeit des siebenjährigen Krieges

Diese unerwartete, seit vielen Jahren unerhörte Last, drückte die behaglichen Bürger gewaltig und niemanden konnte sie beschwerlicher sein als dem Vater, der in sein kaum vollendetes Haus fremde militärische Bewohner aufnehmen, ihnen seine wohlaufgeputzten und meist verschlossenen Staatszimmer einräumen, und das, was er so genau zu ordnen und zu regieren pflegte, fremder Willkür preisgeben sollte : er, ohnehin preuszisch gesinnt, sollte sich nun von Franzosen in seinen Zimmern belagert sehen : es war das Traurigste, was ihm nach seiner Denkweise begegnen konnte. Wäre es ihm jedoch möglich gewesen, die Sache leichter zu nehmen, da er gut französisch sprach und im Leben sich wohl mit Würde und Anmut betragen konnte, so hätte ersich und uns manche trübe Stunde ersparen mögen ; denn man quartierte bei uns den Königsleutnant, der obgleich Militärperson, doch nur die Zivilvorfälle, die Streitigkeiten zwischen Soldaten und Bürgern, Schuldensachen und Händel zu schlichten hatte.

Es war Graf *Thorane* eine lange, hagre, ernste Gestalt, das Gesicht durch die Blattern sehr enstellt, mit schwarzen, feurigen Augen, und von einen würdigen zusammengenommenen Betragen. Gleich sein Eintritt war für den Hausbewohner günstig. Man sprach von den verschiedene Zimmern, welche teils abgegeben werden, teils der Familie verbleibnen sollten, und als der Graf ein Gemäldezimmer erwähnen hörte, so erbat er sich gleich, ob es schon Nacht war, mit Kerzen die Bilder wenigstens flüchtig zu besehen. Er hatte an diesen Dingen eine übergrosze Freude ; bezeigte sich gegen den ihn begleitenden Vater auf das verbindlichste ; und als er vernahm, dasz die meisten Künstler noch lebten, sich in Frankfurt und in der Nachbarschaft aufhielten, so versicherte er, dasz er nichts mehr wünsche, als sie baldigst kennen zu lernen und sie zu beschäftigen. Graf *Thorane* betrug sich musterhaft. Nicht einmal seine Landkarten wollte er an die Wände genagelt haben, um die neuen Tapeten nicht zu verderben « Seine Leute waren gewandt, still und ordentlich. »

GOETHE, *Wahrheit und Dichtung.*

VERSION ANGLAISE

We left the flat fields where we had been so busy. — Very slowly we began to climb the hill down which I had come this afternoon. Behind me was a great fan of country, black now under a hidden moon, dead as though our retreat from it, depriving it of the last proofs of life, had flung it back into non-existence. Before us was the dark forest. Not a sound save the roll of our wheels and, sometimes, a cry from one of the wounded soldiers, not a stir of wind.....

I looked back. Without an instant's warning that dead world, as a match is set to a waiting bonfire, broke into flame. A thousand rockets rose, soaring, in streams of light into the dark sky ; the fields that had been vapour ran now with light. A huge projector, the eye, as it seemed to me, of that enemy for whom I had all day been searching, slowly wheeled across the world, cutting a great path across the plain, picking houses and trees and fields out of space, then dropping them back again, The rockets were gold and green, sometimes as it seemed ringed with fire, sometimes cold like dead moons, sometimes sparkling and quivering like great stars. And with this light the whole world crackled into sound as though the sky, a vast

china plate, had been smashed by some angry god and been flung, in a million pieces, to earth. The rifle-fire rattled from horizon to horizon like a living thing. Now the shrapnel rose, breaking on the dark sky in flashes of colour. Suddenly some house was burning. The flames climbed in a column, hovering in tongues that advanced and retreated, lifted and fell again. In the farthest distance other houses had caught and their glow trembled in faint yellow light fading into shadow when the projector fo nd them. With a roar at our back our own cannon began ; the world bellawed and shook and trembled at our feet.

We reached the top of the hill. I caught one final vision, the picture seeming to sway with all its lights, its shadows, its giant eye that governed it, its colours and its mist, like a tapestry blown by wind.....

We were on the hill-top, the cannon, as it seemed, on every side of us. We hung for a moment so, the sky flaming up to hour feet. Then we had fallen down between the woods, every step muffling the sounds. Every-thing was dark as though a curtain had been dropped.

Hugh Walpole, *The dark Forest.*

VERSION ITALIENNE

Parmi dunque che la regola meno inefficace a discernere il vero originale ne' fatti narrati da' testimonj probabili sia di non mai rigettarli assolutamente per falsi, ma di non mai presumere che la natura conceda ad uomo veruno di essere narratore imparziale ; e quindi esplorare le opinioni predominanti e le tendenze de' narratori. Il negare i fatti ad un tratto non giova alla certezza storica, anzi la spianta dalle radici ; e a guardarli come ci sono mostrati dopo lunghissima età, ingannano l'occhio, simili agli alberi che, per le foglie nate d'innesti, più tardi sembrano di altra specie. I fatti storici, discevrati dalle nostre opinioni, si stanno impassibili. Non hanno importanza se non in quanto importa agli uomini di narrarli o di saperli ; nè sapersi mai possono, nè ridirsi, se non ravvolti nelle opinioni di chi li narra, e disposti in modo, ed espressi a parole che sappiano insinuare le stesse opinioni nell' animo di chi legge. Il primo narratore non è meno pregiudicato de' suoi copiatori e se fu testimonio oculare, è quasi sempre più passionato degli altri ; se non che le sue opinioni e passioni sono più schiette, ed è meno difficile l'avvedersene. Ma quanto più lo stesso avvenimento è descritto da molti più tardi, e da narratori predominati d'opinioni contrarie, tánto noi lo vediamo più complicato, e diminuito e magnificato con arte, e sempre arrendevole all' intenzione dello scrittore. Nè per proponimento che l'uomo faccia, nè per cautele e perseveranza ch' esso vi ponga, nè per fiducia che senta e sicura coscienza di dire la verità, potrà mai dividere il fatto dalle sue proprie opinioni.

Ugo Foscolo.

VERSION ESPAGNOLE

Aquí, cuando se comete un crimen, los autores tarde o nunca caen en manos de los agentes de la ley. Cosa doblemente extraña, puesto que vivimos en chico, todo el mundo conoce a todo el mundo, y se sabe al dedillo, con pelos y señales, la vida, costumbres y porqués de cada quisque, sus inclinaciones y hasta número de camisas que tiene en la lavandera. Madrid es una casa de vecindad de tabiques delgados e indiscretos y aquí el oficio de policía parece realmente, así al pronto, una prebenda. No se han menester los prodigios de sagacidad de los Macé y los Vidocq. Pero es el caso que sucede un crimen y dijérase que la protectora nube que envolvió los solaces de Juno y Júpiter en el monte sacro, cerca y escuda la persona del criminal. Así notamos que a todo crimen se le llama *misterioso*, confundiendo la noción del *misterio* con la de la impunidad descarada.

Creeríase que rige un *modus vivendi*, que el delito ha llegado a ser profesión legal ¿ Y quién se admira ? ¿ No es oficio, y lucrativo y semihonroso la mendicidad ? ¿ No tiene sus fueros, sus pragmáticas, su bastarda poesía y especialmente su pingüe rendimiento ? Pues ahora, robar vuelve a ser ocupación pacífica, como en tiempo de Monipodio. La escala de las profesiones irregulares e ilegales, pero sancionadas por la vista gorda, empieza en el mendigo y acaba en el asesino. No falta quien simultanea, y cuando menos, en esa hampa cuya coleción de variados tipos retrata de mano maestra el insigne Salillas, los que no roban encubren o protegen.

THÈME COMMUN AUX QUATRE LANGUES

Aventure tragique

Quand mon défunt mari mourut, dit la grande Honorine, je nourissait Pierre, mon enfant, mon unique, et il n'avait que moi, de même que je n'avais que lui. Ma famille est d'ailleurs. Il me fallut donc bien l'emmener, lorsque je me décidai, pour vivre, à me faire marchande de beurre. Je réservais un coin pour lui dans le fond de ma charrette, sous la bâche. Il était bien à l'abri, je vous assure ; la pluie ne tombait jamais à travers la toile, et quand le vent soufflait, moi, assise sur le devant, je prenais tout le froid. Il avait l'habitude et ne s'éveillait pas. Aux côtes, dans les belles lunes, je le regardais dormir, et l'idée me venait que l'innocent me protégeait, et que plus d'une fois il me serait arrivé malheur si je ne l'avais pas eu avec moi...

Un jour, Monsieur, dans un pays très plein de forêts, qui est entre Mortain et Fougères, je fus prévenue que deux mauvais drôles, comme il n'en a jamais manqué nulle part, avaient causé de moi dans une auberge, et qu'ils m'attendaient pour me voler à deux lieues du bourg.

« N'y allez pas, la grande Honorine, me disait le patron, n'y allez pas, ils vous tueront !

— J'ai ma défense avec moi, que je répondis, et je passerai bien. »

Il ne savait pas de quoi je voulais parler. Moi, je le savais. La nuit était tout à fait sombre, et, à cause de la brume, ma lanterne éclairait mal. En vérité, je n'aurais pas pu dire où j'étais, et je me serais perdue, si mon cheval n'avait pas connu la route. Et c'étaient des forêts toujours, et un silence comme il y en a, Monsieur, dans les fins de saison, quand les feuilles tombent. Je regardais plus souvent mon petit que de coutume, et, pour le voir, il fallait me pencher. A un endroit où le chemin était si étroit que les roues touchaient presque les talus, des deux côtés à la fois, j'entendis les branches qui s'écartaient, des pierres qui roulaient, et mon cheval sauta de peur. Je me détournai, je saisis dans mes bras mon petit, je l'élevai au-dessus de la croupe de mon cheval, et je criai : « Sauve-moi, mon enfant, sauve-moi ! »

Pendant plus d'une lieue je ne ralentis pas le train de la pauvre bête, qui avait pris le galop. Puis je la remis au pas, comme à l'ordinaire. Le lendemain, des gens de là-bas me dirent qu'on avait rencontré, à l'endroit indiqué, deux hommes, un de chaque côté du chemin, et qu'ils dormaient si dur, la face contre terre, qu'il fallut les appeler longtemps avant de leur demander ce qu'ils faisaient là.

René BAZIN. *Contes de Bonne Perrette.*

COMPOSITION EN LANGUE ÉTRANGÈRE

Le secret du glacier

Grand émoi au village de Grindelwald, en Suisse : un guide est rentré seul de la montagne, disant que son touriste, un riche banquier, est tombé dans une crevasse du glacier. Fruste et timide, il s'explique

maladroitement devant le maire et la corporation des guides. Faute de preuves, il est simplement privé du droit de conduire les étrangers. Retraite dans une cabane, au pied du glacier. Vie solitaire et farouche, passée surtout à surveiller le glacier, qui descend petit à petit et fond devant la cabane.....

Bien longtemps après. Le guide est devenu un vieillard. Il voit un jour apparaître dans la glace une forme humaine..... le corps du banquier. Il descend au village. Personne ne le reconnaît. Il retrouve le vieux maire et l'emmène vers le glacier. Une foule de curieux les suit. Il dégage le cadavre, invite le maire à le fouiller lui-même..... l'argent du banquier est encore là.

Imaginez la conclusion.

COMPOSITION FRANÇAISE

Quelles sont, à votre avis, les raisons qui rendent si attachante la lecture du récit de Flaubert « Un cœur simple » ?

Certificat d'aptitude d'allemand (*Examens oraux*) (1)

Thèmes

N° 1

Vous ne vous figurez pas le lieu où je suis.

Saint-Lupicin est dans les montagnes du Jura. C'est laid au dernier point, sale et peuplé de puces. Je vais être obligé de me coucher tout à l'heure et je vais passer une nuit comme mes nuits d'Ephèse. Malheureusement à mon réveil je ne trouverai ni lauriers, ni ruines grecques. Quel vilain pays ! Depuis mon départ j'ai eu peu de bons moments. Un ciel d'un gris de plomb, tous les accidents et toutes les misères possibles. Une roue cassée, un œil en compote, tout cela est, raccommodé tant bien que mal. Mais ce à quoi je ne m'habitue pas, c'est à la solitude. Il me semble que, cette année, elle m'est plus pénible qu'à l'ordinaire. Je veux dire la solitude avec le mouvement. Il n'y a rien de plus triste. Il me semble que si j'étais en prison je serais plus à mon aise qu'à courir ainsi le pays. Je regrette surtout mes promenades. Vous me faites plaisir en me disant que vous aimez toujours nos bois. J'espère que nous les reverrons, et cependant mon malheureux voyage s'allonge démesurément. Le département du Jura, avec ses montagnes et ses chemins de traverse, me retarde de plus de dix jours. Je vais de désappointement en désappointement. Encore si c'étaient les premières montagnes que je visse. Je n'ai nulle envie d'aller en Italie.

N° 2

La vieille politesse n'est plus guère propre à faire des dupes. Vous donnez, on ne vous rend pas. La bonne règle à table est de se servir toujours très mal, pour éviter la suprême impolitesse de paraître laisser aux convives qui viennent après vous ce qu'on a rebuté. Peut-être vaut-il mieux encore prendre la part qui est la plus rapprochée de vous sans la regarder. Celui qui, de nos jours, porterait dans la vie une telle délicatesse serait victime sans profit, son attention ne serait même pas remarquée.

« Au premier occupant » est l'affreuse règle de l'égoïsme moderne. Observer, dans un monde qui n'est plus fait pour la civilité, les bonnes règles de l'honnêteté d'autrefois ce serait jouer le rôle d'un véritable niais et personne ne vous en saurait gré. Dès qu'on se sent

(1) Les textes des versions orales paraîtront dans le prochain numéro.

poussé par des gens qui veulent prendre les devants, le devoir est de se reculer, d'un air qui signifie : « Passez, Monsieur ». Mais il est clair que celui qui tiendrait à cette prescription en omnibus, par exemple, serait victime de sa déférence, je crois même qu'il manquerait aux règlements. En chemin de fer, combien y a-t-il qui sentent que se presser sur le quai pour gagner les autres de vitesse et s'assurer de la meilleure place est une suprême grossièreté ?

E. Renan.

Petites Annonces

Le Gérant : A. Coueslant.

Cahors, imp. Coueslant (*personnel intéressé*). — 22.121